

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

THE
UNIVERSITY
OF CHICAGO
LIBRARY

Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google



Digitized by Google

SAINTE GENEVIÈVE

D'après une statue du XIII^e^ siècle, conservée au lycée Henri IV et placée autrefois au portail de l'ancienne église Sainte-Geneviève. Avant d'être mutilée, cette statue représentait la Sainte tenant à la main un cierge qu'un diable cherchait à éteindre et dont un ange entretenait la flamme.

Digitized by Google

Digitized by Google

SAINTE GENEVIÈVE

PATRONNE DE PARIS

ET SON INFLUENCE

SUR

LES DESTINÉES DE LA FRANCE

PAR

L'ABBÉ VIDIEU

CHANOINE HONORAIRE, DOCTEUR EN THÉOLOGIE



PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET Cie

56, RUE JACOB, 56

—

1884

Tous droits réservés.

Digitized by Google

BX4700
.G3V6



Digitized by Google

1894643

Un exemplaire de ce Livre a été offert en hommage à Son Éminence Monseigneur GUIBERT, Cardinal Archevêque de Paris, et un autre exemplaire à Sa Grandeur Monseigneur RICHARD, Archevêque de Larisse, coadjuteur de Son Éminence.

Ont honoré ce Livre de leurs Souscriptions :

LEURS ALTESSES ROYALES :

Monseigneur le COMTE DE PARIS.
Monseigneur le DUC DE NEMOURS.

SON ÉMINENCE :

Monseigneur LAVIGERIE, Cardinal Archevêque d'Alger.

LEURS EXCELLENCES :

Monseigneur DI RENDE, Nonce apostolique en France.
Monseigneur LANGÉNIEUX, Archevêque de Reims.

LEURS GRANDEURS :

Monseigneur HUGONIN, Évêque de Bayeux.
Monseigneur GRIMARDIAS, Évêque de Cahors.
Monseigneur GOUX, Évêque de Versailles.
Monseigneur COULLIE, Évêque d'Orléans.
Monseigneur BELLOT DES MINIÈRES, Évêque de Poitiers.
Monseigneur LAMAZOU, Évêque de Limoges.
Monseigneur E. DE BRIEY, Évêque de Roséa, coadjuteur de Monseigneur l'Évêque de Meaux.

Digitized by Google

Digitized by Google

A MA SOEUR HÉLÈNE

FILLE DE LA CHARITÉ

C'est à toi que je dédie ce livre, car c'est toi qui l'as inspiré. Il t'en souvient : c'était au retour d'une mission lointaine. Sur le point de partir pour ces contrées intéressantes de l'Orient, où les filles de Saint-Vincent de Paul portent avec tant de dévouement les bienfaits de la religion ainsi que le drapeau de la France, tu me demandas d'écrire la vie d'une Sainte qui eût réalisé l'idéal poursuivi par les membres de votre vénérable congrégation.

Ce désir m'apparut comme un appel à l'affection d'un frère et un adoucissement aux douleurs si légitimes d'une longue séparation; je n'hésitai pas, et je me mis aussitôt à l'œuvre. Mon choix, du reste, fut bientôt fixé. En ouvrant les annales chrétiennes de notre pays, sur le théâtre même de mon apostolat, n'avais-je pas sous les yeux, dans la Patronne de Paris et de la France, le plus parfait modèle de toutes les vertus dont tu te proposes la courageuse imitation?

Visiter les pauvres, consoler les malades, répandre à pleines mains la divine semence de la doctrine catholique chez les enfants, entourer d'une tendresse filiale les vieillards infirmes, soulager toutes les infortunes; puis, pour raviver le principe d'une telle abnégation et d'un si complet dévouement, s'unir par la prière et dans la solitude à celui qui est l'auteur de tout don parfait; en un mot, allier ensemble, comme deux métaux précieux, l'activité de Marthe et l'esprit intérieur de Marie : n'est-ce pas, si je ne me trompe, le but que poursuit une sœur de Saint-

Digitized by Google

Vincent de Paul, but sublime dont la réalisation, en affermissant les bases aujourd'hui si ébranlées de la famille et de la société, a fait tant d'heureux sur la terre et conduit au ciel d'innombrables légions d'élus?

Or telle fut la vie de la vierge de Nanterre : mélange exquis de paix et d'humilité, de courage entraînant et de mâles résolutions Autant qu'il était en son pouvoir, elle se tenait loin du commerce du monde. Son esprit et son cœur goûtaient le bonheur de ces relations intimes, dont le Seigneur favorise ceux qui font vœu d'être entièrement à lui. Mais la gloire de Dieu exigeait-elle qu'elle se dérobât aux douceurs ineffables du recueillement et de la solitude, aussitôt elle était sur la brèche, armée pour le bon combat, indomptable à tout ennemi de ses frères et de son Dieu, jetant dans la mêlée, avec toutes les énergies de son âme, les inépuisables trésors de la charité.

Ta vie, chère sœur, comme celle de Geneviève, s'écoule au milieu des plus austères sacrifices. Puisse ce témoignage d'amitié fraternelle être pour toi une consolation et un encouragement!

Digitized by Google

PRÉFACE

« D'Attila nous avons retenu le nom, comme on se souvient d'un météore furieux ; mais le nom de sainte Geneviève, la vierge de Nanterre, la modeste et calme héroïne qui n'a pas désespéré de la France envahie, la Bergère française aussi grande, aussi forte et plus nôtre encore que Jeanne d'Arc, à la pure renommée d'une douce et modeste vertu, nous avons conservé tout cela dans notre mémoire, dans notre cœur. Protégée par le double reflet de cette vie calme et fière, mêlée d'idylle et de poème épique, la sainte Patronne de Paris a résisté à tous nos doutes; et méconnaître aujourd'hui l'influence bienfaisante de cette houlette guerrière, ce serait bien pire qu'un blasphème, ce serait l'action d'un malhonnête homme. Eh ! le moyen de blasphémer contre une gloire chrétienne née sous le chaume et qui nous demande si peu ?

« Depuis tantôt treize siècles que cette douce étoile a brillé dans le ciel de nos campagnes, nos pères, nos aïeux ont payé à la vierge de Nanterre le tribut mérité de leur admiration reconnaissante. Le villageois élevait à sainte Geneviève une modeste chapelle, le Roi de France lui voulut dresser des autels dans une vaste basilique. En vain les révolutions ont changé la destination du temple; les grands hommes de ces révolutions, oui, et même les plus puissants

Digitized by Google

par toutes les forces de la parole, Voltaire lui-même, l'esprit incarné, Jean-Jacques Rousseau, la liberté vivante, Mirabeau, le Démosthène des temps modernes, les uns et les autres, et même les criminels dont le cadavre, porté là, faisait du temple une gémonie, ils ne sont pas parvenus à chasser cette fille des champs de ces voûtes sacrées. Vous avez beau faire, vous avez beau entasser sous ces voûtes solennelles la vertu et la gloire, les héros de l'épée et les rois de la parole, en vain vous appelez les grands peintres à la coupole, les grands sculpteurs à la façade de l'édifice, sainte Geneviève de Nanterre n'a pas quitté ce monument élevé à sa gloire, votre Panthéon lui appartiendra toujours. »

Cette page éloquente, inédite jusqu'à ce jour, est de Jules Janin. Elle a été inspirée par le groupe de Maindron qui représente sainte Geneviève devant Attila, arrêtant d'un signe de sa houlette le fléau de Dieu ; et, si l'on considère la bergère de Nanterre traversant, dans une carrière presque séculaire, une époque de luttes gigantesques, on ne saurait accuser d'exagération le célèbre écrivain.

Sainte Geneviève apparaît au v^e^ siècle comme le bon génie d'une ville et d'un peuple destinés à jouer le premier rôle dans l'histoire du monde. Son nom se retrouve lié au souvenir d'un bienfait, presque à chaque page de nos annales. Cette simple fille des champs, dont l'existence tout entière fut consacrée à soulager la misère de ses concitoyens, ne devait jamais mourir pour le peuple. Quand Dieu la rappela vers lui, ses dépouilles mortelles, recueillies avec soin, prirent sa place, et ceux qui souffraient venaient demander à ces reliques les secours que la Sainte leur avait autrefois prodigués. Dans les calamités publiques, sa châsse, découverte à tous les yeux, était promenée dans les rues et portée avec pompe à Notre-Dame. Quelle touchante pratique que ces processions solennelles qui, depuis l'année 1129 jusqu'à l'année 1765, se sont répétées plus de cent fois, et toujours dans des circonstances malheureuses !

Digitized by Google

C'est cette influence prodigieuse d'une pauvre bergère que nous nous sommes proposé de mettre en lumière, en écrivant la vie de sainte Geneviève. Nous avons voulu, non seulement édifier et instruire, mais faire éclater, aux yeux de tous ceux qui s'attachent avec amour au passé et à l'avenir de la France, l'alliance féconde du sentiment religieux et du patriotisme. Telle est la pensée qui nous a préoccupé dans tout le cours de notre récit, et surtout dans la seconde et dans la troisième partie.

Nous racontons dans la première les faits peu nombreux, mais pleins d'intérêt, qui se rapportent à l'enfance et à la jeunesse de notre Sainte : l'apparition dans sa vie de la grande figure apostolique de saint Germain d'Auxerre, qui est comme l'aurore de sa prédestination ; son premier miracle à l'occasion de la cécité de sa mère ; sa consécration à Dieu par l'évêque de Paris. Dans ces différentes scènes se révèle déjà l'âme tendre et forte de la Patronne de la France, mais on y chercherait en vain un écho, même affaibli, de l'agitation de cette époque ; on ne devine rien des horreurs de l'invasion hunnique, que l'on pouvait cependant pressentir.

Nous suivons ensuite Geneviève depuis son arrivée à Paris jusqu'au jour de sa mort ; elle édifie ses concitoyens par ses vertus et ses austérités, elle dirige les vierges par ses conseils, éloigne Attila et les Huns de la cité, la sauve des horreurs de la famine lorsqu'elle est assiégée par Childéric, contribue par ses prières à la conversion de Clovis, et associe ainsi sa mémoire à celle de ces trois personnages qui, au nord de la Gaule, dominent les grands évènements de la fin du v^e^ siècle. Nous la voyons enfin consacrant par de pieuses visites certains pèlerinages, multipliant partout les miracles et les bienfaits sur ses pas. C'est sa vie publique, pour ainsi dire, son ministère de charité et d'édification.

La persévérance du culte rendu à notre glorieuse Patronne, les sanctuaires élevés en son honneur, les chanoines préposés à la

Digitized by Google

garde de son tombeau, les miracles presque innombrables qui s'y accomplissent, les processions de sa châsse portée à Notre-Dame à travers les flots d'un peuple ivre d'enthousiasme et rempli de confiance; les hommages des rois, des savants, des poètes et des artistes; la construction du temple grandiose qui, au siècle dernier, remplace la vieille basilique; la profanation de ce temple et les solennelles réparations de la France chrétienne, exigeaient une étude spéciale sur la gloire posthume de l'illustre vierge; nous l'avons faite dans la troisième partie.

Voilà le vaste ensemble auquel se lient la vie et le culte de sainte Geneviève. Le sujet est beau et attachant, mais il présente de nombreuses difficultés, car l'époque où vécut notre héroïne est couverte de nuages. Les historiens qui nous ont précédé ont souvent embrassé des opinions différentes; nous avons exposé les faits, dont l'authenticité nous a paru certaine après une patiente et mûre étude des choses. Mais, avant d'entrer en matière, il est indispensable de faire connaître les sources diverses où nous avons puisé.

Digitized by Google

INDICATION DES SOURCES

VIE LATINE DE SAINTE GENEVIÈVE
ANCIENS AUTEURS QUI ONT PARLÉ DE SAINTE GENEVIÈVE
LES HISTORIENS DE SAINTE GENEVIÈVE

La Vie latine de sainte Geneviève a été écrite dix-huit ans après sa mort par un auteur resté inconnu [1]. Contre le savant critique Adrien de Valois [2], contre le protestant Wallin [3], contre M. Kohler [4] nous affirmons que cette hagiographie, loin d'être une légende, présente tous les caractères de la vérité historique.

Tillemont assigne l'année 530 comme date à cette Vie, et il ajoute : « On n'y voit rien qui démente cette époque. Les personnes y sont nommées et les faits marqués, ce n'est pas un éloge vague. Les faits y sont détaillés. Enfin tout convient à une pièce originale, il n'y manque que les dates : à quoi les auteurs ne se sont point attachés [5]... »

Il n'est pas nécessaire de faire remarquer les noms anciens des villes ou des divisions romaines de la Gaule, nous trouvons dans la Vie de la Sainte d'autres preuves de la contemporanéité de son auteur avec celle dont il raconte la merveilleuse histoire. C'est ainsi qu'il cite la Sainte Écriture selon les anciennes versions latines antérieures à la Vulgate; il emploie des termes qui nous reportent au temps des premiers Mérovingiens : *cursus spiritualis,* dans le sens de *l'office divin; — Duodecima,* dans le sens de Vêpres qui se disaient à six heures du soir; — *Eulogiæ,* dans le sens des pains bénits que les chrétiens s'envoyaient en signe de communion; — il évalue en *stades* la distance d'Orléans à Tours, et il en compte 600 pour 75 milles ou 50 leugæ, en avertissant que la lieue est un mot gaulois.

Lorsqu'il parle de la mort de sainte Geneviève, il passe sous silence les honneurs qu'on lui rendit à ses obsèques; il est aussi très bref sur les miracles accomplis par ses reliques. Or cette brièveté ne se rencontre guère que dans les Vies de Saints composées peu de temps après la mort des personnages auxquels elles sont consacrées; quand ils

1. Était-ce Salvius? Était-ce Genesius, dont il est fait mention dans la Vie même de sainte Geneviève? Les opinions des savants sur ce point se réduisent à des conjectures. Nous serions assez porté à croire que le biographe faisait partie du clergé attaché à l'église des Saints-Apôtres, à cause de la sollicitude dont il fait preuve pour ce sanctuaire.

2. Dans le *Rerum Francicarum usque ad Chlotharii senioris mortem libri VIII* (édit. Paris, 1646, p. 58), il dit qu'aucune Vie de sainte Geneviève n'est digne de foi.

3. Wallin, suivant en cela Adrien de Valois, conclut également que ce récit, composé au IXe siècle, ne mérite aucune créance (*De sancta Genovefa disquisitio historico-critico theologica, in III partes divisa et figuris æneis illustrata,* Wittebergæ, Vs Gerdesia, 1723, in-4°). Ces auteurs ont travaillé sur une Vie de la Sainte, remaniée 350 ans après la composition du texte primitif.

4. La tradition orale, dit M. Kohler, *aidée par l'imagination de l'hagiographe*, a fourni la matière de la majeure partie du récit (*Étude critique sur le texte de la Vie latine de sainte Geneviève de Paris*).

5. *Mém. ecclés.*, in-4°, t. XVI.

Digitized by Google

écrivaient si près des évènements, les hagiographes en supposaient au lecteur la pleine connaissance.

Les noms de personnes cités par le biographe sont presque tous des noms latins ou des noms grecs latinisés : Severus, Gerontia, Genesius, Cilinia, Pascivus, Bessus, Frunimius, Fraterna, Claudia, Prudens; un seul nom, celui de Maroveus, est d'origine germanique. Cette prédominance de l'élément latin est peut-être la meilleure preuve que la Vie remonte aux premiers temps de l'invasion franke; on la remarque dans toutes les Vies de Saints, écrites pendant la première moitié du VI^e^ siècle par des Gallo-Romains, et elle disparaît bientôt après avec la génération qui avait subi la conquête, l'élément germanique prenant alors le dessus.

D'un autre côté, il faut aussi remarquer que les personnages mis en scène, Aétius, Attila, saint Aignan, Childéric, Clovis I^er^, sainte Clotilde, saint Denys, saint Rustique, saint Éleuthère, saint Martin de Tours, saint Germain d'Auxerre, Pélage, saint Siméon le Stylite sont tous d'une époque antérieure au VI^e^ siècle, ou contemporains de la Sainte.

A tous ces arguments on peut joindre une preuve plus générale, l'antiquité des manuscrits. Il existe à la Bibliothèque Sainte-Geneviève un manuscrit du IX^e^ siècle, lequel offre précisément les dernières traces d'altérations faites au texte primitif, et en dénote l'antiquité bien plus haute.

Nous sommes donc autorisé à conclure que la Vie de sainte Geneviève remonte à la première moitié du VI^e^ siècle.

Mais la véracité du biographe est-elle également hors de doute?

Tout ce qu'on observe sur sa piété, ses lumières, son esprit de discernement et les moyens mis à sa disposition pour connaître la vérité, montre clairement que nous avons affaire à un historien véridique et bien instruit. C'est la remarque faite par les savants auteurs de la *Bibliothèque littéraire de France*. Leur jugement est d'un tel poids et éclaire d'un tel jour cette importante question que nous croyons devoir le citer :

On voit par sa pièce que c'était un écrivain grave, judicieux, plein de piété, et qui ne manquait pas d'érudition pour le siècle où il vivait. Quoiqu'il dût avoir déjà quelque âge lorsque la Sainte mourut, il ne témoigne néanmoins nulle part l'avoir connue personnellement... De sorte qu'il n'aura écrit que sur des mémoires dressés par ceux qui avaient vécu avec la Sainte, ou sur ce qu'il aura appris de vive voix.

De quelque façon, au reste, qu'il s'y soit pris pour se mettre au fait de l'histoire de la Sainte, il paraît en avoir été fort bien instruit. A presque tous les caractères de son ouvrage, on reconnaît un historien contemporain. On y remarque une attention à ne pas trop grossir son volume; à ne rapporter que ce qui peut édifier la piété des fidèles, à ne donner pour certain que ce qui l'est; à ne point ériger le probable en certitude; enfin, à ne point affecter la fausse éloquence de son siècle, mais à se borner à un style simple, tel qu'il convient à un historien. On y voit encore que l'auteur s'accorde fort bien avec les autres historiens qui l'avaient précédé, nommément avec le célèbre Constantius, prêtre de Lyon. Il fait paraître aussi beaucoup de respect pour les évêques. De sorte que c'est sans fondement que M. Valois a prétendu qu'il n'y avait aucune Vie de sainte Geneviève qui eût été écrite par un auteur grave et ancien qui méritât créance.

Il est vrai que les faits, dont celle-ci est remplie, sont presque tous accompagnés de quelque miracle, suivant le génie du siècle où elle a été composée. Mais ces miracles y sont fort bien circonstanciés. Les personnages y sont nommés, les lieux marqués, les faits dégagés de tout ce qui pourrait les rendre suspects. Il est encore vrai qu'on n'y trouve pas tous les caractères

Digitized by Google

qu'il serait à souhaiter pour fixer une chronologie exacte et certaine; mais au défaut près des dates, à quoi tous les historiens ne se sont pas attachés avec autant d'exactitude qu'il aurait été nécessaire, tout y convient à une pièce originale.

Avons-nous le texte primitif? ce texte n'a-t-il pas subi des interpolations, des additions, des altérations? Ici encore, après avoir tout soigneusement examiné et pesé mûrement, nous affirmons que les changements inévitables, introduits successivement dans le texte, ne touchent en rien à sa substance. On remarque tout d'abord un grand nombre d'additions et de changements introduits par les copistes, mais il ne faut pas s'en étonner. Le biographe, écrivant sur un sujet très récent, avait négligé plusieurs circonstances et plusieurs détails généralement connus au temps où il vivait; il était donc naturel que par la suite on cherchât à suppléer au silence de l'historien, à expliquer ce qui devenait une énigme pour la postérité. Or, dès qu'on est entré dans cette voie, on ne se fait plus scrupule de changer une forme vieillie, d'ajouter une réflexion pieuse : modifications peu importantes et qui sont précisément les seules qu'on rencontre dans les manuscrits des bibliothèques de France et d'Europe. Partout les faits sont identiques, le même ordre règne dans le récit. Deux ou trois manuscrits seulement transposent ou omettent quelques évènements.

Cette identité de faits, cet ordre semblable dans la narration, on peut les constater en comparant dans toutes leurs variantes les manuscrits que contiennent les principales bibliothèques de France et d'Europe. Ce travail, qui demande beaucoup de patience et de recherches, a été fait par plusieurs savants[1]. Ils ramènent les manuscrits collationnés à quatre systèmes qui constituent quatre classes ou éditions, dont trois dérivent des précédentes.

La première classe contient le texte le meilleur, et cependant aucun des manuscrits dont elle se compose ne remonte au delà du XII^e^ siècle. Ils se ressemblent beaucoup et offrent peu de variantes. A cette classe appartiennent :

1° Le ms. 5292 de la Bibliothèque nationale, — du commencement du XII^e^ siècle;
2° Le ms. 5318 de la Bibliothèque nationale, — du XII^e^ siècle;
3° Le ms. 5341 de la Bibliothèque nationale, — du XIII^e^ siècle;
4° Le ms. 5291 de la Bibliothèque nationale, — du XIII^e^ siècle;
5° Le ms. 5319 de la Bibliothèque nationale, — du XIII^e^ siècle.

La seconde classe paraît être un premier travail fait sur le texte original; aussi Bollandus, qui a édité sa première vie sur des manuscrits de cette classe, doute-t-il si c'est le texte pur de l'auteur. On range dans cette édition :

1° Le ms. in-4° de la Bibliothèque du Vatican de Rome, — du IX^e^ siècle;
2° Le ms. in-folio de la Bibliothèque d'Orléans, — du IX^e^ au XI^e^ siècle;
3° Le ms. 5311 de la Bibliothèque nationale, — du XI^e^ au XII^e^ siècle;
4° Le ms. 5280 de la Bibliothèque nationale, — du XI^e^ au XII^e^ siècle;
5° Le ms. H. 43 de la Bibliothèque de l'Arsenal, — du XI^e^ au XII^e^ siècle;
6° Le ms. 5573 de la Bibliothèque nationale, — du XI^e^ au XII^e^ siècle.

La troisième classe est évidemment rédigée sur la seconde avec l'intention d'y ajouter des réflexions pieuses et quelques menus développements. Dans cette édition plutôt augmentée que corrigée rien n'a été changé à la substance des faits. Une pièce

1. Les PP. Charpentier, Lallemant, du Molinet, Génovéfains; Saintyves, prêtre de la Miséricorde, et M. Kohler.

Digitized by Google

de vers qui la suit, écrite dans un latin barbare, n'a d'autre mérite que de nous faire connaître l'auteur de cette dernière édition[1]. Il se nommait Gui Félix, et avait une illustre origine (nobilitate fulgens); il n'était que diacre (levita), et cependant doyen (decanus) dans sa communauté, certainement celle de Sainte-Geneviève, dont l'abbaye gardait plusieurs exemplaires de son manuscrit. A la dernière page du livre, et écrit de la même main, nous trouvons le commencement d'un sermon sur les miracles de la bienheureuse vierge Geneviève. Des pages sans doute ont été enlevées, car le discours est brusquement interrompu au milieu d'une phrase, et, pour en avoir la suite, il faut recourir à un manuscrit de la Bibliothèque de l'Arsenal qui renferme le même récit sous un titre différent.

Font partie de cette famille de manuscrits :

1° Le ms. H. 2. L de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, — du IXe siècle;
2° Le ms. 5324 de la Bibliothèque nationale, — du Xe au XIe siècle;
3° Le ms. 42 de la Bibliothèque de l'Arsenal, — du XIe au XIIe siècle;
4° Le ms. 5305 de la Bibliothèque nationale, — du XIIIe au XIVe siècle;
5° Le ms. 5269 de la Bibliothèque nationale, — du XIIIe au XIVe siècle;
6° Le ms. 5667 de la Bibliothèque nationale, — du XIIIe au XIVe siècle;
7° Le ms. 5346 de la Bibliothèque nationale, — du XIIIe au XIVe siècle;
8° Le ms. 33 de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, — du XIIIe au XIVe siècle.

On trouve aussi au Vatican, dans le ms. 534, une Vie de sainte Geneviève; c'est l'abrégé des manuscrits de 3e classe.

Voilà le classement naturel que l'on peut faire des manuscrits et qui résout bien des difficultés.

Il se présente cependant contre ce système une objection que le protestant Wallin et un abbé du Molinet (qu'il ne faut pas confondre avec le Génovéfain du Molinet) adressaient déjà aux PP. Charpentier et Lallemant : « Comment, disaient-ils, pouvez-vous mettre à la dernière place les manuscrits les plus anciens et les considérer comme les plus altérés? N'est-ce pas au contraire une règle générale de donner toujours la préférence aux plus anciens manuscrits? Et néanmoins vous placez en première ligne les manuscrits du XIIIe et du XIVe siècle comme renfermant le texte primitif, tandis que les manuscrits du IXe et du Xe siècle sont relégués au troisième rang.

A cela nous répondons : il peut très bien se faire, dans des siècles d'ignorance surtout, que l'édition originale d'un ouvrage soit négligée pour faire place à une édition nouvelle plus ornée, plus étendue, contenant plus de détails. Et si, après l'examen, les plus anciens manuscrits présentent des marques évidentes d'altération, tandis que les manuscrits les plus récents n'en présentent aucune; si ceux-ci, au contraire, nous montrent un style plus soutenu, plus suivi, et en même temps plus ori-

1. Virginis angelicæ cernis, lector, Genovefæ
Virtutes, Vitus Felix, levita piavit
Nobilitate ille fulgens, et honore decanus;
Cernere qui sacram jugiter sublimibus ardet
Atque sibi cunctis Dominam populis venerari.
Virgo cibo potuque carens, sine vivere vixit.
Os etenim suimet nunquam saturaverat alvum.
Spiritus ipse vehens carnem portando regebat
Præ miris decorans gemmis virtutibus actis.
Hinc peto, Christicolæ, mecum rogitate puellam
Judicis ante thronum mundi nostri memor extet.

Digitized by Google

ginal, certainement on regardera ces derniers comme renfermant le texte primitif, et ils obtiendront justement la préférence sur les autres. Or voilà précisément ce qui a lieu par rapport à nos manuscrits. Si l'on prend, par exemple, le manuscrit le plus ancien, on verra que c'est un des textes latins relativement les plus modernes. La quatrième classe va le prouver encore[1].

De ce quatrième travail il ne se trouve qu'un exemplaire intitulé *Homiliæ*[2]. Il est du XI^e^ ou du XII^e^ siècle, et cependant il se rapproche du texte primitif plus que la deuxième et la troisième classe.

Nous pouvons tirer de tout cet examen trois conclusions qui sont pour nous de la plus haute importance :

1° La Vie latine de sainte Geneviève a été écrite dans la première moitié du VI^e^ siècle ;

2° Les faits qui y sont rapportés sont vrais ;

3° Le texte n'a pas subi d'altération essentielle.

La plus ancienne édition de cette Vie a été donnée par les Bollandistes[3], d'après des manuscrits appartenant, comme nous l'avons dit, à la deuxième famille. De leur propre aveu, les savants jésuites n'en ont consulté que trois : 1° un manuscrit de l'église Saint-Martin d'Utrecht ; 2° un manuscrit de Notre-Dame de Larivour[4] ; 3° un manuscrit de Notre-Dame de Bonnefont[5]. Ils ont suivi d'une manière générale le manuscrit d'Utrecht, et utilisé les deux autres sources pour corriger ce qui pouvait être fautif dans la première.

La seconde Vie de sainte Geneviève, publiée par les mêmes éditeurs, ne diffère en rien de la première quant aux faits, mais les termes sont moins barbares et il y a plus d'élégance dans le tour de phrase[6].

Comme les Bollandistes avaient retranché quelques additions faites à la Vie originale, le P. Chifflet, S.J, voulut les rétablir dans une édition qu'il donna d'après un manuscrit de la troisième famille, probablement le codex H. 2, L. in-8° de la Bibliothèque Sainte-Geneviève[7]. Mais l'édition de Bollandus l'a toujours emporté ; et celle que le P. Charpentier, chanoine régulier de Sainte-Geneviève, donna d'après neuf anciens manuscrits qu'il avait consultés, prévalut sur l'une et sur l'autre par son exactitude.

Le texte, que nous publions à la fin du volume, est celui des manuscrits de première classe et par conséquent le meilleur. A l'exemple de Saintyves et de M. Kohler, nous l'avons divisé en différents paragraphes numérotés. Cette division n'est point dans les manuscrits, dont les uns nous présentent la vie de sainte Geneviève partagée en leçons, les autres en chapitres ; mais elle devenait nécessaire, afin de renvoyer le lecteur aux pièces justificatives.

Le plus ancien des documents, où le nom et les actes de sainte Geneviève sont incidemment rappelés, est la *Vie de saint Germain d'Auxerre*, composée à la fin du V^e^ siècle par un prêtre de Lyon, fort connu de son temps, le docte Constantius. Cet auteur rapporte les deux entrevues du grand évêque avec sainte Geneviève enfant, lorsqu'il se

1. V. dans la *Revue du monde catholique*, le savant article de M. Trianon : *Sainte Geneviève. Recherches paléographiques*, etc.

2. C'est un recueil où dans la Vie de la Sainte plusieurs faits sont omis ou transposés.

3. *Acta Sanctorum*, t. I, p. 138.

4. *S. Maria de Ripatorio*, abbaye cistercienne au diocèse de Troyes.

5. *S. Maria Bonifontis*, abbaye cistercienne au diocèse de Saint-Bertrand de Comminges.

6. *Acta Sanctorum*, t. I, p. 143.

7. *Vita S. Genovefæ virginis* (dans le *Bedæ presbyteri et Fredegarii scholastici concordia* du même auteur Paris, 1621).

Digitized by Google

rendait, en compagnie de saint Loup, dans l'île de Bretagne[1]. Quelques savants ont prétendu que ces passages ont été ajoutés après coup[2]. Mais, s'il en était ainsi, ils manqueraient dans l'original et dans les premières copies : or on les trouve dans les plus anciens manuscrits de la Bibliothèque nationale. Le ms. 5324 du fonds latin, rédigé au xe siècle, contient le récit des deux entrevues dans les mêmes termes que la Vie de sainte Geneviève.

Grégoire de Tours consacre à sainte Geneviève un chapitre de son *De Gloria confessorum*. Au chapitre 91 de ce livre, il s'exprime ainsi : « Sainte Geneviève est ense-« velie dans la basilique des Saints-Apôtres. Pendant sa vie, sa puissance était si grande « qu'elle put ressusciter un mort. Près de son tombeau, souvent les prières sont « exaucées, très souvent aussi les fièvres des malades sont guéries. » Ce chroniqueur parle encore de sainte Geneviève dans son Histoire des Franks. Lorsqu'il raconte les funérailles de la reine Clotilde, il dit que son corps fut placé à côté de celui de Clovis, dans la basilique des Saints-Apôtres où sainte Geneviève était ensevelie[3].

Le même fait est mentionné dans les *Gesta Regum Francorum*[4], rédigés entre 720 et 726, et dans la *Vie de sainte Clotilde*[5].

Au ixe siècle, le moine Héric reproduit le récit de Constantius, dans son poème sur la vie de saint Germain[6]; le célèbre Hincmar mentionne sainte Geneviève dans sa *Vie de saint Remy de Reims*[7]; un auteur resté inconnu raconte ses miracles[8].

A partir du xe siècle, les textes abondent; il serait difficile d'énumérer les extraits de la Vie latine, les proses, prières et pièces de vers en l'honneur de la Sainte.

Au xie siècle, Aimoin parle assez longuement des premières années de sainte Geneviève[9].

Au xiie siècle, Sigebert de Gembloux[10], Ekkehard[11], et, au xiiie siècle, Vincent de Beauvais[12] racontent plusieurs évènements de sa vie.

Le xive siècle voit paraître les *Grandes Chroniques* de saint Denys[13], qui renferment un récit assez étendu concernant notre Sainte.

A la fin du xve siècle, Érasme compose un poème en l'honneur de sainte Geneviève, où il s'étend particulièrement sur l'histoire de ses premières années[14].

Ainsi, dans tous les temps, depuis le savant prêtre de Lyon jusqu'au célèbre docteur de Rotterdam, il a été fait de brèves mais de très fréquentes mentions de notre héroïne : hagiographes, poètes, chroniqueurs ont célébré ses vertus ou rappelé ses actes.

Au xive siècle, les ouvrages dont sainte Geneviève forme le sujet commencent à se multiplier; les premières Vies françaises datent probablement de cette époque.

1. *Vie de saint Germain d'Auxerre* (*AA. SS. Boll.*, 31 juillet, VIIe partie, 42 et 60).
2. Wallin, l'abbé du Molinet et M. Kohler.
3. Grég. de Tours, *Hist. ecclés. des Franks*, liv. IV, ch. 1 (dans D. Bouquet, t. II, p. 204).
4. Cap. 27 (D. Bouquet, t. II, p. 558).
5. *Vie de sainte Clotilde*, chap. xiv (D. Bouquet, t. III, p. 400).
6. *AA. SS. Boll.*, 31 juin, VII, p. 236.
7. *AA. SS. Boll*, 1er octobre. I; *Vie de saint Remy de Reims*, par Hincmar, § 116.
8. Ms. H. L. 42 de la Bibliothèque de l'Arsenal.
9. *De Gestis Francorum*, lib. I, par. 24 (D. Bouquet, III, p. 43).
10. Pertz, *Mon. Germ., Scriptores*, VI, pp. 310 et 314.
11. *Idem*, *ibidem*, p. 139.
12. Vincentius Bellovac, *Speculum historiale*, I, XX, C. 46 à 48.
13. *Chron. de saint Denys*, liv. II, chap. xxv.
14. Nous donnons cette pièce dans la IIIe partie.

Digitized by Google

La plus ancienne que nous connaissions est en vers de huit syllabes[1]; elle a été composée à la requête de madame de Valois, peut-être l'une des femmes de Charles de Valois, frère de Philippe le Bel; ce qui nous reporte vers l'an 1310. En voici les premiers vers :

Madame de Valois me prie
Que en romanz mète la Vie
D'une virge qu'ele moult aime;
Geneviève la nomme et claime.
Puisqu'il li plest et ele veut,
Mes cuers de joie s'i aquelt
D'être ententis à son service,
Car por li ai ceste oeure emprise;
Por ce la fet en romanz mettre
Que, cil qui ne sevent la lettre
Oient la vie et qu'il l'entendent
Et que por la virge s'amendent.

L'auteur se nomme à la fin, c'était un clerc nommé Renaut ou Renauz :

Renauz qui ceste vie dit
Ne puet trover plus en escrit.
Sachiez bien quil vos a conté
De lestoire la vérité
Ce qu'il en escrit en trova.

Son œuvre fut reproduite en prose, à la demande d'une dame de Flandre[2]. C'est tout simplement une transposition de la Vie écrite par Renaut, comme on peut le voir par les deux fragments que nous transcrivons ici en regard; l'un est tiré de la Vie en vers, l'autre de la Vie en prose :

VIE EN VERS.

Ne fu de contes ne de rois,
Einçois fu file d'un borjois
La demoiselle et de borjoise;
A Deu fu plezanz et cortoise,
Humble, simple et amiable
D'oeure parfaite et véritable.
Ses pères ot non Severis,
De Nanteure delez Paris
Fu la sainte pucèle née
Qui Geneviève est apelée;
Sa mère Gironde a non
Et si fu de moult bon renon
Comme fame de basse gent.
Cui chaut l'en n'a pas pour argent,
Par linage ne par amis
Le saint règne de paradis.

VIE EN PROSE.

Ceste Geneviève ne fu mie estroite de roi ne de contes, ainçoiz fu fille d'un borjoiz et d'une bourjoise. Ele fu plaizanz à Dieu. Ele fu humble, simple, amiable, douce, parfaite, véritable. Ses pères si ot non Severins, et fu nez delez Paris d'une vile qui a non Nanterre. Sa mère si ot non Gironde et si fu de moult bon renon, comme fame qui estoit de basse gent. Cui chaust l'en ne conquert pas par lignage ne par amis le resgne Jheus Christ.

1. Elle est dans le manuscrit BB. 33, L., in-8°, de la Bibliothèque Sainte-Geneviève.
2. On trouve cette Vie en prose dans les manuscrits 568 de la Bibliothèque Mazarine, 185 et 413 du fonds français de la Bibliothèque nationale.

Digitized by Google

Cette composition n'eut qu'un médiocre succès, car peu de temps après, en 1367, Thomas Benoist, alors chevecier de Sainte-Geneviève et plus tard prieur de l'abbaye, traduisit en français l'ouvrage latin pour ceux qui *n'entendent pas le latin*, et ceux qui « neont cure de rimerie[1] ». Tel est, dit-il dans sa préface, le motif qui l'a porté à écrire :

Ci commence la vie de ma Dame sainte Geneviève en françois, proprement selon le latin. A tout chrétien qui Jesus-Christ et ses sains requiert et honneure est grant bien et honneur et proufist de savoir aucune chose des vertus, miracles et bontés que notre Seigneur a fait et fait en euls, et par euls, pour Dieu amer plus parfaitement, pour les sains honorer plus dévotement, et pour y prendre exemple et doctrine de sauvement. Mout de gens requièrent et honnorent ma Dame sainte Geneviève, qui de sa vie et de ses vertus scevent pou ou nient. Sa vie avons en latin mout proprement, et en françois rimé mout gentement. Mes li pluseurs n'entendent pas latin, li autre neont cure de rimerie, pour ce que on y seult ajouster, oster et muer autrement qu'il n'est au texte. Si est ecrite ci après en prose sauf rime, extraite du latin en françois véritablement et loiaument. A la gloire de Dieu soit, à lonneur de la Vierge et au profit du peuple. Amen.

L'auteur a ajouté à sa traduction le récit des miracles arrivés de son temps. A la fin du XIVe siècle, le même Thomas Benoist publiait sur sainte Geneviève un autre autre ouvrage dont voici le titre : *Cy senssuit l'ordenance du service saincte Geneviefve du monlt de Paris en la forme et manière que on en use pour le présent, translaté de latin en françoys par religieuse personne, frère Thomas Benoist, jadis prieur cloistrier de ceste dicte eglise. Et fut faite en l'onneur de Dieu, de saincte eglise, du profist et hounesteté des frères, en l'an mil CCCLXXX et VII. Et va ceste translation selonc le calendrier*[2].

On trouve dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale une troisième Vie française; c'est un abrégé de quelques-uns des récits de la Vie latine.

Le P. Le Juge, d'abord chanoine de Sainte-Geneviève, puis curé d'un prieuré rural de l'ordre et qui fut tué par les huguenots, est le premier qui ait fait imprimer une vie française de notre Sainte. La première édition parut à Paris, en 1586, sous le titre : *Histoire de sainte Geneviève, Patronne de Paris, prise et recherchée des vieux livres escris à la main, des histoires de France et autres autheurs approuvés*, etc.; elle fut suivie de deux autres (1588, in-12, et 1631, in-8°). L'ouvrage est dédié à l'abbé monseigneur Joseph Foulon. En voici un passage, pour donner une idée de la manière de l'auteur :

Sera-ce donc sans cause, ô petit village de Nanterre, païs de vignoble, si nous te renommons très heureux pour nous auoir produit vn si excellent bourgeon, duquel la fleur a espandu vne si soudaine odeur par toute la terre, vne vigne si noble, de laquelle le fruict beau et gratieux, le vin doux et amoureux comme le nectar et l'ambroisie, a enyuré et enflambé les cœurs des hommes d'un parfait amour et charité envers leur Créateur par son exemple? Et toy, ô noble cité de Paris, a bon droit te doit-on priser et haut louer, pour auoir receuë et nourrie vne fleur si belle et delectable, blanche comme le lis en virginité, vermeille comme la rose en charité; et finalement, qui est celuy qui ne te chérira et aimera, ô sainte montaigne, ô temple sacré, pour auoir en toy vne si riche bague, vn si précieux ioyaux, surpassant en vertu et

1. Cette Vie est renfermée dans le manuscrit français 416 de la Bibliothèque nationale (XVe siècle, fol. 284, verso), dans un manuscrit de la Bibliothèque du Vatican (XVe siècle), et dans une *Légende des Saints*, publiée en 1496, par Jean de Vignay (Bibliothèque nationale, vélins, 690).

2. Bibliothèque Sainte-Geneviève, MS. BB. (de la fin du XIVe siècle).

Digitized by Google

excellence, l'emeraude de Scythie, l'onix de l'Arabie, l'achate de Sicile, le hyacinthe d'Ethiopie, le saphir de Médie, le diamant des Indes, le iaspe, le ruby, la marguerite,le beril, et tous les autres qui se pourroyent nommer? Veu que c'est là, au sépulchre de la Vierge, où les aueugles ont receu la clarté, les sourds l'ouyë, les muets la parole, les boyteux l'aller, les goutteux, graueleux, paralytiques guarison, les frenectiques l'vsage de raison, et sur tout, les fieureux la pristine santé; bref, tout malade support et consolation de sa misère et calamité.

Après l'ouvrage de Pierre Le Juge nous avons à mentionner :

L'Histoire de sainte Geneviève et de son église royale et apostolique, par du Molinet, ainsi que l'atteste la signature de la dédicace[1].

L'Histoire de sainte Geneviève, par Jean Gauthier. (Paris, 1620, in-12.)

La Vie de sainte Geneviève, par le P. Paul Beurrier, chanoine régulier de Saint-Augustin, de la congrégation de France. (Paris, 1642, in-8°.)

Vita miracolosa di S. Genovefa, vergine e padrona di Parigi, con la notizia della sua basilica e badia, da *Gio Battista Ciambotti in Roma.* (Tenassi, 1670, in-4.)

La Vie de sainte Geneviève, écrite en latin dix-huit ans après sa mort, et traduite par le P. Pierre Lallemant, prieur de l'abbaye de Sainte-Geneviève et chancelier de l'Université de Paris. (1683, in-18.)

Vie de sainte Geneviève, par le P. François Giry, provincial de l'ordre des Minimes. (*Recueil de la vie des Saints*, Paris, 1684, in-fol.)

Histoire de ce qui est arrivé au tombeau de sainte Geneviève, depuis sa mort jusqu'à présent, et de toutes les processions de la châsse. Sa vie traduite sur l'original latin écrit dix-huit ans après sa mort, avec le même original revu sur plusieurs anciens manuscrits, par le P. Charpentier. (Paris, 1697, in-8.)

La vie de Sainte Geneviève, avec l'éloge de madame de Miramion, par Descoutures. (Paris, 1697, in-18.)

Vie de sainte Geneviève, par Baillet. (*Vie des Saints*, au 3 janvier, Paris, 1701 et 1704.)

Vie de sainte Geneviève, avec de courtes réflexions pour servir de modèle et d'instruction aux filles chrétiennes, par Jean-François Maugras, prêtre de la doctrine chrétienne. (Paris, 1725, in-12.)

Abrégé de la vie de sainte Geneviève, par le P. Massimot. (1756, in-12.)

Vie de sainte Geneviève, par Godescard. (*Vie des Saints*, au 3 janvier.)

Vie de sainte Geneviève, vierge et patronne de Paris. (Paris, 1823, in-12.) C'est un extrait des mémoires de Lenain de Tillemont.

Vie de sainte Geneviève, patronne de Paris et du royaume de France, par le P. Saintyves, prêtre de la Miséricorde. (Paris, 1845, in-8°.) C'est la première histoire savante et édifiante de sainte Geneviève. Avant Saintyves tout ce qui a été écrit sur sainte Geneviève consiste soit en biographies composées uniquement d'après la Vie latine et les traditions orales, soit en leçons de piété d'où est exilée toute idée de discussion.

Histoire de la vie de sainte Geneviève et de son culte, par M. Artaud, qui, sous le voile de l'anonyme (*Un serviteur de Marie*), a écrit un livre aussi édifiant par la tendre piété qu'il respire qu'intéressant par les détails qu'il renferme.

1. Cet ouvrage, qui n'a pas encore été imprimé, est conservé à la Bibliothèque Sainte-Geneviève. Il est coté H. fr. 21.

Digitized by Google

L'abbaye de Sainte-Geneviève, et la congrégation de France, précédées de la vie de la Patronne de Paris, par M. l'abbé Féret. (Paris, 1883.)

Nous ne pouvons terminer cette nomenclature sans citer un savant jésuite, le R. P. Verdière, que nous avons plusieurs fois consulté et qui, dans deux articles publiés par les *Études Religieuses,* a élucidé divers points importants de la vie de sainte Geneviève.

C'est aussi un devoir pour nous d'exprimer notre gratitude à M. Albert Lenoir, de l'Institut, à M. Cousin, conservateur de la Bibliothèque de la Ville, et à M. Trianon, conservateur de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, pour leur bienveillance empressée à nous communiquer les plus précieux documents.

Digitized by Google

PREMIÈRE PARTIE

ENFANCE ET JEUNESSE DE SAINTE GENEVIÈVE

(422-438)

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE PREMIER

ÉTAT POLITIQUE ET RELIGIEUX DE LA GAULE A L'ÉPOQUE OU NAQUIT SAINTE GENEVIÈVE

PHYSIONOMIE GÉNÉRALE DE L'ÉGLISE A CETTE ÉPOQUE

PAPES ET SOUVERAINS SOUS LESQUELS VÉCUT SAINTE GENEVIÈVE



SAINTE GENEVIÈVE.
B. S. G. Manusc. BB. 1. 33; XIII^e siècle.

INÉ par les vices de la civilisation païenne, l'empire romain tombait en dissolution, à l'époque où naquit sainte Geneviève. Les barbares, qu'attirait l'espoir d'un riche et facile butin, l'envahissaient sur tous les points à la fois : les Huns, les Alains, les Tayfales y étaient arrivés du fond de la Scythie; les Hénèdes, les Quades, les Sarmates, du pays des Slaves. Les belles provinces des Gaules devaient naturellement exciter leur convoitise. Ce qui, plus tard, sera la France était alors le gigantesque creuset où se fondaient, non sans cataclysmes, les différents éléments qui, une fois amalgamés, formeront la nationalité future.

L'an 419, après la prise de Rome, nous voyons les Visigoths occuper les Narbonnaises et l'Aquitaine, c'est-à-dire le pays qui s'étend de la Loire aux Pyrénées, et du Rhin à l'Océan. Honorius aux abois avait dû, pour préserver les provinces plus rapprochées de lui, sacrifier celles-là et les céder à ce peuple qui prit le titre d'allié de l'empire romain. Les Visigoths se firent donner par les Gaulois une grande partie de leurs terres qui,

Digitized by Google

désertes et abandonnées au pâturage, avaient peu de prix à leurs yeux; ils entrèrent avec empressement dans la carrière de la civilisation et imitèrent les Romains dans leurs arts et leur agriculture. Ils avaient appris généralement leur langage; et, tout en restant organisés comme un royaume visigoth, ils prétendaient être en même temps les hôtes et les auxiliaires des Romains.

A la même époque, et presque de la même manière, d'autres barbares, les Bourguignons, s'étaient établis dans la province des Gaules nommée par les Romains Germanie supérieure.

Les Visigoths étaient soumis à un seul monarque, il en était de même des Bourguignons.

Les provinces de la Gaule ainsi envahie par ces deux peuples furent constamment menacées par un troisième peuple barbare, les Franks, qui finirent par les conquérir, à la fin du v^e^ siècle. Cette nation était cantonnée entre les bouches de l'Elbe et celles de la Meuse, et formait une confédération de petites tribus dont chacune avait un roi; nous en parlerons plus longuement dans le cours de notre récit.

Quelle fut l'attitude de la Gaule en face de ses envahisseurs? Cette race celtique, qui avait porté ses conquêtes dans une grande partie de l'Europe et jusqu'en Asie, après avoir menacé Rome, n'opposa aucune résistance ni aux invasions, ni à l'établissement des étrangers chez elle, ni à leur domination. La guerre sanglante soutenue contre César, les calamités de cette guerre et plus encore les vices de l'organisation nouvelle, qu'ils avaient reçus de leurs vainqueurs et subis pendant trois siècles, avaient été pour les Gaulois la source d'irréparables désastres.

Ils s'étaient plaints sans cesse du poids des impôts, des vexations des officiers du fisc, des exactions des soldats; mais les causes immédiates de leur ruine furent l'influence des mœurs romaines, la distribution nouvelle des richesses, qui avaient changé leur caractère et troublé la proportion des conditions dans leur société. Les notables de la Gaule avaient adopté non seulement la langue romaine et tout le luxe de Rome, mais les coutumes économiques des grandes familles romaines : pour fonder leurs fortunes en terres qui leur assuraient avec peu d'avance un revenu certain, ils avaient congédié leurs cultivateurs libres pour les remplacer par des

Digitized by Google

esclaves, et ils avaient substitué le pâturage à la culture des champs. En même temps, par suite des ravages que faisaient dans les familles le luxe, la mollesse et les vices, les patrimoines s'étaient réunis, à chaque génération, entre les mains d'un seul survivant, et bientôt les plaines les plus fertiles étaient devenues l'une après l'autre la propriété de quelque sénateur.

La population native s'était retirée dans les cent quinze grandes cités que l'on comptait dans les Gaules, et là elle s'était fondue dans la dernière classe du peuple qui lui avait appris la langue et les vices de Rome. La race gauloise ne se maintenait avec la vie agricole que dans quelques lieux sauvages, où quelques robustes paysans conservaient entre eux le langage et les mœurs des Celtes, des Basques et des Teutons. D'autres en plus grand nombre, mais plus opprimés, se confondirent avec les Bourguignons et les Visigoths ou avec les peuplades plus petites de Germains, de Sarmates et de Scythes qui étaient logés chez eux, et auxquels ils enseignaient leur langage.

Les Gaulois étaient donc absolument impuissants à se défendre eux-mêmes contre les désordres, les violences et les ravages qui accompagnaient toujours les invasions. A l'esclavage romain les barbares ajoutaient le servage germanique. La famille périssait, ravagée par la luxure païenne et la polygamie orientale. La férocité des mœurs, l'intempérance des plaisirs, la violence des passions, l'ivresse des prospérités, les orgies continues de la conquête rendaient humainement impossible toute organisation sociale et chrétienne; partout la confusion existait dans cette société gallo-romaine, délicate déjà et policée.

Mais il y avait plus que le chaos. Sur le terrain religieux, les Gaules se trouvaient aux prises avec les envahisseurs. Une hérésie haineuse, active, avait suivi pas à pas les apôtres orthodoxes jusque sous la tente des hordes nomades, ou s'était emparée d'elles au passage: les barbares étaient tous ariens[1].

L'Arianisme des Burgondes n'était ni offensif, ni redoutable pour le

1. Arius, qui a donné son nom à cette secte, soutenait que le Fils de Dieu ou le Verbe divin était une créature tirée du néant, que Dieu le Père avait produite avant tous les siècles, et de laquelle il s'était servi pour créer le monde; qu'ainsi le Fils de Dieu était d'une nature et d'une dignité très inférieure au Père; qu'il n'était appelé Dieu que dans un sens impropre.

Digitized by Google

catholicisme ; il n'en était pas de même de celui des Visigoths. Ils se montraient intolérants et persécuteurs : aussi, la domination de ce peuple, qui se trouvait le plus éclairé, le plus policé et le plus puissant des barbares de la Gaule, inspirait-elle autant d'éloignement que de crainte au clergé catholique.

Les Franks, tout-puissants dans le Nord, étaient païens, mais ils lui causaient moins d'alarmes que les Visigoths; leur grossier paganisme ne pouvait être contagieux pour les catholiques, et d'ailleurs les évêques espéraient les convertir un jour.

Seuls, au milieu de tous ces peuples hérétiques ou idolâtres, les Gaulois suivaient la foi orthodoxe. Elle leur avait été annoncée dès le premier siècle, par les envoyés des pontifes romains, et, malgré la haine des maîtres du monde et l'ambition des gouverneurs, malgré les persécutions les plus horribles, le christianisme avec ses mystérieuses vérités avait triomphé dans la Gaule, peuplée de races diverses, aussi bien que dans la Grèce savante et dans Rome corrompue.

De saints évêques, de zélés missionnaires contribuaient par leurs prédications et par leurs exemples au progrès de la nouvelle religion, et la conservaient avec soin pure de toute erreur. Il restait bien dans les campagnes, et, en particulier, dans la contrée qui vit naître sainte Geneviève, un assez grand nombre de malheureux livrés aux erreurs du paganisme; mais, pendant la période qui s'étend du I^er^ siècle, date de l'apparition du christianisme dans les Gaules, jusqu'au VIII^e^, le V^e^ fut le temps de sa plus grande expansion[1].

Tel était l'état politique et religieux des Gaules au moment où parut sainte Geneviève; il explique la plupart des grands évènements qui, au V^e^ siècle, s'accomplirent dans notre patrie et sur lesquels notre Sainte exerça une influence très considérable.

Si nous jetons un coup d'œil sur la physionomie générale de l'Église, nous voyons le monde chrétien troublé tout entier par le Pélagianisme. Cette erreur tendait à restreindre d'une manière étrange, sinon à supprimer entièrement, l'action de la grâce divine dans l'homme. Ainsi, Pélage

1. Dans ses récits le biographe ne mentionne d'autres païens qu'Attila et Childéric.

Digitized by Google

enseignait qu'Adam avait été créé pour mourir, soit qu'il péchât ou qu'il ne péchât point, que sa faute n'avait nui qu'à lui seul; que les enfants ne naissent coupables d'aucun péché originel; que le baptême par conséquent n'est pas nécessaire pour le salut; que la liberté de l'homme est aussi entière présentement qu'elle l'était avant le péché d'Adam; que les vertus ne sont pas des dons de Dieu, mais des effets purement naturels de notre liberté.

Une pareille doctrine qui, en détruisant la plus antique croyance du monde, ôtait à Jésus-Christ son caractère de Rédempteur, était un scandale pour tous les chrétiens. Elle soulevait des partis, des intérêts, des passions; on assemblait des conciles, et les empereurs cherchaient un remède au mal qui s'étendait de proche en proche. Tout se trouvait engagé dans la lutte : la philosophie, la politique, la religion. Bien que condamnée en 412 et en 416 par les conciles de Carthage et de Milève, bien que frappée d'anathème par le pape Innocent Ier et combattue par saint Augustin qui prononça alors cette parole fameuse : « Rome a parlé, la cause est finie », l'erreur devait troubler longtemps l'Église; mais Dieu, qui sait faire servir à ses desseins les impiétés mêmes des hommes, fit de la diffusion du pélagianisme l'occasion de la vocation précoce et merveilleuse de sainte Geneviève.

Occupée ainsi à défendre la vérité contre les entreprises de ses enfants égarés, l'Église avait à déployer d'un autre côté son inépuisable énergie. Sans elle, l'entière destruction qui menaçait le monde romain eût été consommée. On la vit se dresser en face de ces rois et chefs barbares, errants avec leurs hordes sur le territoire, et n'ayant avec la société qui périssait aucun lien commun, ni tradition, ni croyance, ni sentiments. On trouvait dans son sein l'ordre et la liberté, c'est-à-dire le principe de vie le plus fécond, le plus énergique; seule, elle réunissait en elle la force et la justice, c'est-à-dire ce qui donne le gouvernement du monde.

Pour commander de plus haut, son empire se fortifiait et s'élevait au centre. L'ère sociale du christianisme commençait. Un peuple dévoué, chevaleresque et sacerdotal devenait nécessaire : ce fut le peuple frank; à lui fut confié l'honneur de combattre l'hérésie et de faire triompher le catholicisme dans les Gaules. Ce choix se fit à la fin du Ve siècle, et ce fut

Digitized by Google

surtout par les prières et les conseils d'une simple bergère que se réalisa ce grand dessein.

Tout, on le voit, semble aboutir à notre héroïne, à laquelle vient faire cortège une pléiade de Saints. Pendant que grandissait l'enfant qui devait développer la vie monastique à Paris, saint Jérôme s'éteignait à Bethléem; Cassien initiait l'Occident aux doctrines et aux pratiques monastiques de Lérins d'où sortit saint Loup, que nous verrons bientôt auprès de la petite bergère avec saint Germain d'Auxerre; saint Siméon le Stylite se retirait au sommet de sa colonne où le feront tressaillir le bruit des miracles et la renommée de sainte Geneviève; sainte Pulchérie enfin pratiquait avec les autres princesses de sa famille, sur le trône de Byzance, tous les exercices de la vie monastique, et illuminait l'Orient de cette gloire virginale, dont l'humble fille de Géronce allait remplir l'Occident.

Mais avant de voir Geneviève mêlant sa modeste existence à l'histoire générale, aux plus vitales questions de la destinée des peuples et des rois, il nous faut essayer de préciser le temps auquel elle vécut.

Nous savons par un auteur, qui écrivait d'après les documents anciens[1], que Geneviève vint au monde sous le règne d'Honorius. Or, Honorius étant mort en 423, on ne peut fixer la naissance de notre Sainte plus tard que cette année.

On sait aussi qu'elle vécut sous le pontificat des papes saint Boniface I^er^, saint Célestin, saint Sixte III, saint Gélase, saint Anastase II et saint Symmaque; sous les règnes des empereurs Honorius, Théodose le Jeune, Valentinien III, de l'impératrice sainte Pulchérie, des empereurs Marcien, Maxime, Avitus, Majorien, Sévère, Léon, Anthémius, Olybrius, Glycérius, Zénon, Romulus Augustule, Basilicus et Anastase, et sous les épiscopats de saint Marcel, évêque de Paris, et de ses successeurs, Vivianus, Félix, Flavianus, Ursicinus, Apédinius et Héraclius. Les Franks, lors de la naissance de la Sainte, ne possédaient pas encore Paris; les rois, sous lesquels elle vécut plus tard, furent Childéric, puis Clovis, le fondateur de la monarchie française, et son fils Childebert.

1. Cité dans le P. Saintyves, *Vie de sainte Geneviève,* concordance des mss., p. XXXIV.

Digitized by Google

CHAPITRE II

PATRIE ET FAMILLE DE SAINTE GENEVIÈVE. — SA VIE PASTORALE SA SAINTETÉ PRÉCOCE.



trois lieues de Paris, au pied du mont Valérien, couronné d'une sombre verdure, et non loin des rives fleuries de la Seine, les prêtres de la Gaule avaient choisi une retraite pour un de leurs dieux les plus illustres ; et c'était là, dans cette vallée pittoresque, à la fois riante et sévère, qu'ils venaient sur des pierres, toujours teintes de sang, offrir à Thor leurs barbares sacrifices.

Au IVe siècle, les druides y fondèrent un village qu'on appella *Nemeto-durum* (*Nemet et dor*), c'est-à-dire *temple, rivière* ou *temple* sur *la Seine*, aujourd'hui Nanterre. Mais, à cette époque déjà, les autels du dieu étaient presque délaissés ; chaque jour diminuaient et le nombre des adorateurs et celui des victimes. Les chrétiens, au contraire, se multipliaient ; et, près du temple en ruines de Thor abandonné, naissait une humble fille, qui devait hâter la destruction de cette idole jusqu'alors invoquée comme une divinité puissante et terrible[1].

Le biographe nous dit que son père s'appelait Sévère et sa mère Géronce, mais il ne nous apprend pas quel était leur pays d'origine. Le nom latin du père et le nom grec de la mère, Severus et Gerontia, désignent des Gallo-Romains. Quant au nom de la Sainte, plusieurs

1. Le temple païen qui existait à Nemetodurum fut détruit dans le courant du Ve siècle.

Digitized by Google

historiens disent qu'il est allemand ou germanique [1]; d'où ils concluent que « Geneviève était originaire de la nation des Franks ». Mais pourquoi, son père ayant un nom latin, sa mère un nom grec, qui les font connaître d'origine gauloise et de l'empire romain, Geneviève eut-elle un nom barbare, avant que les Franks fussent venus à Paris ou qu'ils eussent passé la Meuse [2]? Pour répondre à cette objection, il faut présumer que les ancêtres de Geneviève se sont expatriés pour se fixer dans les environs de Paris [3]; il est bien plus naturel de chercher le nom de Geneviève dans la langue gauloise et celtique. Or, si nous consultons les peuples qui ont conservé l'ancien langage des Gaules, nous verrons que ce nom prédestiné vient des anciens mots bretons : *Genou* et *eff*, qui veulent dire *bouche céleste* ou fille du Ciel [4].

Les savants ne sont pas plus d'accord sur la condition et les premières occupations de sainte Geneviève que sur l'origine de son nom, mais sur quoi sont-ils d'accord ? L'un d'eux fait de ses parents des personnes « fort pauvres » [5]; d'autres, au contraire, disent, sans preuves sérieuses, que sa famille était très noble et très opulente [6].

Nous pensons que, sans posséder d'immenses domaines, Sévère avait quelque bien [7]. Ce qui viendrait à l'appui de ce sentiment, c'est que, par un contrat signé le 17 avril 1488, Collette de Lestre, femme d'un potier d'étain, demeurant à Paris et se disant de la famille de la Sainte, donna à la chapelle érigée à Nanterre en son honneur, une chaumière qui en était proche; et un chanoine régulier de la communauté de Sainte-Geneviève, après avoir examiné la question avec soin, déclare que cette chaumière et ses dépendances ont véritablement appartenu aux parents de Geneviève, et que c'est là qu'a pris naissance l'illustre Patronne de Paris.

1. Had. Val. *Rerum Francicarum*, t. I, p. 317.

2. Baillet, *Vie des Saints*, t. I, p. 39, note.

3. Val. *Vie des Saints*, t. I, p. 39, note.

4. Amédée Thierry donne au nom de sainte Geneviève une origine contraire : « Malgré la physionomie toute germanique de son nom, dit-il, elle était gallo-romaine. » (*Attila*, I, p. 153.)

5. L'abbé Joubert, prédicateur du roi, collecteur de discours académiques auxquels le nom de Geneviève sert comme d'épigraphe.

6. Valois, Baillet, Gérard, Dubois, Viallon, etc.

7. C'est ainsi que Tillemont, Saintyves, le P. Verdière et d'autres critiques ont jugé la famille de sainte Geneviève.

Digitized by Google

La Vie originale de la Sainte confirme cette opinion et le point particulier de ses occupations pastorales : elle nous la présente travaillant elle-même à sa moisson près de Meaux[1]. C'est là une preuve d'analogie assez forte pour que, sur l'affirmation des ennemis du surnaturel, protestants, sceptiques ou impies systématiques, on ne dépouille pas sainte Geneviève de l'auréole de bergère que lui donne une tradition immémoriale.

Il est vrai que cette tradition ne se trouve consignée, pour la première fois, que dans un ouvrage postérieur de sept siècles à sainte Geneviève; et même, selon les auteurs du *Gallia christiana*, elle ne remonterait pas au delà du commencement du XVI^e^ siècle. « Au mois de décembre de l'année 1512, disent-ils, Pierre du Pont, l'Aveugle de Bruges, dédia à Philippe Cousin, modérateur très vigilant du monastère de Sainte-Geneviève sur la colline de Paris, un poème épique relatif à l'histoire de cette Sainte, divisé en neuf livres, à l'instar de l'Énéide de Virgile, poème qui est le premier monument connu jusqu'ici où la Patronne de Paris, jeune fille, soit représentée sous la forme d'une gardienne de troupeaux, ce que plus tard les peintres ont imité[2]. » Mais cette assertion est contredite par une miniature que l'on trouve dans un missel du XIII^e^ siècle. Ce missel, conservé à la Bibliothèque Sainte-Geneviève à Paris sous le n° BB, L. 2, in-fol., contient au verso du folio 112 une lettre ornée où l'on voit la Sainte dans une prairie, entourée de moutons[3]. Et d'ailleurs, Pierre du Pont ne venait pas trop tard pour constater la tradition : son époque était un temps de renaissance, les érudits fouillaient avidement le passé. D'un autre côté, il n'aurait pu donner origine à cette tradition antique, ni auprès des Génovéfains qui l'admettaient dans leur office propre, ainsi que le faisait le diocèse de Paris, ni dans la mémoire populaire qui a conservé le souvenir de deux prairies où Geneviève faisait paître ses brebis et les parquait.

Les habitants de Nanterre montrent ces deux endroits avec une religieuse émotion : l'un, situé à un quart de lieue du village, est appelé « le

1. *Cum propriam messem meteret.* § 47.
2. *Gallia christiana*, t. VII, édition de 1744, col. 766, B.
3. Nous donnons cette lettre ornée au commencement du chapitre V de la 1^re^ partie.

Digitized by Google

parc de sainte Geneviève ». La route de Nanterre à Chatou le traverse; autrefois entouré de murs et orné d'un petit oratoire, il n'est plus aujourd'hui reconnaissable qu'à une petite croix de bois enfoncée en terre par une main chrétienne. L'autre pâturage se trouve sur le sommet du mont Valérien; il s'appelle de temps immémorial « clos de sainte Geneviève »; une fontaine coule près de là, et porte également le nom de la Sainte; elle



PARC DE SAINTE GENEVIÈVE.
Peinture sur bois (Église Saint-Merry). — XVI^e siècle.

venait, dit-on, s'y désaltérer et y abreuver son troupeau. Lorsque le mont Valérien était surmonté d'un calvaire, à la place de la forteresse qui le couronne maintenant, les pèlerins, qui venaient y faire leurs dévotions, le 14 septembre, fête de l'Exaltation de la Sainte Croix, avaient coutume de boire de l'eau de cette fontaine.

Or, les noms des lieux étant généralement la source la plus authentique des anciennes traditions populaires, et une très ancienne dénomination rattachant aux endroits, dont nous venons de parler, le nom et le souvenir de sainte Geneviève, il est très probable qu'elle a réellement gardé, dans

Digitized by Google

son enfance, les troupeaux de son père. La patronne de Paris reste donc la bergère de Nanterre, suivant une tradition fondée, contre laquelle on n'a jamais pu alléguer de solides raisons.

Et nous en sommes tout heureux, presque fiers. A toutes les époques, les bergers ont inspiré les artistes, et les poètes ont à l'envi chanté leurs vertus et leur félicité. Au milieu des champs, loin des intérêts et des passions humaines, ces solitaires sont en effet plus près de Dieu et vivent plus que les autres hommes sous son regard immédiat. Ce Dieu, muet aux superbes, leur parle dans le mystérieux silence de la nature, dans la splendeur de ses œuvres. Il est pour eux un ami, en même temps que le créateur des merveilles qui les environnent, et ce maître du monde, ce juge terrible aux consciences troublées que possèdent les convoitises humaines, n'apparaît à ces consciences paisibles que comme un confident et comme un père.

Et cet ami, ce père ne leur a-t-il pas témoigné souvent sa prédilection? Quand son jour de miséricorde était proche, n'est-ce pas à eux souvent qu'il a révélé le salut? n'est-ce pas eux qu'il a choisis comme les porteurs de la bonne nouvelle? Les pâtres, les bergers! Mais c'est là presque toutes les origines de notre histoire! Quel rôle n'ont pas joué les bergères dans les grandes crises de notre vie nationale! Il n'y a pas que sainte Geneviève qui ait apparu à nos pères comme un salut: la vierge de Domremy avait gardé les troupeaux avant de conduire nos armées à la victoire; sainte Germaine de Toulouse, qui est devenue l'honneur et la gloire de sa ville natale, n'était aussi qu'une humble bergère. Et de nos jours, Dieu a choisi deux pâtres des montagnes pour leur transmettre les enseignements de son Fils, il a parlé aussi à une pauvre fille, sur le bord du gave des Pyrénées! Enfin, ce beau nom de Français, dont nous sommes si fiers, ce sont des bergères qui nous l'ont gardé dans son intégrité nationale.

La vie pastorale ne sera-t-elle pas pour Geneviève une occasion de désœuvrement et d'oisiveté? A quoi s'occupait la petite bergère, pendant les longues heures qu'elle passait aux champs? A quoi pouvait-elle penser? Était-ce à sa mère? Était-ce à ses jeux, à ses compagnes? Sans doute ces préoccupations n'étaient pas éloignées de son cœur, car, douce et bonne, elle devait aimer ceux qui l'aimaient; les enfants

Digitized by Google

jugent avec leur cœur innocent, et ne connaissent pas cette haine de la vertu et du mérite qui naît de l'envie dans les âmes basses et avilies.

Tresser avec les fleurs des champs des couronnes qu'elle suspendait dans le modeste sanctuaire de Nemetodurum, soigner ses moutons, prier Dieu, ce fut d'abord toute son occupation. Plus tard, elle apprit à filer la laine, et son temps se trouva partagé entre le travail des mains, l'étude, la méditation et le soin des pauvres. Assise à l'ombre des grands arbres, ce n'était ni de parures, ni de fêtes, ni de plaisirs mondains qu'elle rêvait. Ses fêtes à elle, c'étaient les fêtes religieuses; son plaisir, le seul dont elle fût jalouse, c'était, le dimanche, de se joindre aux fidèles pour chanter les louanges du Seigneur et entendre la parole divine.

C'est par ces obscures vallées que Dieu se plut d'abord à la faire marcher, c'est par les petites vertus qu'elle dut préluder aux œuvres extérieures et éclatantes. Il en est de l'existence de sainte Geneviève comme de ces fleuves, dont les sources sont obscures, mais qui ensuite déroulent majestueusement leurs flots, et portent la fécondité dans toutes les régions qu'ils traversent.

Si quelqu'un était tenté de mépriser des débuts si simples et de dédaigner ces petites vertus, qu'il lise les réflexions d'un des plus grands maîtres de la vie spirituelle : « Chacun, dit saint François de Sales, veut avoir des vertus éclatantes et de montre, attachées au haut de la croix, afin qu'on les voie de loin et qu'on les admire. Très peu se pressent à cueillir celles qui, comme le serpolet et le thym, croissent au pied et à l'ombre de cet arbre de vie. Cependant, ce sont les plus odoriférantes et les plus arrosées du sang du Sauveur. Il n'appartient pas à tout le monde d'exercer ces grandes vertus de force, de magnanimité, de munificence, de martyre, de patience, de constance, de valeur. Les occasions de les pratiquer sont rares; cependant tout le monde y aspire, parce qu'elles sont éclatantes et de grand nom; il arrive souvent qu'on se figure les pouvoir pratiquer, on enfle son courage de cette vaine opinion de soi-même, et, dans les occasions, on donne du nez en terre. Les occasions de gagner de grosses sommes ne se présentent pas tous les jours, mais tous les jours on peut gagner des liards et des sous; et, en ménageant bien ces petits profits, il y en a qui se font riches avec le temps. »

Digitized by Google

Ainsi, presque toujours, ont crû dans le silence et loin des hommes ces gloires, dont les foudres devaient un jour sillonner le monde et bouleverser les destinées humaines. Et notre Christ même, le médiateur du ciel et de la terre, cette gloire sans égale, puisqu'elle est de l'homme et de Dieu, a-t-il eu des commencements différents dans sa forme humaine, lui, dont l'Évangile résume la première jeunesse par ces mots simples comme les prémices de sa vie : « il croissait en âge et en sagesse » ?

Digitized by Google

CHAPITRE III

CE QU'ÉTAIENT SAINT GERMAIN ET SAINT LOUP QUI HONORÈRENT GENEVIÈVE DE LEUR AMITIÉ

COMMENT GENEVIÈVE FIT DEVANT SAINT GERMAIN LA PROMESSE DE GARDER SA VIRGINITÉ

MISSION DES DEUX ÉVÊQUES EN ANGLETERRE



Sainte Geneviève recevant le sacrement de confirmation. B. S. G., manusc. BB. 1. 33.

Tout le monde redoute de nos jours les soucis que donne une famille; il n'en était pas ainsi au v^e^ siècle : alors on était heureux de compter autour de sa table de nombreux enfants, et fier de fournir à la patrie des hommes, à l'église des chrétiens. Les enfants! chacun d'eux était le gage d'une bénédiction divine; c'était la richesse et la gloire de la maison, on leur léguait moins de terre et d'or qu'aujourd'hui, mais un cercle étendu de relations basées sur les liens du sang et de la fraternité, des leçons de vertu, et des exemples de patriotisme, de dévouement, d'honneur.

Cependant Geneviève fut l'unique enfant de Sévère et de Géronce. Mais ceux-ci auraient-ils pu se plaindre que le ciel ne leur eût accordé qu'une fille? Bien que dans l'âge où les autres enfants n'ont encore d'autre préoccupation que leurs jeux, Geneviève faisait déjà la gloire et l'édification de ses parents. Deux auteurs contemporains attestent que la grâce divine avait mis en elle une sagesse précoce, la science des choses de Dieu et une rare dévotion à son service[1]. Il y avait dans toute sa conduite ce caractère

1. Le biographe et Constantius.

Digitized by Google

Digitized by Google

SAINTE GENEVIÈVE EN PRIÈRE

EAU-FORTE D'APRÈS UNE PEINTURE MURALE DE M. PUVIS DE CHAVANNES

(*Église Sainte-Geneviève.*)

Cette composition nous montre la jeune Sainte en prière, au pied d'un autel rustique. Un groupe, composé d'un bûcheron et de sa femme qui porte leur enfant, reste en contemplation derrière elle. Le personnage du premier plan ne s'entrevoit que de dos; l'ensemble de son attitude supplée à l'expression de la physionomie. (Voir page 308.)

En regard de la page 16.

Digitized by Google



H. Dubouchet sculp

Digitized by Google

Digitized by Google

éclatant de prédestination, que Dieu imprime, d'ordinaire, au front de ceux qu'il appelle à accomplir ici-bas de grandes choses.

Son recueillement dans la prière, qu'elle se trouvât au foyer paternel ou au milieu des champs, sa docilité respectueuse à l'égard de ses parents, son aménité et son dévouement à ses compagnes, la charité enfin qu'elle déployait déjà vis-à-vis des malheureux, étaient un sujet d'admiration pour tous. Elle se livrait continuellement à de sérieuses méditations sur la vanité des choses humaines; uniquement occupée de plaire à son Dieu, souvent elle entendait au fond de son âme une voix qui la pressait de renoncer à l'amour des créatures. Être à Dieu! c'était son unique vœu, lorsqu'il plut au céleste époux des âmes de recevoir, par les mains de saint Germain d'Auxerre, la promesse que Geneviève lui faisait de se donner à Lui.

Une circonstance imprévue vint mettre en rapport la petite bergère et le grand évêque.

Au moment où la France voyait s'élever pour elle, dans l'humble vierge de Nanterre, une protectrice puissante, l'Angleterre était en proie aux funestes erreurs du moine Pélage[1]. « Comme les Grands-Bretons, dit Bède, refusaient d'admettre sa doctrine perverse, et qu'ils ne se sentaient pas capables de la réfuter dans des discussions publiques, ils résolurent de demander aux évêques des Gaules un secours pour soutenir cette guerre spirituelle. » Ceux-ci se réunirent en synode, l'an 429, afin de délibérer sur le choix des délégués auxquels serait confiée une mission si importante. La science et l'éloquence ne suffisaient pas dans l'apôtre désigné; pour en assurer le succès, il fallait qu'elles fussent rehaussées par une sainteté éclatante.

Les prélats, conformément au désir du pape Célestin Ier, déléguèrent Germain d'Auxerre qui reçut le titre de vicaire apostolique, et ils prièrent en même temps saint Loup de Troyes de le suivre en Angleterre[2]. « Ces deux illustres lumières de la religion, possédant la terre par le corps et le

1. Pélage était originaire de la Grande-Bretagne et y avait habité le monastère de Bangor; ce qui explique le succès et la durée de son influence dans ce pays.

2. *Vie de saint Germain d'Auxerre* (ch. v, § 41). *Chronique* de Prosper d'Aquitaine (Migne, *Patr. lat.*, II, ch. DXCIV).

Digitized by Google

ciel par leurs mérites[1] », étaient dignes de cette distinction d'autant plus honorable que les évêques d'Auxerre et de Troyes avaient été choisis parmi des prélats consommés dans la science aussi bien que dans la vertu.

Comme nous allons voir saint Germain devenir, dans tout le cours de sa glorieuse vie, le véritable directeur spirituel et le protecteur de sainte Geneviève, nous croyons intéresser le lecteur en esquissant rapidement les principaux traits de cette grande figure.

Germain était né à Auxerre, vers l'an 360, d'une famille illustre. Après avoir fait ses premières études dans les Gaules, il suivit à Rome les cours d'éloquence et de droit civil. Les progrès qu'il fit le mirent bientôt à même de plaider avec distinction devant le préfet du prétoire. Il épousa, vers ce temps-là, une femme de grande qualité, nommée Eustachia; et, son mérite l'ayant fait connaître à l'empereur Honorius, il fut élevé par Apinus à la dignité de duc ou général des troupes de sa province.

A cette époque de sa vie, le futur évêque d'Auxerre n'était pas dépourvu de vertus, mais ces vertus étaient purement naturelles. Cet esprit d'humilité, de retraite, de mortification et de prière, qui est la vraie base d'un christianisme sincère, lui était absolument inconnu. Ses ambitions, ses goûts étaient de même tout humains. Il aimait avec passion la chasse, qui était le plus grand plaisir des seigneurs de ce temps, et quand il avait tué quelque bête, il en suspendait la tête aux branches d'un grand arbre qui se trouvait sur la place publique d'Auxerre. Ce qu'il ne faisait que par vanité, les païens le pratiquaient par superstition, et cette coutume scandalisant les fidèles, saint Amateur en avertit plusieurs fois le jeune duc qui méprisa toujours ses remontrances; alors il fit abattre l'arbre. Germain, en apprenant cette nouvelle, entra dans une grande colère, et alla même jusqu'à proférer des menaces de mort contre l'évêque. « Je ne suis pas digne de mourir pour le Christ, » lui répondit paisiblement le vénérable pontife.

Cependant, ô merveille de la grâce ! Dieu fit connaître à saint Amateur qu'il mourrait bientôt et qu'il destinait Germain lui-même à être son suc-

1. *Vie de saint Germain*, chap. v, § 41.

Digitized by Google

cesseur. L'évêque d'Auxerre alla sur-le-champ trouver Julien, préfet des Gaules, qui demeurait à Autun, afin de lui demander pour le jeune général l'autorisation d'entrer dans le clergé. Peu de temps après, un jour de fête, tandis que les fidèles étaient réunis à l'église, l'évêque fit saisir Germain, lui conféra la tonsure cléricale et le revêtit de l'habit ecclésiastique. Celui-ci, d'abord tout surpris, se sentit dompté par une force surnaturelle et fut ensuite graduellement élevé au sacerdoce.

Telles furent dès lors sa piété, son aménité, qu'à la mort de saint Amateur, arrivée le 1er mai 418, il fut nommé par acclamation évêque d'Auxerre, et sacré le 7 juillet suivant. Après cette cérémonie, il ne fut plus le même homme, il se sépara de sa femme et ne la considéra plus que comme une sœur; il renonça aux vanités du monde, se retira dans un monastère qu'il fit bâtir près de la ville, sur les bords de l'Yonne, et là il s'instruisait des choses divines dans la petite cellule qui lui servait d'habitation. Ses vertus et ses lumières attirèrent bientôt auprès de lui un grand nombre de disciples, dont on voit encore les tombes auprès de la sienne, dans la crypte du monastère devenu depuis l'une des plus célèbres abbayes de bénédictins, sous le vocable de Saint-Germain d'Auxerre.

Cette vocation un peu violente de Germain, ce mariage brisé, étonneront peut-être les gens du monde, mais les vrais chrétiens comprennent ces coups divins de la grâce, et les peuples des premiers siècles les comprenaient aussi. Ils choisissaient pour évêques des hommes de savoir et de piété, de conseil et de main, qui devenaient dans les périls publics les magistrats naturels de leurs cités. Sans se préoccuper des obstacles qu'il pouvait rencontrer de la part des élus, le suffrage populaire savait démêler en eux les qualités qui devaient les rendre utiles en toutes circonstances, soit qu'il s'adressât à un commandant militaire comme Germain, ou à un avocat comme Loup de Troyes. Et ces chrétiens des anciens jours, s'élevant au-dessus de la chair et du sang, répondaient généreusement à l'appel de Dieu manifesté par la voix de leurs concitoyens.

Pendant les trente années que dura son épiscopat, Germain se livra aux exercices de la plus rigoureuse pénitence. Il ne faisait qu'un seul repas, le soir; souvent même il ne mangeait qu'une fois, tout au plus deux fois par semaine. Toute sa nourriture consistait dans du pain fait avec de

Digitized by Google

l'orge qu'il avait battue et moulue lui-même, encore mettait-il un peu de cendre dans sa bouche avant d'y toucher. Il ne buvait de vin qu'aux fêtes de Pâques et de Noël, et il s'était interdit l'usage des liqueurs, du sel, de l'huile et du vinaigre. Il portait hiver et été le même vêtement, il ne le quittait que lorsqu'il tombait en lambeaux. Il dormait, couvert d'un cilice, sur un lit de cendre, et le poids habituel de son corps avait tellement durci cette couche austère qu'elle ne différait pas du sol. Il exerçait l'hospitalité envers tout le monde; il lavait les pieds de pauvres et les servait à table de ses propres mains.

L'évêque de Troyes, saint Loup, était digne de figurer à côté de Germain. D'une famille illustre de Toul, saint Lupus, — la langue française traduit son nom par celui de saint Loup ou saint Leu, — après de profondes études, parut au barreau où il s'acquit une grande renommée. Ayant épousé Perméniole, sœur de saint Hilaire d'Arles, et la trouvant disposée comme lui à servir Dieu dans une vie plus parfaite, il se retira dans la célèbre abbaye de Lérins. Durant un voyage qu'il fit à Mâcon, avec le désir de vendre le reste de ses biens, pour en distribuer le prix aux pauvres et revenir promptement dans son monastère, des députés de l'église de Troyes vinrent le demander pour successeur de saint Ours, mort en 426. En vain il voulut résister, les évêques de la province de Sens lui imposèrent les mains. Sa nouvelle dignité ne lui fit rien changer à son premier genre de vie. Il couchait sur des planches et veillait dans l'exercice de la prière, de deux nuits l'une. Il exerçait un grand ascendant sur tous ceux qui l'approchaient, et c'est par ce moyen qu'il préserva sa ville épiscopale de l'invasion des Huns, au temps même où Geneviève les éloignait de Paris par la vertu de ses prières.

Il passait trois jours sans prendre de nourriture, et, après un jeûne si rigoureux, il ne mangeait qu'un peu d'orge. Comme saint Germain, il était animé d'un grand zèle pour le salut des âmes, il avait une sainte ardeur pour le triomphe de la vérité. Il protégeait tous ceux qui cultivaient les lettres et se montrait plein de sollicitude pour les écoles de son diocèse[1]. L'humilité, l'amour de la pauvreté, une charité sans bornes et une science

1. M. Guizot, *Histoire de la civilisation en France.*

Digitized by Google

SAINT GERMAIN D'AUXERRE
RÉVÈLE A SAINTE GENEVIÈVE SES HAUTES DESTINÉES

EAU-FORTE D'APRÈS UNE PEINTURE MURALE DE M. PUVIS DE CHAVANNES

(Église Sainte-Geneviève.)

Ce sujet comprend trois entre-colonnements. C'est dans le panneau central qu'est le point culminant de la composition. Saint Germain d'Auxerre remarque la jeune Sainte dans la foule et lui prédit les hautes destinées auxquelles elle est appelée. Derrière la Sainte, son père et sa mère écoutent avec une émotion contenue les paroles prophétiques du Pontife. Les panneaux de droite et de gauche sont accessoires; ils présentent différentes scènes qui se rattachent cependant à la pensée générale de l'œuvre. (Voir page 308.)

En regard de la page 20.

Digitized by Google

Digitized by Google




P.P. Ch.



Digitized by Google

Digitized by Google

profonde, voilà les armes qu'il devait opposer, lui aussi, aux erreurs de Pélage[1].

Les deux vénérés pontifes se mirent donc en route pour l'Angleterre. Ils entrèrent à Paris, centre de plusieurs grandes voies romaines, et, de là, ils se rendirent à Nanterre par la voie maritime qui passait près de Montmartre et aboutissait au Havre[2].

En apprenant l'arrivée des illustres personnages qui avaient résolu de prendre gîte pour une nuit dans leur village, les habitants de Nanterre, hommes, femmes et enfants, quittèrent leurs travaux pour les recevoir et les accompagner à l'église. L'évêque d'Auxerre se montra très attendri de l'empressement de ces bons villageois et de leur respect religieux, qui lui semblait surpasser encore tout ce qu'il avait remarqué dans les autres bourgades, durant son voyage. Mais ce qui frappa surtout saint Germain, ce fut une jeune fille, presque encore un enfant, qui lui sembla ressortir du sein de cette multitude, comme une vision divine, du fond d'un paysage terrestre[3]. Quelque chose de céleste donnait comme une âme à son doux visage, et son regard candide restait attaché sur l'apôtre, comme sous l'influence de l'Esprit-Saint.

Je ne sais quels sont ici-bas les rapports des âmes, ni comment, invisibles et captives, elles s'échappent parfois de leur prison pour se révéler à d'autres âmes; mais Germain connut aussitôt les désirs de Geneviève, et lut dans son cœur toutes ses pensées : une lumière surnaturelle, comme celle qui découvrait aux prophètes les pages inconnues de l'avenir, pénétra l'âme du saint évêque. Il fit signe à l'enfant d'approcher, puis, lui déposant un baiser paternel sur le front, il lui demanda qui elle était et à quelle famille elle appartenait[4]. Le peuple prononça aussitôt le nom de Geneviève et en même temps ceux de son père et de sa mère. Alors, tremblant d'émotion, Sévère et Géronce s'avancèrent aussi vers Germain.

« C'est là votre fille ? leur demanda l'homme de Dieu.

1. Nous avons, dit Tillemont, l'histoire de sa vie qui paraît écrite avec une grande fidélité; et tout ce qu'on y trouve à redire, c'est qu'elle est trop courte; ce qui fait craindre qu'on y ait retranché. (*Mémoires*, t. XVI, p. 216.)

2. On a trouvé récemment, rue Blanche, des vestiges de cette voie maritime.

3. Const. *Vit. S. Germani*, cap. xx.

4. *Vita S. Genovefæ*, § 3.

Digitized by Google

— Oui, saint évêque, répondirent-ils.

— Heureux père, heureuse mère, je vous félicite, reprit saint Germain, d'avoir donné le jour à cette enfant déjà si vénérable. La joie éclata dans le ciel au moment de sa naissance, les anges l'ont célébrée par de saints concerts. En effet, elle sera grande devant le Seigneur; les hommes les plus parfaits la proposeront un jour pour modèle; et, touchés de ses vertus, entraînés par ses exemples, un grand nombre de pécheurs se convertiront à Dieu, ils renonceront à leur vie désordonnée, et, par une pénitence salutaire, obtiendront que leurs péchés leur soient remis et que leur front soit ceint des couronnes promises aux serviteurs de Jésus-Christ. » Ensuite, s'étant retourné vers l'enfant, il lui dit : « Ma fille Geneviève ! »

Et l'enfant répondit : « Père saint, votre servante vous écoute; je suis prête à vous obéir dans tous vos commandements. »

Alors l'évêque reprit :

« Ne craignez pas, je vous prie, de me déclarer si vous voulez, dans l'état de virginité religieuse (*sanctimonia*), garder jusqu'à la mort votre corps immaculé à Jésus-Christ en qualité de son épouse ?

— Soyez béni, mon père, parce que vous avez daigné me demander ce que je désire le plus ardemment. Je le veux, j'en prie le Seigneur, priez-le pour que j'arrive, par votre bénédiction[1], à l'accomplissement de mes désirs.

— Eh bien, ma fille, poursuivit l'homme apostolique, ayez confiance, armez-vous de courage; ce que croit votre cœur, ce que votre bouche confesse, accomplissez-le dans vos œuvres, et Dieu animera votre âme de force et de vertu[2]. »

Bien qu'il y eût déjà plusieurs monastères de filles dans les Gaules, on y voyait beaucoup de vierges, restées au milieu du monde, vivre dans la retraite, et prendre toutes les précautions convenables pour se garantir de la contagion du siècle : c'est ce genre de vie que Geneviève promit d'embrasser.

Les deux missionnaires, escortés par le peuple empressé et recueilli, se dirigèrent ensuite vers l'église pour y réciter nones et vêpres; il était

1. « Intercession » d'après une variante.
2. *Vita S. Genof.* § 5.

Digitized by Google

environ six heures du soir. L'évêque d'Auxerre tint la main sur la tête de Geneviève tant que dura l'office. L'enfant, à genoux par terre, priait de toute son âme ; parfois, elle mêlait sa douce voix aux psalmodies graves et monotones; plus souvent, elle demeurait silencieuse et immobile dans l'attitude de la réflexion : sa figure avait alors une expression inaccoutumée, et son aspect sérieux et rêveur contrastait avec sa tendre jeunesse et l'habituelle insouciance de son âge. Sans doute, elle repassait en son esprit les paroles de l'évêque et offrait à Dieu un cœur dont il était si jaloux, que, pour se l'assurer, il avait auprès d'elle, humble enfant, député un de ses plus illustres serviteurs, le plus vénéré des prélats de la Gaule.

C'est ainsi que Dieu, parfois, se plaît à glorifier, même sur la terre, la créature qui rend à son auteur le tribut d'hommages et d'adoration qui lui est dû. Mais ce devoir impérieux, que la raison et la justice imposent à tout homme, est aujourd'hui souvent méconnu. Pourtant, ils se vantent d'être les disciples de la raison, ils se flattent d'être justes, ceux qui ne savent plus s'agenouiller devant Dieu : seraient-ils donc athées? Non; mais lancés à la poursuite des vérités spéculatives, de la fortune ou de la gloire, ils oublient la première des vérités et le premier de leurs devoirs.

S'il faut en croire quelques manuscrits[1], l'évêque d'Auxerre, après avoir béni Geneviève, célébra une cérémonie dite *manusmissio*. Il semble qu'il en est question dans le texte primitif; on croit la voir dans cette action de saint Germain qui, pendant l'office, tint sa main sur la tête de sainte Geneviève. Plusieurs auteurs[2], cependant, omettent ce fait, et ceux qui le mentionnent ont été embarrassés pour l'interprétation du mot *manusmissio*[3]. Nous pensons qu'il s'agit de la confirmation, car les manuscrits ajoutent, après avoir parlé de cette cérémonie : « Ce que les évêques seuls peuvent faire. » Alors nous voyons pourquoi l'on aura appelé *manusmissio* le sacrement de confirmation; évidemment, c'est à raison de l'im-

1. *Manuscrits de la 3e classe*, IXe et XIe siècles.

2. Tillemont, Godescart, etc...

3. Le P. Lallemant le traduit ainsi : « Ayant donné sa bénédiction au peuple et ayant fait signe, de la main, de se retirer. » L'éditeur de la *Vie de sainte Geneviève*, recueillie principalement des *Mémoires* de Tillemont, explique ce mot dans une note et le traduit par imposition des mains. Saintyves est d'un avis différent, il croit que *manusmissio* signifie non pas imposition des mains, mais affranchissement : « Les anciens, dit-il, quand ils voulaient donner la

Digitized by Google

position des mains que l'évêque donne à ceux qu'il confirme. Cette opinion nous paraît assez probable, surtout si on rapproche ces paroles : « Il célébra la *manusmissio* », de ces mots du poème d'Héric sur saint Germain, écrit au IXe siècle, d'après le récit de Constantius, biographe du saint évêque : *Spiritui Sancto vas aptans immaculatum.*

Après l'office divin, saint Germain et son compagnon prirent quelque nourriture, car on sait que le jeûne ecclésiastique de ce temps-là était très rigoureux : l'évêque d'Auxerre l'observait fidèlement, ne mangeant qu'une fois le jour, au coucher du soleil. Geneviève assista à leur repas, et, lorsqu'il fut achevé, saint Germain récita le cantique d'actions de grâces, après lequel il dit à la jeune vierge et à son père de se retirer dans leur maison et de revenir le lendemain, de grand matin, avant son départ.

Sévère ne manqua pas, dès le commencement du jour qui suivit, de ramener sa fille. Elle aussi désirait revoir celui qu'elle respectait comme l'envoyé de Dieu, qu'elle aimait comme son père et son ami. Lorsqu'elle s'approcha, l'évêque d'Auxerre, découvrant plus que jamais en elle je ne sais quoi de céleste, lui dit : « Bonjour, ma fille Geneviève; vous rappelez-vous ce que vous m'avez promis hier, de vous consacrer entièrement à Notre-Seigneur ? »

Geneviève, enfant par son âge, mais non par la maturité de sa proposition, selon l'expression du chroniqueur, répondit à l'évêque :

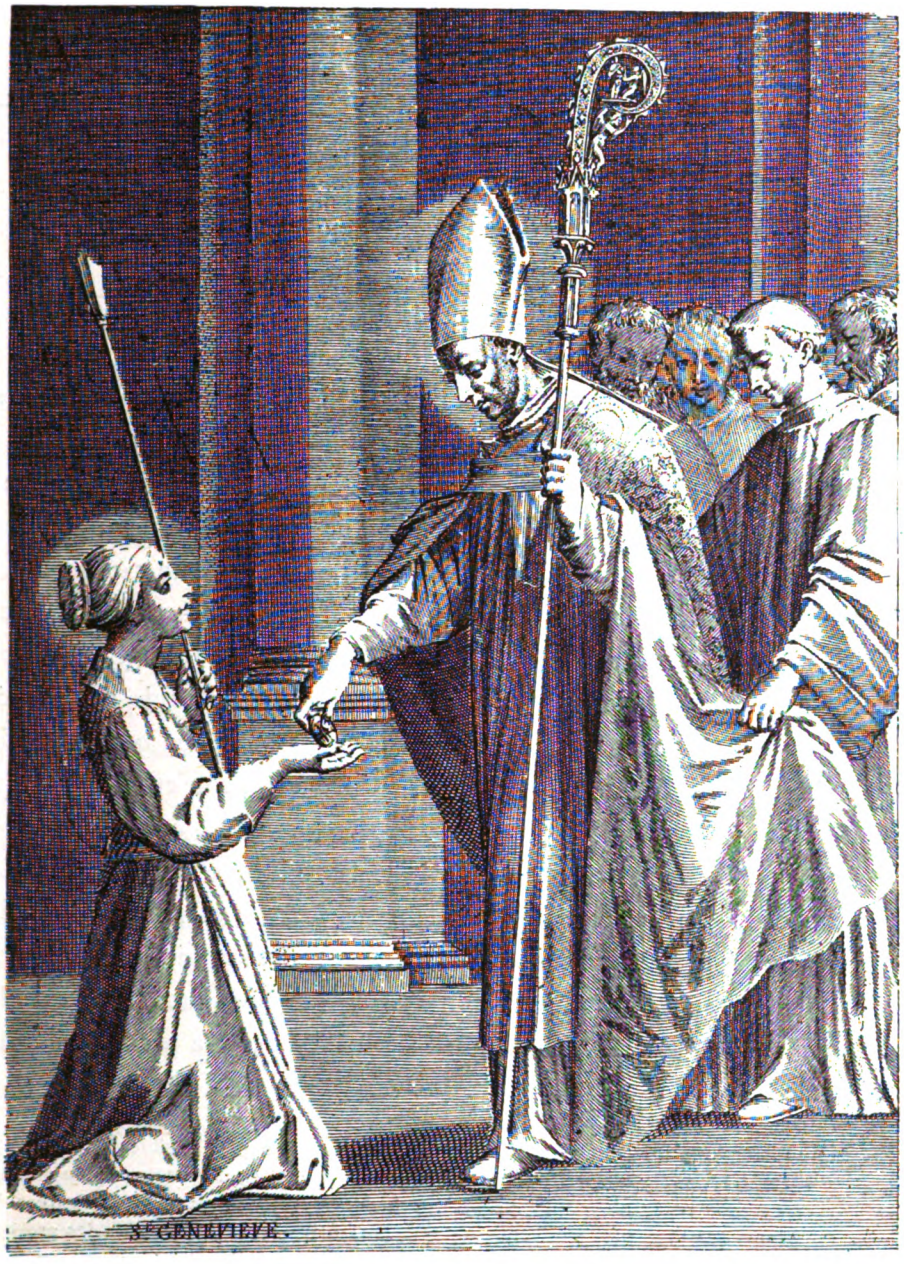
« Oui, père saint, oui, je me rappelle ce que je vous ai promis, à Dieu et à vous (*tibi Deoque*), car je désire très vivement (*avidissime*) persévérer à perpétuité dans le propos de ce genre de vie. »

La fermeté, l'énergie de cette réponse révélait une âme forte et courageuse, et ceux qui l'entendirent eurent sans doute le pressentiment des grandes choses que devait un jour accomplir la petite bergère.

Souvent, aujourd'hui, le missionnaire qui va parcourant les cam-

liberté à un esclave et en faire un affranchi, lui donnaient un soufflet. D'où vient qu'en latin, un affranchi s'appelait *manusmissus;* et *manusmissio* désignait l'action par laquelle on affranchissait un esclave, en le frappant ainsi de la main »; et il conclut : « L'on aura appelé *manusmissio* le sacrement de confirmation, à raison du soufflet que l'évêque donne à ceux qu'il confirme. » Mais le mot *manusmissio* signifie plutôt l'imposition des mains que le soufflet; l'imposition des mains et du saint chrême formant avec la formule le fond du sacrement, et non le soufflet.

Digitized by Google



SAINT GERMAIN DONNE UNE MÉDAILLE A SAINTE GENEVIÈVE

(Bibliothèque nationale, cabinet des estampes).

Digitized by Google

pagnes, pour annoncer la parole divine et rappeler aux hommes trop oublieux leurs devoirs de chrétiens, distribue aux enfants, à ceux qu'il a su convaincre et ramener, des images ou des médailles : pieux souvenir qui rappelle, en même temps que le passage de l'homme de Dieu, et les résolutions qu'il a inspirées, et les promesses qu'on lui a faites. Germain n'avait rien à laisser à Geneviève, lorsque tout à coup, baissant les yeux comme pour se recueillir avant de lui donner sa dernière bénédiction, il vit par terre une petite pièce de monnaie en bronze qui portait le signe de la croix[1], « trouvaille », dit le premier historien de la Sainte, « ménagée par la Providence pour l'accomplissement de ses desseins ». L'évêque ramassa cette médaille aussitôt, et, la donnant à la jeune vierge, il lui dit d'un accent tout paternel : « Prenez-la et portez-la suspendue au cou en mémoire de moi. Que jamais ni l'or, ni l'argent, les perles ou les pierres précieuses ne brillent à vos doigts ou sur votre poitrine, car si votre cœur se laissait entraîner par le goût des vaines parures, vous perdriez les glorieux ornements réservés aux épouses de Jésus-Christ dans l'éternelle gloire. » Cette médaille, symbole de candeur et de simplicité, souvenir de la promesse qu'elle avait faite à Germain, ne quitta jamais Geneviève; le jour de sa mort, elle était encore à son cou et elle l'accompagna dans le cercueil.

Après avoir exhorté ainsi Geneviève, le saint évêque lui recommanda avec instances de se souvenir de lui dans ses prières, et, après l'avoir de nouveau recommandée à son père et à sa mère, il se remit en route avec saint Loup, laissant une partie de son cœur à Nemetodurum, auprès de la sainte enfant, sur laquelle il ne cessa de veiller avec la plus touchante sollicitude.

1. La numismatique confirme ce détail : « Parmi les monnaies qui circulaient à cette époque, une surtout répond à la description de cette petite pièce. C'est un bronze de Magnence, dont le revers a pour type un chrisme, c'est-à-dire une croix formée avec le monogramme du Christ. Or, tandis que toutes les autres monnaies de la Gaule portent les marques des ateliers de Lyon, d'Arles ou de Trèves, celle-là seule porte l'indice de l'atelier d'Amiens. C'est donc surtout dans le nord-ouest de la Gaule qu'elle était répandue, et elle s'y rencontre encore assez fréquemment. » (*Mémoires de la Société française de numismatique,* sect. de géogr. hist., *Vie des Saints,* Paris, 1870, p. 6, note 9.) « Il n'est pas rare de rencontrer des pièces romaines percées d'un trou, ce qui paraît montrer que l'usage de les porter soit en collier, soit en bracelet, était assez répandu. » (Lenormant, *la Monnaie dans l'antiquité,* t. I, pp. 39 et suiv.)

Digitized by Google

Les pieux fidèles, qui s'étaient empressés à la rencontre des deux évêques, les escortèrent à leur départ, leur souhaitant un heureux voyage, mêlant leurs vœux et leurs prières pour le succès de la mission qu'ils allaient entreprendre. Mais, lorsque chacun fut retourné à ses travaux, triste de voir s'éloigner celui que Dieu lui avait envoyé pour protecteur et pour ami, la petite bergère longtemps encore dut le suivre du regard, assise sur le bord du chemin. Germain aussi pensait à Geneviève, trésor de grâces, que le ciel venait de lui révéler. Sur le chemin de la vie, leurs âmes sœurs s'étaient rencontrées et pour ainsi dire reconnues : devaient-ils se revoir encore sur cette terre? Dieu seul le savait, lui qui mène les hommes, tandis qu'ils ne font que s'agiter; mais au pied de son trône désormais, souvent l'évêque d'Auxerre et la fille des champs se trouvèrent réunis dans une commune prière et une même pensée, peut-être se voyant, s'entretenant l'un avec l'autre, comme si déjà leurs âmes avaient recouvré la liberté et pris leur essor vers la céleste patrie.

Poursuivant leur route, les deux évêques s'embarquèrent ensemble pour la Grande-Bretagne. On était alors en hiver. Durant la traversée, ils furent assaillis d'une violente tempête, suscitée par les démons furieux de voir ces grands hommes venir les troubler dans leur domaine, mais saint Germain apaisa les flots en y jetant quelques gouttes d'huile bénite et en invoquant le nom de l'adorable Trinité. Déjà, en Angleterre, les démons avaient, par la bouche des possédés, annoncé la venue des saints apôtres et le succès de leur prédication.

A leur arrivée, saint Germain et saint Loup virent venir au-devant d'eux une foule immense de peuple. Le bruit de leurs miracles, la renommée de leur doctrine et de leur sainteté se répandirent bientôt dans le pays. Ils confirmaient les catholiques dans la foi et convertissaient ceux qui avaient le malheur d'être engagés dans l'hérésie. Les églises ne pouvant contenir la multitude de ceux qu'attiraient leurs discours, ils prêchaient souvent au milieu de la campagne.

Toutefois, pour perpétuer les fruits de leur zèle et prendre de justes mesures contre les artifices toujours menaçants de l'hérésie, ils proposèrent aux chefs des Pélagiens une dispute en règle. Mais ceux-ci n'osaient paraître en leur présence et évitaient avec soin toute controverse. Ils rou-

Digitized by Google

girent à la fin d'une conduite qui les discréditait, et acceptèrent une conférence. Elle se tint à Verulam, aujourd'hui Saint-Albans, appelé ainsi du nom d'un des plus illustres martyrs de l'Angleterre. Il s'y rendit une grande foule de peuple. Les hérétiques firent d'abord bonne contenance; ils se présentèrent avec un grand appareil et prirent les premiers la parole. Ils discoururent longtemps; on leur laissa la liberté d'exposer dans son ensemble toute l'erreur pélagienne, avec les prétendues preuves à l'appui. Lorsqu'ils eurent fini, les deux évêques établirent d'une manière aussi simple que solide les principes de la foi divine, qui opère, ajoutèrent-ils, les prodiges; et, se sentant inspirés d'en haut, ils proposèrent aux pélagiens de faire l'essai de la leur sur une jeune aveugle, dont le père, qui était tribun, venait demander la guérison. Ceux-ci confessèrent leur impuissance et se joignirent aux catholiques, pour les conjurer de prier en faveur de l'infortunée jeune fille. Alors, saint Germain, cédant aux instances de tout le peuple, invoqua, selon sa coutume, le nom de la Sainte Trinité, et, prenant un reliquaire qu'il portait toujours sur lui, l'appliqua, en présence de tous, sur les yeux de l'aveugle qui recouvra la vue à l'instant.

De vives acclamations s'élevèrent, dans toute l'assemblée, en l'honneur de Germain et de la doctrine qu'il soutenait. Mais ce qui le combla de joie, c'est que les contradicteurs applaudirent comme les autres, anathématisèrent leurs erreurs et se soumirent au joug de la vraie foi. Les deux évêques, suivis de tout le peuple, allèrent rendre leurs actions de grâces au Seigneur, sur le tombeau de saint Albans, et Germain, l'ayant fait ouvrir pour marquer jusqu'à quel point on devait honorer ces précieux restes des amis de Dieu, y déposa les reliques qu'il avait coutume de porter; il prit en leur place de la terre du tombeau de ce martyr, encore teinte de son sang.

Cet éclatant triomphe devait clore la mission des deux prélats gaulois chez les Grands-Bretons; ils songeaient à s'éloigner lorsque ces derniers furent attaqués par les Pictes, qui habitaient la partie septentrionale de l'île, et qu'on nommait ainsi, parce qu'ils se peignaient tout le corps d'une manière aussi bizarre qu'effrayante. Ils étaient si barbares qu'ils mangeaient la chair humaine, et se plaisaient surtout à dévorer les mamelles

Digitized by Google

toutes fumantes des femmes qui tombaient entre leurs mains. Ils s'étaient joints aux Saxons, autres barbares qu'ils avaient appelés de Germanie; et tous ensemble s'avançaient contre les Bretons qui, dépourvus de tout secours humain, conjurèrent les deux saints évêques de venir dans leur camp pour y apporter avec leur présence les bénédictions du ciel. Saint Germain et saint Loup profitèrent de la circonstance pour en catéchiser un grand nombre, qui étaient encore plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie, et pour réformer les mœurs des chrétiens. Ils baptisèrent les nouveaux convertis, la veille de Pâques, dans un sanctuaire élevé au milieu du camp avec des branches d'arbres. Après avoir célébré les fêtes de Pâques, on se prépara au combat.

Germain, s'étant livré autrefois au métier des armes, n'était pas ignorant des choses de la guerre; il apprit aux troupes bretonnes à faire usage des ressources de l'art militaire pour se défendre contre une injuste agression, il parut même à leur tête, et comme Gédéon avait mis en déroute les Madianites par une céleste clameur, il dispersa l'armée ennemie par le cri trois fois répété d'*Alleluia*...

Les deux évêques retournèrent ensuite dans les Gaules et rentrèrent chacun dans leur diocèse, probablement par un autre chemin qu'ils en étaient sortis, car ce n'est qu'au bout de dix-huit ans que nous retrouverons saint Germain visitant sa chère fille Geneviève, jouissant des fruits de sa sainteté, la défendant contre les calomniateurs et la consolant dans ses épreuves.

Digitized by Google

CHAPITRE IV

SAINTETÉ CROISSANTE DE GENEVIÈVE
SA PREMIÈRE ÉPREUVE, SON PREMIER MIRACLE
ELLE REND LA VUE A SA MÈRE



IEN que Geneviève ne fût âgée que de sept ans, elle s'appliquait de plus en plus à la contemplation des choses célestes et à méditer sur les vanités du monde. On aime à suivre par la pensée la petite bergère lorsque, menant paître son troupeau sur le mont Valérien, elle recherchait les endroits écartés pour vaquer plus librement à la prière et à l'étude de la loi divine. La riche et pittoresque nature qu'elle avait constamment sous les yeux ; la Seine qu'elle apercevait, roulant avec majesté vers la mer lointaine et profonde ses flots venus, pour elle, d'un pays inconnu ; l'immensité de l'espace ; la pureté du ciel ; tout cela avait rendu plus vive son imagination, aiguisé tout ses sens, élevé son âme. Et Dieu se plaisait à la remplir, cette âme agrandie, mais libre et pure ; il aimait à instruire lui-même cette intelligence avide de connaître la vérité, à combler un cœur qui par intuition estimait déjà à leur juste valeur la gloire et les richesses de ce monde, n'avait d'amour et de désir que pour le seul vrai bien ; et quand, au dedans d'elle-même, elle entendait la voix divine, la bergère transportée se croyait aux cieux.

Toutefois, ce n'était pas seulement une nature douce et méditative que Geneviève, elle avait une âme forte, généreuse et dévouée. Aujourd'hui, la pitié naturelle, dont les monstres seuls sont dépourvus, s'appelle charité ; on vante une sentimentalité, toujours inutile pour autrui quand elle ne rend pas ridicule, on loue le cœur de ces femmes, chez qui une plus

Digitized by Google



SAINTE GENEVIÈVE EN MÉDITATION

(D'après un dessin et une gravure de Mellan).

Digitized by Google

grande délicatesse inspire pour la misère plus de dégoût et en fait détourner les yeux; cette mélancolie elle-même qui amollit l'âme, l'énerve, retient dans l'inaction, engendre l'égoïsme, on la décore du nom de sensibilité. Cependant la charité est active : elle ne s'attarde point à rêver des maux imaginaires, elle va vers le malheureux, elle veut savoir quels sont ses besoins et ses souffrances afin de les soulager.

C'est ainsi que faisait Geneviève. En cueillant des fleurs sur la montagne, elle avait appris à connaître les plantes et à les employer comme remèdes. Les pauvres souvent la venaient consulter pour leurs maladies; elle retournait avec eux dans leurs demeures, préparant elle-même la potion, et toujours elle trouvait moyen d'adoucir la souffrance, de consoler surtout : être utile était son ambition et sa joie [1].

Mais Geneviève avait promis à saint Germain de se donner entièrement à Dieu, et la gloire de la virginité ne s'acquiert qu'au prix de la souffrance. Autrefois, c'était le martyre qui la consacrait, la persécution n'a fait que changer de procédés. La vierge chrétienne de nos jours a des luttes à soutenir contre le monde, qui hait la chasteté, et contre sa famille qui fait le plus souvent les efforts les plus tyranniques pour l'enchaîner au siècle. Celles qui, comme sainte Geneviève, ont, dès l'enfance, reçu du Saint-Esprit la connaissance surnaturelle du mérite de la virginité et qui, comme elle, se sont vouées à Dieu, dès l'enfance, ont trouvé des ennemis dans leurs proches. Nous ne craignons pas de le dire, les adversaires les plus redoutables de la virginité sacrée, ce sont les parents. Si quelque grand de la terre offre à leur fille son alliance, ils sont au comble de la joie, mais que Jésus-Christ, ce roi dont le royaume n'est pas de ce monde, prédestine leur enfant aux noces de l'Agneau, ils se récrient et se rebutent. Si leur fille, usant du droit sacré qu'elle tient de Dieu lui-même, embrasse la vie religieuse, ils se plaignent de ce qu'on brise les liens de la famille, alors même que ces liens deviennent plus étroits et plus tendres que dans le mariage, et ces mêmes parents ne se donnent pas de repos jusqu'à ce qu'ils se voient séparés de leur fille en la mariant, cela fût-il par delà l'Océan. Mais aujourd'hui, comme au temps et à l'exemple de Geneviève, les vierges du

1. Légendes locales.

Digitized by Google

Seigneur ne reculent ni devant les menaces, ni devant les mauvais traitements, pour rester fidèles à leur céleste époux.

En effet, quelques jours après le passage de saint Germain, joyeuse et endimanchée, Geneviève se disposait à accompagner sa mère à l'église, lorsque Géronce lui enjoignit de rester à la maison. Cet ordre inattendu troubla le cœur de Geneviève et aussi son pur visage. Pourquoi eût-elle dissimulé son chagrin? il était bien naturel et raisonnable. Depuis longtemps elle pensait à la solennité qui approchait; elle l'avait attendue avec impatience, et elle aurait trouvé pénible, elle si pieuse et si aimante, d'être privée ce jour-là d'assister aux divins offices; mais elle comptait fléchir sa mère.

Quel était le motif des rigueurs de Géronce? Les historiens ont supposé que son ordre capricieux et impie faisait partie d'un ensemble de persécutions dirigées contre la vocation de sa fille. Toutefois, l'enfant, qui voyait ses supplications repoussées, n'en gardait pas moins l'espérance d'accompagner sa mère : elle céderait au Seigneur et Maître de toutes choses et se laisserait toucher par le souvenir de Germain; c'était sa dernière ressource, elle la croyait infaillible et ne manqua pas de l'employer. Elle poursuivit donc sa mère, en versant des larmes et en s'écriant : « Je garderai, avec l'aide de Jésus-Christ, la foi que j'ai promise à saint Germain, et je fréquenterai les cérémonies de l'Église, afin d'être une digne épouse du Christ et de mériter ses ornements et ses perles, comme le très saint confesseur me l'a promis [1]. »

En parlant ainsi, Geneviève ne manquait pas au respect qu'elle devait à sa mère; seulement elle lui préférait Dieu. Elle n'avait fait que répéter à Géronce cette parole de l'enfant Jésus, que ses parents, après l'avoir cherché tout le jour, retrouvaient dans le temple de Jérusalem, assis au milieu des docteurs : « Ne savez-vous pas qu'il faut que je sois occupé à ce qui regarde l'œuvre de mon Père? »

Au lieu de se laisser fléchir par d'aussi pieuses instances, Géronce s'emporta jusqu'à donner un soufflet à sa fille. Que fit alors Geneviève? Sans doute elle garda le silence, et, malgré son chagrin, demeura calme et

1. *Vita S. Genovefæ*, § 9.

Digitized by Google

douce en face de ce courroux immérité. Persécutée, frappée injustement par celle qui lui devait son affection et ses tendresses, elle tourna avec plus d'amour et de confiance son regard attristé vers Dieu, et ce Père plein de bonté se montra : s'il avait fallu, il aurait quitté son temple, le ciel même, pour venir consoler l'enfant qui l'appelait et qu'on voulait empêcher d'aller jusqu'à lui. Comme le soleil dissipe la rosée et fait éclore les fleurs, sa présence sécha les larmes de Geneviève, son sourire répandit la joie dans le cœur de sa fille bien-aimée. Et tout bas à son âme, il fit entendre ces ineffables paroles qu'on n'oublie jamais et qui font, à celui qui a souffert déjà, désirer d'autres maux, tant il est bon d'être consolé par Dieu !

Géronce allait continuer sa route, lorsque soudain un nuage couvre sa vue; son pied heurte les cailloux; elle hésite; elle chancelle; elle ne distingue plus ni le chemin ni sa maison; toute lumière s'est éteinte; une nuit obscure l'environne; les bras tendus en avant, elle cherche la porte de sa demeure et ne la trouve pas; enfin, elle appelle Geneviève qui accourt aussitôt : « Ma fille, je ne te vois plus, lui dit-elle avec l'accent du désespoir, je suis aveugle... Viens; donne-moi ta main. » L'enfant, toute saisie, prend sa mère par la main et la conduit près de l'âtre, à sa place accoutumée; elle l'embrasse avec affection, s'empresse autour d'elle, et lui persuade, pour la consoler, qu'un mal si subit ne peut avoir de durée, que le brouillard, qui couvre sa vue, est l'effet d'une crise, et que tout à l'heure il va se dissiper.

Mais le jour se passa, et bien d'autres encore, et Géronce était toujours aveugle. « Dieu l'a punie, disait-on; elle voulait refuser à Jésus-Christ l'épouse qu'il s'est choisie, la séparer de lui, mettre obstacle à sa sainte vocation; c'est ainsi que le Seigneur défend ses droits et venge ses élus. » Et le châtiment dura près de deux ans, pendant lesquels Géronce fut obligée de voir par les yeux de sa fille et d'avoir recours à la main de celle qu'elle voulait empêcher de l'accompagner à l'église.

Touchée de la piété filiale de Geneviève et se souvenant de l'éloge que saint Germain en avait fait, la pauvre aveugle comprit sa faute et résolut d'en obtenir le pardon par l'entremise de sa fille. Elle lui dit un jour : « Va au puits me chercher de l'eau pour que je me lave les yeux, prie le

Digitized by Google

Seigneur de me rendre la vue, et tu seras exaucée. » Geneviève s'empressa de se rendre au désir de sa mère. Arrivée auprès du puits, elle s'arrêta un instant tout émue; son regard était de flamme, son front rayonnait, son âme entière, agitée par mille sentiments divers, semblait répandue sur son visage; ses lèvres étaient immobiles, mais l'amour et la violence du désir débordaient de tout son être et formaient cette prière à laquelle rien ne résiste; ce n'était plus Geneviève, elle était transfigurée. On eût dit une vision, un ange se montrant à nous en communication avec Dieu et réfléchissant sa beauté comme une onde pure réfléchit le soleil.

L'enfant puisa de l'eau; elle fit sur cette eau le signe de la croix, et, à plusieurs reprises, en lava les yeux de sa mère. Tout à coup Géronce s'écria avec un accent impossible à rendre : « Je suis guérie!... » Alors la mère et la fille, tombant dans les bras l'une de l'autre, longtemps en silence se tinrent embrassées, tandis que leurs regards et leurs cœurs étaient tournés vers le ciel.

Geneviève reprit joyeuse la garde de son troupeau qu'elle avait un peu négligé, pendant la maladie de sa mère, et suivit de nouveau le chemin favori de la montagne. En passant le long de la route, elle souriait à tout ce qu'elle voyait comme à de vieux amis qu'on retrouve avec bonheur après une longue absence; les fleurs entr'ouvrant leurs calices semblaient lui rendre ses sourires, et les oiseaux eux-mêmes lui faire fête. Elle s'assit à sa place habituelle, au pied d'un arbre couvert de mousse, presque au sommet de la colline; l'herbe y avait poussé plus verte et plus touffue, car les autres bergères s'étaient bien gardées d'y conduire leurs troupeaux, elles n'aimaient point cet endroit trop éloigné des bruits du village et des gais moissonneurs. Geneviève, elle, le préférait, peut-être parce qu'il y avait plus d'ombre, que ses moutons y trouvaient un meilleur pâturage, mais surtout, sans doute, parce qu'elle sentait le prix de la solitude que les autres fuyaient.

Digitized by Google

CHAPITRE V

SAINTE GENEVIÈVE EST SOLENNELLEMENT CONSACRÉE A DIEU
EXCELLENCE DE L'ÉTAT DE VIRGINITÉ



Sainte Geneviève gardant ses moutons
B. S. G. Missel du XIII^e siècle. BB. l. 2. fol. 112.

GENEVIÈVE avait quinze ans [1]. Les illusions de la jeunesse, qui rayonnent de si bonne heure au cœur des jeunes filles, avaient trouvé le sien insensible. Au début de la vie, elle en connaissait déjà tout le sérieux et en voyait le terme rapproché. Quand, de loin, elle apercevait les blanches colonnes de fumée s'évanouissant à mesure qu'elles s'élevaient : « Ainsi passent les grandeurs terrestres et les honneurs, » pensait la bergère; les humides brouillards de la terre qui souvent lui dérobaient la campagne, et le fleuve, et Nemetodurum, étaient à ses yeux un immense linceul qui enveloppait le monde à ses pieds, pour la laisser seule devant son Dieu et tout entière à lui.

Tous les jours, elle se sentait plus pressée de se consacrer publiquement au Seigneur, en recevant le voile bénit des mains de l'évêque, afin de signer irrévocablement la promesse qu'elle avait faite à Germain.

Cette consécration solennelle des vierges était célébrée, à cette époque, pour toutes les vierges sacrées sans exception. Elle était réservée à l'évêque, et, comme nous l'apprend saint Ambroise [2], elle se faisait aux fêtes solen-

1. La vie primitive péchant, comme nous l'avons dit, par défaut de chronologie précise, nous pouvons reculer la consécration solennelle de sainte Geneviève huit ou neuf ans après son entrevue avec saint Germain, bien que la contexture du récit place cet évènement après la vocation de sainte Geneviève et l'incident de la cécité et de la guérison de sa mère, avec cette transition : « *Post hæc* », et avant la mort de ses parents et son établissement à Paris.

2. *De virginibus*, I, II.

Digitized by Google

nelles, telles que Pâques et Noël; on y ajouta ensuite les dimanches et les fêtes des Apôtres. Le rit de cette cérémonie a été établi par le pape Gélase, et il est encore au pontifical romain sous ce titre : *De benedictione et consecratione virginum.* La partie la plus essentielle des cérémonies était l'imposition du voile que l'évêque posait sur la tête des vierges.

La détermination de Geneviève contrariait peut-être quelque secret dessein de ses parents, mais Géronce eût-elle encore osé s'opposer aux desseins de sa fille et se placer entre elle et Dieu?

Enfin, le jour tant désiré arriva; elle était heureuse et émue, la petite bergère, comme une fiancée le jour de ses noces. Ses cheveux tombaient en longues boucles dorées sur son vêtement sombre. Des larmes coulaient de ses yeux et ajoutaient à sa figure expressive et douce un charme inconnu; elle portait à son cou, par-dessus sa robe, le souvenir de Germain, le gage de sa promesse; tout en elle respirait la candeur, l'innocence, la piété. La foule des chrétiens, attentive et recueillie, remplissait le sanctuaire trop étroit de Nemetodurum. Félix[1], l'évêque de Paris, était assis près de l'autel, plusieurs prêtres l'entouraient, le peuple chantait les louanges du Seigneur, les voix tremblantes des vieillards se mêlaient aux voix graves des hommes et à celles des enfants, et les hymnes et leurs cantiques faisaient résonner la voûte du temple et vibrer tous les cœurs.

Trois vierges s'avançaient vers l'autel, et chacun se rangeait sur leur passage. Geneviève, la plus jeune, marchait la dernière; l'évêque les considérait, lorsque tout à coup éclairé subitement d'une lumière céleste qui lui fit découvrir en Geneviève des mérites que n'avaient pas ses compagnes, il se leva de son siège et, étendant la main, s'écria d'un accent inspiré : « Que celle qui est la dernière passe au premier rang, car elle a déjà reçu la consécration du ciel. » A cet ordre, les compagnes de Geneviève s'arrêtèrent et la fille de Géronce obéit simplement.

L'évêque avait-il connaissance de la première consécration que Geneviève avait reçue de saint Germain, ou bien avait-il lu sur son visage sa

1. Le biographe appelle le prélat consécrateur Vilicus. Une variante ancienne donne Villicus ou Ilicus. Certains auteurs font de ce mot un adjectif dérivé du mot villa et le traduisent selon le sens qu'il avait dans la basse latinité par évêque du pays. La similitude des noms a fait croire à Saintyves qu'il s'agit de Félix, évêque de Paris, qui succéda à saint Marcel après le court épiscopat de Vivianus et siégea vers 436-440.

Digitized by Google

prédestination céleste? c'est ce qu'il est difficile de dire. Quoi qu'il en soit, ce fut d'abord à Geneviève qu'il donna le voile de la religion, ce fut elle qu'il bénit et consacra la première. Cette consécration se célébra pendant la Messe, comme c'était l'usage.

Par trois fois, le pontife invita les vierges à s'approcher du sanctuaire, en chantant chaque fois sur un ton plus haut : *Venite;* ensuite il reçut leurs vœux et les bénit. La préface qu'il chanta élève l'état des vierges jusqu'à la hauteur de la vie des anges; en voici les termes :

« O Dieu, qui aimez à établir votre demeure dans les corps chastes et qui cherchez les âmes pures, vous avez par votre vertu créatrice si bien restauré la nature humaine viciée par nos premiers parents, par l'artifice du démon, que non seulement vous la replacez dans l'état de sa première innocence, mais encore vous l'amenez à l'expérience des biens éternels qui seront possédés dans l'autre vie, et vous élevez jusqu'à la ressemblance des anges celles que retiennent encore les liens de cette vie mortelle. »

L'évêque récita ensuite cette belle prière :

« Que le don de votre esprit développe en elles une sage retenue, une bienveillance raisonnable, une douce gravité, une chaste indépendance; qu'elles soient embrasées de charité et n'aiment rien hors de vous; qu'elles vivent d'une manière digne de louanges et ne désirent pas d'être louées; qu'elles vous glorifient dans la sainteté de leur corps et dans la pureté de leurs âmes; qu'elles craignent de vous offenser et vous servent par amour; soyez leur gloire, leur bonheur, leurs délices; soyez leur consolation dans la tristesse, leur guide dans les difficultés, leur défenseur dans les injures, leur patience dans la tribulation, leur richesse dans la pauvreté, leur nourriture dans le jeûne, leur remède dans la maladie, qu'elles possèdent tout en vous; qu'elles vous aiment au-dessus de tout, que par vous elles gardent ce qu'elles ont promis. »

Après les prières, le pontife leur donna tour à tour le voile, en disant :

« Recevez le voile sacré, pour marquer que vous avez dédaigné le monde, et que vous vous êtes donnée véritablement, humblement, de tout votre cœur et perpétuellement à Jésus-Christ comme son épouse; »

L'anneau, en disant :

« Je vous fiance à Jésus-Christ, Fils du Père suprême, qui vous garde

Digitized by Google

pure : recevez donc l'anneau de fidélité, le sceau du Saint-Esprit, afin d'être appelée épouse de Dieu et, si vous le servez fidèlement, d'être éternellement couronnée; »

Enfin la couronne, en disant :

« Recevez la couronne de l'excellence virginale, afin que vous méritiez d'être par le Christ couronnée de gloire et d'honneur dans le ciel. »

Ensuite, l'évêque récita sur elles une touchante bénédiction et termina la cérémonie en proclamant, « au nom de Dieu et des Apôtres Pierre et Paul », l'anathème de l'Église, et en appelant les plus terribles malédictions et imprécations, tirées de l'Écriture-Sainte, sur quiconque détournerait du service de Dieu ces vierges consacrées ou leur causerait quelque dommage.

Les historiens du temps ne nous ont pas conservé les noms des deux jeunes filles qui prirent le voile avec Geneviève : nous ne pouvons même pas faire de conjectures sur elles; car, entre les vierges qui s'attachèrent à notre Sainte, on ne nomme particulièrement que sainte Aude et sainte Célinie. Selon quelques auteurs, sainte Aude était l'une des vierges qui accompagnaient Geneviève; mais il paraît plus vraisemblable qu'elle la connut plus tard, dans les fréquents voyages que Geneviève fit, par la suite, à Meaux où Aude était née.

Geneviève ne fit-elle que réitérer, ce jour-là, publiquement et solennellement devant l'Église, son vœu de profession déjà prononcé irrévocablement devant Dieu ? Il est incontestable que toute personne, ayant l'âge de raison, comme Geneviève l'avait lors du passage de saint Germain, pouvait, en vertu de la loi générale de l'Église pour la validité des vœux, s'engager par vœu de virginité, comme on le peut maintenant. Mais cet exemple extraordinaire d'une jeune fille de six à sept ans, qui fait vœu de virginité, tient assez du prodige pour nous obliger de constater au moins s'il fut réel. Or, saint Germain lui-même sentit le besoin de faire renouveler à Geneviève la promesse de la veille. On ne peut donc pas dire avec le P. Cahier [1] qu'il acceptait et consacrait cette promesse, comme un vœu fait par l'enfant. D'un autre côté, les caresses du saint pontife ne nous indiquent

1. *Caractéristiques des saints*, p. 33.

Digitized by Google

pas un acte de conséquence aussi sérieuse, et les prières demandées par la Sainte, pour persévérer dans son dessein, permettent de ne voir encore là qu'un engagement moral dans sa perpétuité, mais non absolu. C'est une sorte de fiançailles, en attendant le jour des engagements irrévocables.

On objecte que l'office de sainte Geneviève, concédé par le Saint-Siège au diocèse de Paris en 1872, mentionne comme un vœu formel et définitif l'engagement pris par la Sainte devant saint Germain. Mais le texte ne dit pas réellement cela. Il exprime une première consécration que l'évêque d'Auxerre a donnée à sa virginité, suivant ses désirs et ses vœux pour la vie, mais il ne désigne pas des vœux définitifs, car, le lendemain, d'après le même office, Germain demande à l'enfant si elle se souvient de ce qu'elle a promis la veille. En outre, si on prend les expressions à la lettre, il faudrait conclure qu'il lui a donné la consécration solennelle [1].

S'agit-il, dans la consécration solennelle de sainte Geneviève par l'évêque Félix, des vœux de religion, et sainte Geneviève pratiquait-elle l'état religieux dans le sens propre et théologique du mot ? L'état religieux consiste substantiellement dans les trois vœux d'obéissance, de pauvreté et de chasteté appliqués à la vie commune, sous une règle commune. Or, sainte Geneviève, comme toutes les vierges sacrées vivant dans le siècle, ne fit que l'unique vœu de chasteté perpétuelle, elle conserva pendant toute sa vie la propriété de ses biens, elle resta dans la vie privée en habitant une demeure particulière et, par conséquent, elle ne fut jamais religieuse. Cependant, au temps de Geneviève, on regardait les vierges vivant dans le monde comme religieuses, et on les nommait ainsi. Leur consécration faisait des religieuses, quand même elles n'auraient pu remplir strictement toutes les conditions exigées aujourd'hui. Ainsi, on n'exigeait pas qu'elles renonçassent à tout droit de propriété, mais elles pouvaient dépendre pour l'usage. De même, à cette époque troublée et encore mêlée des erreurs païennes, on pouvait exempter ces religieuses de la vie commune, du moins en partie, et se contenter de les soumettre à une règle imposée avec une direction supérieure. Du reste, nous allons voir bientôt Geneviève diriger

1. Voici les termes du propre approuvé : « Au milieu du chant de nombreux psaumes et des oraisons prolongées..., il consacra la vierge, *inter crebros psalmorum concentus et prolixas orationes... Virginem consecravit.*

Digitized by Google

une communauté de vierges, et on ne lui eût pas confié un tel office si elle n'y eût été déjà préparée par quelque habitude des obligations de la vie cénobitique. On peut donc dire, en se plaçant au temps où vivait notre Sainte, que, dans sa consécration, elle embrassa la vie religieuse et qu'elle la mena à partir de ce jour.

Hommes légers et vains, vous refusez de croire à la mission de la vierge, c'est que vous ne voulez point voir; vous l'appelez la vierge, une tige inféconde qui épuise le sol, le parasite de la société, mais Dieu qui met entre toutes choses une exacte relation et proportionne l'œuvre à ses desseins, lui fit l'âme forte pour fouler aux pieds vos caresses et vos mépris, et le cœur grand pour soulager vos douleurs par son amour. Et vous savez bien que je dis vrai: lui avez-vous jamais fait abandonner le chemin qu'elle suivait? S'est-elle retournée seulement pour répondre à vos injures? et comment s'est-elle vengée? N'a-t-elle point continué, le sourire aux lèvres, de vous consacrer son temps, ses forces, sa vie même? Pour être plus environnée de mystère, sa mission n'en est pas moins réelle, nécessaire, toujours délicate et parfois sublime?

Le mariage concentre sur un seul être toutes les affections, et le foyer trop souvent est, pour les époux, l'univers. Ils voient les maux d'autrui, mais ils ne sentent que les leurs: la famille de celle qui, par vocation et par choix, est demeurée vierge, ce sont tous les malheureux, elle compatit à leurs souffrances, elle est le regard de Dieu, son sourire à la terre, la plus parfaite image du Christ.

Je ne veux point parler seulement des vierges qu'enferme le cloître, ni de celles que vous appelez des filles de charité, mais il y a des vierges tout auprès de vous; vos sœurs, vos filles, ne sont-elles point aussi des sœurs de charité?

Quand vous avez quitté le foyer paternel pour fonder à votre tour un autre foyer, dites-moi, qui prend soin de votre vieux père, de votre mère infirme? qui leur rend l'amour et les soins dont ils ont entouré votre enfance? Qui comble autour d'eux les vides causés par l'absence et le malheur? N'est-il pas vrai que c'est une vierge qui paye votre dette de reconnaissance? C'est pour cela que Dieu l'a gardée; mais vous, ne lui devez-vous rien?

Digitized by Google

Et lorsqu'ils ne seront plus, ceux pour qui elle s'est dévouée; lorsque vous, peut-être, près de quitter la vie, vous songerez à vos jeunes enfants; qui viendra, devinant vos angoisses, essayer de vous consoler? Qui, sinon une vierge, a le cœur assez grand et assez libre pour oser vous dire : Je serai leur père, je serai leur mère? Et vous, sachant qu'elle tiendra ses promesses, vous mourrez plus calme. Et c'est pour cela que Dieu l'a gardée, la vierge que l'on raille.

Sans doute, à côté de ces dévouements sublimes, il en est d'autres moins éclatants, mais non moins beaux, non moins utiles. Les misères humaines sont innombrables, ces misères ne peuvent être adoucies que par l'amour : et combien qui vous sont inconnues? Mais la vierge ne les ignore point. C'est à elle que Dieu confie les missions délicates. Il y a des souffrances que personne ne connaît, que nul ne doit soupçonner; c'est la vierge qui porte les lourds secrets. Il est sur la terre des âmes seules, filles du malheur, ployant sous le fardeau des nécessités, de leurs fautes peut-être, sachant aimer, ayant besoin d'affection et toujours méconnues, partout repoussées; elles ne se plaignent pas cependant, et, loin de vouloir se venger de la société, ces rebutées travaillent pour elle. Demandez-leur d'où leur viennent ce courage et cette abnégation, elles vous montreront loin du monde, privée de ses plaisirs, pure, cachant le bien qu'elle fait toujours, placée aux derniers rangs, la vierge du foyer. L'injustice envers elle est plus grande qu'envers nous, vous diront-elles, nous voulons au moins qu'au sien notre courage soit égal. Et c'est pour cela que Dieu l'a gardée dans le monde, la vierge qu'on méconnaît; c'est pour cela qu'il l'y conserve comme un souffle divin qui purifie, qui élève, qui dirige et qui soutient.

Digitized by Google

CHAPITRE VI

SAINTE GENEVIÈVE PERD SES PARENTS. — ELLE QUITTE NANTERRE ET VA DEMEURER A PARIS

L'Église, au v^e^ siècle, n'obligeait pas les vierges consacrées à vivre ensemble dans une maison commune; elles continuaient d'habiter au milieu de leur famille qu'elles édifiaient par leur vie exemplaire, et dont elles ne se séparaient qu'aux heures des offices de l'église, où une place particulière leur était réservée. Leur vêtement n'était pas distingué par la forme, mais seulement par la couleur, qui était noire ou brune, et par sa simplicité, car toute parure était interdite aux vierges [1]. En Occident, elles portaient les cheveux longs. En Orient, au contraire, les vierges renonçaient à leur chevelure, et on la leur coupait en présence d'un prêtre. Plus tard, l'Église d'Occident adopta l'usage de l'Église d'Orient, afin d'ôter aux vierges la tentation de vanité que pouvait leur inspirer cet ornement naturel, ou plutôt parce que les longs cheveux étaient un signe de noblesse chez les barbares qui envahirent l'Occident.

Geneviève, après sa consécration, revint donc chez ses parents, mais elle ne tarda pas à connaître le déchirement des premières séparations dans la vie. La perte de son père et de sa mère fut pour son cœur affectueux un cruel chagrin et une rude épreuve. Mais il fallait que la vierge marchât à la suite du Christ : la souffrance est la voie du triomphe ; il fallait que les liens, qui la retenaient à la terre, fussent tour à tour brisés, afin que, libre de ces affections et de ces devoirs qui retiennent au foyer le

1. Fleury, *Mœurs des Chrétiens*, ch. xxvi.

Digitized by Google

plus grand nombre, n'ayant que Dieu pour maître, comme elle n'avait que lui pour soutien, elle pût se consacrer entièrement à sa haute mission.

Sa marraine, qui habitait Paris, ayant appris le malheur qui avait frappé Geneviève, vint la consoler et lui offrir d'aller demeurer chez elle. Geneviève n'avait jamais songé qu'elle dût un jour quitter son village; personne alors, sans de hautes nécessités, ne quittait le sol qui l'avait vu naître. Chez nos simples aïeux, toujours la tombe était près du berceau. Cependant la pauvre enfant ne pouvait rester seule à Nemetodurum, elle accepta et avec reconnaissance; mais, hélas! on eût dit qu'en acceptant elle arrachait elle-même une à une toutes les fibres de son âme. La jeunesse austère de Geneviève avait rivé à son cœur, plus étroitement qu'au cœur des autres jeunes filles, les chers liens de la famille, et devait lui rendre plus douloureux ce premier brisement. Elle perdait tout à la fois les tendresses de son enfance et le doux âtre où elle avait grandi. Abandonner Nemetodurum, ses champs silencieux, ses prairies parfumées, tous ces lieux si doux à son âme, où jadis elle avait rencontré Germain, où sa vocation s'était décidée, où, devant Félix, elle avait reçu la consécration des Vierges et accompli l'acte le plus solennel de sa vie, échanger tout cela pour Paris qu'elle ne connaissait pas, quel sacrifice! Son petit jardin qu'elle cultivait avec tant de soin, la maison de son père, cette maison où le cœur s'est versé et qui compte autant de souvenirs que de pierres, ses compagnes, les vieux amis qui l'avaient vue naître et grandir, il fallait quitter tout cela. Et les reverrait-elle encore?

Lorsque, dans le hameau, on apprit le prochain départ de Geneviève, la tristesse fut générale. Tout le monde aimait la bergère; et qui donc ne l'aurait pas aimée? Elle était si bonne! son cœur était pour tous une providence, elle soignait de ses propres mains le vieillard malade et le consolait par d'affectueuses paroles; elle soulageait autant qu'elle le pouvait la misère du pauvre; elle caressait les petits enfants, ceux surtout qui n'avaient plus de mère, et, pour faire plaisir à leur amie Geneviève, tous voulaient être sages; de toutes les peines, de toutes les infortunes, elle prenait sa part et les adoucissait encore en leur parlant de Dieu. Même elle était la conseillère, je dirais presque l'oracle de Nemetodurum, car on la savait pleine de l'Esprit divin, et ceux à qui l'âge avait donné

Digitized by Google

plus d'expérience et de sagesse étaient les plus empressés à venir demander à la jeune fille ses conseils et une prière.

Ah! ce fut un bien triste jour que celui des adieux! mais quoiqu'elle fût fort émue, c'était elle encore, Geneviève, qui consolait les autres : elle n'était pas seulement bonne, elle était énergique et ferme; elle possédait cette force d'âme que la femme du monde ne se met point toujours assez en peine d'acquérir, parce que, bien à tort, elle la juge incompatible avec cette exquise sensibilité qui fait le fond de son être et lui attire les éloges des flatteurs. Pourtant, cette sensibilité elle-même réclame un contrepoids; trop exclusive, bientôt elle dégénère en faiblesse, et ce que la femme a dans le cœur de plus doux, de plus aimable, de meilleur, devient la source de ses tourments et des maux qui l'entourent. Faite pour répandre au foyer la joie et le bonheur, pour éveiller des sourires et des espérances, elle ne sait plus que verser des larmes, et, dans les jours d'épreuve, envenimer les chagrins au lieu de les adoucir. Pour remplir vraiment sa mission, la femme doit avoir une force proportionnée à son amour, et la femme forte c'est la femme vraiment chrétienne, celle qui, au pied du Calvaire, contemple ses modèles et puise auprès de la Croix, avec l'amour du devoir, le courage et l'espérance.

Digitized by Google

Digitized by Google

DEUXIÈME PARTIE

VIE PUBLIQUE DE SAINTE GENEVIÈVE

(438-512)

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE PREMIER

COUP D'ŒIL SUR LA VIE PUBLIQUE DE SAINTE GENEVIÈVE



FIN de répondre à la grâce de leur vocation, les vierges sacrées vivent séparées du monde, cachées en Dieu; elles ne recherchent pas la vie active, les œuvres extérieures et publiques. Elles savent que le grain de froment doit disparaître et être caché en terre, avant de produire les épis les plus précieux; mais Dieu, pour manifester la gloire et la puissance des vierges, non seulement fait venir ses œuvres au-devant de ses saintes épouses, mais les mêle souvent aux évènements les plus considérables de la vie des peuples. Et alors, avec une persévérance infatigable, elles remplissent la mission, dont le ciel les a chargées, sans rien perdre de l'esprit intérieur. Voilà pourquoi, ayant à raconter les œuvres merveilleuses qui remplissent la seconde partie de la vie de notre Sainte, nous ne craignons pas de donner pour titre à ce deuxième livre : *Vie publique de sainte Geneviève.*

La vie publique de sainte Geneviève commence avec son émigration à Paris, peu après la mort de ses parents, c'est-à-dire vers l'an 437 environ. Il y eut peu d'intervalle entre ces derniers évènements et la consécration qui les précède « immédiatement » (*post hæc*) dans la Vie latine. Nous disons : vers l'an 437, parce qu'il serait téméraire, là où les documents authentiques sont peu explicites, de fixer des dates trop précises qui seraient nécessairement arbitraires.

Cette nouvelle période est remplie tout entière par l'influence de

Digitized by Google

Geneviève sur les destinées de la France. La vierge de Nanterre nous apparaît avec son ardente charité, son esprit de prière, sa grande sagesse et ses miracles, développant parmi les Gallo-Romains et les Franks cet esprit religieux et patriotique, qui fera de la France la fille aînée de l'Église et la première nation du monde.

Un grand évènement frappe surtout notre attention, c'est l'épisode d'Attila éloigné de Paris par les prières de sainte Geneviève. Dans ces temps reculés, les chroniqueurs enregistrent peu de catastrophes naturelles; les hommes suffisent à remplir l'histoire. C'est l'heure où les barbares déchaînés roulent, en tous sens, sur l'Europe leurs flots sans cesse renouvelés. Alaric a passé, en brisant le prestige d'inviolabilité qui couvrait Rome depuis 700 ans, Genséric a un privilège unique parmi ces privilégiés de ruine, celui de saccager Rome et Carthage, et plus grand, plus fort et plus terrible qu'eux, voici Attila, le fléau de Dieu.

Des conquêtes, faites par de tels hommes, étaient toujours accompagnées d'épouvantables cruautés. Les rares documents, qui nous ont été transmis sur les ravages des barbares, à cette malheureuse époque, nous montrent Cologne pillée et saccagée plusieurs fois, Mayence renversée et détruite deux fois, et la cité de Trèves, cette ancienne capitale des Gaules, prise, incendiée et complètement ruinée quatre fois de suite. Salvien, témoin oculaire de la quatrième dévastation, nous représente cette ville comme un monceau de ruines fumantes, après un vaste incendie; il nous peint les rues, les places publiques remplies de cadavres nus, abandonnés aux oiseaux de proie, et, au milieu de ces cadavres, quelques êtres vivants, hommes, enfants, misérables restes d'une population égorgée, gisant çà et là sans asile, dépouillés de tout, nus comme les morts, mourants de faim, de froid, se traînant à peine, les uns blessés par le fer, les autres à demi consumés par les flammes.

Dans ces grands désastres et cette ruine générale, causés par les barbares de toutes races, le midi des Gaules n'avait pas été plus épargné que le nord. « D'innombrables et féroces nations, dit saint Jérôme, ont occupé les Gaules; tout ce qui est entre les Alpes et les Pyrénées, ce qui se trouve renfermé entre l'Océan et le Rhin, a été dévasté par le Quade, le Vandale, le Sarmate, les Alains, les Gépides, les Hérules, les Saxons,

Digitized by Google



SAINTE GENEVIÈVE PRIANT POUR PARIS

(Tableau de Philippe de Champagne.)

Digitized by Google

les Bourguignons, les Allemands, les Pannoniens. Mayence, cité autrefois illustre, a été prise et renversée, et des milliers d'hommes ont été égorgés dans son église; Worms a été ruinée par un long siège; la puissante ville de Reims, Amiens, Arras, Thérouanne, reculée à l'extrémité des Gaules, Tournay, Spire, Strasbourg, ont vu leurs habitants transportés en Germanie. Dans l'Aquitaine, la Novempopulanie, la Narbonaise, tout, hormis un petit nombre de villes, a été ravagé, et encore le glaive les menace-t-il de dehors, tandis que la faim les consume au dedans[1].

Tel eût été le sort de Paris, sans la protection d'une vierge. Les historiens de Geneviève rattachent le récit de son rôle tutélaire à celui que remplirent les Saints arrêtant, au moment décisif, en Gaule et en Italie, les fureurs d'Attila. A saint Léon, changeant les résolutions du barbare par l'ascendant d'une parole que Dieu féconde en l'inspirant; à saint Aignan, qui fit de la cité d'Orléans le centre de la résistance gauloise contre les Huns, et qui disait, après avoir prié et mouillé de larmes les degrés de l'autel : « Allez voir là-haut si la miséricorde de Dieu ne vient point »; à saint Loup qui préserva du pillage et de la ruine la ville de Troyes, ils comparent Geneviève arrêtant, elle aussi, par ses prières le Fléau de Dieu. Elle neutralisait par la vertu, dont elle était pénétrée, les effets du mal; elle présentait au *soleil de justice* un foyer attractif où ses rayons pouvaient descendre; et, ainsi, elle vivifia la chaîne sacrée, c'est-à-dire la religion, qui tient la terre unie au ciel. Les prophètes déclarent qu'il n'eût fallu qu'une âme sainte pour sauver Jérusalem.

Mais ces vierges, qui nous sauvent, qui apaisent la colère divine par le parfum de leurs prières, de leurs bonnes œuvres et de leurs sacrifices, qui détournent de nous le châtiment que méritaient nos péchés, elles sont souvent oubliées et méprisées du monde. Telle nous apparaîtra la vierge de Nanterre, préservant ses concitoyens de la ruine et de la mort, et ne recueillant d'abord pour récompense de ses vertus, de ses conseils et de son héroïque patriotisme que la calomnie et l'ingratitude.

L'heure du triomphe sonnera, cependant, pour l'humble et douce

1. *Epistol.* S. Hieronimi ad Ager., Script. Franc., t. I. p. 744.

Digitized by Google

Geneviève. Il viendra le jour où elle sera entourée de vénération par les Parisiens et comblée d'honneurs par les princes. Mais, pour apprécier, comme il convient, l'influence de la Sainte sur les destinées du premier royaume chrétien et de la plus belle monarchie du monde dans l'avenir, il faut continuer à rapprocher son histoire des évènements contemporains. La vie d'Attila, tranchée par un coup fortuit, n'est qu'un drame interrompu dont le héros disparaît, laissant le soin du dénouement aux personnages secondaires. Ce dénouement, c'est la clôture de l'empire romain d'Occident et le démembrement de la moitié de l'Europe par ses fils, ses lieutenants, ses vassaux ou d'autres chefs barbares devenus empereurs ou rois. Les Romains, dont la puissance était ébranlée de toutes parts, succombèrent dans les Gaules sous les armes des Franks, et achevèrent de perdre leurs conquêtes qu'ils avaient conservées pendant plus de cinq cents ans. Seules, la confédération armoricaine et la ville de Paris, qui agissaient de concert, résistèrent aux envahisseurs, et l'âme de cette résistance fut encore Geneviève. Les Parisiens, soumis un instant à Childéric, ne subirent définitivement le joug barbare qu'après le baptême de Clovis. Or, tous les historiens s'accordent pour attribuer à l'influence de Geneviève, à ses prières ferventes, cette conversion et les avantages qui en résultèrent pour la société chrétienne, autant que pour la patrie française.

Digitized by Google

CHAPITRE II

PARIS EN 438

VERTUS ÉMINENTES ET AUSTÉRITÉS DE SAINTE GENEVIÈVE

EXTASE ET RÉVÉLATIONS

ELLE REÇOIT DE DIEU LA FACULTÉ DE LIRE

DANS LES CONSCIENCES ET LE DON DES LARMES

En 438, Paris ne ressemblait en rien au Paris d'aujourd'hui où s'entassent tant de palais, où gronde tant de bruit, où fourmille une population si ardente; mais, à cette époque, le misérable amas de huttes de paille qui, à l'origine, abrita les Parisiens, avait fait place à une ville romaine, humble encore, mais déjà plus régulière. Ses deux ponts (Pont au Change et Petit Pont) avaient été fortifiés de deux grosses tours (les deux Châtelets) et unis par une voix tortueuse, la plus ancienne de la ville, qui suivait l'emplacement des rues de la Barillerie, de la Calandre et du marché Palu. Il y avait, dans la Cité, à la pointe occidentale, un palais ou forteresse dont l'origine est inconnue, et, à la pointe orientale, une chapelle dédiée à saint Étienne, à laquelle on adjoignit une autre chapelle dédiée à Notre-Dame; ces deux édifices composaient l'église sacro-sainte des Parisiens ou la cathédrale [1].

Sur la rive droite se trouvait un faubourg composé de villas; à la place du Palais-Royal était un réservoir destiné à des bains, et sur l'emplacement de la rue Vivienne et du marché Saint-Jean, deux champs de sépulture. Sur la rive gauche, beaucoup plus peuplée et plus riche en

1. Des fouilles faites en 1843 dans le parvis ont mis à découvert les substructions de cette église.

Digitized by Google

monuments, outre le palais des Thermes, qui couvrait avec ses jardins une partie des quartiers Saint-Jacques et Saint-Germain, il y avait un temple d'Isis et deux grandes voies bordées de constructions, de vignobles et de tombeaux, un champ de Mars sur l'emplacement de la Sorbonne, des arènes dans le faubourg Saint-Victor[1].



ARÈNES GALLO-ROMAINES

(Fouilles faites lors du percement de la rue Monge.)

Paris, ainsi que les autres villes gauloises, s'était accru au milieu de la prospérité générale que fit naître dans ce pays le gouvernement impérial de Rome. Outre les routes par terre, les fleuves et les grandes rivières,

1. On a vendu pendant longtemps, chez les libraires des quais, une petite image confuse, au bas de laquelle étaient écrits ces mots : *Plan de Paris sous les Mérovingiens*. Ce plan, dessiné par un archéologue curieux et oublié, représente la Seine dans son parcours de Charenton à Sèvres, ainsi que les îles qui élargissent son lit en diminuant sa profondeur. Le centre de ce plan indique la Cité. Les plaines environnantes disparaissent sous des marais fangeux, les collines sont plantées de vignes.

Digitized by Google

rendus navigables par des travaux immenses, avaient multiplié les voies de communication, ainsi que les moyens de transporter partout les produits de chaque province. Le commerce de l'étain et des autres produits du Nord s'était ressenti de ce mouvement général, et avait pris un grand développement. Par suite, la ville de Paris, qui était l'entrepôt général de ces produits et surtout de ce métal, dans le transport qu'on en faisait à la Saône par la voie de terre, avait pris peu à peu un accroissement marqué ainsi qu'une importance de plus en plus grande, au milieu de toutes les autres cités du nord des Gaules.

Cette importance augmenta, à la suite du séjour qu'y firent les empereurs. Julien affectionnait particulièrement Paris. Voici ce qu'il écrivait lui-même sur cette ville, un demi-siècle avant la naissance de sainte Geneviève : « La température de l'hiver est peu rigoureuse, à cause, disent les gens du pays, de la chaleur de l'océan qui, n'étant éloigné que de neuf cents stades, envoie un air tiède jusqu'à Lutèce. L'eau de la mer est, en effet, moins froide que l'eau douce. Par cette raison, ou par une autre que j'ignore, les choses sont ainsi. L'hiver est donc fort doux aux habitants de cette terre; le sol porte de bonnes vignes; les Parises ont même l'art d'élever des figuiers, en les enveloppant de paille de blé, comme d'un vêtement, en employant les autres moyens dont on se sert, pour mettre les arbres à l'abri de l'intempérie des saisons. »

L'Évangile avait été prêché à Paris, dès le 1er siècle, par saint Denys [1] et ses compagnons Rustique et Éleuthère, l'un prêtre et l'autre diacre. Les habitants de cette ville adoraient alors les Olympiens, en même temps que les mystérieuses divinités gauloises, ainsi que le prouve l'autel élevé à Jupiter par les Nautes parisiens [2], sous le règne de Tibère. Ce monument

1. Les actes authentiques de saint Denys, publiés comme tels par les Bollandistes, affirment que saint Denys, évêque de Paris, fut envoyé en France par saint Clément, successeur de saint Pierre : « *Ejus tradente, sancto Clemente, Petri apostoli successore, verbi divini semina gentibus eroganda susceperat... Parisiis, Domino ducente, pervenit.* » Ce texte existe dans un manuscrit du xe siècle, qui contient une *Passio sancti Dionysii* et qui est à la Bibliothèque nationale.

On trouve la même affirmation : 1° dans l'*Antiphonaire Grégorien*, à la première antienne des matines de la fête de saint Denys; 2° dans un des hymnes de Fortunat, évêque de Poitiers, composé vers l'an 569; 3° dans l'*Histoire de Dagobert Ier*. L'auteur anonyme raconte que saint Denys fut mis à mort sous Domitien.

2. Les Nautes étaient des bateliers ou plutôt des négociants par eau.

Digitized by Google

se composait de pierres cubiques, ornées de bas-reliefs représentant Esus, Jupiter et Cerounnos, aux oreilles longues comme celle d'un Anubis, aux



Fragments de l'autel élevé à Jupiter par les Nautes parisiens, trouvés en 1711.

mains appuyées sur les genoux comme celles d'un Bouddha[1]; il était pro-

1. Les fouilles faites en 1711, sous le chœur de Notre-Dame, amenèrent la découverte d'une partie de ces pierres. L'une d'elles avait pour inscription : *Sous Tibère César-Auguste à Jupiter très bon, très grand, les Nautes parisiens élevèrent cet autel.*

Digitized by Google

blement surmonté d'une statue de Jupiter, et avait auprès de lui deux autels et autres ornements accessoires.

Le proconsul romain, défenseur officiel des institutions païennes, avait fait trancher la tête aux courageux apôtres sur une haute colline qui domine la ville au nord, et où l'on exécutait alors les criminels. Mais l'église, fondée par saint Denys, n'avait pas tardé à devenir florissante, et de son sein s'élançaient d'ardents missionnaires, qui allaient établir de nouvelles églises dans toutes les villes voisines et jusque dans la Belgique.

Au point de vue administratif, la ville de Paris n'exerçait pas les droits ni les offices politiques; Rome se les réservait exclusivement, mais elle lui avait laissé, ainsi qu'à presque toutes les cités gauloises, la pleine administration des affaires locales. Les habitants possédant un certain revenu territorial déterminé, c'est-à-dire presque tous les hommes libres, y formaient l'assemblée municipale qui s'appelait *curie* de la ville ou collège des *décurions*. Les droits, les intérêts et les offices municipaux étaient attribués à cette assemblée, et elle les exerçait avec une entière indépendance par des magistrats de son choix.

Telle était, au milieu du v^e^ siècle, la cité qu'attendait un si brillant destin, et à la gloire de laquelle n'a pas peu contribué une simple bergère.

C'est près de la cathédrale que vint demeurer sainte Geneviève; elle habita dans la maison de sa marraine ou dans sa propre maison. A Paris, tout était inconnu pour la jeune vierge, elle était là comme transplantée dans une terre étrangère; mais, de même qu'à Nemetodurum, ses pensées et son cœur étaient à Dieu, et bien qu'elle eût conservé un tendre souvenir du village natal, son unique préoccupation était de plaire à Dieu et de s'en assurer la possession par toutes les vertus.

Pour donner une idée de ces vertus, qui brillaient en Geneviève dans un degré éminent, le biographe dit, en citant Hermas, qu'elle avait, pour compagnes intimes et inséparables, douze vierges qui la suivaient partout : la Foi, l'Abstinence, la Patience, la Magnanimité, la Simplicité, l'Innocence, la Concorde, la Charité, la Discipline, la Chasteté, la Vérité et la Prudence.

Nous verrons, dans la suite de l'histoire de sainte Geneviève, comment

Digitized by Google

la pratique de ces vertus forma, pour ainsi dire, la trame de sa vie, et signala toujours quelqu'une de ses actions; nous ne parlerons ici que de sa pureté et de son abstinence. Nulle âme ne fut plus pure que celle de Geneviève de toute atteinte des plaisirs sensuels, nul ne comprit mieux cette belle vertu de chasteté, qui rend l'homme semblable aux anges et le dispose à la vision divine. Qui pourrait dire la netteté de son cœur? Un miroir sans tache, un or parfaitement pur, un diamant de la plus belle eau, une source limpide n'égalent pas la pureté de son âme. Qu'elle était belle, qu'elle était ravissante cette fontaine incorruptible du cœur pur de Geneviève! Dieu se plaisait à s'y mirer lui-même comme dans un cristal; il s'y gravait lui-même en traits ineffaçables avec toute sa beauté; et le miroir, en réfléchissant les rayons du soleil de justice, devenait tout resplendissant. La pureté de Dieu se joignait à celle de Geneviève, et son regard épuré le voyait briller en elle-même et y luire d'une lumière éternelle. Elle vit Dieu, c'est-à-dire qu'elle fut capable de recevoir les pures et chastes vérités du christianisme.

Et afin de préserver ce précieux trésor de la corruption du siècle, elle appela à son aide cette autre vierge que son biographe nomme l'abstinence[1]. Depuis l'âge de quinze ans jusqu'à l'approche de la vieillesse, elle ne mangea jamais que deux fois par semaine, le dimanche et le jeudi, à cause de la sainteté de ces deux jours, consacrés l'un par la résurrection de Jésus-Christ, l'autre par l'institution de l'Eucharistie, et elle gardait un jeûne complet, les autres jours de la semaine. Le dimanche et le jeudi, elle prenait un léger repas, qui ne se composait que de pain d'orge et de fèves, qu'elle avait fait bouillir deux ou trois semaines à l'avance, et qu'elle mangeait après s'être bornée, pour tout soulagement, à les remêler dans une marmite et à les réchauffer, quand elles étaient cuites depuis longtemps. Elle ne but jamais, dans toute sa vie, ni vin, ni aucune boisson capable d'enivrer. Quand elle eut cinquante ans, il fallut que les évêques l'obligeassent d'ajouter à sa nourriture ordinaire un peu de lait et de poisson, à cause de ses fatigues et de l'approche de la vieillesse. C'est

1. Cette citation est tirée du Ποιμὴν ou plutôt d'une traduction latine de ce livre. Elle n'est pas textuelle; l'hagiographe énumère ces vertus dans un autre ordre.

Digitized by Google

à contre-cœur qu'elle apporta cet adoucissement à la pénitence qu'elle s'imposait depuis tant d'années, et qu'elle eût voulu pratiquer jusqu'à la dernière heure, mais elle obéit sur-le-champ et sans hésiter aux ordres des évêques. Elle aurait regardé comme un sacrilège, nous dit son biographe, de ne pas obtempérer à leurs conseils; elle se souvenait de ces paroles de Notre-Seigneur à ses disciples : « Celui qui vous écoute m'écoute, celui qui vous méprise me méprise. »

Geneviève avait coutume de s'adonner aux veilles non moins qu'aux jeûnes. Le jour et la nuit, elle passait de longues heures à s'entretenir avec le divin époux qui habitait dans son cœur. Elle s'était fait une règle de passer en veille et en prière toute la nuit du samedi au dimanche, pour honorer la résurrection du Seigneur : il semblait qu'elle voulût attendre et célébrer, chaque semaine, l'heure de sa victoire sur la mort. Elle avait aussi l'habitude de s'enfermer dans sa maison, depuis l'Épiphanie jusqu'au Jeudi saint, en l'honneur du baptême, de la retraite et du jeûne de Notre-Seigneur dont l'Église célèbre la mémoire, à l'Épiphanie et pendant la sainte Quarantaine. Dans cette solitude, si chère et si douce à tous les saints, elle renouvelait les forces de son âme, souvent distraite par les devoirs de sa vie active et habituellement occupée à subvenir aux besoins spirituels et temporels de tous les infirmes de corps et d'esprit, qu'attirait le renom de sa sainteté.

Les personnes du siècle se demandent avec étonnement : pourquoi ces veilles, pourquoi ces jeûnes et ces austérités de toute sorte? Absorbées qu'elles sont presque toujours par les plaisirs de la terre, elles ont peine à comprendre que, s'il convient au vrai repentir de se punir soi-même, la mortification devienne aussi pour l'innocence un moyen de préservation et de salut. En vain, on voudrait nous peindre les austérités des Saints, leurs grands et héroïques efforts comme un attentat à leur propre existence; la longue vie d'un grand nombre d'entre eux devrait nous faire considérer leurs mortifications comme une sage sobriété. Du reste, les représentations des évêques à sainte Geneviève nous montrent clairement que l'Église n'a jamais approuvé, même dans cette voie sainte, aucun excès, aucun zèle exagéré. Mais y eut-il de l'exagération dans les jeûnes de Geneviève? Comment oserait-on blâmer ce que Dieu a récompensé par les dons les plus

Digitized by Google



SAINTE GENEVIÈVE EN EXTASE

(Bibliothèque nationale; cabinet des estampes.)

Digitized by Google

éclatants : l'extase, le don des larmes et la faculté surnaturelle de lire dans les consciences ?

Le biographe dit que Geneviève fut atteinte d'une grave maladie, peu de temps après son arrivée à Paris. Cette maladie fut-elle déterminée par le voisinage malsain du fleuve, par le passage de la vie active à la vie sédentaire, de l'air pur et libre des champs à l'air humide et concentré de la petite habitation de sa marraine? Nous ne le pensons pas. Les détails qui suivent, indiquent une autre cause : la violence du mal fut telle que bientôt ses membres se trouvèrent perclus et dénués de vie. On eût dit que tous ses ossements étaient disloqués. Pendant trois jours, elle demeura sans mouvement; et on l'aurait crue morte, sans un reste de rougeur qui paraissait encore sur son visage[1]. Elle était en extase. Ses révélations ne nous laissent, du reste, aucun doute à ce sujet. Tandis que son corps immobile semblait frappé par la mort, son âme plus libre vivait d'une vie plus active, elle vivait davantage, s'il est permis de s'exprimer ainsi : car les mots manquent pour parler de ces choses qui ne sont point de la terre, et que nous entrevoyons à peine, nous qui végétons misérablement ici-bas.

Elle languit, la pauvre fleur qu'on enferme dans une obscure prison; elle s'incline, elle se dresse, elle se tord pour chercher le soleil; dès qu'il apparaît, elle entr'ouvre sa corolle, elle répand à profusion ses parfums, et, cédant à sa chaude attraction, elle glisse à travers les sombres barreaux, et suit le céleste amant jusque vers la nuée. Ainsi, l'âme de Geneviève, toujours inclinée vers Dieu, et attirée par sa grâce et sa puissance, avait, elle aussi, franchi la grille de sa prison, et dilatée, épanouie, à travers le temps, l'espace, l'éternité même, elle suivait le Christ, le soleil de sa vie. Elle assistait, sur le Calvaire, à ce drame sanglant et terrible qui changea la face de la terre en la réconciliant avec le ciel; elle voyait son Jésus expirer dans les horribles tourments. Oh ! que son âme aimante devait puiser là de charité, de force, d'horreur pour le péché, d'estime pour les âmes! et que cet incompréhensible mystère d'amour, en faveur de l'homme ingrat, devait pour elle verser de lumières sur un autre mystère, plus incom-

1. *Vita S. Genovefæ*, § XII.

Digitized by Google

préhensible encore : l'enfer, épouvantable justice d'un Dieu clément et bon.

Elle regardait avec effroi ce gouffre sans fond, lorsqu'une félicité inconnue et sans bornes, soudain, l'envahit, l'inonda tout entière; son regard étonné ne découvrit plus rien de la vie, elle-même se sentit transformée; autour d'elle, c'était la paix, la joie, la gloire, le bonheur pur et suave sous une forme nouvelle et plus parfaite; c'était Dieu visible et devenu l'élément de l'homme, et l'homme plongé dans la vie de Dieu, rassasié de l'infini : la bergère était aux cieux, à la place qu'un jour elle devait occuper. Oh! n'est-il pas vrai que si le désir en son cœur pouvait encore trouver place, n'est-il pas vrai qu'elle devait supplier Dieu de rompre complètement le lien qui l'attachait encore à la terre, ou d'abréger au moins les jours qu'elle y devait passer encore?

Le biographe ne rapporte pas d'autres faits de ce genre, mais il est à croire qu'ils se renouvelèrent plusieurs fois, durant la vie de sainte Geneviève si portée à la contemplation. C'est ce qu'ont pensé les artistes qui l'ont souvent représentée en extase lorsqu'elle était plus avancée en âge.

Qu'ils sont donc profonds les secrets de Dieu! Que de mystères entre lui et l'âme fidèle! Ah! que de choses vous ignorez, vous que le monde appelle savants! car il y a des sciences que les maîtres de la terre ne sauraient enseigner, des études où rien ne remplace l'expérience. Dieu ne se définit pas, il se découvre, il se laisse pénétrer et sentir par ceux qui l'aiment. Quelquefois, il manifeste, au dehors, la lumière dont il les inonde au dedans; souvent le visage, le corps même de l'extatique rayonnent avec éclat. Sainte Madeleine de Pazzi, quoique épuisée par une maladie longue et douloureuse, avait, pendant ses extases, une beauté toute céleste. Espéranza de Brenegalla priait, tous les soirs, jusqu'à minuit, devant l'autel du Saint-Sacrement, dans une église de Valence en Espagne, sa patrie; on la trouva plusieurs fois en extase, illuminant toute l'église d'une clarté merveilleuse.

Mais, dira-t-on, quels faits étranges que ces révélations, et de combien de dogmes sera surchargée la croyance des fidèles si l'on est obligé de croire à toutes les apparitions! Certes, tous les chrétiens savent, et l'Église l'enseigne bien haut, que la révélation est terminée par l'Apocalypse, qu'il n'est pas permis d'ajouter un dogme à la foi, qu'on n'est pas obligé de croire

Digitized by Google

ces révélations partielles ; mais Dieu ne peut-il pas s'entretenir avec les hommes dans des relations privées ? C'est là un enseignement certain d'après la Théologie, et saint Thomas ajoute que Dieu permet ces révélations pour la direction des choses humaines. Le concile de Latran a traité cette question et déclaré que Dieu ne s'est pas interdit le droit de se manifester aux hommes. Comment celui qui a planté l'oreille se serait-il interdit le droit de parler, de voir et d'entendre ? Mais ces révélations successives que les saints ont obtenues, ces manifestations de sa puissance, Dieu les réserve à certaines époques, à certains temps privilégiés, et celui de Geneviève était un de ces temps privilégiés ; nous pouvons bien répéter à son sujet, avec un poète français :

Et quel temps fut jamais plus fertile en miracles ?

Jamais il n'y a d'époque extraordinaire dans la vie de l'Église, sans qu'elle soit accompagnée de signes miraculeux. C'est un mot dit par un saint docteur et reproduit même par un auteur politique, hélas ! trop souvent cité, et qui s'appelle Machiavel.

L'extase de notre Sainte avait duré trois jours. Revenue à elle, Geneviève avait repris ses occupations ordinaires, mais avec plus d'ardeur encore. Les visions avaient enflammé son courage, Dieu se plaisait à récompenser la fidélité de sa servante par des grâces et des dons extraordinaires qui attirèrent bientôt un grand nombre de personnes : on se pressait autour d'elle, pour se recommander à ses prières et lui demander ses conseils.

Geneviève lisait dans les consciences, et voyait ce qui se passait dans l'âme de ceux avec qui elle s'entretenait. Elle leur dévoilait leurs fautes, elle leur en disait le temps, le lieu, toutes les circonstances ; elle leur en rappelait le motif et l'occasion, et surtout elle les exhortait à s'en repentir sincèrement et à prendre la résolution de ne plus les commettre.

Loin de s'enorgueillir de ces grâces extraordinaires, dont le ciel la comblait, elle en profitait pour redoubler de ferveur, pour dire à Dieu, d'un cœur plus enflammé, son amour, sa tendresse et sa reconnaissance. Sa vie était une prière continuelle, elle tenait son âme sans cesse en la présence

Digitized by Google

de Dieu dont l'entretien ne la quittait pas. Et son biographe ne craint pas de la comparer au premier martyr saint Étienne, qui « voyait les cieux ouverts et le Fils à la droite du Père ». Elle ne pouvait élever ses yeux vers le ciel sans pleurer de ravissement, à la pensée de ce bienheureux séjour qu'une révélation mémorable nous fait entrevoir ; et les larmes qu'elle versait dans la prière étaient si abondantes, que le pavé de sa chambre en était tout trempé.

Digitized by Google

CHAPITRE III

SAINTE GENEVIÈVE EST CALOMNIÉE PAR SES ENNEMIS
SAINT GERMAIN REND A SES VERTUS UN TÉMOIGNAGE ÉCLATANT



ENEVIÈVE, bien que très jeune encore, avait déjà beaucoup souffert, et du caractère de sa mère, et de la perte de ses parents qu'elle aimait tendrement, et de l'obligation où elle s'était trouvée de quitter Nemetodurum, Les douleurs physiques l'avaient ensuite assaillie, mais elle n'avait point encore épuisé son calice.

Jésus-Christ a dit dans son Évangile : « Combien est étroit le chemin qui mène à la vie! » — « Et voici, dit Bossuet, ce qui le rend si étroit : c'est que le juste, sévère à lui-même et persécuteur irréconciliable de ses propres passions, se voit encore persécuté par les injustes passions des autres, et ne peut pas même obtenir que le monde le laisse en paix, dans ce sentier solitaire et rude, où il grimpe plutôt qu'il ne marche [1]. » Il est des âmes basses et méchantes que la vue de ce qu'il y a de plus pur, de plus noble, de meilleur, remplit de colère et de haine; l'hommage qu'on rend à la vertu est, pour elles, une insulte qui excite leur fureur, et elles se vengent sur d'humbles et innocentes victimes.

Geneviève fut en butte à la calomnie, qui s'acharna d'autant plus contre elle qu'elle était plus favorisée du ciel, plus vénérée de la plupart des chrétiens. Ces accusations, ayant pour but de rabaisser par envie son mérite

1. Bossuet, *Oraison funèbre de la reine d'Angleterre.*

Digitized by Google

éclatant, consistaient surtout à lui reprocher sa fausse dévotion : on disait qu'elle cherchait, par des dehors affectés de sainteté, à se concilier une autorité et une vénération imméritées. La calomnie a ceci de terrible, c'est qu'elle trouve des auxiliaires, inconscients du mal qu'ils font, dans cette classe d'hommes dépourvus d'esprit et de discrétion qui, jouissant d'une certaine réputation d'honnêteté, ne peuvent être soupçonnés de complicité ou de mensonge. Ceux-là forment la *voix du peuple,* devant laquelle il faut s'incliner. C'est ainsi que Geneviève devint suspecte, même aux personnes pieuses.

Dire qu'elle resta insensible à ces attaques, serait aller au delà de la vérité. Quelle est donc la femme qui ne se soucie point de sa dignité? En est-il une seule qui en fasse si bon marché qu'elle soit indifférente à la voix de l'opinion publique, alors même que l'opinion publique est odieusement faussée par la calomnie? L'homme peut braver les clameurs de la foule et marcher fièrement dans la voie; la femme, la jeune fille surtout, jamais! Geneviève, douée d'un cœur noble et généreux, se sentit atteinte dans les plus intimes délicatesses de son âme, mais elle ne se répandit pas en plaintes et en murmures. Jamais elle ne fit entendre sa voix pour repousser la calomnie, avec toute la force d'une conscience qui a le sentiment de son innocence. Cette vierge, humble et modeste, se contentait de pleurer et de gémir, et, prosternée dans l'intérieur de sa maison, elle épanchait sa tristesse devant le Seigneur. Enfin, la Providence mit un terme à cette douloureuse épreuve, et, par une éclatante justification, elle fit briller aux yeux de tout le peuple la vertu de sa fidèle servante.

L'erreur pélagienne, vaincue autrefois par Germain dans la Grande-Bretagne, avait relevé la tête. Les habitants de ce pays, qui, après trente-sept années d'affranchissement du joug des Romains, avaient en vain sollicité, comme une grâce, leur domination contre de plus terribles agresseurs[1], se souvinrent que le saint évêque d'Auxerre les avait doublement délivrés de l'hérésie et de l'invasion. Pour combattre la recrudescence de la peste pélagienne, ils le rappelèrent en 447.

1. Beda, *Historia eccles. gentis Anglor.*, t. I, ch. xiii (Migne, XCV, p. 42). *Ad Aetium pauperculæ Brittonum reliquiæ mittunt epistolam : Aetio ter consuli gemitus Brittanorum... Repellunt Barbari ad mare, repellit mare ad Barbaros... aut jugulamus, aut mergimur.*

Digitized by Google

Germain se rendait donc dans l'île bretonne par la voie romaine de Paris[1], accompagné de saint Sévère, évêque de Trèves, homme de toute sainteté, dit Bède, *totius sanctitatis vir*. Comme la première fois, son itinéraire l'amenait à traverser Paris, et saint Germain se faisait une joie d'y revoir sa chère fille spirituelle, alors âgée de vingt-quatre à vingt-cinq ans. Cet épisode a été chanté par Héric, moine bénédictin de l'abbaye de Saint-Germain d'Auxerre, dans le poème latin qu'il composa, au IXe siècle, sur la vie de ce Saint; il décrit le pieux et universel enthousiasme des Parisiens. « Ils allèrent, dit-il, à la rencontre de Germain et s'agenouillèrent sur son passage pour recevoir sa bénédiction[2]. »

Mais, en vain, parmi la foule l'évêque cherchait des yeux sa fille bien-aimée; ne la voyant pas, il demanda avec sollicitude de ses nouvelles. Le saint pontife n'ignorait pas, dit Constantius, quelles injures Geneviève avait eu à subir, depuis qu'il l'avait quittée, les calomnies, les opprobres, les accusations indignes et toutes les persécutions que l'envie avait dirigées contre elle; mais en interrogeant ses ennemis, il voulait les confondre d'une manière plus manifeste, et avoir par-là l'occasion de glorifier sa fille spirituelle, en leur présence. Le peuple, « toujours prêt à décrier les Saints plutôt qu'à les imiter », dit l'ancien chroniqueur, répondit à saint Germain que « Geneviève n'était pas si parfaite qu'il le croyait[3] »; et telle était l'opiniâtreté dans la calomnie, que les détracteurs de la Sainte répétèrent en présence de l'évêque tout ce qu'ils avaient dit ou comploté contre elle, en épanchant le noir venin de leur perversité : « Geneviève, cette jeune fille de Nemetodurum, on la voit à tous les offices, elle visite les pauvres, elle leur fait l'aumône; elle passait autrefois pour une sainte, mais on se trompait bien, ou plutôt elle nous trompait. Qui pourrait supposer que cette vierge qui paraissait douce, modeste, affable, ne cherchait qu'à se faire

1. D'après le R. P. Gouilloud, qui a traduit récemment son ancienne Vie, ce serait plutôt dans ce second voyage que l'apôtre aurait remporté la victoire de l'*Alleluia*. Mais ces deux opinions rencontrent également des objections, et Bède, qui écrivait seulement 150 ans après, rapporte ce grand fait au premier voyage de Germain. C'est d'après cette autorité que nous avons adopté un sentiment contraire à celui du P. Gouilloud.

2. Huc tunc ingressus præsul Germanus, amore
Excipitur miro. Pronam benedictio plebem
Confovet. Ingenti persultant omnia plausu.

3. *Vita*, § XIII : *Vulgus... asserebat eam inferiorem qua opinabatur esse.*

Digitized by Google

remarquer et qu'elle était toujours prête à censurer la conduite des bons chrétiens que tout le monde respecte? Qui aurait cru, en la voyant à l'église avec sa mise simple, son extérieur pieux et recueilli, qu'elle était au fond si dissipée, si amie des plaisirs et des fêtes? Son intérieur, dit-on, respire le luxe, et sa façon de vivre ne convient point à celle qui a embrassé l'état de vierge. » Ainsi procède l'envie : elle est comme ces mouches dont la piqûre, à peine sensible, défigure et donne la mort.

L'illustre évêque qui, éclairé par une lumière céleste, connaissait sa fille spirituelle mieux que personne au monde, laissait dire et ne répondait pas. Étant entré dans la ville, il suivait, guidé par les ennemis de Geneviève, le chemin qui conduisait à la demeure de l'orpheline; c'était devant elle qu'il se réservait de les confondre. Car il savait bien que leurs paroles n'étaient que mensonge : Dieu ne l'avait point trompé, quand, jadis, à Nemetodurum, il lui avait montré, à la lumière de l'Esprit-Saint, la future élection de Geneviève, en lui enjoignant, par l'irrésistible autorité de ce même Esprit, de la bénir et de la présenter au peuple comme l'épouse du Christ.

Lorsqu'ils furent arrivés, quelques-uns entrèrent avec le saint évêque dans une chambre assez spacieuse, propre, mais simplement et pauvrement ornée; ils pensaient que le ministre de Dieu allait accabler Geneviève de ses reproches et de son mépris, mais ils furent trompés dans leur attente. Le Saint la salua avec des marques de vénération et de respect, « afin, dit son biographe, de témoigner qu'il vénérait dans Geneviève la présence de Dieu même », et il se mit ensuite en prière, avec autant de sérénité que s'il eût été au pied des autels, dans sa basilique d'Auxerre. Il voulait faire entendre qu'il considérait la maison de la jeune vierge, comme un sanctuaire consacré par la présence de la divinité. Quand il eut terminé son oraison, pour convaincre les ennemis de Geneviève de son austérité et du mérite de sa prière, il leur montra avec attendrissement le pavé de sa chambre tout humide et trempé de ses larmes, à l'endroit retiré où la jeune fille avait coutume de se prosterner à terre, pour élever son âme vers Dieu et lui demander le salut de son peuple[1].

1. *Ostendit... in secreto cubiculi ejus terram madidam, de suis lacrymis irrigatam.* — *Vita S. Genovefæ*, § XIII.

Digitized by Google

Geneviève était vengée. Le regard de Germain, quand il pénétra dans la modeste demeure de la sainte fille, ce regard si doux pourtant, avait déjà suffi pour déconcerter les calomniateurs; mais, lorsqu'ils virent le plus grand évêque des Gaules, dont la popularité égala au moins celle de Germain, évêque de Paris à la fin de ce siècle, saluer avec tant de déférence celle qu'ils cherchaient à abaisser, et s'entretenir familièrement avec elle, la justifier, la glorifier publiquement et la recommander au peuple, ils se trouvèrent eux-mêmes changés à l'égard de Geneviève. En effet, pouvaient-ils la mépriser encore, quand Germain l'appelait sa fille bien-aimée, et la comblait des témoignages de son estime et de son amitié?

Mais le défenseur de Geneviève ne se borna point à la réhabiliter devant le peuple. Quelques prêtres, qui la connaissaient peu, s'étaïent aussi déclarés contre elle; devant l'évêque de Paris et devant son clergé, Germain fit l'éloge de cette âme simple et pure que Dieu lui avait depuis si longtemps révélée, et qu'il avait marquée d'un signe de salut et distinguée parmi les Saints.

Alors, toutes les préventions disparurent. Telle était l'autorité de saint Germain, qu'on eût regardé comme un sacrilège de révoquer en doute son témoignage. A partir de ce moment, l'amie, la protégée de l'évêque d'Auxerre devint la protégée de l'évêque de Paris qui respecta la pauvre fille, en raison même de son humilité, car elle ne s'enorgueillissait ni de l'abaissement de ses ennemis, ni des distinctions dont plusieurs fois elle avait été l'objet, ni des témoignages rendus en sa faveur, par celui dont la parole faisait loi au milieu de ce peuple.

L'historien primitif ne nous décrit point les adieux de saint Germain et de sainte Geneviève, mais on peut présumer qu'ils furent tendres et touchants, car ces deux grandes âmes, qu'une sainte amitié avait si longtemps unies, ne devaient plus se rencontrer ici-bas, et les lumières surnaturelles, dont elles étaient inondées, ne permettent pas de penser qu'elles l'ignorassent. Le saint évêque, montrant le ciel à sa fille, et inclinant vers elle sa tête vénérable et ses cheveux blanchis par les travaux et les austérités, plutôt que par les ans, dut lui dire en lui donnant sa dernière bénédiction : « Au revoir, ma fille Geneviève; nous

Digitized by Google

ne nous reverrons plus que là-haut, priez pour l'évêque, priez pour son troupeau. » Puis, accompagné de saint Sévérus, Germain reprit sa route pour l'Angleterre.

Il y opéra des conversions non moins éclatantes, mais plus durables que la première fois. Par la prière, par la vertu de sa divine éloquence, par des miracles encore plus fréquents que dans sa première mission[1], il fit abjurer l'hérésie de toutes parts; et pour qu'elle ne pût renaître de ses cendres, après son départ, on bannit bien loin de l'île tous les sectaires qui ne donnèrent point de preuves d'une sincère conversion.

A son retour dans les Gaules, le saint évêque sauva une autre Bretagne naissante, en détournant comme par un coup d'autorité céleste le cheval d'Éocharic, roi des Alains, qu'Aétius envoyait châtier l'Armorique révoltée. Puis, il était allé plaider à la cour de Ravenne la cause de ce peuple poussé au désespoir. Il y fit de nombreux miracles : il ressuscita un mort, et délivra des prisonniers par le seul effet de sa prière et de sa parole. L'impératrice Placidie lui donna mille marques de bienveillance et de vénération; elle voulut le recevoir debout. Ce fut là le terme de sa course apostolique. Saint Germain mourut à Ravenne, le 31 juillet 448, dans un âge avancé, et dans l'exercice héroïque de la charité et de la bienfaisance. S'il n'eut pas la consolation de mourir au milieu de son peuple, le Seigneur n'en disposa de la sorte que pour donner plus d'éclat à la gloire de son serviteur. Son corps fut reporté processionnellement, avec une pompe et un concours incroyables, de Ravenne à son église d'Auxerre.

Jusqu'à sa dernière heure, saint Germain conserva présent le souvenir de sa fille Geneviève; c'est pour elle, nous le verrons bientôt, que fut sa dernière pensée.

1. Il guérit le fils d'un seigneur. Bed., *Hist. Eccles.*, XXI.

Digitized by Google

CHAPITRE IV

SAINTE GENEVIÈVE PREND DES VIERGES SOUS SA CONDUITE

SAINTE AUDE, SAINTE CÉLINIE

ELLE REÇOIT LA VISITE D'UNE DAME DE BOURGES

ELLE FONDE UN MONASTÈRE

Une si grande vertu, soutenue par les faveurs croissantes du ciel, et exaltée saintement par un des hommes les plus illustres de l'Église et des Gaules, devait fixer, enfin, l'opinion de la foule et conquérir un jour son admiration.

Après l'orage de la persécution, les jours de calme étaient revenus. On ne parlait que de Geneviève, que de son éminente sainteté. Objet de la curiosité des indifférents, de la vénération des vrais fidèles, de toutes parts on accourait pour voir l'élue du Seigneur et s'entretenir avec elle. Sa belle et radieuse jeunesse s'épanouissait dans sa fleur, au milieu des vierges de l'Église, dont elle était la tête, le cœur et le modèle. Toutes s'empressaient auprès de notre Sainte, pour prendre ses leçons et s'édifier de ses exemples. On croit même qu'elle reçut de l'autorité ecclésiastique la charge de les instruire et de les diriger.

Le biographe ne mentionne que deux de ces vierges : sainte Aude et sainte Célinie. La vierge sainte Aude (Alda), dont la châsse a été conservée dans la basilique de Sainte-Geneviève, fut associée, avec la vierge de Nanterre, dans le même culte populaire. Sainte Célinie, originaire de Meaux, fut honorée à Paris comme dans son diocèse. Sa vocation fut l'objet d'un miracle de notre Sainte.

Célinie appartenait à une grande et riche famille. Dieu avait orné

Digitized by Google

sa personne de tous les dons naturels qui séduisent les cœurs, et plus d'une sans doute, parmi ses compagnes, enviait tout bas sa fortune et sa beauté. Mais Célinie était aussi sage que belle : de bonne heure, estimant à leur juste prix les vains attraits qui passent avec les jours, et les richesses toujours menacées par de nouveaux flots de barbares, elle s'efforçait uniquement de mériter par ses vertus l'estime et l'affection de ceux qui l'entouraient.

Lorsqu'elle fut nubile, ses parents la fiancèrent à un jeune homme aussi distingué par sa naissance que par son mérite. Mais différente de celles qui n'écoutent que la vanité et les passions du siècle, de ces jeunes filles étourdies et mondaines, qui ne voient dans le mariage que la réalisation de leurs rêves frivoles ou ambitieux, Célinie, à travers cet avenir brillant qui l'attendait, n'envisageait que les dangers du monde. Elle enviait le bonheur des vierges consacrées à Dieu, et elle formait le projet de suivre leur sainte vocation.

Un jour, plus pensive que de coutume, indécise et inquiète, elle alla trouver Geneviève qu'elle ne connaissait pas, mais dont elle avait souvent entendu parler, et elle lui ouvrit son âme tout entière. Lorsqu'elle sortit de cet entretien, Célinie n'était plus la fiancée du noble et beau jeune homme que sa famille lui avait choisi. Elle était la fiancée du Christ. L'appel de Dieu, appel indistinct sans doute, s'était fait entendre à son cœur.

Combien cette soudaine résolution allait changer sa vie et troubler, peut-être, la paix de cette famille dont elle avait été l'orgueil et l'espoir! Cependant, elle était irrévocable. En vain, ses parents employèrent-ils toutes les ressources de la tendresse humaine et de leur autorité, pour vaincre sa généreuse résistance et la reconquérir au monde. Tout fut inutile. Désespérant de rien obtenir, ils pensèrent que le fiancé de Célinie aurait sur elle plus d'empire, et ils le prévinrent de ce qui s'était passé. D'abord, il n'y pouvait pas croire : un changement si subit, sans motif apparent, de la part d'une personne aussi sage que Célinie, lui paraissait invraisemblable, impossible; et, lorsqu'il apprit que Geneviève n'avait pas été étrangère à la détermination qu'elle avait prise, il entra dans une grande colère. Les railleries, que peut-être il redoutait, ses espérances

Digitized by Google

trompées, avaient transformé son amour respectueux en une passion furieuse, et, avant de partir, il jura de se venger promptement de celle qui le trompait et de sa conseillère.

Célinie, éperdue, avertit aussitôt Geneviève du danger qui les menaçait toutes les deux. La sainte fille ne redoutait rien pour elle-même, mais elle devait mettre à l'abri de tout danger celle que Dieu venait de lui confier. L'emmenant donc avec elle, Geneviève alla se réfugier dans l'église. Comme elles approchaient du lieu saint, elles virent un homme, violemment agité, se diriger vers elles : c'était le fiancé de Célinie qui les poursuivait. Il allait les atteindre et porter sur elles une main sacrilège... quand soudain les portes du baptistère s'ouvrirent d'elles-mêmes, pour livrer passage à Geneviève et à sa compagne, et se refermèrent devant l'audacieux jeune homme.

A la vue du prodige, d'abord il demeure immobile, comme si ce même bras invisible et puissant, qui venait de dérober à sa colère la fiancée du Christ, l'avait cloué là; mais c'était son âme que Dieu, en passant, avait ébranlée et transformée. Tout à coup, les regards du coupable s'adoucissent, son visage contracté se calme, il baisse la tête et se laisse glisser à genoux sur le pavé de l'église, tout près de la porte derrière laquelle Célinie priait pour lui. Il y demeura longtemps; ses sanglots remplissaient d'émotion l'âme de celle qu'il avait tant aimée; enfin, comme honteux de lui-même, il se leva, il jeta des yeux furtifs à travers la grille et il partit. La jeune fille l'écouta s'éloigner, elle ne devait plus le revoir; mais, cause involontaire de tous ses tourments, elle n'avait pas le droit de l'oublier jamais; et Dieu, à qui il venait de dire : « Je vous l'abandonne », Dieu lui devait plus de bonheur qu'il ne semblait lui en avoir ravi.

Célinie ne quitta plus sainte Geneviève; elle mena près d'elle la vie la plus édifiante, et passa le reste de ses jours dans l'abstinence et la charité. Honorée après sa mort dans plusieurs localités, et particulièrement à Meaux, sa ville natale, où une église lui a été consacrée, elle ne figure pas dans le martyrologe romain, mais l'Église a voulu suppléer à cet oubli, en fixant le jour de sa fête au 21 octobre.

La piété ne fut pas toujours le seul attrait qui portât les jeunes

Digitized by Google

filles vers sainte Geneviève. Il y avait à Bourges une dame qui vivait dans une grande réputation de sainteté. Elle avait autrefois fait vœu de virginité, mais cette épouse de Jésus-Christ avait eu le malheur de manquer à son saint engagement. Cependant, comme personne n'avait connaissance du crime dont elle s'était rendue coupable, elle continuait à jouir de sa grande réputation de piété, et de l'honneur attaché à l'état de vierge. Mais Dieu, qui avait pitié d'elle, lui ménagea une occasion favorable de revenir à lui, en lui montrant qu'elle s'était inutilement flattée de tenir ses désordres cachés. Poussée par la curiosité plutôt que par un motif d'édification, elle fit exprès le voyage de Paris pour s'entretenir avec Geneviève; et, à peine arrivée, elle rendit visite à la Sainte. Celle-ci l'embrassa comme si elle eût été sa sœur, puis elle lui rappela, avec toutes les circonstances que cette malheureuse pécheresse elle-même avait peut-être oubliées, la faute qu'elle avait autrefois commise et qu'elle croyait ignorée de tous. Mais, ajouta aussitôt la douce jeune fille, Dieu veut vous pardonner, il attend seulement que vous le lui demandiez, je le demanderai avec vous, et, vous aussi, vous prierez pour moi.

Alors le repentir, un repentir sincère, pénétra dans le cœur de la coupable en même temps que la honte; elle se jeta aux pieds de Geneviève et lui avoua son crime. La vierge, la relevant avec bonté, la consola, lui donna, sans l'humilier, quelques sages avis, et l'encouragea par les marques d'une véritable affection[1].

L'historien primitif ajoute qu'un grand nombre de faits semblables sont venus à sa connaissance, mais qu'il n'a pas jugé à propos de les rapporter, pour ne pas trop prolonger son récit et choquer les esprits difficiles.

Ces vierges consacrées à Dieu, qui habitaient Paris, et que sainte Geneviève reçut la charge d'instruire et de diriger dans la voie de la perfection, avaient sans doute une règle commune, mais ce n'était là encore qu'une communauté dispersée. Plusieurs d'entre elles exprimèrent à la Sainte le désir de vivre auprès d'elle. Elles se sentaient, les jours où

1. *Vita S. Genovefæ*, § xxx.

Digitized by Google

il leur était donné de ne point la quitter, plus d'ardeur pour le bien, plus d'éloignement pour les plaisirs du monde, plus d'amour pour Dieu; et, cédant à leurs instances, Geneviève fonda un monastère de vierges[1], non loin de sa maison, près de l'église du baptistère de saint Jean-Baptiste, appelé aussi saint Jean-le-Rond, à cause de sa forme, et situé au nord de la cathédrale. Dans ce monastère, la vie était commune, au moins pour une partie des vierges, mais rien n'autorise à croire que ces vierges fussent liées par d'autres vœux que celui de virginité, et condamnées à une clôture plus rigoureuse que la supérieure elle-même qui s'absentait souvent.

On ne peut affirmer davantage que sainte Geneviève introduisit à Paris la vie cénobitique. Il est difficile d'admettre que, longtemps après saint Martin, qui fonda un si grand nombre de couvents de femmes employées à copier les manuscrits, il n'y eût pas encore à Paris, évangélisé depuis le 1er siècle de l'ère chrétienne, d'institut monastique pour les vierges. Il est vrai qu'on n'en connaît pas, mais à cet argument négatif on peut en opposer un plus positif, c'est que, dans l'hypothèse contraire, le panégyriste des miracles et des vertus de la Sainte n'eût pas manqué de lui attribuer cet honneur. Il faut reconnaître, cependant, que c'est là une pieuse pensée; mais sainte Geneviève n'est-elle pas assez glorieuse, sans ravir à la défense des congrégations une vérité qui nous montre la vie religieuse presque contemporaine de la première prédication de l'Évangile[2] ?

1. C'est ce que nous apprend un précieux document du IXe siècle. On lit dans un sermon sur sainte Geneviève, dont nous avons déjà parlé et qui se trouve en entier à la Bibliothèque de l'Arsenal : *Monasterium puellarum, penes domum sancti Joannis Bae situm, impensis et facultatibus Beatæ Genovefæ constructum* (LXX).

2. Au XVIIe siècle (1630), une pieuse demoiselle du Nivernais, Françoise de Bloget, fonda, à Paris, une communauté de religieuses destinées à l'instruction et au service des pauvres. Ces saintes filles prirent pour modèle et pour patronne sainte Geneviève.En 1661, Marie. Bonneau, veuve d'un conseiller au Parlement, M. de Bauharnais-Miramion, fonda dans le voisinage, sous le nom de Sainte-Famille, « une communauté qui avait le même but que la première et qui se fondit avec elle sous le nom des filles de Sainte-Geneviève, auquel le langage populaire ajouta le surnom de Miramiones ».

Digitized by Google

CHAPITRE V

PORTRAIT D'ATTILA ET DES HUNS
ATTILA ENVAHIT LES GAULES ET MENACE PARIS
GENEVIÈVE EMPÊCHE LES PARISIENS D'ABANDONNER LEUR VILLE
ET COURT UN GRAND DANGER
L'ARCHIDIACRE D'AUXERRE PREND SA DÉFENSE
PARIS EST PRÉSERVÉ DU PILLAGE ET DE LA DÉVASTATION
COMMENT EST-IL SAUVÉ?

L'autorité nouvelle et toujours grandissante, dont le ciel revêtait Geneviève, n'était pas seulement un honneur personnel qu'elle rapportait à son céleste époux, c'était surtout un bienfait dont la Providence avait pourvu la ville de Paris, en vue des catastrophes qui étaient prochaines.

La congrégation de Geneviève lui servira de centre et de moyen d'action sur les femmes de Paris, au milieu desquelles elle va inaugurer sa mission protectrice. C'est par elle qu'elle pourra conjurer l'invasion d'Attila. Cette sainte et nombreuse phalange de vierges sacrées formera à son peuple un rempart surnaturel de défense contre les Huns, bien plus fort que les citadelles bâties de la main des hommes.

Attila! on ne saurait dépeindre la terreur que ce nom inspirait aux populations; et, pour admirer autant qu'ils le méritent le courage et le dévouement de sainte Geneviève, il n'est pas superflu de rapporter ce que nous apprend l'histoire du farouche guerrier et de ses hordes sauvages. Ces détails ne sont pas un hors-d'œuvre, car ils agrandissent la scène et la rendent plus saisissante. Ils font mieux ressortir l'intervention des Saints qui sauvèrent les peuples, dont nous descendons, et le monde civilisé.

Digitized by Google

La physionomie d'Attila, comme celle de Charlemagne, a subi cette transformation que l'imagination des peuples et la poésie ne manquent jamais d'apporter à la figure des hommes qui ont consolé ou effrayé le monde. Dans le poème des *Nibelungen,* le véritable Attila, l'Attila de l'histoire, disparaît entièrement : c'est le roi le plus loyal, le plus désintéressé, le plus généreux, c'est même le meilleur des époux. M. Amédée Thierry dit avec raison : « Cet Attila ressemble fort peu, on l'avouera, au furieux polygame qui avait une légion de femmes et un peuple d'enfants. » Les traditions latines, au contraire, nous montrent le roi des Huns sous son vrai jour : c'est un messie de douleur, envoyé pour châtier les vices des Romains. Nous suivons les traditions latines, parce qu'elles sont la vérité et qu'elles complètent l'histoire[1]; elles nous donnent des détails précieux sur les évènements des Gaules, et mettent en lumière des personnages importants simplement esquissés par l'histoire, tels que sainte Geneviève, saint Aignan d'Orléans, saint Loup de Troyes et saint Nicaise de Reims.

Né à la fin du vi^e^ siècle, Attila avait environ soixante ans en 451, lors de sa marche sur Paris. On croit qu'il vint au monde sur le bord du Volga, dont il portait le nom primitif Athis ou Attila[2]. Il passa sa jeunesse sur sur les bords du Danube où il connut Aétius. D'abord otage des Romains, Attila étudia parmi eux les vices de leur société qu'il sut si bien exploiter plus tard, tandis qu'Aétius faisait ses premières armes chez les Huns. Tout en se redoutant réciproquement et se croyant à destinés se mesurer sur les champs de bataille, ils restèrent liés d'amitié et se faisaient de mutuels cadeaux[3].

L'histoire nous représente Attila avec tous les vices propres à en faire le fléau du monde : il était d'un orgueil indomptable, d'une ambition démesurée, d'une férocité sans exemple. Aucune croyance religieuse n'était en lui; seulement, des sorciers, attachés à sa suite, consultaient l'avenir sous ses yeux, dans les circonstances importantes. Plus politique que guerrier,

1. V. Ammien Marcellin, Prosper d'Aquitaine, Idace et Jornandès.

2. Cette sorte de personnification d'un fleuve dans un homme a donné à penser que le Volga était le fleuve sacré des Huns et qu'Attila était né sur ses bords.

3. Aétius fournit plusieurs secrétaires à Attila, et Attila lui envoyait des choses curieuses : un jour il lui fit présent d'un nain.

Digitized by Google

la ruse et la violence lui étaient familières; le prétexte le plus futile était, pour lui, l'occasion de querelles et de menaces incessantes à l'égard de ses ennemis. A côté de cela, il se montrait doux pour ceux qui savaient se soumettre, exorable aux prières, généreux envers ses serviteurs, et juge intègre vis-à-vis de ses sujets[1].

Tout, en lui, jusqu'à son extérieur, inspirait la terreur : il avait la taille courte, la poitrine large, la tête grosse, les yeux petits, le nez écrasé, le teint noir[2]; son insolente férocité se manifestait dans sa démarche, ses regards et tous ses mouvements[3]; il aimait à se faire donner le titre de *Fléau de Dieu;* lui-même le prenait dans ses lettres et ses édits, il voulait, disait-il, que jamais moisson ne repoussât dans les lieux où son cheval avait passé. « C'était bien là, dit Jornandès, un homme marqué au coin de la destinée, né pour épouvanter les peuples et ébranler la terre[4]. »

La domination d'Attila s'étendait de l'Oural et du Volga jusqu'à la rive gauche du Danube; elle renfermait à l'orient des populations de race turke, des Finnois à l'occident, et une tribu dominante de race mongole offrant le caractère physique asiatique, plus prononcé que les Finnois. C'est à cette branche occidentale, c'est-à-dire aux tribus finnoises ou finno-mongoles, que s'applique surtout le portrait qu'Ammien trace des Huns.

« Les Huns, dit-il, dépassent en férocité et en barbarie tout ce qu'on peut imaginer de barbare et de sauvage. Ils sillonnent profondément avec le fer les joues de leurs enfants nouveau-nés, afin que les poils de la barbe soient étouffés sous les cicatrices; aussi, ont-ils, jusque dans leur vieillesse, le menton lisse et dégarni comme des eunuques. Leur corps trapu, avec des membres supérieurs énormes et une tête démesurément grosse, leur donne une apparence monstrueuse : vous diriez des bêtes à deux pieds, ou quelqu'une de ces figures en bois mal charpentées, dont on orne les parapets des ponts. Au demeurant, ce sont des êtres qui, sous une forme

1. *Ipse manu temperans, consilio validissimus, supplicantibus exorabilis, propitius in fide semel receptis.* JORN., *Reb. Get.*, 35.

2. *Forma brevis, lato pectore, capite grandiori, minutis oculis, rarus barba... simo naso, teter colore...* JORN., *Reb. Get.*, 35.

3. *Erat superbus incessu, huc atque illuc circumferens oculos, ut elati potentia ipso quoque motu corporis appareret.* JORN., *Reb. Get.*, 35.

4. *Vir in concussionem gentis natus in mundo, terrarum omnium metus.* — Idem, *ibidem.*

Digitized by Google

humaine, vivent dans l'état des animaux. Ils ne connaissent pour leurs aliments ni les assaisonnements, ni le feu : des racines de plantes sauvages, de la viande mortifiée entre leurs cuisses et le dos de leurs chevaux, voilà ce qui fait leur nourriture[1]. Jamais ils ne manient la charrue; ils n'habitent ni maisons, ni cabanes, car toute enceinte de murailles leur paraît un sépulcre, et ils ne se croiraient pas en sûreté sous un toit. Toujours errants par les montagnes et les forêts, changeant perpétuellement de demeures, ou plutôt n'en ayant point, ils sont rompus dès l'enfance à tous les maux, au froid, à la faim, à la soif. Leurs troupeaux les suivent dans leurs migrations, traînant des chariots où leur famille est renfermée. C'est là que les femmes filent et cousent les vêtements des hommes, c'est là qu'elles reçoivent les embrassements de leurs maris, qu'elles mettent au jour leurs enfants, qu'elles les élèvent jusqu'à la puberté. Demandez à ces hommes d'où ils viennent, où ils ont été conçus, où ils sont nés, ils ne vous le diront pas : ils l'ignorent.

« Leur habillement consiste en une tunique de lin et une casaque de peaux de rats sauvages cousues ensemble. La tunique est de couleur sombre et leur pourrit sur le corps; ils ne la changent point qu'elle ne les quitte. Un casque ou un bonnet et des peaux de bouc, roulées autour de leurs jambes velues, complètent leur équipage. Leur chaussure, taillée sans forme ni mesure, les gêne tellement qu'ils ne peuvent marcher, et ils sont absolument impropres au combat comme fantassins, tandis qu'on les dirait cloués sur leurs petits chevaux laids, mais infatigables et rapides comme l'éclair. Ils passent leur vie à cheval, tantôt à califourchon, tantôt assis de côté, à la manière des femmes : ils y tiennent leurs assemblées, ils y achètent et vendent, ils y boivent et mangent, ils y dorment même, inclinés sur le cou de leurs montures. Dans les batailles, ils se précipitent sans ordre et sans tactique, sous l'impulsion de leurs différents chefs et fondent sur l'ennemi, en poussant des cris affreux..... Rien n'égale l'adresse avec laquelle ils lancent, à des distances prodigieuses, leurs flèches armées d'os

1. *In hominum autem figura licet insuavi ita visi sunt asperi, ut neque igni, neque saporatis indigeant cibis, sed radicibus herbarum agrestium et semicruda cujusvis pecoris carne vescantur, quam inter femora sua et equorum terga subsertam, fotu calefaciunt brevi.* JORN., *Reb. Get.*, 35.

Digitized by Google

pointus, aussi durs et aussi meurtriers que le fer. Ils combattent de près, avec une épée qu'ils tiennent d'une main et un filet qu'ils ont dans l'autre, et dont ils enveloppent leur ennemi, tandis qu'il est occupé à parer leurs coups. Les Huns sont inconstants, sans foi, mobiles à tous les vents, tout à l'impétuosité du moment. Ils ne savent pas plus que les animaux ce qui est honnête et déshonnête. Leur langage est obscur, embrouillé et plein d'images. Quant à la religion, ils n'en ont aucune, ou du moins ils ne pratiquent aucun culte, leur passion dominante est celle de l'or[1]. »

Tel était le peuple qui allait envahir les Gaules et menacer Paris.

Attila dirigea ses premiers coups contre son frère Bléda, avec lequel il avait été obligé de partager le commandement, et qu'il fit assassiner pour centraliser le pouvoir entre ses mains; mais la barbarie des Huns était telle que ce crime ne souleva pas la moindre indignation, et, dès lors, il put agir et parler en maître. Il commença par subjuguer le monde barbare tout entier, en étendant sa domination sur la Scythie et la Germanie. Il attaqua ensuite l'empire d'Orient, et poussa ses hordes victorieuses jusque sous les murs de Constantinople. Théodose le Jeune, épouvanté, lui fit don de 6,000 livres d'or, et s'engagea à lui payer un tribut annuel du dixième de cette somme. Ce tribut ne fut pas payé. L'empereur étant mort peu de temps après avoir conclu cet humiliant traité, Attila demanda à Marcien, son successeur, de tenir les engagements que Théodose avait pris pour lui. Mais Marcien, vieux soldat illyrien, lui répondit avec fierté : « J'ai de l'or pour mes amis, du fer pour mes ennemis[2]. » Cette réponse, appuyée par des levées de troupes, arrêta court Attila qui, tournant ses regards du côté de l'Occident, rassembla une armée et envahit les Gaules.

Différentes raisons engagèrent le roi hun à porter la guerre dans ce pays : les exhortations de Genséric, roi des Vandales, qui recherchait son alliance contre Théodoric, les instances d'un prince frank des bords du Necker, fils aîné de Clodion, dépossédé par son frère de l'héritage paternel, et les assurances du docteur Eudoxe qui lui promettait des auxiliaires.

1. Ammien Marcellin, XXI, p. 2.

2. *Quiescenti munera largiturum, bellum minanti, viros et arma objecturum.* PRISC., *Exc. leg.*, p. 39.

Digitized by Google

La description, que l'histoire nous a laissée de son armée, est comme une revue effrayante de toute la barbarie du nord de l'Asie et de l'Europe; elle rappelle le tableau tracé par Hérodote, énumérant les peuples qui formaient l'armée de Xerxès : Rugiens (de l'île de Rugen, dans la mer Baltique), Bastarnes (de monts Krapaks), Acatzires (des côtes de la mer du Nord, ils habitaient des huttes portées sur des roues), Gélons (des bords du Dniepr), Iazyges (de l'Ukraine, pays des Cosaques), Ostrogoths, Vandales, Gépides, Sarmates, Hérules, Allemans, et vingt autres peuples sans nom et sans passé, avaient été entraînés, bon gré, mal gré, dans les flots de ces hordes [1].

Des tribus frankes et burgondiennes des rives du Necker et de la Saale, forcées d'abandonner leurs cantons, étaient venues grossir de leur nombre la foule des nations sujettes du roi des Huns.

On peut évaluer le nombre de ces guerriers à cinq cent mille, et même à sept cent mille, d'après quelques auteurs. De l'Orient à l'Occident, le sol tremblait sous les pas de leurs milliers de chevaux. Jamais invasion ne s'était présentée sous un si terrifiant aspect, elle ressemblait au passage brûlant de ces insectes innombrables qui détruisent tout sur leur route, ou à ces immenses incendies qui ne laissent, derrière leurs rouges vapeurs, qu'un sol nu, pour longtemps aride et désolé.

A son arrivée dans les Gaules, Attila s'y posa, comme naguère le roi de nos modernes envahisseurs en libérateur des populations. Il venait, disait-il, comme ami des Romains et seulement pour châtier les Visigoths, ses sujets fugitifs et les ennemis de Rome, et il engageait les cités à le recevoir comme un des généraux de leur empire. La ruine des villes qu'il détruisit, pour les punir de leur résistance, épouvanta les autres, elles lui ouvrirent leurs portes et ne furent pas épargnées davantage. Le roi barbare entrait dans les places fortes, et s'y installait en plein carnage, en plein désordre.

Trèves, Besançon, Strasbourg, Spire, Mayence, Cologne [2], Tongres, Arras [3], Metz [4], furent pris d'assaut et brûlés, le peuple et le clergé mas-

1. Sidon. Apoll. *Paneg. Avit.*, v. 319. Cf. Jorn., *Reb. Get.*, Hist. Miscell., t. XV. Proc. *Bell. Vand.*, t. I, p. 4.

2. Buch, *Hist. Belg.*, p. 512. Bolland., 6 feb., p. 792. Monachi S. Marian., *Chron.*, p. 62.

3. Greg. Tur., *Hist. Franc.*, t. II, p. 5.

4. Paul. Diac., *Epis. Mettens.*

Digitized by Google

sacrés, et c'est à Cologne que furent alors martyrisées sainte Ursule et ses onze mille vierges [1]. La grande et illustre capitale des Rèmes eut le même sort, et son évêque, saint Nicaise, fut tué avec sa sœur, pendant qu'il chantait d'une voix forte le verset du psaume de David : « Mon âme a été attachée à la terre ; Seigneur, vivifiez-moi selon votre parole. » Ce ne fut que le prélude des massacres, mais la basilique sur le seuil de laquelle ils se passaient, ayant retenti d'un bruit soudain et inconnu, les Huns effrayés s'enfuirent, laissant là leur butin, et quittèrent bientôt la ville. Laon et la cité des Veromandins, Augusta, aujourd'hui Saint-Quentin, furent ensuite pris et pillés. C'était le tour de Paris ; Attila pouvait y arriver en deux ou trois jours de marche, et son itinéraire le lui indiquait, car cette ville était sur la ligne qu'il devait parcourir pour se rendre à Orléans, devenu le centre de la résistance gauloise.

Qui défendra Paris ? Quelles étaient alors ses fortifications ? La ville était protégée par le double bras profond de la Seine qui entourait l'île, et défendue par une vigoureuse population de Nautes. Camulogène y avait soutenu un siège célèbre contre le lieutenant de César. Depuis, Constance Chlore et plusieurs de ses descendants y avaient établi un camp fortifié, des arsenaux. En 406, lorsque les barbares envahirent les Gaules et attaquèrent de toute part la puissance romaine, on construisit l'enceinte militaire qui, sur plusieurs parties importantes de son étendue, a été découverte à diverses époques [2]. Ce mur d'enceinte, épais à sa base de 3m,63, était construit en moellons et en pierres de petites dimensions, enlevées à des édifices anciens. La partie inférieure, établie en talus et atteignant une hauteur de 2 mètres, portait alors de grandes assises de pierres, posées en retour les unes sur les autres, de manière à ne présenter au sommet qu'une largeur de 2 mètres.

1. Il n'y a rien qui doive étonner dans le nombre des vierges qui furent immolées avec sainte Ursule; ce massacre se présente sous un jour vraisemblable, si on le rapproche d'une destruction en masse de la population. Et quant à cette multitude de personnes professant la virginité, on peut lire l'ouvrage du docteur Kessel : *Sainte Ursule et ses onze mille vierges, ou l'Europe occidentale au Ve siècle.*

2. Les fouilles, opérées, en 1847, au parvis de Notre-Dame, ont mis à découvert une partie de la muraille romaine de Paris, sur une longueur de 26 mètres. Elle se dirigeait directement vers le milieu de la porte Sainte-Anne, pratiquée au sud de la façade de l'église cathédrale, et avait dû être détruite lors de la construction de cet édifice, dans toute la longueur du bas-côté.

Digitized by Google

Paris avait donc une véritable importance militaire. En d'autres circonstances, les Parisiens auraient cherché à se défendre, mais l'épouvante avait glacé les courages. Arrêter le terrible Attila, jusqu'alors invaincu : on ne l'essayait pas, tellement la chose paraissait impossible. Les faibles garnisons romaines, incapables de résister à cette avalanche humaine, se repliaient du côté de la Loire. Les habitants se précipitaient dans la servitude, implorant la vie au prix de leurs trésors, ou se disposaient à fuir. Chacun se hâtait de mettre ses provisions, son or, ses meubles à l'abri. Ce fut le parti que prirent les Parisiens. Les meubles s'entassaient déjà sur les places, les barques étaient à flot, un grand nombre d'habitants avait déjà quitté l'île de la Cité, et ils se jetaient à travers les bois et les marais, emportant à dos de cheval, ou dans des chariots, leurs femmes, leurs enfants et les objets précieux [1].

Une simple jeune fille entreprit d'arrêter cette désertion, de conjurer cette trahison envers la patrie gauloise : c'était Geneviève. Elle alla exhorter ses compatriotes à la pénitence, leur ordonnant de laisser là tous leurs préparatifs de départ [2] ; mais elle ne reçut des hommes, pour toute réponse, que des paroles grossières et des marques de dérision [3]. Rebutée de ce côté, elle prit le parti de s'adresser aux femmes. La femme naturellement faible, dont la vie est traversée de mille maux, et qui souvent, contre toutes les apparences, sort triomphante des luttes et des périls, croit plus facilement à l'impossible, au merveilleux, à l'action divine. L'homme, au contraire, plus raisonneur, plus prudent, mais aussi plus défiant, en face d'un péril imminent, parfois se laisse davantage abattre, car il ne croit qu'en lui, n'a de confiance que dans ses propres moyens et ne veut rien voir au delà de ce qu'il prévoit.

Geneviève, rassemblant les femmes de Paris autour d'elle, leur dit : « N'abandonnez pas lâchement ces toits sous lesquels vous avez été conçues et nourries ; vous avez d'autres moyens que la fuite pour garantir

1. *Vita S. Genovefæ*, § XIV : « *Terrore perculsi Parisiorum cives, bona ac stipendia facultatum suarum in alias tutiores civitates deferre nitebantur.* » La seconde vie, dans Bollandus, ajoute : « *Cum conjugibus et liberis.* »

2. *Nolite, o cives, tantum facinus mente concipere.* 2ª *Vita S. Genovefæ*, apud Bolland., 10.

3. *Insurrexerunt autem in eam cives Parisiorum, dicentes pseudoprophetissam suis temporibus apparuisse. Vita S. Genovefæ*, § XIV.

Digitized by Google

du glaive vous et vos maris. Que ne puisez-vous des armes dans la prière et le jeûne, ainsi que firent Esther et Judith [1] ? Je vous prédis que, par la protection du Christ, Paris sera épargné, tandis que les lieux, où vous croyez trouver votre sûreté, tomberont au pouvoir de l'ennemi et qu'il n'y restera pas pierre sur pierre [2]. » Il y avait dans les paroles, les gestes et le regard de la jeune fille quelque chose d'inspiré qui émut toutes les



SAINTE GENEVIÈVE SAUVE PARIS DE LA FUREUR DES HUNS
(Bibliothèque nationale, cabinet des estampes).

femmes. Subissant son influence virginale, elles la suivirent docilement jusqu'à la pointe orientale de la Cité, où se trouvait, comme nous l'avons dit, une église consacrée à saint Étienne, et, après s'être barricadés dans le baptistère, toutes ensemble se mirent à prier.

Cependant, les hommes, inquiets de l'absence prolongée de leurs femmes, vinrent à leur tour à l'église, et, trouvant la porte du baptistère fermée, ils demandèrent ce que cela signifiait. Les femmes répondirent du dedans qu'elles ne voulaient plus partir, et elles pressaient leurs maris

1. *Vit. S. Genov.*, § XIV.
2. *Vit. S. Genov.*, apud. Bolland., 11.

Digitized by Google

par toutes les raisons possibles [1] de renoncer eux-mêmes à leur projet. Cette réponse porta à son comble l'exaspération des Parisiens contre Geneviève. Pour imposer silence « à l'esprit de mensonge qui venait les tenter dans les mauvais jours », ils résolurent la mort de la fausse prophétesse. D'accord sur le but, ils ne différaient plus que sur les moyens d'exécuter leur projet criminel : les uns conseillaient de lapider Geneviève, les autres, sachant bien qu'elle trouverait des défenseurs, et craignant d'amener une émeute, dans un moment si critique, pensaient qu'il valait mieux la jeter à la Seine pour en finir plus tôt [2].

La pieuse jeune fille n'ignorait point qu'un grand danger la menaçait, mais les desseins des méchants, non plus que les cruautés des barbares, n'avaient de prise sur cette âme forte, soumise à Dieu et dévouée à ses frères jusqu'à mourir pour eux. Les vierges portent l'amour de l'humanité jusqu'à donner leur vie avec transport, non seulement pour obtenir à leurs semblables le salut ou le don de la grâce, mais pour sauver leurs corps.

Quel sera cette fois le défenseur de Geneviève ? Saint Germain, qui l'avait déjà justifiée des fausses imputations de ses envieux, était mort depuis trois ans; mais avant de rendre le dernier soupir, comme s'il eût prévu les nouvelles persécutions qui attendaient sa fille spirituelle, il avait confié à son archidiacre Sédulius le soin de lui porter ses eulogies [3].

Sédulius, on ne sait pour quel motif, ne s'était pas encore acquitté de son message, mais dans ce retard on ne peut qu'admirer les dispositions de la Providence, qui réservait à notre Sainte une ressource pour les mauvais jours.

C'est au moment où Geneviève allait mourir que l'archidiacre d'Auxerre, fuyant devant les fureurs d'Attila, arriva à Paris. On s'empressa au-devant du vénérable étranger, et, après qu'il eut béni, on lui

1. *Viros suos omnimodis admonebant... Vita S. Genovefæ,* apud Bolland., § 11.

2. *Tractantibus autem civibus ut Genovefam aut lapidibus obrutam, aut vasto gurgite mersam punirent... Vita S. Genovefæ,* § XIV.

3. Les eulogies étaient des présents de choses bénites qu'on s'envoyait en signe d'union et d'amitié. Cette pieuse pratique a été remplacée par le pain bénit qui se distribue tous les dimanches. Selon Dubreuil, les eulogies, envoyées dans cette circonstance à sainte Geneviève, consistaient en une manche de la coule monastique qui fut conservée longtemps parmi les reliques de Notre-Dame de Paris.

Digitized by Google

demanda quelles nouvelles il apportait! s'il avait vu les barbares, s'ils étaient encore loin de Paris. « Je suis parti d'Auxerre, dit-il, et je suis venu dans votre ville, pour remplir auprès de la vierge de Nemetodurum la mission que m'a confiée, avant de mourir, le grand évêque Germain. »

En entendant ces paroles, ceux qui s'apprêtaient à sacrifier Geneviève à leurs lâches appréhensions, demeurèrent interdits, partagés qu'ils étaient entre leur respect pour Germain et leur haine pour la prétendue prophétesse. Sédulius fut bientôt instruit du danger qu'elle courait. Alors s'adressant au peuple : « Malheureux! s'écria-t-il, quel crime allez-vous commettre! Ignorez-vous l'éminente sainteté de cette âme innocente, dont la piété avait jusqu'à ce jour fait votre admiration? Avez-vous oublié les éloges du saint évêque d'Auxerre, et le récit qu'il vous fit de sa vertu, quand il vous raconta comment, dès le sein de sa mère, elle fut élue et prédestinée de Dieu, pour édifier toute l'Église, ainsi que nous l'avons nous-même si souvent entendu de sa bouche? Si vous voulez une preuve nouvelle de sa vénération pour Geneviève, voici les eulogies qu'il m'a recommandé en mourant d'aller lui offrir de sa part[1]. »

Les paroles de Sédulius, le souvenir de l'évêque d'Auxerre, avaient converti la foule, et, par un de ces revirements dont l'esprit français a si souvent donné l'exemple, mais qui n'était dû en ce moment qu'au souffle tout-puissant de la grâce d'en haut, la sainte fille est bénie et glorifiée par ceux mêmes qui voulaient tout à l'heure la mettre à mort. L'espérance et le calme rentrent dans tous les cœurs. Les habitants de Paris suivent ses conseils, et ils y trouvent leur salut et celui de leurs familles, la conservation de leurs biens et de leur ville même.

Geneviève inspirée leur avait dit : « Je vous prédis au nom du Très-Haut que votre ville sera épargnée, si vous restez dans vos murs; tandis que les lieux, où vous croyez trouver votre sûreté, tomberont aux mains de l'ennemi, et qu'il n'y restera pas pierre sur pierre. » Et la prophétie s'accomplit à la lettre.

Se rapprochant du nord de la Gaule, après avoir ravagé l'est et le centre, mais repliant tout à coup les ailes de son armée, qui, après avoir

1. *Adveniente ab Autissiodurensi urbe archidiacono... Vita S. Genovefæ,* § XIV.

Digitized by Google

pris et pillé Laon et Saint-Quentin, semblaient devoir englober Paris, Attila concentra ses troupes innombrables dans la direction d'Orléans, et il vint y mettre le siège.

Cette ville avait alors pour évêque Aignan, homme d'une éminente sagesse et d'une haute sainteté. Il ne perdit pas courage et appela sur les remparts les habitants terrifiés, en leur annonçant la prochaine arrivée d'Aétius. Mais, comme le secours promis tardait à venir, la cité, tremblant au choc répété des béliers, finit par ouvrir ses portes. Le roi des Huns entra triomphalement dans la ville, au son des tambours tartares et des trompettes gothiques. Déjà, ses officiers procédaient au partage des captifs et du butin, lorsque arrivèrent le général romain Aétius, le roi des Visigoths Théodoric, et le roi des Franks, Mérovée. Alors les Orléanais, brisant leurs chaînes, ressaisirent leur armes, et, après plusieurs heures d'une lutte sanglante, Attila vaincu se retira, laissant derrière lui les cadavres de six mille des siens.

Les hordes remontèrent vers le Nord, avec l'espoir d'obtenir bientôt une sanglante revanche. Arrivé à Troyes, Attila n'entra point dans la ville ; l'évêque saint Loup, que nous avons trouvé auprès de Geneviève comme le second témoin de ses promesses sacrées, vint au-devant de lui en habits sacerdotaux, avec son clergé. Le roi des Huns lança ses soldats sur le cortège, et le diacre, qui portait les Saints Évangiles, fut tué avec quelques clercs, mais à l'aspect de saint Loup, le roi barbare arrêta le massacre.

« Qui êtes-vous, vous qui ravagez notre territoire et troublez le monde du bruit de vos armes ? lui demanda l'évêque.

— Je suis le fléau de Dieu, répondit Attila, comme s'il eût deviné que c'était en punition des péchés des peuples que Dieu lui avait donné le pouvoir de ravager la terre.

— Et moi, je suis Loup (Lupus), dévastateur du troupeau de Dieu et trop digne du fléau de Dieu. Si vous êtes le fléau de Dieu, soyez le bienvenu et châtiez-nous, autant que la main de celui qui vous conduit vous le permettra. »

Attila, étonné de ce langage, sentit sa fureur s'apaiser et promit d'épargner la ville. Il la traversa, en effet, sans lui faire aucun mal, mais il voulut

Digitized by Google



LE PAPE SAINT LÉON VA AU-DEVANT D'ATTILA

(Musée du Louvre, dessin de Raphaël.)

Digitized by Google

garder en otage un pontife vénéré dans la contrée, et considérable aux yeux de tous les Romains : « Vous viendrez avec moi jusqu'aux bords du Rhin, là je vous promets de vous renvoyer libre ; un si saint personnage ne peut manquer de porter bonheur à moi et à mon armée. »

C'est alors que se livra, dans les champs Catalauniques [1], la bataille la plus sanglante peut-être dont l'histoire fasse mention. Rejointe près d'Arcis-sur-Aube, de Méry-sur-Seine et de Châlons-sur-Marne par les Romains d'Aétius, les Visigoths de Théodoric et les Franks de Mérovée, l'armée des Huns fut contrainte d'en venir aux mains. La lutte dura trois jours, 1,200,000 hommes y prirent part, et le nombre des morts et des blessés dépassa 200,000. « Si l'on peut ajouter foi au rapport de nos pères, dit le Goth Jornandès (il écrivait son récit un siècle plus tard, vers 552), un ruisseau, qui dans les plaines roule de faibles ondes, gonflé par le sang qui s'échappait des blessures des morts, se changea en torrent. Ceux qui, percés de coups, furent poussés vers ce ruisseau par une soif brûlante, se virent réduits à boire cet horrible mélange [2]. »

Attila, vaincu et résolu à ne pas tomber vivant aux mains des vainqueurs, avait ordonné d'élever, au centre de son camp, un immense bûcher avec les selles de ses cavaliers. Il y fit placer ses trésors et tous les objets qui lui étaient d'un usage personnel; puis, après avoir recommandé sur l'âme de leurs pères, à ses plus fidèles amis, d'y mettre le feu, au cas où le rempart de chariots serait attaqué, il s'y plaça lui-même, revêtu de sa brillante armure, la couronne au front, et tenant à la main le cimeterre exterminateur qui, disait-il, lui avait été envoyé par les dieux.

Au matin, les alliés craignirent de le pousser au désespoir et ne le poursuivirent pas. Il repassa le Rhin, après avoir fidèlement relâché saint Loup qui, accablé d'outrages par son peuple, pour avoir accompagné le roi barbare, s'éloigna de sa ville épiscopale, où il ne revint qu'au bout de deux

1. M. Amédée Thierry place la bataille des champs Catalauniques sur les bords de la Vesle, près du camp de Mourmelon, au nord de Châlons. Si un tombeau découvert près d'Arcis est, comme on l'a prétendu, celui du roi des Visigoths, Théodoric, tué en combattant à la tête des siens, il faudrait la placer près de cette dernière ville.

2. JORNANDÈS, *De Rebus Geticis*, 36-42. — GRÉGOR. TURON., II, 7. — SIDONIUS APOLLINARIS, *Panegyr. Aviti.*

Digitized by Google

ans, lorsque Dieu y eut ramené les cœurs au sentiment de la reconnaissance et de la justice.

Attila, forcé de quitter la Gaule jonchée de l'élite de ses guerriers, chercha à venger sur l'Italie les affronts faits à son orgueil de conquérant. Toutes les villes, à l'exception d'Aquilée, lui ouvrirent leurs remparts. Cette fois, la Ville Éternelle était menacée d'anéantissement, pas un soldat ne se présentait pour la défendre ; l'évêque de Rome, saint Léon, sortit alors des murailles, revêtu de ses habits pontificaux, il se rendit à la rencontre du roi mongol, et parvint, à force d'adjurations, à sauver la cité tremblante des souillures du Hun.

Les écrivains, les moins suspects de partialité pour le christianisme, ne peuvent se défendre d'un profond sentiment d'admiration, en lisant cette magnifique histoire des Saints qui arrêtent, aux moments décisifs, en Gaule et en Italie, les fureurs d'Attila ; en voyant un pontife et une vierge préserver de la ruine deux cités, l'une capitale d'un empire qui finit, et l'autre future capitale d'un grand royaume qui va être fondé. Mais peu d'historiens se sont préoccupés d'une question importante pour ceux qui croient au surnaturel : comment Paris fut-il sauvé ? Fut-ce par un miracle qui détourna les Huns d'une marche fatale, ou par une providence toute particulière, mais non pas précisément miraculeuse ? Nous nous étendons sur ce point authentique autant qu'extraordinaire de la miséricorde personnifiée dans la Sainte, éloignant la justice personnifiée dans le roi des Huns, parce que c'est à la fois le fait principal et le mieux connu de la vie de sainte Geneviève.

L'un de ses historiens répond ainsi à cette question : « Au lieu de continuer sa marche sur Paris, comme son itinéraire l'y conduisait nécessairement de Laon et de Saint-Quentin, en ligne droite, pour parvenir ensuite à Orléans, Attila, subitement empêché de Dieu et détourné, sans s'en douter, par l'intercession et les mérites de Geneviève, changea tout d'un coup de direction, et, se rejetant sur sa gauche, marcha sur Châlons-sur-Marne, de là sur Troyes, puis sur Sens, et, faisant un immense circuit pour éviter Paris, qu'il contournait ainsi de loin, revint de Sens sur Orléans qu'il assiégea. Paris était, désormais, hors de danger, et, comme on peut s'en convaincre, en suivant sur une carte géographique

Digitized by Google

cet étrange itinéraire, Attila venait de faire un immense détour pour éviter de passer par la ville que défendait sainte Geneviève. Remarquons aussi qu'Attila, jusque-là toujours victorieux dans les deux parties du monde chrétien, cessa de vaincre et ne fit plus que tomber de défaite en défaite, depuis que cette vierge lui eût barré le chemin de Paris[1]. »

En regard de cette intervention surnaturelle et subite qui change, à la fois, la direction des idées du conquérant et son plan bien arrêté, mettons l'explication d'Amédée Thierry, qui ne se préoccupe que du côté historique de cet épisode, sans l'intention réfléchie d'en exclure le caractère providentiel. D'après la marche d'Attila, telle qu'il l'expose, le roi barbare ne va pas de Reims à Orléans par une route contournée, et son plan, que M. Thierry indique avec une grande précision, l'a décidé de préférence à un autre itinéraire aussi motivé, à passer plus près de Paris qu'il ne s'en serait éloigné, d'après la précédente hypothèse.

« Son plan, arrêté dès le premier jour, consistait à marcher directement sur le midi des Gaules, pour attirer les Visigoths hors de leurs cantonnements, ou les y écraser avant l'arrivée des troupes romaines qu'il savait encore en Italie. Les Visigoths détruits, il devait se porter au-devant d'Aétius, et l'attaquer au débouché des Alpes. Quant aux Burgondes et aux Franks, il n'en tenait pas grand compte, lui qui avait déjà battu les premiers et vu fuir les seconds. Sa marche, depuis Metz, dévoilait ce plan à des yeux clairvoyants. Deux routes conduisaient de cette ville vers le midi des Gaules : l'une, principale voie de communication entre la province Narbonnaise et les bords du Rhin, passait par Langres, Chalon-sur-Saône et Lyon, pour descendre ensuite la vallée du Rhône; l'autre passait par Reims, Troyes et Orléans. La première, toute montagneuse, parcourait un pays où une nombreuse cavalerie ne pouvait ni se déployer, ni trouver à vivre; la seconde traversait une région plane et ouverte, qui se prolongeait encore, au delà de la Loire, dans les plaines de la Sologne et du Berry. Toujours bien renseigné sur les contrées où il voulait porter la guerre, Attila choisit la seconde de ces routes[2]. »

1. M. Artaud, *Histoire de sainte Geneviève.*

2. Amédée Thierry donne, étape par étape, l'itinéraire suivi par Attila entre Metz et

Digitized by Google



SAINTE GENEVIÈVE ET ATTILA

(Dessin de Maindron).

Digitized by Google

Mais pourquoi le roi des Huns a-t-il concentré son innombrable armée dans la direction d'Orléans, et replié ses ailes après avoir pillé Laon et Saint-Quentin ? et comment une proie aussi riche que Paris n'a-t-elle point tenté ses hordes barbares ? Comme nos récents envahisseurs, venus du fond même de la Vandalie, Attila était toujours bien renseigné, il s'était ménagé des intelligences parmi les Alains de l'Orléanais, qui gardaient les passages de la Loire, et il apprit que saint Aignan, évêque d'Orléans, avait sollicité le secours d'Aétius, que les Romains, sous la conduite de ce général, s'avançaient avec Théodoric, roi des Visigoths, et une partie des Franks pour s'opposer à ses conquêtes. Alors il voulut surprendre la cité par des mouvements soudains et prompts ; c'est ce qui explique comment il fit cesser, pour l'instant au moins, les pillages des grandes villes. Selon cette seconde donnée, ce n'est pas par un changement subit, opéré d'une manière inopinée, que la Providence s'est chargée d'accomplir la prophétie de sainte Geneviève, mais bien par ses décrets éternels, qui faisaient dépendre son bienfait des prières de la Sainte et de la docilité des Parisiens.

Entre les deux solutions, le lecteur peut choisir, mais quelle que soit celle qu'il adopte, il ne peut s'empêcher de reconnaître que Paris fut sauvé par les prières de Geneviève. Les Parisiens, eux, n'en doutèrent pas, et leur vénération pour elle ne connut plus de bornes. Le salut de Paris marque le point culminant de la mission de notre Sainte, de son apostolat féminin. Désormais, elle exercera une véritable autorité sur les destinées de l'église de Paris, et une influence incontestée auprès des rois et des peuples. De même qu'autrefois la nation juive ne cessa d'honorer la courageuse veuve qui avait triomphé d'Holopherne et sauvé son peuple, nul de ses concitoyens n'oubliera jamais les circonstances tragiques et mémorables, dans lesquelles la bergère de Nanterre chassa l'armée des Huns, par l'in-

Orléans, et qui lui était tracé par les voies romaines. Nous n'indiquerons que les stations depuis la cité des *Remi* : 1° *de Reims à Troyes : Durocortorum*, Reims; *Durocatalaunum*, Châlons, 27 milles; *Artiaca*, Arcis-sur-Aube, 33 milles; *Tricasses*, Troyes, 18 milles; — 2° *de Troyes à Sens : Augustobona*, Troyes (2°); *Clanum*, Villemaur, 18 milles et demi; *Agendicum*, Sens, 25 milles; — 3° *de Sens à Orléans : Aquæ Segestæ*, ruines au nord de Sceaux, 34 milles; *Fines*, forêt d'Orléans, entre Court-Dieu et Philissanet, 22 milles; *Genabum*, Orléans, 15 milles.

Digitized by Google

tercession toute-puissante de sa prière, et préserva Paris d'une ruine inévitable. Aussi, le biographe la compare-t-il avec raison aux saints pontifes Martin et Aignan, dont le premier se mit entre deux armées prêtes à en venir aux mains, sous les murs de Worms, et dont le second obtint, par sa persévérance et le mérite de ses prières, la délivrance d'Orléans[1]; et faisant allusion à l'incrédulité des Parisiens, qui avaient d'abord refusé de suivre les conseils de Geneviève, il remarque qu'on vit s'accomplir alors cette parole de saint Paul : « Tous n'ont pas la foi, mais Dieu qui est fidèle, vous gardera et vous délivrera du mal. »

1. *Vita S. Genov.*, § xv.

Digitized by Google

CHAPITRE VI

SAINTE GENEVIÈVE ÉLÈVE UN TEMPLE A SAINT DENYS

OU FUT BATI CE TEMPLE?

PÈLERINAGES DE LA SAINTE AU TOMBEAU DE SAINT DENYS

LE FLAMBEAU MIRACULEUSEMENT RALLUMÉ



ANS le chapitre précédent, nous avons vu Geneviève commençant à devenir, par les services signalés de sa charité, la Patronne d'une capitale et d'un État en formation, au milieu des bouleversements et des douleurs qui accompagnaient l'enfantement de la plus belle des monarchies chrétiennes. Comme Néhémie reconstruisant à la fois le temple, au milieu des ruines, et combattant les ennemis de Dieu, elle bâtit une église en même temps qu'elle préservait son peuple de la fureur des Huns. Il convenait que la Sainte, qui allait devenir le conseil du fondateur de la monarchie française, inspirât par son exemple à l'un des successeurs de Clovis la pensée de construire cette autre basilique qui, pendant tant de siècles, servit de sépulture aux rois de France. Il était aussi dans l'ordre providentiel que la Patronne de Paris élevât un temple au martyr, Patron de la France : saint Denys et sainte Geneviève, voilà deux noms à jamais unis dans les fastes de l'église de Paris, deux noms que nos aïeux n'ont jamais séparés dans leur vénération et leur amour.

Lorsqu'elle mit à exécution ce pieux dessein, la Sainte n'obéit pas à un mouvement passager de piété. Depuis sa plus tendre jeunesse, Geneviève avait une dévotion particulière envers saint Denys. Souvent, quand elle gardait les brebis sur le mont Valérien, sa pensée et ses regards se por-

Digitized by Google

taient au loin sur la montagne où les saints apôtres avaient eu la tête tranchée[1], et sur le village de Cateuil qui possédait leurs saintes dépouilles. C'est là qu'une riche veuve, la pieuse Catulla, les avait fait enterrer, après les avoir retirés des eaux de la Seine, où ils avaient été jetés. Les chrétiens s'étaient empressés de bâtir une chapelle qui renfermât leur tombeau, mais elle n'était qu'un bien modeste souvenir. Dans ces temps de troubles et de luttes incessantes, on n'aurait pu réunir la somme nécessaire pour élever un monument digne de ceux qu'il s'agissait d'honorer, et l'humble et petit sanctuaire n'était là que pour mémoire d'une dette à acquitter en des jours meilleurs, et aussi comme un appel à la générosité des pèlerins qui venaient s'y agenouiller.

Déjà, du temps de Geneviève, la chapelle n'existait plus, mais la jeune fille aimait à se rendre sur ses ruines pour y méditer et y prier. Or, tandis qu'elle priait sur la terre arrosée d'un sang glorieux, son âme se dilatait dans une pensée d'ardente reconnaissance, qui lui fit concevoir le projet non seulement de relever l'ancien sanctuaire, de l'agrandir et de l'embellir, mais d'élever une basilique. C'est un temple de Salomon qu'elle aurait voulu édifier pour ses glorieux martyrs; il lui semblait que les Parisiens ne pourraient jamais assez les honorer, leur témoigner assez leur reconnaissance.

Mais, bien qu'elle fût la plus haute autorité morale du diocèse de Paris, et que les prêtres de la ville vinssent souvent la voir, pour s'édifier de sa conversation et la consulter comme un oracle, elle ne voulut rien commencer sans s'être assurée de leur concours.

Un jour qu'ils étaient réunis auprès d'elle, Geneviève leur dit : « Mes « vénérables Pères en Jésus-Christ, veuillez, je vous en supplie, vous « concerter, à l'effet de construire une église en l'honneur de saint Denys, « car bien terrible est le lieu où a été déposé son corps. — Pauvres « comme nous sommes, répondirent-ils, quelles ressources pouvons-nous « avoir pour cette construction? D'abord la chaux nous manque. »

1. Cette montagne, dit Feller (*Diction. hist.*, art. SAINT DENYS), s'appelait avant cet événement montagne de Mars (*mons Martis*) ou montagne de Mercure (*mons Mercurii*), ou *Mercori*, ou *Morcoris*. Depuis lors, on la nomma *mont des Martyrs* (*mons Martyrum*), et par corruption Mont-martre.

Digitized by Google

La Sainte écoutait en silence, mais il était facile de voir sur son visage que sa résolution n'était pas ébranlée. Remplie de l'esprit prophétique, et les traits enflammés, elle leur dit avec une assurance qui ne pouvait venir que d'en haut : « Allez, je vous prie, vers le pont de la ville, et vous me rapporterez ce que vous aurez entendu. »

Les prêtres, sachant que Dieu avait déjà fait par elle de grandes choses, se rendirent au désir de Geneviève; et, sortant de la ville, ils portèrent avec une sorte d'inquiétude leurs regards de côté et d'autre, ignorant quel serait le résultat de leur démarche. Ils étaient déjà arrivés au terme de leur course, et personne ne leur avait adressé la parole, ils n'avaient rien vu. Cependant, comme ils approchaient du pont, ils entendirent deux gardiens de porcs qui s'entretenaient de la sorte : « Ce matin, disait le pre-« mier, en poursuivant une laie qui s'était égarée, j'ai découvert un four « à chaux d'une grandeur extraordinaire. — Et moi, racontait l'autre, « j'en ai aperçu également un sous les racines d'un arbre abattu par le « vent, et je crois qu'il est encore intact[1]. »

Frappés d'étonnement de ce qu'ils venaient d'apprendre, les prêtres bénirent le Seigneur qui opérait de si grands prodiges en faveur de son humble servante, et firent, à l'instant même, reconnaître les fours abandonnés, à ce qu'il paraît, depuis longtemps; ils portèrent ensuite à Geneviève la nouvelle de cette précieuse découverte. La Sainte les écouta avec une joie ineffable, le sourire sur les lèvres, les pleurs dans les yeux; puis, lorsqu'elle fut seule, elle tomba à genoux, et passa la nuit en prières, suppliant le Seigneur de lui continuer son assistance pour l'achèvement de cette œuvre.

Le lendemain, au point du jour, bien que très fatiguée par cette nuit de veille, Geneviève se hâta d'aller voir le prêtre Génésius qui ne s'était pas trouvé avec les autres; elle lui fit part de ses intentions, le pria de présider aux travaux, et lui raconta comment elle avait miraculeusement découvert la chaux nécessaire. En entendant ce récit, Génésius fut saisi d'une religieuse émotion, et comme accablé par le sentiment de vénération profonde que lui inspiraient les miracles de la Sainte, il tomba à genoux et se

1. Cet usage de faire les fours à chaux en terre, au milieu des bois et au pied des grands arbres, subsiste encore dans plusieurs de nos provinces.

Digitized by Google

prosterna devant elle : « Comptez sur mon zèle, lui dit-il, je m'emploierai au travail que vous m'ordonnez d'entreprendre, et j'y consacrerai, s'il le faut, les jours et les nuits. » Un pareil témoignage de respect, donné à une humble vierge, n'a rien qui doive nous surprendre. En glorifiant Geneviève et son merveilleux apostolat, Génésius lui donnait une marque de déférence que le moyen âge accorda souvent aux vierges. Dans la plupart des monastères composés d'une double communauté, le monastère des vierges avait la primauté, et l'abbesse était la supérieure des moines aussi bien que des vierges. D'où venait à ces prêtres, à ces moines, une telle docilité envers une femme, une jeune fille? N'est-ce pas que dans cette vierge, leur mère spirituelle, ils voyaient la représentante de la Mère de Dieu et des hommes, l'image de Marie immaculée?

En même temps, la pieuse vierge, voulant répondre par son zèle à cette faveur insigne de la Providence, s'adressa aux habitants de Cateuil, et les sollicita de concourir de tous leurs moyens à une entreprise si agréable à Dieu; « elle invita, aussi, un chacun des citoyens de Lutèce de lui aider de leurs moyens à parfaire un si bon œuvre ». Parmi les habitants de la ville, il s'en trouva beaucoup qui répondirent à son appel : le riche donnait de l'or, le pauvre son obole, l'ouvrier offrit son bras, et, son outil sur l'épaule, il partit gaîment se mettre au service de Dieu et de saint Denys.

On travaillait sans relâche, on peinait, on suait, on était joyeux pourtant. Mais un jour que dans une forêt, située sur la rive droite de la Seine, à côté de Paris, les charpentiers étaient occupés, les uns à couper les arbres et à tailler le bois, les autres à transporter les matériaux dans des chariots, vers la sépulture de saint Denys, il arriva que la boisson, destinée à les rafraîchir, vint à manquer, et le prêtre Génésius, qui, selon sa promesse, dirigeait activement les travailleurs, en ressentit une peine d'autant plus grande que la chaleur était extrême. Il en donna avis à sainte Geneviève qui n'était pas éloignée, lui dit qu'il courait à la ville pour chercher des rafraîchissements, et la pria d'exhorter les ouvriers à la patience, jusqu'à ce qu'il fût de retour. Geneviève, touchée de la souffrance de ces bonnes gens si dévoués à son œuvre, se fit apporter le vase où l'on avait mis la boisson, et elle ordonna que tout le monde s'éloignât. Alors, quand elle fut seule, elle se mit à genoux, versa des larmes abondantes et conjura

Digitized by Google

le Seigneur d'avoir pitié de ces hommes qui travaillaient pour la gloire de son nom. Puis, sentant que sa prière était exaucée, elle se leva et fit le signe de la croix sur le vase vide, qui se trouva aussitôt rempli jusqu'au bord. Un manuscrit ajoute que, tandis que Geneviève priait, elle fut surprise par un sommeil extatique, et que, dans ce sommeil, elle eut une vision. Saint Denys lui apparut et lui demanda la cause de ses larmes : « Je pleure, répondit-elle, parce que les ouvriers n'ont point de vin. — Allez, reprit le pontife, faites le signe de la croix sur le vase destiné à contenir cette boisson, et il se remplira d'un vin qui sera inépuisable jusqu'à la fin de l'ouvrage. » Quoi qu'il en soit de l'exactitude de ce détail qui nous paraît controuvé, parce qu'il n'est que dans un seul manuscrit, la boisson miraculeuse, dont Geneviève avait rempli le vase, ne s'épuisa qu'à l'achèvement total de la basilique, et suffit à désaltérer abondamment tous les ouvriers qui en rendirent grâces à Dieu et honneur à la sainte fondatrice.

Ainsi, sous la direction et par l'influence de sainte Geneviève, fut commencé, construit et achevé le temple de saint Denys, et il est à croire qu'il eut toute la beauté convenable à ce temps. Telle est la puissance de la foi : une simple fille ose entreprendre des œuvres capables d'effrayer une ville entière; elle ne s'inquiète pas des obstacles qu'il faudra surmonter, parce qu'elle sait que Dieu est avec elle, dans tout ce qu'elle fera pour sa gloire.

Où était situé le village de Cateuil, et sur quel point de ce village Geneviève fit-elle bâtir une église en l'honneur de saint Denys?

Nous pensons que le nom de *vicus catolliacensis* ne peut convenir qu'au village de Saint-Denys, et nous basons notre opinion : 1° sur les passages de la Vie primitive, où il est question des pèlerinages de sainte Geneviève à l'église du saint martyr; 2° sur une tradition qui nous apprend que sainte Geneviève avait coutume de se reposer dans une localité, située entre Paris et Saint-Denys, quand elle faisait ces pèlerinages; 3° sur les preuves que nous fournissent des monnaies mérovingiennes : les monnaies de ce temps qui portent les noms de SCI DIONISII — EBREGISIIVS et CATOLACO ou CATULLACO — EBREGISILUS ou EBREGIRUS, sont frappées par le même monnayeur, gravées par le même artiste au point d'être identiques; fabriquées pour la perception des redevances

Digitized by Google

de l'abbaye de Saint-Denys, au VII[e] siècle, elles établissent clairement que le *pagus catolacensis* était autour de Saint-Denys en France [1].

Tillemont, qui combat ce sentiment, place Cateuil à Chaillot, et il s'appuie, aussi, sur deux passages de la Vie de la Sainte. Dans le premier, dit-il, il est rapporté qu'en une certaine circonstance Geneviève se rendit à l'église Saint-Denys avec ses compagnes, pendant la nuit du samedi au dimanche, afin d'y assister à l'office divin. Or, observe le savant critique, il serait assez singulier de voir une troupe de jeunes vierges se mettre en route, au milieu de la nuit, pour faire un pareil voyage.

A cette objection, nous répondons que c'était la dévotion des premiers chrétiens de visiter les églises pendant la nuit, surtout la veille des grandes fêtes. Et il est probable que sainte Geneviève n'était pas seule avec ses compagnes : plusieurs habitants de Paris devaient l'accompagner dans ce pieux pèlerinage, si toutefois la ville de Paris était le point de départ; ce qui est fort douteux, car il est dit dans le passage en question : *Elle sort du lieu de sa retraite* [2]. Ces paroles peuvent désigner une maison particulière du bourg de Cateuil ou des lieux environnants, où sainte Geneviève aurait attendu l'heure de l'office, aussi bien que sa propre demeure à Paris.

La seconde objection de Tillemont est encore moins sérieuse.

Nous avons raconté, d'après le biographe, que les charpentiers, occupés dans la forêt à abattre et à travailler le bois nécessaire, manquèrent un jour de boisson [3], et que le prêtre Génésius conjura sainte Geneviève de les exhorter à la patience, tandis qu'il allait à la ville leur chercher des rafraîchissements. « Or, dit Tillemont, cette circonstance suppose que les charpentiers coupaient le bois dans un lieu voisin de la ville. » Mais il n'y a rien d'étonnant qu'il ait couru chercher à Paris le

1. *Mem. eccles.*, t. IV, pp. 712 et 715.

2. Voici ce passage : les coqs, en chantant et en battant des ailes, annonçaient déjà l'approche du dimanche. Elle sort du lieu de sa retraite pour se rendre à l'église Saint-Denys : « *Jam proximum diem dominicum gallorum plausu vel cantu indicante, egreditur de receptaculo suo, ut ad basilicam sancti Dionysii pergeret.* » *Vita*, § XXII.

3. *Cum collectis carpentariis, quæ ad crebro dictum ædificium de lignis opus erant in saltu alii inciderent ac dolarent, alii in plaustra conveherent, contigit ut potus deficeret· Vita*, § XXI.

Digitized by Google

vin ou la cervoise qui leur était nécessaire; car le texte ne dit pas que les ouvriers manquaient d'eau, mais de breuvage.

D'après Godescard, il est plus probable que Cateuil était situé à Montmartre où furent décapités saint Denys et ses compagnons[1], car l'auteur de la Vie de sainte Geneviève assure que le lieu du martyre des trois saints fut celui de leur sépulture. Mais le territoire du village de Cateuil pouvait fort bien s'étendre jusqu'à la montagne : le mot *vicus* comprend non seulement l'enceinte d'un village, mais toutes les terres qui en dépendent[2]. Or, si on se rappelle que la paroisse des Vertus faisait autrefois partie de Catollaciensis, pourrait-on s'étonner que Montmartre y fût aussi renfermé?

Il est, du reste, dans la vie de sainte Geneviève, un passage qui prouve jusqu'à l'évidence que l'église, élevée à saint Denys, était bien plus éloignée de Paris que Chaillot et Montmartre; c'est celui où il est question de douze possédés, qui lui furent amenés dans la ville même de Paris, et qu'elle fit conduire à l'église de Saint-Denys, où elle se rendit avec eux. Or, elle y arriva, dit l'historien primitif, au bout de deux heures. Cette église n'était donc pas aussi près que l'ont prétendu les auteurs que nous réfutons. Il faudra donc la placer à Saint-Denys même, car le nom de *vicus Catollaciencis* ne peut convenir à un autre lieu. Aymon lui-même dit que l'abbaye de Dagobert, où le roi fut enterré, était au village de Catulle, et que là se trouvait un petit temple élevé sur la tombe des martyrs. Ce village était assez limité : on lit dans Doublet que la rue, qui passe devant le prieuré de l'Estrée, était, de temps immémorial, appelée rue de Catulle, de quoi font foi de très anciens manuscrits.

Quant au point précis du village de Cateuil où fut bâtie l'église, nous pensons, conformément à la tradition et à l'histoire, que Geneviève releva l'église des martyrs au lieu même où ils avaient été ensevelis; car ce fut seulement sous Dagobert que leurs reliques furent transférées de la première église dans la seconde, et on ne peut croire que la Sainte, si zélée pour élever un temple grandiose à saint Denys, l'ait été si peu pour y faire placer ses reliques. Il n'est pas probable qu'on ait attendu un siècle et

1. T. I, au 3 janvier.

2. *Illaque post duas fere horas eos subsecuta ad crebro dictam basilicam pervenit. Vita S. Genov.* § XXIX.

Digitized by Google

demi à le faire, c'est-à-dire jusqu'au règne de Dagobert, car c'est ce prince qui ordonna la translation. De plus, Renaut qui, au XIV^e^ siècle, a écrit en vers la vie de sainte Geneviève, rapporte que, de son temps, l'église bâtie par la Sainte existait encore :

> A tout encore commencent la chapele
> Qui encore est et granz et bèle [1].

Elle était par conséquent distincte de l'abbaye, contrairement à ce qu'ont écrit plusieurs historiens [2].

C'est l'effet d'une piété patriotique que de vouloir attribuer à sainte Geneviève la construction de la basilique même de Saint-Denys, qui devint plus tard celle de l'abbaye royale; mais, d'abord, le temps dans lequel la basilique fut commencée et achevée par Geneviève, temps indiqué par la suite des faits d'après le biographe, ne permet pas cette conjecture. A peine sortait-on de la désolation et des ruines qu'avait laissées derrière lui Attila; c'était encore le temps du désastreux passage des bandes de Childéric; les arts étaient en décadence, et les princes dépouillaient les monuments qu'ils trouvaient encore debout, pour orner leurs propres palais de leurs colonnes et de leurs bas-reliefs. Il eût été bien difficile, pour ne pas dire impossible, à Geneviève de construire si promptement une splendide basilique. L'édifice bâti plus tard par Clovis, sur la demande de la Sainte, en l'honneur de saint Pierre et de saint Paul, bien que commencé en 507, ne fut achevé que sous les fils de Clovis, vers l'an 530. Les longues années, que nécessita cette construction plus modeste que celle de la basilique de Saint-Denys, font bien comprendre que sainte Geneviève n'a ni élevé, ni achevé celle-ci.

Du reste, il existe plusieurs documents sérieux qui rapportent au roi Dagobert l'honneur de cette fondation. Il est dit dans les *Gesta Dagoberti,* rédigés par un religieux de l'abbaye, anonyme mais contemporain, qu'un cerf poursuivi par le jeune prince se réfugia dans un édicule (ædicula) du village de Cateuil (vicus Caltulliacus), qui passait pour avoir été construit par sainte Geneviève sur les corps des mar-

1. Ms. f. fol. 52 verso.
2. M. Lebœuf, M. Artaud.

Digitized by Google

tyrs. Cet édifice était sans valeur, par suite de la négligence des clercs à qui en avait été confiée la garde. Mais on ne pouvait oublier les miracles qui s'y opéraient sans cesse, *assidua quæ ibidem agebantur miracula,* et les dons faits par les derniers rois, *quædam ab anterioribus regibus collata* (CLXIII). C'est quelque temps après que Dagobert y chercha un asile contre la colère paternelle; et lorsqu'il fut rentré en grâce, « il offrit beaucoup d'or et d'argent pour glorifier la mémoire des martyrs ».

Après son avènement, il convertit en abbaye royale un monastère qui était à l'extrémité du village, et il y construisit une magnifique basilique, dont les bras avaient la largeur de la basilique actuelle élevée par Suger[1]. Bien que les translations téméraires des corps saints fussent à cette époque punies du ciel par des peines terribles[2], Dagobert n'hésita pas à faire transporter dans la nouvelle basilique les reliques des martyrs. Or, si elles avaient déjà reposé à l'abbaye, comment expliquer cette translation? Il est vrai que l'annaliste ne nomme pas le petit temple, où Dagobert prit les saints corps pour leur donner une plus digne demeure, mais il le met à un autre endroit du village[2].

Dans la suite, le village de Cateuil changea son nom en celui du martyr, dont il avait soustrait les saintes reliques à la rage du proconsul Fessennius et de ses satellites; mais à partir de l'époque où vécut sainte Geneviève, ce lieu si cher aux fidèles par le précieux dépôt qu'il renfermait devint de plus en plus l'objet de leur vénération : ils s'y rendaient en pèlerinage, de toutes les parties des Gaules, conduits par la renommée des merveilles que Dieu y opérait sans cesse. Ce n'étaient pas seulement des pèlerins d'un rang obscur, qui venaient dans leur foi naïve demander au ciel la guérison de leurs maux ou la paix du cœur, les personnages les plus distingués donnaient l'exemple aux populations. Ce fut notre Sainte qui prit l'initiative de ces pieuses visites.

1. Voir le plan de la basilique de Dagobert dans Viollet-le-Duc : *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du* XI^e^ *au* XV^e^ *siècle*, t. IX, p. 228. — Baronius A. 594, n° 22-23.

2. On trouve ces détails résumés dans le *Breviarium cœnobii S. Dyonisii in Francia,* imprimé et publié en 1550.

Digitized by Google



SAINTE GENEVIÈVE ALLANT EN PÈLERINAGE A SAINT-DENYS

(Bibliothèque nationale, collection des Saints).

Digitized by Google

Nous avons dit qu'avant la construction de la basilique de Saint-Denys, il n'était pas de sanctuaire plus cher à la dévotion de Geneviève que le tombeau de ce saint martyr. Mais, depuis qu'il avait plu à Dieu de faire en cet endroit de si grandes choses en sa faveur, depuis que les saintes reliques étaient déposées dans un temple digne d'elles, elle venait les vénérer plus fréquemment encore, et elle conjurait le ciel de ne pas laisser incomplète l'œuvre si heureusement commencée par le saint apôtre, de faire disparaître de la France jusqu'au dernier vestige de l'idolâtrie.

C'était d'ordinaire avant l'aurore que Geneviève se rendait à l'église des martyrs, et elle continuait d'y prier longtemps après le coucher du soleil, sans cesser de trouver dans cette prière si prolongée des délices toujours nouvelles. Elle avait surtout la dévotion, ainsi que beaucoup de personnes pieuses de ce temps de foi, de passer en pieuses veilles la nuit du samedi au dimanche. Elle menait presque toujours avec elle les jeunes filles qui vivaient, sous sa direction, dans la communauté qu'elle avait fondée. Comme elles se mettaient en route de grand matin, il leur fallait le plus souvent une torche pour éclairer leur marche, car il était loin d'être commode et beau, le chemin qui menait de Paris au bourg de l'Estrée. Une fois, Geneviève y fut surprise par un violent orage : ses compagnes tremblantes se serraient contre elle; chaque éclat, chaque coup de tonnerre les faisait tressaillir, elles priaient de leur mieux, mais sans pouvoir se rassurer. Pour comble de malheur, le vent, qui se mit à souffler, éteignit leur torche, et on se figure sans peine quels devaient être le trouble et la frayeur de ces jeunes vierges, seules au milieu d'épaisses ténèbres, dans des chemins difficiles, qu'une pluie abondante rendait encore plus périlleux. Elles n'avançaient qu'avec peine; cependant il fallait marcher, elles étaient au milieu des champs, sans abri, et le froid commençait à les saisir. A la fin, la tempête cessa, mais l'obscurité autant que l'orage effrayait les compagnes de Geneviève, elles ne distinguaient plus leur route et craignaient de s'égarer, Geneviève seule ne se troublait pas, elle seule était à l'abri des terreurs de la nuit, des dangers des ténèbres. Elle prit dans ses mains la torche qui se ralluma, et la porta jusqu'à la basilique où elle finit de se consumer, en jetant une vive lumière. Les vierges émues remercièrent le ciel de sa protection, et témoignèrent à Geneviève l'admiration et le respect

Digitized by Google

dont elles étaient de plus en plus pénétrées. Ce récit est rappelé par plus d'une prose de sainte Geneviève, avec les autres faits dont le souvenir était cher au peuple de Paris[1].

Les historiens de la Sainte rapportent que le même prodige se renouvela maintes fois dans sa cellule; aussi, des malades emportèrent-ils souvent de cette cire bénie, dont le contact les guérissait.

1. V. la prose *Genovefæ solennitas* dans les missels de Paris (1516, in-4°), et d'Amiens (1529, in-folio). Ita *miss. amb.* « *Genovefæ translatio* ».

Extinctus reaccenditur
Cereolus a superis.

Digitized by Google

CHAPITRE VII

DIVERS MIRACLES ACCOMPLIS PAR SAINTE GENEVIÈVE
ELLE GUÉRIT LES MALADES
ET RESSUSCITE UN MORT. — ELLE DÉLIVRE LES POSSÉDÉS



ÉMOINS des grandes choses accomplies par sainte Geneviève, et pleines de confiance en sa charité, les âmes affligées se recommandaient à ses prières. Et Dieu lui-même se plaisait à glorifier la piété de sa servante : Il lui confiait ses secrets, Il pardonnait par elle; et, par elle aussi, Il faisait les miracles les plus éclatants.

Nous allons raconter ces miracles sans nous préoccuper du reproche qu'on nous fera peut-être, et que Fleury adressait à « ces siècles d'ignorance » de préférer le merveilleux à la vérité. Pourquoi rejetterions-nous sans examen un récit par cela seulement qu'il renferme des circonstances extraordinaires? Dieu, en faisant le monde, n'a pas épuisé sa puissance, et il trouve assez de motifs dans sa bonté providentielle pour frapper quelquefois de ces coups éclatants, si propres à émouvoir les âmes et à les instruire. Il se manifeste de cette façon, surtout à certaines époques de l'histoire d'un peuple. Or, le temps où vivait Geneviève n'est-il pas le point de départ de la nationalité française, et l'aurore de cette église de France qui devait briller d'un si vif éclat parmi les autres églises? Du reste, quand un auteur judicieux rapporte un fait grave, contrôlé par le témoignage des contemporains, il est admis par tous les critiques sensés que non seulement ce fait en lui-même, mais les détails qui le circonstancient, ne laissent pas de mériter créance. Voilà pourquoi, vu le caractère du

Digitized by Google

biographe, nous nous garderons bien de supprimer les miracles qu'il raconte; ce serait ravir à notre sainte Patronne une partie de la gloire qu'il a plu à Dieu de lui accorder, et en même temps priver le lecteur de récits édifiants propres à fortifier sa foi, et à faire ressortir les célestes attraits de la personnalité illustre et charmante que nous cherchons à retracer.

Nous avons parlé de la coutume qu'avait sainte Geneviève de s'enfermer dans sa cellule, depuis l'Épiphanie jusqu'au Jeudi Saint, afin de s'entretenir avec Dieu seul et de pouvoir plus librement vaquer à la prière, dans ce temps de méditation et de salut. Or, il advint un jour que, soit par curiosité, soit qu'elle doutât, malgré le témoignage de saint Germain de la sainteté de Geneviève, une femme voulut voir à travers la porte ce que faisait notre Sainte, retirée ainsi dans sa cellule. Mais, au moment où elle s'approchait, elle devint tout à coup aveugle. Il lui fallut pour obtenir sa guérison recourir à celle dont elle avait voulu épier la conduite; et Geneviève, étant sortie de sa cellule à la fin du carême, lui rendit la vue en priant et en faisant sur elle le signe de la croix[1].

Le biographe rapporte un autre miracle à peu près semblable et qui met aussi en lumière la charité de la vierge.

« Une femme, dit-il, ayant dérobé à Geneviève sa chaussure, fut tout à coup, en rentrant dans sa maison, frappée de cécité. Reconnaissant alors la main de la justice divine, elle se fit conduire vers Geneviève, dès le lendemain matin. Elle tenait l'objet dérobé, et se jeta tout à coup au pied de la Bienheureuse, lui demandant à grands cris pardon de sa faute et bien plus encore sa guérison. Geneviève, au lieu de lui adresser les reproches qu'elle méritait, la releva en souriant avec bonté, et lui rendit la vue en lui faisant le signe de la croix sur les yeux[2]. »

Une pauvre veuve, déjà délivrée de la puissance du démon par les prières de Geneviève, avait un fils : c'était le seul être qui l'attachât encore à la vie; il n'avait que quatre ans, elle le nourrissait de son travail et ne se lassait pas de sacrifices pour son cher enfant. Les caresses de cet enfant étaient sa récompense, elles étaient aussi sa seule joie. Quand

1. *Vita S. Genof.*
2. *Ibidem,* § XXIII.

Digitized by Google

il était près d'elle, elle oubliait ses chagrins et souriait de le voir heureux et gai; quelquefois même, elle prenait part à ses jeux et se faisait son compagnon.

Un jour, elle ne le trouva pas en rentrant chez elle. Inquiète, elle se mit à sa recherche, elle alla chez ses voisines, elle interrogea les petits camarades de son enfant, personne ne put lui dire où il était. La pauvre femme tout en pleurs retourna dans sa maison, et cherchant de tous côtés, il lui vint à la pensée que peut-être il était tombé dans le puits. Alors, regardant au fond de la citerne, elle aperçut, hélas ! une petite robe flottant sur l'eau. Qu'on juge de la douleur de cette infortunée, lorsqu'elle retira du puits le corps inanimé de son enfant. Elle ne pouvait trouver assez de cris et de larmes pour exprimer son désespoir, qui était d'autant plus grand que l'enfant n'avait pas encore reçu le baptême. On était alors en carême, et l'on se proposait de le baptiser, la veille de Pâques, avec les autres catéchumènes. On l'instruisait même des vérités de la foi, autant que sa raison était capable de les saisir. La pauvre mère, cependant, après cette explosion de douleur bien légitime et bien naturelle, se souvint qu'elle avait déjà éprouvé les effets de la puissance et de la bonté divine; un éclair d'espérance traversa alors ses larmes, elle se leva, courut à son enfant, le prit entre ses bras, l'enveloppa dans ses vêtements, et le tenant serré contre son sein, elle alla frapper à la porte de Geneviève, dans la maison de laquelle elle demeurait : « Madame Geneviève, dit-elle, en déposant à ses pieds le corps de l'enfant, et en joignant les mains, puisque le bon Dieu ne vous refuse jamais rien, rendez-moi mon fils. » La vierge fut émue de la grande affliction de cette mère : « Priez avec moi, répondit-elle, et Dieu vous consolera. »

Cependant, elle avait couvert de son manteau le petit corps étendu sur le pavé; puis, elle se mit en prières et versa des larmes abondantes. Et voilà tout à coup, comme s'il se fût réveillé d'un long sommeil, que l'enfant rouvre les yeux et appelle sa mère. Saisie, transportée, cette bienheureuse mère aussitôt court à son fils, le serre dans ses bras, le couvre de pleurs et de baisers, remerciant Geneviève, bénissant Dieu, ne sachant comment témoigner sa joie et sa reconnaissance à la Providence et à celle qui avait en été l'organe.

Digitized by Google

Elle retourna chez elle, tenant son fils par la main, et à tous ceux qu'elle voyait sur le chemin, elle racontait le nouveau miracle obtenu par la Sainte. « Mon enfant était mort, disait-elle, je l'ai porté au pied de Geneviève et elle lui a rendu la vie. »

Pâques était proche, on baptisa l'enfant la veille de ce jour, et on l'appela *Cellomeris* ou *Cellomire*, en mémoire de ce qu'il avait retrouvé la vie dans la cellule de sainte Geneviève[1].

Paris ne fut pas la seule ville qui jouit des précieuses bénédictions attachées à la présence de la Sainte. Elle allait souvent à Meaux, où, comme nous l'avons dit, elle avait quelque bien qui lui venait sans doute de ses parents ou de sa marraine. Or, dans l'un de ses voyages, elle vit un jour un homme dont la main et le bras étaient desséchés jusqu'au coude; ce malheureux la suppliait instamment de lui obtenir sa guérison. Toujours compatissante, elle lui prit la main, et, après lui avoir fait le signe de la croix sur le bras et sur les articulations des doigts, elle lui rendit, au bout d'une demi-heure, la main, aussi saine que si elle n'avait jamais été malade[2]. Une autre fois, c'était une jeune fille qui, depuis deux ans, ne pouvait plus marcher. Un simple attouchement de sainte Geneviève rendit le mouvement à cette infortunée.

Un jour, elle était dans les environs occupée à faire sa moisson, lorsqu'un orage épouvantable vint jeter la consternation parmi les moissonneurs. Geneviève entra aussitôt dans sa tente, et, le visage contre terre, selon son habitude, elle se mit à prier avec larmes. Aux yeux de tous, le Christ manifesta une admirable puissance; car, pendant qu'aux alentours les champs étaient inondés par la pluie, pas une goutte d'eau ne tomba sur les moissons, ni les moissonneurs de Geneviève.

Comme elle retournait à Paris par la Seine, — c'était alors la voie ordinaire, — le ciel, jusque-là serein, se couvrit tout à coup de nuages sombres, une furieuse tempête éclata, et la frêle nacelle qui portait la Sainte, ballottée par le vent, allait être submergée. Pendant ce temps, Geneviève avait les yeux et les mains levés vers le ciel dont elle implorait le secours, et bientôt succéda à l'orage un calme si subit et si pro-

1. *Vit. S. Genov.*, § XXI.
2. *Ibid.*, § XXXII.

Digitized by Google

fond, que personne ne douta de l'intervention divine, dans cet apaisement subit des vents et des flots.

Ces miracles firent grand bruit dans le pays de Meaux. Frunimius, *defensor* de la ville, qui était affligé, depuis quatre ans, d'une grande surdité, voulut voir sainte Geneviève et recourir à son intercession; mais, comme la Sainte n'était déjà plus à Meaux, il fit le voyage de Paris, avec la confiance que ses prières lui rendraient le sens de l'ouïe, si nécessaire à sa profession. Son espoir ne fut pas trompé. A peine Geneviève eut-elle fait sur ses oreilles le signe de la croix, qu'on entendit cet homme louer à haute voix le Sauveur du monde, pour le remercier de la guérison qu'il venait de lui accorder[1].

Par ses prières, Geneviève ne guérissait pas seulement les malades, elle délivrait aussi les possédés du démon. Ce mot de démon peut exciter maintenant le rire ou le blasphème des impies; mais son existence, reconnue même de toute l'antiquité païenne, est un dogme de foi. Ce n'est pas Dieu qui a créé le diable, c'est l'ange qui s'est fait démon. On sait que, enorgueilli de sa beauté, il crut pouvoir se faire égal à Dieu lui-même. Mais ce délire d'un orgueil, aussi insensé que coupable, n'eut d'autre fin que de le précipiter pour jamais au-dessous de tous les êtres créés et dans un éternel abîme. Le démon est, en termes négatifs, l'expression de ce que Dieu est positivement, de même que le néant est l'affirmation de l'être, et l'erreur l'affirmation de la vérité[2].

Dieu permet quelquefois au démon d'agir sur l'esprit et sur le corps de l'homme, d'agiter son sang et ses humeurs, de le renverser, de le transporter, pour châtier les pêcheurs, éprouver les justes, exercer sa justice et manifester, aux yeux de tous, les effets de sa toute-puissance[3]. Saint Paulin, dans la *Vie de saint Félix de Nole,* atteste qu'il a vu un possédé marcher contre la voûte d'une église, la tête en bas, sans que ses habits fussent dérangés, et que cet homme fut guéri au tombeau de saint Félix. « J'ai vu, dit Sulpice Sévère, un possédé qui, à l'approche des reliques de saint Martin, fut élevé en l'air et y demeura suspendu

1. *Vita S. Genov.*, § XLIV.
2. Voir notre *Manuel des Ordinands*, p. 50.
3. Cette vérité a été entrevue par la philosophie platonicienne.

Digitized by Google

pendant un certain temps. » Fernel, médecin d'Henri II, et Ambroise Paré font mention d'un possédé qui parlait grec et latin, sans avoir amais appris ces deux langues. Ces phénomènes se sont plusieurs fois renouvelés dans ces derniers temps. Or, dans ces cas, comment douter de la possession?

Les possessions sont bien plus rares aujourd'hui qu'avant l'établissement de la religion chrétienne. Le démon, autrefois maître de l'univers entier voué à son culte par l'idolâtrie, a perdu peu à peu son pouvoir. Mais au moment où la foi était prêchée au monde, il tourmentait un si grand nombre d'hommes, que l'Église dut établir, pour les délivrer, une classe de ministres, les Exorcistes. Les Saints ont aussi reçu le pouvoir de commander à l'Esprit de ténèbres, et sainte Geneviève, en particulier, s'est rendu célèbre par l'empire qu'elle avait acquis sur lui.

Un jour, on amena devant elle douze personnes si horriblement tourmentées du démon, que cette vue lui arracha des larmes d'attendrissement. Se prosternant aussitôt, elle demanda, au nom de Jésus-Christ, la délivrance de ces infortunés. Elle était encore en prières, quand on vit tout à coup les possédés s'élever en l'air, et demeurer suspendus, sans toucher ni la terre, ni les murailles de la chambre. La Sainte, ayant fini son oraison, se leva et leur ordonna d'aller en pèlerinage à l'église du glorieux martyr saint Denis. Mais ceux-ci, s'efforçant inutilement de marcher, protestèrent qu'il leur était impossible de faire un pas, à cause des chaînes invisibles dont ils étaient environnés. Geneviève fit sur eux le signe de la croix, et les possédés purent sans difficulté se rendre à l'église, en silence et les mains liées derrière le dos. Elle les y suivit, et y étant arrivée au bout de deux heures de marche, elle se mit encore à prier, le visage contre terre, et en versant d'abondantes larmes. Alors, il se passa un spectacle saisissant, les possédés jetèrent de grands cris. Ils voyaient, disaient-ils, ceux qu'elle avait appelés à son aide; « c'étaient sans doute », observe le biographe, « les anges ou les martyrs, ou quelques Saints qui venaient au secours de Geneviève, ou peut-être Notre-Seigneur lui-même qui est toujours proche de ceux qui l'invoquent avec fidélité. »

Au premier cri des possédés, Geneviève se lève, fait sur chacun des

Digitized by Google

énergumènes le signe de la croix, et aussitôt ils sont délivrés. En même temps, le démon remplit le saint lieu d'une insupportable puanteur, comme pour donner une preuve de sa sortie. Mais les assistants, quelque incommodés qu'ils en fussent, ne songeaient qu'à bénir le Seigneur et à louer sa servante, par l'intercession de laquelle ils obtenaient de tels bienfaits[1].

C'était une grande épreuve pour l'humilité de notre Sainte que ce concert unanime de louanges et de bénédictions qui retentissait autour d'elle. Comment se cacher à elle-même les merveilles que Dieu opérait par ses mains, qui éclataient aux yeux de tous, et auxquelles des villes entières rendaient un si glorieux témoignage. Mais, loin de prendre là-dessus le moindre sentiment favorable d'elle-même, elle rapportait tout à Dieu; à chacun qui l'implorait, elle répondait qu'elle ne pouvait rien, mais que Dieu pouvait tout; puis, elle se jetait aussitôt à genoux, priait avec larmes, et quand elle avait obtenu du ciel les grâces qu'elle sollicitait, elle semblait se demander avec étonnement, comme plus tard saint Bernard, ce que signifiaient ces miracles, et pourquoi Dieu avait trouvé bon de faire de telles choses par de telles mains.

1. *Vit. S. Genov.*, § XXIX.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

SAINT SIMÉON LE STYLITE CONNAÎT LA SAINTETÉ DE GENEVIÈVE ET SE RECOMMANDE A SES PRIÈRES[1].

ILLUSTRÉE par tant de prodiges et de vertus, l'humble Geneviève jouit bientôt d'une grande réputation de sainteté, non seulement à Paris, mais dans toutes les provinces. Partout où elle allait, on accourait sur ses pas, on se pressait en foule autour d'elle. Chacun lui exposait ses misères et ses besoins, et la priait d'intercéder pour lui ou pour les siens, auprès du Seigneur. Mais ce n'était pas assez, aux yeux du fidèle Rémunérateur de toute sainteté, que le nom de son humble servante fût honoré dans les Gaules; ce nom béni traversait bientôt les mers, et, sur la terre de Syrie, un Saint fameux, dont la vie paraîtrait incroyable si elle n'était pas attestée par les plus authentiques témoignages, redisait aux peuples d'Orient les merveilles opérées par Geneviève[2].

C'était saint Siméon, surnommé le Stylite à cause de la colonne sur le sommet de laquelle il vécut, et d'où il gouverna le monde pendant près de quarante ans, consulté comme un oracle par les princes et les peuples, vénéré par les évêques, invoqué par les faibles et les opprimés, et prouvant par d'innombrables miracles l'origine divine de sa vocation extraordinaire.

Afin qu'on puisse apprécier la valeur de l'hommage qu'il rendit à Geneviève, du haut de son tribunal aérien, nous allons retracer, en quelques traits, sa merveilleuse existence.

1. M. Kohler a, sans raison aucune, exprimé un doute sur ce fait qui se trouve dans tous les manuscrits.

2. *Vita*, § XXVI.

Digitized by Google

Siméon était né à Sisan, bourg de Cilicie, vers l'an 387, et, dans son enfance, il avait été, comme Geneviève, chargé de la garde des brebis de son père. Un jour qu'il ne pouvait, à cause de la neige, faire sortir son troupeau, Siméon alla à l'église où il entendit lire ces paroles de l'Évangile : « Bienheureux ceux qui pleurent! bienheureux ceux qui ont le cœur pur! » Il demanda à un saint vieillard de quelle manière il pourrait arriver à cette félicité. « C'est, lui répondit celui-ci, en jeûnant, en priant Dieu, à différentes heures du jour et pendant la nuit, comme on fait dans les monastères. Il faut, mon fils, ajouta-t-il, souffrir la soif, la nudité, les injures et les opprobres; il faut gémir, pleurer, veiller, prendre à peine un peu de sommeil, user de la maladie comme de la santé, renoncer à ce qu'on aime le plus, être humilié et persécuté par les hommes sans attendre de consolation. Entendez-vous, mon fils, ce que je vous dis? Dieu vous donne par sa miséricorde la volonté de le pratiquer. »

Siméon n'avait alors que treize ans. Cependant, ce langage enflamma son esprit et son cœur, et, après une vision céleste, qui lui révélait une vocation éclatante, il se retira dans un monastère fameux par la pénitence des quatre-vingts moines qui l'habitaient. Siméon surpassa bientôt tous ses confrères en austérité, car les autres mangeaient, de deux jours l'un, tandis que lui ne prenait de nourriture qu'une fois la semaine. Il poussa plus loin encore ses mortifications excessives : il s'enfouissait à demi dans une fosse pour s'y exposer à l'ardeur du soleil d'été; il se serrait les reins avec une corde à nœuds qui, pénétrant dans les chairs, y avait produit des plaies horribles. Deux fois, il fut obligé de sortir du monastère, les moines épouvantés trouvaient ces mortifications excessives. De là, il alla s'établir dans une cabane abandonnée où il forma le dessein d'imiter le jeûne de Moyse, d'Élie et de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Après y être resté trois ans, deux autres visions lui ayant fait comprendre le dessein de Dieu, il gravit le sommet d'une montagne située à quinze lieues d'Antioche, la fit entourer de pierres sèches, et s'enferma dans cette enceinte, résolu d'y vivre exposé aux injures de l'air, sans autre abri qu'une robe de cuir et un capuchon. Sa réputation se répandant de tous côtés, une grande multitude affluait auprès de

Digitized by Google

lui, pour le voir et pour toucher son vêtement en signe de vénération ; on lui amenait les malades, et on le priait de les guérir.



SAINT SIMÉON LE STYLITE SE RECOMMANDE AUX PRIÈRES DE SAINTE GENEVIÈVE
(Bibliothèque nationale, cabinet des estampes).

Pour s'éloigner davantage du commerce des hommes, Siméon, averti par une nouvelle vision, monta sur une colonne fort élevée où il ne

Digitized by Google

pouvait se tenir que debout, sans jamais s'asseoir, ni se coucher, ni presque se remuer dans cet étroit espace. Les religieux des monastères voisins s'émurent, en apprenant ce genre de vie qu'il menait, et, craignant que l'orgueil n'en fût le principe, ils lui envoyèrent des députés avec mission de l'éprouver. Ils avaient ordre de lui commander, de la part des Pères, de descendre sur-le-champ, afin d'apprécier la nature de ses dispositions. Saint Siméon n'hésita pas et se mit en devoir d'obéir aussitôt. Mais les députés n'en exigèrent pas davantage, et lui dirent qu'on lui permettait de rester sur sa colonne, parce qu'il faisait voir, à cette marque de docilité, que l'esprit de Dieu dirigeait sa conduite.

Cette effroyable mortification a quelque chose de bien singulier sans doute, mais ce n'est pas sur nos goûts et nos mœurs, ni même sur les règles communes de la vie chrétienne, qu'il faut juger les actions extraordinaires des Saints. Les peuples n'en peuvent concevoir qu'une plus haute idée de l'Être, que des gens sages et vertueux adoraient d'une manière si constante et si pénible. Aussi, voyait-on accourir, pour consulter Siméon et implorer sa protection, d'innombrables pèlerins venus des pays les plus reculés. L'empereur Théodose le Jeune lui écrivit deux lettres, pour le prier de ramener à l'unité catholique les hérétiques orientaux qui soutenaient encore l'hérésie de Nestorius, après le concile d'Éphèse. L'empereur Marcien se déguisa pour venir en pèlerinage au pied de sa colonne. Et quand il mourut, le 1er janvier 460, le patriarche d'Antioche présida lui-même à ses funérailles, les évêques voulurent porter le corps du Saint sur leurs épaules, avec une escorte de vierges et une troupe de soldats qui protégeaient les reliques contre la dévotion des divers peuples, désireux de se les approprier[1].

Tel était ce grand solitaire qui, du haut de sa colonne, redisait aux peuples de l'Europe et de l'Asie, si avides d'entendre sa parole, le nom et les vertus de sainte Geneviève. Mais comment connut-il son mérite et sa gloire[2]?

1. *AA. SS. Boll.*, 5 janvier, I, p. 263; *Commeut prævius ad Vitam S. Simeonis*, § IV, n. 17

2. Plusieurs chroniqueurs supposent que ce fut par révélation. L'un d'eux fait même remarquer de quelles grâces Dieu se plaît à enrichir ses serviteurs, puisqu'il permet à ceux

Digitized by Google

Parmi les nombreux pèlerins, qui se rendaient en foule au pied de la colonne de saint Siméon, quelquefois se trouvaient des marchands. Ces marchands étaient syriens et exerçaient leur commerce en Europe, particulièrement dans les Gaules, car, avant le mahométisme, c'était l'Orient qui visitait ainsi l'Occident. Ils racontèrent sans doute à saint Siméon ce qu'ils savaient de la vierge de Nanterre, ils lui parlèrent de son enfance, de sa consécration à Dieu, des grâces abondantes dont le ciel l'avait prévenue, de ses vertus, des persécutions qu'elle avait endurées avec tant d'humilité et de courage, des nombreux miracles qu'elle avait opérés, des malades qu'elle avait guéris et des morts qu'elle avait rappelés à la vie. L'historien de sainte Geneviève ne nous donne, à la vérité, aucun de ces détails, mais il permet de les supposer : il dit que lorsque saint Siméon apercevait au pied de sa colonne des marchands occupés au commerce lointain, il ne négligeait jamais de leur demander des nouvelles de Geneviève. Il les chargeait de la saluer en son nom, avec des grandes marques de respect, et de le recommander instamment à ses prières.

Ainsi est résolue, d'une manière conforme à la vérité historique, l'objection du protestant Wallin qui demande comment la vierge de Nanterre était connue en Syrie, elle dont parlent si peu les écrivains des Gaules[1].

M. Amédée Thierry y a répondu, en faussant l'histoire de sainte Geneviève : « Nul n'est prophète dans son pays[2]. » Mais Geneviève

que séparent les distances et la diversité des contrées, de se connaître entre eux par le procédé divin d'une vue intérieure et spirituelle qui révèle les âmes l'une à l'autre. Bien plus, l'auteur des manuscrits de troisième classe, pour prévenir les objections que ne pouvaient manquer d'évoquer à ce sujet les esprits incrédules, rappelle ici la connaissance qu'eurent du trépas de saint Martin, saint Ambroise et saint Severin, bien qu'éloignés de lui. Il cite encore saint Benoît, dont la vie, dit-il, est le miroir des bons religieux, et qui connut de cette manière la mort de saint Germain, évêque de Capoue. Cet exemple porte avec lui un caractère manifeste d'interpolation, car la Vie de saint Benoît n'a été écrite qu'à la fin du VIe siècle, tandis que la Vie de sainte Geneviève a été écrite à la fin du même siècle l'an 529. Par conséquent, bien qu'une semblable révélation ne nous paraisse ni impossible ni incroyable, cependant, comme les manuscrits de première classe qui renferment le texte primitif n'y font aucune allusion, nous croyons que saint Siméon peut avoir connu autrement sainte Geneviève.

1. *De sanctâ Genovefâ Disquisitio,* 1ª Part.
2. Attila, t. I, p. 156.

Digitized by Google

n'était pas fausse prophétesse aux yeux des Parisiens, qui avaient vu s'accomplir sa prédiction au sujet de la marche d'Attila, et nous verrons encore, dans un des chapitres suivants, qu'elle ne le fut pas au jugement de Childéric qui lui témoigna toujours la plus grande considération.

Digitized by Google

CHAPITRE IX

PARIS EST ASSIÉGÉ PAR LES FRANKS
SAINTE GENEVIÈVE DÉLIVRE LE PEUPLE DE LA FAMINE
SON VOYAGE A ARCIS-SUR-AUBE ET A TROYES
SES MIRACLES DURANT LE VOYAGE. — ÉPOQUE ET DURÉE DE CE SIÈGE



IEU affirmait tous les jours par un si grand nombre de miracles la sainteté et la puissance de Geneviève, que les habitants de Paris recouraient à elle dans toutes leurs détresses, et jamais ils n'entreprenaient rien sans la consulter; la bergère de Nanterre était déjà, de son vivant, la protectrice de cette fière cité qui, depuis quinze siècles, se prosterne devant elle et ne l'a jamais invoquée en vain. Cette admirable confiance des Parisiens et l'inépuisable charité de sainte Geneviève se manifestèrent avec éclat dans une circonstance mémorable.

Nous avons vu trois peuples s'établir dans la Gaule, vers le temps où naquit la Sainte : c'étaient les Visigoths, les Bourguignons et les Franks. Jeunes, ardents et pleins de sève, ils avaient étendu leurs conquêtes, et, en 476, au moment où se dénouait honteusement le grand drame de la puissance romaine, ils se disputaient notre riche pays. Seules, la Bretagne armoricaine, foyer d'honneur et d'inaltérable courage, les provinces limitrophes soumises à Syagrius, comte de Soissons, et la ville de Paris continuaient à résister avec une héroïque opiniâtreté aux tentatives des envahisseurs. C'est à cette époque que les Parisiens, encouragés par sainte Geneviève, soutinrent contre les Franks un siège qui dura cinq ans et même dix ans d'après certains manuscrits. Mais, avant

Digitized by Google

de raconter cet évènement, si glorieux pour notre illustre Patronne, il importe de faire connaître le peuple qui va jouer un rôle si important, durant les dernières années de sa vie.

On appelait du nom de Franks, qui signifiait *fier, intrépide, féroce,* comme le latin *ferox;* une confédération formée par les tribus situées entre le Weser, le Mein et le Rhin. Les plus célèbres de ces tribus, celles des Bructères, Sicambres, Chamaves, Chérusques, Teuctères, Usipètes, Saliens, appartenaient aux Germains occidentaux; les Cauques et les Frisons, habitant les bords de la mer, étaient compris parmi les septentrionaux. Une troisième branche, appelée les Hermiones du centre, renfermait les Suèves.

C'est vers l'an 240, sous l'empereur Gordien III, et à l'occasion d'une course de ces barbares sur la rive gauche du Rhin, que le nom de Franks paraît pour la première fois dans l'histoire. Depuis cette époque, soit qu'ils fussent poussés par l'amour de la guerre et du pillage, et le désir de dominer des pays plus riches, soit qu'ils fussent contraints par la nécessité de fuir devant d'autres tribus victorieuses qui les remplaçaient, ils firent de continuelles invasions dans la Gaule du Nord et de l'Est. De Probus à Théodose le Grand, il est peu d'empereurs qui n'aient eu affaire à quelques bandes franques et ne les aient tantôt repoussées, tantôt reçues parmi les troupes de l'empire, — et leurs chefs furent plus d'une fois les vrais empereurs, — tantôt tolérées sur le territoire romain. C'est ainsi qu'en 358, Julien, permit à la tribu des Franks Saliens, ainsi nommés de l'Issel ou Sala, leur séjour antérieur, de demeurer dans la Toxandrie (Brabant) où, chassés par les Saxons, ils s'étaient établis depuis une vingtaine d'années. Une autre tribu, vers Cologne, obtint dans le même temps le même privilège, et sa position sur les bords du Rhin lui fit donner le nom de Franks Ripuaires.

Défenseurs fidèles mais impuissants de la frontière gauloise contre la grande invasion de 406, ils firent bientôt comme les autres barbares, s'avancèrent peu à peu de la Meuse à l'Escaut, de l'Escaut à la Somme, s'alliant aux Romains pour repousser les hordes d'Attila, mais prenant leur part des ruines de l'Empire. Rome expirante ne tenta point de s'opposer

Digitized by Google

à cet envahissement : impuissante à se garder elle-même contre les barbares, elle devait, à plus forte raison, abandonner ses conquêtes.

Les mœurs belliqueuses des Franks contrastaient avec les goûts paisibles des Gallo-Romains. Les Franks n'aimaient et n'estimaient que la guerre, toute profession, autre que la profession des armes, leur paraissait méprisable; ils abandonnaient les travaux agricoles exclusivement aux serfs, appelés en langue teutonique *lites,* c'est-à-dire les *petits,* et provenant des captifs faits à la guerre. Le seul spectacle qu'ils connussent était celui de jeunes hommes sautant et cabriolant au milieu d'épées, de couteaux et de piques fixés la pointe en l'air. C'est ainsi qu'ils étaient parvenus, à force d'énergie, à exalter leur vigueur. Il n'était pas de travaux capables de les lasser; quant aux dangers, ils les affrontaient avec une audace qui tenait du délire.



ROI OU CHEF FRANK DU TEMPS DE L'INVASION

(Miniature du IXe siècle dessinée par H. de Vielcastel)

Toute autorité découlait du principe électif. Cependant, ils avaient égard à la naissance, et le descendant d'un chef illustre était choisi de préférence et maintenu au pouvoir, jusqu'à ce qu'il eût démérité. La marque distinctive des chefs franks était dans la longueur de leur chevelure qu'ils laissaient croître et flotter sur leurs épaules. Les guerriers se rasaient le tour de la tête, et ne conservaient sur le sommet qu'une touffe de cheveux, en forme d'aigrette, et qui retombaient ensuite par derrière en queue de cheval; leurs membres étaient serrés dans un justaucorps en toile grossière, sous lequel ils portaient des pantalons d'étoffe ou de peau

Digitized by Google

qui descendaient jusqu'au bas des jambes. Un large baudrier, auque. pendait l'épée, était par-dessus le justaucorps.

Les Franks n'avaient ni arc, ni fronde, ni d'autres armes de trait ou de main, si ce n'est la *francisque,* le *hang* et l'*épée :* ils appelaient *francisque* une hache à un ou deux tranchants épais et acérés, avec un manche très court. C'était avec cette arme redoutable qu'ils engageaient le combat, en la lançant de loin, soit au visage, soit contre le bouclier de l'ennemi. « Le *hang,* dit Agathias, est un javelot ni très grand, ni très petit, mais de médiocre longueur et propre à être jeté de loin dans le besoin ou à combattre de près. Le bois en est garni de lames de fer; au-dessous de la pointe, il y a des crochets fort aigus et recourbés en forme d'hameçon. Quand le Frank est dans la bataille, il jette ce javelot, qui reste attaché au bouclier de l'ennemi et traîne à terre par le bout d'en bas. Il est impossible à celui qui en est atteint de l'arracher, à cause des crochets qui le retiennent; il ne peut pas non plus le couper, à cause des lames qui le couvrent. Quand le Frank voit cela, il met le pied sur le bout du javelot et pèse de toute sa force sur le bouclier, tellement que, le bras de celui qui le soutient venant à se lasser, il découvre la tête et la poitrine; ainsi il est aisé au Frank de le tuer, en lui fendant la tête avec sa hache, ou en le perçant d'un autre javelot [1]. »

A l'époque qui nous occupe, les Franks étaient divisés en quatre ou cinq bandes : les Franks Ripuaires de Cologne, ceux de Tournai, ceux de Cambrai, ceux de Thérouanne, peut-être même ceux du Mans. Profitant de l'anarchie qui régnait alors dans la Gaule, les Franks Saliens, établis à Tournai, résolurent de s'emparer de Paris dont ils connaissaient la forte situation. Ils vinrent donc assiéger cette ville qui ne s'étendait point alors au delà de la Cité. Comme la Seine l'entourait de toutes parts, et qu'elle était encore protégée par ses hautes tours, les Franks, n'ayant pas de bateaux, comprirent qu'ils ne pourraient pas la forcer, et ils résolurent de la soumettre par la famine. Les habitants en éprouvèrent bientôt toutes les horreurs. Les soldats étaient épuisés de fatigue, vaincus par la faim et le désespoir; les vieillards essayaient en vain de ranimer les courages,

1. *Agathias,* II, 3.

Digitized by Google

le père se détournait sans répondre, quand son enfant en larmes lui demandait du pain, le sein des mères était tari, et elles abandonnaient leurs nourrissons dans leurs berceaux, pour ne pas entendre leurs cris plaintifs et ne pas les voir mourir.

Émue de tant de douleurs, Geneviève se dévoua pour le peuple de Paris, et la charité lui faisant braver les fatigues, les veilles, les privations, elle allait exciter la commisération des riches et porter, à tous les instants du jour, des consolations et des secours aux malheureux. Mais, comme le blocus se continuait, cette ville de peu d'étendue, qui s'était vu attaquer à l'improviste, et dans laquelle s'étaient réfugiés les habitants des campagnes voisines, eut bien vite épuisé ses ressources, et la détresse arriva à ce point qu'un grand nombre d'habitants moururent de faim. A cette nouvelle, la vierge de Nanterre pleure et s'afflige; puis, elle forme un projet que les plus hardis n'eussent osé concevoir. Elle n'écoute que son zèle, et se sent disposée à sacrifier sa vie pour le salut de ses frères.

Les Romains avaient jusqu'alors entretenu dans la ville une flotte pour se défendre contre les invasions des barbares. C'était l'unique ressource des Parisiens : la voie par eau n'ayant pas été fermée par les Franks qui n'avaient pas de bateaux, on pouvait encore tenter une expédition pour se procurer des grains. Geneviève, dont l'âme énergique se retrempait encore par la prière, s'offre de partir avec la flotte : elle veut aller à Arcis-sur-Aube, elle racontera aux habitants les souffrances de Paris, et ils ne pourront pas lui refuser les vivres nécessaires. Il semble que la Sainte ait voulu se charger de cette mission, parce que personne n'aurait eu le courage de l'entreprendre sans elle : il fallait passer à travers l'ennemi, furieux de la résistance prolongée qu'il rencontrait, et dont le ressentiment serait implacable; remonter la Seine, puis l'Aube depuis Nogent, en allant contre le courant des deux fleuves peu navigables; franchir un passage redouté des plus habiles nautoniers; essuyer des tempêtes peut-être et, si l'on obtenait des vivres, les faire parvenir sûrement aux assiégés. Mais la Patronne de Paris, la bien-aimée du ciel, est étrangère à la crainte, il n'y a de sa part ni imprudence ni présomption; c'est Dieu qui l'inspire, c'est Dieu qui la conduira. Et son courage domptant la pusillanimité générale, elle s'em-

Digitized by Google

barque accompagnée du prêtre Bessus et d'un assez grand nombre de nautes, pour diriger les onze navires qui composent la flottille.

Le jour baissait, un brouillard léger, mais qui s'épaississait d'instant en instant, planait sur le fleuve et s'étendait sur la campagne; l'heure et le temps étaient favorables pour échapper aux regards de l'ennemi : ceux qui doivent partir avec elle sont tout prêts. Mais, avant de quitter la berge, Geneviève se met à genoux et prie le Seigneur pour le succès de son voyage; les habitants, qui l'ont accompagnée jusque-là, s'agenouillent aussi; leur foi faible et craintive ne saurait fermer leur âme au découragement et à de mortelles appréhensions. Ce seul exemple de Geneviève les soutient. Les bateaux s'éloignent enfin, mais ces timides auxiliaires de l'héroïque fille demeurent longtemps immobiles et muets, et à les voir disparaissant derrière la brune, sous les arbres, ils semblaient des ombres terrifiées, longeant la rive.

Cependant, les voyageurs ont heureusement franchi la ligne des ennemis; le brouillard s'est dissipé, le temps est superbe, et ils avancent rapidement. Ils étaient déjà bien loin de Paris, le lendemain, quand le soleil parut; la nuit avait été froide et humide, les rameurs étaient fatigués; mais ils ne s'arrêtent pas; Geneviève a prié, Dieu a touché leur cœur; ils voudraient déjà être de retour; la pensée des affamés qui les attendent double leur courage et leurs forces. Ils seraient heureux, au prix de leurs fatigues, d'abréger les souffrances de Paris, d'arracher à la mort quelques victimes de plus, d'arrêter plus tôt les blasphèmes des méchants contre le Dieu qui les punit.

Mais tout à coup leur marche devient plus difficile et se ralentit, ils arrivent près d'un endroit redouté. Son approche effrayait les navigateurs qui racontaient que bien des barques avaient échoué dans ce lieu redoutable, sans qu'il fût possible de découvrir l'écueil; la crainte commence à gagner les compagnons de Geneviève : s'ils allaient aussi trouver là leur tombeau! Ils se tournent vers la sainte fille, leurs regards semblent l'interroger et lui demander conseil; mais elle, comme si elle n'avait pas cru au péril : « N'ayez pas peur, dit-elle, abordez au rivage; » et leur montrant un arbre, dont l'ombre s'étendait d'une rive à l'autre comme pour cacher ses nombreuses victimes : « Coupez cet

Digitized by Google

arbre à l'instant même. » C'était lui, en effet, qui rendait le passage si redoutable : ses racines, en s'entre-croisant, avaient formé l'écueil invisible et produit le tourbillon qui engloutissait les malheureux naufragés.

Si long et si dangereux que fût le travail qu'allaient entreprendre les matelots, ils n'hésitent pas, ils se mettent à l'œuvre avec courage : celle qui avait commandé obtiendrait le succès. Elle était à genoux, près des travailleurs, et, tandis qu'ils frappaient à coups redoublés, elle priait. La hache cependant n'entamait qu'avec peine l'arbre géant, lorsque tout à coup il semble se déraciner de lui-même et doucement se coucher sur le sol, comme pour montrer qu'il tombait sous l'influence des prières de la Sainte, et non sous l'effort de la cognée. On vit aussitôt sortir du même endroit deux monstres semblables à d'énormes serpents, tout couverts d'écailles de diverses couleurs, et qui s'enfuirent en laissant après eux une odeur fétide dont les voyageurs furent longtemps incommodés, après leur disparition [1]. Le passage était donc libre désormais, et, depuis, aucun bateau n'y périt plus. Geneviève et les nautoniers continuèrent paisiblement leur voyage, remerciant le ciel de la protection miraculeuse qu'il leur avait accordée.

Ils parvinrent à Arcis. L'annonce de leur arrivée les y avait précédés, et aussitôt un tribun, nommé Pascivus, accourut au-devant de Geneviève et la pria de visiter et de guérir sa femme qui était atteinte de paralysie. Cédant à ses instances, auxquelles les principaux de la ville joignirent leurs supplications, la Sainte se rendit chez le tribun, et, s'étant approchée du lit de la malade, elle se mit en prières selon sa coutume, implorant le Seigneur avec larmes; elle fit ensuite sur la paralytique le signe de la croix, et lui ordonna de se lever. Alors, cette femme qui, depuis quatre ans, n'avait pu faire aucun mouvement, fut guérie tout à coup par la prière de Geneviève, et parut aux yeux de tous pleine de force et de

1. Il n'est pas nécessaire de recourir au surnaturel, comme l'ont fait plusieurs historiens, pour expliquer ce fait dont l'histoire profane elle-même nous fournit plus d'un exemple. On a vu des pays, quelquefois des provinces entières, infectés par la présence de monstres redoutables. Il est même rapporté dans l'histoire de Malte que l'odeur insupportable, répandue en ce lieu par un serpent monstreux, mettait en fuite les chevaux et les chiens du chevalier qui le détruisit.

Digitized by Google

santé. En voyant ce miracle, les habitants rendirent à Dieu de solennelles actions de grâces, et s'empressèrent d'apporter à Geneviève les généreuses offrandes qu'elle était venue solliciter de leur charité.

Mais la Sainte ne put cependant trouver, dans la ville d'Arcis, toutes les provisions qu'elle désirait, et, pour ce motif, elle se rendit à Troyes [1].

Le peuple de cette ville, comme celui d'Arcis, vint à sa rencontre, lui amenant un grand nombre de malades. Elle les bénit et les marqua du signe de la croix, et aussitôt ils furent guéris. On lui présenta ensuite, dans la même ville, un homme qui avait été frappé de cécité par la justice divine pour avoir travaillé le dimanche, et une jeune fille, âgée de douze ans, également aveugle. Elle fit sur eux le signe de la croix, en invoquant la Sainte Trinité, et ils recouvrèrent la vue.

Un sous-diacre [2], voyant tous les prodiges qu'accomplissait Geneviève, vint aussi lui présenter son fils qui, depuis dix mois, était tourmenté d'une fièvre brûlante et éprouvait des frissons continuels. Geneviève demanda de l'eau, fit le signe de la croix, et, après avoir invoqué le nom du Seigneur, elle fit boire cette eau à l'enfant qui, sur-le-champ, recouvra la santé.

Comme autrefois les premiers chrétiens, quand les apôtres traversaient les rues de Rome ou les villes d'Orient, des fidèles dérobaient les franges du vêtement de la Sainte, et, grâce à ces reliques, ils obtinrent des guérisons miraculeuses. Un grand nombre de possédés furent aussi, par elle, délivrés du démon.

1. Fit-elle ce voyage par eau ou par terre? Le voyage par eau, bien que plus long, puisqu'il fallait redescendre l'Aube jusqu'au confluent, pour ensuite remonter la Seine, était plus conforme aux habitudes de la Sainte, et son historien nous fait remarquer que cette voie était ordinairement préférée des voyageurs. Il est probable que sainte Geneviève, laissant à Arcis les navires qu'elle avait pu charger de grains, se rendit à Troyes avec le reste de sa flottille pour y compléter son approvisionnement. Mais une tradition rapporte que, durant ce voyage, elle traversa une localité située entre les deux villes, et appelée les Petites Chapelles ou la chapelle Wallon, où l'on voit encore un monument très ancien dédié à sainte Geneviève, restauré en 1842 par les habitants. Or, la chapelle Wallon est située à plusieurs lieues des rives de la Seine. Mais la Sainte, ayant rempli de vivres les vaisseaux qu'elle avait conduits à Troyes, aura pu retourner par terre à Arcis-sur-Aube, pour y reprendre ceux qu'elle avait laissés, et rejoindre au confluent l'autre partie de la flotte qui revenait de Troyes.

2. Les sous-diacres alors n'étaient pas tenus au célibat. Ce fut seulement au concile tenu à Agde, l'année 506, que fut décrétée l'interdiction du mariage pour les sous-diacres. (*Concilium Agathense*, can. 10 et 39, apud Labbe, *Concilia*, t. IV, c. 1385 et 1390.)

Digitized by Google

En multipliant les miracles sur ses pas, sainte Geneviève devait facilement obtenir de la générosité des habitants les vivres qu'elle était venue leur demander. Tous les greniers s'ouvrirent, et elle put y faire une ample provision de blé; il est même à présumer qu'elle fut servie au delà de ses désirs, par un peuple enthousiaste et reconnaissant, qui, à son départ, l'escorta de ses bénédictions.

Étant revenue de Troyes à Arcis-sur-Aube, Geneviève s'y arrêta quelques jours, probablement pour achever d'y faire ses provisions, et y fut accueillie avec de nouveaux honneurs. Le peuple chanta sur son passage des hymmes et des psaumes, en signe d'allégresse; tous les cœurs étaient pénétrés d'une vénération profonde et d'une touchante reconnaissance. Une femme marchait près d'elle, le visage rayonnant, le cœur pénétré d'amour et de reconnaissance : c'était la femme du tribun. Elle accompagna sa libératrice jusqu'aux bords du fleuve, et la nef, qui emportait Geneviève, glissait au loin, que la miraculée suivait encore d'un regard ému le sillage tracé sur les flots.

Geneviève, dans la joie de son cœur, rendait grâces à Dieu de l'abondance de ses dons. Comme ils étaient joyeux aussi les rameurs ! Avec quelle allégresse ils regardaient ces vivres, qui allaient sauver la vie à tant de malheureux ! Comme ils avaient hâte d'arriver à Paris où la misère croissait de jour en jour. Un vent favorable soufflait dans les voiles de leur petite flotte. Le fleuve semblait courir plus vite et favoriser leur impatience. Ils avaient déjà fait la moitié de la route, lorsque le ciel se couvrit de nuages, et subitement il s'éleva une violente tempête. Le vent mugissait en tournoyant, les vagues furieuses venaient se ruer contre les bateaux, menaçant de les faire chavirer, et les arbres de la rive qui se tordaient au-dessus du fleuve, tout près d'être renversés, étaient encore un péril de plus. Les navires, poussés contre ces arbres et les rochers qui bordaient le fleuve, s'y heurtaient rudement et s'inclinaient davantage à la suite du choc. Alors, les vases qui contenaient les provisions se renversèrent, les bateaux commencèrent à se remplir d'eau, et, déjà surchargés par le poids des vivres, ils allaient être submergés. Les hommes épouvantés s'étaient mis en prière : Dieu voulait-il les faire périr là et engloutir avec eux les secours qu'il les avait aidés à recueillir pour leurs

Digitized by Google

infortunés concitoyens? Ils n'auraient pas dû craindre, ceux du moins qui avaient vu le prodige opéré par le ciel pour favoriser leur voyage à Arcis; eux-mêmes, alors, avaient senti désormais inébranlable leur confiance en Dieu et dans les prières de Geneviève, mais le cœur humain trop souvent est oublieux et léger.

Seule, la pieuse vierge restait calme et pleine d'espoir; elle avait cette foi dont parle l'Apôtre, cette foi capable de transporter les montagnes. Élevant ses mains vers le ciel[1], elle implore le secours de Jésus-Christ. Aussitôt le calme se fait, le ciel redevient serein, les eaux tranquilles; la tempête furieuse s'est apaisée devant la sainte fille, comme la bête féroce en présence de son dompteur. Alors, les embarcations se rapprochent; tous ces hommes, qui viennent d'échapper au danger par un miracle, demeurent confondus dans une sainte admiration; le prêtre Bessus, que l'aspect du danger avait glacé d'épouvante, entonne ce cantique de l'Exode « *Adjutor et protector factus est nobis Dominus in salutem*[2], le Seigneur est venu nous secourir et nous protéger pour notre salut. » Alors, tous les mariniers de la flottille, répondant de concert à ce pieux transport, continuèrent le cantique, en mêlant leurs chants aux opérations de la manœuvre, glorifiant Dieu qui les avait sauvés de la mort, par sa pieuse servante Geneviève.

Quand, du haut de leurs murailles, les Parisiens découvrirent les onze vaisseaux qui venaient au secours de leur détresse, les transports d'une joie inexprimable saisirent la foule. Ils couraient à la berge pour voir aborder ce secours miraculeux, pour aider à décharger les bateaux; ils se pressaient autour de leur bienfaitrice, ils la montraient à leurs enfants, et ses braves compagnons racontaient à tous les dangers qu'ils avaient courus et les miracles faits en faveur de Geneviève; on baisait les mains de la douce bienfaitrice, on se prosternait devant elle. Partout c'étaient des pleurs, des cris de joie, des acclamations enthousiastes; le nom de Geneviève était béni par toutes les bouches, et sa sainteté proclamée. Mais elle, se dérobait aux éloges. « C'est Dieu, dit-elle, qui vous

1. C'était alors l'attitude des fidèles, lorsqu'ils priaient. Les personnages en prière, que représentent les peintures des catacombes, ont tous les mains étendues vers le ciel.

2. *Exod.*, XV, 2

Digitized by Google



SAINTE GENEVIÈVE SAUVE LES PARISIENS DES HORREURS DE LA FAMINE

(Église Saint-Sulpice, tableau de Timbal).

Digitized by Google

a secourus, c'est Dieu qu'il faut remercier. » Et tous ensemble, ils se mirent à chanter les louanges du Seigneur.

Cependant, il ne suffisait pas d'avoir obtenu des vivres, d'avoir pu les faire entrer dans Paris, il fallait encore les distribuer avec prudence : le discernement était d'autant plus nécessaire à la charité de la Sainte, que les besoins n'étaient pas les mêmes. Elle distribua le blé à ceux qui avaient la facilité de le réduire en farine, et qui, souffrant moins de la disette, pouvaient attendre plus longtemps; aux pauvres, elle donna du pain qu'elle faisait souvent cuire elle-même, mais, comme parmi eux il s'en trouvait quelques-uns qui, loin de supporter leurs maux avec patience, murmuraient et offensaient Dieu, elle leur donnait des pains entiers pour arrêter le blasphème sur leurs lèvres. Les jeunes filles, qui l'aidaient à faire cuire ce pain, voyant que leur nombre diminuait dans le four, ne savaient que penser, et recherchaient avec soin ceux qui pouvaient les avoir dérobés. Mais bientôt leur inquiétude se changeait en joie, elles rencontrèrent plusieurs de ces pauvres gens qui parcouraient toute la ville, bénissant le nom de Geneviève et montrant les pains tout chauds qu'elle venait de leur donner. Car, dit le biographe contemporain de la Sainte, elle avait l'espérance « non des choses visibles, mais des invisibles », et elle comprenait la vérité de cette parole du prophète : « Celui qui donne aux pauvres prête à Dieu. »

C'est ainsi que le dévouement et la charité d'une pauvre mais courageuse fille sauvèrent les Parisiens, dans un des dangers les plus grands qu'ils eussent jamais courus. Ils purent, grâce à elle, résister aux armes des Franks, mais ces derniers finirent, cependant, par s'emparer de Paris, car nous allons voir leur roi y exercer le pouvoir souverain et entrer en rapport avec sainte Geneviève. Toutefois, ils ne paraissent pas s'y être maintenus, car, à l'avènement de Clovis, Paris n'était plus sous le joug barbare.

Sous quel roi eut lieu ce siège de Paris ? était-ce sous Childéric ou sous Clovis, dont les règnes occupent le temps que vécut encore Geneviève (456-511)? Les historiens de cette époque ne le disent pas; ils ne parlent même pas de ce fait. Le seul guide un peu sûr que nous ayons pour établir la suite des évènements en Gaule, pendant la fin du v^e^ siècle, Grégoire de

Digitized by Google

Tours, ne devient explicite qu'à partir du moment où le mariage et le baptême du roi Frank amenèrent des rapports plus fréquents entre les barbares et les populations qui les entouraient. Le biographe lui-même est très bref, il parle, comme d'un fait connu et qui n'a pas besoin de plus d'explication, « d'un siège de Paris par les Franks, qui dura cinq ans et affligea le territoire de la ville d'une disette si grande, que plusieurs moururent de faim, à ce que l'on rapporte[1] ». Mais les détails qu'il donne sur Childéric nous font mettre ce siège sous le règne de ce prince[2], il nous le présente comme le maître dans Paris. Or, comprendrait-on que Childéric, qui semble n'avoir été qu'un chef de bandes, combattant à la tête d'une troupe de Franks, comme allié d'Ægidius et comme défenseur de l'empire contre les barbares, eût reçu du maître des milices le droit d'exercer l'autorité souveraine, dans des places importantes comme l'était Paris, et de substituer en quelque sorte son bon plaisir à la volonté des représentants de l'administration romaine en Gaule ? Il n'a pu se comporter ainsi qu'après la mort d'Ægidius, et lorsqu'il eut soumis les Parisiens à ses lois. D'un autre côté, il ne parle de Clovis que dans son LIX^e^ et avant-dernier chapitre. Sa chronologie, il est vrai, manque presque toujours de précision, mais s'il n'était pas question de Childéric, une si forte interversion rendrait son récit absolument inintelligible. On ne s'expliquerait pas non plus la mention soudaine du siège, si elle n'était précédée de différentes particularités sur ce prince.

Quant à Clovis, il y a encore d'autres raisons qui ne permettent pas de mettre sous son règne le siège de Paris. Dès le commencement, il se montra l'allié des populations gauloises contre une anarchie despotique, et le protecteur des catholiques contre les Ariens persécuteurs; et l'histoire ne mentionne aucune hostilité dirigée par ce prince contre la ville de Paris. Les Parisiens lui ouvrirent les portes de leur ville en 496, c'est-à-dire immédiatement après sa conversion et son baptême.

Quelle fut la longueur de ce siège ? Il dura cinq ans d'après certains manuscrits, et dix ans d'après d'autres qui semblent être les plus authentiques. Mais il ne peut être question d'un blocus général et bien exact, à

1. Vie.
2. C'est l'opinion de Baronius, de Tillemont, et des meilleurs historiens modernes.

Digitized by Google

cause du silence des historiens, qui n'auraient pas manqué de consigner dans leurs annales un fait d'une telle importance. Du reste, le mot « Parisiens » désigne plutôt le territoire que la ville. Ce territoire, il est vrai, présentait une trop large ceinture, et les Franks étaient trop peu nombreux pour fermer toute issue aux assiégés, comme le firent les Allemands, au siège de 1871. Et puis, les Franks si actifs, si prompts à l'attaque, auraient-ils eu la persévérance qui fit souvent défaut aux Grecs, pendant le siège de Troie? Il leur suffisait de répéter fréquemment leurs invasions, pendant dix ans. C'était de la sorte que procédaient les barbares pour tout désorganiser. « Les invasions, dit M. Guizot, étaient des événements essentiellement partiels, locaux, momentanés. Une bande arrivait en général très peu nombreuse; les plus puissantes, celles qui ont fondé des royaumes, la bande de Clovis par exemple, n'étaient guère que de cinq à six mille hommes; la nation entière des Bourguignons ne dépassait pas 60,000 hommes. Elle parcourait rapidement un territoire étroit, emmenant son butin, tantôt s'établissait quelque part, soigneuse de ne pas trop se disperser[1]. » Ainsi seulement, on peut expliquer comment le cours de la Seine, en amont et en aval, restait assez libre pour que Geneviève songeât à sortir de la ville, à la tête d'une flotte de nautes, afin de procurer des vivres et de venir au secours de ses concitoyens.

1. *Histoire de la civilisation en France.*

Digitized by Google

CHAPITRE X

RELATIONS DE SAINTE GENEVIÈVE ET DU ROI CHILDÉRIC
ELLE OUVRE MIRACULEUSEMENT LES PORTES DE PARIS



IEN qu'il fût infidèle, barbare et de mœurs dissolues, Childéric, roi des Franks, se sentit pénétré d'une vive admiration pour le courage et la charité héroïques de sainte Geneviève. Pendant tout le temps qu'il séjourna à Paris, il l'entoura d'une vénération et d'une dévotion si profondes, que le biographe de la Sainte renonce à l'exprimer suffisamment par le langage.

Ce prince était fils de Mérovée[1], que tous les Franks avaient reconnu pour roi, après la défaite d'Attila, et il lui avait succédé en 456. Mais ayant révolté ses sujets par le dérèglement de ses mœurs, il se vit contraint de fuir chez Bazin, roi de Thuringe, au delà du Rhin. Pendant son absence, les Franks, qui servaient dans les armées romaines, en qualité d'auxiliaires, obéirent à Ægidius, maître de la milice romaine dans les Gaules. Un leude fidèle à Childéric, Viomade, poussa l'officier romain à opprimer ses nouveaux soldats, et, quand le mécontentement fut grand, il envoya à son maître une moitié de pièce d'or, signal convenu entre eux d'un retour possible.

Childéric revint et fut bien accueilli. Il était à peine remonté sur le

1. Le rhéteur Priscus parle d'un prince frank venu à Rome en ambassade, adopté et secouru en 451 par le général romain Aétius contre un frère qu'il battit, malgré le secours d'Attila, près de Châlons-sur-Marne. Comme on ne trouve de roi des Franks en Gaule, à cette époque, qu'un Mérovée, c'est sans doute celui-ci. Mérovée, selon l'opinion commune, donna son nom aux rois de sa race.

Digitized by Google

trône qu'il vit arriver chez lui la femme de son hôte Bazin; et comme il lui demandait pourquoi elle était venue d'un pays si éloigné : « Si j'avais, répondit-elle, trouvé un prince qui eût plus de bravoure et de grandeur, j'aurais été le chercher au delà des mers. » Childéric, flatté de cette réponse, se décida à l'épouser, car les Franks, peuple païen et à demi barbare, avaient une faible idée de la sainteté du mariage.

Ce prince fit, sous la conduite d'Ægidius et ensuite du comte Paul, plusieurs campagnes contre les Visigoths, les Saxons et les Allemands qui ravageaient les Gaules. Dans ces diverses expéditions, il eut occasion de passer par Paris qui était sous la domination des Romains, et d'apprécier la forte situation de la ville. C'est alors probablement que lui vint la pensée de s'en emparer : ce qu'il fit après un long siège, comme nous venons de le raconter, et c'est pendant le temps qu'il l'occupa, qu'il entra en relations avec sainte Geneviève. Loin de paraître offensé de la part active que la Sainte avait prise dans la résistance de Paris et des secours qu'elle avait procurés à ses habitants, il l'honora au contraire comme le méritaient son courage et sa vertu; il aurait cru commettre une sorte d'impiété, s'il avait refusé quelque chose à l'épouse du Dieu qu'il n'adorait pas cependant. Et, à l'imitation du roi, tous les seigneurs de la cour entouraient Geneviève d'égards et de vénération. Le chroniqueur ne cite qu'un exemple du culte attentif et respectueux de Childéric, mais il est mémorable et glorieux pour la Sainte qui accomplit un miracle, à cette occasion.

Les Franks campaient dans les plaines voisines, et leur roi lui-même demeurait dans le camp. Or, il arriva un jour que Childéric ayant condamné à mort des prisonniers, Geneviève en fut informée et s'empressa d'aller trouver ce prince qui était dans la ville. Mais celui-ci, redoutant son influence, sortit de Paris secrètement, et ordonna qu'on fermât les portes derrière lui. Geneviève, avertie par un messager fidèle, suivit l'élan de sa charité, traversa la cité et arriva aux remparts. Mais les portes étaient fermées : la Sainte les toucha du doigt, et elles s'ouvrirent devant elle, à la grande stupeur des sentinelles qui les gardaient, et ce fut, au milieu de la foule, pleine d'admiration, qu'elle parut devant Childéric. Le roi, confondu de voir son plan déjoué, n'en conçut que plus de respect

Digitized by Google

pour la Sainte, et lui accorda comme toujours la grâce des condamnés, au moment où ils allaient avoir la tête tranchée.

Baronius, après avoir rapporté ce fait et rappelé le respect de ce roi, idolâtre et sans mœurs, pour sainte Geneviève, reproche à une partie de la noblesse française de s'être jetée par opposition dans une sacrilège réforme. « Vous voyez et vous admirez sans doute que ce roi barbare, adonné au culte des idoles, ennemi des Romains, envahisseur des Gaules, et, en outre, comme l'atteste saint Grégoire de Tours, débauché, ait tellement honoré une vierge chrétienne qu'il ait, à sa prière, et comme sur l'ordre de Dieu, retenu et remis au fourreau, sans une tache de sang, le glaive déjà levé pour frapper. Comprenez par là combien les hérétiques sont pires que les infidèles, et combien sont dégénérés de cette pieuse noblesse des Franks ceux qui, tout en se déclarant fidèles, sont cependant surpassés par un roi païen, pour la vénération et le culte des Saints. »

On voit quel jour précieux jette la Vie de sainte Geneviève sur un règne obscur de nos annales. Elle a été utilisée au même titre que les chroniques du VI^e^ et du VII^e^ siècle, pour l'histoire de la Gaule, à l'époque des rois Childéric I^er^ et Clovis I^er^[1]. On y rencontre partout des descriptions ou de simples mentions de localités et d'édifices, des noms et des titres de personnes, des détails qui nous font connaître quel était alors l'état du pays. Le biographe nous montre Childéric entrant librement à Paris, exerçant dans cette ville la justice criminelle et paraissant agir envers la cité en maître absolu. On trouve là un complément de ce que nous apprend Grégoire de Tours, au sujet de ce prince et de son alliance avec le gouvernement romain, en Gaule.

« Donc Childéric combattit à Orléans; quant à Odovacre, il vint à Angers avec les Saxons. Dans ce temps-là, une cruelle épidémie décima le peuple. Cependant, Ægidius mourut, laissant un fils appelé Syagrius. Après la mort d'Ægidius, Odovacre reçut des otages d'Angers et

1. L'Académie des inscriptions avait proposé naguère de rechercher dans les *Actes des Saints* le complément de l'histoire mérovingienne. Le sujet de concours était trop vaste, il est vrai, et l'Académie a dû le retirer, mais il présentait un intérêt digne de fixer l'attention de ceux qui continuent nos historiens de France.

Digitized by Google

d'autres lieux. Les Bretons furent chassés par les Goths du pays de Bourges, un grand nombre d'entre eux ayant été tués à Bourg de Déols. Mais le comte Paul, avec les Romains et les Franks, attaqua les Goths et remporta un grand butin. Cependant Odovacre arriva à Angers, le roi Childéric y vint le lendemain, et, le comte Paul ayant été tué, il occupa la ville. En ce jour, un grand incendie détruisit l'église. Sur ces entrefaites, la guerre éclata entre les Saxons et les Romains, mais les Saxons, prenant la fuite, perdirent beaucoup des leurs par le glaive des Romains qui les poursuivaient. Les Franks, après en avoir tué une grande multitude, se rendirent maîtres de leurs îles et les ravagèrent. Cette même année, le neuvième mois, il y eut un tremblement de terre. Odovacre traita avec Childéric, et à eux deux ils soumirent les Allemands qui avaient dévasté une partie de l'Italie[1]. »

Le père de notre histoire ne nous dit pas ce que fit Childéric, depuis cette époque jusqu'à la fin de son règne. Le récit du biographe comble cette lacune. Après avoir combattu sur les rives de la Loire pour le compte des Romains, puis contre les Allemands avec Odovacre, le roi frank, continuant ses courses à travers les Gaules, assiégea Paris et s'en empara. Ce fut alors qu'il eut l'occasion d'agir à l'égard de cette ville de la manière dont parle l'hagiographe, c'est-à-dire en souverain. L'alliance romaine ne l'arrêtait plus; après la mort du chef de la milice, il s'était soustrait insensiblement à une autorité qui n'avait pas été transmise officiellement d'Ægidius à son fils Syagrius, et qui, du reste, n'avait plus de sanction, depuis la chute de l'empire.

1. *Hist. Francor.*, l. II, cap. 18.

Digitized by Google

CHAPITRE XI

CONVERSION DE CLOVIS OBTENUE PAR LES PRIÈRES DE SAINTE GENEVIÈVE
RELATIONS DE LA SAINTE AVEC CE PRINCE LA REINE CLOTILDE ET LES AUTRES MEMBRES DE LA FAMILLE ROYALE

En établissant une communauté où de saintes filles se consacraient, sous sa direction, au service de Dieu, en élevant un temple destiné à honorer la mémoire des premiers Apôtres de la France, en montrant par ses exemples quelles vertus peut enfanter l'Évangile, Geneviève avait fait beaucoup pour la Religion. Lorsqu'elle semait autour d'elle les miracles, et quand elle protégeait l'existence de la cité contre deux terribles fleaux : la guerre et la famine, elle inaugurait ce ministère de protection et de charité qu'elle ne cessa plus d'exercer; mais sa tâche n'était pas remplie. Dieu voulait que la bergère de Nanterre couronnât sa carrière, en s'associant à l'œuvre la plus importante pour l'avenir d'un peuple : la fondation d'un état stable et régulier, et à l'acte le plus utile pour la religion, surtout à cette époque : la conversion d'un prince barbare et païen. Geneviève va devenir l'inspiratrice et la conseillère du premier roi chrétien de France, et, ainsi, elle méritera véritablement le titre de Patronne de Paris et de la France.

Le biographe de la Sainte nous a laissé bien peu de détails sur ses rapports avec Clovis et la famille de ce roi. Évidemment, l'auteur coupait court, parce que c'étaient là des faits connus de tous, et qu'il ne voulait pas allonger inutilement son récit. C'est à l'aide de quelques

Digitized by Google

rapprochements entre la belle histoire de Clovis et quelques documents appartenant à celle de Geneviève, que nous avons pu donner à ce chapitre un intérêt à la fois religieux et historique.

Childéric, roi des Franks, dont nous venons d'admirer le respect extraordinaire pour notre Sainte, mourut à Tournay en 481, après un règne de vingt-quatre ans : il en avait passé huit dans l'exil, huit en guerre contre les ennemis des Romains dans les Gaules, et les huit autres en paix. Son fils Clovis lui succéda. C'était là un instant solennel pour la chrétienté et surtout pour les catholiques des Gaules. Les Visigoths et les Bourguignons étaient ariens, et persécutaient les catholiques de leur domination, surtout les évêques, auxquels ils reprochaient, outre leur attachement à la foi orthodoxe, des intelligences vraies ou supposées avec les Franks. Nous voyons, en effet, plusieurs évêques écrire à Clovis pour le féliciter de son heureux avènement au trône, et saint Remi lui donner des conseils, comme il eût fait à un prince chrétien.

Cette attitude de l'épiscopat des Gaules vis-à-vis d'un barbare, et le grand respect de celui-ci pour les évêques n'ont rien qui doive surprendre. Il n'y avait plus alors dans la société civile ni peuple, ni gouvernement; l'administration impériale était tombée, la dissolution était partout, le pouvoir et la liberté étaient atteints de la même stérilité, de la même nullité. Dans la société religieuse, au contraire, se révélait un peuple très animé, un gouvernement très actif. Partout se rencontraient et se développaient les germes d'une activité populaire très énergique et d'un gouvernement très fort. Les évêques étaient les chefs naturels des villes, ils administraient le peuple dans chaque cité, ils le représentaient auprès des barbares; ils étaient ses magistrats au dedans, ses protecteurs au dehors. Ayant plus d'expérience et d'intelligence politique que les princes barbares nouvellement arrivés de Germanie, ils devinrent leurs conseillers. Ils les dirigèrent dans la conduite qu'ils avaient à tenir envers les peuples vaincus, pour hériter de la domination romaine.

De leur côté, ne se sentant plus protégés par les empereurs, ils étaient disposés à reconnaître pour souverain un prince qui pût les défendre contre leurs ennemis. Clovis paraissait digne de cette succes-

Digitized by Google

sion, mais il était païen, et c'était un obstacle à l'accomplissement de leurs vœux.

L'ancienne religion des Franks était le polythéisme germanique. Ce polythéisme, peu connu sous sa forme primitive, l'est un peu mieux sous celle que lui donna la révolution appelée par les érudits : réforme d'Odin. On sait qu'il renfermait quelques dogmes ou traditions sur l'origine du monde et celle de l'homme, et qu'en admettant trois grandes divinités, Odin, Thor ou Donar, et Zio ou Saxnot, divinités que les romains assimilèrent, à cause de leurs attributs, à Mercure, à Jupiter et à Mars, il rendait une sorte d'hommage à l'unité divine; il reconnaissait l'existence d'un Dieu supérieur, dont les autres divinités n'étaient que des manifestations. Toutefois, une telle religion ne pouvait offrir au christianisme la même résistance que le paganisme romain. Elle était moins savante, elle n'avait ni corps sacerdotal, ni lettrés pour interpréter ses symboles; elle ne nous a laissé de monuments d'aucun genre, ni temples, ni ruines, ni poèmes ou chants sacrés, à peine quelques superstitions populaires que l'Église et les conciles ont travaillé, pendant plusieurs siècles, à combattre ou à déraciner.

Tout prouve que le clergé catholique préparait la conversion du jeune prince. Nous voyons les prélats et les principaux seigneurs des Gaules solliciter Clovis de prendre une épouse chrétienne, et, d'après l'éloge qu'ils lui firent de Clotilde, fille de Chilpéric, il la fit demander en mariage à Gondebaud, son oncle. Il chargea de cette négociation un seigneur de sa cour, nommé Aurélien, qui, étant chrétien, devait avoir à cœur de mener à bonne fin une mission si importante.

Clotilde avait été élevée à la rude école de l'adversité. Son père, tombé entre les mains de Gondebaud, à la suite d'une guerre civile, avait été tué ainsi que les deux frères de cette princesse. Elle avait vu sa mère, bonne et généreuse femme qui s'était fait aimer des Gaulois, arrachée de ses bras, livrée aux outrages d'une soldatesque furieuse, et jetée à l'eau avec une pierre au cou. Sa sœur, nommée Chroma, prit l'habit religieux. Elle-même, élevée entre les murs de ce palais rougi du sang de son père et de ses frères, ayant toujours sous les yeux l'ineffaçable spectacle de l'agonie de sa mère se débattant contre les assassins,

Digitized by Google

était remplie de tristesse. Elle supportait avec peine la vue de Gondebaud et de ses complices, au milieu desquels, néanmoins, elle était forcée de vivre. Elle devait donc saisir l'occasion de se soustraire à la surveillance d'un oncle farouche et soupçonneux; aussi, lorsque celui-ci lui demanda, en présence de toute la cour, si elle voulait épouser Clovis quoique païen, la jeune princesse n'hésita pas à donner son consentement. Gondebaud, ne trouvant aucun prétexte pour s'opposer à la demande de Clovis, et sachant qu'il s'était avancé sur la frontière avec un corps d'armée, consentit, quoique à regret, à lui donner sa nièce. Le mariage fut célébré à Soissons, avec une grande solennité.

La description intéressante que Sidoine Apollinaire fait du cortège d'un jeune chef salien, qu'il avait vu à Lyon se rendant chez le préteur pour y célébrer son mariage avec la fille du roi des Burgondes, nous donne une idée de la pompe déployée à cette occasion.

« Quel dommage, écrit-il à son ami Domnitius, que vous n'ayez pas vu le cortège du jeune Sighismer, prince du sang royal des Franks, au moment où il se rendait au prétoire, précédé et suivi de chevaux couverts de caparaçons étincelants de pierreries! Le prince était encore le plus bel ornement de cette pompe. Sa chevelure d'or brillait pardessus l'or de ses vêtements, son teint resplendissait comme l'écarlate de son habit, sa peau ne le cédait pas en blancheur à la soie qui rehaussait sa parure. Il marchait à pied, entouré d'une troupe de chefs de tribus et de guerriers dont la vue inspirait la terreur, même au sein de la paix. Ces guerriers avaient aux pieds des bottines de peaux de bêtes revêtues de poil, leurs jambes étaient nues depuis le genou; leurs saies courtes et serrées étaient de soie verte bordée d'écarlate, et descendaient à peine aux jarrets; ils portaient leur épée suspendue à l'épaule par de longs baudriers; une agrafe maintenait flottante leur robe de fourrure. A la main, ils tenaient le javelot à crochet (hang), ou la hache à deux tranchants; leur bras gauche était couvert d'un bouclier bordé d'argent et orné au centre d'une bosse dorée qui rayonnait magnifiquement aux rayons du soleil [1]. »

1. Sidonius Apollinaris, IV, 20.

Digitized by Google

A peine assise sur le trône, Clotilde, qui s'était concilié la confiance du roi, son époux, faisait auprès de lui tous ses efforts, pour le déterminer à embrasser le christianisme. Elle était soutenue, dans cette entreprise, par les prières de Geneviève et des évêques des Gaules. Mais Clovis, bien que plein d'admiration pour les vertus de la reine et du respect pour sa foi, ne manifestait pas l'intention de l'embrasser. Ces grandes conversions ne sont pas l'effet de la volonté, ni de l'entendement humain, elles ne s'opèrent qu'avec le secours des grâces victorieuses que le Seigneur accorde quand il lui plaît. Clovis permit, cependant, à la reine de faire baptiser ses enfants. Malheureusement, le premier, nommé Ingomir, mourut dans la semaine même de son baptême. Le roi éclata en reproches et ne manqua pas d'attribuer cette mort à la colère de ses dieux. C'était là une rude épreuve pour la foi de Clotilde, mais cette princesse avait une âme forte : elle répondit, que, bien loin de regarder la mort de son fils comme un malheur, elle s'estimait heureuse de le voir appelé par le Tout-Puissant plutôt à son royaume qu'aux misères cachées sous le plus beau diadème. L'année suivante, elle eut un second fils qui fut également baptisé et qui reçut le nom de Clodomir. Ce prince étant tombé malade, le roi, transporté de colère, dit à Clotilde : « Voilà l'effet de votre entêtement, mon fils mourra comme son frère pour avoir été baptisé au nom de votre Christ » ; et déjà il menaçait de chasser tous les chrétiens de son royaume. C'est ainsi que Dieu se plaisait à prolonger l'épreuve de sa servante, mais il se laissa toucher cette fois par ses prières, et le jeune prince revint à la santé. Les préventions de Clovis se dissipèrent avec son chagrin, et sa confiance en Clotilde ne souffrit plus d'altération.

Il voulut, à partir de ce jour, la combler de richesses. Mais, la reine qui n'avait d'autre ambition que d'étendre le règne de Jésus-Christ, lui répondit : « Le bonheur d'une chrétienne est pour la vie future, je ne vous demande d'autre faveur que de vous entretenir souvent de cette félicité que je ne désire pas moins pour vous que pour moi. » En conséquence, elle ne cessa plus de l'exhorter à renoncer aux idoles pour adorer le vrai Dieu, « le seul, disait-elle, qui, d'une parole, a tiré la terre et la mer du néant, qui les remplit de créatures vivantes de

Digitized by Google

toute espèce, et qui orne les cieux de cette multitude innombrable d'astres étincelants ». Un jour surtout qu'il la quittait pour aller faire la guerre aux Allemands et aux Suèves qui avaient passé le Rhin, elle insista davantage : « Seigneur, lui dit-elle, si vous voulez vous assurer la victoire, invoquez le Dieu des chrétiens; c'est le Dieu des armées, c'est le maître des succès et des revers. N'oubliez pas la parole qu'en ce moment je vous donne en son nom; si vous recourez à lui, rien ne pourrra vous résister[1] ».

Clovis rencontra les Allemands à Tolbiac, aujourd'hui Zulpich, à cinq lieues de Cologne. Il donna le signal du combat, en invoquant à haute voix le secours des dieux teutons. Aussitôt, ses troupes s'ébranlèrent; elles formaient un coin, dont la pointe était tournée vers les lignes ennemies et dont les flancs étaient couverts par des escadrons de cavalerie. Les Allemands, moins expérimentés, engagèrent l'action par masses confuses. Ils environnaient, enveloppaient, attaquaient avec furie les bataillons franks, en brisaient les rangs et forçaient les défenseurs de la Gaule à combattre par petites divisions, ou corps à corps. En vain le chef salien fit des prodiges de valeur avec sa cavalerie, en vain ses intrépides antrustions semèrent la mort sur leur passage, les Allemands étaient partout victorieux. Les confédérés se débandaient, et Clovis lui-même, qui n'avait jamais reculé, était entraîné par le torrent des fuyards. Vainement, il employa tour à tour, pour les rallier, les prières, les reproches et les menaces.

Aurélien lui représenta que le découragement des Romains leur venait de la pensée qu'ils combattaient pour un prince idolâtre, que s'il voulait promettre de se faire chrétien il allait ranimer leur ardeur. Alors, Clovis se rappela les récits merveilleux que son épouse lui avait faits de la puissance du Dieu des chrétiens. « O Christ, s'écria-t-il, en gémissant et en se prosternant à la vue de toute son armée, vous que Clotilde invoque comme le fils du Dieu vivant! j'implore votre secours. Je me suis inutilement adressé à mes dieux, j'ai éprouvé qu'ils n'ont aucun pouvoir. Je vous invoque donc, je crois en vous. Délivrez-

1. Greg. Tur., l. II, c. xxx.

Digitized by Google



BATAILLE DE TOLBIAC

(ÉGLISE SAINTE-GENEVIÈVE, PEINTURE MURALE.)

Digitized by Google

Digitized by Google

moi de mes ennemis, et je me ferai baptiser en votre nom. » Tout changea aussitôt, l'espoir renaquit dans l'âme des Gallo-Romains qui reprirent l'offensive avec un courage imprévu ; les Allemands, frappés d'une terreur panique, reculèrent de toutes parts, leur roi succomba, et le champ de bataille resta à Clovis [1].

Le vainqueur s'empressa de tenir sa parole. En repassant par Toul, au retour de son expédition, il eut l'occasion de voir un saint et savant prêtre, nommé Védaste ou Vaast, qui menait dans cette ville une vie retirée, et il l'emmena avec lui afin qu'il l'instruisît, sur la route, des mystères de la foi. Quelle ardeur dans ce barbare, et comme il correspondait promptement à la grâce! Clotilde, informée de ce qui s'était passé, pria saint Remi de l'accompagner en Champagne pour aller au-devant du roi. Dès que le prince l'aperçut, il lui cria : « Clovis a vaincu les Allemands, et vous avez triomphé de Clovis. Ce que vous désirez si vivement va s'accomplir, mon baptême ne peut être longtemps différé. — C'est au Dieu des armées, répondit la reine, qu'est due la gloire de ces deux triomphes; » et elle lui présenta l'évêque de Reims.

Saint Remi acheva l'instruction de Clovis et le disposa par le jeûne, la pénitence et la prière, à recevoir le sacrement de la régénération.

1. Tel est le sujet de la magnifique peinture qui comprend les trois premiers entre-colonnements du bras de la croix, côté de la chapelle de la Sainte, église Sainte-Geneviève, et que nous reproduisons.

A gauche, les Allemands s'avancent au galop de leurs chevaux; leur roi, menacé par l'archange saint Michel, détourne son cheval et s'apprête à fuir. Dans les airs, l'archange Raphaël tient déployé l'étendard de la croix, avec lequel il repousse les lances des ennemis.

A droite, Sigebert, roi des Ripuaires, atteint d'une blessure au genou, est forcé de quitter le combat : on le porte à l'écart, et le désordre se met parmi ses soldats qui fuient vers les chariots gardés par les femmes. Celles-ci repoussent les fugitifs; l'une d'elles, dans son désespoir, jette son fils au milieu d'eux, préférant le voir mort que de l'entendre appeler le fils d'un lâche.

Dans le ciel, un ange montre le Tout-Puissant qui vient en aide aux Franks, et leur rend le courage. C'est l'épisode que représente le panneau du milieu.

L'artiste nous met sous les yeux Clovis, dont les troupes ont reculé déjà par trois fois, et son fils Thierry désarçonné, cherchant à repousser le cheval qui va lui passer sur le corps. Le chef des Franks pense alors au Dieu dont lui a parlé Clotilde; il lève les yeux au ciel, étend les bras et jure de se faire chrétien si la victoire couronne ses armes. Sa prière est entendue. Le Christ entr'ouvre, d'une main, les nuées pour livrer passage aux légions célestes; de l'autre, il indique à celles-ci l'armée qu'elles doivent mettre en fuite. Des anges sonnent de la trompette; l'un d'eux tire l'épée; du milieu des nuages, d'autres lancent des foudres. La victoire est à Clovis.

Digitized by Google

Comprenant toute l'importance de cette cérémonie, il voulut lui donner un éclat incomparable. Les maisons furent tapissées de tentures. Des drapeaux et des banderoles surgirent au sommet des édifices. Des voiles de couleur, jetés d'un toit à l'autre, formèrent au-dessus des rues des voûtes transparentes. L'église même et le baptistère étaient ornés avec plus de magnificence encore. On y alluma une quantité prodigieuse de cierges, dont la cire, mêlée des parfums les plus exquis, embaumait les airs, en se consumant, et impressionnait vivement un peuple naturellement vif et accoutumé à une vie militaire. Mais ce qui frappa pardessus tout ces barbares, plus préoccupés des choses de la guerre que du culte de leurs dieux, ce fut le nombre et la modestie angélique des ministres sacrés, et l'appareil majestueux de nos cérémonies. Le roi, transporté d'admiration, dit à saint Remi qui le conduisait par la main : « Mon père, est-ce là le royaume de Dieu que vous m'avez promis ? — Non, prince, répondit l'évêque, ce n'en est que l'ombre », et, en lui montrant les fonts sacrés : « Voilà, poursuivit-il, la porte qui nous y conduit. » Clovis demanda le baptême, et le saint évêque dit : « Courbe la tête, fier Sicambre, brûle ce que tu as adoré, et adore ce que tu as brûlé. »

Les deux sœurs du roi frank, Alboflède et Lanthilde, et trois mille de ses compagnons d'armes suivirent son exemple.

A quelques jours de cette solennité, raconte Frédégaire, Remi, prêchant devant la truste, vint à parler de la Passion. Il rappelait le supplice du Christ mort sur la croix, quand il fut brusquement interrompu. Clovis s'était levé : « Que n'étions-nous là mes Franks et moi, s'écria-t-il frémissant de fureur, nos francisques l'auraient sauvé ou vengé ! » La ferveur, sinon l'intelligence de la foi catholique, était entrée dans l'âme de ce rude adepte. Le prélat, afin de l'attacher à l'Église par un second lien non moins puissant, le sacra roi, comme faisaient les prêtres d'Israël.

Cette conversion attira l'attention de tout l'univers catholique, qui voyait le chef de la nation la plus belliqueuse et la plus puissante, depuis la décadence de l'empire, se déclarer pour la vraie foi, tandis que tous les souverains, qui n'étaient pas idolâtres, ou professaient, ou

Digitized by Google

protégaient l'hérésie. En Orient, l'empereur Anastase était livré aux Eutychéens. Les rois goths en Espagne et en Italie, le roi des Bourguignons dans les Gaules, et celui des Vandales en Afrique, professaient l'Arianisme, pendant que les Anglo-Saxons en Bretagne, et tous les peuples du Nord étaient encore plongés dans les ténèbres du paganisme.



(Église Sainte-Geneviève, peinture de M. J. Blanc).

Le saint pape Anastase II écrivit au roi des Franks pour le féliciter de ce grand évènement, qui donnait à l'Église un fils sage et valeureux, capable de la défendre lui seul contre ses innombrables et furieux ennemis ; pour saluer en lui le premier souverain de la nation, qui, seule catholique encore parmi les races barbares, fondait le monde nouveau sur les ruines du monde antique. C'est pour ce motif que les rois franks reçurent le titre de *Rois très chrétiens,* et la France le titre de *fille aînée de l'Église:* titres qui ont fait la grandeur et la prospérité de notre pays, pendant des siècles, c'est-à-dire jusqu'au jour où reniant notre glorieuse origine, nous nous sommes précipités volontairement dans la décadence et la dissolution.

Nous avons rappelé au lecteur la conversion du premier roi de France, parce que c'est là un fait qui a exercé une influence considérable

Digitized by Google

sur la destinée de la ville et des peuples dont Geneviève était la protectrice, et, surtout, parce que tous les historiens s'accordent à dire que cette conversion fut due aux prières de notre Sainte.

Clovis eut successivement pour résidences Tournai, Soissons et Paris. Ces trois villes devinrent, tour à tour, capitales des contrées soumises à son autorité, à mesure que ses conquêtes s'étendirent de plus en plus dans l'intérieur du pays. Quand il ne possédait encore que quelques cantons, tous enfermés dans la Gaule-Belgique, il résidait à Tournai qui se trouvait au centre de ses petits États. Lorsque la défaite et la fuite de Syagrius eurent placé sous sa domination tout le nord de la Gaule jusqu'à la Seine, Soissons devint sa capitale. Plus tard, après avoir étendu sa puissance sur l'Ile-de-France, il entra à Paris et y établit le siège de son gouvernement.

Il est difficile de préciser l'époque de ce dernier fait, et, par conséquent, de déterminer la date où commencèrent les rapports suivis que ce prince et sainte Clotilde entretinrent avec sainte Geneviève. Cependant, les confédérés armoriques ayant désarmé après le baptême de Clovis, il est probable que Paris, dont les habitants agissaient de concert avec eux, ouvrit ses portes, vers l'an 497. Ce qu'il y a de certain, c'est que, l'an 507, Clovis préparait à Paris, qui semble avoir été depuis longtemps sa capitale, sa grande expédition contre Alaric. On peut donc conclure avec une grande vraisemblance que Clovis connut Geneviève, dans les années qui suivirent son baptême, sinon immédiatement après, c'est-à-dire dans les dernières années du v^e^ siècle.

Quoi qu'il en soit de l'époque où commencèrent ces relations, nous savons qu'aussitôt après avoir fixé à Paris le siège de son gouvernement, le roi des Franks recourut aux prières et aux lumières de notre Sainte, qu'il la prit pour conseillère, et que, jusqu'à la fin de sa vie, la vierge de Nanterre entretint avec ce prince des rapports d'amitié.

On s'étonnera peut-être de cette influence que, malgré l'obscurité de son origine et l'humilité volontaire de sa condition, Geneviève eut bientôt acquise sur l'esprit du glorieux conquérant. Mais l'héroïsme de la Sainte, pendant le siège de Paris, était présent à l'esprit de tous, et devait lui attirer la considération d'un roi naturellement admirateur des grandes

Digitized by Google

âmes. Clovis, d'ailleurs, se rappelait la vénération de son père pour Geneviève; il avait été témoin des honneurs qu'elle en avait reçus; il ne voulut pas lui qui, durant sa vie, témoigna un tel respect non seulement aux évêques mais à tous les ministres de l'Église, paraître inférieur sur ce point à Childéric. Comme son père, il entoura Geneviève de vénération et lui donna mille marques de bienveillance.

L'humble fille, cependant, était loin de rechercher les honneurs ou de s'en réjouir; jamais, dans le cours de sa carrière, au milieu des transports de reconnaissance et d'admiration des peuples, elle n'éprouva un vain sentiment de complaisance pour elle-même. Habituée à faire servir au bien les grâces même temporelles que lui ménageait la Providence, elle n'usa de son crédit auprès du monarque que dans l'intérêt du prochain, ou pour la gloire de la religion. Très souvent, à l'exemple de son père, Clovis lui accorda la liberté des prisonniers, et souvent aussi, à la prière de Geneviève, il fit grâce à des coupables déjà condamnés à mort, au moment même où ils allaient subir leur supplice. Toutes les fois qu'elle recourut à sa générosité en faveur des pauvres, il lui ouvrit ses trésors et s'empressa de lui donner au delà de ses demandes.

Voilà ce que rapporte l'historien primitif; s'il n'entre pas dans d'autres détails, c'est parce que tous les lecteurs contemporains les connaissaient et les gardaient fidèlement dans leur mémoire.

Quand à la liaison de Clotilde et de Geneviève, nul doute qu'elle ne se soit formée avant même que les deux Saintes eussent eu le bonheur de se voir. Bien que de conditions différentes, ces deux âmes semblaient faites l'une pour l'autre. La première, élevée dans la pompe et le luxe des cours, tempérait par une affabilité chrétienne la fierté naturelle aux grands, surtout chez les barbares. L'autre, née dans la médiocrité, avait, dès l'enfance, puisé dans son cœur et dans les pratiques de la vie religieuse la noblesse d'une âme vraiment royale. Rien n'élève la pensée, n'ennoblit les sentiments, ne développe notre grandeur native et ne perfectionne l'éducation, autant que la vie religieuse. Geneviève et Clotilde avaient, du reste, été élevées à la même école, auprès du même maître; l'une et l'autre, elles avaient appris du divin crucifié à mépriser le monde et ses vanités. Accablées par l'adversité, c'est dans la piété, la religion et les exercices

Digitized by Google

de la charité qu'elles avaient cherché et trouvé le seul remède capable d'adoucir l'amertume de leur affliction. Geneviève en un mot était digne de Clotilde, Clotilde méritait d'avoir pour amie Geneviève. Depuis longtemps elles se désiraient; bien que séparés par la distance, leurs cœurs se comprenaient et s'unissaient dans les mêmes pensées et les mêmes espérances. Le cœur de Clotilde isolé dans la foi, au milieu des païens, et souvent éprouvé, dut puiser d'ineffables consolations dans le cœur si tendre et si ferme de Geneviève, et en recevoir la lumière et la force pour attendre et préparer le triomphe de la foi.

Après la conversion du roi, elles se recherchèrent avec un empressement réciproque, et Clotilde trouva dans l'intimité de sainte Geneviève une source de grâces, qui concoururent à la rendre de plus en plus digne de la couronne des Saints que l'Église lui a décernée. Toutes les deux, elles vont préparer un grand règne, et inspirer au monarque des projets capables d'illustrer et de servir la religion. Ayant ainsi passé près de dix-huit ans dans ces douces et pieuses relations, elles voulurent encore prolonger leur amitié au delà de leur vie mortelle; leurs cendres furent réunies, après la mort, comme leurs cœurs l'avaient été pendant la vie.

« Telle est, dit un pieux auteur, l'amitié chrétienne : dégagée des intérêts du temps, elle ne considère ni la condition, ni la naissance; plus qu'humaine par les sentiments qui l'inspirent, on pourrait presque l'appeler divine à cause de son objet; car les vrais chrétiens ne s'aiment pas en eux et pour eux, mais en Celui et pour Celui qui est tout le bien, toute la perfection, et hors de qui rien n'est aimable. Lorsque, par cette union ineffable, plusieurs âmes se sont comme rencontrées en Dieu, leur amitié est parfaite, parce qu'elles ne sauraient s'aimer sans aimer Dieu, et qu'elles s'aiment d'autant plus qu'elles aiment Dieu davantage. Elles n'ont plus qu'une seule pensée, qu'un seul sentiment; elles respirent ensemble pour ainsi dire, et vivent de la même vie, de la vie de la foi, de l'espérance et de la charité; c'est comme un avant-goût de la céleste patrie. »

Ce ne fut pas seulement sur Clovis et sur la pieuse Clotilde que s'exerça l'influence sanctifiante de sainte Geneviève, elle s'étendit aux autres membres de la famille royale. Clovis avait une sœur qu'il aimait

Digitized by Google

tendrement, Alboflède, baptisée en même temps que lui, et une fille, Théodechilde, qui, toutes les deux, se consacrèrent à Dieu dans l'état de virginité. Bien que le biographe ne les mentionne pas parmi les disciples de notre Sainte, nous partageons volontiers le sentiment d'un historien déjà cité [1], qui attribue à ses exemples et à ses leçons la vocation de ces deux princesses. Si on considère, en effet, la faveur dont Geneviève jouissait à la cour, et si on se rappelle, d'un autre côté, ce que nous avons dit de la direction qu'elle exerçait sur les vierges sacrées de Paris, nul doute que sa sainteté n'ait fait éclore, sur les marches du trône qu'elle protégeait, ces suaves fleurs de virginité.

La première, Alboflède, étant morte peu d'années après, fut si amèrement pleurée de Clovis qu'il négligea les affaires de l'État, et que saint Remi dut le rappeler aux devoirs du gouvernement. « Pourquoi pleurer cette sœur, cette fleur virginale qui répand son parfum en présence de Dieu, et qui a reçu une couronne céleste pour récompense de sa virginité? Seigneur, éloignez de vous ce chagrin; il vous reste vos États à gouverner : vous êtes le chef des peuples et sur vous repose leur conduite. » Quant à la seconde, Théodechilde, elle apparaît à peine dans les chroniqueurs, comme ces vierges, dont le peuple chrétien ne fait qu'entrevoir le doux et pur visage, au jour de leur consécration, et qui, ensuite, dérobent à tous les regards, comme à tous les périls, leur jeunesse et leur innocence.

1. M. Artaud.

Digitized by Google

CHAPITRE XII

RAPPORTS SPIRITUELS DE SAINTE GENEVIÈVE ET DE SAINT REMI
VOYAGE DE LA SAINTE A LAON
GUÉRISON MIRACULEUSE D'UNE PARALYTIQUE



OMMENT la vierge de Nanterre devint-elle si respectable au roi et si chère à sainte Clotilde? Lorsque saint Germain eut cessé de vivre, elle éprouva un profond chagrin de la mort de celui qui l'avait révélée à elle-même, qui toujours s'était montré son protecteur et son ami, et dont le souvenir seul l'avait préservée de la fureur des Parisiens. Mais le chrétien sourit, même à travers ses larmes; ce « *Fiat!* » témoignage de confiance et d'amour qui console, qui rend heureux celui qui le prononce, lui seul sait le dire. Après avoir payé à la mémoire de l'évêque d'Auxerre le tribut de ces saintes larmes, dont elle avait le don, Geneviève chercha dans le voisinage de Paris un directeur spirituel qui, par ses vertus et ses lumières, lui rappelât son père, saint Germain. Son choix se fixa sur saint Remi, et c'est par lui, disent les historiens, qu'elle avait connu particulièrement Clotilde; c'est par lui aussi que se forma, entre ces trois saints personnages, une pieuse conspiration qui eut pour résultat la conversion du prince.

Ce pontife était bien digne de succéder à saint Germain dans la confiance de la Sainte. Il n'avait que vingt-deux ans, quand il fut élevé sur le siège épiscopal de Reims. Son mérite était si éclatant que les évêques lui accordèrent la dispense de l'âge requis par les canons. Le nouvel évêque se livra avec une ardeur incroyable à toutes les fonctions de son ministère. Il priait, il méditait les Écritures, il instruisait le peuple confié à ses soins; il travaillait sans cesse à la conversion des pécheurs, des

Digitized by Google

hérétiques et des infidèles. Il annonçait la parole sainte avec tant de force et d'onction que plusieurs, dit la chronique, l'appelèrent un second saint Paul. Les discours de saint Remi tiraient principalement leur force de la sainteté de sa vie; il savait qu'un prédicateur doit pratiquer, le premier, les vertus qu'il recommande aux autres. Dieu confirma aussi, par le don des miracles, la doctrine que prêchait son serviteur. Ce fut ainsi qu'il le prépara à devenir l'apôtre d'une grande nation, et le père spirituel de celle qui en était la protectrice et devait, après sa mort, en devenir la Patronne.

Quels furent les rapports spirituels de sainte Geneviève avec saint Remi? L'archevêque de Reims n'eut pas, comme Germain, à remplir auprès de Geneviève un ministère de protection, la sainte fille était depuis longtemps entourée de la vénération publique; mais il l'assista de ses conseils; il ne l'avait pas, comme Germain, conviée aux noces de l'Agneau, mais il accrut encore, par ses entretiens, l'éminente perfection de son âme. Malgré les dons éclatants qu'ils reçoivent du ciel, les plus grands Saints ont besoin de recourir aux lumières d'un directeur; c'est l'ordre établi de Dieu, et il est certain que Geneviève a eu pour directeur, après Germain, le saint évêque de Reims.

On ne peut expliquer, en dehors de cette hypothèse, les fréquents voyages que la Sainte faisait à Reims; et tous les historiens sont d'accord sur la fréquence de ces voyages. On sait aussi que le roi Clovis lui fit présent de deux métairies qui étaient situées sur la route, afin qu'elle pût se loger et trouver de quoi se nourrir pendant ses voyages. Et d'un autre côté, la générosité de Geneviève qui, avec l'agrément du roi, en fit don à saint Remi, témoigne d'une déférence tout à fait en rapport avec la reconnaissance et la vénération d'une fille spirituelle. Le fait de cette donation du roi et de la Sainte est consigné dans un document très authentique, le testament de saint Remi[1].

C'est probablement à l'une de ces pérégrinations de Geneviève dans le

1. Averti par une révélation céleste, saint Remi fit son testament : il possédait des biens considérables provenant de sa fortune patrimoniale ou des largesses des princes et des seigneurs, ses contemporains et ses admirateurs. L'histoire nous a conservé cet acte, mais sous deux formes différentes : sous l'une, il est plus considérable que sous l'autre; de là le petit et le grand testament de saint Remi. Le grand testament nous a été transmis par Flodoard, dans

Digitized by Google

diocèse de Reims, qu'il faut rattacher son voyage à Laon. Et il est à croire que cette ville n'était pas encore érigée en siège épiscopal, car plusieurs de nos anciens manuscrits disent que Laon était alors sous l'autorité spirituelle de saint Remi[1]. Nous ne savons pas quel motif détermina la Sainte à faire ce voyage, mais nous la voyons reçue avec les plus grands honneurs, et renouvelant les miracles qu'elle avait déjà opérés en divers lieux. Comme cela se faisait toujours à son arrivée dans une cité, les habitants se portèrent au-devant d'elle. Parmi les plus empressés, on remarquait les parents d'une jeune fille qui, depuis neuf ans, était atteinte de paralysie, au point de ne pouvoir plus faire aucun mouvement. Ils sollicitèrent Geneviève de se rendre à leur demeure. La Sainte, cédant à leurs instances et à celles des principaux personnages de la ville, alla visiter la malade, et, après avoir prié auprès d'elle, elle toucha ses membres, et lui dit de s'habiller, de se chausser elle-même, ce que la jeune fille fit sur-le-champ; elle put même, ayant recouvré toutes ses forces et toute sa santé, aller tout de suite à l'Église où les habitants la suivirent, bénissant ensemble le Seigneur Jésus d'avoir donné un si grand pouvoir à sa servante. Aussi, quand Geneviève quitta la ville, ils voulurent la reconduire avec des cris de joie et au chant des psaumes[2].

l'*Histoire de l'église de Reims;* quant au petit, rapporté par Hincmar, ce n'est qu'un abrégé destiné à rappeler les dispositions principales du grand.

Jusqu'en 1638, le grand testament fut considéré universellement comme authentique. A partir de cette époque, plusieurs érudits de l'église gallicane ont nié la valeur du grand testament, l'on prétendu supposé et n'ont admis que l'existence du petit. Ce sentiment a tellement prévalu qu'on a cessé d'étudier la question, et qu'on la regarde comme résolue dans un sens contraire à nos anciennes traditions. Mais un savant de nos jours a examiné, l'une après l'autre, toutes les objections et prouvé victorieusement l'authenticité de ces deux pièces importantes (*Études Religieuses* par des Pères de la compagnie de Jésus, année 1879).

Voici le passage du testament qui a trait à la donation.

Crusciniacum vero et Faram, sive villas quas sanctissima virgo Christi Genovefa a rege christianissimo Ludovico, pro compendio itineris sui, cum Remensem ecclesiam sæpissime visitare soleret, adipisci promeruit, alimoniisque ibidem Deo famulantium deputavit, sicut ab eâ ordinatum est, ita confirmo, ut cruseiniacus futuri episcopi successoris mei obsequiis, et Sartatectis principalis ecclesiæ, deputetur. Faram vero eidem episcopo, et Sartatectis ecclesiæ ubi jacuero perpetualiter servire jubeo. (Maxima bibl. *veterum Patrum. Lug., apud Arussonios,* p. 518, D., L.; et *Brisson, de Formulis,* liv. VII, p. 766, *Paris* 1583.)

1. Saint Remi érigea le siège épiscopal de Laon, en 497, selon les uns, en 499, selon les autres.

2. *Vita S. Genov.,* § XXIV.

Digitized by Google

CHAPITRE XIII

PÈLERINAGE DE SAINTE GENEVIÈVE AU TOMBEAU DE SAINT MARTIN
ELLE PASSE PAR ORLÉANS
MIRACLES A ORLÉANS ET A TOURS



Geneviève s'éloignait quelquefois de Paris par l'inspiration de Dieu, pour aller faire bénir son nom dans d'autres contrées. C'est ainsi que nous la voyons entreprendre différents pèlerinages et laisser partout, après elle, l'inépuisable souvenir de sa charité et de son éminente vertu.

Nous avons parlé de sa dévotion à saint Denys et à ses compagnons, Rustique et Éleuthère, morts pour répandre la lumière de l'Évangile dans la ville de Paris. L'âme de sainte Geneviève, passionnée pour tout ce qui est grand et vénérable, ne pouvait manquer d'honorer d'un culte particulier un autre Saint, que ses nombreux miracles ont fait appeler avec raison le grand thaumaturge des Gaules. Le lecteur a déjà nommé saint Martin de Tours. Il est peu de Saints dans l'Église, il n'en est aucun en France, dont le nom soit plus connu, plus honoré. Alors que la foi régnait en souveraine dans les âmes chrétiennes, les pèlerins se pressaient autour de son tombeau, aussi nombreux qu'à Saint-Jacques de Compostelle ou en Palestine. Tous les déshérités de la famille humaine, les pauvres, les infirmes y venaient chercher un soulagement à leurs maux; au milieu de cette foule pieuse, et confondus avec elle, s'agenouillaient aussi les grands et les rois : tous y venaient solliciter quelque grâce ou témoigner au grand saint Martin leur reconnaissance pour les miracles qu'ils avaient obtenus par son intercession.

Digitized by Google

Au temps de Geneviève, il devait exister encore à Tours quelques-uns des contemporains du saint évêque, qui avaient pu le voir, s'édifier de ses entretiens célestes et contempler les merveilles que le ciel se plaisait à opérer par ses mains. Il y avait d'abord trop de rapports entre la mission de saint Martin et celle de sainte Geneviève, entre les vertus que notre Sainte pratiquait et celles qui avaient illustré ce grand thaumaturge, pour qu'elle ne lui témoignât pas une sorte de prédilection : comme saint Martin, elle avait travaillé par son apostolat et ses miracles à la conversion des païens; elle entreprit donc ce pèlerinage avec joie. Elle ne le faisait que par dévotion, mais là encore Dieu permit que la puissance, dont il avait favorisé sa servante, parût avec éclat. Toutefois avant de raconter ce voyage, il importe d'en indiquer l'époque. L'histoire de sainte Geneviève ne la détermine pas; mais, diverses circonstances nous permettent de la fixer d'une manière assez précise. Nous n'insisterons pas sur cette particularité, remarquée avec raison par Saintyves, que le biographe ne rapporte le voyage de notre Sainte qu'à la fin de sa vie. Il y a un fait autrement important qui éclaire davantage le point qui nous occupe.

Il est dit dans la biographie de sainte Geneviève qu'elle se rendit d'abord à Orléans, et que sa première pensée, en arrivant, fut d'aller prier dans l'église de Saint-Aignan. Or, saint Aignan était mort le 17 octobre 453, deux ans après l'invasion des Huns dans les Gaules, et déjà dans son diocèse, à Orléans, on l'honorait comme un saint à cause de sa vertu éminente et du salut de la contrée, obtenu par son intercession. Son corps fut inhumé dans l'église de Saint-Laurent dont il avait été abbé. Mais en 498, il fut transféré dans l'église Saint-Pierre-aux-Bœufs par Eusèbe, nouvellement élu évêque d'Orléans. Cette église prit alors le nom de Saint-Aignan et fut desservie par des moines[1]. C'est par conséquent en celle-ci que Geneviève alla vénérer les reliques du saint évêque, c'est-à-dire dans la période de temps comprise entre l'année 498 et celle de sa mort arrivée en 511. Mais les guerres, qui se succédèrent de 498 à 509, ne lui permirent de faire ce voyage qu'à partir de cette dernière date; c'est donc entre les années 509 et 511 qu'il convient de le placer. Alors, régnait cette

1. Voir *Mercure de France*, septembre 1733, pp. 1983 à 1988, et mai 1734, pp. 838 à 849.

Digitized by Google

paix profonde dont jouirent les Gaules, après le retour de Clovis vainqueur d'Alaric, et dont notre Sainte profita.

Comme nous l'avons vu, la sainteté de Geneviève, la puissance de son intercession auprès de Dieu étaient si connues dans toutes les villes où elle passait, que les malheureux se pressaient en foule sur ses pas et manifestaient une grande joie de la voir.

A Orléans, une mère de famille, nommée Fraterna, dont la fille Claudia était à toute extrémité, se distingua entre tous par son empressement et par sa foi. Dès qu'elle apprit l'arrivée de sainte Geneviève, elle courut vers la thaumaturge, elle la trouva priant encore dans l'église de Saint-Aignan, où elle s'était rendue dès son arrivée. Se jetant aussitôt à ses pieds et se prosternant jusqu'à terre, elle s'écria : Madame Geneviève rendez-moi ma fille! La Sainte, admirant l'ardeur et la simplicité de sa foi, lui dit : « Ne vous troublez pas davantage, cessez de pleurer; votre fille est guérie ». A ces mots, Fraterna, pleine de confiance dans la parole qui vient de lui être dite, se lève comme le centenier, et, accompagnée de Geneviève, rentre chez elle tout inondée de joie. Par un prodige qui rappelle les miracles de l'Évangile, la jeune fille avait été si subitement et si complètement guérie, qu'elle vint sans le secours de personne à la rencontre de Geneviève, et put la recevoir à son entrée dans la maison. Cette guérison subite et merveilleuse excita le plus vif enthousiasme parmi les assistants : tous louaient et glorifiaient hautement le Seigneur et sa Sainte.

Dans la même ville d'Orléans, toute remplie du bruit de ce miracle, sainte Geneviève ayant sollicité la grâce d'un serviteur qui s'était rendu coupable de quelques fautes envers son maître, celui-ci se montra dur et intraitable, et répondit même avec fierté à Geneviève. Quand elle vit ses prières inutiles, la Sainte dit à cet homme inflexible : « Vous dédaignez mes supplications, mais mon divin Maître ne les méprisera pas, car il est bon, miséricordieux et porté à la clémence. » Le maître éprouva bientôt l'efficacité de cette parole. A peine fut-il de retour dans sa maison, qu'il se sentit saisi par une fièvre si ardente qu'il ne put de toute la nuit prendre un seul moment de repos; il était tout haletant et comme en feu. Le lendemain, dès le point du jour, atteint d'une maladie qui lui

Digitized by Google

faisait tenir la bouche ouverte et la langue pendante, répandant des flots de salive comme un animal sauvage, ce malheureux courut se jeter aux pieds de Geneviève, et lui demanda pour lui-même le pardon qu'il avait refusé à son propre serviteur. La Sainte, touchée de compassion, fit sur le malade le signe de la croix, et la fièvre disparut aussitôt avec l'infirmité hideuse qui l'accompagnait. Elle obtint ainsi, tout à la fois, la guérison du maître et la grâce de l'esclave. Le biographe ajoute que cet homme avait été certainement frappé par un ange de Dieu, comme quelque temps auparavant, Avicianus, ce juge inexorable, à la porte duquel saint Martin était venu, pendant la nuit, intercéder en faveur des prisonniers, et qui, frappé par un ange, vint à son tour devant la porte du Saint lui accorder la grâce qu'il avait d'abord refusée [1].

Pour se rendre d'Orléans à Tours, Geneviève s'embarqua sur la Loire. Les routes étant alors peu fréquentées, et les ressources pour le voyage rares et difficiles, cette manière de voyager lui parut plus commode et plus sûre. C'est ainsi que nous l'avons vue se rendre à Paris en bateau, lorsqu'elle quitta Nanterre, à la mort de ses parents. La Sainte courut, cependant, de graves et de nombreux périls. Les démons, furieux de voir que Geneviève venait sauver leurs victimes, suscitèrent des tempêtes, comme ils en avaient suscité autrefois sur la mer contre son père spirituel, saint Germain, allant combattre les erreurs de Pélage. Mais la Providence veillait sur elle; guidée invisiblement par le divin nautonier, la barque arriva au port.

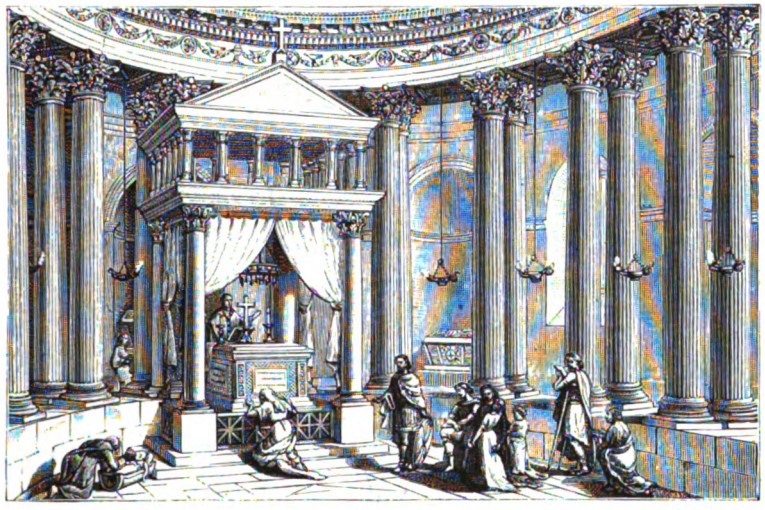
Aussitôt, on vit accourir de l'église Saint-Martin une multitude d'énergumènes jetant de grand cris. Les démons, par la bouche de ces possédés, se plaignaient de Geneviève; ils criaient qu'il se sentaient brûlés de nouvelles flammes, depuis qu'elle était arrivée à Tours, et qu'ils souffraient entre elle et saint Martin d'horribles supplices. Mais la Sainte ne se troubla pas de leurs clameurs; suivie de la population toujours pieusement enthousiaste de sa sainteté et du prestige dont Dieu daigne la couronner, elle poursuit son chemin et se dirige vers la basilique de Saint-Martin. Là, elle se prosterne et elle prie; bientôt,

1. *Vita S. Genov.*, § XLVI.

Digitized by Google

reconnaissant qu'elle est exaucée, elle se lève, fait le signe de la croix sur les possédés, et force le démon à se reconnaître vaincu et à fuir loin d'eux. Au moment où les malins esprits prenaient la fuite, ces énergumènes s'écriaient, avec des hurlements et des contorsions terribles, que les doigts de la Sainte étaient enflammés d'un feu divin qui les brûlait et leur faisait éprouver de vives douleurs, comme si c'étaient autant de cierges allumés [1].

A la vue de ces miracles qui remplirent d'admiration la population



TOMBEAU DE SAINT MARTIN.
(Du v[e] au xi[e] Siècle.)

de Tours, trois habitants notables de la ville, dont les épouses étaient aussi tourmentées par les démons, et qu'ils tenaient pour cette raison soigneusement enfermées, se rendirent auprès de Geneviève; ils la supplièrent de rendre visite à leurs femmes. La Sainte, toujours portée aux œuvres de charité, les accueillit avec bonté et les suivit. Elle entra successivement dans la maison de chacun d'eux, et délivra leurs épouses, en priant et en leur faisant une onction d'huile bénite [2].

Le lendemain, elle assistait à l'office des matines, dans l'église Saint-Martin. Elle s'était placée dans l'endroit le plus obscur du temple,

1. *Vit. S. Genov.*, § XLVIII.
2. *Ibid.*, § XLIX.

Digitized by Google

pour prier avec plus de recueillement, confondue dans la foule qui ne la connaissait pas. Tout à coup, un des chantres fut possédé du démon. Ce malheureux commença d'abord par jeter de grands cris et se déchirer les membres, que dans l'égarement de son esprit il prenait pour ceux d'un autre. Puis, comme cédant à une secrète attraction, il courut du chœur de l'église, où il se tenait à sainte Geneviève, et se jeta à ses pieds, en implorant sa pitié. La Sainte, aussitôt, conjura le démon, et comme elle lui ordonnait d'abandonner sa proie, il menaçait de sortir par l'œil, c'est-à-dire en arrachant l'œil à sa victime. Mais Geneviève ne le lui permit pas. L'esprit immonde, ne pouvant résister à son commandement, sortit alors du démoniaque dans un flux de ventre, laissant après lui d'ignobles traces de son passage [1]. Il n'y a, dans cette dernière circonstance, rien qui doive étonner. Des traits analogues ne sont pas rares dans la vie des Saints. La puissance divine a souvent contraint le démon de se manifester dans la bassesse et l'ignominie, afin d'instruire les homme du mépris qu'il mérite.

Ce prodige, dont tout le monde fut témoin, attira à Geneviève un surcroît de vénération publique. L'un de ses historiens la compare, à cette occasion, à saint Evurtius qui, arrivant à Orléans en pèlerin, y fut élu évêque après qu'une colombe se fut reposée sur sa tête, dans l'église; il fait remarquer la grandeur des œuvres et des mérites de Geneviève, vers laquelle fut conduit le démoniaque par un instinct divin, comme si l'esprit immonde, qui avait tourmenté ce choriste dans l'église de Saint-Martin, n'y redoutait personne, ni évêque, ni prêtre, ni exorciste, mais cette vierge seule.

Le chroniqueur ne nous rapporte pas d'autres faits concernant le séjour de Geneviève à Tours; il nous dit seulement que les habitants lui rendirent les mêmes honneurs, lorsqu'elle quitta leur ville, que lorsqu'elle y était entrée.

1. *Vita S. Genov.*, § L.

Digitized by Google

CHAPITRE XIV

AUTRES MIRACLES DE SAINTE GENEVIÈVE
RÉPONSE AUX OBJECTIONS



mesure qu'approchait le terme de sa bienfaisante carrière, Geneviève répandait davantage autour d'elle les trésors de sa charité et les effets de sa puissante intercession. La pénétration des consciences, la guérison des malades, l'apaisement des orages, la délivrance des possédés, la résurrection même des morts, tels sont les miracles que nous avons rapportés, d'après l'historien primitif. Il en ajoute quelques autres que le lecteur nous saura gré de ne pas omettre, car le récit des prodiges forme la majeure partie de cette hagiographie.

A peu près vers le même temps où elle fit son pèlerinage au tombeau de saint Martin, c'est-à-dire de 509 à 511, Geneviève, se tenant un jour sur le seuil de sa demeure, vit passer une jeune fille qui portait un vase. Elle l'appelle et lui demande ce qu'il contient : « C'est, répondit la jeune fille une bouteille d'huile que je viens d'acheter. » « Mais, dit le biographe, la Sainte apercevait à l'orifice du vase l'ennemi du genre humain. » Il veut nous donner à entendre que, par l'effet d'un poison, ou d'un maléfice, cette liqueur allait devenir fatale à ceux qui devaient en faire usage. Geneviève, avec l'autorité dont

Digitized by Google

la revêtaient, à ces moments suprêmes d'invocation, sa confiance en Dieu et le divin recueillement de sa prière, se saisit de la bouteille dont la partie supérieure se rompit aussitôt et tomba en éclats. Puis, faisant dessus le signe de la rédemption, elle dit à la jeune fille de continuer tranquillement sa route. Ce miracle excita une grande admiration parmi le peuple qui disait : « Il faut que les regards de cette âme, éclairée d'en haut, soient bien pénétrants pour que le démon ne puisse y échapper [1]. »

Quelques semaines ou quelques mois après, on lui apporta un enfant, nommé Marovée, qui était sourd, aveugle, muet et boiteux. La Sainte fit sur lui une onction d'huile sainte, le marqua du signe de la croix, et il ne resta plus aucune trace de ses infirmités. Ses yeux s'ouvrirent ainsi que ses oreilles, sa langue se délia, ses jambes se redressèrent, ses pieds se raffermirent, il était entièrement guéri [2].

C'était ordinairement avec de l'huile bénite par l'évêque que sainte Geneviève guérissait les malades, et, dans sa prévoyante sollicitude pour les nécessités de ses frères, elle en avait toujours dans sa maison pour s'en servir, en cas de besoin. Or, il arriva qu'un jour ayant demandé qu'on lui apportât le vase où elle avait coutume de la conserver, il se trouva entièrement vide; et elle ne pouvait faire bénir une huile nouvelle, parce que les bénédictions en général étaient alors exclusivement réservées aux prélats, et que, par un fâcheux contretemps, l'évêque était absent. Dans cette perplexité, elle se prosterna le visage contre terre, puis, après avoir prié quelque temps, elle se leva, prit le vase dans ses mains, et tout à coup il se trouva rempli d'une huile miraculeuse, dont elle se servit sur-le-champ pour délivrer le possédé. Ainsi, dans cette circonstance, elle accomplit deux miracles à la fois. « J'ai vu moi-même, dit l'auteur de sa vie, cette huile miraculeuse dans le vase où elle s'était multipliée, pendant la prière de Geneviève. Je l'ai vue, dix-huit ans après la mort de la servante de Dieu, dans le temps que je me préparais à écrire son histoire [3]. » Un ancien manuscrit compare ce

1. *Vit. S. Genov.* § LI.
2. *Ibid.*, § LII.
3. *Ibid.*, § LV

Digitized by Google

miracle au prodige accompli par saint Martin, en faveur d'une jeune fille atteinte de paralysie et qu'il guérit, en lui versant dans la bouche quelques gouttes d'huile.

Un écrivain, qui, d'ailleurs, a établi d'une manière solide l'authenticité de la Vie latine de sainte Geneviève, est tombé dans une grave erreur, au sujet des récits de miracles qu'elle renferme.

« Pour être instructive, dit-il, l'étude de cet ordre de faits doit être envisagée à un point de vue très général. Il faudrait comparer soit entre eux, soit avec certains passages du Nouveau Testament, les récits des hagiographes. On verrait alors combien, en matière de surnaturel, la littérature hagiographique est peu variée. Les mêmes miracles se répètent à chaque instant, sous des formes identiques, chez des écrivains de toutes les époques. Il y a des miracles types, dont le plus souvent on retrouverait la source dans les faits miraculeux attribués à Jésus-Christ ou à ses apôtres, tout à fait semblables comme manifestation de la puissance divine, et différents seulement par les circonstances purement humaines qui les accompagnent. La Vie de sainte Geneviève ne fait pas exception. En somme, on peut affirmer que dans cette œuvre, sinon tous, du moins presque tous les récits miraculeux ont un modèle dans l'Écriture sainte ou dans les écrits hagiographiques antérieurs[1]. »

En d'autres termes : Autour de Jésus-Christ se déroulent de longues séries de types secondaires. Au moyen âge la légende fut un long plagiat, l'hagiographie une immense galerie ou des peintres plus ou moins ingénieux (de ce nombre est le biographe de sainte Geneviève) reproduisaient sans fin, sous des noms divers, le type convenu qui posait devant eux. Ainsi sont renversés par la base tous les Actes des Saints.

Ce sophisme n'est pas nouveau, il a été développé, en 1843, dans un livre intitulé : *Essai sur les légendes pieuses du moyen âge*[2], et le savant Dom Pitra y fit la réponse suivante :

« Au fond, admettons, dans les figures légendaires, des types, des

1. M. Kohler, *Étude critique sur le texte de la Vie latine de sainte Geneviève.*
2. M. E. F. A. Maury.

Digitized by Google

analogies, des traits de famille. Vous viendriez un peu tard défendre à Dieu de faire à son image et à sa ressemblance l'homme et le monde, l'ange et l'élu. S'il lui a plu de mettre sur le front de ses Saints quelques signes de commune grandeur, le traiterez-vous de plagiaire? Nierez-vous le firmament, parce que rien ne ressemble plus à une étoile qu'une étoile? Les types sont en Dieu, et il est le copiste sublime qui réalise dans la création visible son invisible éternité. Tout a été créé dans le principe. Après nos cinq mille ans, et plus, de christianisme, on n'invente pas; on ne crée rien à neuf, les Saints moins que toute autre chose : on regarde en haut, on imite. Le Christ lui-même n'a rien improvisé; il a fait ce qui était écrit et prédit de lui, de Moyse à Jean-Baptiste : il a fait et n'a pu faire que ce qu'il avait vu opérer par son Père; il a dit au monde ce qu'il avait entendu du Père. Ainsi, chaque âme sainte est une peinture : les couleurs sont puisées dans le sang de l'Agneau; l'Esprit-Saint mène le pinceau, et le modèle est le divin exemplaire montré au haut de la montagne, à la face de la terre et du ciel.

« Vous vous étonnez que nos Saints se ressemblent. Que serait-ce donc s'il en était autrement? Pour nous, loin d'en être étonnés, nous réclamons le type comme nécessaire; nous donnons à l'idéal la plus auguste, la seule réalité subsistante en soi. Nous acceptons des formules éternelles, d'invariables lois qui président à la naissance, au développement, à la consommation des Saints. Votre découverte remonte à saint Paul, et au delà, car il est écrit : « Ceux qu'il a prédestinés, il les a voulus conformes à l'image de son Fils, le premier-né de nombreux frères. » Oui, il y a une image parfaite et consubstantielle de Dieu même, un idéal des choses visibles et invisibles, un premier-né de toutes créatures, en qui tout a été fait au ciel et sur la terre....

« C'est à cette image que l'homme a été fait dès le principe, et refait au milieu des temps : chaque âme doit se transfigurer en cette glorieuse image. L'Église, assemblée des âmes, reflète en ses traits la face de son époux divin, marche sur ses traces, et reproduit comme un cycle ininterrompu, dans les phases successives de sa durée, le perpétuel avènement du Fils de l'homme, ses combats, ses victoires, son ascension vers l'Éternité. L'Évangile, en accomplissant tous les oracles,

Digitized by Google

a tous les secrets de l'avenir : c'est la prophétie du monde futur et l'histoire anticipée de chaque élu. Il y a, comme dans les visions de l'Apocalypse, un ange qui vole incessamment par le milieu du ciel, portant l'Évangile éternel et montrant le type divin à toutes les races, à toutes les tribus, à toutes les langues, à tous les peuples[1]. »

1. *Vie de saint Léger*, Introduction, p. XCIX.

Digitized by Google

CHAPITRE XV

SAINTE GENEVIÈVE INSPIRE AU ROI LA PENSÉE D'ÉLEVER UN TEMPLE AUX SAINTS APOTRES PIERRE ET PAUL

EXÉCUTION DE CE PROJET. — MORT DE CLOVIS



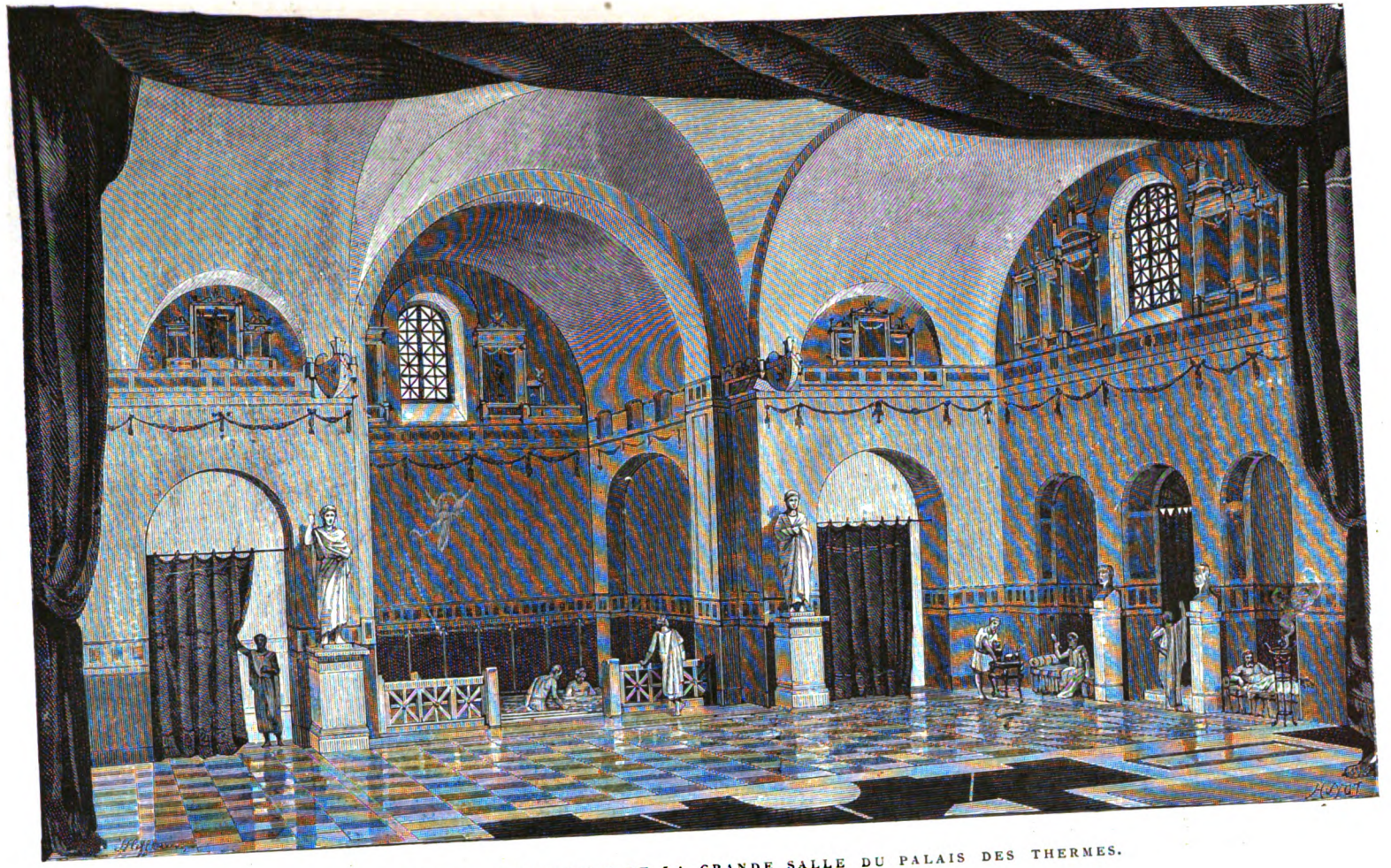
ORSQU'IL fut devenu la capitale des Franks, Paris ne tarda pas à acquérir une prépondérance marquée sur toutes les cités de la Gaule. Oubliant leurs anciens désastres, ses habitants commencèrent à se livrer à la culture des arts, et, dans ces heureux changements, ils bénissaient en même temps les noms du roi, de Clotilde et de Geneviève.

Celle-ci, en effet, ne perdait pas de vue, dans les ineffables douceurs de son commerce spirituel avec les âmes saintes de la cour, le but qu'elle se proposait dans toutes ses actions : propager de plus en plus la gloire de Dieu et se rendre utile à ses concitoyens; et elle se fût reproché comme un crime ces pieuses communications, si elles l'eussent détourné un seul instant de ce but sacré.

Afin de favoriser le développement de la religion et la prospérité naissante de la capitale, elle voulut mettre Paris sous la protection des Saints Apôtres, comme elle l'avait déjà mis sous la protection de son premier évêque. C'est pourquoi, elle profita de la bienveillance du roi pour édifier à Paris une basilique, en l'honneur de saint Pierre et de Saint Paul, comme elle avait déjà élevé l'église de Saint-Denys. Saint Remi et sainte Clotilde unirent leur influence à la sienne pour obtenir de Clovis la fondation de ce nouveau temple, et les circonstances servirent merveilleusement leur projet.

En effet, Clovis, ayant été guéri miraculeusement d'une fièvre ardente

Digitized by Google



RESTITUTION DU FRIGIDARIUM DE LA GRANDE SALLE DU PALAIS DES THERMES.

Digitized by Google

par saint Severin, abbé d'Agaune ou Saint-Maurice, en Valais, résolut, pour remercier le ciel de ce bienfait, de chasser des Gaules les Visigoths ariens, qui, sous Alaric II, possédaient l'Aquitaine et le Poitou. Il dit à ses Franks qu'il voyait avec peine une partie des Gaules entre les mains des hérétiques, et il leur proposa d'en faire la conquête. Tous applaudirent avec de vives acclamations, et cette nation guerrière se disposa à marcher vers Poitiers où se trouvait alors le roi des Visigoths[1]. Afin d'attirer la bénédiction du ciel sur cette grande entreprise, Clovis céda aux désirs de sainte Geneviève, il promit de faire bâtir la basilique de Saint-Pierre et de Saint-Paul, s'il revenait vainqueur. Cette influence de Geneviève sur la détermination du roi est attestée par l'historien primitif[2]. Le Rituel français l'affirme également, lorsque, racontant que saint Prudentius, évêque de Lutèce au IVe siècle, avait été inhumé à la cime du mont, il ajoute : « Sur le mont dominant Paris, à l'orient, où plus tard Clovis le Grand bâtit un temple par le conseil de sainte Geneviève. »

Ce prince habitait le Palais des Thermes[3], édifié, selon plusieurs historiens, par l'empereur Julien[4]. Ce palais, à en juger par l'étendue des vastes souterrains de la salle supérieure, devait être considérable, et ses ruines sont peut-être le seul monument d'antiquités romaines qui ait été conservé dans la capitale. Il était situé hors des murs, sur le versant d'une colline qui s'est appelée plus tard « Montagne Sainte-Geneviève », à cause du tombeau de notre Sainte, mais qu'à cette époque on appelait *Mons Locutitius* ou *Lucotitius*. Cette dernière leçon, qui est celle des deux plus anciens manuscrits se rapproche davantage du nom de Luchotetia ou Leuchotecia donné à ce lieu, et d'où la ville de Paris a tiré son ancien nom de *Lutetia* ou *Lutecia*[5].

1. Greg. Tur., *Hist.*, c. XXXVII.

2. *Honoris ejus gratia basilicam ædificare cœperat,* § LIX. Le ms. H-2, L de la Biblioth. Sainte-Geneviève porte : *Ea exhortante, in honorem apostolorum Petri et Pauli ecclesiam ædificari jussit.*

3. On avait joint à ce palais des bains publics, d'où lui est venu le nom de Palais des Thermes. On voit encore près d'Arcueil les restes de l'aqueduc qui y conduisait les eaux.

4. D'autres historiens prétendent que c'est l'empereur Constance Chlore qui éleva ce palais. Les savants disent, à l'appui de cette opinion, que le genre des matériaux employés et leur disposition sont des preuves convaincantes.

5. Quelle est l'origine de ce nom ? Viallon le fait venir du latin *locus*, bois sacré. Il

Digitized by Google

Quoi qu'il en soit, la prospérité de cette colline fut favorisée par le séjour qu'y firent les empereurs Julien, Valentinien et Valens. Les fêtes du palais romain, les jeux bruyants des arènes et les combats des gladiateurs, la vie luxueuse des officiers et des représentants de Rome faisaient du mont Locuticien le centre d'un mouvement sans cesse répété et entretenu par l'arrivée ou le passage des légions, ou bien encore par les transactions commerciales.

Mais de plus grandes destinées lui étaient réservées. Un jour que la reine se promenait avec Clovis sur la cime de ce mont, elle se mit à renouveler ses instances jusqu'au moment où le prince, lançant devant lui sa hache d'armes, comme s'il eût voulu déterminer l'étendue de l'église, s'écria : « Que la basilique de Saint-Pierre et de Saint-Paul s'élève, pourvu qu'avec l'aide de Dieu je revienne sain et sauf de cette expédition[1] ! » Le moine Roricon nous apprend que le roi, voulant donner à cette promesse un commencement d'exécution, fit poser les premiers fondements de l'édifice avant son départ pour la guerre, c'est-à-dire en 507.

En élevant sur une colline qui domine Paris un temple en l'honneur de saint Pierre et de saint Paul, il semble qu'on ait voulu placer la nouvelle capitale sous la protection des saints Apôtres. Mais, d'après plusieurs historiens, d'autres motifs déterminèrent le choix de cet emplacement pour la nouvelle basilique. Il y a toute apparence, écrit l'auteur de l'*Histoire de sainte Geneviève et de son église royale et apostolique*[2],

avait, dit-on, sur cette montagne un temple païen et un bois sacré dédiés à la déesse Isis. D'autres ont recours au mot grec λευκός (leucos) blanc, ou λευκότης (leucotis), blancheur, et disent que cette montagne fut ainsi nommée à cause de la blancheur des substances calcaires dont elle est toute composée. Enfin, si nous en croyons les vieux chroniqueurs français, *Locutitius* vient du verbe latin *loqui;* ils ont même traduit le mot en ce sens, et ont appelé la montagne : *Mont-Parloir.* C'était là, dit Adrien de Valois, que se réunissaient les marchands et que leurs préposés rendaient la justice.

Quant au nom de Paris qui, en 530, avait déjà remplacé celui de Lutèce, les uns le font dériver d'un chef gaulois nommé Paris; d'autres, plus probablement, d'un temple consacré à Isis. Ce temple aurait occupé l'emplacement où fut bâtie l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, et le collège des prêtres d'Isis aurait été situé à Issy.

1. *Gesta regum Francorum,* dans Du Chesne, *Historiæ Francorum scriptores,* t. I, p. 704. — *Gesta Francorum,* p. 814. — *Vita S. Chrothildis* dans Bouquet, *Recueil des hist. des Gaules et de la Franc.*, t. III, p. 399.

2. Du Molinet, ms. 21, pp. 221 et suiv.

Digitized by Google

« que le lieu où est à présent l'église de Sainte-Geneviève, avant que Clovis l'eût fait bâtir, était déjà un lieu sacré et sanctifié par les corps des fidèles qui y étaient inhumés comme dans un cimetière public. C'était la coutume de France, en ces premiers siècles du christianisme, d'enterrer les morts auprès des villes... Cela se justifie encore par le grand nombre des sépulcres qui y ont été trouvés... » D'après une tradition respectable, cet endroit aurait eu une consécration plus grande encore, il aurait recouvert un souterrain où les fidèles se réunissaient dans les temps de persécution, pour y célébrer les saints Mystères, et il y aurait même eu, dès lors, un autel dédié aux apôtres saint Pierre et saint Paul, autel consacré peut-être par saint Denys même.

Depuis longtemps, Clovis méditait une expédition contre les Goths. Il avait déjà fait la guerre à Gondebaud, roi des Bourguignons, et vengé la mort de Chilpéric; mais il lui manquait un prétexte pour attaquer Alaric, roi des Visigoths. Une querelle, suscitée par les injures du prince arien, fut d'abord apaisée par l'intervention du tout-puissant Théodoric, roi des Ostrogoths; mais cette sourde hostilité ne tarda pas à éclater. Le motif de la guerre fut la persécution dirigée contre Quintianus, évêque de Rhodez, qui avait été exilé à cause de sa bienveillance pour les Franks.

Soit par dévotion, soit par politique, Clovis voulut donner à cette campagne un motif de religion. C'est dans cet esprit qu'en traversant la Touraine, il défendit à ses troupes de ne rien prendre dans la province, par respect pour l'illustre saint Martin. Il voulut même consulter Dieu sur le tombeau du grand thaumaturge des Gaules. Il était d'usage, dans ce temps-là, d'attacher une importance particulière au verset qui se récitait à l'office, au moment où l'on entrait dans l'église. Or, quand les officiers du roi franchissaient le seuil du temple, on chantait : *Vous m'avez revêtu de force pour la guerre, vous avez supplanté ceux qui s'étaient élevés contre moi, vous avez mis mes ennemis en fuite, et vous avez exterminé ceux qui me haïssent*[1]. Ravis de cet heureux augure, ils rapportèrent au roi les paroles qu'ils avaient

1. Ps. XIII.

Digitized by Google

entendues; celui-ci s'empressa de les faire répéter parmi ses troupes.

Une autre circonstance fortuite facilita à son armée le passage de la Vienne. Elle s'était d'abord arrêtée devant la rivière débordée, ne sachant comment elle pourrait la traverser, quand une biche, poursuivie par des chasseurs, passa l'eau à gué et lui indiqua ainsi une route appelée encore aujourd'hui le *Pas de la biche*.



CLOVIS
(Statue du XIII^e^ siècle placée autrefois au portail de Saint-Germain-des-Prés).

Cependant Alaric sort de la ville, et, s'avançant dans les plaines de Vouillé, il vient offrir la bataille au roi des Franks qui la désire avec ardeur. On combat, des deux côtés, avec tout l'acharnement que peut inspirer aux Visigoths l'horreur de la servitude et de la ruine, et aux Franks l'amour de la gloire et la défense de leur foi contre les persécuteurs du nom catholique. Mais, tandis que de si grands intérêts animent davantage le combat et rendent longtemps indécise la victoire, Clovis aperçoit dans la mêlée Alaric lui-même, et son courage abrège la lutte. Tous les deux s'attaquent corps à corps; renversé par le roi des Franks, Alaric expire sous les coups de ce *Lion des batailles*.

Le vainqueur fit ensuite la conquête de l'Aquitaine, et, dès l'année suivante, il s'avança jusqu'à Toulouse où les rois des Goths avaient fait jusque-là leur séjour, et où se trouvaient les trésors d'Alaric qu'il enleva. De là, il revint à Tours comblé de gloire et de richesses, fit son entrée avec pompe et marcha en triomphe, depuis le tombeau de Saint-Martin, qui était hors la ville, jusqu'à la cathédrale. Il venait de recevoir une ambassade de l'empereur Anastase qui lui envoyait le titre de patrice, avec la robe de pourpre, le cercle d'or, et les autres marques du patriciat. Revêtu de ces ornements, et la couronne en tête, c'est-à-

Digitized by Google

dire le cercle d'or au front, il s'avançait lentement sur un cheval d'une beauté et d'une grandeur extraordinaires, jetant au peuple, pendant la marche, une grande quantité de pièces d'argent.

Clovis retourna à Paris, après deux ans d'absence. Il y fut reçu en triomphe par les habitants, et il n'eut rien de plus pressé que de tenir la promesse faite au ciel, avant son expédition contre les Goths[1] : il reprit et continua la basilique[2] de Saint-Pierre et de Saint-Paul, qui ne fut achevée que vers l'an 520, par les soins de la reine Clotilde. Remy, évêque de Reims, en fit la dédicace, et il fut assisté en cette cérémonie par plusieurs autres évêques.

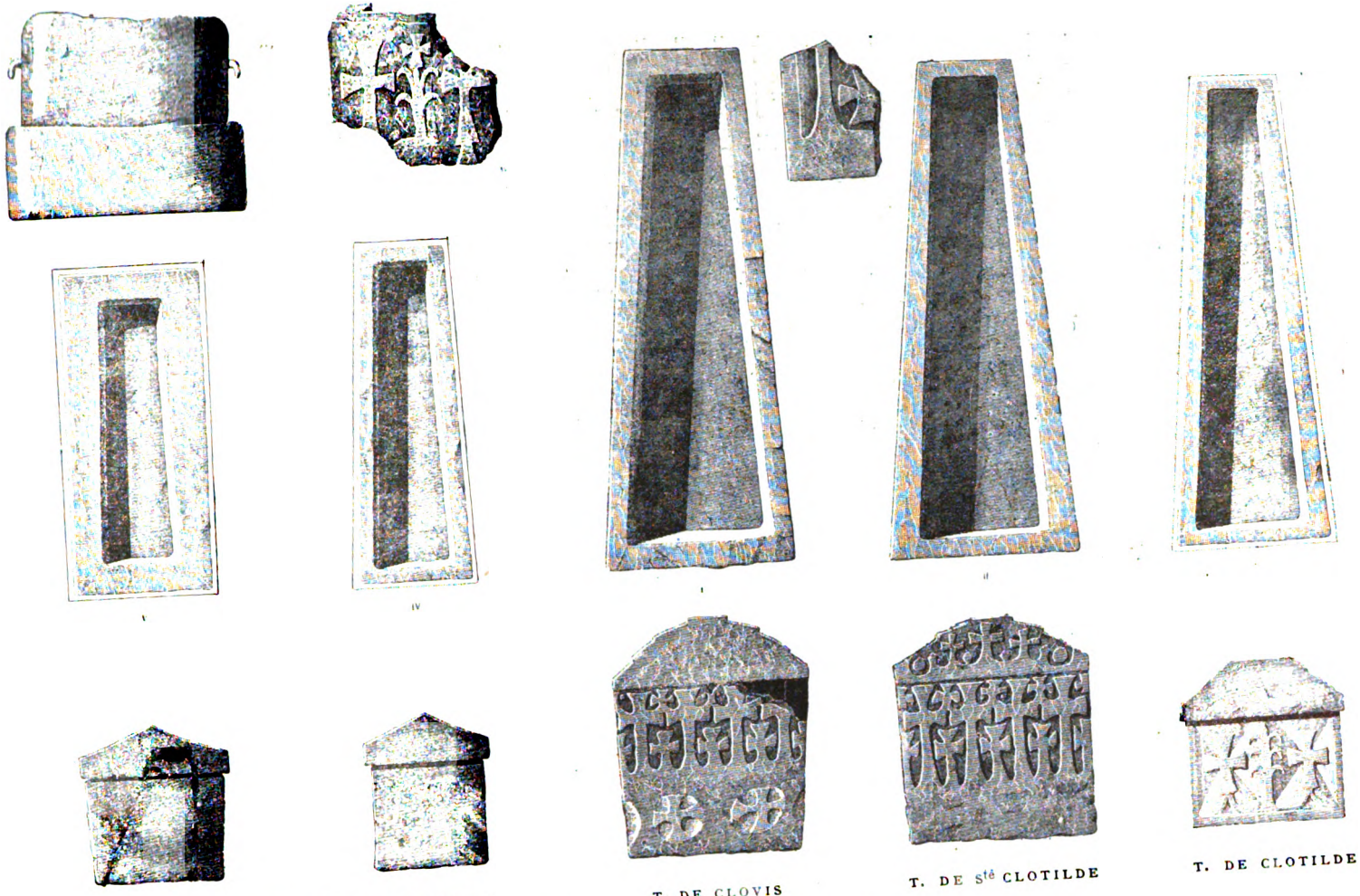
Ce temple passait pour l'un des plus magnifiques de l'époque. Si l'on en juge d'après l'étendue de la crypte, dit le chanoine Viallon, il pouvait avoir deux cents pieds de long sur cinquante à soixante de large; il était situé au sud de l'emplacement où l'on bâtit plus tard Saint-Étienne-du-Mont qui lui était contigu; il occupait par conséquent toute la longueur de la rue de Clovis et au delà. Mais cette basilique, comme celle des v^e^ et vi^e^ siècles, se distinguait plus par la richesse de ses décorations que par la grandeur de ses proportions architecturales. A l'extérieur, elle était ornée de colonnes de marbre, de mosaïques, de lambris peints et dorés; à l'antérieur, d'un toit de cuivre et d'un portique. Ce portique consistait en trois galeries : l'une était appliquée à la face antérieure du bâtiment, les deux autres formaient, de chaque côté, des ailes saillantes en forme de fer à cheval. Ces galeries, dans toute leur longueur, étaient décorées de peintures à fresque[3], divisées en quatre grands compartiments, représentant les pha-

1. *Ecclesiam vero sancti Petri quam se facturum promiserat, antequam progrederetur bellum decenti compositione construere fecit :* ex Roricon.

2. C'est ainsi que l'appellent les anciens manuscrits. Les basiliques étaient primitivement, du temps de l'empire romain, des édifices publics destinés aux réunions commerciales. On leur donna le nom de basilique, qui veut dire édifice royal, à cause de la magnificence avec laquelle les empereurs se plaisaient à les orner. Leur forme était celle d'une salle oblongue, divisée dans sa longueur par deux rangées de colonnes. Les premiers chrétiens les préféraient aux temples où avaient été adorées les idoles, et c'est pour cela qu'en élevant des églises nouvelles, ils aimaient les construire à la mode des basiliques.

3. Le chroniqueur contemporain ne parle que de peintures, *pictura*. Étienne de Tournay s'est servi d'une autre expression, *massivo opere*, qui peut s'entendre de toute œuvre d'art, et non pas seulement des mosaïques, comme l'a pensé Saintyves. Ces vastes peintures avaient

Digitized by Google



TOMBEAU DES PETITS-FILS DE CLOVIS

T. DE CLOVIS

T. DE Ste CLOTILDE

T. DE CLOTILDE

(Statistique monumentale de M. Albert Lenoir.)

Digitized by Google

langes des Saints de l'ancienne et de la nouvelle loi, les patriarches, les prophètes, les martyrs et les confesseurs.

En même temps qu'il fondait l'église de Saint-Pierre et de Saint-Paul, dont les destinées devaient être si brillantes, le roi Clovis avait assigné des revenus considérables à la congrégation chargée de la desservir [1]. Roricon exalte la générosité du prince, qui fut grande, en effet, si on en croit la tradition. Elle rapporte que toutes les terres environnant l'église furent abandonnées avec les droits seigneuriaux [2]. Plusieurs villages, aux environs de Paris, Nanterre, Rosny-sous-Vincennes, Vanves, Jossigny, et très probablement Borret, accrurent la dotation qui s'enrichit encore d'un grand domaine en Bourgogne. Clotilde, de son côté, accorda la terre qui, à Bagneux, portait, son nom [3]. Telle fut l'origine de la célèbre abbaye de Sainte-Geneviève.

Mais déjà Clovis touchait à la fin de sa carrière. Après la célébration du concile, assemblé par ses ordres à Orléans, le 10 juillet de l'an 511, il était revenu à Paris, quand il fut saisi de nouveau par une fièvre ardente; il succomba à la violence du mal le 17 novembre de l'an 511. Il était âgé de quarante-cinq ans environ. On l'enterra dans la basilique de Saint-Pierre et de Saint-Paul.

pour but de dissimuler la nudité des murs, d'instruire le peuple et de rappeler les traditions : *Pictura ob tres causas fit, primo quia est laicorum litteratura, secundo ut domus tali decore ornetur, tertio ut prorum vita et memoria revocetur.* Honor. August. Cf. *Vita S. Boniti,* n° 17.

1. Il est dit dans une charte du roi Henri Ier, que rapporte le *Gallia,* t. VII, *Instrum.,* col. 221 : « *Venerabilis congregatio beatorum apostolorum Petri et Pauli et sanctæ Genovefæ ibidem quiescentis, quæ olim a quondam antecessore nostro Clodovæo, hortatu et persuasione sancti Remigii, Remorum archiepiscopi, est fundata, prædiorum multitudine ditata, canonicæ religioni est mancipata.* »

2. Ms. H 21, p. 230.

3. Il paraît que ces terres appartenaient, dans l'origine, aux prêtres d'un temple d'Isis situé à Issy.

Digitized by Google

CHAPITRE XVI

MORT DE SAINTE GENEVIÈVE. — SON CARACTÈRE L'ÉGLISE OU EST DÉPOSÉ SON CORPS DEVIENT LA SÉPULTURE DE LA FAMILLE ROYALE



AINTE GENEVIÈVE qui, après son pèlerinage au tombeau de saint Martin, était aussi de retour à Paris, survécut peu à Clovis. Elle mourut le 3 janvier de l'année 512, cinq semaines après ce prince[1]. On ne s'imagine pas aisément des centenaires, dans ces heures de bouleversement sans pareils, où la terre était arrosée de sang; sainte Geneviève pourtant touchait alors à sa quatre-vingt-dixième année.

L'auteur, à qui nous devons son histoire, n'a pas jugé à propos de raconter les circonstances de sa mort, ni la pompe de ses funérailles; tous ces détails étaient encore présents à la mémoire des peuples. Une pareille omission est bien de nature à exciter nos regrets. Avec quel pieux intérêt ces générations, qui ont professé un tel culte pour la vierge de Nanterre, et visité dévotement tous les lieux qui gardaient un vestige de ses pas, eussent entendu ses dernières paroles et assisté par la pensée à ses derniers instants.

Mais on peut facilement se représenter, d'un côté : la joie douce

1. Le même auteur, qui nous apprend l'époque de sa naissance, nous apprend aussi l'époque de sa mort : « *Claruit innumeris virtutibus ac miraculis... Sub regibus Francorum, videlicet Childerico, Clodoveo usque ad tempus Chlotarii regis et Childeberti, quando meruit deposita fragilis sarcina corporis, ejus anima paradisi januam penetrare.* » (Cité dans l'abbé Saintyves, *Vie de sainte Geneviève,* concordance des mss., p. XXXIV.) Aymoin dit aussi : « *Ad tempora usque Clotarii et Childeberti, filiorum præfati inclyti regis* (Clovis), *eximiis vitæ meritis consenuit.* » (Cité *ibid.*, d'après l'éd. de Paris, 1603, in-fol., *De Gestis Francorum,* p. 54.)

Digitized by Google

et pure répandue sur le visage de Geneviève, les larmes touchantes dont pour la dernière fois ses yeux étaient inondés, à la vue du séjour céleste qui déjà semblait s'ouvrir devant elle, la vive espérance qui arrachait de son cœur des paroles brûlantes, le transport d'amour avec lequel son âme s'élançait vers cette vie fortunée; et d'un autre côté : l'empressement des vierges occupées autour de la mourante à lui prodiguer les derniers secours et à recueillir en même temps ses suprêmes leçons, la sollicitude du peuple au moment de perdre ce riche trésor, les sanglots de tous les assistants après que Geneviève eut rendu le dernier soupir.

En voyant étendue sur sa couche funèbre cette vierge aimable, sainte entre toutes, dont le nom était déjà célèbre chez tous les peuples de la terre; en voyant fermés à jamais ces yeux où rayonnait une flamme si bienveillante; en voyant muette pour toujours cette bouche d'où ne sortaient que des paroles de grâce, de douceur de bonté; en contemplant les restes inanimés de celle qui avait été pendant tant d'années la protectrice de Paris, on songeait à la grande mission qu'elle avait remplie, et plus encore à ses aumônes, à ses bienfaits, aux services qu'elle avait rendus, aux infortunes qu'elle avait adoucies, aux larmes qu'elle avait séchées, et l'on évoquait les péripéties d'une carrière qui avait duré presque un siècle. On pensait à Nanterre, à l'habitation patriarcale de Geneviève, à ses occupations pastorales, à ses extases et à tous les dons merveilleux qu'elle avait reçus du ciel, à ses souffrances, à son courage patriotique lors de l'invasion hunnique et pendant le siège de Paris. Quel contraste entre tant de scènes si variées et le silence éternel! Les dernières années surtout, le triomphe de Tolbiac, le baptême de Clovis, les splendeurs du sacre, le prestige d'une puissante monarchie fondée sous ses auspices, semblaient reparaître devant ce cercueil, et la morte était comme le bon génie de la France, qui allait disparaître pour toujours.

Les princes et les rois perdaient dans Geneviève une conseillère, les prêtres le modèle de toutes les vertus, les malheureux une bienfaitrice, la patrie son honneur, les chrétiens leur consolation, l'Église son édification et son ornement. Les pauvres surtout accoururent et mêlèrent leurs larmes à celles d'une reine chérie, dont le deuil récent

Digitized by Google

MORT DE SAINTE GENEVIÈVE

EAU-FORTE D'APRÈS UNE PEINTURE MURALE DE M. J.-P. LAURENS

(*Eglise Sainte-Geneviève.*)

Dans cette composition, M. J.-P. Laurens a groupé autour de la Sainte, sur le point d'expirer, toutes les figures caractéristiques qu'offre cette époque à demi barbare et qu'éclaire un demi-reflet de la civilisation romaine. Riches et pauvres, nobles et esclaves, vieillards et enfants, matrones et jeunes filles, prêtres et soldats, tous sont réunis dans un même sentiment de douleur. (Voir page 310.)

En regard de la page 176.

Digitized by Google

Digitized by Google



Ch.er de Billy

d'après J. P. Laurens

Digitized by Google

Digitized by Google

s'accroissait encore de l'affliction que lui causait cette perte nouvelle, et qui commençait à sentir plus que jamais toute la tristesse de la solitude où allait la réduire cette double viduité.

La vie de sainte Geneviève peut se résumer tout entière en deux mots : patriotisme et sainteté. Entre la sérénité si complète en apparence des premières années et la mort de sainte Geneviève, le temps a marché, traversé par une foule d'évènements. Le flot sans cesse renaissant de l'histoire a passé sur la Gaule, plus souvent brutal que calme, et, au-dessus des tempêtes, dans cette île de Lutèce, le grand berceau de Paris actuel, plane la sereine et imposante figure de Geneviève. Il n'existe pas, dans les temps voisins, de type que l'on puisse mettre en regard de celui-là. Le peuple d'alors croit en elle, comme, plus tard, les soldats débandés croiront en Jeanne d'Arc, et se retourneront involontairement pour la suivre.

Sans les apercevoir, elle renverse les obstacles, mais humble et modeste elle craint le bruit autour de son nom. Les hommages, dont on l'accable, sont un sujet d'effroi pour cette âme, à qui une juste vénération semble dérober peut-être quelque parcelle de la gloire souveraine de Dieu, dont elle est uniquement ambitieuse et jalouse. Elle vole partout où l'appelle l'amour de Dieu, ou la pratique de sa loi, dans ce qu'elle a de plus austère.

Sa sollicitude s'étend à l'humanité tout entière, mais elle aime d'un amour de prédilection la nation franque. Lorsque les peuples, ne faisant que passer, roulent à travers la Gaule leurs flots pressés comme des vagues furieuses, sans connaître même le nom sacré de Patrie, Geneviève adopte pour frères les Franks, elle devient l'amie, la conseillère de leurs chefs.

Elle est l'étoile, symbole d'espérance et de gloire qui se lève sur le berceau de la France, puis elle s'éclipse. Mais au front de la jeune nation, elle laisse une auréole mystérieuse et comme un gage d'immortalité; et cette auréole grandit, chaque fois qu'aux jours de détresse, dans les calamités publiques surtout, le peuple, levant les yeux vers l'étoile disparue, sent son regard protecteur.

C'est ainsi qu'à travers les siècles on voit la grande personnalité de sainte Geneviève, déjà entourée, durant sa vie, de toutes les magnifi-

Digitized by Google

cences de la légende, se développer encore par les bienfaits et la reconnaissance, et ce sont ces bienfaits et cette reconnaissance qui fixent la figure de notre Sainte sur les tables de l'histoire.

Sainte Geneviève avait-elle choisi elle-même le lieu de sa sépulture? ou bien estima-t-on que la basilique, à la fondation de laquelle elle avait tant contribué, était naturellement désignée? Toujours est-il que le corps de la Sainte fut déposé dans la crypte de Saint-Pierre et de Saint-Paul, c'est-à-dire dans les souterrains de l'église dont les dalles, au niveau du sol, portaient le mausolée de Clovis. Elle ne se doutait pas, l'humble fille, que son nom allait s'ajouter à ceux qu'elle avait voulu honorer, et qu'après quinze siècles, à Paris devenu la grande cité, il serait plus glorieux que celui du roi qui reposait auprès d'elle, plus populaire que ceux des plus illustres guerriers.

A l'ombre de son tombeau reposèrent plusieurs autres membres de la famille royale. On sait l'affreuse tragédie survenue dans la descendance de Clovis, vingt ans après la mort de la Sainte : le mensonge de Childebert et de Clotaire pour se faire livrer par Clotilde les enfants de Clodomir, et le crime accompli sur deux de ces enfants, âgés l'un de dix ans et l'autre de sept. La malheureuse aïeule, accablée de douleur, accompagna les corps de ses petits-fils, au milieu des chants sacrés, jusqu'à la nouvelle basilique et les y fit inhumer. Une fille de Clotilde, sainte comme sa mère et portant le même nom, partagea la même sépulture. Persécutée à cause de sa foi par son époux, l'arien Amalaric, roi des Visigoths, elle avait envoyé à ses frères un mouchoir taché de sang pour les instruire de ses malheurs; et le roi de Paris, Childebert, marcha à la tête d'une armée pour la délivrer, mais elle mourut en revenant dans la Gaule. Là aussi fut transportée, en 545, la dépouille mortelle de la veuve de Clovis[1] qui s'était retirée à Tours, près du tombeau de saint Martin, et y avait complété le nombre de ses années, dans la prière, le jeûne, l'aumône et la pratique de toutes les vertus chrétiennes.

1. Elle y resta jusqu'à la Révolution. A cette époque, le dernier abbé de Sainte-Geneviève, voulant préserver ses reliques de la profanation, les brûla ainsi que celles de sainte Alda et de saint Céraune; elles sont vénérées aujourd'hui dans l'église de Saint-Leu, à Paris.

Digitized by Google

TROISIÈME PARTIE

GLOIRE POSTHUME DE SAINTE GENEVIÈVE

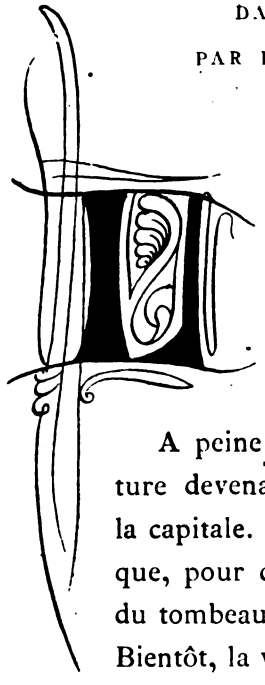
(512-1883).

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE PREMIER

GLOIRE NAISSANTE DU TOMBEAU DE SAINTE GENEVIÈVE
ORATOIRES ÉLEVÉS
DANS LES DIVERS LIEUX SANCTIFIÉS
PAR LA PRÉSENCE DE SAINTE GENEVIÈVE



Une vie nouvelle a donc commencé pour Geneviève : elle est née à la gloire comme au bonheur, le ciel l'a reçue en triomphe, et la terre l'honore et l'invoque, car, pas un seul instant, les peuples n'ont douté que celle qu'ils avaient admirée, pendant sa vie, n'eût pris place parmi les Saints.

A peine avait-elle fermé les yeux, que le lieu de sa sépulture devenait le sanctuaire le plus orné et le plus visité de la capitale. Les fidèles s'y rendaient avec un tel empressement, que, pour contenir l'affluence de la multitude, on éleva autour du tombeau de la Sainte une espèce de grille ou de cage en bois. Bientôt, la voûte de la chapelle, où reposait la fille des champs, n'eut plus assez d'espace pour les lampes d'or ou d'argent que l'on y appendait, et qu'on y faisait brûler en son honneur. Sur sa tombe, on chantait nuit et jour les louanges de Dieu. Comme la mère se plaît à parer, à embellir de fraîches tentures le berceau de son enfant, à contempler sous ses rideaux l'ange souriant ou endormi, à le faire, heureuse et fière, admirer à tous, à chanter ses joies maternelles, ainsi l'Église veille, chante et prie autour du tombeau de ses Saints; elle y suspend en guirlandes les fleurs de toutes les saisons, elle y brûle les parfums de toutes les régions, elle entoure leurs restes précieux de soie, de pourpre et d'or, et les dépose dans de splendides demeures

Digitized by Google

qui effacent les palais des rois. Elle célèbre leurs louanges, elle glorifie leur mémoire, elle convie tous ses enfants à partager sa joie.

La dévotion envers la Bienheureuse était si grande, que son nom fut ajouté à ceux des apôtres Pierre et Paul, sous l'invocation desquels était placée l'église qui renfermait ses restes[1]. Depuis le XI^e^ siècle jusqu'au XIII^e^, les annales, chroniques et autres documents disent : *Basilique de Saint-Pierre et de Sainte-Geneviève*[2], *église de Saint-Pierre*[3], *basilique de Saint-Pierre et de Sainte-Geneviève*[4], *église de Sainte-Geneviève*[5], *autels des Bienheureux Apôtres c'est-à-dire de Sainte-Geneviève*[6], *basilique de Sainte-Geneviève*[7], *église de Saint-Pierre*[8], *église de Sainte-Geneviève*[9]. Au XIII^e^ siècle, les noms des Saints Apôtres finissent par se détacher des murs bâtis par Clovis, et celui de la vierge de Nanterre les remplace définitivement. Un fragment des Grandes Chroniques de Saint-Denys, les *gestes de Philippe-Auguste,* dit : *Le roi Clovis qui gist à Saint-Père de Paris, qui or est dite Sainte-Geneviève*[10].

Un autre fait, qui prouve d'une manière non moins incontestable la grande vénération dont le tombeau de la Sainte fut entouré, dès le commencement, c'est qu'on tint à Sainte-Geneviève les trois conciles de la période mérovingienne. Le premier, auquel assistèrent neuf archevêques et vingt évêques, s'ouvrit le 11 septembre de l'an 573; il avait pour objet de régler plusieurs litiges ecclésiastiques. Le second eut lieu en 577, sur la demande de Frédégonde qui voulait perdre saint Prétextat, évêque de Rouen. Quarante-cinq évêques y assistèrent; parmi eux siégeait Grégoire de Tours qui défendit le saint évêque avec tant de courage. Le troisième concile, réuni en 615 par le roi Clotaire II,

1. Le premier document, où l'église porte le nom de Sainte-Geneviève, est le testament d'Anségise, mort en 831, qui donne à Sainte-Geneviève de Paris une somme de deux livres. *Gall. christ.,* éd. 1744, t. VII, col. 701.
2. Annales de Saint-Bertin, IX^e^ siècle.
3. Hincmar dans la *Vie de saint Remy de Reims.*
4. Prudence de Troyes, seconde moitié du IX^e^ siècle.
5. Adon, évêque de Vienne, mort en 872.
6. Diplôme de Hugues Capet, daté de l'année 987.
7. Charte de 1033.
8. Roricon.
9. Le pape Eugène III, dans diverses lettres.
10. D. Bouquet, t. XVII, p. 358.

Digitized by Google

Digitized by Google

GLORIFICATION DE SAINTE GENEVIÈVE

EAU-FORTE D'APRÈS UNE PEINTURE DE M. J.-P. LAURENS

(Église Sainte-Geneviève.)

Un ange plein de majesté apparaît au-dessus du corps de sainte Geneviève qui repose encore sur la couche funèbre; on voit bouillonner l'huile de la lampe allumée pour ses funérailles, huile miraculeuse qui ne s'épuisera pas, et dont on se servira pour guérir les malades. (Voir page 312.)

En regard de la page 182.

Digitized by Google







Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google



Digitized by Google

édicta quinze canons de discipline ecclésiastique; soixante-neuf évêques étaient présents, on le qualifie de synode général.

Nous devons mentionner aussi le droit d'asile dont jouit la basilique, dès l'époque mérovingienne; c'est là que se réfugia Leudaste, comte de Tours, pour éviter les poursuites auxquelles l'avaient exposé ses calomnies contre son évêque[1].

En même temps que le culte public se développait autour du saint tombeau, on vit surgir une multitude d'oratoires partout où Geneviève avait laissé un vestige de ses pas. On prie mieux les Saints là où ils ont vécu, lutté, souffert, triomphé, où ils ont eux-mêmes prié. Il semble que leur regard, du haut du ciel, soit plus attaché là, qu'un lien mystérieux vous rapproche de celui que vous vénérez, que sa présence vous devienne sensible; et l'âme, alors pénétrée d'émotion et de ferveur, adresse au Saint des hommages plus agréables, des supplications plus ardentes et qui sont plus facilement exaucées.

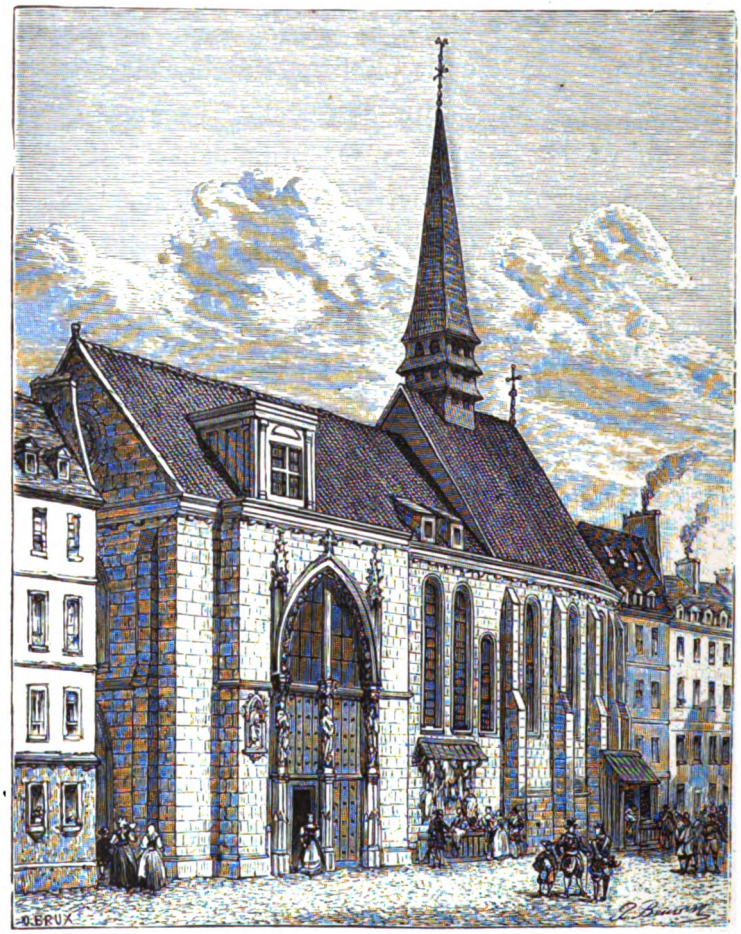
Auprès de la chambre où la Bienheureuse avait rendu le dernier soupir, fut construite l'église de Sainte-Geneviève-la-Petite. C'est dans ce lieu où le clergé et le peuple venaient autrefois demander ses conseils et implorer son secours, que l'évêque de Paris nouvellement élu était présenté au chapitre de Notre-Dame. L'abbé de Sainte-Geneviève prenait le pontife par la main droite, en lui disant : « Bienvenue soit votre paternité »; le prieur le prenait par la main gauche, et ces deux fils de Sainte-Geneviève conduisaient l'évêque vers son chapitre. L'abbé disait aux chanoines : « Très vénérable compagnie, suivant les louables coutumes établies autrefois par nos prédécesseurs et inviolablement observées, nous vous présentons Révérend Père en Jésus-Christ et Seigneur N., par la miséricorde divine évêque de Paris, afin que vous daigniez le recevoir comme votre véritable pontife. » Le doyen du chapitre répondait à l'abbé de Sainte-Geneviève par un petit discours, commençant en ces termes : « Vénérable Père, nous le recevons volontiers. » C'était seulement après la visite de l'évêque à la maison de notre Sainte, qu'on lui ouvrait les portes de la cathédrale.

1. Greg. Tur.

Digitized by Google

Cette église prit, dans la suite, le nom de Sainte-Geneviève des Ardents[1]; Nicolas Flamel la fit rebâtir à ses frais, en 1402, et se fit représenter à genoux dans une niche, à côté du portail.

Près de Sainte-Geneviève-la-Petite était le monastère de vierges que



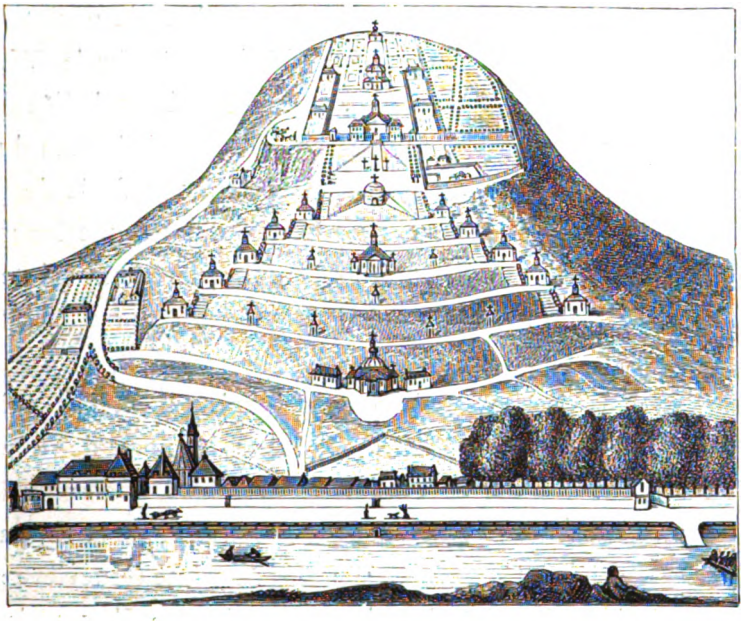
L'ÉGLISE SAINTE-GENEVIÈVE DES ARDENTS EN 1740

sainte Geneviève avait fondé, et qui gardait précieusement le lit où elle avait rendu le dernier soupir. Nous raconterons plus loin le miracle éclatant dont il fut témoin.

1. « La première fois, dit l'abbé Lebeuf, que je l'ai trouvée nommée *de miraculo Ardentium*, c'est dans un acte de l'an 1518. » (*Histoire...* de Paris.)

Digitized by Google

Nanterre, patrie de sainte Geneviève, fut aussi de la part des fidèles l'objet d'une constante dévotion. La maison, où la Sainte avait vu le jour et passé son enfance, fut convertie en chapelle, et c'est là que, en 591, Clotaire II, fils de Chilpéric et de Frédégonde, fut baptisé à l'âge de sept ans. Le roi Gontran de Bourgogne assistait à cette cérémonie, ainsi qu'un grand nombre de seigneurs et de prélats, parmi lesquels on



LE CALVAIRE DU MONT VALÉRIEN
(Estampe gravée par Cochin.)

remarquait saint Grégoire de Tours, qui nous a conservé dans sa chronique le souvenir de ce fait mémorable. En 1637, la reine Anne d'Autriche fit reconstruire la chapelle, appelée sur des médailles commémoratives chapelle de la Patronne de l'*univers français,* et elle venait souvent y faire ses dévotions[1]. Les chanoines de Sainte-Geneviève, qui possédaient la paroisse de Nanterre et le domaine de la Sainte, y fondèrent un séminaire dont les clercs portaient la soutane violette. Cette maison prit le nom de collège royal de Nanterre et subsista jusqu'à la Révolution.

1. Georgii Wallini *Disquisitio,* etc., p. 77.

Digitized by Google

Dans une dissertation publiée par un zélé protestant contre le culte rendu à sainte Geneviève, on trouve les détails les plus curieux sur la vénération dont le lieu de sa naissance était encore l'objet, au XVIIIe siècle. La tradition s'accorde, dit Wallin, à désigner comme le berceau de sainte Geneviève une petite maison très simple, convertie en chapelle : au milieu se trouve un puits, dont la margelle est fort basse et fermée par des chaînes auxquelles sont attachés de petits vases, en forme de cuillères, pour puiser de l'eau. On assure que c'est là où Geneviève vint prendre l'eau qui rendit la vue à sa mère; on en a fait boire à Charles VI, afin de lui rendre la raison; beaucoup de gens, atteints de maladies de toute espèce, viennent y chercher leur guérison. Depuis six heures du matin jusqu'à une heure du soir, ce puits est ouvert à une foule de pèlerins qui croient y trouver du soulagement. Je dois ajouter que les murs de cette chapelle sont couverts de petits tableaux représentant sainte Geneviève dans le ciel, et tous ceux qu'elle a guéris, à genoux devant son image. »

Le lieu voisin, où l'on disait que la bergère avait fait paître ses brebis, fut consacré par une chapelle sous le nom de « parc de sainte Geneviève ».

On honorait aussi sur le mont Valérien le souvenir de la vie pastorale de la Sainte, en visitant dévotement le « clos de sainte Geneviève », et en buvant l'eau de la « fontaine de sainte Geneviève. » Il y avait quatre cents ans qu'un ermitage y était établi, quand un saint prêtre, nommé Hubert Charpentier, forma le projet d'y élever un calvaire. Il commença par planter trois grandes croix, comme on avait déjà fait avant lui, sous le règne de François Ier, il y joignit une église et une maison de retraite, et, en février 1640, il obtint de Louis XIII des lettres patentes, enregistrées au Parlement, qui autorisaient une congrégation de prêtres au mont Valérien. Bientôt, des princesses et de grands seigneurs voulurent contribuer au développement de l'œuvre : la princesse de Condé, la première, fit bâtir une chapelle; la princesse de Guéménée, madame de Guise, abbesse de Montmartre, le duc de Joyeuse, le marquis de Liancourt, etc., suivirent cet exemple, et la grande croix se trouva entourée de chapelles, dans chacune desquelles on représenta l'un des mystères de

Digitized by Google

la Passion, en groupes de physionomie expressive et de grandeur naturelle. Les gravures, qui nous ont conservé le souvenir de ces stations, semblent annoncer, en plusieurs d'entre elles, un assez grand mérite artistique[1].

Le village de la Chapelle-Saint-Denis doit son nom à un sanctuaire, anciennement élevé à sainte Geneviève, en mémoire des stations qu'elle avait faites en ce lieu, lors de ses fréquents pèlerinages à Saint-Denis.

Les habitants des autres localités visitées par sainte Geneviève conservaient aussi, pieusement, le souvenir de ses voyages. Son nom était resté populaire dans la ville et le territoire de Meaux, témoin la fontaine de sainte Geneviève, à Juilly, dont les habitants recherchent l'eau comme remède contre la fièvre.

A Reims, la mémoire de sainte Geneviève, qui avait fait de nombreux voyages dans cette ville, sous le règne de Clovis, était demeurée vivante dans le cœur du clergé et du peuple; elle s'unissait aux glorieuses mémoires du premier roi chrétien des Francs et du grand évêque qui l'avait baptisé. C'est ce qu'attestaient la célébration de la fête de sainte Geneviève, l'autel et la statue de la Sainte dans la cathédrale et dans l'église de Saint-Pierre ou de Saint-Remy. Les Rémois lui avaient aussi érigé une chapelle sur la route de Paris, par laquelle ils avaient coutume d'aller au-devant d'elle et de l'introduire dans leur ville. Cette chapelle, détruite pendant la Révolution, vient d'être reconstruite par M^gr^ Langénieux.

Entre Arcis-sur-Aube et Troyes, en Champagne, à l'endroit même où, d'après la tradition du pays, la Sainte s'arrêta, quand elle se rendit d'Arcis à Troyes, une chapelle fut dédiée à sainte Geneviève. Depuis, la Chapelote (c'est ainsi qu'on l'appelle dans le pays) menaçait ruine; mais en 1842, les bons habitants l'ont restaurée à leurs frais. On en fit l'inauguration et la bénédiction, en présence du clergé de toutes les paroisses voisines et d'un grand concours de peuple. Des jeunes filles, vêtues de blanc et chantant des cantiques, marchaient en tête de la procession l'antique statue de sainte Geneviève, sauvée avec peine des fureurs de la Révolution, était portée en triomphe, et on la replaça solennellement dans son ancienne demeure.

1. *Pèlerinage du Calvaire sur le mont Valérien*, par de Pontbriand, 1768, in-18.

Digitized by Google

CHAPITRE II

MIRACLES ACCOMPLIS PAR L'INTERCESSION DE SAINTE GENEVIÈVE DEPUIS SA MORT JUSQU'A L'ÉPOQUE DES INVASIONS NORMANDES L'ÉGLISE HONORE SA MÉMOIRE D'UN CULTE CÉLÈBRE



A canonisation d'un Saint est devenue, par ses formes sévères et solennelles, l'un des plus grands spectacles religieux. Quand, par des enquêtes poussées aux dernières limites de la sévérité, des vertus héroïques, une sainteté éclatante, un pouvoir miraculeux sont constatés, le Père commun des fidèles l'annonce à la Ville et au monde, et le Saint reçoit de l'univers catholique tout entier les honneurs d'une fête magnifique. Rome, la cité des longs souvenirs et des triomphes, est le premier théâtre de cette ovation qui fera le tour du globe, et qui traversera tous les âges.

Mais l'Église n'a pas toujours donné à la canonisation de ses Saints la même solennité. Avant que le monde entier ne lui fût ouvert de toutes parts, comme aujourd'hui, son commandement franchissait lentement les barrières qui séparaient les nations; usant alors, en ceci, d'un pouvoir plus local, mais non moins universel et infaillible, elle confiait à ses évêques le soin d'en appeler au jugement direct et immédiat de Dieu; et Dieu suppléait par les prodiges à l'appareil des institutions actuelles.

La canonisation de sainte Geneviève fut, comme aujourd'hui la canonisation des Saints, appuyée sur de nombreux miracles. Le biographe en rapporte deux, dont il avait peut-être été le témoin oculaire. Un enfant, nommé Prudent, était atteint de la gravelle; ses parents, désespérant de lui conserver la vie par des moyens humains, le menèrent

Digitized by Google

entre les années 512 et 530, au tombeau de la Sainte qu'ils implorèrent avec larmes pour la guérison du petit malade. Le jour même où ils accomplirent leur pieux pèlerinage, Prudent rendit la pierre qui était la cause de sa maladie; son infirmité disparut et ne revint jamais.

Un Goth, qui avait profané le saint jour du dimanche par un travail défendu, eut, par une punition du ciel, les deux mains paralysées. Touché de repentir, il courut, les larmes aux yeux, au tombeau de sainte Geneviève, près duquel il passa la nuit en prières, et le lendemain il se retira parfaitement guéri.

Le récit des autres miracles accomplis dans cette période de trois siècles et demi, qui s'étend depuis la mort de notre Sainte jusqu'aux invasions normandes, a été fait par un auteur, témoin oculaire de ce qu'il raconte ou écho des témoins. On le trouve dans les manuscrits latins.

Un autre écrivain entreprit, en 847 ou 848, de narrer les mêmes faits. Voici son début :

« La septième année du règne du magnifique roi des Français, Charles notre seigneur, de sainte mémoire, fils du sérénissime empereur Louis, nous avons jugé convenable de transmettre par écrit le récit des merveilles opérées par le Créateur de l'univers, après la mort de la bienheureuse vierge Geneviève, et en considération de ses mérites... De ces miracles, les uns nous sont connus par des récits authentiques, les autres, en plus grand nombre, ont été vus de nos propres yeux[1]. »

Le premier prodige, dont il est fait mention, eut lieu au moment même, pour ainsi dire, des funérailles de sainte Geneviève. La lampe, allumée par la piété des fidèles devant son tombeau, aussitôt après sa mort, continua de brûler sans qu'il fût jamais besoin de renouveler l'huile; au contraire, cette huile débordait et se répandait au dehors en bouillonnant, comme si elle eût été en effervescence. Elle avait en outre la propriété de guérir les malades et les infirmes. L'auteur contemporain voit, dans

1. Nous ne possédons qu'un fragment de cette nouvelle narration, également en latin. Ce fragment se trouve dans le ms. de l'Arsenal, H. 42, in-fol. Le ms. latin, H. 2. L. in-8, de la Bibliothèque Sainte-Geneviève contient, à sa dernière page, la première phrase de l'écrit avec le titre qui précède : *Incipiunt sententiæ de virtutibus beatissimæ virginis Genovefæ, quas Deus omnipotens, per diversa loca, sub honore ejusdem manifeste nuper declarare dignatus est.*

Digitized by Google

cette ébullition de l'huile, le symbole mystique de la surabondance des grâces que sainte Geneviève, du haut du ciel, répand sur les âmes.

Il raconte ensuite comment, par l'intercession de sainte Geneviève, l'ouïe était rendue aux sourds, la vue aux aveugles, la parole aux muets, l'usage de leurs membres aux paralytiques.

« Un muet de naissance, Fulcoin, originaire du territoire de Poissy, reçut en révélation l'invitation de se rendre au tombeau de la vierge et l'assurance que là il obtiendrait l'usage de la parole. Ayant foi dans la révélation, il se rendit au sanctuaire vénéré. C'était un dimanche. On lisait alors à la messe l'évangile où il est dit du Seigneur : *Il a bien fait toutes choses, il a fait entendre les sourds et parler les muets.* Cette parole lui inspira la confiance. Aussitôt sa langue se délia, et il se mit à glorifier le Seigneur. L'abbé Optat lui ayant demandé quelle marque de gratitude il comptait donner à sa bienfaitrice, il répondit qu'il désirait ne pas s'éloigner des lieux où il avait reçu l'usage de la parole, car il ne pouvait vivre désormais hors de la présence de la vierge. L'abbé accueillit sa demande avec joie, et se chargea de fournir ce qui était nécessaire à sa subsistance.

« Dans le même temps, une femme fut avertie en songe de porter également son fils, aveugle de naissance, au sanctuaire de la vierge. Le jour où elle arriva, on lisait la leçon évangélique où se trouve rapportée la guérison miraculeuse de l'aveugle-né. Aussitôt s'ouvrirent les yeux de l'enfant qui, souriant à l'impression nouvelle, fixait chaque chose avec étonnement. La mère ayant allumé un cierge en action de grâces, selon l'usage en pareille circonstance, il se mit, à la grande surprise des assistants qui étaient nombreux, à embrasser ce cierge. Ainsi, le peu de sûreté de la vue de l'enfant attestait son infirmité native, et son étonnement prouvait qu'il jouissait, pour la première fois, du spectacle de la lumière. Le miracle de la vierge sainte avait suivi la révélation divine, afin que, la foi précédant, il en fût la conséquence nécessaire, parce que *tout est possible à celui qui croit* [1].

« Il y avait à Paris un homme qui était sous la puissance du

1. Evang. sec. Marc., IX, 22.

Digitized by Google

démon, et qu'on avait conduit, sans pouvoir obtenir sa guérison, à plusieurs sanctuaires divinement favorisés. Il avait de tels accès de fureur, qu'on était obligé d'avoir recours aux chaînes pour le garder. Une nuit que le sommeil s'était emparé de ses gardiens, le démoniaque s'enfuit, et le ciel dirigea ses pas vers le temple où était déposé le corps de sainte Geneviève. Mais, comme l'esprit malin ne peut demeurer près de la Sainte, il ressentit tellement l'action de sa puissance que sur-le-champ il abandonna le possédé. Celui qui ne prévalut jamais contre elle durant sa vie ne prévalut pas à côté d'elle après sa mort. Peu de temps après, on ouvrit les portes de l'église pour l'office de la nuit. Alors, cet homme se rendit plein de joie au tombeau de sainte Geneviève, y déposa la chaîne qui avait servi à le lier, et retourna dans sa maison où il publia la grande grâce que Dieu lui avait faite.

« Un jour que des ouvriers étaient occupés à réparer le toit du monastère, l'un d'eux allait être précipité du haut de l'église, lorsqu'il put, en enfonçant ses doigts dans la fente d'un lambris sculpté, se retenir suspendu dans l'espace. Les frères se mirent en prières, tandis que plusieurs montèrent vers lui, et, lui ayant passé une corde sous les bras, l'arrachèrent du péril. Ainsi sauvé, cet homme confessa qu'il n'avait pas éprouvé de crainte, parce qu'il s'était trouvé dans une sorte de sommeil. Un nouveau prodige vint bientôt confirmer le premier, car la planche, que le poids de l'ouvrier n'avait pu entraîner, tomba d'elle-même, sans que personne y eût touché, et se brisa.

« Une femme d'un des faubourgs de Paris se mit à carder de la laine, le jour de la nativité de la glorieuse Vierge Marie. Reprise à ce sujet par une de ses voisines, elle ajouta une nouvelle faute à la première, en disant : « Est-ce que Marie n'était pas femme elle-même, et ne faisait pas « d'œuvres serviles? » Aussitôt, le peigne avec son embarrassant fardeau s'attacha aux mains indignes, l'instrument qui avait servi à la faute servit à la punition. La nuit suivante, l'infortunée alla à l'église de la bienheureuse vierge Geneviève, et, au premier chant de l'office des matines, le fardeau se détacha des mains... miracle dont fait foi non seulement le témoignage des hommes, mais le peigne qui est suspendu au dehors.

Digitized by Google

« ... Vous venez d'entendre, frères, les admirables triomphes que la vierge sainte a remportés sur les maladies et les calamités qui affligeaient les hommes. Écoutez maintenant sa puissance plus admirable encore sur les eaux. »

Au commencement du IXe siècle, la Seine, grossie par des pluies continuelles, sortit de son lit et inonda toute la ville, au point que les Parisiens durent quitter leurs habitations.

« En présence d'un pareil malheur, le pieux Inchade, évêque de Paris, craignant que le fléau ne fût un châtiment envoyé du ciel, à cause de ses péchés et de ceux de son peuple, exhorta les fidèles à jeûner et à faire pénitence. Il ordonna à ses prêtres et aux autres clercs de son église de monter dans une barque, avec les livres saints et les ornements sacrés, d'aller d'église en église et de s'assurer s'il n'y en aurait pas où l'on pût célébrer les divins mystères. L'un d'eux, nommé Ricard, prit une barque et s'avança jusqu'au monastère de vierges, situé près l'église de Saint-Jean-Baptiste, et que la bienheureuse Geneviève avait élevé avec ses propres ressources. On conservait encore, dans cette pieuse retraite, le lit où la Sainte avait rendu son âme à Dieu. Le monastère était inondé, mais, par un miracle éclatant, les eaux, qui s'élevaient jusqu'à la moitié des murailles, restaient suspendues à l'entour de ce lit vénéré, sans avoir pu le couvrir, ni même le mouiller. Ricard, après avoir constaté la réalité du prodige, s'empressa d'en instruire l'évêque qui vint aussitôt, en cet endroit, avec le clergé et une foule de fidèles; et, s'étant convaincus par leurs propres yeux de la certitude du miracle, tous rendirent grâces à Dieu et à la Sainte. A partir de ce jour, les eaux baissèrent sensiblement, et bientôt le fleuve rentra dans son lit, en sorte que ce fait est compté parmi les miracles de la vierge sainte...

« A l'exemple de son divin maître, la glorieuse Geneviève se laissa toucher à la prière d'un larron. Il y avait, dans la prison de la cité, un condamné à mort qui s'échappa le soir et se dirigea vers l'église de Sainte-Geneviève. Mais, comme, selon l'usage, la porte, qui est du côté de la ville, se ferme aux approches de la nuit, il fit le tour du monastère pour entrer par l'autre porte où se trouve la chapelle de Saint-Michel.

Digitized by Google

Cependant Witegaüs, le gouverneur de la cité, n'avait pas tardé à s'apercevoir de la fuite de son prisonnier, et il le suivait de près avec des soldats. Un de ces derniers, du nom de Ratoin, plus ardent que les autres, marchait devant eux. Le larron et le soldat allaient entrer dans le monastère. Le premier implorait la vierge, le second la défiait d'arracher le criminel de ses mains. Au même instant, celle-ci fit sentir sa puissance : le soldat tomba frappé de mort. Témoins d'un châtiment aussi effroyable, ses compagnons rendirent gloire à Dieu et à la vierge, et, emportant leur mort, ils l'ensevelirent sans honneur à la porte de la ville[1]. . . . . .

En présence de ces preuves manifestes de l'intervention divine, l'Église s'empressa de confirmer la dévotion universelle des peuples, et honora la mémoire de sainte Geneviève d'un culte célèbre, presque aussitôt après sa mort. Le nom de la Sainte, il est vrai, ne paraît dans les martyrologes du vénérable Bède[2] et d'Usuard[3] qu'à partir du VIII[e] siècle, mais son office[4] se trouve déjà dans la liturgie qu'on suivait en France, au temps de saint Grégoire le Grand, c'est-à-dire moins de quatre-vingt ans après la mort de notre Sainte : d'où l'on peut conclure avec Baillet qu'on célébrait la messe de sainte Geneviève, le 3 janvier, dès la seconde moitié du VI[e] siècle. Dans un missel très ancien, le nom de sainte Geneviève est inscrit après ceux de sainte Agnès et de sainte Anastasie.

1. *Miracula S. Genovefæ post mortem*, dans la *Vie de sainte Geneviève*, par le P. Saintyves, pp. CXIII et suiv., § LXIII-LXXI.

2. Le Nain de Tillemont, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles*, t. XVI, p. 631.

3. Ed. Bouillart, Paris 1718, ad d. 3 non. Jan.

4. Il se compose d'un fragment de l'épître de saint Paul aux Romains (ch. VII, v. 24, ch. VIII, v. 4) et de 14 versets tirés de l'Évangile selon saint Mathieu (ch. XXV, v. 1-14).

Digitized by Google

CHAPITRE III

IRRUPTION DES NORMANDS. — LES RELIQUES DE SAINTE GENEVIÈVE SONT TRANSFÉRÉES A DRAVET

MIRACLES. — DEUXIÈME IRRUPTION DES NORMANDS

LES RELIQUES DE SAINTE GENEVIÈVE SONT TRANSFÉRÉES EN DIVERS LIEUX

MIRACLES — TROISIÈME IRRUPTION DES NORMANDS

LES RELIQUES DE SAINTE GENEVIÈVE SONT PORTÉES A LA POINTE ORIENTALE DE LA CITÉ



TOMBEAU DE SAINTE GENEVIÈVE

B. S. G., ms. BB. L. 33.

PENDANT les trois premiers siècles qui suivirent la mort de sainte Geneviève, l'église, qui abritait ses restes vénérables, fut exempte de ces vicissitudes auxquelles elle fut tant exposée dans la suite. Les chants pieux, les cérémonies sacrées, les visites des pèlerins n'y subissaient aucune interruption, mais un jour apparurent, sous les murs de Paris, des barbares aussi féroces que les Huns d'Attila : c'étaient les Normands (Danois, Suédois, Norwégiens). Ils ne se contentaient plus, comme sous le règne de Charlemagne, de ravager les côtes, ils remontaient les fleuves dans des bateaux en osier, et pénétraient au sein des cités les plus riches et les plus populeuses qu'ils pillaient et incendiaient. Ils parcoururent d'abord les provinces à pied, ignorant l'usage des chevaux, mais bientôt ils formèrent des troupes de cavalerie; leurs stations, à l'embouchure des grands fleuves, étaient pour eux des lieux de réunion et de repos, et comme autant de repaires où ils entassaient le produit de leurs rapines et de leurs brigandages. Ils bâtis-

Digitized by Google

saient dans des îles, près des côtes, des cabanes qui composaient de grands villages, et c'est là qu'ils gardaient, attachés à des chaînes, leurs troupeaux de captifs. « La Seine, dit un contemporain, l'évêque de Meaux, Hildeger, roule à la mer d'innombrables cadavres chrétiens, les îles du fleuve sont toutes blanchies des os des prisonniers, morts entre les mains des Normands[1]. »

Héritiers de la haine que les Saxons, échappés au sabre des Francs et réfugiés dans la Scandinavie, portaient au nom chrétien, ils s'attaquaient surtout avec fureur aux moines et aux églises. « Nous leur avons chanté la messe des épées », disaient-ils, au retour du sac d'un couvent.

« Dans presque toutes les provinces situées le long de l'Océan, les églises étaient ruinées, les villes dépeuplées, les monastères abandonnés, dit Agius, abbé de Vabre en Rouergue; les persécuteurs, les Normands, égorgaient tous les chrétiens dont ils pouvaient s'emparer. Lorsqu'ils étaient las de verser le sang, ils les gardaient pour les obliger à se racheter... Beaucoup, dans le cœur desquels la foi était faiblement enracinée, se précipitaient dans les erreurs ténébreuses des païens et s'associaient à leurs forfaits[2]. » Les pirates exigeaient de leurs prisonniers qu'ils sacrifiassent aux dieux scandinaves Thor ou Odin.

Tel était l'effroi qu'ils inspiraient, que souvent les populations, sans essayer de leur résister, s'enfuyaient à leur approche. Lorsque, en 845, ils se présentèrent devant Paris, sous les ordres de Ragenaire, Charles le Chauve se retira devant eux, et abandonna la cité pour se réfugier avec la noblesse à Saint-Denys. Les chanoines de Sainte-Geneviève durent à leur tour quitter le monastère qui, par sa position hors des murs, se trouvait sans défense. D'autre part, il fallait mettre en lieu sûr les reliques de la Patronne. Ils se réfugièrent à Athis, qui faisait partie de leurs domaines[3]. L'émigration que cette calamité nécessita fut une source de grâces pour les pays qui jouirent de la présence de l'illustre

1. *Vita S. Faronis, ep. Meldensis,* auctore Hildegario, ep. Meldensi. *Acta sanctorum ordinis S. Benedicti Sæc.* II, pp. 606-625.

2. *Annal. Bertin.* p. 66.

3. *Miracula S. Genovefæ post mortem,* § LXXII.

Digitized by Google

vierge, et eut pour résultat la diffusion de son culte, par la multiplication des miracles qu'elle sema sur son passage.

Dans le trajet de Paris à Athis, un cierge qu'on portait devant les reliques, étant venu à s'éteindre, se trouva soudain rallumé par un prodige semblable à celui que la Sainte avait opéré, dans un de ses pèlerinages au tombeau de saint Denys, et afin, dit le chroniqueur génovéfain [1], témoin oculaire de ces miracles, « que celle qui n'avait eu aucune participation aux ténèbres ne marchât point dans les ténèbres ».

Quelquefois même, des miracles devançaient la venue du corps saint. Ainsi, au moment où l'on approchait de l'église d'Athis, l'autel, sur lequel la châsse devait être déposée, se mit à trembler avec la croix et les reliques qu'il portait, comme pour célébrer l'arrivée de la Sainte : à l'entrée des reliques, toute cette agitation cessa et l'autel redevint immobile [2].

La veille de Pâques, les Normands entrèrent dans Paris qu'ils pillèrent, et dont ils pendirent les habitants qui n'avaient pas fui. Plusieurs fois, ils essayèrent d'incendier la basilique de Sainte-Geneviève et celle de Saint-Germain, sans pouvoir réussir, grâce à une intervention d'en haut; ces deux églises, dit Aymoin, furent préservées des flammes par la protection de leurs saints Patrons [3].

Les Génovéfains, ne se trouvant plus en sûreté à Athis, passèrent la Seine et se rendirent à Draveil ou Dravet, riche domaine qu'ils tenaient de la munificence de Dagobert. Là encore, un si grand nombre de malades obtinrent leur guérison que l'abbé Egbert ou Hebert [4], frappé des prodiges multipliés dont il était le témoin, osa se permettre un pieux larcin, dans l'espoir de se placer plus particulièrement sous la protection de la vierge : il détacha une dent du corps sacré, à l'insu de la plupart des chanoines, et la garda pour lui. Mais le ciel ne bénit pas cette action; peu de temps après, Hébert tomba gravement malade et fut agité par d'effrayantes visions; il comprit alors son erreur et confessa publique-

1. *Miracula S. Genov. post mortem.*

2. *Ibidem.*

3. Aymoin, *Fragment. de Nortmann. gestis,* dans Du Chesne, *Hist. Franc. Scriptor.*, t. II, p. 656.

4. *Mirac. S. Gen. post mort.*

Digitized by Google

ment qu'il avait péché par ignorance. Pour réparer sa faute, il fit enchâsser la dent qu'il avait prise dans un reliquaire d'or et de cristal qu'il donna à la communauté, et qu'on enferma plus tard dans le piédestal d'une statuette de la Patronne.

Charles le Chauve ayant acheté honteusement la paix, au prix de sept mille livres, on rapporta le corps de la Sainte à Paris, au milieu des transports de joie. Toutefois, au lieu de le replacer dans la chapelle souterraine, où il était demeuré jusque-là, on le déposa au-dessus de l'autel des Apôtres.

Au sein de la paix aussi bien que sous les coups des barbares, la vierge savait user de miséricorde; entre les deux séjours de sa châsse à Draveil, elle ajouta de nouveaux prodiges aux anciens.

« Une femme de Louvigny,... étant cruellement tourmentée par la fièvre, vint se présenter à la bienheureuse vierge. Après avoir passé une nuit en prières, elle recouvra en partie la santé et s'en retourna chez elle. Huit jours plus tard, elle revint pour s'acquitter du vœu qu'elle avait fait en reconnaissance de la grâce obtenue, et, veillant encore une nuit, elle fut complètement guérie.

« Une autre femme, originaire d'Orgeval, dans le territoire de Poissy, s'était rendue coupable d'adultère. Ce crime occasionna la mort de son mari et attira sur elle, de la part de la justice divine, la peine du mutisme. L'infortunée eut recours à l'intercession de la bienheureuse vierge et passa une semaine entière devant son tombeau, le corps étendu et poussant des gémissements. La nuit du dimanche suivant, comme elle terminait sa peine, elle fut prise d'un vomissement de sang, et la parole lui fut rendue. Elle passa la semaine en actions de grâces; mais, le dimanche, ayant voulu retourner chez elle sans prendre congé et sans avoir entendu la messe, elle tomba, avant d'avoir franchi les limites du domaine de la vierge sainte : ses jambes s'étaient repliées par suite d'une contraction de nerfs. On dut la reporter au lieu saint où elle resta longtemps, n'ayant pour vivre que les aumônes des âmes charitables; elle fut enfin rendue à la santé.

« Une femme de Paris, frappée de cécité, apprit par une révélation que l'huile de la lampe qui brûlait devant le tombeau de Geneviève lui

Digitized by Google

rendrait la lumière, si Martin, gardien de l'église, lui en faisait des onctions sur les yeux. Ayant confiance en cet avertissement, elle se présenta devant la vierge sainte, raconta ce qui lui avait été révélé, et, quand le gardien Martin lui eut fait les onctions, elle sentit la vue lui revenir.

« Huit jours après, cette même femme amena un aveugle à la vierge dont elle avait heureusement éprouvé la puissance. Une onction de la même huile rendit également la lumière à cet homme.

. . . . . .

« Vers le même temps, un serf, du nom de Magnoard, qui gardait, pendant la nuit, les abeilles d'un frère, se laissa aller au sommeil, et, quand il se réveilla, il avait perdu la vue. Sous le coup d'un pareil malheur, il fit faire deux cierges, de la pesanteur de son corps, et les plaça devant le tombeau de la vierge sainte, près duquel il pria une semaine entière pour obtenir sa guérison. La nuit du dimanche, comme il était encore en prières, il crut sentir quelqu'un qui passait et lui touchait les yeux avec un linge. Il supposa que c'était l'un des frères, mais bientôt le miracle, dont il fut l'objet, lui fit comprendre la vertu de celui qui était passé : aux premiers coups de l'office de matines, il rendait des actions de grâces pour la lumière qui lui était rendue.

« Vers la même époque également, une femme du domaine de la vierge sainte, affligée du même malheur, fut conduite par son mari devant le tombeau de sa maîtresse pour implorer son assistance. Après avoir prié, elle demanda et obtint de l'huile de la lampe de Geneviève, et, pour ne pas retarder par ses péchés l'accomplissement du miracle, elle fit avec contrition l'aveu de ses fautes. Elle recouvra aussitôt la vue et rendit grâces [1]. »

A la suite du partage que Lothaire fit de ses États entre ses trois fils, il s'éleva, au sein de la famille carlovingienne, des discordes dont les Normands profitèrent. Guidés par un chef nommé Bjœrn, Jernsiede, Côte de Fer, ils remontèrent de nouveau la Seine, et, le 28 décembre 857, ils étaient sous les murs de Paris. Habitants et soldats avaient fui à leur

1. *Miracula S. Genovefæ post mortem*, § XXIII-LXXVIII.

Digitized by Google

approche; les chanoines de Sainte-Geneviève s'éloignèrent aussi avec les reliques de la Patronne, qui furent ainsi soustraites à l'incendie, car cette fois, les Normands brûlèrent la basilique de Sainte-Geneviève, et détruisirent presque entièrement ce magnifique édifice, avec ses œuvres d'art, ainsi que le monastère [1]. « Les Danois, disent les annales de Saint-Bertin, envahirent la Lutèce des Parisiens, et brûlèrent la basilique du bienheureux Pierre et celle de Sainte-Geneviève [2] »; d'autres basiliques, telles que celles de Saint-Étienne (Notre-Dame), Saint-Vincent et Saint-Germain (Saint-Germain des Prés), Saint-Denis (Saint-Denys de la Chartre), se rachetèrent de l'incendie à prix d'or. Les marchands transportèrent leurs richesses sur les bateaux pour s'enfuir, mais les barbares prirent les bateaux et les marchands, et brûlèrent leurs maisons.

Les chanoines portèrent d'abord la Sainte à Dravet; dans ce lieu, un jeune villageois, ayant ses membres contractés, s'étendit avec foi sous la châsse, et obtint subitement sa guérison.

Mais l'approche de l'armée ennemie força les chanoines à se retirer au village de Marisy, qui avait été donné à l'abbaye par un seigneur du nom d'Hehnogald, à la condition de célébrer, chaque année, l'anniversaire de sa mort. Marisy était protégé par la forteresse de la Ferté-Milon, qui passait pour une place imprenable.

Dans ce village, sainte Geneviève se complut à soulager tous les infortunés dont l'ardente prière portait vers elle l'hommage de leur ferme espérance. Voici le récit de l'historien :

« Un nommé Fulchérique avait les jambes tellement retirées sous lui, qu'il était impossible de les lui faire allonger. On le porta devant la vierge, et aussitôt ses jambes se redressèrent. Sautant de joie, il éleva la voix pour louer le Seigneur.

1. *Gesta Normann.*, an 857. — *Annales S. Bertini, eodem anno.* — Dudo S. Quent. Virom. dec. — Prudentius, ep. Tre.

2. Dulaure, cédant à des préoccupations antireligieuses, a écrit : Le corps de sainte Geneviève « ne fut point respecté par les Normands : il fut brûlé avec l'église ». (*Histoire de Paris*, Paris 1837-1838, t. II, p. 105.) Il prétend s'appuyer sur Étienne de Tournay, mais il n'a pas su lire ce passage de la lettre adressée à l'évêque de Lunden : *Ecclesiam apostolorum Petri et Pauli, in qua beata virgo Genovefa* REQUIESCIT *in corpore... miserabili concremarunt incendio, nec sacro loco, nec beatæ virgini aliisque sanctis qui ibi* REQUIESCUNT, *reverentiam exhibentes.* » (*Epistolæ*, Paris, 1679, p. 218.)

Digitized by Google

« Un habitant de Rebais ayant moulu du blé le dimanche, un grain de ce blé lui sauta dans l'œil et lui fit perdre la vue. Bientôt, cette affliction fut suivie d'une infirmité plus douloureuse encore, le malheureux aveugle vint à se frapper si fortement le ventre et la poitrine avec le poing, qu'il vomissait le sang. Pour obtenir sa guérison, il visita inutilement, pendant une année entière, divers sanctuaires célèbres; mais, s'étant rendu auprès de notre Sainte, il se mit en prières, et, tandis que les religieux priaient avec lui, il se trouva guéri. Alors, il éleva ses mains vers le ciel en bénissant Dieu, et tous les assistants se joignirent à lui pour le remercier.

« Une femme, nommée Foucoire, paralysée de la moitié du corps, se fit transporter et déposer auprès de la châsse de sainte Geneviève, où elle recouvra la santé, le troisième jour.

« Une autre femme de Marisy, qui était depuis longtemps possédée du démon, fut amenée, les mains liées, devant les saintes reliques; après d'horribles contorsions, elle vomit le sang et elle fut guérie.

« Un jeune homme de Chouy, dont les bras s'étaient complètement raidis, passa deux jours en prières auprès de la Sainte, et le troisième jour, ses bras devinrent plus souples et plus flexibles qu'ils ne l'avaient jamais été.

« Un serf du domaine de sainte Geneviève vint du village d'Arcis pour obtenir la guérison de la lèpre et de la fièvre dont il était atteint. On oignit le corps du malade avec de l'huile de la lampe de sainte Geneviève, et aussitôt la lèpre et la fièvre disparurent.

« Une jeune fille, qui avait perdu un œil, alla avec confiance implorer sainte Geneviève et lui offrit le cierge d'usage. A peine était-il allumé que la suppliante se trouva exaucée; elle voyait avec son œil, un instant auparavant privé de lumière, aussi bien qu'avec l'autre.

« Une femme infirme, de Chouy, nommée Amilde, voulut se faire transporter près du corps de la Sainte où tant de malades obtenaient leur guérison. Elle dut attendre longtemps à la porte de l'église, mais on ne l'eut pas plus tôt amenée et déposée devant les reliques vénérées, qu'elle se leva sans le secours de personne et s'écria qu'il ne lui restait plus rien de son infirmité.

« Non loin de Marisy était un monastère dédié à saint Germain où

Digitized by Google



SAINTE GENEVIÈVE PATRONNE DE PARIS

(Bibliothèque nationale, cabinet des estampes.)

Digitized by Google

furent un jour portées processionnellement les reliques de la Sainte, au milieu des prodiges. Une femme paralysée se fit conduire à ce monastère, et quand elle fut arrivée en présence de Geneviève, elle jeta de grands cris comme pour hâter l'effet de sa protection. La guérison fut aussi prompte que la prière avait été fervente; la malade retourna elle-même chez elle, et depuis ne ressentit plus aucune atteinte de son mal.

« Un démoniaque vint en présence des saintes reliques; mais le démon, ne pouvant supporter le voisinage de la Sainte, s'enfuit, et le possédé fut guéri.

« Un autre démoniaque étant aussi venu, on l'engagea à offrir un denier à l'autel de sainte Geneviève; il le fit; mais bientôt, agité par le démon, cet homme se jeta sur Martin, gardien de l'église, et le menaça de le tuer, s'il ne lui rendait son offrande. On voulut le saisir, il s'enfuit, mais on le ramena garrotté, et, le lendemain, ayant été conduit à l'église, il fut délivré du mauvais esprit.

« Un serf du domaine de sainte Geneviève était si violemment agité par le démon qu'il grinçait continuellement des dents, se rongeait la langue et vomissait le sang. On le mena de force devant sainte Geneviève, et on eut beaucoup de peine à le tenir prosterné devant elle; mais, après être resté longtemps étendu sur le sol, comme s'il était mort, il se releva sans l'aide de personne, et fit son offrande d'action de grâces.

« Il est bon de mentionner encore que, en présence de la vierge, aucun énergumène ne pouvait rester caché. Un démoniaque, nommé Erchamfredus, avait si bien dissimulé sa possession, que jusqu'alors on l'avait pris pour un fou, sans se douter qu'il fût sous l'empire du démon. Il entra avec les fidèles dans le sanctuaire de la Sainte, et se mit en prières; mais bientôt, il commença à jeter de grands cris comme les possédés, à se déchirer les mains avec les dents, à mettre ses habits en pièces. Les assistants voulurent le saisir et le lier, mais il s'échappa de leurs mains, et il s'enfuit; sa mère courut après lui pour le ramener, il se retourna tout à coup, se mit à lui lancer des pierres, et la poursuivit à son tour jusqu'à l'église de la Sainte. Alors les religieux, après avoir béni un grand vase rempli d'eau, y plongèrent de force le démoniaque étroitement garrotté. On le conduisit ensuite devant la châsse de sainte

Digitized by Google

Geneviève, on le marqua du signe de la croix, et il fut complètement guéri.

« Dans le même temps se présenta devant la Sainte une pauvre femme dont la langue était paralysée; elle s'agenouilla, pria du fond du cœur, et quand elle se releva, elle avait recouvré l'usage de la parole.

« Un homme, nommé Genebaud, dont les pieds étaient repliés sous lui et adhéraient au dos, fut porté devant l'autel de sainte Geneviève. Après quelque temps, il étendit les jambes, se leva : son infirmité avait entièrement disparu.

« On vit aussi arriver près de la vierge sainte beaucoup de fiévreux de toutes sortes, dont nous ne parlons pas en particulier, parce que nous ne pouvons énumérer une telle multitude[1]. »

Le pieux écrivain ajoute :

« Ce que nous savons, ce que nous affirmons, en présence de l'auteur même des miracles, c'est que tous s'en retournèrent chez eux en parfaite santé. »

Cependant, les Normands, après avoir pillé et incendié Paris, ravageaient les provinces d'alentour. « Les villes de Beauvais et de Meaux sont prises, écrit un auteur contemporain, le château de Melun est dévasté, Chartres pillé, Évreux, Bayeux et toutes les villes de cette contrée sont envahies; aucun hameau, aucun couvent ne reste intact, chacun prend la fuite, rarement on trouve quelqu'un qui ose dire : « Arrêtez, résistez, combattez pour la patrie, vos enfants et le nom de votre race! » C'est ainsi que, par leur lâcheté et leurs divisions, ils (les princes et les seigneurs) ruinent le royaume des chrétiens, et qu'ils sont réduits à acheter par des tributs ce qu'ils devaient défendre par les armes[2]. »

Quand les chanoines estimèrent la sécurité suffisante, ils se firent un devoir de rendre la châsse à son sanctuaire : il y avait cinq ans qu'elle en était sortie. Cette translation eut lieu en 863. Elle s'accomplit avec une grande pompe, plusieurs jours y furent consacrés, et l'on fit plusieurs stations.

1. *Miracula S. Genovef. post mortem*, § LXXX-XCV.
2. *Ermentarius, Abbas Heriensis, apud Pagi critica*, p. 637.

Digitized by Google

Le premier jour, la châsse, escortée d'un clergé nombreux qui chantait des psaumes, fut portée à Mareuil-sur-Ourcq, qui était une dépendance du chapitre. Il y avait dans ce village une femme détenue en prison avec sa fille, à cause des dettes de son mari qui avait pris la fuite. A l'approche de la châsse, les chaînes se brisèrent, la prison s'ouvrit, et les captives vinrent au-devant de la Sainte pour lui rendre des actions de grâces. C'est là qu'on passa la nuit. L'église de Saint-Martin, qui reçut le précieux dépôt, fut témoin d'un nouveau prodige : la guérison d'une femme affligée de surdité.

Le lendemain, au milieu d'un grand concours de fidèles, on porta la châsse à Lisy-sur-Ourcq, où le chapitre possédait la cure de Saint-Médard[1]. Au moment où l'on entrait dans l'église, une jeune fille paralysée, qui gisait sur le seuil, salua ainsi les saintes reliques : « O bienheureuse Geneviève, si je pouvais être guérie par votre intercession, je vous accompagnerais jusqu'à votre sanctuaire! » Elle se leva sur-le-champ, et, tout le reste de sa vie, elle demeura attachée au service de la Sainte. Geneviève rendit également l'usage des mains à une femme de la localité.

Le peuple, qu'attirait le bruit de ces nombreux miracles, se pressait sur le passage de la châsse, et se joignait au cortège : c'était comme une marche triomphale.

De Lisy on alla à Tribacdoux, autre domaine du chapitre[2], on y passa la nuit, et, le matin du jour suivant, on se mit en marche pour Rosny. Au moment du départ, deux jeunes gens apportèrent devant la Sainte une femme percluse, qui recouvra l'usage de ses membres, et fut même en état de suivre la procession. En témoignage de reconnaissance, elle demanda et obtint la charge de balayeuse à l'église Sainte-Geneviève.

Le cinquième jour, on traversa la Seine sur des bateaux préparés à l'avance. Les Parisiens se portèrent en foule au-devant de la châsse, et la joie était dans le cœur de tous :

« Tout le clergé et le peuple de Paris lui vint au-devant, l'accom-

1. *Miracula S. Gen. post mort.*, § XCVI et suiv.
2. *Ibidem.*

Digitized by Google

pagna jusqu'à son église avec des hymnes et des applaudissements publics, rendant grâces à Dieu de ce qu'en une perte générale de tous leurs biens, il avait encore la bonté de leur conserver un si précieux trésor[1]. »

La châsse fut déposée dans l'église Saint-Jean, où elle resta jusqu'après la restauration de son ancienne demeure; on la replaça alors au-dessus de l'autel des Saints Apôtres.

Les Normands reparurent une troisième fois sous les murs de Paris, l'an 885, sous le règne de l'empereur Charles le Gros. Ils étaient trente mille, et avaient à leur tête quatre de leurs rois. Leurs sept cents grandes barques peintes et une multitude de nacelles couvraient la Seine, au-dessous de la ville, sur une étendue de plus de deux lieues. Arrivés le 25 novembre, les Normands demandèrent, le lendemain, le libre passage, mais les Parisiens le refusèrent.

La ville, cette fois, était prête à la résistance. Charles le Chauve avait relevé la muraille de la Cité, fait reconstruire le grand pont qui avait été brûlé, rétabli les tours et les portes des deux ponts, tant du côté de la Cité qu'au delà des deux bras de la rivière; enfin, il avait fait bâtir la grosse tour du palais.

Le siège commença aussitôt. On réunit dans la cathédrale les châsses de sainte Geneviève, de saint Cloud et un grand nombre d'autres reliques, qu'à l'approche du danger on avait souvent transportées hors de Paris; mais, cette fois, elles parurent plus en sûreté dans la ville, pour laquelle, d'ailleurs, elles étaient une sauvegarde, en même temps qu'un encouragement pour ceux qui la défendaient.

A la tête de ceux-ci se trouvaient Eudes, fils de Robert le Fort, comte de Paris; Gozlin, évêque de Paris; Hugues, marquis d'Anjou, abbé de Saint-Germain le Rond (l'Auxerrois), et Ebles, abbé de Saint-Germain des Prés, neveu de Gozlin. On vit ces prêtres guerriers[2], Gozlin et Ebles, le casque au front et la cuirasse sur la poitrine, se mêler aux Parisiens armés, et attaquer l'ennemi avec bravoure. En vain les Nor-

1. Ms. H. 21, p. 156.

2. Mavortius abbas, Martius abbas : abbé guerrier, abbé martial. *Poème du siège de Paris*. Script. Franc., t. VIII.

Digitized by Google

mands firent jouer contre les murailles des béliers et des catapultes, en vain ils élevèrent des tours d'où ils jetaient des mèches et des tisons enflammés. Du haut des remparts, les Parisiennes, pendant que leurs frères et leurs maris combattaient, répandaient sur les assiégeants des chaudières d'huile et de poix bouillantes, et faisaient rouler sur eux d'énormes pierres. Pour se mettre à l'abri de ces pluies de feu et de moellons, les Normands creusaient des galeries souterraines, et arrivaient ainsi jusqu'au pied des murs qu'ils éventraient à coups de bélier; mais à l'endroit où ils avaient ouvert une brèche, ils trouvaient le plus souvent une seconde muraille qui leur fermait l'entrée de la place. Parmi les douloureux évènements de ce siège, il y en eut un qui affligea particulièrement les Parisiens, ce fut la mort, de Gozlin, leur évêque, arrivée le 16 avril de l'an 886. Mais leur courage n'en fut pas ébranlé; ils résistèrent héroïquement au triple fléau de la famine, de la peste et du siège : c'était une lutte qui rappelait celles d'Avarike (Bourges), de Gergovie et d'Alise, gloires immortelles de la vieille Gaule.

Au mois de juillet ou d'août de la même année, furieux de la résistance désespérée qu'on leur opposait, et désirant emporter la place avant l'arrivée de Charles le Gros qui venait au secours des assiégés, les Normands donnèrent un assaut général, et peu s'en fallut que la ville ne fût prise. Déjà, vers la pointe orientale de l'île, le péril était extrême, les assiégeants se croyaient maîtres d'un pont, quand on y porta la châsse de sainte Geneviève; à la vue des précieuses reliques, le courage et l'espoir revinrent aussitôt dans le cœur des Parisiens[1]; l'un d'eux, nommé Gribold, ralliant autour de lui cinq braves compagnons, repoussa l'ennemi, et se maintint sur le pont jusqu'à l'arrivée du comte Eudes qui le délivra.

Cependant, les Normands avaient pénétré d'un autre côté dans la place : la présence des reliques de saint Germain, qu'on y apporta en toute hâte, produisit sur ce point le même effet qu'avait produit de l'autre

1. *Virgo Dei Genovefa caput defertur ad urbis*
Quo statim meritis ejus nostri superarunt.
Inde fugaverunt etiam pinnis procul illos.
(Abb. *De bell. Par. urb.*, lib. II, v. 247-249.)

Digitized by Google

côté celle des reliques de sainte Geneviève. Les habitants rejetèrent les ennemis hors de la ville et en firent un grand carnage.

Charles le Gros arriva enfin : une armée fut aperçue gravissant les hauteurs de Montmartre. Les assiégés, accourus sur les remparts, saluaient avec transport cet espoir d'une délivrance prochaine : l'armée normande, enveloppée de tous les côtés, pouvait être exterminée... Mais Charles, effrayé à la vue des barbares qui se préparaient à l'attaque, leur offrit sept cents livres d'argent avec la permission de ravager la Bourgogne. Après ce honteux traité, il abandonna les Parisiens et retourna en Italie. Cette indigne conduite excita tellement les peuples, qu'au mois de novembre de l'année suivante, le malheureux empereur, abandonné de tous ses sujets, fut déposé dans une assemblée tenue en Allemagne.

Alors, les barbares, fiers de la terreur qu'ils inspiraient, sommèrent impérieusement la ville d'ouvrir ses portes; mais Eudes répondit à leur insolence par une sortie meurtrière; et les Normands, désespérant de vaincre l'héroïque cité, prirent le parti de tirer à terre et de transporter à force de bras leur flotte en amont de Paris; ils la remirent à flot et se dirigèrent vers la Bourgogne.

Toutefois, comme ils n'avaient pas encore renoncé à s'emparer de Paris, et qu'ils y revinrent à différentes reprises, notamment l'an 888, on attendit à la fin de 890 ou au commencement de 891, pour reporter en son église la châsse de sainte Geneviève. Mais le reliquaire de saint Marcel resta à la cathédrale.

Quand on compare les massacres et les déprédations de toutes sortes, par lesquels les Normands désolèrent si longtemps nos provinces, aux maux causés par nos modernes envahisseurs, et qu'on recherche, dans les auteurs du temps, la raison de cet épouvantable fléau, on croirait lire une page de l'histoire contemporaine. Les irruptions normandes, comme l'invasion allemande de 1870, furent un châtiment infligé par la justice divine pour punir la France des mêmes crimes : « O France, s'écrie à ce sujet le moine Abbon, à la fin du second livre de son poème sur le siège de Paris, ô France, autrefois si glorieuse, d'où te viennent ces humiliations et ces malheurs? Trois vices détestables ont attiré sur

Digitized by Google

toi le courroux du ciel : une fierté arrogante, un luxe effréné, un débordement de mœurs épouvantable. L'or, l'argent, les pierreries, les étoffes précieuses ne peuvent rassasier ta folle ambition, la dépravation de tes mœurs ne connaît aucune loi. Renonce à tes excès, si tu ne veux renoncer à ton empire [1]. »

1. *De bell. Par. urb.*, lib. II, v. 596 et suiv.

Digitized by Google

CHAPITRE IV

AUTRES MIRACLES ACCOMPLIS PAR L'INTERCESSION DE SAINTE GENEVIÈVE DEPUIS LE XII^e SIÈCLE JUSQU'A LA FIN DU XVIII^e MIRACLES DES ARDENTS, ETC...



ous le règne de Louis VI, dit le Gros, vers l'an 1129, un mal étrange et terrible, appelé par nos aïeux « feu sacré » et « mal des Ardents », ravageait la France et surtout la ville de Paris. Cette maladie, dont il est déjà parlé dans Virgile (*ignis sacer*), a été endémique, peut-être même épidémique, en France, au moyen âge. Elle a plusieurs fois ravagé Paris, au XII^e siècle. On l'appelait aussi *feu Saint-Antoine*, parce qu'elle donna lieu à la fondation d'un ordre de ce nom. On suppose que c'était une maladie charbonneuse ou une sorte d'érysipèle gangreneux. Elle avait pour signes caractéristiques une soif inextinguible et une inflammation vive et ardente, qui attaquait les pieds, les mains, la poitrine, le visage, et conduisait en un instant les malades au tombeau.

Le nombre des morts fut très grand : la science ne pouvait arrêter les ravages du fléau, ni ses progrès. Alors les peuples, dans leur épouvante, se tournèrent vers le ciel, implorant en particulier l'assistance de la Mère de Dieu. De tous côtés, on accourait en foule à la cathédrale; la basilique se trouva tellement remplie par les malades amenés des provinces, qu'il ne restait au milieu de la nef qu'un étroit passage, à peine suffisant pour le clergé et les offrandes du peuple[1].

1. V. aux *Acta sanctorum*, 3 janvier, pp. 151 et 152, l'opuscule où est raconté le miracle cet opuscule a pour titre : *In excellentia B. Virginis Genovefæ... auctore alio anonymo ad S. Genovefam religioso.*

Digitized by Google

Étienne, évêque de Paris, surnommé « le père des pauvres », ordonna plusieurs jours de jeûne et de prières publiques, pour fléchir la colère du ciel, provoquée par les péchés de son peuple. Il fit porter à Notre-Dame, en chantant les litanies, les diverses reliques des Saints, afin d'obtenir plus facilement, par la médiation des fidèles serviteurs de Dieu, la grâce qu'il sollicitait. Cependant, la maladie sévissait toujours, parce que « ce miracle était réservé à sainte Geneviève ». On disait que, pour lui faire honneur, tous les Saints avaient voulu suspendre l'effet de leur intercession; la Reine du ciel, elle-même, attendait le moment où Geneviève devait être invoquée, pour guérir les malheureux dont son propre temple était rempli. Mais la vierge de Nanterre, craignant de briller elle-même dans l'éclat du prodige, refusa d'être honorée dans sa personne et dans son église. Selon la loi de l'humilité, elle voulut, comme c'était convenable, avoir de la déférence pour la très sainte Mère de Dieu, qui apparaîtrait l'auteur du miracle, tandis qu'elle-même n'aurait eu que le rôle de suppliante.

En effet, tandis que tous désespéraient, le pieux évêque, se rappelant les grands miracles opérés par les mérites de sainte Geneviève, et en particulier l'inondation terrible qui avait respecté le lit de mort de la Sainte, et, à son nom, cessé ses ravages, se rendit, avec les personnes notables de la ville, à l'église Sainte-Geneviève. Comme cette basilique était exempte de sa juridiction, il pria les chanoines, après avoir exposé l'urgence, de permettre que la châsse vénérée sortît dans la ville. Les religieux accueillirent avec empressement la demande du prélat, et de part et d'autre on fit pour la cérémonie tous les préparatifs convenables.

L'évêque annonça à ses diocésains la procession solennelle, et prescrivit un jeûne universel. Les chanoines, de leur côté, choisirent, pour porter la châsse, les plus anciens et les plus vertueux des Génovéfains, qui se préparèrent à la cérémonie par le jeûne et la prière.

Le 26 novembre 1129, on descendit la châsse, tandis que tous les chanoines étaient prosternés et priaient; et l'évêque Étienne, sortant processionnellement de Notre-Dame, avec son clergé, vint à Sainte-Geneviève, escorté d'une foule immense, pour y prendre le corps de la Sainte.

Au moment où le cortège entrait dans l'église cathédrale, au milieu

Digitized by Google



LE MAL DES ARDENTS

(Église Saint-Roch, tableau de Doyen).

Digitized by Google

d'un grand concours de peuple, tous les malades, à l'exception de trois, furent subitement guéris par le simple contact de la châsse, « comme la femme de l'Évangile fut guérie d'un flux de sang, en touchant les vêtements de Jésus-Christ ». « Quant aux trois qui restèrent sans guérison, ajoute le chroniqueur, la seule raison qu'on puisse assigner à cette exception, c'est que tous n'ont pas la foi, puisque le Seigneur a dit au centurion : « *Qu'il soit fait comme tu l'as dit.* »

L'évêque et le clergé, attendris jusqu'aux larmes, voulurent faire monter au ciel le chant liturgique de l'action de grâces, et exhortèrent les fidèles à s'unir à eux. Mais ce n'était dans toute l'église qu'une acclamation générale, chacun élevait la voix et empêchait le clergé de se faire entendre. Au milieu de ces cris joyeux, on distinguait la voix des habitants de la cité demandant à garder Geneviève dans la ville, pour la protéger par sa présence. Les chanoines émus se hâtèrent de retourner à leur basilique, avec la châsse de la Sainte; mais déjà le peuple commençait à s'y opposer, et il les en aurait empêchés, si les notables de la ville n'étaient intervenus pour protéger le retour des reliques contre cet excès de dévotion. Toutefois, les Génovéfains ne rentrèrent dans leur église qu'à la nuit tombante, tant était grande l'affluence des fidèles qui se pressaient à la rencontre du corps de la bienheureuse vierge. A dater de ce jour, le fléau se ralentit peu à peu, et bientôt il cessa de désoler le royaume.

Dans la seconde moitié du XII^e^ siècle, saint Guillaume, abbé de Saint-Thomas du Paraclet au diocèse de Roskild en Danemark, et ancien chanoine de Sainte-Geneviève, ayant été atteint d'une maladie qui mit ses jours en danger, fit une prière à sainte Geneviève et s'endormit. Touchée de son état, la Sainte vint le consoler pendant son sommeil, et le regardant d'un visage riant, lui dit : « Ne craignez point, nous avons un bon Seigneur. » Guillaume reconnut sa patronne, la remercia de sa visite et lui demanda qui était ce seigneur dont elle lui parlait. « C'est Jésus-Christ, Fils de Dieu, » répondit-elle. Et, aussitôt après, le malade s'éveilla et se trouva guéri.

Le Père Le Juge rapporte un miracle, arrivé dans la nuit du 26 novembre 1232. Une pauvre mère, Odeline de Sarcelles, avait épuisé sans

Digitized by Google

succès toutes ses ressources en soins médicaux, pour rendre la santé à sa petite fille, Marie Duclos, âgée de trois ans et trois mois, qui souffrait, depuis deux ans et sept mois, d'une obstruction du gros intestin. Cette maladie troublait l'ordre des fonctions vitales, et nécessitait de fréquentes et douloureuses opérations. La mère, désolée, invoqua sainte Geneviève, dans la nuit de la fête commémorative du miracle des Ardents, lui demandant, pour l'enfant, la guérison ou la mort, et lui promettant la seule offrande que sa pauvreté lui permettait, celle d'un cierge. Vers minuit, elle entendit sa fille pousser de légers cris; au jour, elle la trouva guérie, et la porta à l'entrée de l'église de Sainte-Geneviève, pour attester le miracle devant les fidèles. A partir de ce moment, sa fille fut surnommée « la fille de sainte Geneviève [1]. »

Le même auteur raconte avoir été guéri lui-même, deux fois, en invoquant sainte Geneviève. Il dit aussi que des fiévreux et d'autres malades étaient journellement guéris, de son temps, en se couchant au-dessous de la châsse de sainte Geneviève, ou en emportant des chemises qu'on avait fait toucher à cette châsse.

En 1374, à Paris, rue du Pain Mollet, dans la paroisse de Saint-Merry, une petite fille, nommée Guillaumette, fille d'Yvonet Thomas, tomba tout à coup si malade que tous ceux qui la virent en cet état la croyaient morte. Sa mère la voua à sainte Geneviève, et, bientôt après, l'enfant reprit connaissance; un mois plus tard, totalement guérie, elle faisait un pèlerinage à Sainte-Geneviève.

Voici de quelle façon Thomas Benoist raconte trois autres miracles qui s'accomplirent dans le XIV^e^ siècle :

« Mont Bele vertu fist Notre-Seigneur Jésus-Christ pour l'amour de la dite virge. L'an mil CCCXIX, en faveur du conte de Bouloigne qui gesait malades dedans les murs de l'abbaye, en tel manière que les phisiciens du roy, et autres de Paris en avaient osté leur main. Quand un dez gens du dit conté li alla dire : sire, il repose céens une virge de grant puissance, requeres son aide, et li promettez à offrir une ymage de votre pesant de cire, et je croi qu'el vous fera cen que li phisiciens ne

1. Pierre Le Juge, *Histoire de sainte Geneviève.*

Digitized by Google

pourraient faire, et qu'el vous rendra tout sain. A ces mots, li conte leva les yex au ciel et le cuer, car plus ne poouit, et requis l'aide de la virge. En l'eure, il demanda a manger, et bientost après il fu gueriz, et fist faire une ymage de cire et une de fust, que, encore, est en l'église.

« L'an mil CCCLX, vint un contret, de Brie à Paris, requerir la sainte virge. Sitost qu'il vist le clochier de l'Église, il se mist à oroison. Sa prière finie, il se leva tout sain, et apporta ses potences en ladite église, en notre présence.

« L'an mil CCCLXV, le samedi de Pasques, qui on seult faire l'yave benoite, vint de Engleterre un escuier qui disait que par lonc temps il avait esté durement malades de paralisie et d'autres maladies grièves. Comme il estoit en son lit, ses amis li apportèrent plusieurs vies de Sains. Entre les autres, on li apporta la vie de ma dame sainte Geneviève. Quant ils out regardié, Diex, dist-il, que ceste glorieuse dame fu de grand mérite! si li plesait à moi donner santé, je iroie là ou el repose, si je le pouvoie savoir. Tantost il senti que la santé li revint et fu en bon point. Et par l'enditement dez Françoiz qui estaient en Engleterre, il vint à Paris, en l'église de la virge, et fist son offrendre en notre présence, puis s'en retourna glorefiant Nostre Seigneur.

« L'an CCCLXVI, ou temps d'aoust, furent les pluies si grans, que on ne pouvoit cuillir les biens des champs. Du mandement du roy, le corps ma dame sainte Geneviève fu porté à nostre Dame de Paris, à procession sollennele. Dieu donna beau temps et cler, qui dura jusques à tant que les gens eurent aousté par loisir.

« Les miracles que nostre Seigneur a fait et fait continuement pour l'amour de elle, en plusieurs lieus par le monde, ne saroit nuls contes reciter ne escrire. Il soufist de ce pou que ne tourne à ennuy. Glorefié soit le Père, et le Fil et le Saint-Esprit, qui, par les mérites de ma dame sainte Geneviève, nous vueille nos péchiez pardonner, et sa grace donner et a sa benoite vision mener. Amen, Deo gratias. »

Le 13 juillet 1410, Jean Fecon, secrétaire du duc de Berry, et sa femme Clairette apportaient leur enfant à Sainte-Geneviève. Il s'appelait Molinot, et avait un an et demi. Cet enfant, dirent-ils, avait été si malade,

Digitized by Google

qu'il en était devenu noir et que l'abbé de Saint-Guillaume-du-Désert l'avait marqué du signe de la croix, persuadé, comme tout le monde, qu'il était mort. Ses parents désolés l'ayant voué à sainte Geneviève, l'enfant avait repris connaissance, et ils l'amenaient guéri; en témoignage de reconnaissance, ils offrirent une image de cire, et firent célébrer le saint sacrifice.

Au commencement du XVI^e^ siècle, un aveugle de Bruges, Pierre du Pont, qui se trouvait à Paris, au moment où une peste cruelle sévissait dans le royaume, fut atteint du fléau et il s'empressa de demander le salut à l'air pur d'une campagne éloignée; mais ce fut en vain.

« Voici, dit-il, que subitement le feu de la fièvre me dévore, le sang s'échappe avec abondance, les souffrances sont intolérables, mes forces tombent, tout m'annonce l'approche de la mort. Mes amis sont consternés... Le nom de Geneviève, naguère encore l'objet de mes pensées, me revient à l'esprit. Elle est si bonne, son assistance si efficace! Je l'invoque en faisant passer toute mon âme dans mes supplications. Cependant le mal ne cesse de faire des progrès. La prostration est complète; il ne reste plus d'espoir. Enfin je fais un effort, — on eût dit que je rendais l'esprit, — et, les larmes aux yeux, les mains tendues vers le ciel, j'appelle la vierge à mon secours, promettant, si elle me rend la vie, que je consacrerai un poème à sa gloire. Chose merveilleuse et qui trouvera peut-être des incrédules! A peine ma promesse est-elle formulée que le mal disparaît, la santé est revenue; je m'élance plein de joie de mon lit, je me joins à mes amis, aussi alerte qu'eux et armé d'un aussi bon appétit pour le prochain repas [1]. »

L'an 1605, un célèbre prédicateur de Fulde, ayant été atteint du mal des Ardents, fut guéri spontanément par l'intercession de sainte Geneviève. « Estant endormi, il entendit une voix qui criant : Geneviève, Geneviève, l'éveilla. Il crut donc que c'estoit le nom de la Sainte à laquelle il devait s'adresser. Il la pria, en effet, de lui prester secours en cette extrémité. Sur quoy s'estant endormi, il vit une dame, tenant

1. *Petrus de Ponte, Cæcus Brugensis, prudentissimo in Christo patri Philippo cognato, Genovefæ ædis in Parrhysio colle moderatori vigilantissimo, cum summa humilitate, salutem.*

Digitized by Google

un rameau vert à la main, qui lui dit qu'il estoit guéri; et, le lendemain matin, il se trouva en parfaite santé[1]. » L'année suivante, il apportait lui-même à l'abbaye du Mont un cœur d'argent, hommage de sa reconnaissance.

Le 25 février 1626, pendant que François de Gondi, archevêque de Paris, consacrait la nouvelle église de Saint-Étienne du Mont, deux jeunes filles tombèrent du haut des galeries du chœur avec les balustrades, sur lesquelles elles étaient appuyées, et, dans leur chute, elles ne se firent aucun mal. Par un miracle non moins grand, au milieu d'une telle multitude, aucun des assistants ne fut blessé, personne ne s'étant trouvé à l'endroit où tombèrent ces jeunes filles. Le peuple émerveillé attribua ce double miracle à la protection de sainte Geneviève, dont le tombeau était contigu et étroitement uni à cette église de sa dépendance.

En 1694, le jour même où sortait à Paris la châsse de la Sainte, la paroisse de Sainte-Geneviève de Senlis faisait une procession à l'église du monastère de la Présentation, et y portait une relique de la Patronne de la France. Or, il y avait dans ce monastère une religieuse, percluse de tous ses membres; elle se nommait Rougeault, et elle avait pour frères deux conseillers au Parlement. Tous les médecins la jugeaient incurable. La malade pria ses sœurs de la transporter au chœur, afin qu'elle pût y baiser la sainte relique qu'on avait déposée sur la grille. Son désir ayant été exaucé, elle baisa la relique, et éprouva aussitôt comme un tressaillement dans tous ses membres. L'ayant baisé, une seconde fois, elle sentit les forces lui revenir. Enfin, ayant prié les sœurs, qui s'empressaient autour de la relique, de la lui laisser baiser encore une fois, elle fut entièrement guérie, et, se levant d'elle-même, sans aucun aide, elle courut à l'orgue, pour y entonner le premier verset du *Te Deum* qui fut continué par la communauté. L'évêque et les magistrats de Senlis dressèrent procès-verbal de ce miracle.

1. Ms. 21, pp. 428, 429. Pierre Le Juge a donné, dans son *Histoire de sainte Geneviève*, le nom de ce prédicateur qui n'est pas inscrit dans le manuscrit; c'était Jean Schymel, prêtre du diocèse de Wurtzbourg.

Digitized by Google

CHAPITRE V

A QUI FUT CONFIÉE LA GARDE DU TOMBEAU DE SAINTE GENEVIÈVE ? RÈGLE DES CHANOINES LEUR COSTUME. — LES PLUS ILLUSTRES ABBÉS.

Il est dit, dans la Vie de sainte Bathilde, que Clovis avait fondé l'église des Saints-Apôtres, *pour y faire régner la religion de l'ordre monastique*[1]. Mabillon en conclut que ce furent des moines qui la desservirent jusqu'en 856 ; il s'appuie aussi sur une lettre de l'abbé Lupus à Wénilon, archevêque de Sens, où les premiers Génovéfains sont appelés du nom de moines, comme ceux des autres monastères où l'on sait positivement que des moines furent établis.

Mais l'auteur du livre *les Miracles de sainte Geneviève après sa mort* parle des *clercs qui chantaient la messe*[2]. Il y a une charte du roi Robert qui leur donne également le nom de clercs [3], et une charte du Henri Ier qui se sert du nom de chanoines [4] ; ce qui nous permet de conclure que les premiers Génovéfains furent probablement des chanoines. Le nom de monastère donné à l'abbaye, et celui de frères donné aux prêtres chargés de desservir la basilique n'infirment en rien notre opinion ; car ce sont là des termes génériques qui s'appliquaient jadis à toute communauté d'hommes vivant sous une règle religieuse [5], et

1. *Acta Sanctor.*, 26 janvier, p. 746.

2. *Hora sanctæ communionis, clericis cantantibus...* Il est question dans ce livre d'un certain Optat, abbé du monastère ; et plus loin on lit cette phrase : « La porte du monastère était fermée. »

3. *Volumus ut eumdem locum clericalis ordo sub cujus regimine a principio fuerat traditus...*

4. *Canonicæ religioni est mancipata.*

5. Voilà ce qui se remarque notamment dans le canon XV du concile d'Autun tenu en 670.

Digitized by Google

qui indiquent seulement qu'il faut placer ces prêtres parmi les clercs réguliers [1].

L'auteur de l'*Histoire de sainte Geneviève et de son église royale et apostolique,* après avoir adopté ce sentiment, se demande d'où l'on a tiré les premiers chanoines de Sainte-Geneviève ; et il regarde comme plus probable que ce fut de cette illustre cathédrale de Reims, dont le chapitre était si florissant, sous le gouvernement de saint Remy.

Les chanoines menèrent une vie commune jusqu'au x[e] siècle. A cette époque, l'esprit religieux était tellement affaibli parmi eux, qu'ils ne voulaient plus vivre sous la discipline de la règle et les lois de l'obéissance [2]. D'un autre côté, les monastères ruinés par les Normands et pillés par tout le monde, en ces temps d'anarchie, n'offraient plus les ressources nécessaires à une nombreuse communauté. Pour ces diverses causes, le roi Robert [3] et les supérieurs ecclésiastiques autorisèrent les chanoines à se sécullariser. Les revenus affectés à leur entretien furent divisés, et on assigna à chacun la portion qui lui devait échoir. En même temps, le roi fit disposer, près de l'église, un certain nombre d'habitations, en forme de cloître, pour y loger les chanoines résidants.

La sécularisation amena de nouveaux désordres. Des personnages ecclésiastiques, comme l'évêque de Senlis, l'archidiacre d'Auxerre, etc., possédaient des prébendes à Sainte-Geneviève, et on comprend qu'ils étaient dans l'impossibilité de les desservir. Les églises de Rosny, de Vanves, de Nanterre, etc., étaient annexées à certaines prébendes, et les préposés à l'administration de ces cures ne pouvaient pas davantage remplir leurs fonctions de chanoines. Pour remédier à cet état de choses, Louis le Gros déclara que, dans les délibérations du chapitre, le sentiment des chanoines résidants et assidus à l'office prévaudrait sur l'avis des autres [4]. Toutefois, ce règlement ne supprima pas les abus. Il arriva même que

1. La paix et la liberté ayant été rendues à l'Église par les empereurs chrétiens, quelques saints évêques eurent la pensée de renouveler dans leur clergé la communauté de vie qu'ils voyaient en vigueur parmi les moines qui furent appelés cénobites. Toutefois, ces clercs, qui menaient une vie commune, ne furent appelés que dans le xi[e] siècle *clercs-chanoines, clercs-réguliers.*

2. B. S. G. Ms. Fr. H. 21, in-fol., par du Molinet.

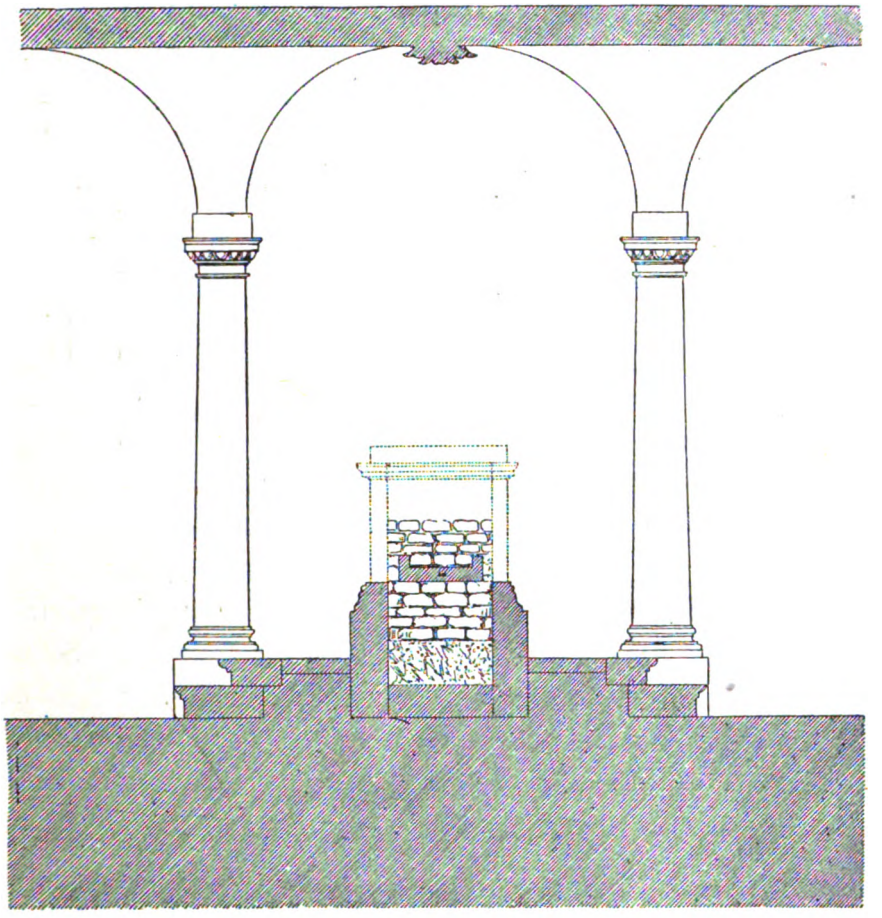
3. *Gall.*, t. VII, *instr.*, col. 221.

4. *Gall.*, col. 707.

Digitized by Google

les chanoines résidants ne se trouvèrent plus en nombre suffisant pour faire l'office, et on fut obligé de leur adjoindre quatre chapelains.

D'autre part, bien que le chapitre renfermât des personnages remar-



TOMBEAU DE SAINTE GENEVIÈVE
(Statistique mon. de M. Albert Lenoir.)

quables par leurs lumières et leur sainteté, comme le doyen Étienne II, le chancelier Aubery, Guillaume de Danemark, Grégoire, élevé à la dignité de cardinal diacre en 1145, la discipline s'affaiblissait à Sainte-Geneviève, et la piété disparaissait de jour en jour. Une réforme était nécessaire, lorsqu'une scène scandaleuse vint en précipiter l'application.

Digitized by Google

En l'année 1147, Eugène III se trouvait à Paris où il s'était réfugié, à la suite d'une révolte du peuple romain. Il voulut, quelques jours après son arrivée, dire la messe à Sainte-Geneviève. Le roi Louis VII y assista, et, pour faire honneur au pontife, il fit recouvrir le prie-Dieu placé près de l'autel d'un riche tapis de soie. Le Pape s'y agenouilla quelque temps, et, quand il se fut retiré, une querelle s'éleva entre ses serviteurs et les gens de l'abbaye, ceux-là prétendant que, selon l'usage, le tapis leur appartenait, et ceux-ci s'opposant à son enlèvement. Des paroles on en vint aux coups, on s'arracha le tapis qui fut mis en pièces. Le roi voulut intervenir, mais s'étant trop avancé parmi les combattants, il fut frappé par les gens de l'abbaye : « Il reçut sa part de la folle enchère, » dit le Père Le Juge dans son vieux langage.

On comprend l'indignation du monarque et du chef de l'Église. Après une enquête faite sur le chapitre, ils décidèrent d'un commun accord son remplacement « par des personnes d'une vie plus exemplaire et plus réglée », et ils chargèrent Suger de l'exécution de cette mesure. Le pieux et sage ministre eut d'abord la pensée de remplacer les chanoines par des moines de Saint-Martin-des-Champs, et le pape, approuvant ce dessein, lui avait recommandé de mettre à leur tête le prieur des bénédictins d'Abbeville, qui était du même ordre que Sa Sainteté. Mais les chanoines séculiers, qui avaient fait inutilement tous leurs efforts pour se maintenir à Sainte-Geneviève, ayant demandé qu'on les remplaçât par des clercs ou chanoines réguliers afin de conserver l'ordre primitivement établi, le pape manda à l'abbé Suger de s'aboucher avec eux pour savoir quels successeurs ils désiraient se donner. Après de longs et orageux débats, leur choix tomba sur les chanoines réguliers de Saint-Victor, qui jouissaient d'une grande réputation de science et de piété.

Le 24 août 1148, Suger se rendit processionnellement avec le clergé et le peuple à l'abbaye de Saint-Victor, pour y prendre Eudes, le nouvel abbé, et douze religieux. On les conduisit avec pompe à Sainte-Geneviève, où Eudes reçut la bénédiction abbatiale des mains de l'évêque de Meaux; et les religieux furent mis en possession du cloître, du réfectoire et du chapitre.

Digitized by Google

Cependant, les anciens chanoines avaient supporté, avec un chagrin non équivoque et une mauvaise humeur extrême, l'introduction dans leur couvent des religieux de Saint-Victor. Ils firent d'abord tout ce qu'ils purent imaginer pour molester ces nouveaux hôtes : ils les troublèrent dans les célébrations de l'office divin, les persécutèrent de diverses façons, et enfin répandirent le bruit, en 1161, que ces réformateurs, qu'ils regardaient comme des intrus et des usurpateurs, avaient dérobé la tête de la Patronne. Le clergé et le peuple s'émurent, et le roi jura par le « Saint de Béthléem » que, si le bruit était fondé, il chasserait les chanoines, après les avoir fait battre de verges. Il fit apposer son sceau sur la châsse, et le lendemain eut lieu, en présence de trois évêques, l'examen canonique. La tête fut trouvée à sa place, et la colère publique se calma aussitôt.

Telle était alors l'importance de l'abbaye de Sainte-Geneviève, que les changements, qui venaient de s'y accomplir, remplirent de joie les plus hauts dignitaires ecclésiastiques. Jean de la Grille, abbé de Saint-Malo, saint Bernard, abbé de Clairvaux, adressèrent à l'abbé Suger des lettres de félicitations : « Béni soit Dieu, écrit saint Bernard, qui a opéré le salut dans l'église Sainte-Geneviève ; l'ordre et la discipline sont rendus à la maison de Dieu[1]. »

L'abbaye ressentit bientôt les heureux effets de cette utile réforme. Ses chanoines acquirent par toute la France une grande réputation de science et de vertu ; la sainteté de la vie, la profondeur du savoir, l'habileté dans les affaires, la sagesse dans les conseils, se trouvèrent souvent réunies dans les abbés de Sainte-Geneviève, qui devinrent les conseillers des rois et les défenseurs de la religion aussi bien que de la patrie. Ils persévérèrent longtemps dans cet état de ferveur ; mais à la suite des querelles des Armagnacs et des Bourguignons, et des luttes désastreuses de la nation contre les Anglais, le relâchement s'introduisit de nouveau dans l'abbaye, et une nouvelle réforme était nécessaire, lorsqu'en 1619 mourut l'abbé Benjamin de Brichanteau, qui fut remplacé par le cardinal de la Rochefoucauld.

1. *Benedictus Deus qui operatus est salutem in ecclesia beatæ Genovefæ. Domus Dei restituta est ordini et disciplinæ. Ep. Sancti Bern. ad Suger.*

Digitized by Google

Le nouvel abbé avait été auparavant évêque de Senlis; il avait eu souvent l'occasion d'admirer la sainteté et la régularité des chanoines de Saint-Vincent de cette ville. Désirant réformer sur ce modèle l'abbaye de Sainte-Geneviève, il envoya à Senlis quelques-uns des chanoines qui entraient dans ses vues, afin de les former à la vie religieuse. A leur retour, il fit connaître ses intentions à tous les chanoines placés sous son autorité, et leur déclara qu'à l'avenir les meubles seraient en commun, conformément à la règle précédemment établie. Plusieurs se soumirent à cet ordre, et apportèrent le linge, les habits et tout ce qu'ils avaient dans leurs cellules; mais tous n'étaient point favorables à des mesures qu'ils regardaient comme un empiètement sur leurs droits; les plus anciens, surtout, formaient contre le cardinal un parti puissant. Pour paralyser leur résistance, le prélat fit venir douze religieux de Senlis, et il pria le P. Faure, leur supérieur, de les accompagner (27 avril 1624)[1]. Dès qu'ils furent arrivés, le cardinal réunit la communauté, il donna lecture des lettres du roi, qui l'autorisaient à établir la réforme, et il enjoignit à tous les religieux de s'y soumettre. La plupart acquiescèrent à cet ordre. Alors, il se rendit à l'église, accompagné de personnages éminents, qui étaient venus l'assister, et des membres de sa communauté; il entonna le *Veni Creator,* et, sans se préoccuper de l'opposition scandaleuse que lui signifièrent deux des anciens religieux, il mit les réformés en possession de l'église et du chœur, et leur fit chanter la grand'messe.

Là ne se borna pas son œuvre. L'illustre réformateur établit une congrégation générale entre les chapitres qui observaient la règle de saint Augustin, et il fit de l'abbaye le centre et la tête de cet ordre religieux nouveau qui prit le nom de *Congrégation de France*[2].

Quelle fut la règle qui régit le chapitre de Sainte-Geneviève aux différentes époques de son histoire?

1. Le portrait du P. Faure se trouve dans le cabinet des manuscrits à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, il est placé au-dessus d'une porte : le P. Faure a le teint pâle et maladif, il est vêtu d'un surplis.

2. M. l'abbé P. Feret vient de publier la première histoire de cet ordre. Dans le bel ouvrage qui a pour titre : *L'abbaye de Sainte-Geneviève et la congrégation de France*, il nous a fait connaître son importance, ses nombreuses maisons, ses gloires et ses épreuves, ses travaux et ses luttes, les hommes de mérite qui l'ont illustré, etc.

Digitized by Google

Dans l'hypothèse tout à fait probable que l'église Sainte-Geneviève fut à l'origine une collégiale, il ne saurait y avoir de doute sur l'adoption par les premiers Génovéfains de la règle de Chrodegand, évêque de Metz, au VIII^e^ siècle. Le législateur consacrait deux principes qui étaient comme les deux pivots de son œuvre, l'obéissance et le travail. Relativement à la vie physique, on remarque, dans cette règle, une augmentation des jeûnes et des abstinences prescrits par l'Église, une prévoyante distribution de vêtements et un sage rationnement dans la nourriture. La pauvreté n'était pas absolue, on avait l'usufruit de ses biens. La clôture ne pouvait être rigoureuse, mais si les chanoines jouissaient de la liberté de sortir dans le jour, ils devaient le soir se réunir dans l'église, pour y chanter complies, et de là se rendre au dortoir commun. C'était en partie la règle de saint Benoît, avec cette différence que les vœux de religion étaient compris dans celle-ci et non dans celle-là.

Après leur sécularisation, les chanoines de Sainte-Geneviève obéissaient à un doyen, pris dans leurs rangs, et ayant pour mission de présider à l'administration du chapitre, *conformément aux règles canoniques*. Bien qu'alors ils ne fussent plus soumis à la vie commune et aux obligations qu'elle entraînait, il y avait d'anciennes prescriptions dont ils ne devaient pas s'écarter.

Au XII^e^ siècle, les chanoines de Saint-Victor, qui furent mis en possession de Sainte-Geneviève, y établirent la règle de leur monastère. C'était le *Liber ordinis,* c'est-à-dire la règle de saint Augustin, enrichie de plusieurs compléments [1]. Ce code religieux comprenait deux parties : les fonctions dans le monastère et les prescriptions générales.

Les fonctions étaient définies sous les titres d'abbé, de prieur, de sous-prieur, de maître des novices, de cellerier, de pitancier, de procureur, d'infirmier, de chévecier, de préchantre, d'aumônier, de camérier, de garde-vestiaire, de bibliothécaire, de sacristain, de réglementaire.

La seconde partie du *Liber ordinis* s'ouvre par trois chapitres consacrés aux novices, et règle minutieusement tout ce qui a trait à la liturgie, à la discipline ou à la vie spirituelle.

1. Le *Liber ordinis* est encore inédit. On en trouve deux copies à la Bibliothèque nationale : mss. lat. 14673 et 14674. Le premier de ces manuscrits est du XIII^e^ siècle.

Digitized by Google

Cette réforme n'était pas un retour à la règle de Chrodegand; le *Liber ordinis* est plus sévère et plus fécond. Bien que l'on n'y trouve pas la mention formelle des trois vœux qui sont considérés comme l'essence de la vie religieuse, les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, ces vœux étaient impliqués essentiellement dans la condition du chanoine, placé sous la règle augustinienne, telle qu'on l'interprétait à Saint-Victor. La formule de la profession l'indique clairement : « Devant Dieu et les saintes reliques de cette église, en présence du seigneur prélat et de tous les frères, je promets de demeurer toujours dans cette abbaye, et de travailler à l'amendement de mes mœurs, surtout par la chasteté, la vie commune, l'obéissance, selon la grâce que Dieu m'accordera, et selon la puissance de mes vertus. »

C'est cette règle que le cardinal de la Rochefoucauld rétablit à Sainte-Geneviève. Pour prévenir les désordres que le temps avait introduits dans les anciennes observances, il supplia le pape de statuer, de concert avec le roi, qu'après lui les abbés ne fussent nommés que pour trois ans, et que le chapitre fût chargé de faire, tous les trois ans, une nomination nouvelle.

D'après le XXXIIe chapitre de leurs constitutions, les chanoines devaient porter la chape de couleur noire, autant que possible, et d'une étoffe peu « précieuse » et peu « brillante » ; la tunique de laine blanche ; par-dessus la tunique, le surplis (*superpellicium*) ; par-dessous, la robe (*pelles* ou *pallium*), noire ou blanche, mais toujours d'une seule couleur. La chape avait un capuce pour couvrir la tête ; elle était ronde et un peu plus courte que le surplis et la tunique qui, ronds également, de même longueur et descendant plus bas que les autres vêtements, laissaient, entre la terre et l'extrémité inférieure, la largeur d'une main. L'usage de ce costume était prescrit à l'intérieur comme à l'extérieur de l'abbaye, dans le travail aussi bien qu'à l'office, mais il était permis de l'accommoder aux saisons. Les frères convers portaient la chape et la tunique de couleur grise.

On trouve dans le manuscrit H. 21 les noms des abbés de Sainte-Geneviève, leurs actes et les principaux traits de leur vie; nous ne citerons que les plus illustres.

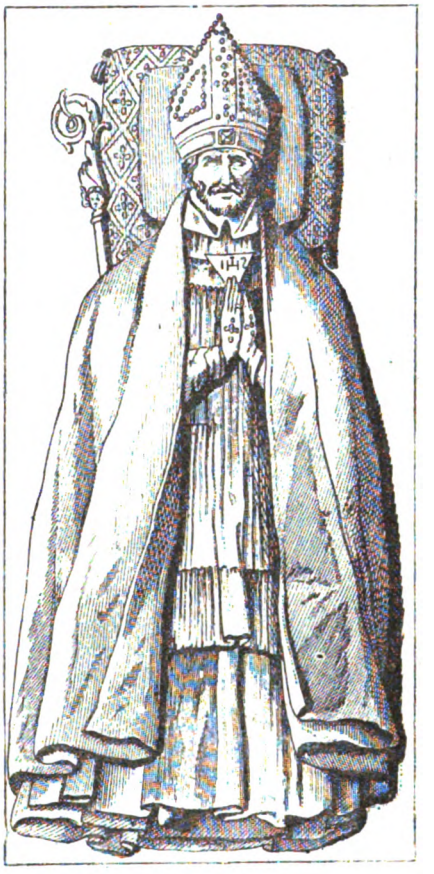
Digitized by Google

Le plus ancien, dont il soit fait mention, est Optat; il est nommé dans le *Récit des miracles de sainte Geneviève.*

Herbert ou Egbert présida à la translation des reliques de la Sainte, quand on les porta à Athis, puis à Dravet, l'an 846.

Eudes tint Philippe-Auguste sur les fonts baptismaux, avec la comtesse de Saint-Gilles.

Herbert, abbé en 1162, mérita d'être appelé par le pape Alexandre III : « *Vir probus, et doctus, et rebus agendis providus* », homme probe, docte, habile aux affaires.



JOSEPH FOULON
(Bibliothèque nationale, cabinet des estampes).

Un des plus célèbres abbés de Sainte-Geneviève est Étienne, dit de Tournay, parce qu'il passa du gouvernement de l'abbaye au siège épiscopal de Tournay, en 1191. Il a laissé un recueil de droit canonique, vingt-quatre sermons, et près de trois cents lettres latines. Innocent III l'appelait *jurisperitus;* saint Thomas de Cantorbéry, pendant son exil en France, se lia avec lui; le roi Louis le Jeune lui témoigna toute son estime, en le nommant coadjuteur du cardinal d'Albe, que le Pape avait envoyé, en qualité de légat, pour combattre l'hérésie des Albigeois. Il assista, à Reims, au sacre de Philippe-Auguste, à Amiens, au couronnement de la reine Ingelburge; Guillaume, archevêque de Reims, régent de France pendant le voyage de Philippe-Auguste en Terre-Sainte, l'appelait toujours dans les conseils du gouvernement. On verra plus loin avec quelle magnificence cet abbé restaura, agrandit et embellit l'abbaye et le cloître.

Robert de la Ferté-Milon, abbé en 1240, est surtout connu par le

Digitized by Google

zèle qu'il mit à terminer une splendide châsse de sainte Geneviève, commencée par Herbert, un de ses prédécesseurs.

Étienne de la Pierre, abbé en 1380, assista, mitre en tête, avec crosse et anneau d'évêque, aux obsèques de Charles V, à Saint-Denis. Il fit présent d'un beau cheval blanc à Charles VI.

François de Nyon, abbé en 1405, joua un grand rôle au concile de Pise; il y brilla par l'éclat et la profondeur de son érudition. Sous son administration, il se fit, de Sainte-Geneviève à Saint-Denis, une procession générale de l'Université, à laquelle assistèrent le recteur, les maîtres et les écoliers. Le cortège était si nombreux que le recteur était encore auprès des Mathurins, quand la tête de la procession entrait dans la ville de Saint-Denis.

Raoul Maréchal, abbé en 1413, fut exposé avec sa communauté aux plus graves périls, pendant les troubles causés par la révolte du duc de Bourgogne, dont les partisans mettaient la France à feu et à sang. Il dut vendre les vases sacrés et même les reliquaires, pour subvenir à la grande détresse des chanoines.

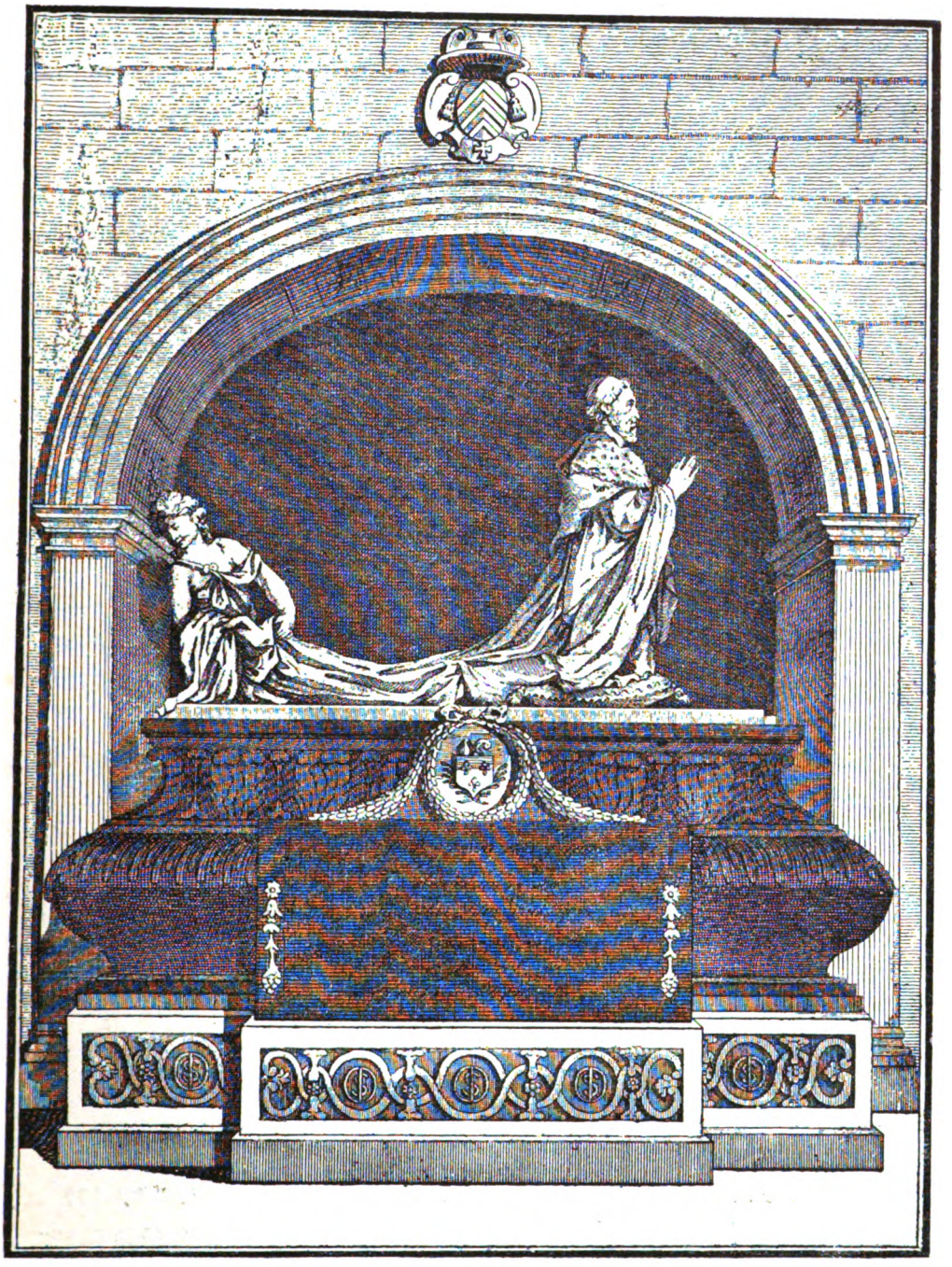
Cet exemple fut suivi par Pierre Caillon, abbé en 1433, à l'époque de l'occupation anglaise. Il vendit jusqu'à sa mitre et à la grande croix de l'abbaye, pour payer la taxe imposée par Charles VII.

En 1483, Philippe Langlois obtint du roi la permission de faire quêter par tout le royaume, pour restaurer les bâtiments de l'abbaye, qui avaient été fort endommagés par la foudre; dans le même but, le Parlement versa le produit des amendes entre les mains de l'abbé, et Sixte IV accorda, pendant huit années, des indulgences plénières à ceux qui donneraient leurs biens à l'abbaye. Les dons furent si abondants, que Pierre Langlois put refaire même la tour de pierre, y placer quatre cloches, et donner à l'abbaye un air de magnificence qu'elle n'avait jamais eu jusque-là.

Au conseil où le Parlement arrêta les mesures à prendre pour obtenir la délivrance de François Ier, prisonnier de Charles-Quint, Guillaume Leduc, abbé en 1522, se fit remarquer par son attachement à la personne du monarque.

Joseph Foulon gouverna la congrégation des Génovéfains, pendant

Digitized by Google



TOMBEAU DU CARDINAL DE LA ROCHEFOUCAULD

(Bibliothèque nationale, cabinet des estampes.)

Digitized by Google

l'époque si tourmentée de la Ligue. En 1593, il faillit payer de sa tête son dévouement au Béarnais. La lettre, qu'il écrivait au doyen de Notre-Dame pour lui exprimer sa joie, au sujet de la prochaine conversion du prince, ayant été remise au duc de Mayenne par un messager infidèle, l'abbé fut saisi et traduit devant une commission. Élargi quelques jours après, il se réfugia près de Henri IV qui le combla de prévenances et d'honneurs, et il assista au sacre du roi, en habits pontificaux, tout rayonnant de la double auréole de la fidélité et de la persécution.

Le cardinal François de la Rochefoucauld fut nommé, en 1619, trente-cinquième abbé de Sainte-Geneviève. Nous avons parlé de la réforme spirituelle qu'il opéra parmi les religieux, et nous dirons bientôt avec quelle magnificence il répara la vieille basilique. Le Génovéfain, auteur du manuscrit que nous suivons, lui applique avec complaisance le mot de l'empereur Auguste à propos de Rome : « Il l'a trouvée de terre et l'a laissée de marbre. » L'illustre cardinal, voulant témoigner son affection à ses frères, leur légua ses livres, ses tableaux et ses reliquaires. Les chanoines reconnaissants lui érigèrent dans leur église un superbe mausolée, du prix de 7,400 livres.

Ce mausolée était de marbre noir antique; il portait une statue de marbre blanc, grande comme nature, qui représentait Fr. de la Rochefoucauld, à genoux, les mains jointes, avec les insignes de sa dignité. Philippe Buister, sculpteur bruxellois, dont on voit plusieurs travaux au parc de Versailles, l'orna de remarquables bas-reliefs, et l'on grava sur le tombeau du réformateur une longue épitaphe où l'on remarquait cette louange :

Hoc superstitis et æterni amoris ac observantiæ
monumentum, tristi religione mœrentes,
posuerunt abbas et canoni regulares
hujus ecclesiæ.

André Guillaume de Gery fut élu abbé de Sainte-Geneviève, en 1778. C'était un prédicateur distingué; ses sermons furent réunis en six volumes, et publiés peu de temps après sa mort.

Le dernier abbé fut Claude Rousselet. Le Chapitre l'élut une première fois, en 1784, et une seconde, en 1787. Sous son adminis-

Digitized by Google

tration, finit également l'ordre du Val-des-Écoliers, dont il était aussi supérieur.

Les bornes de ce livre, et surtout le but que nous nous sommes proposé, ne nous permettent pas de donner la série complète des abbés de Sainte-Geneviève; mais le coup d'œil rapide, que nous avons jeté sur la vie des plus illustres, suffit pour montrer le haut rang qu'ils tenaient dans l'Église de France, et l'estime dont nos rois les ont toujours honorés. Constamment dévoués aux intérêts de la patrie, ils soutinrent avec non moins de zèle ceux de la religion. C'est ce qu'attestent, d'une manière éclatante, ces lignes affectueuses que le pape Alexandre III adressait, en 1173, au Génovéfain Hugues : « Nous connaissons votre dévouement envers l'Église romaine et envers notre personne. Croyez que nous-mêmes nous aimons votre église d'une affection toute spéciale[1]. »

1. *Preces vestras tanto facilius admittimus, quanto vos circa romanam ecclesiam et nos ipsos devotiores esse cognoscimus, et nos ecclesiam vestram specialiori tenemus affectione.* Ep. Alex. III.

Digitized by Google

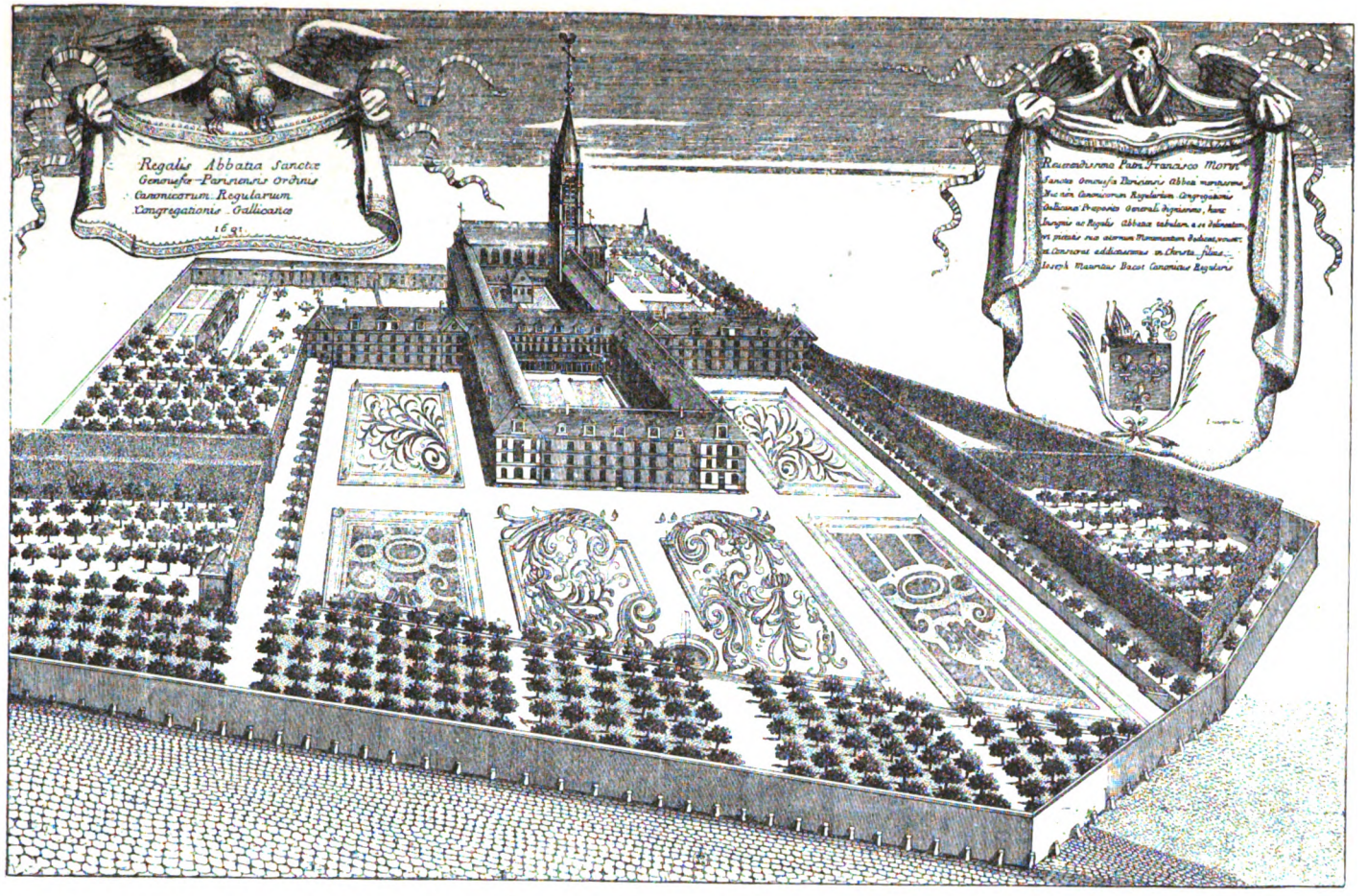
CHAPITRE VI

EMPLACEMENT ET DESCRIPTION DE L'ABBAYE DE SAINTE-GENEVIÈVE SA BIBLIOTHÈQUE, SES DOMAINES ET SES PRIVILÈGES TEMPORELS, SES PRIVILÈGES ET SES DROITS SPIRITUELS

L'ABBAYE de Sainte-Geneviève attenait à l'église édifiée par Clovis, et, comme nous l'avons vu, avait été fondée aussi par ce prince. Ses bâtiments et ses jardins occupaient l'espace compris entre les rues Bordet, Fourcy, de l'Estrapade, les places du Panthéon et de Saint-Étienne-du-Mont.

Dans les derniers temps, l'architecture était presque toute moderne. Les constructions avaient été faites sur les dessins et sous la direction du P. du Creil, architecte habile. On pénétrait dans l'intérieur par un double portique, supporté par des colonnes doriques, dont les bases étaient, cependant, d'ordre toscan, avec deux pavillons carrés aux extrémités. C'était la principale porte. Du péristyle on allait au cloître, orné d'un grand nombre de tombeaux, et du cloître dans une grande et belle chapelle gothique, où le chancelier de Sainte-Geneviève donnait le bonnet de docteur aux maîtres ès arts qui étaient de son ressort. Il y avait, au rez-de-chaussée, des salles spacieuses qui servaient à recevoir les Chambres du Parlement, la Chambre des comptes, la Cour des aides, le Châtelet et le corps de ville, lorsqu'on portait la châsse en procession. L'une de ces salles, dite salle des Papes, contenait les portraits des souverains pontifes, et une autre les portraits des rois de France, parmi lesquels on remarquait un portrait de Louis XIV, en deuil, à l'âge de six ans, peint par le célèbre Philippe de Champagne. Le réfectoire était vaste et orné ;

Digitized by Google



L'ABBAYE DE SAINTE-GENEVIÈVE AU COMMENCEMENT DU XVII^e SIÈCLE

(Bibliothèque nationale, cabinet des estampes.)

Digitized by Google

on y voyait deux grands tableaux de Clermont, qui représentaient l'un la *Cène,* et l'autre la *Multiplication des pains.* Les dortoirs étaient au premier et au second étage, et la bibliothèque occupait la partie supérieure des bâtiments.

« Il ne faut pas douter, dit du Molinet, en parlant des savants de l'abbaye, que ces doctes personnages, qui avoient l'estude des bonnes lettres en si grande vénération, n'ayent eu soin de composer une nombreuse bibliothèque et d'amasser un grand nombre de volumes pour les cultiver, autant que les temps leur permettoient[1]. » Mais le dépôt littéraire et scientifique, formé jadis, avait été dissipé : au commencement du XVII[e] siècle, l'abbaye ne possédait plus ni imprimés ni manuscrits. Le cardinal de la Rochefoucauld lui donna cinq ou six cents volumes de sa bibliothèque, et, en mourant, il lui laissa ses livres et ses tableaux.

Ces deux gratifications furent les premiers fonds de la célèbre bibliothèque de l'abbaye, qu'enrichirent successivement le zèle de ses directeurs[2] et la libéralité de donateurs généreux[3]. En 1687, cette bibliothèque comprenait déjà vingt mille volumes imprimés; et, d'après le catalogue qui en a été fait à cette époque, les divers manuscrits s'élevaient au chiffre de quatre cents. Les seize mille volumes qu'elle recueillit, en 1710, de la succession de Maurice Le Tellier, archevêque de Reims, en firent un des trésors intellectuels les plus considérables de la capitale.

Les Génovéfains, dans leur amour pour l'histoire et les belles-lettres, n'eurent garde de négliger les collections d'antiquités. Un cabinet, joint à la bibliothèque, renfermait des médailles anciennes, divers ustensiles en usage chez les Grecs et les Romains, des médailles de Papes, de rois de France et de souverains étrangers, des monnaies de la France, de la Chine, du Japon, etc... Une place fut aussi réservée pour les instruments de mathématiques, les minéraux et les pierres gravées[4].

1. B. S. G., ms. fr. H. 21, in-fol., p. 819.

2. Fronteau, Lalemant, Du Molinet, etc.

3. Nous devons mentionner particulièrement : un religieux grec, du nom d'Athanase, mort sur le territoire de Sainte-Geneviève; de Flesselles, conseiller au parlement de Paris; le procureur général Achille de Harlay.

4. La plupart des pierres gravées provenaient de la succession du duc d'Orléans, qui

Digitized by Google

On y voyait encore « diverses sortes d'animaux étrangers, de poissons rares, des pièces d'optique[1] » et d'autres choses curieuses : des armes précieuses, recueillies dans des voyages, un plan en relief de la ville de Rome, une horloge remarquable, construite par Oronze Finé pour le cardinal de Lorraine.

La bibliothèque ne pouvant plus contenir toutes les richesses qui s'y accumulaient, les chanoines s'occupèrent d'un aménagement définitif et même artistique. En 1675, on prépara une vaste salle, au-dessus de la chapelle du cloître, à laquelle on ajouta ensuite deux ailes formant une galerie nouvelle qui coupait l'ancienne à angles droits; l'une et l'autre étaient ornées de bustes et de boiseries d'un beau travail. Au centre de la croix, on éleva un dôme où Jean Restout peignit, en 1730, la *Glorification de saint Augustin.*

Royale par son origine et les tombeaux qu'elle renfermait, l'abbaye de Sainte-Geneviève le devint encore par le haut patronage qui l'abritait, ses importants domaines et sa grande autorité féodale.

Dagobert et Charlemagne lui firent des dons immenses.

Hugues Capet rendit aux religieux les biens et les droits qu'ils tenaient de Clovis, et dont ils avaient été dépouillés[2].

Robert, son fils, fit bâtir le cloître et décorer l'autel d'une table d'or et d'argent. Les chanoines reconnaissants placèrent sa statue dans leur préau, en face de celle de Clovis, et écrivirent ces mots dans leur nécrologe : *Obiit Francorum rex Robertus qui dedit claustrum huic ecclesiæ.*

Henri Ier donna, en 1035, une charte, par laquelle il déclarait prendre les Génovéfains sous sa protection; en outre, il les affranchit entièrement de l'autorité spirituelle de l'évêque de Paris[3].

Nous ne pourrions, sans fatiguer le lecteur, énumérer les terres et les revenus, que les princes et les particuliers donnèrent à l'abbaye de Sainte-Geneviève, en signe de dévotion[4]. Nous ne parlerons que des principaux

s'était retiré à Sainte-Geneviève, pour s'occuper de controverses et de pratiques religieuses.

1. Ms. 21, p. 881.

2. Le P. Lalemant, p. 43.

3. Gall.

4. On trouve aux Archives nationales un certain nombre de pièces curieuses, relativement aux domaines de l'abbaye.

Digitized by Google

domaines. Le bourg du Mont ou de Sainte-Geneviève était assurément le plus beau fleuron de la couronne féodale de l'abbaye. « Dans l'acception primitive du mot, dit un récent historien, c'est-à-dire en tant que comprenant le territoire de Saint-Médard, ce bourg s'étendait de la Seine à la place Royale ou Saint-Jacques, et du Petit-Pont en face du Petit-Châtelet, mais en s'élargissant beaucoup à l'ouest, au pont Saint-Médard, qui faisait communiquer le village de ce nom à celui de Saint-Marcel.

« Il enfermait des clos de vignes, dont les principaux avaient ou devaient avoir nom : Bruneau, Monvoisin, Vigneret, Chardonnet, Saint-Symphorien. Dans la suite, le premier fit place aux rues Fromenteau, Saint-Jean-de-Latran, Jean-de-Beauvais, Saint-Hilaire..., le second aux rues Saint-Julien-le-Pauvre, du Fouarre, des Trois-Portes, de la Bûcherie, Galande...; le troisième est occupé aujourd'hui par le palais et les jardins du Luxembourg; l'église Saint-Nicolas du Chardonnet indique l'emplacement du quatrième; le cinquième, au midi du clos Bruneau, comprenait à peu près l'espace renfermé entre les anciennes rues des Chiens, Saint-Étienne-des-Grès et Saint-Symphorien... Enfin, Grenelle, en partie du moins, à l'extrémité du faubourg Saint-Germain, était aussi une dépendance.

« Deux allées, l'une d'amandiers, l'autre de noyers, embellissaient le versant de la montagne[1]... »

Quant aux autres propriétés que l'abbaye possédait en différents endroits, leur importance relative nous est approximativement indiquée par la taxe suivante, que l'abbé de Sainte-Geneviève préleva sur ses vassaux, lorsque Philippe-Auguste faisait la guerre au comte de Foix.

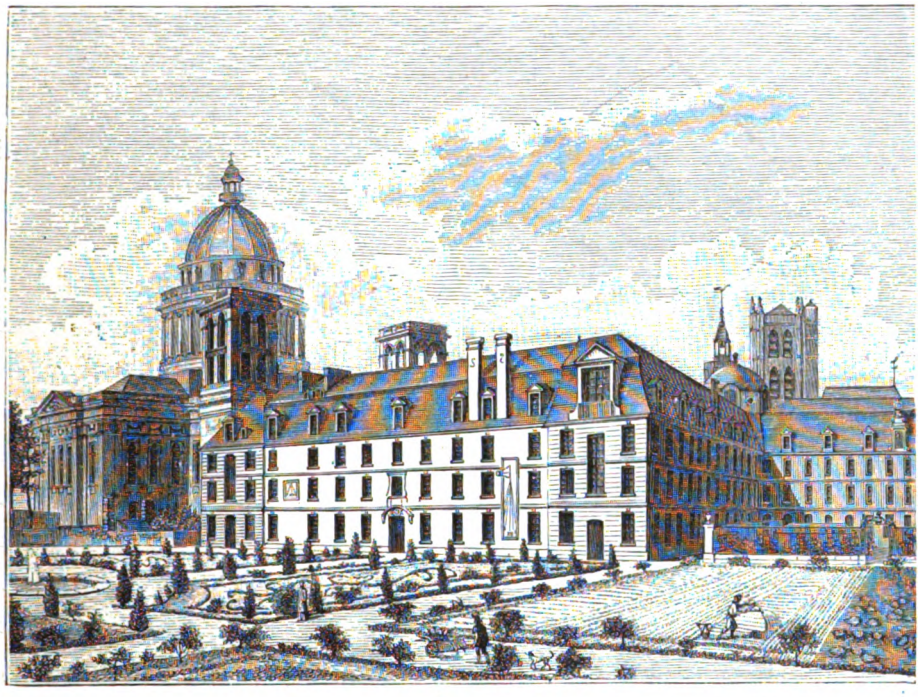
Auteuil.	100 liv.	Dravet.	50 sols.
Ravest..	60	Rungis..	30
Rosny..	57	Choisy	40
Joussigny.	20	Épinay..	30
Vanves.	15	Saint-Germain.	36
Nanterre..	6		

Les privilèges temporels de Sainte-Geneviève étaient en rapport avec

1. *L'Abbaye de Sainte-Geneviève et la congrégation de France,* par M. l'abbé P. Féret, t. II, ch. VIII.

Digitized by Google

ses grandes possessions. La justice de l'abbé s'étendait sur tout le territoire nommé bourg de Sainte-Geneviève, qui comprenait la plus grande partie de l'Université et du faubourg Saint-Marcel; il y avait droit de haute, moyenne et basse justice; il avait aussi le pouvoir d'y instituer des bouchers jurés et un pharmacien expert, pour visiter la viande et



L'ABBAYE DE SAINTE-GENEVIÈVE A LA FIN DU XVIII[e] SIÈCLE

les médicaments, qui se vendaient dans tout le quartier de la montagne et ses dépendances.

En sa qualité d'abbaye royale, l'abbaye de Sainte-Geneviève avait adopté pour sceau l'image d'un roi assis sur son trône, avec cette inscription en caractères gothiques : *Sigillum sancti Petri et sancti Pauli et sanctæ Genovefæ*. Vers le XIII[e] siècle, on remplaça l'effigie royale par une fleur de lis, surmontée d'une couronne de roi; puis, lorsque les rois de France mirent trois fleurs de lis sur leur écu, l'abbaye fit de même, comme le prouve le sceau d'un titre de 1450, sous Charles VII. On voit sur le sceau les figures de saint Pierre, de saint Paul et de

Digitized by Google

sainte Geneviève. Au bas est un abbé, à genoux, ayant à sa droite les armes de France, et à sa gauche les armes de sa famille. Au milieu du XVI^e^ siècle, l'abbé Philippe Lebel fit rétablir l'ancien sceau représentant un roi sur son trône [1].

A son titre de *royale,* l'abbaye de Sainte-Geneviève ajoutait celui d'*apostolique,* et elle mérita ce second titre par ses privilèges d'exemption, les faveurs dont elle fut l'objet, et surtout par les droits considérables dont elle jouissait, sous le double rapport judiciaire et monitorial.

Vers l'an 1163, elle fut soumise immédiatement au Saint-Siège par Alexandre III, et acquit ainsi plusieurs exemptions. Elles consistaient: 1° à n'être point sujet à la visite et aux ordonnances de l'évêque; 2° à ne lui payer aucun droit de procurations ou de repas, ainsi que les évêques l'exigeaient, en ce temps-là, des églises qui leur étaient soumises; 3° à n'acquitter aucun droit *cathédralique;* 4° à n'être point assujetti aux censures et interdits.

L'anecdote suivante, rapportée par les chroniqueurs du temps, montre le prix que les religieux attachaient à ces exemptions. En 1242, un légat du Pape, qui logeait à Sainte-Geneviève, avait invité à dîner l'évêque de Paris, mais les chanoines n'ouvrirent leur porte au prélat qu'à la condition que ce fait ne porterait pas atteinte aux franchises du couvent. Il paraît qu'une simple invitation à dîner devenait une sorte de droit acquis annuellement par l'invité. De là les précautions peu bienséantes, mais fort prudentes, des chanoines de Sainte-Geneviève.

L'archevêque de Paris, lorsqu'il prenait possession de son siège, devait faire une visite à Sainte-Geneviève et jurer solennellement, la main sur les Évangiles, de respecter les privilèges, droits, libertés des chanoines et de l'abbaye.

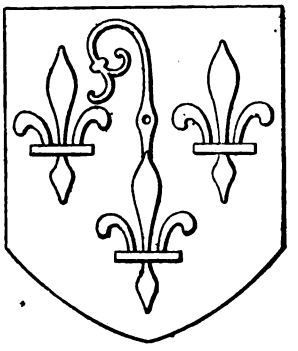
Voici la curieuse formule de serment des archevêques : « Moi N., archevêque de Paris, je jure sur ces saints Évangiles de Dieu que je respecterai les droits, libertés, privilèges, exemptions, immunités et coutumes du monastère de Sainte-Geneviève de Paris, et les autres compositions conclues entre mes prédécesseurs et les abbés et commu-

1. B. S. G. Ms. 21, pp. 860 et suiv. Ce ms. contient en outre une dissertation sur les armes et les ornements des rois de France, p. 863.

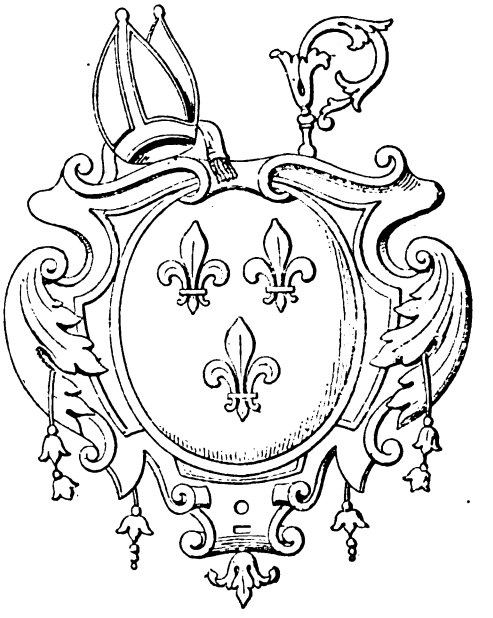
Digitized by Google

nauté dudit monastère de Sainte-Geneviève [1]. » L'archevêque lisait à haute voix cette formule et prêtait serment entre les mains de l'abbé, en disant en latin, la main étendue sur les Évangiles : « Je jure. »

En vertu de ces droits, l'abbé nommait aux cures qui dépendaient de son abbaye et qui étaient : à Paris, Saint-Étienne-du-Mont, Saint-Médard, Sainte-Geneviève-des-Ardents; hors de Paris, Saint-Maurice de Nanterre, Saint-Remy de Vanves, Saint-Eloy de Rosny, Saint-Wast de la Ferté-Milon, Saint-Pierre de Choisy, Saint-Martin de Mareuil, Sainte-Geneviève de Jossigny, Sainte-Geneviève de Marisy, Sainte-Geneviève d'Épinay, Saint-Médard de Lisy et d'autres paroisses des diocèses de Paris, de Meaux et de Soissons. Au XVII[e] siècle, quand Sainte-Geneviève fut érigée en maison mère de la congrégation des chanoines réguliers de France, cet ordre comptait plus de neuf cents maisons, et l'abbé nommait les curés de cinq ou six cents paroisses, sauf l'approbation de l'ordinaire qui n'avait sur ces paroisses qu'un droit de surveillance pour la cure des âmes.



ARMOIRIES
DE L'ABBAYE DE SAINTE-GENEVIÈVE
AU XV[e] SIÈCLE
(St. mon. de M. A. Lenoir.)



ARMOIRIES
DE L'ABBAYE DE SAINTE-GENEVIÈVE
AU XVIII[e] SIÈCLE
(St. mon. de M. A. Lenoir.)

1. *Ego N., archiepiscopus Parisiensis, juro ad hæc sancta Evangelia Dei me servaturum iura, libertates, privilegia, exemptiones, immunitates et consuetudines monasterii Sanctæ Genovefæ Parisiensis et compositiones habitas inter prædecessores meos et abbatem ei conventum dicti monasterii Sanctæ-Genofevæ.*

Digitized by Google

Dépositaires de l'autorité épiscopale, les abbés de Sainte-Geneviève en portaient les insignes : la crosse, la mitre et l'anneau; l'usage de la mitre et de l'anneau leur fut concédé, en 1127, par Grégoire IX, et celui de la crosse longtemps auparavant.

L'abbé de Sainte-Geneviève n'était pas seulement indépendant de l'évêque de Paris; il avait en quelque sorte caractère de vicaire du Pape en France. C'est à lui qu'il appartenait de juger et de conserver les privilèges apostoliques, de connaître toutes les causes tant ecclésiastiques que civiles, concernant les bénéfices des évêchés, abbayes, prieurés ou cures. Il déléguait sous le titre de camérier un de ses religieux, pour tenir cette chambre apostolique, et, en cas d'appel, il désignait d'autres juges, constitués en dignités ecclésiastiques, pour examiner de nouveau la cause. Si c'était l'abbé qui avait jugé par lui-même ou sur les causes ou appels, on ne pouvait appeler de sa sentence qu'en cour de Rome.

L'abbé de Sainte-Geneviève était armé d'un autre pouvoir également apostolique, celui de lancer des monitoires [1] dans tout le royaume. « Les premiers présidents et les chefs des Cours souveraines y ont eu recours, quand ils en ont eu besoin dans leurs propres affaires, comme le chancelier Pomponne de Bellièvre, le garde des sceaux de Vic, le premier président de Thoulouse. Bien plus, les cardinaux et les évêques même se sont souvent adressés à l'abbé de Sainte-Geneviève, pour en avoir en leurs propres causes, comme le cardinal de Gondy, évesque de Paris, Charles Descars, évesque de Langres [2]..... » Et c'est un cas fort remarquable, dit du Breul, « duquel on veoit encor des preuves tous les jours, que peu souvent celuy qui est excommunié par la censure, ou monitoire, ou autre lettre de ceste Chambre apostolique, ne vit longuement, ou bien ne profite du depuis, s'il ne fait après une aspre et longue pénitence [3]. »

Si l'on ajoute à tous les privilèges et pouvoirs, dont jouirent les abbés

1. Les monitoires sont des lettres d'un official imposant, par des censures ecclésiastiques, à ceux qui ont quelque connaissance d'un crime, l'obligation de le révéler.

2. Ms. 21, pp. 569-570.

3. *Théâtre des antiquités de Paris.* Paris, 1612 in-4, p. 277.

Digitized by Google

de Sainte-Geneviève, la faveur qu'eut cette abbaye d'être la résidence ordinaire du Pape et de ses légats, quand ils venaiebt en France[1], on peut en conclure avec Du Molinet « qu'elle portait à bon droit le nom de papale et d'apostolique ».

Il ne faut pas s'étonner de ces insignes concessions. Ce fut pour l'amour de la Sainte, qu'on voulait honorer dans la personne des gardiens de son tombeau, que l'abbaye de Sainte-Geneviève fut mise en possession de si hautes prérogatives. C'est par sainte Geneviève que ses abbés gouvernaient; ils l'appelaient « leur souveraine », et c'est son pouvoir qui était respecté en leur personne[2].

1. Les souverains pontifes prirent l'habitude de faire leur entrée à Paris par une porte d'enceinte de cette abbaye, que l'on appelait porte papale (entre les portes Saint-Marcel et Saint-Jacques). Le chroniqueur Bonfous dit qu'elle était d'ordinaire murée, et qu'on la démurait pour donner entrée au Saint-Père.

2. Pour les prérogatives exceptionnelles de l'abbé de Sainte-Geneviève, V. *Antiquités et recherches des villes, châteaux et plans les plus remarquables de France*, 1631, p. 44.

Digitized by Google

CHAPITRE VII

LE TOMBEAU DE SAINTE GENEVIÈVE DEVIENT LE BERCEAU DE L'UNIVERSITÉ

QUAND on considère la gloire dont le ciel s'est plu à entourer les restes de sainte Geneviève, on n'est pas seulement frappé de la grandeur des prodiges, de la dévotion des peuples : le flambeau de la science brilla aussi sur le tombeau de l'humble bergère; la montagne qui le possédait devint le rendez-vous des maîtres les plus illustres.

L'un des premiers qui professèrent à Sainte-Geneviève et y attirèrent beaucoup d'auditeurs, fut le Liégeois Huboldus, venu d'abord comme élève vers la fin du x^e^ siècle. Le XII^e^ siècle augmenta le lustre de cet enseignement monacal; Abélard, d'abord, disciple du fameux Guillaume de Champeaux qui occupait une chaire à Notre-Dame, et bientôt son rival, son compétiteur en quelque sorte pour cette même chaire, se retira à Sainte-Geneviève, lorsque Guillaume eut transporté son auditoire à Saint-Victor. La chaire convoitée fut donnée à un autre professeur qui n'était nullement à la hauteur des deux autres; dès ce moment, les écoliers émigrèrent sur la rive gauche, et l'école de la cathédrale demeura à peu près déserte : ce fut l'origine, on peut le dire, du quartier Latin.

Pierre Lombard, disciple d'Abélard, lui succéda et maintint la réputation de Sainte-Geneviève.

L'histoire nous a transmis le nom d'un autre maître de la montagne, rival d'Abélard; je veux parler de Josse ou Josselin de Viergi, dit le

Digitized by Google

Roux, depuis archidiacre, évêque et l'un des juges d'Abélard. Il professait le nominalisme.

Sous le gouvernement d'Étienne de Tournay, il y avait à Sainte-



LA MONTAGNE SAINTE-GENEVIÈVE EN 1608
(*Fac-similé* du plan de Quesnel.)

Geneviève une si grande affluence de jeunes gens venant suivre les cours de droit et de théologie, que cet abbé considéra comme un danger pour sa communauté ces fréquentations du dehors, et établit une école intérieure pour les chanoines; l'ancienne fut laissée à la jeunesse du monde.

Digitized by Google

En 1227, le nombre des écoliers augmentant de jour en jour, Jean de Candel, chancelier de la cité, voulut renfermer dans l'île l'enseignement théologique; il s'avisa de faire jurer à ses licenciés qu'ils n'enseigneraient pas dans les quartiers *ultrapontains*. Mais Grégoire IX interposa son autorité. A la requête de l'abbé de Sainte-Geneviève, il rendit une bulle favorable à la liberté de l'enseignement, et portant défense à Candel d'imposer des serments de ce genre. Treize années après, une bulle d'Alexandre IV vint arrêter de nouveau les prétentions du chancelier et fut lue, ainsi que divers jugements et statuts touchant l'Université, dans l'église de Sainte-Geneviève, où la Faculté des arts tint plusieurs séances.

Cette célébrité des écoles de Sainte-Geneviève amena bientôt la fondation de collèges qui fleurirent sur le territoire de l'abbaye. Tels furent les collèges de Danemark, des Cholets, de Sorbonne, de Navarre, de Laon, de Montaigu, du Plessis, de Marmoutier, de l'Ave-Maria, de Cambrai, de Boncourt, de Dormans, de Fortet, de Presles, de Reims, de la Marche, du Mans, de Clermont, etc...

L'abbaye de Sainte-Geneviève pouvait donc se flatter d'avoir été, en quelque sorte, le berceau de l'Université. A l'origine, l'abbé faisait l'office de recteur; il nommait un chancelier chargé de le représenter, dont la fonction était d'examiner les professeurs et de licencier en toutes branches de l'enseignement. Le pouvoir de ce dernier fut, dans la seconde partie du XIII^e^ siècle, circonscrit avec l'organisation de l'Université : il ne s'étendit plus qu'à la faculté des arts; mais, en vertu du privilège apostolique, le chancelier put licencier pour l'univers catholique.

Voici la formule de licence universitaire, par laquelle il créait les maîtres ès arts :

« Nous chancelier de Sainte-Geneviève et de l'Université de Paris, par l'autorité des apôtres Pierre et Paul, nous vous donnons licence de lire, de régir, de disputer, de décider et d'exercer tous autres actes de professeur et de maître dans la Faculté des arts de Paris, et par tout l'univers, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit[1]. »

1. *Nos cancellarius Sanctæ Genovefæ et Universitatis Parisiensis, auctoritate apostolorum Petri et Pauli, do vobis licentiam legendi, regendi, disputandi et determinandi cæterosque*

Digitized by Google

Le chancelier de Sainte-Geneviève était, en outre, comme on le voit par cette formule, chancelier de l'Université de Paris. C'était donc Sainte-Geneviève qui, par son chancelier, présidait aux examens de l'Université, et donnait les licences pour la théologie, le droit canon, les arts et toutes les Facultés. C'est par allusion à ce privilège qu'il était dit dans l'office propre de la Sainte, au septième répons de matines : « Le Seigneur a exalté cette humble et pauvre jeune fille sur sa montagne sainte, au milieu de l'Université, afin de confondre la sagesse du monde, et d'enseigner à tous que la sagesse de ce siècle est folie devant Dieu. » Et c'est aussi à cause de cette supériorité de Sainte-Geneviève sur l'Université de Paris, et de la présence des écoles sur le territoire de l'abbaye, que Pierre Abélard donna à la montagne Sainte-Geneviève le nom de « Parnasse de Sainte-Geneviève » ; d'où le nom de Montparnasse conservé à deux voies publiques de Paris, dans le quartier qui en dépendait.

Longtemps encore après la mort des maîtres qui illustrèrent ses écoles, l'abbaye de Sainte-Geneviève fixa l'attention du monde savant. Sous le gouvernement de l'abbé Guillaume, évêque de Belmont, *in partibus,* le Génovéfain Jacques Aimery, chancelier de l'Université, et qui fut évêque de Chalcédoine, en 1536, reçut maîtres ès arts à Sainte-Geneviève, le 15 mars 1529, saint François-Xavier, et, le 13 mars 1532, saint Ignace de Loyola, fondateur de la compagnie de Jésus. Il reçut aussi les autres compagnons de saint Ignace, Martin Olaüs, Pierre Lefèvre, Pascal Broë; et ce fut devant Philippe Lebel, successeur de Guillaume, que le jésuite Baptiste Viole, envoyé à Paris par saint Ignace, prononça ses vœux de religion, en 1550[1].

Lorsque Descartes mourut à Stockholm, en 1667, c'est à Sainte-Geneviève que fut transportée sa dépouille mortelle. Les amis du fameux philosophe ne purent lui trouver une sépulture plus digne de son génie.

Au XVII^e^ siècle et au XVIII^e^, l'abbaye de Sainte-Geneviève, devenue le centre de la congrégation de France, produisit un grand nombre d'hommes

actus scholasticos seu magistratus exercendi, in facultate artium, Parisiis et ubique terrarum, in nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti.

1. Sur le registre des gradués, reçus au XVIII^e^ siècle par le chancelier de Sainte-Geneviève, on lit la signature des deux Robespierre !!

Digitized by Google

distingués : les prédicateurs Martin de la Morinière (1594-1654), Jean Fronteau (1614-1662), Pierre Lalemant (1667-1673), le poète Louis de Sanlecque (1652-1714), les érudits Claude du Molinet (1620-1687), Claude Prévôt (1693-1752), le théologien Louis du Vau (1658-1738), l'astronome Pingré (1711-1796), le botaniste Ventenat (1757-1808), l'historien Louis Pierre Anquetil (1723-1806), le célèbre mathématicien Jean-André Mongez, etc... [1].

1. Un ancien chapelain de Sainte-Geneviève a tracé naguère, d'une façon magistrale, toutes ces silhouettes génovéfaines. V. *L'Abbaye de Sainte-Geneviève et la Congrégation de France,* par l'abbé P. FÉRET.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII

ORIGINE DES PROCESSIONS DE LA CHASSE DE SAINTE GENEVIÈVE
CONDITIONS REQUISES POUR SORTIR LA CHASSE
CÉRÉMONIAL



LA CHASSE PRIMITIVE
DE
SAINTE GENEVIÈVE
(Ms. BB. L. 33.)

Nous avons à parler, maintenant, d'un autre genre d'hommages que Dieu réservait aux reliques de sainte Geneviève, de ces grandes manifestations religieuses, connues sous le nom de processions de la châsse.

Frappés de la multiplicité des miracles qui avaient signalé les différentes émigrations de la châsse de sainte Geneviève, pendant les invasions normandes, les habitants de Paris s'étaient habitués à la considérer comme une sauvegarde pour leur cité. Bientôt même, dans les malheurs publics, on ne se borna plus aux prières et aux pèlerinages; on faisait sortir les saintes reliques, et on les portait processionnellement à Notre-Dame. Une guerre était-elle engagée, l'ennemi menaçait-il les frontières, les épidémies sévissaient-elles, la sécheresse ou des pluies excessives compromettaient-elles les récoltes, aussitôt Paris avait recours à sa Patronne : la châsse, suivie d'une foule énorme, était portée par les rues de la ville, et les maux souvent étaient conjurés. Saint Louis, Charles VIII, François I^er^, Louis XIII et Louis XIV s'associèrent toujours aux vœux de leurs sujets et mêlèrent leurs prières à celles du peuple.

Ce fut à l'occasion du miracle des Ardents, que commença à s'établir l'usage de porter processionnellement la châsse de sainte Geneviève à

Digitized by Google

l'église métropolitaine, dans les temps de calamité publique. Mais telle était la vénération dont on entourait la précieuse relique, que plusieurs conditions étaient requises pour que la procession eût lieu.

Il fallait : 1° qu'il y eût une nécessité extraordinaire, afin que ce genre de supplication ne devînt pas banal aux yeux du peuple, et ne perdît rien de sa solennité.

2° On devait donner à la cérémonie une pompe exceptionnelle. « C'est une coutume fidèlement observée de toute antiquité, dit Jacques de Dinant, que, lorsque la bienheureuse vierge Geneviève est portée, elle sorte solennellement et soit rapportée solennellement. » Le même auteur nous apprend qu'une fois le jour fixé, on devait l'annoncer dans toutes les églises, nettoyer les rues, les places, et apporter les reliques des Saints à la basilique de Sainte-Geneviève.

3° Il fallait que la châsse de saint Marcel, neuvième évêque de Paris, vînt de la cathédrale chercher la châsse de sainte Geneviève, et l'accompagnât, au retour, pendant une partie du chemin : « car, disait un vieux proverbe, la châsse de sainte Geneviève ne devait pas se mettre en mouvement, à moins que celle de saint Marcel ne la vînt quérir ». Cette condition fut toujours inviolablement observée; les historiens de sainte Geneviève rapportent que, deux fois, les Génovéfains refusèrent, à cause de l'omission de cette formalité, de laisser sortir la châsse. Lorsque saint Louis leur demanda de la porter au-devant de la sainte couronne d'épines, dont il faisait la translation, l'abbé Herbert députa vers le roi, à Vincennes, le sous-prieur et deux autres religieux, pour lui représenter « que la bienheureuse vierge Geneviève ne sortait jamais de son église, à moins que la procession de Notre-Dame ne vînt la chercher avec le corps de saint Marcel, et qu'il était passé en proverbe que sainte Geneviève ne sortirait pas de son église, si la Sainte Vierge et saint Marcel ne venaient l'y chercher[1] ». Saint Louis approuva la

1. M. Artaud attribue l'origine de cet usage à une tradition, d'après laquelle ce serait saint Marcel qui aurait consacré solennellement sainte Geneviève, en lui imposant le voile des vierges (*Histoire de sainte Geneviève*, 268). Mais nous avons dit ce qu'il fallait penser de cette croyance. D'un autre côté, cette coutume pouvait venir d'autres relations entre la mémoire de la Patronne de Paris et la mémoire du Patron d'un faubourg voisin de l'église Sainte-Geneviève (Saint-Marceau), ou encore des rapports des institutions fondées en leur honneur.

Digitized by Google

conduite des religieux. Sous le règne de Charles VI, ces derniers firent la même réponse, lorsque le chapitre de Notre-Dame, se prévalant de la volonté du roi et de ses oncles les ducs d'Anjou et de Bourgogne, exprima le désir que ce fût désormais la châsse de sainte Geneviève qui vînt chercher à Notre-Dame celle de saint Marcel[1]. Cette tentative d'usurpation sur les privilèges génovéfains n'alla pas plus loin.

4° La châsse de sainte Geneviève ne sortait jamais que pour être portée à la cathédrale. Ainsi, en 1437, le comte de Richemont, connétable de France, ayant demandé qu'on fît, tous les vendredis, des processions à Sainte-Geneviève pour le succès de ses armes contre les Anglais, et la fête de saint Germain d'Auxerre étant tombée un vendredi, les Génovéfains, s'appuyant sur l'usage, refusèrent de porter à Saint-Germain l'Auxerrois les châsses de sainte Geneviève et de saint Marcel. Ils consentirent seulement à y porter la châsse de sainte Clotilde, tandis que le chapitre de Notre-Dame y porterait la tête de saint Philippe.

Outre les conditions requises pour que la procession eût lieu, il y avait un cérémonial usité, lorsqu'on descendait la châsse et qu'on la portait à Notre-Dame. Ce cérémonial a, selon les circonstances, subi des changements dans la suite des siècles, mais ces changements ont toujours eu pour but d'augmenter la pompe des processions, et d'honorer, de plus en plus, la Sainte qui en était l'objet. Ces cérémonies, qui mettaient en branle tout un peuple, revêtaient un éclat que l'on ne retrouve plus qu'au théâtre de nos féeries. La noblesse de ces spectacles passait jusqu'à l'âme, et ce qu'il peut y avoir en nous de divin jaillissait au moins pour un instant.

Lorsqu'une grande calamité venait frapper ou menacer la cité ou la France, le prévôt des marchands et les échevins de Paris se rendaient auprès de l'évêque, pour le prier d'autoriser une procession à Notre-Dame. « Ils ne peuvent aucunement être refusez, dit l'auteur d'une relation de cette cérémonie, vu que c'est le refuge et le confort des Parisiens en leur nécessité. » L'évêque se présentait ensuite avec eux devant le Parlement, où il exposait à son tour les désirs de la cité. La Cour, après

1. Le Père Le Juge.

Digitized by Google

délibération, rendait un arrêt conforme que le prélat communiquait, en l'appuyant, à l'abbé de Sainte-Geneviève. Ces formalités accomplies, le jour de la procession était fixé, et publié dans toutes les églises par un mandement épiscopal qui ordonnait souvent un jour de jeûne public. Enfin, le lieutenant général de police rendait une ordonnance pour régler l'ordre et la marche de la procession [1].

Quelques jours avant la cérémonie, les paroisses de Paris allaient en procession à Sainte-Geneviève, selon l'ordre concerté à l'avance entre l'évêque et l'abbé, pour ne pas troubler l'office canonial. L'évêque s'y rendait aussi, accompagné de son clergé et des paroisses « filles de Notre-Dame », c'est-à-dire Saint-Benoît, Saint-Merry, le Saint-Sépulcre, et Saint-Étienne-des-Grès. Il était reçu à Sainte-Geneviève par les chanoines réguliers, en chape; il y célébrait la messe solennelle, pendant qu'on prêchait dans l'église Saint-Étienne sur l'objet de la prochaine procession. Vers la fin de la messe, l'abbé et ses religieux prenaient place au chœur; l'évêque, après avoir célébré le saint sacrifice, s'y rendait aussi, accompagné de tous les chanoines de Notre-Dame, et se plaçait avec eux à la droite de l'abbé.

L'évêque et l'abbé prononçaient diverses allocutions, et arrêtaient, d'un commun accord, les dernières mesures à prendre, bien qu'elles fussent presque toutes déjà réglées par l'usage.

Après le départ de l'évêque, l'abbé exhortait les chanoines à se préparer à la cérémonie par la prière et le jeûne ordinaire de trois jours. Les porteurs de la châsse étaient avertis de se disposer à la communion qu'ils devaient faire, le jour même de la procession, dans la chapelle de la Miséricorde [2].

Pendant les jours qui précédaient la cérémonie, on faisait souvent à Sainte-Geneviève une neuvaine préparatoire; on nettoyait les rues où la procession devait passer, et l'on tapissait les maisons comme pour la procession de la Fête-Dieu.

La veille du grand jour, l'abbé de Sainte-Geneviève chantait pontificalement les vêpres, à deux heures; elles étaient suivies de complies.

1. Voir les *Analecta* à la fin du volume.
2. Cette chapelle était située dans le cloître de l'abbaye.

Digitized by Google

Les matines étaient avancées : on les récitait à quatre heures du soir, au lieu de huit heures un quart[1].

A la tombée de la nuit, le chevalier du Guet venait, avec ses soldats prendre la garde de toutes les portes de l'abbaye et de la basilique. Depuis onze heures jusqu'à minuit, on sonnait la plus petite des cloches.

A minuit, l'abbé et les chanoines, nu-pieds, entraient au chœur pour y chanter prime, tierce, sexte et none, et demeuraient ainsi, nu-pieds et à jeun, jusqu'à ce que la cérémonie de la procession fût achevée et la châsse replacée.

A la fin des petites heures, l'abbé se revêtait des habits pontificaux, et, accompagné de ses ministres, il entrait dans le sanctuaire et se prosternait contre terre; tous les religieux, également prosternés, récitaient avec lui les sept psaumes de la pénitence avec les litanies, les prières et les oraisons propres. Puis, un des ministres disait le *Confiteor,* et l'abbé donnait l'absolution générale, comme au mercredi des Cendres[2].

La bénédiction donnée, le père trésorier et un autre religieux, en aube et en étole, montaient au haut des colonnes de marbre, sur lesquelles quatre anges en bronze soutenaient la châsse de sainte Geneviève, et la descendaient.

A ce moment, on sonnait les cloches à toute volée, pour annoncer au dehors la descente des saintes reliques; quelquefois, même, on y joignait une sonnerie de trompettes, qui retentissait du haut du clocher; on allumait les cierges, et quatre religieux, choisis parmi les plus anciens, recevaient la châsse sur leurs épaules et la déposaient sur une table préparée dans la chapelle de Sainte-Clotilde, où se trouvaient réunis le bailli, le lieutenant, le procureur fiscal et les autres officiers de l'abbaye, chargés de la garde du précieux dépôt. L'abbé encensait la châsse, puis la saluait, la baisait, et tous les religieux allaient, après lui, la saluer et la baiser, chacun selon son rang.

L'abbé chantait ensuite solennellement la grand'messe. Tous les religieux, aussi bien les prêtres que les clercs, y communiaient, à l'excep-

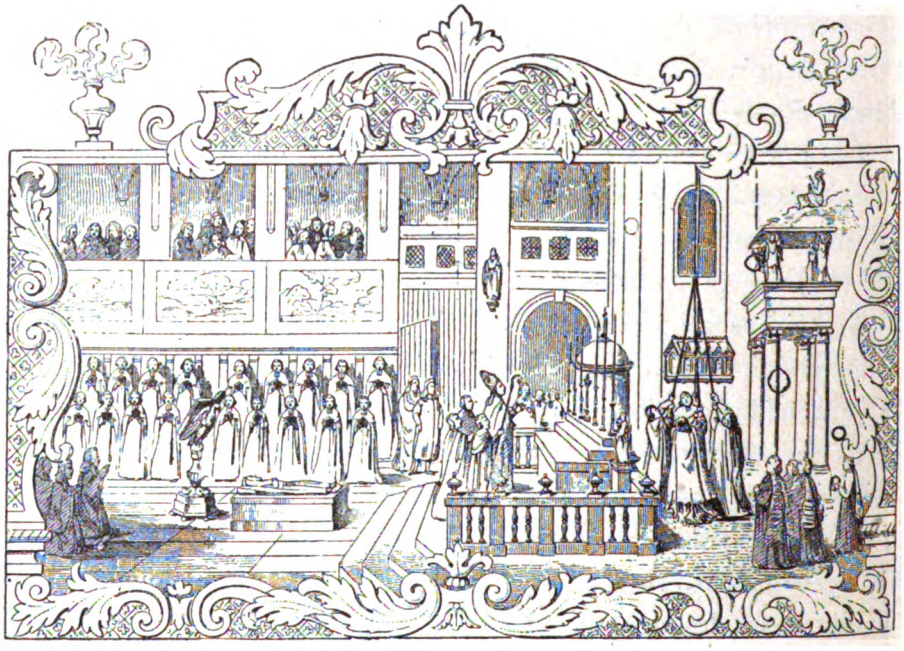
1. Depuis l'époque où la ferveur de l'observance s'était relâchée, les religieux ne se levaient plus la nuit pour réciter l'office divin.

2. *Propre Génovéfain.*

Digitized by Google

tion d'un seul prêtre réservé pour dire la messe aux porteurs. Après la grand'messe, les religieux allaient chacun, huit par huit, ou six par six, réciter le psautier devant la châsse, jusqu'au moment de la procession.

Au point du jour, le lieutenant criminel, le procureur et l'avocat du



COMMENT ON DESCENDAIT LA CHASSE DE SAINTE GENEVIÈVE
(B. S. G., *Recueil de prières,* Paris, 1711.)

roi au Châtelet, revêtus de leurs robes rouges, se rendaient à l'église de Sainte-Geneviève, avec leurs commissaires et autres officiers, pour recevoir le dépôt de la châsse, au nom de toute la ville. Ils s'obligeaient par serment et par écrit à la garder, et ils en répondaient. Aussi les voyait-on, à partir de ce moment, l'accompagner avec sollicitude et sans la perdre de vue, jusqu'à ce que, après la procession, on l'eût remontée et remise à sa place ordinaire. En outre, le trésorier ou sacristain de l'abbaye avait soin de marcher immédiatement devant les saintes reliques, avec une baguette à la main, pour éviter les approches tumultueuses et trop fréquentes du peuple.

Digitized by Google

PROCESSION DE LA CHASSE EN 1496

EAU-FORTE D'APRÈS UNE PEINTURE MURALE DE M. MAILLOT

(*Église Sainte-Geneviève.*)

Le sujet représente l'une des plus célèbres processions de la châsse de sainte Geneviève, pour obtenir la cessation des pluies. La scène se passe au bas de la montagne où se trouve aujourd'hui le marché de la place Maubert.

Dans le panneau de droite (chapelle de la Sainte), l'artiste a représenté les bourgeois de Paris portant la châsse de sainte Geneviève, en aube blanche, couronné de fleurs et de feuillage; et, dans le panneau de gauche, qui continue le même sujet, les gens de justice, les musiciens du roi, etc... Tous ces personnages occupent, dans la composition, la place qui était assignée à chacun d'eux dans la procession. Au premier plan, on reconnaît Érasme, malade de la fièvre. (Voir page 312.)

En regard de la page 250.

Digitized by Google

Digitized by Google

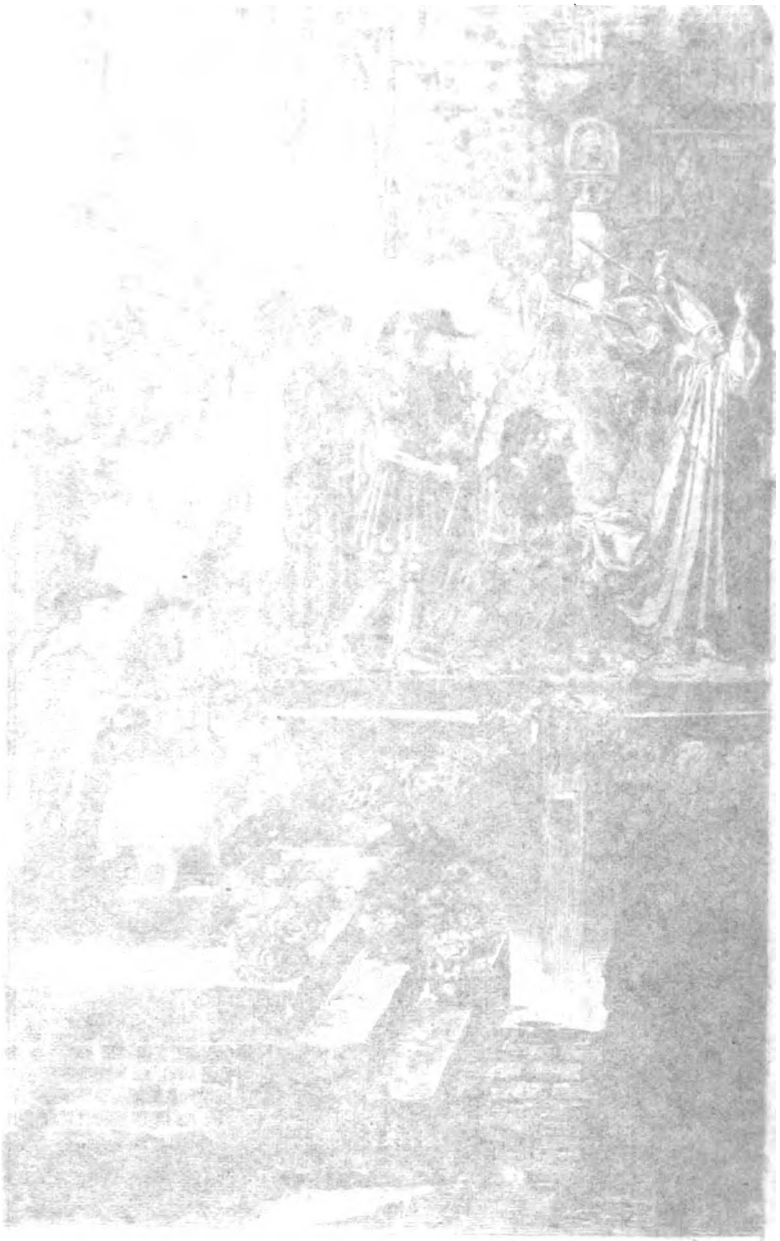
Digitized by Google



Digitized by Google



Digitized by Google



Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

Entre sept et huit heures du matin, arrivaient les Cours souveraines, le Parlement en robe rouge. Elles étaient reçues d'abord par deux religieux, ensuite par le bailli et les autres officiers de l'abbaye; après avoir salué et baisé la châsse, les magistrats entraient dans le monastère où ils déjeunaient, en attendant la procession.



LA CORPORATION DES ORFÈVRES PORTANT LA CHASSE DE SAINTE GENEVIÈVE
(Gravure du XVII[e] siècle.)

A la même heure, le prévôt des marchands et les échevins en grand costume se rendaient à cheval, avec l'escorte de leurs archers, de l'Hôtel-de-Ville à Notre-Dame. Le clergé de cette paroisse se dirigeait alors processionnellement vers Sainte-Geneviève, avec les reliques de saint Marcel portées par la confrérie des orfèvres, vêtus de manteaux noirs et couronnés de fleurs. L'arrivée à Sainte-Geneviève de la châsse de saint Marcel était l'objet d'une cérémonie particulière. Dès qu'elle

Digitized by Google

était à la porte de l'église, les porteurs de Sainte Geneviève la prenaient des mains des orfèvres, qui en étaient les dépositaires, et la transportaient jusque sur le maître-autel. Lorsque la procession se mettait en marche, soit au départ de l'église de Sainte-Geneviève, soit au retour de l'église de Notre-Dame, les orfèvres portaient la châsse de sainte Geneviève, et les religieux de Sainte-Geneviève les reliques de saint Marcel, jusqu'à la porte de l'église, où ils se rendaient réciproquement leur dépôt. Outre la châsse de saint Marcel, on portait aussi quelquefois d'autres châsses, comme celles de saint Magloire, de saint Médéric ou saint Merry, de saint Paxeritius, de saint Landry, de sainte Opportune, de sainte Avoye.

L'évêque ou l'archevêque marchait à la suite de son chapitre, vêtu d'une chape, la mitre en tête, précédé de la crosse et de la croix. Derrière l'évêque, venaient, à cheval, le prévôt des marchands et les échevins, vêtus de leurs robes mi-parties rouges et violettes, et coiffés de toques. Leurs archers escortaient la procession sur deux files, pour contenir la foule qui se pressait sur son passage. Dès que l'évêque et ses chanoines étaient entrés à Sainte-Geneviève, ils allaient dévotement baiser les reliques vénérées, et prenaient place du côté droit du chœur; les Génovéfains se plaçaient du côté gauche. Alors, le clergé de Notre-Dame chantait l'antienne de sainte Geneviève : *Félix;* et les Génovéfains chantaient celle de saint Marcel : *O dulce decus.*

Pendant ce temps, la procession se mettait en marche : les ordres mendiants prenaient la tête du cortège; après eux, venaient les églises paroissiales et collégiales, avec leurs reliquaires; puis, les chanoines de Notre-Dame tenant la gauche, et précédés des neuf paroisses qui dépendaient de la cathédrale; les religieux de Sainte-Geneviève, tenant le côté droit, chantant seuls par privilège, nu-pieds, et précédés de leurs deux paroisses de Saint-Étienne-du-Mont et de Saint-Médard; les châsses de saint Marcel et de sainte Geneviève étaient portées, côte à côte, entre les chanoines de Notre-Dame et les Génovéfains. Les porteurs de la châsse marchaient aussi nu-pieds; ils étaient couronnés de fleurs, et revêtus d'aubes rappelant l'habit des pénitents. Le lieutenant civil et le lieutenant criminel, le procureur et l'avocat du roi au Châtelet, entou-

Digitized by Google



LA CHASSE REVENANT DE NOTRE-DAME

(D'après un vitrail de la crypte de l'ancienne église.)

Digitized by Google

raient, pour la protéger, la châsse de sainte Geneviève, avec leurs commissaires et sergents armés de bâtons violets, fleurdelisés d'or. A la suite du clergé, marchaient l'évêque et l'abbé, celui-ci à droite, l'évêque à gauche, et donnant tous les deux la bénédiction sur le parcours de la procession. Derrière l'évêque et l'abbé, venaient les Cours souveraines : le Parlement, et la Cour des aides, du côté droit, à la suite de l'abbé; la Chambre des comptes et les officiers de ville, du côté gauche, derrière l'évêque.

Quand le roi assistait à la procession, il marchait seul, la tête nue, derrière les prélats, précédé des ambassadeurs, des princes et des Cours souveraines.

La procession suivait les rues Saint-Étienne-des-Grès, Saint-Jacques, et passait la Seine sur le Petit-Pont.

A l'entrée de la cathédrale, les religieux et les orfèvres échangeaient leurs châsses et les portaient dans le chœur. L'abbé prenait place à la première stalle du côté droit; la seconde restait vide, à côté de lui, pour marquer la place de l'évêque qui officiait. Le premier président et les autres présidents et conseillers du Parlement occupaient la moitié des hautes et basses stalles; les autres étaient réservées aux chanoines de Sainte-Geneviève. A gauche, était le doyen de Notre-Dame dans la première stalle, puis, la Chambre des comptes, la Cour des aides, les officiers de l'Hôtel-de-Ville et le chapitre de Notre-Dame.

Alors commençait la messe pontificale que célébrait l'évêque, ayant des Génovéfains pour diacre, sous-diacre et ministres. Le chantre de Sainte-Geneviève et celui de Notre-Dame entonnaient ensemble l'*Introït;* les différentes parties de la messe étaient chantées alternativement par les religieux et le chapitre de Notre-Dame. Pendant ce temps, un sermon avait lieu dans une des salles de l'évêché ou du chapitre.

Après la messe, les Génovéfains chantaient le *Salve Regina,* et l'abbé disait l'oraison. Ensuite, la procession se remettait en marche dans le même ordre qu'elle était venue. Mais, cette fois, afin que chaque corporation eût à son tour la place d'honneur, l'évêque et les chanoines tenaient la droite, et l'abbé de Sainte-Geneviève, avec ses religieux, la gauche. En sortant de la cathédrale, on chantait le répons de saint Marcel, *O sancte Marcelle,* et celui de sainte Geneviève.

Digitized by Google

Lorsque les deux châsses étaient arrivées sur le Petit-Pont, et les deux prélats devant Sainte-Geneviève-des-Ardents, l'ancienne maison de la Sainte, si vénérée des Parisiens, les porteurs de sainte Geneviève reprenaient les reliques des mains des orfèvres, en leur rendant la châsse de saint Marcel. Ils inclinaient ensuite les deux châsses l'une vers l'autre, comme pour leur faire échanger un salut; l'abbé et les deux clergés de Notre-Dame et de Sainte-Geneviève saluaient aussi, et les deux cortèges se séparaient.

L'évêque et les chanoines retournaient à Notre-Dame avec la châsse de saint Marcel; les religieux de Sainte-Geneviève reportaient à leur église la châsse de leur sainte Patronne, sous l'escorte des lieutenants criminel et civil, et des procureur et avocat du roi au Châtelet, qui avaient fait le serment de ne pas la quitter; ils étaient précédés des quatre ordres mendiants et des paroisses génovéfaines de Saint-Étienne-du-Mont et de Saint-Médard. Les Augustins quittaient le cortège au delà du Petit-Pont, les Cordeliers à la place Maubert, les Carmes devant leur église, et les Dominicains sous le portail de Sainte-Geneviève. A l'entrée de l'Église, les porteurs s'arrêtaient, tout le clergé passait sous la châsse, comme pour recevoir sa bénédiction, et se rangeait en haie dans la nef; puis, les porteurs s'avançaient entre leurs rangs, pour aller déposer la châsse derrière le maître-autel. On la remontait, à sa place ordinaire, et l'abbé terminait la cérémonie par la bénédiction solennelle qu'il donnait à tout le peuple.

Ce jour-là, les porteurs[1] dînaient au réfectoire avec les religieux, ainsi que les officiers du Châtelet et ceux de l'abbaye.

On laissait pour le service de l'église les cierges et les torches, qui devaient être fournis par l'Hôtel-de-Ville.

Durant les huit jours qui suivaient la procession, la châsse demeurait découverte, pour donner au peuple le temps de vénérer les reliques de la Sainte, et souvent, après ces solennités, le prévôt des marchands et les échevins apportaient à la Patronne de Paris un *ex-voto* pour les grâces obtenues.

1. Les porteurs de la châsse ne furent pas toujours des religieux, comme nous le verrons plus loin.

Digitized by Google

CHAPITRE IX

LES PLUS CÉLÈBRES PROCESSIONS DE LA CHASSE



U mois de décembre 1206, on sortit la châsse pour la seconde fois. Des pluies incessantes avaient amené le débordement de la Seine et de ses affluents : l'inondation emportait les arbres, détruisait les cultures et envahissait Paris, au point qu'on ne circulait plus dans la ville qu'en bateau; les maisons, minées et sapées par les flots, s'écroulaient ou menaçaient ruine; le Petit-Pont avait été tellement endommagé qu'on n'osait plus s'y aventurer. Jamais les Parisiens n'avaient vu rien de semblable; leur désolation était extrême comme le péril, et, n'ayant plus d'espoir que dans le ciel, ils implorèrent son secours par l'intercession de leur sainte Patronne. Se souvenant que la vertu miraculeuse du lit, où elle avait rendu son âme à Dieu, avait autrefois réprimé une inondation, ils demandèrent avec instance que la châsse de sainte Geneviève sortît processionnellement, comme cela s'était fait, lors de la maladie des Ardents. Odon, évêque de Paris, malgré ses démêlés récents avec les Génovéfains, dont il avait violé les droits et qu'il avait traités assez rudement, ne craignit pas de s'humilier; il alla solliciter les chanoines, et l'on décida que la procession aurait lieu.

Elle se fit un samedi, avec le cérémonial ordinaire. Mais une difficulté se présenta : pour aller de Sainte-Geneviève à Notre-Dame, il fallait passer sur le Petit-Pont dont les pierres étaient disjointes et branlantes, et l'on se demandait comment ce frêle soutien, qui pouvait à peine porter le poids d'un homme, porterait la foule immense qui devait accompagner

Digitized by Google

la châsse?... Le cortège, néanmoins, s'engagea sans crainte sur le redoutable passage, à la suite des reliques de la Sainte, et aucun accident ne survint : car, dit le chroniqueur, « sainte Geneviève soutenait le pont plutôt que le pont ne la soutenait ».

Cependant la pluie tombait sans cesse, lorsque, tout à coup, à l'entrée de la châsse dans l'église de Notre-Dame, il se fit une éclaircie dans le ciel, le temps redevint beau, et l'inondation décrut jusqu'à ce que la Seine fût rentrée dans son lit.

Au sortir de Notre-Dame, la châsse traversa de nouveau le Petit-Pont, et, comme le matin, une foule immense s'y engagea à sa suite : aucune pierre ne bougea. Mais, après que le corps de la Bienheureuse eut été rapporté à sa basilique et remis en sa place ordinaire, après que tous ceux qui l'avaient accompagné et qui devaient traverser le périlleux passage, furent rentrés dans leur demeure, ce qui n'eut lieu qu'au crépuscule, le Petit-Pont s'écroula; et il fut ainsi démontré à tous que sa ruine avait été différée par Dieu, pour la sûreté de ceux qui avaient rendu honneur à sainte Geneviève.

Nous indiquons, à la fin du volume, les différentes époques où la châsse de sainte Geneviève fut portée à Notre-Dame; nous ne parlerons ici que des plus célèbres processions.

L'an 1303, on sortit la châsse à l'occasion d'une grande inondation. Pendant tout le trajet, on vit une colombe accompagner les reliques de sainte Geneviève; et, quand le cortège fut arrivé à Notre-Dame, l'oiseau se reposa sur une figure de saint Michel qui était au grand portail; il y resta tout le temps que les reliques demeurèrent dans l'église. Au retour de la procession, il se plaça au-dessus de la châsse de sainte Geneviève, et la reconduisit jusque dans sa basilique, après quoi il disparut.

L'an 1427, la châsse fut descendue à cause des malheurs publics. On ne saurait peindre sous des couleurs assez sombres la situation de la France à cette époque : elle était envahie depuis un siècle par les Anglais, déchirée par la guerre civile et ruinée par la rivalité des factions. Le nom français allait disparaître; mais Geneviève veillait sur le peuple de son cœur. Elle apparut à une jeune vierge, simple fille des champs

Digitized by Google

comme elle, elle lui représenta avec force les maux de leur commune patrie, elle l'excita à marcher à son secours, elle mit dans son âme la foi et le courage nécessaires pour accomplir une si grande et si périlleuse entreprise. A sa voix la jeune bergère quitte sa houlette, va trouver Charles VII à Chinon, et, après lui avoir rendu l'espoir et l'énergie, le conduit jusqu'à Reims, où il fut sacré roi de France.

On ne peut révoquer en doute la part importante qu'eut sainte Geneviève à la délivrance du royaume, car, au moment où Jeanne d'Arc fut suscitée de Dieu, les Parisiens invoquaient le secours de leur illustre Patronne par des prières et des processions réitérées; et, tandis que la vierge de Domremy combattait sur la terre, la vierge de Nanterre, du haut du ciel, assurait le succès de ses armes. Aussi, le 3 janvier 1477, fête de sainte Geneviève, afin de reconnaître la protection dont elle avait alors couvert la France, le Parlement rendit un arrêt par lequel la fête de la Sainte, observée par le peuple comme un jour de dimanche, serait aussi gardée comme fête d'obligation par la Cour suprême et par toutes les Cours du royaume.

Le 12 janvier 1496, eut lieu une procession où sainte Geneviève guérit miraculeusement de la fièvre un personnage célèbre, Désiré Érasme. Le savant littérateur de Rotterdam écrivit à cette occasion à Nicolas Werner, son ami : « J'avais été atteint dernièrement de la fièvre quarte, mais j'en suis guéri; et j'en ai été guéri, non par les soins du médecin auquel j'ai eu recours, mais par la seule protection de la très célèbre vierge sainte Geneviève, dont les ossements, gardés chez les chanoines réguliers, sont glorifiés sans cesse par des prodiges; rien de plus illustre, rien de plus secourable pour moi que la protection de cette Sainte. Je crains que la pluie n'ait inondé ailleurs les champs et les récoltes; il a plu continuellement pendant près de trois mois et la Seine, sortie de son lit, a envahi la ville. La châsse de sainte Geneviève a été descendue et portée à Notre-Dame; l'évêque est venu au-devant d'elle avec toute l'Université; les chanoines réguliers l'accompagnaient avec pompe, marchant nu-pieds et l'abbé à leur tête. Maintenant, le ciel est beau, rien de plus serein que le ciel. » Ajoutons qu'Érasme s'engagea par vœu à célébrer le miracle que sainte Geneviève avait fait pour lui; fidèle à sa pro-

Digitized by Google

messe, il composa une ode latine en l'honneur de sa protectrice [1].

L'an 1534, le 21 janvier, on sortit la châsse pour implorer le secours du ciel contre les impiétés et les fureurs des huguenots. Ces hérétiques brisaient les images, profanaient les autels, et affichaient dans les rues, et jusqu'à la porte du Louvre, des placards blasphématoires contre la Vierge



PROCESSION DE LA CHASSE DE SAINTE-GENEVIÈVE, EN 1603.
(Bibl. nat., cabinet des Estampes.)

et les Saints. Afin de réparer ces excès, le roi François Ier voulut que la procession se fît avec la plus grande pompe. Il ordonna que toutes les rues, où elle devait passer, fussent tendues des plus riches tapisseries de la Couronne, que, devant chaque maison, il y eût une torche ardente, et que des archers fussent en faction pour contenir la foule immense de peuple, accourue de toutes les parties de la France. Jamais le cortège n'avait été si nombreux et si imposant. Toutes les processions se trouvèrent de bonne heure, au jour marqué, dans l'église de Saint-Germain-

1. Nous la reproduisons p. 278.

Digitized by Google

l'Auxerrois; le roi s'y rendit lui-même vers dix heures. En tête s'avançaient les croix et les bannières des paroisses, deux à deux, et les paroissiens, également deux à deux, tenant chacun une torche allumée; puis, les quatre ordres mendiants, les prêtres des paroisses, les Trinitaires, les religieux de Saint-Magloire, de Saint-Éloi, de Saint-Martin-des-Champs, de Saint-Germain-des-Prés, tous vêtus de chapes, un cierge à la main, et portant les châsses et reliques de leur église; la grande bannière de Notre-Dame, suivie de la croix du chapitre et de celle de Sainte-Geneviève, accompagnées des archers de la ville, un cierge à la main; le chef de saint Philippe porté par seize bourgeois; les châsses de saint Marcel et de sainte Geneviève, entourées des officiers du Châtelet; les chanoines de Sainte-Geneviève et de Saint-Victor, nu-pieds, revêtus de riches chapes, et ceux de Notre-Dame, accompagnés des églises de leur filiation; le recteur de l'Université, avec tout son personnel en habit de cérémonie, et portant un cierge à la main; les Suisses de la garde du roi, vêtus de velours, avec leur musique et celle de la chapelle royale; les rois et les hérauts d'armes; le chef de saint Louis et les saintes reliques de la Passion portés par dix archevêques et évêques en habits pontificaux; les ambassadeurs; les princes; les cardinaux de Tournon et de Châtillon; le Saint-Sacrement porté par l'évêque de Paris, sous un dais magnifique, que soutenaient le Dauphin, les ducs d'Orléans et d'Angoulême, ses frères, et le duc de Vendôme, premier prince du sang, entourés de deux cents gentilshommes de la maison du roi, ayant chacun une torche à la main; le roi François I^er^, avec un grand cierge à la main; le cardinal de Lorraine; vingt-quatre archers de la garde, avec leurs hoquetons d'argent, et tenant un cierge en main; le Parlement et la Chambre des comptes; le prévôt des marchands et les échevins; quatre compagnies des archers de la ville, armés de bâtons blancs (les archers, chargés de la police de la ville, n'avaient pour arme qu'un bâton blanc), suivis d'une foule incroyable de peuple. La procession se rendit à Notre-Dame, où l'évêque de Paris célébra la grand'messe, après laquelle la châsse de sainte Geneviève fut reconduite en son église avec les cérémonies accoutumées, et les processions se séparèrent. A l'occasion de cette procession, le lieutenant du roi voulut contester au chevalier du guet le droit de garder l'église de

Digitized by Google



PROCESSION DE LA CHASSE DE SAINTE GENEVIÈVE EN 1652

(Estampe de la collection Fontette).

Digitized by Google

Sainte-Geneviève, pendant la sortie de la châsse et la nuit qui précédait, mais ce dernier fut confirmé par arrêt dans son droit [1].

Le 22 décembre 1563, un jeune moine qui s'était fait calviniste, emporté par sa fureur contre les choses saintes, arracha une hostie consacrée des mains d'un prêtre célébrant la messe à Sainte-Geneviève, et la foula aux pieds. Il fut arrêté, condamné à mort, exécuté, et le roi fit faire une solennelle procession expiatoire, où il porta, ainsi que tous les gens de sa maison, un flambeau de cire blanche [2].

Le 29 septembre 1568, on porta la châsse pour remercier le ciel de la guérison du roi et obtenir le succès de ses armes contre les huguenots. Les religieux de Saint-Denys assistèrent à la cérémonie nu-pieds, vêtus de chapes fort riches, avec leur bannière, dont le porteur avait une robe de drap d'or, ceinte d'un cordon de soie rouge. Aux reliques de sainte Geneviève et de saint Marcel, et à celles des paroisses, on avait joint la châsse de saint Louis, portée par les chevaliers de l'Ordre; la tête de saint Louis, portée par les religieux de Saint-Denys; la châsse de saint Éleuthère, portée par les évêques du Puy et de Clermont; celle de saint Rustique, portée par les évêques de Châlons et d'Avranches; celle de saint Denys l'Aréopagite, par les Franciscains; le chef de saint Jean-Baptiste, par les Augustins; la couronne d'épines, le fer de la lance et la relique de la Sainte Croix, par les ordres mendiants; la robe de Notre-Seigneur, par l'évêque de Digne; l'éponge, par l'évêque de Saint-Flour; la croix de victoire, par l'évêque de Langres; le linge dont se servit Notre-Seigneur pour laver les pieds de ses apôtres, par l'évêque de Nevers; le roseau, par l'évêque d'Agde; le saint suaire, par l'évêque de Saint-Malo; la relique du précieux sang, par l'archevêque de Sens; à la suite de ces reliques venaient les ambassadeurs, puis le Saint-Sacrement que portait le cardinal de Lorraine, assisté des cardinaux de Bourbon et de Guise.

L'an 1603, le 1er juin, on descendit la châsse pour la santé du dauphin. Comme la procession retournait à Sainte-Geneviève, elle rencontra une

1. *L'ordre de la procession générale, célébrée a Paris le XX^e jour de Ianvier mil cencq cens trête quátre, en l'honneur de Dieu et reuérence du Saint Sacrement.* Ouvrage très rare récemment acquis par la Bibl. nationale.

2. Ms. 21.

Digitized by Google

troupe de galériens. Un de ces malheureux, ayant formé dans son cœur un vif désir de baiser la châsse de sainte Geneviève, ses chaînes se rompirent à la vue de toute l'assistance, qui demanda pour lui la liberté que le ciel lui accordait.

L'an 1652, le 11 juin, la châsse sortit pour célébrer le retour du roi, que Turenne avait protégé à Gien contre une surprise de l'armée des rebelles, commandés par le prince de Condé. Guy-Patin a parlé dans ses lettres de cette procession, dont le souvenir nous a été conservé aussi par une estampe qui faisait partie de la collection Fontette : « Je ne vis jamais tant d'affluence de peuple par les rues. Je ne sais s'il s'y est fait quelque miracle, mais je tiens que c'en est un, s'il n'y a eu plusieurs personnes d'étouffées. Si vous aviez vu tout cela, vous auriez appelé notre ville de Paris l'abrégé de la dévotion. »

Mme de Sévigné a décrit la procession de 1675 : « Saint Marcel vint prendre sainte Geneviève jusque chez elle. C'étoient les orfèvres qui portoient la châsse du Saint; il y avoit pour deux millions de pierreries; c'étoit la plus belle chose du monde. La Sainte alloit après, portée par ses enfants, nu-pieds, avec une dévotion extrême. Au sortir de Notre-Dame, le bon Saint alla reconduire la bonne Sainte jusqu'à un certain endroit marqué où ils se séparent toujours [1]. »

La procession de 1694 se fit avec non moins de pompe, mais dans des circonstances plus mémorables. Presque tous les princes de l'Europe formaient à cette époque une ligue contre la France, et l'attaquaient de toutes parts. Au fléau de la guerre se joignit une cruelle famine, amenée par les pluies continuelles de 1693 et l'extrême sécheresse qui les avait suivies. Dans cet excès de misère, le peuple de Paris et des campagnes voisines tourna ses regards vers sainte Geneviève. Des villages entiers venaient en procession à son église. La descente de la châsse était demandée de tout côté; on s'y disposa par une neuvaine. Durant neuf jours, toutes les églises de Paris, les collèges, les communautés, tous les pauvres des paroisses et des hôpitaux, divisés en différentes classes et distingués par de petits drapeaux, se rendirent processionnellement à

1. *Lettre* du 6 août. Dans celle du 19 juillet, elle avait donné de plus nombreux détails, où elle se montre enthousiasmée de ce spectacle.

Digitized by Google

Sainte-Geneviève. Et, comme la sécheresse continuait, le roi exprima le désir que la châsse fût portée en procession. La cérémonie fut fixée au 17 mai; jamais les Parisiens n'en éprouvèrent de plus heureux effets. A peine la messe était-elle achevée à Notre-Dame, que le ciel se couvrit de nuages épais, et que la pluie tomba tout à coup sur plusieurs quartiers de la ville. La récolte fut telle que depuis longtemps on n'en avait vu d'aussi abondante. La protection de la Sainte s'étendit également sur les armes du roi; car, le même jour et à la même heure où l'on faisait la procession, le duc de Noailles remportait une victoire éclatante sur les Espagnols[1].

Les notables de la ville, voulant offrir à sainte Geneviève un témoignage permanent de leur reconnaissance pour les grâces obtenues après la procession de 1694, demandèrent à Largillière d'en faire un tableau commémoratif. Cet ex-voto fut porté à sa basilique par le prévôt des marchands, les échevins et le corps de ville. Ils se rendirent processionnellement de l'Hôtel de Ville, à Sainte-Geneviève à pied, en costume de cérémonie, escortés de la compagnie de leurs gardes. Le prieur et douze religieux les reçurent à la porte; le tableau fut découvert. L'abbé célébra ensuite la messe pontificale, en présence des magistrats municipaux et de la confrérie des porteurs de la châsse. Pendant toute la cérémonie, la châsse de la Sainte resta découverte et entourée de cierges allumés.

Deux tables de marbre, jointes à ce tableau, portaient les inscriptions suivantes :

En français :

« Du règne de Louis XIV, roi de France et de Navarre, messire Claude Bosc, chevalier, seigneur d'Ivry-sur-Seine, conseiller du Roi en ses conseils, procureur général de la Cour des aides et prévôt des marchands de la ville de Paris; nobles hommes Toussaint-Simon Bazin, conseiller du Roi, notaire au Châtelet et quartenier, et Louis Baudron, écuyer, substitut de mon dit sieur le procureur général de la Cour des aides, échevins; maître Maximilien Titon, procureur du roi et de la ville,

1. *Journal de ce qui s'est passé à la descente de la châsse de sainte Geneviève* en 1694 (Ms. de la Bibl. de l'Arsenal, fonds français, nº 3397).

Digitized by Google



TABLEAU COMMÉMORATIF DE LA PROCESSION DE 1694

(Église Saint-Étienne-du-Mont, tableau de Largillière).

Digitized by Google

et Jean Martin Mitantier, greffier, et Nicolas Boucot, receveur, ont, au nom de la ville, donné ce tableau, en reconnaissance des secours obtenus du ciel par l'intercession de sainte Geneviève, Patronne de Paris, en 1694. »

En latin :

« Pour la délivrance de la crainte d'une terrible disette, et pour une magnifique récolte, obtenue par les prières de sainte Geneviève, Cl. Bosc, prévôt de la ville, Touss. Bazin, Cl. Puylon, Ch. Sainfroy, L. Baudron, échevins; Maxim. Titon, procureur du roi et de la ville; Mart. Mitantier, greff., et Nicolas Boucot, recev., s'étant réunis en cette église avec les conseillers et les quarteniers de la ville, ayant assisté à l'office divin et rendu d'immortelles actions de grâces à Dieu, au nom de toute la ville, ont fait poser cette table en éternelle mémoire du bienfait divin, sous le règne de Louis-le-Grand, le 4 avant les ides de sept. l'an du salut 1694. »

En 1765, le 16 décembre, eut lieu la dernière procession de la châsse: on la fit sortir pour obtenir le rétablissement de la santé de la Dauphine.

La Patronne de Paris resta populaire sous la Révolution. En 1789 et 1790, on mêlait sans cesse les démonstrations en son honneur aux démonstrations patriotiques. A chaque instant, les poissardes, les harengères, les femmes de la rue de Sèvres, du faubourg du Roule, etc., imaginaient d'aller en cortège, habillées de blanc, bouquets en main, bannières au vent, escortées par la garde nationale du quartier, avec la musique, remercier la bergère de Nanterre de la liberté reconquise. Au retour d'une de ces processions, les dames du marché Saint-Martin passèrent chez Bailly, le nouveau maire de Paris, et lui présentèrent un bouquet avec une brioche. Les jours suivants, cet exemple fut imité par tous les autres districts, et Bailly raconte dans ses mémoires, avec un naïf mouvement d'orgueil, ces défilés de demoiselles en blanc, qui venaient le fêter au retour de leur visite à Sainte-Geneviève.

Digitized by Google

CHAPITRE X

FÊTES INSTITUÉES EN L'HONNEUR DE SAINTE GENEVIÈVE

CHASSE DE SAINTE GENEVIÈVE

CONFRÉRIE DES PORTEURS DE LA CHASSE; PRIVILÈGES ACCORDÉS A CETTE CONFRÉRIE

INSTITUT DES DAMES DE SAINTE-GENEVIÈVE

ŒUVRE DE SAINTE-GENEVIÈVE



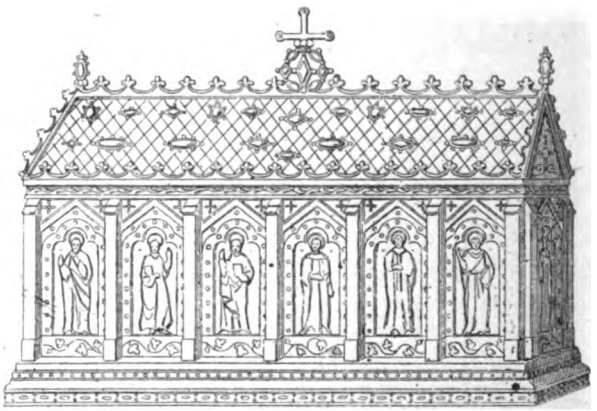
Pour témoigner leur reconnaissance et leur vénération à sainte Geneviève, les Parisiens ne se bornèrent pas à de solennelles processions. Nous avons vu que la Fête de Sainte-Geneviève se célébrait à l'abbaye le 3 janvier; à partir de 1477, elle fut, par ordre du Parlement, célébrée solennellement dans toutes les églises; ce jour-là les tribunaux devaient vaquer.

Le dernier jour de l'octave, les religieux faisaient la fête de la *Révélation du chef de sainte Geneviève,* en mémoire du triomphe que les chanoines réformés avaient remporté, en 1161, sur les religieux dépossédés.

Le pape Innocent II, étant venu en France peu de temps après le miracle des Ardents, constata juridiquement la vérité de ce prodige et, après y avoir donné par une enquête faite sous ses yeux le plus haut degré de certitude historique, il ordonna d'en célébrer chaque année la mémoire par une fête solennelle. Cette fête a lieu le 26 novembre sous le nom de l'Excellence de Sainte-Geneviève ou Sainte-Geneviève des Ardents (double de seconde classe). Elle se célébrait autrefois, au milieu d'un grand concours de fidèles, à Sainte-Geneviève et dans l'église de Notre-Dame-la-Petite, qui reçut alors le nom de Sainte-Geneviève-des-

Digitized by Google

Ardents, et fut enrichie d'indulgences par le souverain Pontife. L'église a disparu dans le siècle dernier, mais la fête est restée au calendrier de Paris, et l'on continue à la célébrer dans l'église de Sainte-Geneviève. Une fois, cependant, alors que le relâchement s'était introduit dans la communauté, le directeur, nommé Simon, qui fournissait le luminaire et les ornements sacrés, s'absenta, le 26 novembre, pour éviter les dépenses nécessitées par la solennité. Étant revenu le lendemain, Simon gravissait les degrés du sanctuaire, lorsque le pied vint à lui manquer; il



LA CHASSE DE SAINTE GENEVIÈVE AU XIII^e SIÈCLE
(St. mon. de M. A. Lenoir).

tomba sur le pavé, et ne tarda pas à expirer sans avoir repris connaissance.

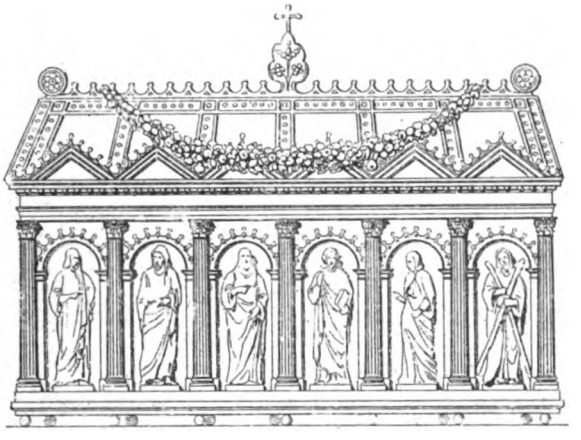
Le 28 novembre, avait lieu l'anniversaire de la dédicace de la basilique; cette fête fut, en 1665, transférée au 31 décembre.

Le peuple célébrait toutes ces fêtes avec une grande piété, mais rien n'égalait sa dévotion pour les reliques de sainte Geneviève : il ne les abordait qu'avec des pleurs, des soupirs, des transports enthousiastes; il demandait à sainte Geneviève des remèdes pour tous les maux, des consolations pour toutes les douleurs; on faisait toucher à la châsse des draps, des vêtements.

Pendant cent cinquante ans, le corps de la Sainte était demeuré dans son tombeau sur lequel les fidèles venaient en foule prier. Vers l'an 630, une châsse, où l'or et les pierreries n'avaient pas été épargnés, fut

Digitized by Google

offerte par saint Éloi, et reçut les restes de la Patronne de Paris [1]. C'est ce précieux trésor qui fut soustrait à la fureur des Normands. Longtemps après les invasions, Herbert, septième abbé de Sainte-Geneviève, voulant remplacer cette châsse par un reliquaire encore plus orné, avait amassé beaucoup d'or, d'argent et de pierreries, mais une mort soudaine l'empêcha de réaliser son projet. Ce fut son successeur Robert de la Ferté-Milon, qui, en l'an 1242, confia l'exécution de la châsse à un orfèvre, nommé Bonnard. L'ouvrier employa quatre-vingt-treize



LA CHASSE DE SAINTE GENEVIÈVE AU XVII[e] SIÈCLE
(St. mon. de M. A. Lenoir).

marcs d'argent et sept marcs et demi d'or; il reçut pour son travail et pour les pierres précieuses qu'il fournit deux cents livres parisis. La dépense totale s'éleva à huit cent onze livres, somme considérable pour l'époque. De hauts personnages voulurent y contribuer. Robert de Courtenay, dit de la Ferté-Milon, abbé de Sainte-Geneviève, donna deux marcs d'argent; Hugues d'Athys, grand panetier de France, vingt livres; Nicolas de Roye, évêque de Noyon, quatre-vingts livres; et Guillaume de Sainte-Marie, évêque d'Avranches, vingt livres d'argent.

La translation des reliques se fit à huis clos, pour éviter le concours et l'émotion du peuple. Le 28 octobre 1242, on ouvrit l'ancienne châsse,

1. On lit dans le ms. 21, au sujet de cette châsse : « On y voyait reluire de tous côtés l'or et les pierreries... elle était enrichie... de lames d'or d'un travail très exquis...

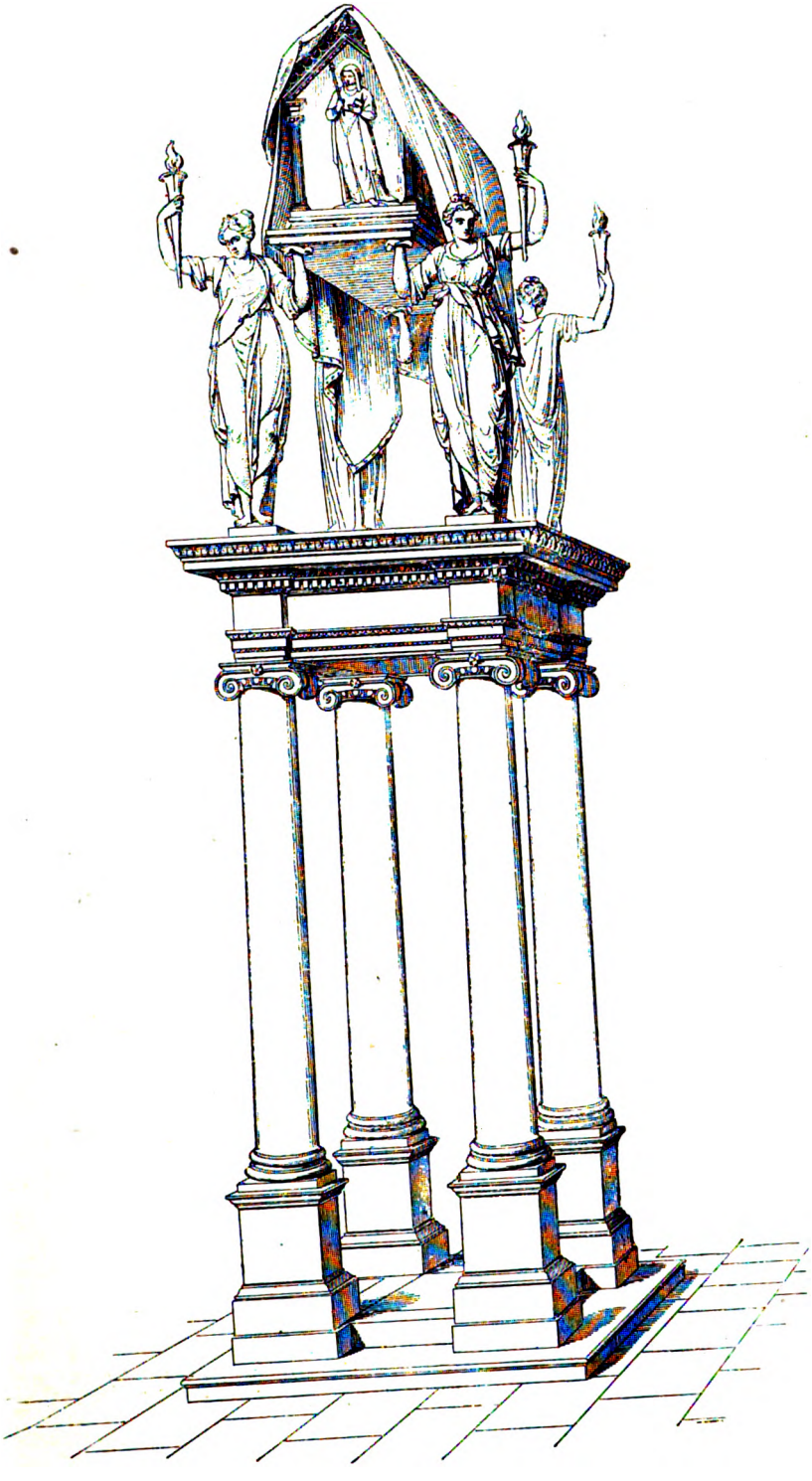
Digitized by Google

et l'on y trouva un autre coffre de bois demeuré intact, qui renfermait le corps de la Sainte, enveloppé dans des linges fins recouverts de satin blanc. L'abbé prit la tête entre ses mains, la baisa et la fit baiser à tous les Génovéfains. Puis, il la remit avec respect dans le coffre qu'il fit refermer et placer aussitôt dans la nouvelle châsse; et, ajoute le chroniqueur, « il se trouva qu'elle avait juste les proportions nécessaires pour le contenir, comme si la mesure en eût été prise auparavant. » Cette châsse, qui a existé jusqu'en 1793, avait la forme d'un carré long, représentant à peu près une église. A l'une des faces, on voyait l'image de la Vierge; à l'autre, sainte Geneviève; sur les côtés, les douze Apôtres séparés par des colonnes cannelées [1].

La châsse fut si souvent portée en procession qu'au commencement du XVII[e] siècle, elle se trouvait fracturée en plusieurs endroits. Benjamin de Brichanteau, abbé de Sainte-Geneviève, entreprit de la faire réparer. En 1614, il la fit transporter dans une salle voisine de l'église, toute tendue de tapisseries, éclairée nuit et jour d'une multitude de cierges. Les ouvriers, choisis entre les meilleurs, travaillaient tête nue; il y avait des chanoines réguliers de l'abbaye qui priaient continuellement aux pieds de la châsse. Dans cette circonstance, un grand nombre de personnes signalèrent leur dévotion envers la Sainte par de riches présents de pierres précieuses. On remarquait une table d'émeraudes d'une telle grandeur qu'elle fut estimée 2,000 écus. Marie de Médicis offrit un bouquet de diamants, de forme ovale, ayant 6 pouces de diamètre : « Les deux faces, dit un historien de sainte Geneviève, ne sont qu'un tissu de fleurs d'or émaillé, portant un diamant sur chaque feuille. Du milieu de chaque fleur sort un autre diamant, en forme de bouton; le haut de ce bouquet est terminé par une croix d'or, de la longueur d'un grand doigt, garnie de soixante diamants fort nets et assez épais; le milieu, qui est à jour, est enrichi d'un saphir bleu, le plus beau qui se puisse voir. » La duchesse de Savoie fit don d'une croix d'or enrichie de sept turquoises d'une grosseur extraordinaire.

1. On y voyait aussi « certaines pierres d'émaux et de filigrane que les plus experts dans les choses antiques ont jugé pouvoir être des restes de la première châsse de saint Éloy, ayant beaucoup de rapports aux autres ouvrages de son temps... (Ms. 21 précité, pp. 145 et suiv.)

Digitized by Google



ENSEMBLE DE LA CHASSE DE SAINTE GENEVIÈVE

((St. mon. de M. A. Lenoir).

Digitized by Google

En 1619, le cardinal de la Rochefoucauld établit derrière le maître-autel, place de la châsse de sainte Geneviève, quatre colonnes de marbre précieux, au sommet desquelles quatre anges de bronze soutenaient la châsse dans leurs mains.

Comme, dans les premiers temps, la châsse de sainte Geneviève était légère et peu ornée, il suffisait de quatre religieux pour la porter dans les processions; mais quand, plus tard, elle fut chargée d'or et de pierreries, on eut recours à un autre mode de translation.

En 1534, les principaux de la ville demandèrent aux religieux, à qui seuls avait été réservé le droit de la porter sur leurs épaules, la faveur insigne de partager avec eux cet honneur. Une requête si légitime fut agréée. Il demeura convenu que seize habitants, choisis parmi les plus notables, formeraient dorénavant, sous le nom de Compagnie des porteurs de la châsse, une sorte de garde d'honneur à la Patronne de Paris. Peu à peu même, les religieux abandonnèrent entièrement à ceux-ci le droit de porter les saintes reliques. La Compagnie s'adjoignit alors vingt-quatre Attendants, qui devaient prendre rang parmi les titulaires, à mesure que les places deviendraient vacantes. Pour y être admis, il fallait être natif de Paris, bourgeois, capable par sa profession de parvenir aux fonctions municipales, telles que celles de juge-consul, d'échevin; mais il fallait surtout que les mœurs et la conduite fussent en tout irréprochables. La tache la plus légère à la réputation eût suffi pour empêcher l'accès de la confrérie, ou eût été un motif d'exclusion [1].

Nos ancêtres attachaient une grande importance aux fonctions de porteur de la châsse de sainte Geneviève, comme le témoigne l'inscription qu'on voit en tête de la liste de ceux qui, au XVIII[e] siècle, faisaient partie de cette garde d'honneur [2].

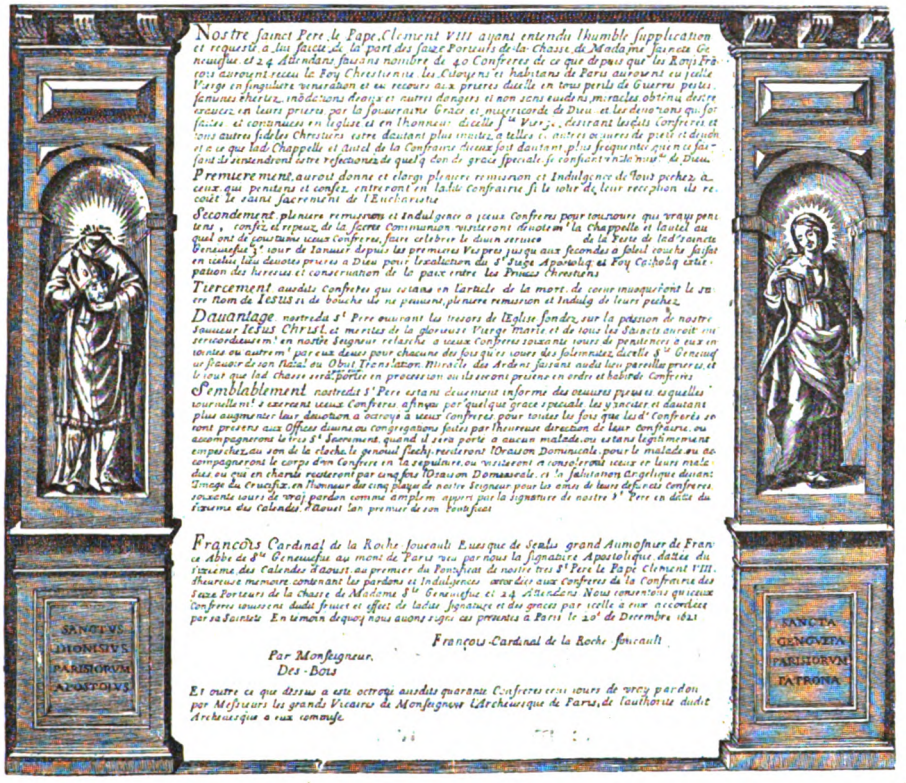
Noms et surnoms des porteurs de la châsse de sainte Geneviève, dont la Compagnie est composée de seize porteurs et vingt-quatre attendants,

1. *Statuts et règlements de la Compagnie de messieurs les porteurs de la châsse de sainte Geneviève.* Paris, 1731, Bibl. de la Ville, n° 5283.

2. Parmi les noms des porteurs de la châsse inscrits sur le livre des comptes de cette compagnie, 1761-1792, nous avons remarqué celui de M. Claude Denys Cochin (1783).

Digitized by Google

pour faire le nombre entier de quarante frères porteurs de la châsse de sainte Geneviève, qui, jusqu'à présent, sont et ont été tous bourgeois et natifs de Paris, suivant l'institution, qui, pour la plupart, ont passé les charges et honneurs des six corps des marchands de cette ville, mais surtout celui d'avoir été échevins de cette ville de Paris, du consulat, du



PRIVILÈGES ACCORDÉS PAR LE PAPE CLÉMENT VIII
AUX PORTEURS DE LA CHASSE
(Bibl. nat., cab. des Estampes).

grand bureau des pauvres, ce qui les distingue des autres assemblées [1].

Le pape Clément VIII accorda de grands privilèges aux membres de cette confrérie. On en trouve l'énumération au centre d'un encadrement orné d'arabesques et de figurines, dans le volume qui porte le n° 5473,

1. La confrérie des Porteurs de la châsse subsista jusqu'aux mauvais jours, connus sous le nom de la Terreur. Supprimée à cette époque, elle a été rétablie depuis quelques années, et, comme autrefois, les hommes les plus recommandables par leur piété, leur mérite et leur position sociale s'honorent d'en faire partie.

Digitized by Google

au cabinet national des estampes. Nous avons cru intéresser le lecteur en reproduisant ce texte et cet encadrement.

Indépendamment de la compagnie des porteurs de la châsse, il existait une confrérie de Sainte-Geneviève organisée, en 1412, en vertu d'un bref de Rome et de lettres patentes de Charles VI. Les magistrats municipaux entrèrent dans cette confrérie et prirent à leur charge les frais que pouvaient nécessiter les processions de la châsse. Ils se réservèrent de décider les circonstances dans lesquelles ces processions auraient lieu.

Il y a, de nos jours, à Saint-Étienne, une confrérie des Dames de Sainte-Geneviève, fondée par M^gr^ Sibour le 23 avril 1853. Le but de cette pieuse association est : 1° d'acquitter, par ses hommages envers sainte Geneviève, et par le soin qu'elle prend d'honorer son tombeau, la dette publique de reconnaissance imposée à la France, et à Paris en particulier, par treize siècles de bienfaits; 2° de solliciter par des prières quotidiennes l'intervention de sainte Geneviève en faveur de la France, et spécialement de la ville de Paris, dont le repos et la prospérité sont le repos et la prospérité de la France entière; 3° de faire également offrir, chaque jour, le saint sacrifice de la messe aux mêmes intentions.

Le pape Pie IX a honoré l'institut des faveurs les plus précieuses. Par un bref spécial (19 août 1856), adoptant *ses bien-aimées filles les Dames de Sainte-Geneviève,* il leur donna le droit de porter comme marque distinctive un ruban, aux couleurs pontificales unies à celles de sainte Geneviève, soutenant une médaille sur laquelle est gravée, d'un côté l'image de sainte Geneviève, et de l'autre celle de saint Pierre et saint Paul, avec cette épigraphe : *Donné par Sa Sainteté Pie IX à l'institut des Dames de Sainte-Geneviève.*

Cette association rappelle les confréries du moyen âge qui avaient leurs fêtes, leurs statuts, leurs insignes. La bannière de sainte Geneviève est déployée lors des trois fêtes solennelles célébrées à Saint-Étienne-du-Mont, et auxquelles l'institut doit prendre part. Ces fêtes sont : la fête de sainte Geneviève, le 3 janvier; celle du miracle des Ardents, le 26 novembre, et la Translation du tombeau, le 4^e^ dimanche après Pâques.

Nous ne pouvons passer sous silence l'œuvre de Sainte-Geneviève, inspirée, il y a vingt-huit ans, au cœur d'une pieuse femme, M^me^ la

Digitized by Google

marquise de Bouteiller. Cette âme généreuse était particulièrement préoccupée du salut des pauvres habitants de la banlieue de Paris, qu'elle voyait traverser la vie sans aucune pratique religieuse, et mourir sans penser même à leur éternité. Elle se sentait pressée de trouver les moyens d'améliorer leur sort. La bergère de Nanterre, dont le culte, parmi les populations de la banlieue, a survécu au naufrage de toute croyance, lui parut être la protectrice indiquée; elle voulut déposer son projet dans le cœur de la Sainte, persuadée que, sous ce puissant patronage, l'entreprise serait couronnée d'un plein succès.

A peine fondée, l'œuvre se propagea rapidement, grâce au zèle des dames associées, à la protection des magistrats placés à la tête des populations rurales, aux secours du gouvernement, aux encouragements des archevêques de Paris, et surtout à l'impulsion donnée par la douce et intelligente piété de MM. les Lazaristes[1]. Et, malgré les obstacles que les malheurs du temps ont fait naître, les succès des premières années se continuent : les écoles, les salles d'asile sont toujours florissantes; les ouvroirs professionnels sont très fréquentés; les asiles des vieillards s'élèvent à côté des asiles de l'enfance, et assurent les secours de la religion, en même temps que les soins corporels, à des malheureux qui, sans cela, seraient privés de tout pour le corps et pour l'âme.

1. Le directeur de l'œuvre est M. le supérieur général de la congrégation des Lazaristes et des Filles de la Charité. Les dames, qui en font partie, se réunissent dans la maison de MM. les Lazaristes, rue de Sèvres, 95, à Paris.

Digitized by Google

CHAPITRE XI

HOMMAGES DE LA POÉSIE A SAINTE GENEVIÈVE

La poésie qui a pour mission d'encourager les arts, d'épurer le goût, d'élever les esprits et de fortifier les cœurs, s'attache surtout à célébrer les nobles idées et les grandes actions; elle transporte l'homme dans une région supérieure qui le rapproche de Dieu. Or, quel sujet plus merveilleux pouvait inspirer les poètes que la vie héroïque de sainte Geneviève et sa gloire posthume? Ils ont chanté à l'envi les modestes occupations de son enfance, son courageux dévouement lors du siège de Paris, ses vertus et ses innombrables bienfaits.

Nous ne pouvons citer tous les poètes qui ont entrepris d'exalter les mérites de notre Sainte, ni reproduire les odes presque innombrables composées en son honneur. Nous nous bornerons aux pièces de poésie les plus intéressantes et aux noms les plus connus[1].

Dans le IX^e^ siècle, Héric, moine bénédictin de l'abbaye de Saint-Germain d'Auxerre, a raconté, dans un poème latin sur la vie de saint Germain, les deux entrevues du grand évêque avec sainte Geneviève. Ses vers, fort élégants, reproduisent avec une remarquable exactitude le récit du prêtre Constantius.

Nous avons parlé de la guérison d'Érasme, opérée par l'intercession de sainte Geneviève en 1496, et de l'ode latine qu'il promit de composer en actions de grâces. Nous donnons cette ode en entier, et mettons en regard du texte latin la traduction élégante et fidèle qui en a été faite, à notre prière, par un autre savant, poète lui aussi à ses heures de loisir, M. Eug. Lefébure de Fourcy, inspecteur général des mines.

1. Voir à l'Appendice.

Digitized by Google



Erasmus Rotterdamus.

Ant. van. Dyck fecit aqua f...

Digitized by Google

ODE D'ÉRASME

GUÉRI DE LA FIÈVRE PAR L'INTERCESSION DE SAINTE GENEVIÈVE

Diva, piis votis votivum solvere carmen
Qui cupit, aspirans votis, sterilem imbue venam
Mentis, et, ut te digna canat, tu suggere vires,
Protectrix, Genovefa, tuæ fidissima gentis,
Gallia quam late triplici discrimine secta
Porrigitur. Sed præcipue tibi pars ea cordi est,
Sequana qua hospitibus factis jam animosior undis
Matrona quas differt fluvioque admiscet amico,
Pomiferos per agros, per prata virentia, perque
Vitiferos colles, adopertaque frugibus arva
Vitreus incedit, et ad amplam Parisiorum
Metropolim properans, ad lævam pronus adorat
Arcem, virgo, tuam, mox brachia dividit, atque
Virgineæ Matris spatiosam amplectitur ædem,
Ac flexu augustam veneratus supplice divam,
In sese redit, adque tui cunabula partus
Ac prædulce solum, qua, sacra infantula, primos
Vagitus dederas, festinat alacrior amnis :
Viculus est humilis, sed tali prole beatus.
Huc igitur properans, obiter vicina salutat
Fana dicata tibi, Celtarum dux Dionysi.
Hac regione diu sinuosis flexibus errans,
In se volvitur atque revolvitur; ora subinde
Ad cunas, Genovefa, tuas urbemque relictam
Reflectens, dicas invitum abscedere flumen.

Est merito cunctis venerabile Nemethodurum,
Cui licet hospitibus monumenta ostendere prisca
Ortus, diva, tui, fontemque liquore salubri
Undantem : at potius bis terque quaterque videtur,
Præside te, felix populosa Lutetia, virgo,
Cujus tutelam pariter cum Virgine Matre
Jugibus excubiis peragis. Nec enim illa gravatur
Muneris ejusdem collegam. Tu quidem in alta
Sublimis specula, late circumspicis agros,
Ac mala propulsas charis minitantia Gallis.
Illa fovet gremio miseros, mediamque per urbem
Audit egenorum ploratus, hic quoque natum

Digitized by Google

ODE D'ÉRASME

GUÉRI DE LA FIÈVRE PAR L'INTERCESSION DE SAINTE GENEVIÈVE

Traduction de M. Eug. Lefébure de Fourcy

O Sainte, sois propice au poète pieux,
Désirant accomplir un vœu religieux;
Qu'inspiré par toi-même à ma verve inféconde,
Digne de toi, mon chant à son sujet réponde.
Geneviève, ta main sur la France s'étend
Du Levant au Midi, du Nord à l'Occident.
Mais ton cœur est surtout au pays, où la Seine
Par la Marne enrichie, et traversant la plaine
Aux vergers, aux prés verts, aux riantes moissons,
Que bordent des coteaux, espoir des vignerons,
Court vers Paris, atteint la rive solitaire
Où s'élèvent les murs de ton saint monastère,
Entoure, en écartant ses bras respectueux,
Notre-Dame dressant son front majestueux,
Se courbe, comme hommage à la vierge divine,
Et rebroussant son cours, plus rapide chemine
Jusqu'aux lieux où tes yeux au jour se sont ouverts,
Où de tes premiers cris ont retenti les airs.
Le village est petit, mais grand par ta naissance.
Le fleuve en son chemin, saluant à distance
Saint Denys qui conduit les Français à l'honneur,
A de sa basilique admiré la splendeur.
Vers ton berceau, son cours par deux fois le ramène :
Malgré lui, Geneviève, on dirait qu'on l'entraîne.

Nanterre! A juste titre on doit le vénérer,
Lui qui de ta naissance, ô Sainte, peut montrer
Les antiques témoins, lui dont l'eau bienfaisante
Soulage nos douleurs. Mais que plus imposante
Est Lutèce, la grande et superbe cité,
Sur qui, dans le bonheur comme en l'adversité,
Vous veillez nuit et jour, Geneviève et Marie,
Ensemble partageant vos bienfaits sans envie.
Sur l'horizon planant de l'éthéré séjour,
Tu détournes du peuple, objet de ton amour,
Les fléaux menaçants. La plus tendre des mères,
Marie, ouvre son sein à toutes les misères

Digitized by Google

Clementem Mater referens, nihilo secus ac tu
Sponsa tuum, Genovefa, refers mitissima sponsum.
Interea paribus studiis defenditis ambæ
Germanos Druidas, ac majestate senatum
Regali, sed christophilum super omnia regem :
Illos qui populo reserent oracula mentis
Divinæ; hos, variis ut mixtam gentibus urbem
Æquo jure regant. Est vestri muneris ergo
Nulla quod hoc ævo respublica floreat usquam
Prosperius. Sed tempus adest ut carmine grates
Persolvam, Genovefa, tibi pro munere vitæ,
Ac pæana canam, multi es millibus unus
Quos ope præsenti servasti.

Languida febris
Triste tenaxque malum, quod quarto quoque recurrit
Usque die, miseros penitus pervaserat artus.
Consultus medicus sic consolatur, abesse
Diceret ut vitæ discrimen, sed fore morbum
Lentum. Mox hæc vox me non secus enecat, ac si
Dixisset : Prius atque quater sol occidat, alta
In cruce pendebis. Siquidem est renovata cicatrix,
Dum mihi post multos animus reminiscitur annos
Quod puerum toto febris me hæc torserat anno.
Proin erat in votis mihi mors, quia tristius omni
Morte malum medicus denuntiat. Hic mihi nomen,
Diva, tuum venit in mentem. Simul optima quædam
Spes animum reficit, tacitoque hæc pectore volvo :

« Virgo, sponsa Deo gratissima, corpore terram
Cum premeres, semper miseris succurre sueta,
(Et nunc plura potes, postquam te regia cœli
Cepit, et es Christo sponso vicinior), huc huc
Flecte oculos, Genovefa, tuos, et corpore febrim
Pellito. Me studiis, sine queis nec vivere dulce est,
Obsecro restituas. Etenim levius puto vitam
Exhalare semel, quam lento arescere morbo.
Quod tibi pollicear nihil est, nec tu indiga nostri es;
Quod superest, grato recinam tibi carmine laudes. »

Vix ea fatus eram, nullo cum murmure linguæ,
Verum intra arcanæ mecum penetralia mentis,

Digitized by Google

Et sèche tous les pleurs. Elle touche le cœur
De son fils bien-aimé; ta suprême douceur
De ton céleste époux obtient toutes les grâces.
Geneviève, Marie, aux bontés jamais lasses,
Vous fûtes constamment le fidèle soutien
Du magistrat, du prêtre et du roi très chrétien.
Le prêtre dans les cœurs grave l'obéissance
Aux préceptes de Dieu ; pour tous, sans préférence,
L'intègre magistrat ne connaît que la loi;
Et le Français, docile au sceptre de son roi,
Prospère au premier rang des peuples de la terre.
Je m'arrête, il est temps. O vierge de Nanterre,
Mes jours furent jadis conservés par tes soins;
Qu'au moins de ta bonté mes vers soient les témoins.

De quatre en quatre jours, la fièvre renaissante
Minait, à petit feu, ma santé languissante.
Le mal que le docteur ne savait soulager,
Était, assurait-il, pour mes jours sans danger;
Mais son cours serait long. Consolation vaine!
Autant valût me dire, ô science inhumaine :
« Avant que le soleil, pour la cinquième fois,
Renouvelle son cours, tu seras mis en croix. »
Et ces mots, en rouvrant une vieille blessure,
Me rappelaient qu'enfant, j'eus un an de torture,
Par la fièvre cloué sur un lit odieux.
Lors, j'invoquai la mort, moins cruelle à mes yeux
Que ce mal dont la fin ne peut être annoncée;
Quand ton nom tout à coup me vient à la pensée.
L'espoir entre en mon cœur, et priant à genoux :

« Vierge si chère à Dieu, quand tu fus parmi nous
Toujours tu te montrais au malheur secourable.
Dans le ciel plus encore au Seigneur agréable,
Ta prière peut tout. Je souffre et viens à toi.
Du mal qui me consume, ô Sainte, sauve-moi;
Que l'étude bientôt charme mon existence;
Sinon, plutôt la mort qu'une lente souffrance.
Mortel, de te servir je ne puis me flatter :
Dans mes vers j'essaîrai, du moins, de te chanter. »

Ma muette prière (ô prodige incroyable!
Mais prodige certain) est d'un calme ineffable

Digitized by Google

(Prodigiosa loquor, sed compertissima) stratis
Exsilio, reddor studiis, vestigia nulla
Sentio languoris, nec inertis tædia febris.

Septima lux aderat, qua se quartana recurrens
Prodere debuerat. Sed corpus alacrius omne,
Quam fuit ante, viget. Medicus redit; atque quid actum
Miratur. Vultum speculatur, et ore latentem
Explorat linguam; tum quem vesica liquorem
Reddiderat, poscit; quin brachia denique summis
Pertentat digitis Ubi nullas comperit usquam
Morbi relliquias, et quis dive, inquit, Erasme,
Te subito fecit sanum? Quis corpore febrim
Depulit? Ac vatem me, quo de gaudeo, vanum
Reddidit? Is quisquis divum fuit, arte medendi
Plus nostra, fateor, multo valet. Haud ope, posthac,
Nostra opus est. Nomen medici vis nosse? *Gulielmus*
Copus erat, jam tum florens juvenilibus annis,
Me quamvis ætate prior, perfectus ad unguem
Dotibus ingenii, sophiæ mathemata callens
Ut si quisquam alius; senio nunc fessus, in aula
Francisci regis, procerum inter limina, cunctis
Charus, adoratur, fruiturque laboribus actis.
Hic igitur mihi testis erit gravis atque locuplex
Munere, diva, tuo revocatæ, virgo, salutis.

Quamquam, quiquid id est, auctori gloria Christo
In solidum debetur, honosque perennis in ævum.
Muneris hujus erat, quod viva Deo placuisti;
Muneris ejusdem est quod mortua pluribus ægris
Præsidio es. Sponso sic visum est omnipotenti.
Per te largiri gaudet sua munera : per te
Gaudet honorari; veluti lux ignea Phœbi
Per vitrum splendet jucundius; ac veluti fons
Per puros transfusus amat manare canales.
Hoc unum superest ut te precer, optima virgo,
Ne mihi sit fraudi, quod tanto tempore votum
Solvere distulerim. Patere hanc accedere laudem
Tot titulis, Genovefa, tuis. Ut castior usquam
Nulla fuit, toto non ulla modestior orbe,
Sic nec in æthereis clementior ulla feratur.

Digitized by Google

Suivie en un instant; je me lève, je vis,
Je retrouve ma plume et mes livres chéris.

Le temps coule. Voici la septième journée :
La fièvre par ce jour doit être ramenée,
Et je sens de mon corps s'accroître la vigueur!
Exact à son devoir, arrive le docteur.
Il s'étonne, avec soin consulte mon visage,
Interroge ma langue; aux symptômes d'usage
Sa science recourt; il me tâte le pouls :
Le mouvement du sang est régulier et doux.
« Érasme, me dit-il, qui donc fit cette cure?
Qui donc (j'en suis heureux) démentit mon augure?
Quel qu'il soit, à côté de ce docteur divin
Notre savoir pâlit, et l'art du médecin
Pour toi n'est qu'inutile. » Or, voulez-vous connaître
Qui me soignait. Son nom était celui de maître
Guillaume Cop, savant entre les plus savants,
Bien qu'à peine il sortît de la fleur de ses ans,
Maintenant à la cour possédant domicile,
Adoré d'un chacun, chez les grands, à la ville.
Quel témoin, parmi tous, aurait mieux attesté
La cure que je dus, ô Sainte, à ta bonté?

Mais au Christ, toutefois, rendons la gloire entière.
Par lui tu plus à Dieu, vivante sur la terre;
Et par lui, morte, au ciel tu peux nous secourir.
Il lui plaît sous ton nom de se faire bénir;
Sous ton nom, Geneviève, il lui plaît qu'on l'honore.
Tel, passant par le verre, un rayon se colore
Des feux les plus brillants; telle, par des canaux,
Une source transmet le bienfait de ses eaux.
Il me faut t'adresser encore une prière.
A mon vœu bien plus tôt j'aurais dû satisfaire.
A tes vertus unis une vertu de plus.
Chaste, plus que nulle autre, ici-bas tu vécus;
Entre toutes partout tu fus la plus modeste;
Habitante aujourd'hui de la maison céleste,
Viens, en me pardonnant, hautement attester
Qu'en clémence sur toi nul ne sait l'emporter.

Digitized by Google

Le XVI^e^ siècle, pourtant si agité et si tourmenté, fut une des époques où la poésie célébra avec le plus d'enthousiasme la puissante intercession de sainte Geneviève.

Pierre Dupont, qui, dans sa dévotion à la Patronne de Paris et de la France, s'étonnait que les héros de l'antiquité eussent été chantés par des Virgile et des Lucain, tandis que l'héroïsme de Geneviève ne l'avait pas encore été dans la belle langue des poètes, Pierre Dupont, qui avait été guéri miraculeusement de la fièvre, après avoir invoqué la vierge de Nanterre, publia, en 1512, un poème en neuf chants et en vers héroïques[1].

Un autre poète eût voulu être doué d'autant de langues que le soleil envoie de rayons, que la mer renferme de gouttes d'eau, et encore, dit-il, les hymnes eussent-elles été au-dessous des bienfaits[2]. Dans une pièce de poésie, encadrée et suspendue aux murs du temple de l'abbaye, les élèves de quatrième du collège de Navarre plaçaient sous les yeux de tous l'expression vraie et ardente, délicate et touchante, des sentiments de la population parisienne, délivrée de la crainte d'un nouveau déluge, après la procession de 1530[3].

1. *Petr. de Ponte, Cœcus Brugensis incomparandæ Genovefæ quam tutelarem totius Galliæ dominam inficiari nemo potest....*

L'auteur débute ainsi :

Maxima Francicolæ tutrix et gloria gentis,
Hoc claudi modico si jam non despicis orsu,
Plusquam summa tuæ referam miracula dextræ.
. . . . . .
. . . . Ergo fave vires animumque ministra.

2. PIERRE LE JUGE reproduit cette pièce de vers, sans nommer le poète. Au début, nous lisons :

Si Deus linguas mihi tot dedisset,
Quot viris sol dat radios nitentes,
Atque quot summas mare jactat undas,
Virgo colenda,
Non tuis in me meritis ferendam
Gratiam verbis, decus aut triumphum
Eloquar . . . . . .

3. Les jeunes poètes célébraient ainsi l'assistance de la glorieuse Patronne.

Cum desunt pluviæ, cælo demittitur imber.
. . . . . .
Sed pia tu refugas nubes solemque reducas,
Quando fluens segetes obruit unda satas.
Si te dira fames, populosa Lutetia, torquet,
Hac duce, frumenti copia magna datur.
Ne faciam multis, illa es quæ provida Gallos
Assiduis precibus dux, Genovefa, regis.

Digitized by Google

Nous aurions à reproduire les poésies du savant et littéraire Jean Morel [1] et de l'illustre Péteau [2], qui, à l'exemple d'Érasme et de l'aveugle de Bruges, chantèrent en vers latins les grâces particulières qu'ils avaient obtenues par l'intercession de sainte Geneviève. Mais nous préférons rappeler les solennelles supplications et les actions de grâces, dont les poètes composèrent en quelque sorte un riche bouquet, pour l'offrir à la sainte Patronne, dans des circonstances qui intéressaient tout le royaume.

C'était en 1652; la discorde régnait dans le pays des lis, irritant les cœurs, égarant les princes, soulevant les peuples, chassant le roi de sa capitale. L'évêque de Grasse se fit l'écho de la douleur nationale.

O vierge merveilleuse, abaisse sur la France
Tes yeux dont les regards sont si forts et si doux,
Et, voyant ses malheurs, demande à ton époux
La bienheureuse fin de sa longue souffrance;
. . . . . .
Rallume dans les cœurs l'amour de la patrie,
Dessus le front du roi fais voir le doigt de Dieu;
. . . . . .
Rends le premier éclat à nos lis effacés,
Et loin de nous porte l'orage,
Dont par l'ire du ciel nous sommes menacés[3].

Douze années plus tard, alors que le jeune roi commençait à devenir l'orgueil de la nation, une lugubre nouvelle se répandit dans la cité : la reine est en danger de mort; ses heures sont comptées! Mais, plaçant son espérance dans celle que la France n'a jamais invoquée en vain, Louis XIV demanda que la châsse fût exposée à la vénération et aux prières du peuple fidèle. Et bientôt après, la poésie chantait un nouveau triomphe de sainte Geneviève.

Perge, precor, Gallis, immensi gloria mundi,
Francorum lampas, perge favere, precor,
Et tibi votivum libabit Gallia munus,
Atque canet laudes tempus in omne tuas.

Cette pièce, ainsi que la précédente, se trouve dans l'*Histoire de sainte Geneviève,* par P. Le Juge, fol. 142 et suiv.

1. *Hymni sacri; item pleraque alia poemata... authore Joanne Morello, Scholæ Remensis in academia Parisiensi moderatore* (Paris, 1623, in-4, p. 146).

2. *Ad Genovefam, urbis patronam, Saturum carmen,* 1652, in-4.

3. *Hymne de sainte Geneviève,* par A. Godeau (Paris, 1652, in-4).

Digitized by Google

... O rare effet de la grâce!
A peine ce corps précieux
Reçoit les premiers de nos vœux
Que la reine en sent l'efficace.
. . . . . .
Peuples, changez donc en louanges
Vos vœux, vos pleurs et vos regrets
. . . . . .
Et que votre respect pour la sainte bergère
Mérite un siècle d'or pour Thérèse et Louis[1].

Les historiens, qui racontent les gloires du grand règne, nous apprennent aussi les nombreuses calamités qui l'assombrirent en 1694. Ils nous disent en particulier la désolation des Parisiens pendant la sécheresse de cette année fatale, leur ardente prière à sainte Geneviève, et leur vive reconnaissance lorsqu'ils furent exaucés. Charles Perrault célébra ce fait surnaturel :

Le long et triste cours d'une implacable guerre
D'un déluge de maux avoit rempli la terre,
Et la pâle famine amenoit après soi
La tristesse, l'ennuy, la langueur et l'effroi.
Avec ce monstre affreux le ciel d'intelligence
Menaçoit d'augmenter la publique indigence :
Son front invariable et devenu d'airain,
Toujours clair et toujours cruellement serein,
Aux vallons desséchés, aux plaines ombragées
Refusoit sans pitié jusqu'aux moindres rosées[2].

Le XVIII[e] siècle tressa, lui aussi, des couronnes en l'honneur de sainte Geneviève. Voici une pièce de poésie, ignorée du plus grand nombre; elle fut composée en 1709 par François Arouet de Voltaire, lorsqu'*il était* élève de rhétorique au collège Louis-le-Grand :

Qu'aperçois-je? Est-ce une déesse
Qui s'offre à mes regards surpris?
Son aspect répand l'allégresse,
Et son air charme mes esprits.
Un flambeau brillant de lumière,

1. B. S. G., recueil V. 417, in-4.
2. Cette poésie se trouve dans le *Recueil de pièces curieuses et nouvelles*, LA HAYE. *1694*; t. XI, p. 196 et suiv.

Digitized by Google

Dont sa chaste main nous éclaire,
Jette un feu nouveau dans les airs.
Quels sons! quelles douces merveilles
Viennent de frapper mes oreilles
Par d'inimitables concerts!

Un chœur d'esprits saints l'environne,
Et lui prodigue les honneurs:
Les uns soutiennent sa couronne,
Les autres la parent de fleurs.
O miracle! ô beautés nouvelles!
Je les vois, déployant leurs ailes,
Former un trône sous ses pieds.
Ah! je sais qui je vois paraître!
France! pouvez-vous méconnaître
L'héroïne que vous voyez?

Oui, c'est vous que Paris révère
Comme le soutien de ses lis,
Geneviève, illustre bergère.
Quel bras les a mieux garantis!
Vous qui, par d'invisibles armes,
Toujours au fort de nos alarmes,
Nous rendîtes victorieux;
Voici le jour où la mémoire
De vos bienfaits, de votre gloire,
Se renouvelle dans ces lieux.

Du milieu d'un brillant nuage,
Vous voyez les humbles mortels
Vous rendre à l'envi leur hommage,
Prosternés devant vos autels,
Et les puissances souveraines
Remettre entre vos mains les rènes
D'un empire à vos lois soumis.
Reconnaissant et plein de zèle,
Que n'ai-je su, comme eux fidèle,
Acquitter ce que j'ai promis!

Mais, hélas! que ma conscience
M'offre un souvenir douloureux!
Une coupable indifférence
M'a pu faire oublier mes vœux.
Confus j'en entends le murmure:

Digitized by Google

Malheureux! je suis donc parjure!
Mais non, fidèle désormais,
J'adjure ces autels antiques,
Parés de vos saintes reliques,
D'accomplir les vœux que j'ai faits.

Vous, tombeau sacré que j'honore,
Enrichi des dons de nos rois,
Et vous, bergère, que j'implore,
Écoutez ma timide voix.
Pardonnez à mon impuissance,
Si ma faible reconnaissance
Ne peut égaler vos faveurs.
Dieu même, à contenter facile,
Ne croit point l'offrande trop vile,
Que nous lui faisons de nos cœurs.

Les Indes, pour moi trop avares,
Font couler l'or en d'autres mains;
Je n'ai point de ces meubles rares
Qui flattent l'orgueil des humains.
Loin d'une fortune opulente,
Aux trésors que je vous présente
Ma seule ardeur donne du prix;
Et, si cette ardeur peut vous plaire,
Agréez que j'ose vous faire
Un hommage de mes écrits.

Eh! quoi, puis-je dans le silence
Ensevelir ces nobles noms
De protectrice de la France
Et de ferme appui des Bourbons?
Jadis nos campagnes arides,
Trompant nos attentes timides,
Vous durent leur fertilité;
Et par votre seule prière
Vous désarmâtes la colère
Du ciel contre nous irrité.

La mort même, à votre présence,
Arrêtant la cruelle faulx,
Rendit des hommes à la France
Qu'allaient dévorer les tombeaux.
Maîtresse du séjour des ombres,

Digitized by Google

Jusqu'au plus profond des lieux sombres,
Vous fîtes révérer vos lois.
Ah! n'êtes-vous plus notre mère,
Geneviève, ou notre misère
Est-elle moindre qu'autrefois?

Regardez la France en alarmes,
Qui de vous attend son secours!
En proie à la fureur des armes,
Peut-elle avoir d'autre recours?
Nos fleuves, devenus rapides
Par tant de cruels homicides,
Sont teints du sang de nos guerriers.
Chaque été forme des tempêtes
Qui fondent sur d'illustres têtes,
Et frappent jusqu'à nos lauriers.

Je vois, en des villes brûlées,
Régner la mort et la terreur.
Je vois des plaines désolées
Aux vainqueurs même faire horreur.
Vous qui pouvez finir nos peines,
Et calmer de funestes haines,
Rendez-nous une aimable paix.
Que Bellone, de fers chargée,
Dans les enfers soit replongée,
Sans espoir d'en sortir jamais [1].

Voltaire conserva toujours pour sainte Geneviève le culte de sa jeunesse, le lyrisme de ses premières années. Il écrivait un jour à M^me^ de Créquy : « Ayez donc la justice et la bonté de ne pas m'attaquer sur les prodiges opérés par cette bonne Gauloise! Celui des Ardents, par exemple, m'est aussi bien démontré que la mort de Tibère, ou la brutalité de Calvin. J'éprouve une émotion d'enfant, sitôt qu'il est question de Geneviève. C'est ma bergère, c'est ma bonne vierge à moi. N'en parlons plus, Madame, à moins que vous n'ayez juré de me persécuter [2]. »

1. Cette ode est la première œuvre de Voltaire qui ait eu les honneurs de l'impression. Elle est reproduite dans l'édition de Paris, 1817-1821, chez veuve Perronneau, en 56 volumes in-12.

2. *Souvenirs de la marquise de Créquy*, t. II, pp. 132-134.

Digitized by Google

A ses derniers moments, il était sur le point de revenir à Dieu, lorsque d'Alembert et Condorcet vinrent lui reprocher sa faiblesse. Il leur répliqua, en grinçant des dents : « Je ne veux pas qu'on me jette à la voirie ; et, si l'on finit par m'impatienter, je sais bien ce que je ferai. Je ferai un vœu à sainte Geneviève ; je le ferai publier dans la *Gazette de France ;* je ferai peindre un *ex-voto*, qui représentera Voltaire agenouillé devant la châsse ; et puis, je ferai des amendes honorables ; enfin, je vous ferai tous damner, pour me sauver de la voirie... Eh ! mes amis, poursuivit-il avec une voix lamentable, Voltaire se meurt, Voltaire crache son sang ; ne voyez-vous pas que sa tête s'en va, sa tête n'y est plus ; laissez donc tranquille un pauvre vieillard qui voudrait mourir en paix avec son bon maître, le roi de France, avec Monseigneur l'Archevêque, notre pasteur, et la bienheureuse Geneviève de Nanterre, Patronne de Paris. »

« Savez-vous bien, reprit-il avec énergie, que ma grand'mère était très dévote à sainte Geneviève, et que son mari fut un des seize porte-châsse à la procession de 1683 ? Vous croyez peut-être que ce n'était rien du tout de porter la châsse de sainte Geneviève ? Dites-moi donc cela, pour que je vous arrache les yeux !... »

Tous les philosophes étaient consternés [1].

1. *Souvenirs de la marquise de Créquy*, t. V, pp. 20 et 21.

Digitized by Google

CHAPITRE XII

HOMMAGES DES ARTS A SAINTE GENEVIÈVE DURANT LE MOYEN AGE AU XVIII^e SIÈCLE. — AU XIX^e SIÈCLE

APRÈS les poètes sont venus les artistes. L'art est, en effet, une poésie muette; comme l'a dit Selvatico, il a pour but d'enseigner d'utiles vérités au moyen du charme qu'il excerce sur les sens. Mais il est plus encore une élévation de l'âme qu'une poésie, et rien n'appartient à l'art véritable dans les œuvres où manque ce suprême caractère. Aussi, depuis les premiers temps du Christianisme, alors qu'un pinceau, guidé par la foi et la piété, peignait à la lueur incertaine d'une lampe les fresques des catacombes, la peinture a multiplié les scènes émouvantes qui nous rappellent les mystères de notre sainte religion et le souvenir de ses héros.

Les païens avaient déjà pressenti, en quelque sorte, ce caractère surhumain de l'art. Leurs chefs-d'œuvre sont marqués, pour la plupart, d'un sceau de pureté qui contraste étonnamment avec le sujet même de ces œuvres. La Vénus du Capitole, à Rome, emprunte une chasteté mystérieuse à cette piété instinctive de l'artiste qui voulait s'élever jusqu'à la divinité.

De nos jours, l'art semble réduit aux limites du culte de la nature; l'idéal religieux, le sentiment des grandes vérités chrétiennes lui deviennent de plus en plus étrangers; c'est ce qui fait que, ne résumant plus l'enthousiasme inspiré par la beauté de tout ce qui est élevé, et la respectueuse et reconnaissante admiration due au Créateur universel, il ne pro-

Digitized by Google

duit plus d'œuvres parfaites. Seule, la conception chrétienne et catholique peut soutenir l'art et le porter au plus haut degré qu'il puisse atteindre, en lui donnant sa véritable interprétation. Aussi, tandis que le monde semble s'éloigner aujourd'hui du Dieu qui l'a créé, tandis qu'il est entraîné dans cette voie du naturalisme, il n'y a que les artistes qui, s'emparant de toutes les forces, de toutes les beautés, de toutes les grandeurs de la nature créée pour en faire un immense et perpétuel hommage au Créateur, retrouvent quelques-unes des inspirations du sublime Raphaël. Il suffit, pour s'en convaincre, de comparer nos églises et nos musées, les Salons des dernières Expositions et les peintures murales qui décorent le Panthéon. Mais avant d'aborder ces magnifiques œuvres, il n'est pas sans intérêt d'étudier les essais de l'art sur notre Sainte et les grandes toiles du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle.

Il ne nous reste des œuvres d'art, exécutées en l'honneur de sainte Geneviève, pendant le moyen âge et les deux siècles qui l'ont suivi, que quelques statues, diverses estampes et un petit nombre de vitraux.

La statue la plus ancienne et la plus remarquable est du XIII^e^ siècle. Elle était au portail de la vieille basilique, et elle se trouve de nos jours dans la sacristie du lycée Henri IV. Sainte Geneviève est debout, vêtue d'une robe nouée à la ceinture et d'un manteau long et flottant. De la main gauche, elle tient un cierge allumé, sur lequel souffle un diable, tandis qu'un ange empêche le cierge de s'éteindre ; de la main droite, ramenée vers le corps à la hauteur de la ceinture, elle tient un livre. Le sculpteur a placé l'ange et le démon sur les épaules mêmes de la Sainte, taillant ainsi dans un seul bloc le sujet principal et les accessoires. C'est cette statue que nous avons reproduite en tête de l'ouvrage.

Sous le porche de Saint-Germain-l'Auxerrois, on voit une autre statue intéressante qui remonte au XV^e^ siècle ou à la fin du XIV^e^. La Sainte tient le fragment d'un cierge qu'un petit diable, placé sur son épaule, cherche à éteindre ; à droite est saint Marcel, et à gauche un grand ange debout, ayant aussi un cierge à la main, prêt à rallumer celui de sainte Geneviève [1]. Dans cette dernière représentation, la Sainte marche

1. Ces trois figures sont reproduites sur la gravure du portail de l'église, publiée par ALEX. LENOIR dans son *Atlas* planche XXIV. — Beaunier ne donne que la figure de sainte Gene-

Digitized by Google

sur un démon; mais, comme les autres statues, qui se trouvent à côté de celle-là, ont toutes également un démon à leurs pieds, on ne peut y voir un attribut spécial[1].

Dans les caveaux de Saint-Denis se trouve une statuette du XVI[e] siècle, qui était autrefois au couvent des Célestins; elle faisait partie du tombeau de René d'Orléans-Longueville. La Sainte est accompagnée du démon qui souffle le cierge et de l'ange qui le rallume.

Les artistes du moyen âge ont représenté ainsi plus d'un Saint et d'une Sainte, tenant à la main un cierge allumé qu'un démon cherche à éteindre, et dont un ange entretient la flamme. Ils voulaient exprimer ainsi la foi vive, la charité ardente des véritables disciples de Jésus-Christ; mais plusieurs prodiges rapportés à propos du cierge, dans la *Vie de sainte Geneviève,* et surtout la torche miraculeusement rallumée[2], portent à croire que le symbole du flambeau a une autre origine pour la Sainte.



STATUE DE SAINTE GENEVIÈVE
(Porche de Saint-Germain-l'Auxerrois).

Cependant, aucun témoignage historique ne dit que le diable se soit positivement manifesté, surtout avec l'appareil que lui ont prêté les artistes[3]. Beaucoup de gens se contenteraient aujourd'hui d'expliquer ce fait par un coup de vent inattendu, contre lequel on n'avait pas songé à se tenir en garde. Mais la Sainte et les peuples d'autrefois croyaient que le démon et Dieu s'intéressaient, se mêlaient même à nos affaires de chaque jour, plus qu'on

vière dans les *Costumes français,* in-folio. — M. Grésy, auteur de divers travaux archéologiques et d'une *Histoire complète du diocèse de Meaux,* a reproduit la statue de sainte Geneviève et celle de l'ange.

1. Molanus, tout en indiquant le type au cierge comme celui sous lequel les artistes doivent représenter sainte Geneviève, conseille cependant de lui mettre un démon sous les pieds, pour rappeler les guérisons de démoniaques opérées par son intercession (*De picturis et imaginibus sacris,* cap. LVIII, ed. Lovan., p. 110).

2. V. page 91.

3. L'usage presque général en France, mais surtout à Paris, armait ce diable d'un soufflet.

Digitized by Google

ne se soucie de le croire actuellement. Telle fut la pensée de sainte Geneviève qui, soupçonnant le malin de vouloir entraver son pèlerinage à Saint-Denis, prit le flambeau des mains de la jeune fille qui en était chargée, le ralluma, et le porta sans que le vent parvînt à l'éteindre.

Les plus anciens imagiers ont aussi reproduit le type au cierge. Divers récits, que l'on trouve dans la tradition ou dans la *Vie de sainte Geneviève,* ont servi de prétexte à d'autres représentations. Ainsi, en mémoire de ses premières occupations, les imagiers nous la montrent gardant ses brebis [1], ou sans moutons au milieu d'un pâturage [2].

Pour rappeler son entrevue avec saint Germain d'Auxerre, elle est figurée recevant une pièce de monnaie de la main d'un évêque [3], portant cette pièce à son cou [4], ou bien recevant le sacrement de Confirmation [5]. Un manuscrit de la Bibliothèque Sainte-Geneviève réunit ce type et le type du cierge : Geneviève tient le cierge de la main droite, le diable et l'ange se trouvent du même côté de la tête; près de la Sainte, est un évêque [6]. Un autre manuscrit de la même Bibliothèque nous la montre enfant, et en compagnie de deux prélats [7].

En souvenir de son premier miracle, l'imagerie représente sainte Geneviève auprès d'une femme âgée dont elle frotte les yeux avec de l'eau [8].

Pour rappeler les secours qu'elle prodigua aux Parisiens, pendant que leur cité était assiégée par les Franks, elle est figurée portant des pains dans un pli de sa robe [9], ou en distribuant aux pauvres [10].

1. Missel conservé à la Bibliothèque de Sainte-Geneviève sous le n° BB. 2, L., in-fol., au verso du folio 112. XIII^e siècle.

2. *Ibidem,* folio 77. — Ms. BB. 1, L., in-fol., XIII^e siècle, fol. 161.

3. Claude Mellan, VIII^e vol. de la *Collection des Saints,* fol. 57; même sujet, VII^e vol. de la même collection.

4. Ms. BB. 33, L., in-4, de la Bibl. Sainte-Geneviève, fol. 4.

5. A gauche de l'autel de Sainte-Geneviève, dans l'église de Nanterre, se trouve un panneau de bois grossièrement sculpté, qui représente saint Germain imposant les mains sur la tête de Geneviève et lui donnant la Confirmation. Il est de l'an 1700.

6. Bibl. Sainte-Geneviève, Ms. BB. 2. L., in-fol. : *Missale ecclesiæ S. Genovefæ,* fin du XIII^e siècle, fol. 77.

7. Bibl. Sainte-Geneviève, Ms. BB. 33, L., in-4, XIV^e siècle, fol. 4.

8. Le P. Cahier, *Caractéristique des Saints,* p. 721. — Bibl. nat., cabinet des estampes, Saintes, Bd. 29.

9. *Idem, ibidem,* p. 600.

10. Bibl. nat., cabinet des estampes, Saintes, Bd. 26.

Digitized by Google



SAINTE GENEVIÈVE TENANT A LA MAIN UN CIERGE ALLUMÉ
DONT UN ANGE ENTRETIENT LA FLAMME, ET QU'UN DIABLE CHERCHE A ÉTEINDRE
(Ancienne estampe, gravée de nouveau en 1734).

Digitized by Google

On la voit çà et là représentée avec des clefs, pour indiquer que le sort de notre capitale a été remis entre ses mains et qu'elle l'a sauvée en plus d'une occasion; c'est, d'ailleurs, une façon de dire que la grande cité se reconnaît sa vassale et lui rend son hommage [1]. Quelquefois, on a réuni les clefs et le cierge : sur une hostie présumée du XV^e^ siècle, elle est debout, tenant deux clefs et un cierge [2]. Il y a aussi à la Bibliothèque Mazarine une estampe où elle est représentée portant un cierge, un livre et deux clefs [3].

Durant sa vie et après sa mort, par ses saintes reliques, elle rendit la santé à un grand nombre d'infirmes; aussi, elle est souvent figurée apparaissant dans le ciel au-dessus des malades qui l'invoquent [4].

Il y a d'autres figures de la Sainte, mais moins répandues que celles-là. On voit des exemples de ces divers types dans les plombs historiés, décrits par M. Forgeais [5].

Les vitraux de l'église Saint-Gervais et Saint-Protais de Gisors, qui sont du XV^e^ siècle, reproduisent le type au cierge. C'est aussi ce type que l'on trouve dans la gravure d'un vitrail de l'ancienne église Sainte-Geneviève, représentant la Sainte debout, vêtue comme on représente sainte Catherine, une couronne antique à pointes sur la tête; d'une main, elle tient un cierge, et de l'autre, un livre; au-dessous d'elle, au milieu du tableau, un diable nu avec ses cornes, ses griffes aux pieds, ses ailes de chauve-souris, veut éteindre avec un soufflet le cierge de la Sainte, mais un ange l'en empêche [6].

Ainsi, jusqu'au XVI^e^ siècle, la plus constante des représentations de sainte Geneviève est le type au cierge; mais, dans ce type même, il n'y a rien de strict, quant au nombre et à la disposition des accessoires, aussi bien qu'à la manière d'habiller la Sainte. Quelquefois, au lieu de faire rallumer le cierge par un ange, on a interposé les mains de celui-ci entre

1. Le P. Cahier, *Caractéristique des Saints.*

2. A. Lenoir, *Statistique monumentale de Paris,* pl. XVI de la monographie de l'église Sainte-Geneviève.

3. Bibl. Mazarine, vol. in-folio n° 478, folio 96.

4. Bibl. nat., cabinet des estampes; pièce non signée. — Le P. Cahier, *Caractéristique des Saints,* p. 538.

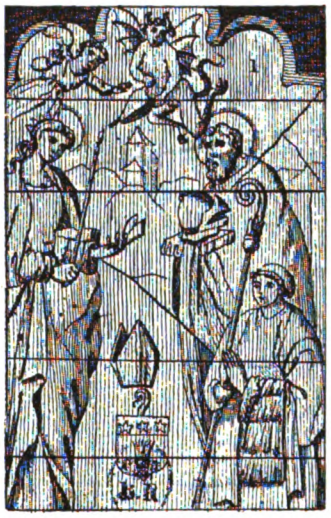
5. Plombs historiés trouvés dans la Seine; deuxième série ; pp. 208 à 218.

6. Millin, *Antiquités nationales,* t. III.

Digitized by Google

sa flamme et le soufflet du diable; d'autres fois, l'ange a l'air de ne pas s'occuper du diable qui souffle sur le flambeau, et présente simplement à la Sainte un lis et une couronne; mais ce n'est pas communément le programme des anciens artistes. Ceux-ci lui donnaient tantôt le costume des grandes dames du temps [1], tantôt le costume religieux [2].

A partir du XVI[e] siècle, sainte Geneviève est plus fréquemment représentée avec les attributs de bergère. Il y a, dans l'église de Saint-Merry, chapelle de Sainte-Geneviève, une curieuse peinture sur bois que nous avons reproduite, à la page 178. Au premier plan est sainte Geneviève avec ses moutons, dans un champ entouré de pierres, lesquelles n'empêchent point de voir du dehors dans l'intérieur [3]. Elle tient de la main droite une houlette de forme antique, et de la main gauche un livre; son chien la regarde. Au second plan, on voit deux ecclésiastiques, qu'elle avait entretenus de son projet d'élever un temple à saint Denys, se diriger vers un pont en bois qui traversait la Seine, et sainte Geneviève elle-même répétée au loin, allant prier à la chapelle de Catulle. Au fond, à gauche, sont des constructions qui peuvent être ce qu'on nommait le Bastillon, tel qu'il est figuré sur le beau plan de Paris, dit de Saint-Victor. A quelque distance de cette ruine, on voit la Bastille, puis la commanderie du Temple, avec ses élégantes tourelles. Sur la droite, on remarque le mont Valérien, ses moulins, le village de Nanterre, et le puits, surmonté d'une pyramide gothique, où Geneviève puisa l'eau qui rendit la vue à sa mère.



SAINTE GENEVIÈVE
(Vitrail de l'ancienne église).

1. Bibl. Sainte-Geneviève, mss. BB. 1, L., in-fol.; BB. 2, L., in-fol.
2. Bibl. Sainte-Geneviève, mss. BB. 21, L., in-4; BB. 33. L., in-4.
3. Très probablement ce cercle de pierres était un cromlech déjà consacré dans l'opinion populaire par les anciennes traditions. Jacques Dubreul parle de ce cercle de pierres et rapporte que lorsque la Seine venait à déborder, ses eaux s'arrêtaient devant les pierres et s'élevaient à l'entour comme une muraille liquide (*Trésor ou théâtre des antiquités de Paris*).

Digitized by Google

L'usage de figurer sainte Geneviève en bergère se généralisa dans la seconde moitié du XVII^e^ siècle. C'est ainsi que la représente, au commencement du XVIII^e^, le célèbre peintre Vanloo.

A cette époque apparaissent les grandes toiles, les magnifiques ex-voto.

Le célèbre Philippe de Champagne a représenté Geneviève priant pour Paris. Nous avons reproduit son œuvre dans le premier chapitre de la seconde partie.

Au-dessus de la porte d'entrée de la petite église de l'Assomption, on voit un tableau de Louis Boullongne (1654-1733) qui nous montre, au premier plan, sainte Geneviève recevant une médaille de saint Germain, et, dans le ciel, la Vierge et l'enfant Jésus qui les contemplent.

Il y avait dans la nef de l'ancienne église de Sainte-Geneviève quatre tableaux offerts à la Sainte par le corps de ville. Ils étaient d'une grande dimension (17 pieds de long sur 14 de large).

Le premier à gauche était de Nicolas Largillière; il est conservé à Saint-Étienne-du-Mont. C'est un tableau commémoratif de la procession de 1694. On y voit, représentés à genoux ou debout devant la Sainte, le prévôt des marchands en soutane rouge et en robe mi-partie rouge et violette, les quatre échevins en robes mi-parties de mêmes couleurs, le procureur du roi de la ville en robe rouge, le greffier, le receveur, le colonel des archers et, au fond, le peuple; ils sollicitent l'intercession de sainte Geneviève pour obtenir la cessation de la sécheresse. Au-dessus, dans une gloire, la Sainte implore la majesté divine. Des nuages épais et sombres, d'où la pluie se répand de tous côtés, indiquent que sa prière est exaucée et donnent un ton vaporeux à tout le tableau. Cette toile est un des chefs-d'œuvre de Largillière, l'un des plus habiles peintres de l'École française pour le portrait. La composition est riche et pleine de feu, sa touche libre et légère, son dessin pur et gracieux. Les têtes bien peintes n'ont pas la froide raideur des portraits, et se rapportent toutes à l'ensemble de la composition; mais ce qui frappe surtout, c'est la beauté des mains que ce peintre faisait comme Van Dyck, et le parti qu'il a su tirer des grands plis et de la variété d'étoffes des robes. Comme Largillière ne tourmentait pas ses couleurs, le ton est frais et

Digitized by Google

moelleux, et, malgré le temps, son œuvre a conservé sa vie et son éclat[1].

A côté, se trouvait un autre tableau peint par François de Troy. Il représentait les cérémonies observées lors de la descente de la châsse,



SAINTE GENEVIÈVE RECEVANT UNE MÉDAILLE DE SAINT GERMAIN
(Église de l'Assomption, tableau de L. Boullongne).

avec le fond du chœur et de l'église, tel qu'il était orné, lorsqu'on descendit les saintes reliques à l'occasion de la famine produite par le froid rigoureux de 1709. Sur le devant, on voyait le prévôt des

1. Parmi les assistants on distingue Largillière et le poète Santeuil, que l'artiste enveloppa malicieusement d'un manteau noir au lieu de le peindre en surplis. Ce caprice nous a valu une requête en beaux vers latins, adressée par Santeuil au prévôt des marchands, et intitulée : *In votiva tabella ad ædem D. Genovefæ pictus fraudulenter conqueritur ex albo Santolius niger ad A. Bosc urbi præfectum.* On obligea Largillière de donner quelque satisfaction à un poète dont la latinité et la poésie sont dignes du siècle d'Auguste, comme l'a dit avec raison d'Argenville.

Digitized by Google

marchands et les échevins de la ville de Paris, en grand costume, au nombre de dix à douze, implorant à genoux la protection de la Sainte. Ce tableau, bien qu'inférieur à celui de Largillière, était remarquable par la correction du dessin, l'harmonie des couleurs, l'expression des têtes et le fini du travail, malgré ses grandes proportions.

Le troisième tableau faisait face au premier. Il fut exécuté par de Troy, à l'occasion des grandes pluies de l'année 1725, qui menaçaient de ruiner les récoltes. L'artiste a peint la France, les cheveux épars, implorant sainte Geneviève portée sur un nuage, les yeux et les mains élevés vers le ciel. Une des naïades avec son urne semble vouloir noyer les campagnes; mais un ange se jette sur l'urne, la redresse et arrête l'inondation, tandis qu'un vent d'est dissipe les nuages et ramène le beau temps. Cette toile se trouve aussi à Saint-Étienne.

Le quatrième tableau fut peint en 1745 par Tournières; il représentait les actions de grâces rendues par le corps de ville pour la convalescence de Louis XV, après la maladie qu'il fit à Metz.

Doyen fit un ex-voto pour l'église Sainte-Geneviève. On lisait sur la bordure de ce tableau l'inscription suivante : « Un voyageur traversant la forêt de Gros-Bois, près des Camaldules, tombe de cheval, la jambe embarrassée dans l'étrier, le bras droit pris avec son fouet dans une haie, l'autre tenant la bride. Étant sur le point de périr, il se recommande à la Vierge, à sainte Geneviève et à saint Denys. Dans le moment, le ciel vint à son secours et il fut délivré. » — Plus bas on avait mis : « Ce voyageur a voulu rendre publique, par un ex-voto, la grâce singulière qui l'a sauvé; mais l'orgueil n'étant point le motif qui lui en fait désirer la publicité, il a trouvé bon que l'artiste sacrifiât le protégé à ses libérateurs. » Cela veut dire que l'action principale se passait dans le lointain, au fond du tableau où on l'apercevait à peine, tandis que les personnages célestes étaient grands comme nature, bien que placés en haut de la composition [1].

1. Doyen, prévoyant les critiques dont sa toile serait l'objet, avait placé sur le devant un chardon énorme; et, comme on lui faisait quelques observations sur la bizarrerie et l'inconvenance de cette idée que tout le monde désapprouvait : « Tant mieux, tant mieux, répondit-il, mes confrères auront de quoi mordre. »

Digitized by Google



TABLEAU COMMÉMORATIF DE LA PROCESSION DE 1725
Église de Saint-Étienne-du-Mont).

Digitized by Google

Mais le chef-d'œuvre de Doyen est la *Guérison du mal des Ardents*, opérée, comme nous l'avons dit, en 1229, par l'intercession de sainte Geneviève. L'idée de sa composition est simple et grande : il veut montrer, à l'occasion du fléau qui sévit, l'égalité des conditions sociales devant le malheur. La scène se passe devant un hôpital, dont la porte donne sur un escalier soutenu par un massif de maçonnerie. Au premier plan du tableau, sur la gauche, est un pestiféré qui, dans l'excès de la douleur, se déchire les entrailles en invoquant le ciel. Tous ses membres sont contractés; tous ses muscles se tordent; le visage, le cou, la poitrine, le ventre, les jambes, les pieds, tout accuse la souffrance. Il est soutenu par un homme qui cherche à le consoler et qui prie avec lui. Sur la terrasse, un peu plus loin, est renversée en arrière une femme morte, les pieds étendus du côté de l'homme en convulsion. Le haut de son corps est nu; elle est couchée sur un traversin, les cheveux épars, et son enfant penché sur elle, la dévorant des yeux, est frappé d'horreur. Les cheveux hérissés, le regard fixe, il cherche si sa mère vit encore. Plus à droite, s'ouvre un égout d'où sortent les deux pieds d'un mort qu'on n'a pas eu le temps d'ensevelir. Au second plan, sur l'escalier qui mène à l'hôpital, se passe une autre scène, moins horrible mais encore plus pathétique. Elle est ainsi décrite par Diderot que cette composition remplissait d'enthousiasme : « Le premier incident dont on est frappé, c'est un frénétique qui s'élance hors de la porte de l'hôpital; une mère agenouillée, les bras et les regards tournés vers le ciel, la bouche entr'ouverte, l'air éploré, demande le salut de son enfant. Elle a, autour d'elle, trois de ses femmes qui la soutiennent et joignent leurs prières à ses cris. Derrière, l'époux de cette mère désolée tient son fils moribond entre ses bras. La mère a saisi l'une des mains de son enfant. » Ainsi, la composition présente en cet endroit, au centre, à quelque hauteur au-dessus de la terrasse, un groupe de six figures qu'illumine au sein de la douleur un rayon d'espoir. Dans la partie supérieure, brille une gloire où apparaît la radieuse image de sainte Geneviève qui annonce la délivrance. L'expression de toutes ces figures est pleine de force et de beauté.

« Au premier aspect, ajoute Diderot, cette machine est grande, impo-

Digitized by Google

sante, appelle, arrête... L'action et la tête de cet homme livide et brûlé de la fièvre, qui s'élance par la fenêtre ou par la porte de l'hôpital, sont on ne peut mieux. Pour la femme étendue morte, plus je la vois, plus je la trouve belle. Oh! la grande, l'intéressante figure! Comme elle est simple! comme elle est bien drapée! comme elle est bien morte! Quel grand caractère elle a, quoique renversée en arrière et vue en raccourci! »

L'église Sainte-Geneviève possède la plupart des œuvres qu'ont produites les artistes de notre siècle en l'honneur de la Patronne de Paris. Nous parlerons d'abord des peintures, et ensuite des sculptures et des tapisseries.

Peintures. — Les plus anciennes peintures recouvrent la voûte de la seconde coupole du dôme; elles représentent l'*Apothéose de sainte Geneviève*. Cette œuvre, qui compte plus de trois mille pieds carrés de superficie, fut commencée sous le premier Empire et terminée, en 1824, par le baron Gros; l'artiste a merveilleusement compris et magnifiquement exprimé les glorieuses destinées de la basilique nationale.

Au centre de cette vaste composition, apparaît sainte Geneviève : elle a à ses pieds une brebis, symbole de ses premières occupations. A sa droite, Clovis élève dans les airs le drapeau de la France; sainte Clotilde lui montre le livre de l'Évangile : *Christi sanctum Evangelium*. Plus loin, Charlemagne, dans toute la pompe de la majesté impériale, présente fièrement à la postérité ses deux titres de gloire : Capitulaires, Université. Au-dessus de saint Louis et de la reine Blanche, brille l'oriflamme. Les vertus éclatantes, la bravoure chevaleresque du monarque se résument dans ces mots écrits sur une tablette : Établissements de Louis IX. Le roi, promoteur de cette œuvre colossale, Louis XVIII, complète ce résumé de nos annales monarchiques. Appuyé sur M^me^ la duchesse d'Angoulême, il élève vers le ciel ses yeux humides de larmes, et contemple les têtes couronnées et radieuses de Louis XVI, de Marie-Antoinette, de Madame Élisabeth qui semblent lui sourire. La couronne royale brille de nouveau sur leurs fronts battus par l'orage; des palmes glorieuses annoncent qu'ils ont obtenu la récompense des justes dans les cieux.

« Dans l'intervalle des grandes divisions, des figures d'anges resplendissantes de couleur et de fraîcheur s'élèvent, dit M. Blanc, avec la

Digitized by Google

légèreté des nuages qui les environnent, et volent dans mille attitudes diverses qui sont autant de variétés de la grâce, non pas toutefois de la grâce tendre, facile et mignarde, mais de l'élégance virile, de la grâce mariée avec la force. Ces génies aux carnations brillantes, au corps souple, svelte et pur, livrent au vent les boucles de leur chevelure dorée, et sont presque tous d'une beauté ravissante, hardiment jetés, heureux de mouvement, nobles de formes, rayonnants d'une sérénité séraphique. L'ange de paix, qui domine les orages, ceux qui tiennent la bannière des croisades de saint Louis, ceux qui environnent le duc de Bordeaux, et dont l'un déchire un voile de crêpe, sont admirables par la vigueur et la souplesse de leur vol, par l'unité de ton qui ajoute à leur grandeur. Mais ce qu'il y a de plus admirable, c'est un groupe de trois petits anges, pleins de vie, aussi frais que des Rubens, et qu'on voit accourir du fond des airs, déroulant une banderole sur laquelle est écrit le mot *France*. Parmi ces figures radieuses, il en est une, vue simplement à mi-corps, qui est un chef-d'œuvre de modelé tendre, de couleur transparente, fine et légère; elle se retourne vers les profondeurs infinies de l'espace, et l'on dirait qu'elle appelle l'univers entier à répéter le glorieux cri de France[1]. »

Le 24 novembre 1824, le roi Charles X se rendit avec toute sa cour à Sainte-Geneviève pour y visiter les peintures de la coupole. Il se fit expliquer par le peintre lui-même tous les détails de sa composition, et lui adressa les compliments les plus flatteurs. En entrant, le roi avait salué M. Gros; en sortant, il affecta de l'appeler baron, manière gracieuse de conférer un titre de noblesse au génie. Tout le Paris des arts voulut admirer les travaux de la coupole. Un poète alors en vogue, Delphine Gay, fit de beaux vers qu'elle récita devant un auditoire d'élite. Ce fut une ovation prolongée.

Il avait été question, à plusieurs reprises, de faire exécuter à Sainte-Geneviève d'autres travaux qui, en tempérant la nudité des murailles, devaient compléter la décoration du monument; mais aucun des projets élaborés n'avait pu aboutir. Il était réservé à M. de Chennevières, directeur des Beaux-Arts, de reprendre et de réaliser cette grande pensée.

1. *Histoire des Peintres.*

Digitized by Google



COUPOLE DE SAINTE-GENEVIÈVE

Digitized by Google

Digitized by Google

Le 6 mars 1874, dans un remarquable rapport adressé au ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, il lui proposait de confier à quelques-uns de nos peintres et de nos sculpteurs les plus éprouvés la décoration de la basilique nationale de Sainte-Geneviève, décoration où la légende de la Patronne de Paris se combinerait avec l'histoire religieuse de la France. Ce rapport fut bientôt suivi d'un second, qui reçut, comme le premier, l'approbation de M. de Fourtou, et les travaux commencèrent sans retard.

Les panneaux supérieurs de la grande nef comprennent les Saints illustres qui ont vécu du I^er^ au V^e^ siècle, et les panneaux inférieurs des bras de la croix continuent cette succession de personnages, depuis le V^e^ siècle jusqu'à nos jours. Sainte Geneviève apparaît, entre ces deux phases de notre histoire, comme une floraison des premiers siècles chrétiens et le bon génie, dont la douce influence préside aux destinées de la nation française.

Les compositions de l'abside, confiées à M. Hébert, servent de prologue à cette grande histoire. Elles sont exécutées en mosaïque.

Au milieu, dans le haut, debout, *le Christ montre à l'Ange de la France les grandes destinées du peuple dont il lui confie la garde.* De la main droite, il fait un geste qui indique la puissance souveraine; il ordonne, il règne, il soumet : *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat.* Ces paroles sont écrites en lettres d'or sur la bande bleue qui sert de base à la composition.

A côté du Christ, la Vierge intercède pour la France, dans l'attitude des *orantes* antiques. A gauche, un peu en arrière, l'Ange de la France, l'épée à la main, regarde l'avenir qui lui est réservé, et attend la réalisation des grandes choses qui lui sont prédites. Près de lui, un genou en terre, se tient sainte Geneviève, vêtue de son costume traditionnel de bergère. La houlette dans la main droite, elle prie pour la ville de Paris, qui est représentée par le symbole connu d'un vaisseau[1].

Les peintures de la grande nef sont consacrées exclusivement à sainte Geneviève. Le monument ayant été élevé pour rendre honneur à l'illustre

1. M. l'abbé Bonnefoy, *Une visite à l'église Sainte-Geneviève*, p. 41.

Digitized by Google

Vierge, il était juste de lui réserver, dans la basilique qui porte son nom, une place considérable, qui permît de représenter au moins les principales phases de cette vie merveilleuse, où se rencontre le double caractère du patriotisme et de la sainteté.

A droite, en entrant, quatre peintures fort pâles, ou plutôt volontairement effacées, mais de lignes si pures et d'un si large sentiment religieux, étalent leurs beautés de premier ordre; elles sont l'œuvre de M. Puvis de Chavannes. L'artiste a illustré la jeunesse et la vie pastorale de sainte Geneviève. Le premier tableau nous montre la jeune Sainte en prière, au pied d'un autel rustique. Au premier plan, un homme et sa compagne regardent avec émotion la piété expansive et profonde de l'enfant. Au fond, une montagne s'étend à perte de vue à travers l'horizon : sur les flancs un bœuf, au regard tranquille et doux, trace lentement son sillon. Çà et là quelques arbres élèvent leurs tiges droites vers le ciel.

A la prière de sainte Geneviève succèdent trois panneaux, placés entre les deuxième, troisième et quatrième entre-colonnements et ne formant qu'un seul et même sujet.

Dans le panneau central, sainte Geneviève enfant est remarquée par saint Germain d'Auxerre qui la bénit et lui prédit, en présence du peuple pieusement prosterné, les grandes destinées qui seront son partage.

C'est là le point culminant de l'œuvre de M. Puvis de Chavannes. L'action se déroule entre la Seine et le mont Valérien, au milieu d'une lumière douteuse; ce n'est pas le jour, ce n'est pas encore la nuit : c'est une clarté vague qui convient admirablement au sujet. L'artiste ne retrace pas seulement une page d'histoire, il représente une des œuvres du christianisme, et, tout en sacrifiant aux détails, il n'abandonne pas l'idée religieuse qui lui dit : « Qu'importe le milieu, ce n'est pas la chose elle-même que tu reproduis ici, mais son expression; abandonne donc la lettre et sois tout entier à l'esprit. » Aussi les draperies de ce panneau central ne recouvrent pas des corps, elles cachent des âmes et rappellent ces lignes graves et sévères des figures que l'on voit aux catacombes romaines. Toute cette scène s'abîme dans une tonalité voulue, tonalité terreuse et mystique. Une grande recherche archéologique semble avoir présidé à

Digitized by Google

l'ordonnance de ce tableau; car, au premier plan, on voit de petites fleurs jaunes et un barrage d'eau, d'une correction tout à fait archaïque. Les figures sont d'une grande pureté de style, surtout celles du pontife saint Germain, de sainte Geneviève et de quelques fidèles abîmés dans la prière et dans l'extase.

Revenons maintenant aux deux panneaux accessoires de la grande scène, dans lesquels l'artiste est tout entier à la vie matérielle, tout en restant dans la pensée générale de son œuvre.

Celui de droite, situé dans le deuxième entre-colonnement, nous présente un groupe remarquable de femmes à l'opulente chevelure rousse et magnifiquement drapées; elles traient une vache et regardent curieusement le groupe principal du Pontife et de sainte Geneviève. Sur le paysage qui s'étend à perte de vue, nous apercevons trois petits enfants qui donnent du grain à des poules; ils sont d'un dessin charmant et plein de naïveté. Au loin, des potiers à moitié nus jettent sur le groupe des regards étonnés. Toute la composition de ce panneau est très savante, bien pondérée, et se rattache au sujet principal, par le côté historique et esthétique. Son pendant, situé dans le quatrième entre-colonnement, est aussi fort beau, et se rapproche davantage de la pensée religieuse que fait naître le sujet principal de l'apôtre et de la Sainte.

Au loin se déroule toujours la même campagne terreuse; ici elle est arrosée par la Seine qui passe au premier plan du tableau. Des bateliers robustes manœuvrent une barque à voiles, leurs muscles puissants se découpent en saillies tourmentées sur les plans postérieurs. Ce groupe est d'une allure magnifique, comme mouvement et comme composition.

Au second plan, on voit sortir d'une chaumière rustique quelques personnes qui portent un malade; elles se dirigent vers l'évêque. Ce sujet est d'une très belle facture. Seulement, comme je l'ai déjà fait remarquer, l'ordonnance de ce tableau et celle de son pendant sortent un peu de l'idée principale de l'œuvre; toutefois, cela est pardonnable : M. Puvis de Chavannes devait sacrifier à l'esprit et au goût du jour, qui trouverait Angelico da Fiesole, Benozzo Gozzoli et même le Giotto, bien démodés, et cela, sans réfléchir que, pour donner un corps artis-

Digitized by Google

tique à une formule quelconque, il faut remonter à ses sources spirituelles et s'y conformer aveuglément.

Les peintures de la grande nef, à gauche, en entrant dans l'église, sont dues au pinceau de M. Delaunay. Elles représentent sainte Geneviève rendant la confiance et le calme aux Parisiens effrayés de l'approche d'Attila.

Dans le panneau isolé à gauche, Attila à cheval est en marche sur Paris. Il est suivi de son armée qui se déploie dans des gorges resserrées, le long desquelles apparaissent des villages incendiés. A ses côtés, des chefs, des soldats sont chargés d'objets provenant du pillage et sonnent de la trompette. Au premier plan, des cadavres.

Le sujet principal comprend les trois entre-colonnements à droite. Dans le panneau central, sainte Geneviève, entourée des femmes de Paris qui se réunissent avec elle pour prier, debout sur les degrés qui conduisent au baptistère de Saint-Jean-Baptiste, cherche à calmer la population saisie d'une indicible épouvante, à la nouvelle de l'approche des Huns. Le langage de la Sainte excite dans la foule des sentiments divers : les uns veulent la lapider; d'autres tiennent des cordes pour la lier et la jeter à la Seine; d'autres enfin préparent un bûcher et attisent le feu pour la brûler comme sorcière.

Le panneau à gauche est occupé par différents groupes qui discutent avec animation. Plus loin, des gens, conduisant un chariot rempli d'objets de toute sorte, se disposaient à fuir; ils s'arrêtent aux paroles d'espérance qu'ils viennent d'entendre.

A droite, ceux qui croient à la sainteté de Geneviève et à sa prédiction, baisent le bas de sa robe. Dans le lointain, apparaît l'archidiacre Sédulius, envoyé par saint Germain et apportant de sa part des Eulogies ou pains bénits, dernier témoignage de son estime, que le grand évêque a voulu donner à la Sainte avant de mourir, et qui la protège contre la fureur de ses ennemis.

Les peintures de la nef du fond, à droite, sont l'œuvre de M. J.-P. Laurens. Elles nous font assister aux derniers moments de sainte Geneviève. Cette composition a beaucoup de pittoresque et un grand caractère de gravité religieuse. Les bras amaigris et les mains déchar-

Digitized by Google

nées de la Sainte s'étendent sur l'assistance qui l'entoure, dans un double geste plein d'une majestueuse grandeur. Autour d'elle, c'est à qui se haussera pour la voir, pour appeler un de ses regards. Des femmes poussent leurs enfants, dans l'espoir qu'ils pourront toucher, ne fût-ce qu'un bout du drap de la couche funèbre. A droite, des Gaulois, guerriers armés ou paysans vêtus de sayons, s'empressent, et, derrière eux, des moines et toute une foule dans une attitude désespérée. A gauche, un vieillard à barbe blanche, appuyé sur l'épaule d'un jeune garçon, s'avance et cherche à se faire place, comme s'il craignait d'arriver trop tard. La femme assise représente sainte Clotilde, veuve du roi Clovis et unie à sainte Geneviève par les liens de l'amitié la plus étroite. L'expression de toutes ces physionomies est admirable de douleur et presque de crainte, comme si la sécurité de tous était attachée à la respiration de l'agonisante, dont la face sereine et calme semble sourire à la mort. Enfin, derrière le flot, les derniers de tous, l'un dressant la tête, l'autre abîmée dans la douleur, on remarque un Romain, vêtu de la tunique rouge, dont le visage montre l'homme d'une autre race, et une dame à longue robe blanche, la tête couverte d'un voile noir, qui n'ose lever les yeux et semble se traîner avec peine vers la Sainte expirante.

Auprès du lit de mort de sainte Geneviève, toute la société gallo-romaine est représentée, depuis la misère en haillons jusqu'à l'opulence, rapprochées par un évènement qui est un deuil public. Dans cette foule bigarrée, sordide ici, brillante ailleurs, le peintre a dispersé toutes les richesses de sa palette, aussi bien sur les tuniques flottantes et tombantes des femmes du peuple et les sayons des rustres attachés à la glèbe, que sur les vêtements des dignitaires ecclésiastiques et les costumes des guerriers. C'est une grande et belle page des vieilles chroniques aperçue à travers les siècles, et rendue au point de donner l'impression de la réalité à ceux qui se plaisent dans l'étude de nos origines nationales. On ne peut s'empêcher de ressentir une émotion profonde, en présence de cette mourante, autour de laquelle tout un peuple se range, plein de respect. On partage l'angoisse de ces poitrines haletantes, contractées sous l'empire d'un sentiment de frayeur,

Digitized by Google

et de la prescience des calamités, que l'absence de la sauvegarde réserve à l'avenir.

Dans le panneau isolé à droite, l'artiste a placé la scène des funérailles. C'est l'apothéose de la Sainte qui commence. Un ange plein de majesté apparaît au-dessus du corps de Geneviève qui repose encore sur la couche funèbre; on voit bouillonner l'huile de la lampe allumée pour ses funérailles, huile miraculeuse qui ne s'épuisera pas et dont on se servira pour guérir les malades.

Les peintures de la chapelle de Sainte-Geneviève, à droite et à gauche, derrière l'autel, sont l'œuvre de M. Maillot; elles représentent à droite le mal des Ardents; à gauche, l'une des plus célèbres processions de la châsse de sainte Geneviève, pour obtenir la cessation des pluies, le 12 janvier 1496.

Les détails de ce dernier sujet ont été puisés dans les manuscrits de la Bibliothèque de Sainte-Geneviève. La scène se passe au bas de la montagne, où se trouve aujourd'hui le marché de la place Maubert. L'artiste a représenté les bourgeois de Paris, à qui avait été dévolu le droit de porter la châsse de la Sainte, en chemise, couronnés de fleurs et de feuillage. L'évêque, en mitre dorée, est à gauche de l'abbé de Sainte-Geneviève, en mitre blanche. Puis, viennent le lieutenant civil et le lieutenant militaire; le prévôt des marchands, le prévôt de Paris, magistrat à la fois civil et militaire, représentant le roi; le capitaine des gardes suisses marchant devant la châsse, à côté d'un chanoine de Notre-Dame, etc..... La procession, comme l'indique un extrait des registres du Parlement relatif à la cérémonie, se termine par les tambourins du roi, fanfares, fifres et trompettes. Érasme, malade de la fièvre, y assistait; dans la composition, on le reconnaît immédiatement au premier plan [1].

Sculpture. — L'empereur Napoléon, quand il voulut élever à la fortune de son fils, le roi de Rome, un palais qui fût digne du fils et du père, avait indiqué, parmi les statues qui devaient orner cet édifice royal,

1. Voir les manuscrits de la Bibliothèque de Sainte-Geneviève.

Digitized by Google



JEANNE D'ARC ET SAINTE GENEVIÈVE PRIANT POUR LA FRANCE

(Église Sainte-Geneviève, mosaïque de M. Hébert).

Digitized by Google

Digitized by Google

la statue de la Patronne de Paris. Déjà même, les sculpteurs s'étaient mis à l'œuvre; mais il ne fut pas satisfait de leurs essais... et depuis, ce palais, qui avait le Champ de Mars pour sa cour d'honneur, et le Bois de Boulogne pour rempart, fut enseveli, à peine commencé, sous les débris du trône impérial.

Un habile et savant artiste, qui appartient, par ses études et par ses instincts, à la sculpture austère, à l'art sérieux, M. Maindron, s'est inspiré de ces souvenirs, de ces tentatives. Dans une composition énergique et fière, placée sous le portail de l'église Sainte-Geneviève, il a représenté Attila et Geneviève, le farouche vaincu et la bergère triomphante, la force et la grâce, l'ange et le démon! L'œuvre entière respire la confiance, la grandeur, l'enthousiasme, l'émotion. Le spectateur voit la Sainte de face; elle regarde le ciel : son bras reporté en arrière arrête celui du Hun, qui remet au fourreau son glaive à demi tiré, et jette sur la vierge un coup d'œil plutôt surpris qu'ému. On a reproché au célèbre sculpteur l'inexactitude du sujet, par la raison que sainte Geneviève resta toujours séparée d'Attila par plus de trente lieues de distance; mais, si certains historiens, usant d'une figure, ont cru devoir attribuer à sainte Geneviève une influence directe sur le conquérant, pourquoi ne laisserait-on pas la même latitude à un artiste?

Une statue représentant sainte Geneviève occupera la place d'honneur dans la chapelle de ce nom. Elle a été confiée à M. E. Guillaume. L'auteur est sorti de la tradition qui nous représente d'ordinaire sainte Geneviève, dans les premières années de sa vie. C'était la vierge de Nanterre, toute jeune encore, c'était la fille de Sévère et de Géronce à peine sortie de l'adolescence, que les statuaires avaient offerte jusqu'ici à nos regards. M. Guillaume nous présente la Patronne de Paris sous les traits d'une femme dans la maturité de l'âge. Elle porte le long manteau à capuchon des paysannes des environs de Paris. Dans sa main droite, est la naufe parisienne. De la main gauche, elle tient un bâton pastoral. Ce caractère d'autorité imprimé à la statue, sans altérer l'expression de mansuétude que la physionomie de la Sainte conserva toujours, accuse nettement la puissante et salutaire influence dont ses vertus la firent jouir auprès de tous.

Digitized by Google

Au pilier du dôme, faisant face à l'entrée du côté droit, est un groupe par M. L. Chapu, qui représente saint Germain donnant à sainte Geneviève une pièce de monnaie de cuivre, sur laquelle est empreinte la figure de la croix. L'évêque tient la main droite appuyée sur la tête de l'enfant ; de l'autre main, il donne à Geneviève la médaille qu'il vient de ramasser. L'humble vierge (elle n'a que sept ans encore), confuse de l'intérêt que lui témoigne un si grand pontife, avance timidement les deux mains pour recevoir le don qui lui est offert. L'intérêt de ce groupe existe surtout dans l'opposition des deux figures : d'un côté, l'évêque en mitre, tête intelligente et austère, d'une vigueur contenue et sereine; de l'autre, la sainte enfant, modestement vêtue, à l'air candide, à l'attitude simple et gracieuse, ayant déjà je ne sais quoi de grave et d'inspiré dans toute sa personne[1].

Tapisseries. — Lorsque l'homme veut exprimer l'enthousiasme qu'il ressent, non seulement il écrit, il chante et il peint; mais il fait parler les êtres inanimés qui l'entourent; et non seulement le marbre, le bronze, la faïence, mais les tapisseries sorties de ses mains partagent son enthousiasme.

Et il fallait que cela fût ainsi, surtout avant la découverte de l'imprimerie, pour instruire le peuple. Les tapisseries, comme les fresques, les bas-reliefs et les vitraux, par la reproduction des grands faits de l'histoire nationale ou de la Bible et de l'Évangile, formaient la base de son éducation politique et religieuse ; elles démontraient sous des formes à la fois naïves, plaisantes ou sévères, mais compréhensibles pour toutes les intelligences, les vérités les plus hautes de la foi et les enseignements les plus graves de la morale[2].

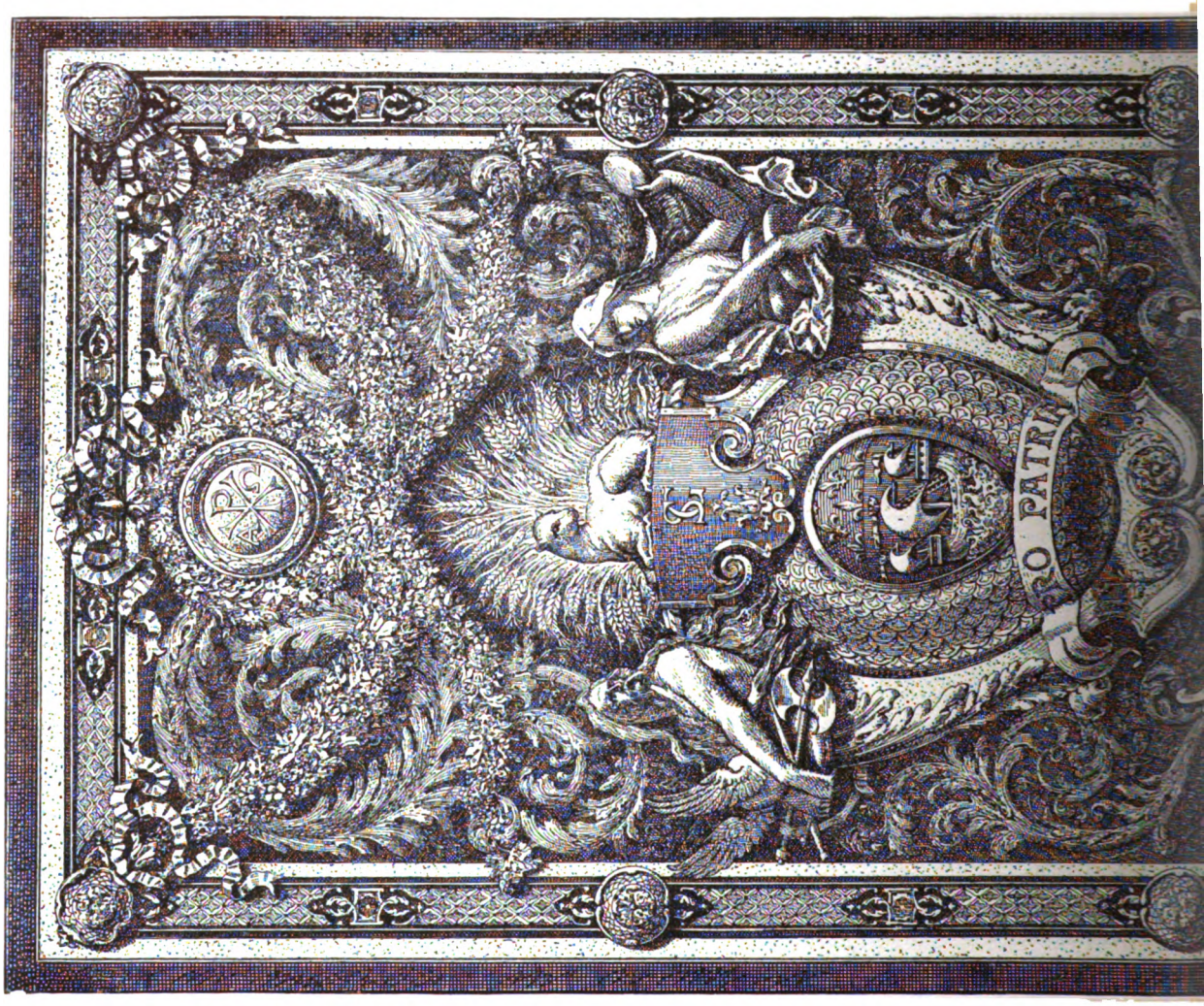
La manufacture des Gobelins exécute maintenant une tapisserie destinée à la chapelle Sainte-Geneviève. Elle a $9^{m},39$ de haut sur $3^{m},81$ de large, et affecte le style Louis XV, relevé toutefois par les éléments plus vigoureux du style Louis XIII.

L'ornementation s'enlève en clair sur un fond pourpre chaud. La

1. *Une Visite à l'église Sainte-Geneviève*, p. 59.
2. Voir les *Tapisseries parlantes*, par le baron Boyer de Sainte-Suzanne.

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google



TAPISSERIE DESTINÉE A LA CHAPELLE SAINTE-GENEVIÈVE

Dessin de M. Lameire, extrait de l'*Art pour tous*.

Digitized by Google

Digitized by Google

bordure avec le même fond offre un quadrillé, rehaussé en clair, avec des rosaces intercalaires.

Le motif supérieur de la tapisserie représente la médaille de bronze donnée par saint Germain à Geneviève enfant. Des guirlandes de fleurs et de feuillages partent de ce point pour se dérouler et s'attacher à la bordure; elles forment dais et couronnent le motif principal, qui est conçu dans l'esprit des grands motifs d'armes de France, avec pavillons et tenants, connus sous le nom de « grandes chancelleries ». L'écu des armes de la ville, dont sainte Geneviève est la Patronne, occupe le milieu d'un cartouche bouclier aux écailles d'or.



SAINTE GENEVIÈVE
(Statue exposée au Salon de 1836).

Un agneau, entouré de gerbes et de fleurs des champs, repose sur un lambrequin vert agrémenté d'or, et occupe la place d'honneur. De chaque côté du cartouche et sortant de gaînes attenantes, sont représentés en gris-camaïeu : le *Courage civique,* symbolisé par un Frank chevelu qui tient la framée et le casque ailé; la *Bienfaisance,* sous les traits d'une jeune femme voilée, distribuant des pains aux pauvres. En bas du cartouche, sur un *volume* déployé et volant, la devise *Pro patria.* Au-dessous, un lion, de face, aux ailes étendues, symbole de la force. Sa queue double donne naissance à de gigantesques anneaux coloriés qui, en se déroulant, forment l'ornementation principale.

La tapisserie est terminée par une large bordure, formée de guirlandes de feuilles de chêne.

Les autres églises de Paris et les églises des départements possèdent aussi quelques œuvres d'art exécutées de nos jours en l'honneur de sainte Geneviève.

On voit à Saint-Sulpice : *Sainte Geneviève nourrissant la population*

Digitized by Google

parisienne, et le *Miracle des Ardents*, de Timbal; à Saint-Séverin : *Sainte Geneviève consacrée à Dieu*, et *Sainte Geneviève nourrissant les Parisiens assiégés*, de Hess; à Saint-Gervais : *Sainte Geneviève arrêtant la marche d'Attila*, et *Sainte Geneviève obtenant du roi Childéric la grâce de plusieurs condamnés*, de Glaize; à Saint-Jacques : l'*Entrevue de sainte Geneviève et de saint Germain*, et *Sainte Geneviève bergère*, de M. Carbillet.

En 1836, M. Etex exposa au Salon une statue de sainte Geneviève, qui a été donnée par le gouvernement à l'église de Clamecy. La Patronne de Paris est représentée en extase.

L'église de Saint-Bernard de la Chapelle possède cinq bas-reliefs exécutés par M. Geoffroy Dechaume, et représentant plusieurs faits de la vie de sainte Geneviève.

Près de la sacristie de Notre-Dame de Paris se trouve une longue suite de vitraux qui reproduisent toute l'histoire de Sainte-Geneviève, d'après les dessins de M. Steinel. Cet artiste a imité d'une façon merveilleuse les vitraux du XIII[e] siècle, selon les données de l'art à cette époque [1].

Au Salon de 1875, Hector Viger exposa la *Neuvaine de sainte Geneviève*. En voyant ce tableau, il semble que la composition s'est en quelque sorte fixée instantanément dans l'œil de l'artiste, et que son heureuse mémoire lui a permis de reproduire ses souvenirs d'une façon aussi pittoresque que magistrale.

La messe est finie; déjà le flot des fidèles qui viennent honorer les reliques de la Sainte s'accroît d'instant en instant; plein d'un saint respect, le troupeau se presse au bas de l'estrade où est déposé le reliquaire d'or; l'un des chapelains donne la bénédiction, en imposant l'étole sur les têtes inclinées; c'est le moment précis qu'il a fallu saisir. Dans quelques instants le groupe aura disparu pour faire place à une foule compacte qu'on devra maintenir à l'aide de barrières mobiles. L'architecture est d'une exactitude mathématique, chaque partie est étudiée avec un rare bonheur, tout est à son plan. Les lignes sont combinées de la manière la plus heureuse, et tous les personnages figurant dans la *Neuvaine* ont une telle indi-

1. M. l'abbé Delaumosne, curé actuel de Nanterre, a reproduit plusieurs de ces vitraux (*Vie de sainte Geneviève*).

Digitized by Google

vidualité, qu'il est facile de deviner que ce sont des portraits fort ressemblants, y compris le chapelain qui domine la composition. Toutes les classes de la société y sont représentées, depuis la grande dame couverte de velours et de fourrures, jusqu'à la simple femme du peuple dans son humble costume de laine.

Ce tableau était l'un des meilleurs tableaux du Salon de 1875, et nous n'hésitons pas à dire aussi que c'est une des œuvres les plus remarquables de l'artiste qui l'a peinte avec talent et avec foi.

Digitized by Google

CHAPITRE XIII

PREMIÈRES ÉGLISES DÉDIÉES A SAINTE GENEVIÈVE
ANCIENNE ÉGLISE DE SAINTE-GENEVIÈVE DE PARIS
SAINT-ÉTIENNE-DU-MONT
TEMPLE BATI PAR LOUIS XV (PANTHÉON)



Nous avons parlé des oratoires élevés dans les lieux habités ou fréquentés par sainte Geneviève, afin d'y perpétuer la mémoire de ses vertus et de ses miracles. Ces pieuses fondations devinrent un but de pèlerinage, et bientôt le culte de l'illustre vierge se répandit dans toute la France et les pays voisins, où de nombreux sanctuaires lui furent consacrés.

Dans l'église du monastère bâti en Flandre par sainte Begge, sœur de sainte Gertrude, se trouvait une chapelle de Sainte-Geneviève. Il y avait même dans ce pays une église de Sainte-Geneviève où saint Trudon passait toutes les nuits en prières.

A Soissons, une église dédiée à sainte Geneviève faisait partie du célèbre monastère de Notre-Dame, qu'Ébroïn éleva dans l'une des belles résidences des Mérovingiens.

Un auteur du IX^e^ siècle, parle d'une chapelle de Sainte-Geneviève élevée par les habitants du pays de Beauvais, au milieu d'une forêt appelée Tellis. « On voit, dit-il, accourir à cette église une foule de muets, d'aveugles et d'autres infirmes, pour y implorer la protection de la Sainte et obtenir leur guérison. (Cette chapelle a donné naissance à la paroisse Sainte-Geneviève, située sur la route de Beauvais à Paris.)

La très ancienne église de Germigny, près de Saint-Benoît-sur-Loire,

Digitized by Google

fut d'abord dédiée à sainte Geneviève. Cette église, d'un style tout à part, unique en son genre, avec la mosaïque la plus importante parmi les antiques, est un monument de premier ordre. L'époque précise de sa construction est connue; une inscription authentique en donne la date certaine. On lit sur les tailloirs des deux piliers les plus rapprochés du sanctuaire ces mots gravés en caractères du temps :

III Idus Januarii DCCCVI
Consecratio hujus ecclesiæ
Sub invocatione sancti
Germani et Sanctæ Genevræ.

La disposition de cette inscription est très remarquable. Les deux premières lignes sont sur le tailloir du pilier, à droite; les deux autres lignes sont au pilier de gauche. Charlemagne voulait que Théodulf dédiât son église à la sainte Vierge Marie; mais il préféra la consacrer à sainte Geneviève. Il dédia le chœur au Créateur de toutes choses (à la Très-Sainte Trinité). L'église de Germigny est aujourd'hui sous le vocable de la Sainte-Trinité [1].

Étienne, abbé de Sainte-Geneviève, devenu évêque de Tournay, fit bâtir dans cette ville une église en l'honneur de la Sainte, et, en invitant son successeur à la fête d'inauguration, il lui écrivait : « Vous y verrez précieusement représentés et rivalisant d'éclat dans les vitraux de chaque fenêtre saint Évurce et sainte Geneviève. » Il établit en même temps dans son diocèse la fête de ces deux Saints, sous le rit double.

Dans le diocèse de Trèves, près du monastère de Saint-Nicolas-du-Lac (Zum Lak), est un bourg dédié à sainte Geneviève, et qui a constamment éprouvé le pouvoir de son intercession contre les orages et les tempêtes [2].

Il y avait à Vernon une église de Sainte-Geneviève fort ancienne et magnifiquement décorée. Le chœur était orné de la même manière que

1. Nous devons à l'obligeance de M. l'abbé Le Rebours, curé de Sainte-Madeleine à Paris, la communication de ces précieux détails archéologiques ainsi que du document illustré, dont nous nous sommes servi pour reproduire l'antique église de Germigny.

2. Bolland. t. I, p. 1089.

Digitized by Google

celui de Sainte-Geneviève de Paris. On admirait dans la chapelle de la Sainte de superbes vitraux reproduisant les principaux faits de sa vie.

Nous ne pouvons énumérer et encore moins décrire toutes les chapelles et toutes les églises dédiées à sainte Geneviève, mais nous ne devons pas omettre l'histoire et la description des temples fameux que les Parisiens ont élevés à leur illustre Patronne.

Nous avons dit quelques mots de la basilique construite en 506 sur les ordres de Clovis : nous avons vu qu'elle fut dévastée par les Normands qui y portèrent, comme partout sur leur passage, le ravage et l'incendie. On la restaura, mais incomplètement, après leur départ. Le roi Robert, fils de Hugues Capet, fit reprendre les réparations et refaire le toit ; le préchantre Thibaut jeta les fondements de la tour du clocher, mais ne put l'élever que jusqu'au premier étage. Un certain Maignand fit encore rétablir le portail de l'église. Les murailles, calcinées par l'incendie et minées par le temps, menaçaient ruine[1], lorsqu'en 1170 l'abbé Étienne fit rebâtir presque entièrement la basilique.

Elle était, comme toutes les anciennes églises, au-dessous du niveau du sol, et, par suite, humide et malsaine. Étienne exhaussa le pavé de la nef, et en même temps il éleva les deux nefs latérales à la hauteur de la nef principale ; il agrandit les fenêtres qui n'avaient pas six pieds de hauteur ; il établit la chapelle des reliques, dite plus tard de Sainte-Clotilde, et où furent transportées dans la suite les châsses de sainte Alda et de saint Céraune ; il construisit aussi dans le cloître la chapelle de la Miséricorde ; il couvrit enfin en plomb la charpente neuve du toit, et il consolida les murs, en les revêtant à l'extérieur d'une maçonnerie nouvelle en pierre de taille. Alors la châsse de la Sainte, déjà placée dans l'église, fut élevée de manière à être plus en vue du peuple[2].

Au commencement de cette seconde période de l'histoire de Sainte-Geneviève, un roi se présente, bienfaiteur illustre, comme un autre roi, Clovis, protecteur non moins magnifique, avait apparu au début de la première. L'an 1190, avant de partir pour la croisade, Philippe-Auguste,

1. *Parietes ecclesiæ nostræ combusti et exesi nimia vetustate minantur ruinam. Ep. Steph. Taur.*

2. La date des réparations et changements faits par Étienne de Tournay varie dans les auteurs de 1170 à 1190. Il faut adopter de préférence celle de 1178 donnée par Du Molinet.

Digitized by Google

afin de protéger Paris contre les incursions de quelques vassaux rebelles, fit bâtir une muraille qui, dans son vaste circuit, embrassait l'église



ÉGLISE DE GERMIGNY DÉDIÉE A SAINTE GENEVIÈVE
(Commencement du IXe siècle).

Sainte-Geneviève, et l'unissait ainsi d'une manière plus intime à la capitale du royaume[1].

Plus de cinq siècles vont s'écouler : l'église Sainte-Geneviève réédifiée

1. Il existe encore non seulement des vestiges, mais des restes assez importants de cette muraille, dans la cour de Rouen, près du passage du Commerce, au fond de la maison qui

Digitized by Google

surpassera en gloire tous les monuments de la capitale; puis, quand le poids des siècles menacera d'écraser les antiques voûtes, viendra un troisième prince qui, reprenant l'œuvre de ses prédécesseurs, élèvera à sainte Geneviève un temple plus somptueux que les deux premiers. Tant il est vrai que la Patronne de Paris et de la France doit demeurer toujours unie aux destinées de ce noble pays.

Depuis Philippe-Auguste jusqu'à Louis XV, quelques autres restaurations furent faites à l'église Sainte-Geneviève.

En 1489, un malheur terrible vint frapper l'abbaye; Jean de Troyes le relate en ces termes :

« Le vendredi, septième jour du mois de juin, environ l'heure d'entre huit et neuf heures du soir, se leva grand tonnoire au dit lieu de Paris. Et à un des esclats du dit tonnoire qui fut à la dite heure vint icelluy tonnoire emflamber et mettre le feu au clocher Madame Sainte-Geneviève au mont de Paris, lequel brûla toute la charpente du dit clocher et le plomb dont il estoit couvert, où il y avait par estimation cent mil livres de plomb et plus; et y eut un grand dommage, qui estoit pitié à voir. »

Afin de réparer le désastre causé par la foudre, l'abbé Philippe Langlois fit faire des quêtes à Paris et dans toutes les provinces du royaume; le Parlement concéda plusieurs amendes[1]; le pape Sixte IV accorda cinq années d'indulgences plénières, en forme de jubilé, aux âmes charitables qui visiteraient l'église à certains jours, et contribueraient par leurs aumônes à sa restauration.

Sous le cardinal de la Rochefoucauld, l'intérieur de cet édifice subit beaucoup de transformations : on releva l'effigie de Clovis qui était au niveau des dalles du pavé, et on fit à ce roi une nouvelle sépulture; le maître-autel fut construit en marbre précieux, et la crypte revêtue de jaspe

porte le nº 34 de la rue Dauphine; dans la rue Clovis, près de la rue des Fossés-Saint-Victor; rue Guénégaud, nº 31. Plusieurs maisons de la rive droite cachent aussi, enchâssés dans leurs murailles, ou debout au fond de la cour ou de leur jardin, quelques-uns de ces restes.

1. En 1551, le Parlement rendit un arrêt, par lequel il défendait, *sous peine de prison*, de se promener et de causer dans diverses églises de Paris, et notamment dans celle de Sainte-Geneviève; il était ordonné aux prédicateurs de lire cet arrêt, du haut de la chaire, tous les dimanches de carême.

Digitized by Google

et de porphyre. L'église Sainte-Geneviève atteignit alors son plus haut degré de splendeur; nous allons la décrire, telle qu'elle existait à cette époque.

Le portail se composait de trois portiques, ornés de petites colonnes couplées, dont les chapiteaux étaient entourés de feuilles de lierre; au-dessus du portique du milieu, on avait percé une rose. Les portiques remontaient au XIII^e^ siècle, mais s'adaptaient au reste du portail qui était en partie du XI^e^, et qu'on avait probablement rebâti sur les débris de l'ancien, ruiné par les Normands. On remarquait, dans les ogives des portiques, des vestiges de peintures à fresque semblables à celles de l'ancien portail; l'artiste avait reproduit en mosaïque l'histoire des patriarches, des prophètes et des Saints.

La nef, éclairée par des fenêtres petites et étroites, était triste et sombre. Huit colonnes, quatre grosses et quatre petites la séparaient des bas-côtés qui régnaient autour de l'église jusqu'au rond-point. Les chapiteaux des grosses colonnes étaient sculptés grossièrement et représentaient les signes du zodiaque; ceux des petites colonnes étaient à pans coupés et n'avaient que des feuilles d'acanthe. Ces chapiteaux portaient des faisceaux de petits piliers modernes qui soutenaient la voûte, en formant des arcs en ogive.

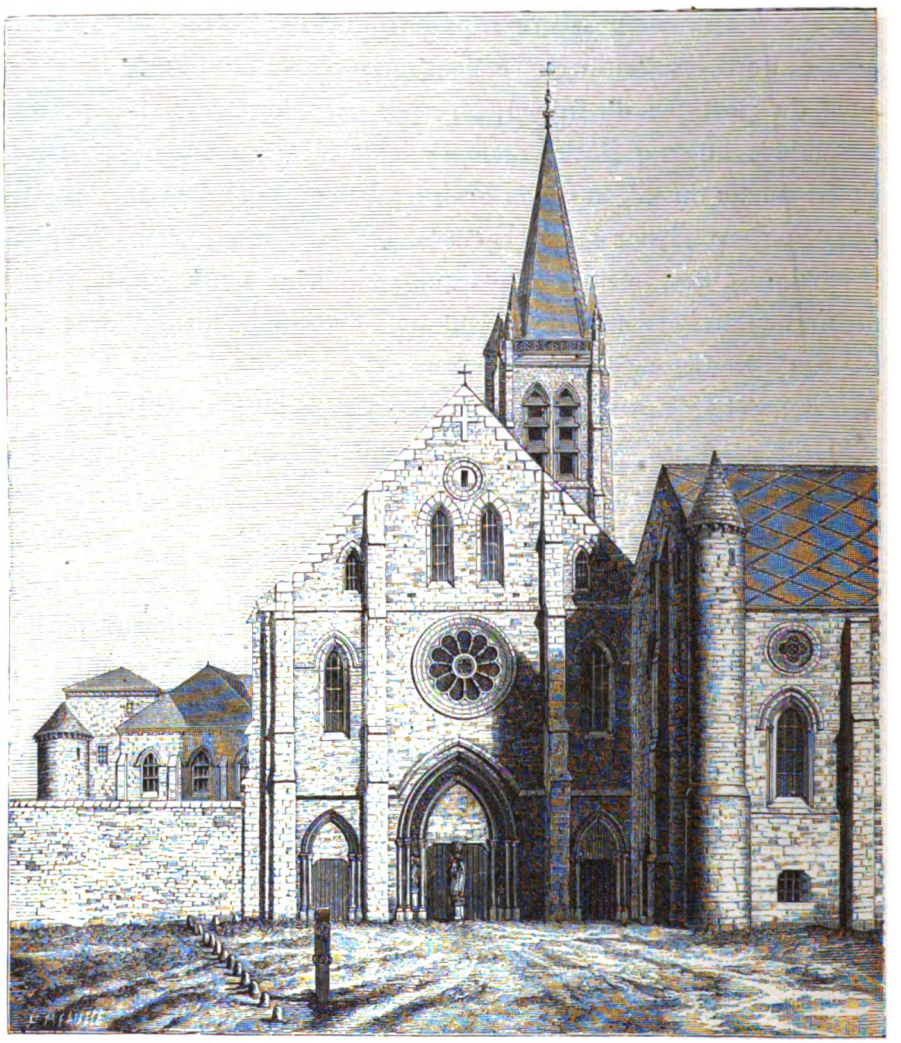
Dans l'épaisseur des murs de chaque bas-côté, on avait pris trois chapelles. Elles étaient ornées à l'intérieur de revêtements de marbre de différentes couleurs, et, à l'extérieur, d'une architecture aussi en marbre qui consistait en deux pilastres corinthiens, posés sur leurs piédestaux, et soutenant une corniche et un fronton du même ordre. Elles étaient dédiées à saint Denys, saint Étienne, saint Laurent, saint Louis, sainte Geneviève, saint François, patron de la France, de la ville de Paris, de l'abbaye et du cardinal de la Rochefoucauld. Sur les frontons des chapelles, on avait placé les armes de France, de la ville et de l'abbaye [1].

La nef était séparée du chœur par un jubé de même architecture, avec un revêtement en marbre, comme celui des chapelles. Il portait une galerie qui se continuait autour du chœur et servait de base à un grand

1. Elles étaient à peu près les mêmes que celles de France; on avait seulement substitué à la couronne la mitre et la crosse.

Digitized by Google

crucifix, accompagné des figures de la Vierge, de sainte Madeleine et de saint Jean, sculptées en pierre et plus grandes que nature.



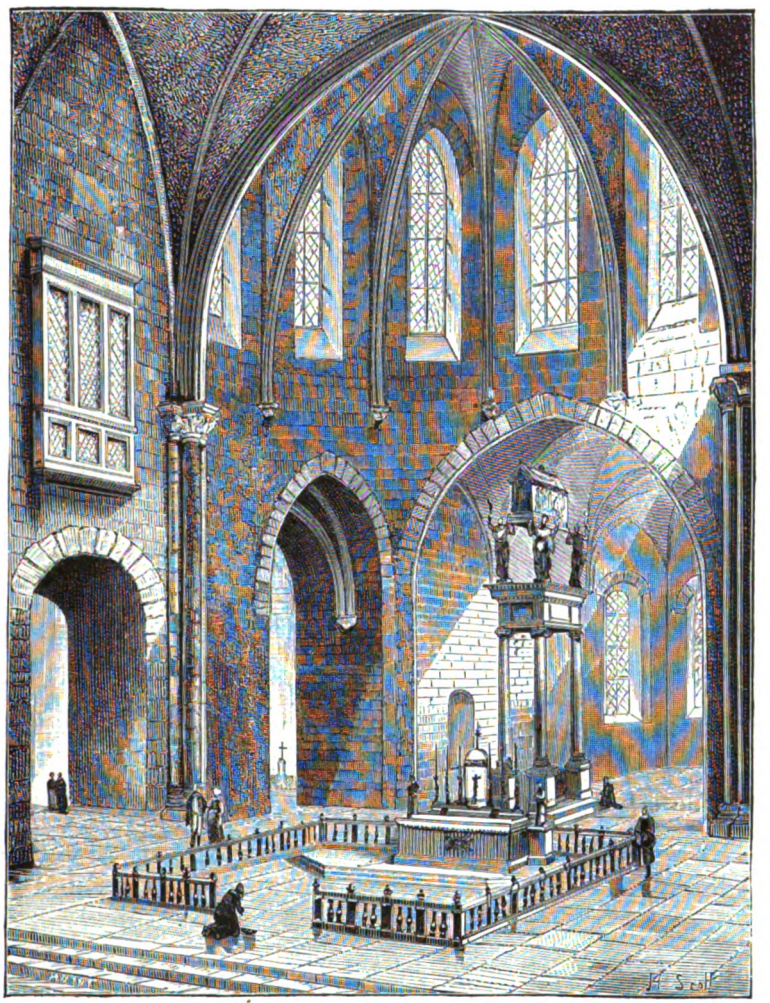
FAÇADE DE L'ANCIENNE ÉGLISE SAINTE-GENEVIÈVE, VERS 1516
(D'après un dessin de Saint-Aulaire, publié par M. A. Lenoir).

Au-dessous du jubé, aux côtés de la grille du chœur, il y avait deux chapelles semblables aux précédentes et ornées de tableaux représentant saint Pierre et saint Paul.

On montait aux bas-côtés du chœur par un perron de sept marches,

Digitized by Google

au milieu duquel était l'escalier qui conduisait à la crypte. Ces bas-côtés se réunissaient au chevet de l'église en un rond-point d'une construction postérieure à celle du reste de l'édifice; il était plus large que le chœur



CHŒUR DE L'ANCIENNE ÉGLISE SAINTE-GENEVIÈVE

et moins large que la totalité du bâtiment, en sorte qu'il empiétait sur la moitié des côtés latéraux. C'était surtout par les chapiteaux et les ornements des cintres qu'il était aisé de reconnaître l'origine plus moderne de cette partie de l'église.

Les deux piliers les plus près du chœur étaient formés par un groupe

Digitized by Google

de deux colonnes engagées, dont les chapiteaux, sculptés plus délicatement que ceux de la nef, étaient ornés de fers de lance et de feuilles d'acanthe. Les deux autres piliers étaient flanqués d'une grosse colonne accompagnée de deux petites, engagées toutes les trois dans la masse du pilier comme la précédente; leurs chapiteaux étaient chargés de figures et leurs plates-bandes de nattes. Les cintres en ogives étaient ornés de bâtons rompus en forme de dentelés.

Les bas-côtés ainsi que le rond-point renfermaient les chapelles de Saint-Jean-Baptiste et de Saint-Thomas de Cantorbéry au midi, de Sainte-Clotilde au milieu, et de Saint-Germain l'Auxerrois de l'autre côté.

Le grillage, qui était au-dessus de l'autel, renfermait cinq châsses, faites et ornées par les soins de l'abbé Philippe Lebel; celle du milieu, en argent doré, contenait le corps de sainte Clotilde. Les quatre autres, de bois doré, renfermaient lès reliques de sainte Alde ou sainte Aulde, compagne de sainte Geneviève, celles de saint Céran, évêque de Paris, le chef de saint Baudeluy, martyr, et plusieurs autres reliques [1].

Le maître-autel était isolé et construit à la romaine.

Le tabernacle, remarquable par sa forme octogone et sa richesse, était de marbre blanc; ses quatre faces principales portaient sur des colonnes d'ordre composite; les chapiteaux et les bases étaient de bronze doré, ciselé avec soin, ainsi que les figures d'anges placées sur les piédestaux des balustrades. Ce tabernacle, revêtu d'ornements en pierres précieuses, telles que jaspes fleuris, lapis-lazuli, agates, reposait sur un pied en cul-de-lampe, de marbre blanc; il était accompagné de deux figures en métal doré, hautes de six pieds, représentant saint Pierre et saint Paul.

Le tombeau ou cénotaphe de Clovis était au milieu du chœur, au-dessus du caveau où il avait été enterré; il était de marbre blanc, avec des socles et des corniches de marbre noir. Le premier roi de France était représenté avec une longue barbe, vêtu d'une longue tunique, serrée au milieu du corps par une ceinture étroite; il avait sur la tête une couronne fermée et fleurdelisée, à la main un sceptre terminé aussi par une fleur de lis, et sous ses pieds un lion.

1. Parmi ces reliques se trouvait la chasuble de saint Pierre.

Digitized by Google

On descendait à la crypte par un escalier placé à l'extrémité de la nef, près des bas-côtés du chœur. Cette église souterraine faisait partie de l'ancien édifice bâti par Clovis. Au milieu s'élevait le saint tombeau, entre quatre colonnes, et dominant le sol de deux marches. Le cercueil était renfermé dans un cénotaphe de marbre peu élevé et de forme allongée, orné de moulures en haut et en bas. Une grille de fer l'entourait. Les tombes de saint Prudence et de saint Céraune l'accompagnaient à droite et à gauche; elles étaient également revêtues de marbres précieux.

Bien qu'au IXe siècle les reliques de sainte Geneviève eussent été distraites de ce tombeau, il était toujours demeuré un objet de vénération pour les fidèles. Après avoir honoré, dans l'église haute, le corps de la Sainte, les pèlerins ne manquaient jamais de descendre dans la crypte, pour prier encore auprès de la pierre qui l'avait porté, durant tant d'années. Là, on leur distribuait de petits gâteaux ronds, sur lesquels on voyait l'image de sainte Geneviève tenant d'une main un cierge allumé, de l'autre deux clefs pendantes. L'instruction suivante, qui accompagnait les petits gâteaux, en faisait connaître l'origine et le but : « On avait une louable pratique dans les premiers siècles de l'Église, non seulement de distribuer, tous les dimanches, du pain bénit aux fidèles qui assistoient à la messe, mais encore les évêques et les prêtres leur envoyoient, en certaines solennitez, des eulogies qui étoient des choses bénites, soit qu'elles fûssent propres à manger, soit à quelque autre pieux usage.

« On lit dans la vie de sainte Geneviève que saint Germain, évêque d'Auxerre, luy envoya à Paris, par son archidiacre, de semblables eulogies, pour marque de l'amitié qu'il lui portoit et de l'estime qu'il faisoit de sa vertu.

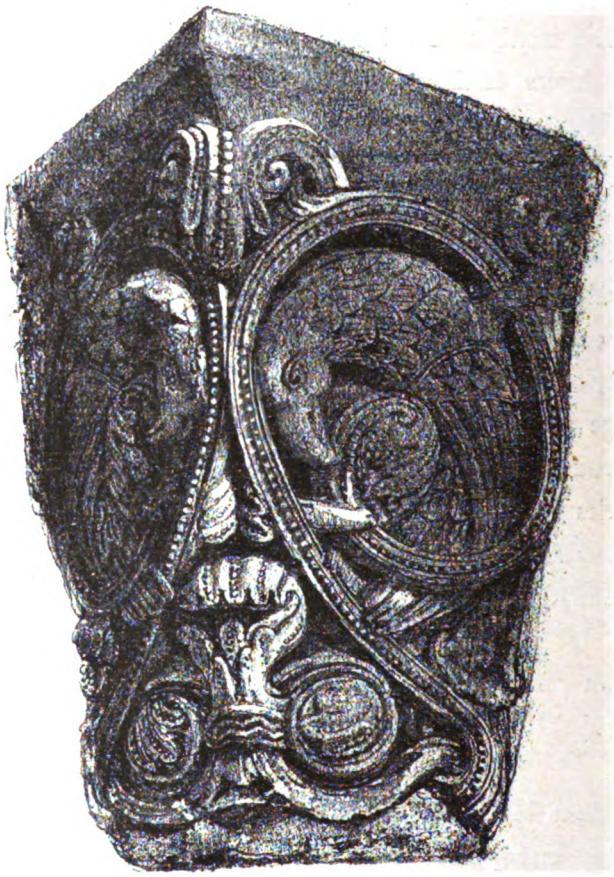
« C'est donc en mémoire de ces eulogies qu'on a coutume de distribuer, en l'église de son abbaye, des pains bénits où sa figure est représentée. »

Pendant plusieurs siècles, les habitants de la montagne Sainte-Geneviève n'eurent d'autre église paroissiale que cette basilique; le service divin se faisait dans la chapelle basse, près du tombeau de la Sainte.

Digitized by Google

Cette église souterraine, placée d'abord sous l'invocation de la Vierge Marie, prit ensuite le nom de Saint-Jean-du-Mont. Elle était desservie par un religieux de l'abbaye, à qui l'évêque de Paris donnait la juridiction et le titre curial.

Au commencement du XII^e^ siècle, la population de Saint-Jean-du-



CHAPITEAU DE LA NEF
(St. mon. de M. A. Lenoir).

Mont s'était tellement augmentée, que les chanoines de Sainte-Geneviève pensèrent à construire une église séparée de la basilique. On la bâtit tout près, et dans une telle dépendance, qu'elle communiquait intérieurement avec l'église Sainte-Geneviève, sans avoir d'issue particulière à l'extérieur. Les religieux avaient voulu faire acte de propriété sur cette

Digitized by Google

nouvelle église, en ne lui donnant aucun accès direct sur la voie publique. C'est pour ce motif aussi que les fonts baptismaux de la paroisse restèrent longtemps sous le porche de Sainte-Geneviève.

A cette même époque, l'édifice changea encore de nom et s'appela l'église de Saint-Étienne-du-Mont. Tout porte à croire qu'on lui donna ce vocable, afin de conserver à la ville de Paris la protection du premier des martyrs, dont on venait de détruire l'église dans la Cité pour édifier Notre-Dame. Le chanoine de Sainte-Geneviève, qui desservait l'église de Saint-Étienne-du-Mont, ne cessait pas d'habiter avec ses frères; il vivait



AUTRE CHAPITEAU DE LA NEF

soumis à la règle commune, et ne jouissait point du casuel qui entrait en entier dans le trésor de la maison. Cet état de choses cessa en 1400. Le curé, ayant témoigné le désir de vivre à part, comme un prêtre séculier, fut mis en possession du revenu curial, à la charge de payer 28 livres par an à l'abbaye; on continua à prendre son successeur dans la communauté des chanoines.

La première église de Saint-Étienne-du-Mont dura trois cents ans. Comme elle était trop petite pour une population toujours croissante, on résolut, en 1517, d'en bâtir une autre plus digne et plus grande; c'est celle que nous voyons aujourd'hui. Cette église ayant dépendu longtemps de l'abbaye génovéfaine et possédant maintenant le tombeau de sainte Geneviève, nous croyons devoir en faire rapidement l'histoire et la description, bien qu'elle n'ait jamais été placée sous le vocable de la Sainte.

Digitized by Google

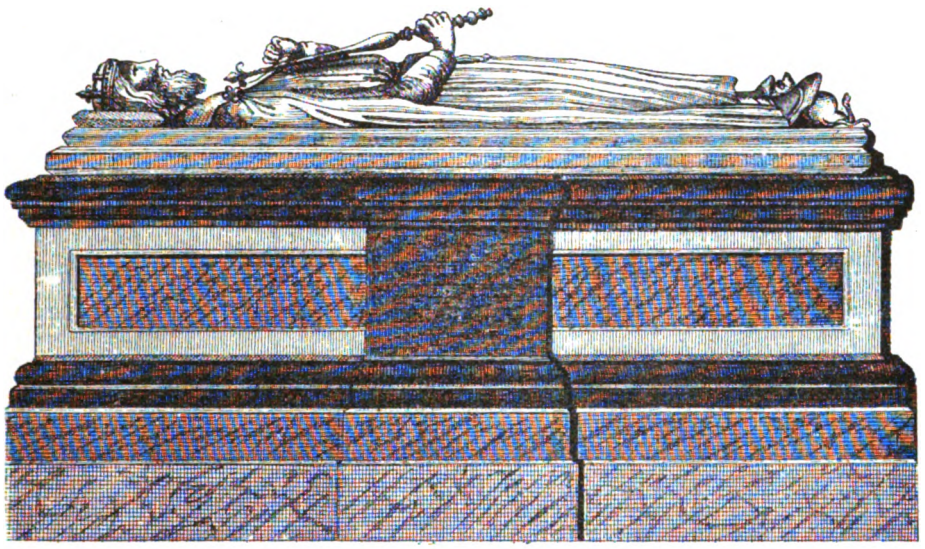
Les travaux s'ouvrirent, selon la coutume du temps, par la construction de l'abside. L'abbé Philippe Lebel achevait le chœur en 1535. En 1538, on terminait entièrement le côté méridional de la nef. En 1541, l'évêque de Mégare bénissait les autels, au nom de l'évêque de Paris. A la fin du XVI^e^ siècle, on achevait la nef et les bas-côtés. En 1600, on commençait le jubé. L'an 1610, la reine Marguerite de Valois, première femme d'Henri IV, posait la première pierre du grand portail. En 1624, les travaux étaient terminés : ils avaient duré un siècle. La consécration solennelle de l'église fut faite par Jean-François de Gondy, archevêque de Paris, le 25 février 1626. Une plaque de marbre noir a conservé le souvenir de cette cérémonie : elle est placée sous la grosse tour, au collatéral nord de l'édifice.

Cette église est l'une des plus belles de Paris. Quand on contemple sa façade extérieure, Saint-Étienne apparaît comme un reliquaire chargé de fleurs et de clochetons. L'œil monte d'aiguille en aiguille jusqu'à la croix qui domine la grosse tour. Les fenêtres géminées, les frontons, les rosaces, l'aigu des voûtes, la lanterne de l'horloge, tout s'harmonise et est admirablement proportionné. « Si on étudie les détails, on voit au premier ordre, dit M. de Guilhermy, quatre colonnes composites qui soutiennent un fronton triangulaire. Les fûts sont cannelés et coupés de distance en distance par des banderoles chargées de rosaces et de palmettes : la facture des chapiteaux est excellente. Les guirlandes qui accompagnent les couronnes, les rinceaux des frises et des encadrements, les modillons et rosaces du fronton, sont remarquables par l'ampleur du style et l'achevé du travail. Dans la région supérieure de la façade, une rose à compartiments s'inscrit sous un fronton demi-circulaire. Une seconde rose est percée dans le pignon, dont la décoration comprend de très riches pilastres. Deux petites portes et des fenêtres à rinceaux s'ouvrent dans les parties latérales. »

L'intérieur de l'église n'a pas moins d'originalité que le dehors. Les voûtes s'élèvent à une grande hauteur; celles des bas-côtés ne sont pas de beaucoup inférieures à celle du milieu. Toutes reposent sur de grands piliers d'environ cinq pieds de diamètre. Pour affermir ces colonnes, et pour atténuer en même temps l'élévation des baies latérales,

Digitized by Google

l'architecte a imaginé un procédé aussi ingénieux que hardi. Au tiers de la hauteur des colonnes, il a jeté un arc surbaissé qui va d'un pilier à l'autre et qui n'a pas plus de deux pieds d'épaisseur; cet arc est bordé de deux rangs de balustres. Ce passage aérien s'arrête au transept pour dessiner les bras de la croix, il reprend avec le chœur et tourne l'abside y répétant les ogives supérieures. A la rencontre de chaque colonne,



TOMBEAU DE CLOVIS

(Ancienne église Sainte-Geneviève, Statistique mon. de M. A. Lenoir)

une tourelle en cul-de-lampe offre un passage circulaire. Ces *tournées*, comme les appellent nos vieux livres, et le *jubé* donnent à Saint-Étienne un cachet particulier. Dans quelques églises du moyen âge, on retrouve bien cette ligne de pierre enlaçant les colonnes, dans d'autres un jubé; mais à Saint-Étienne, le jubé tout entier ne semble qu'un ruban de pierre destiné à réunir les tournées du chœur, tandis que celles-ci permettent au jubé de monter jusqu'à leurs assises, par des festons et des guirlandes qui en rehaussent l'ornementation.

Il y a cinq travées à la nef, trois au chœur, cinq au pourtour de l'abside. Les chapelles latérales se succèdent dans toute l'étendue de l'édifice, même sous les croisillons; on en compte vingt-deux. A la nef,

Digitized by Google

on retrouve les insignes de saint Étienne et les armes de l'abbaye, dans le chœur les armes des abbés qui bâtirent l'église [1].

Vers le milieu du XVIII[e] siècle (1744), le cloître et l'église Sainte-Geneviève tombaient de vétusté. Les chanoines s'occupèrent d'abord de la reconstruction du cloître, qui était la plus urgente, mais ils tenaient surtout à celle de l'église. Non seulement cette église n'était pas assez spacieuse pour recevoir la foule des fidèles qui la fréquentaient, mais son architecture, si ancienne, n'était pas conforme aux règles de l'art grec et romain qui prévalait alors dans le goût public. On conçut donc le projet de remplacer la vieille basilique, et l'accomplissement de ce dessein fut hâté par un fait que rapportent tous les historiens.

Le roi Louis XV ayant été saisi à Metz d'une fièvre violente, on fit pour lui des prières publiques à Sainte-Geneviève. Louis XV, attribuant sa guérison à la protection de la Sainte, résolut de faire bâtir en son honneur un monument qui fût digne en tout point de la Patronne de la France et de la munificence royale. Ce n'était plus le temps où l'on élevait si aisément des centaines de basiliques avec la foi des peuples et la magnificence des rois. On était en plein XVIII[e] siècle, c'est-à-dire à l'époque où la philosophie voltairienne battait en brèche le catholicisme : aussi Louis XV pourvut-il aux dépenses de construction de la nouvelle Sainte-Geneviève, non comme Clovis avec la dépouille des Ariens vaincus, mais en augmentant le prix des billets de loterie. On l'éleva de vingt sous à vingt-quatre sous, en 1754, et par cet expédient on se procura une somme de 400,000 livres qui servit à commencer les travaux; c'est ainsi que la plus immorale des institutions devint l'auxiliaire de pieux desseins.

Plusieurs architectes concoururent pour le plan du nouvel édifice, mais le dessin de Soufflot l'emporta par la hardiesse et la beauté de ses dispositions. On choisit pour emplacement le point culminant de la montagne, près la porte papale consacrée par le pèlerinage d'Eugène III à l'abbaye de Sainte-Geneviève. Il était occupé, sous les Romains, par une grande fabrique de poterie qui avait nécessité l'ouverture de puits

1. *Guide du visiteur et du pèlerin à l'église Saint-Étienne-du-Mont,* par l'abbé PERDRAU, curé de la paroisse.

Digitized by Google

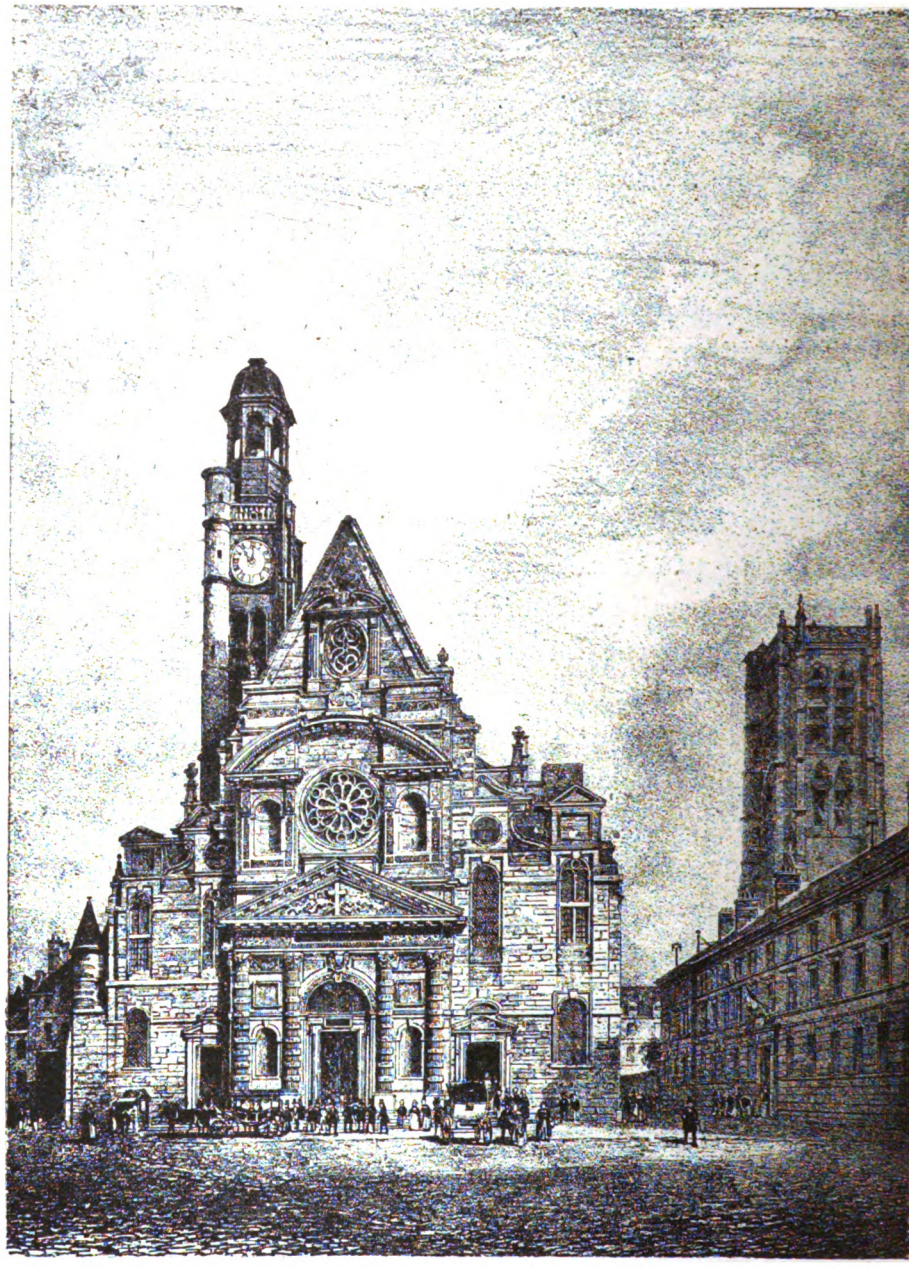
très profonds où l'on a retrouvé des fours et des vases nombreux; il fut ensuite planté de vignes, et enfin couvert de maisons et de jardins dépendant de l'abbaye de Sainte-Geneviève. Les difficultés que présentèrent les fouilles ne sont pas sans analogie avec celles que l'on a trouvées, de nos jours, pour la fondation de l'église du Sacré-Cœur à Montmartre. Toutefois, les travaux marchèrent assez vite. Le terrain fut béni, le 1er août 1758, par l'abbé de Sainte-Geneviève, et, en 1763, la crypte avec tous ses travaux était achevée. C'est là que l'on devait transporter le tombeau où le corps de sainte Geneviève avait reposé jusqu'à l'époque des invasions normandes. Les constructions de la nouvelle église Sainte-Geneviève ayant atteint le niveau du sol, Louis XV posa solennellement la première pierre de l'édifice supérieur, le 6 septembre 1764.

Soufflot ne devait pas voir l'achèvement de son œuvre. Il ne l'avait conduite que jusqu'à la naissance du dôme, lorsqu'il mourut en 1780. Les plans, dont il avait commencé l'exécution, donnaient lieu à d'amères critiques, au point de vue de l'art; les précautions prises étaient déclarées insuffisantes pour garantir la solidité du bâtiment; et, en effet, dans le cours des travaux, déjà quelques parties semblèrent menacer ruine, et, pour les soutenir, il fallut recourir à divers expédients. Mais le danger avait été exagéré par la malveillance; et Rondelet, un des meilleurs élèves de Soufflot, auquel ce dernier en mourant avait confié le soin d'achever l'église Sainte-Geneviève, consolida les parties crevassées et chancelantes, au moyen de quelques travaux de maçonnerie effectués à l'intérieur de l'édifice.

Le monument de Soufflot est une composition gréco-romaine avec la forme, à quelque chose près, d'une croix grecque. Considéré comme temple, sa façade tournée à l'occident se compose d'un vaste portique de 42m 20 de développement sur 13m 64 de profondeur, orné de vingt-deux colonnes corinthiennes cannelées, hautes de 19m 50. Six forment avant-corps et supportent un vaste fronton dû au ciseau de David d'Angers [1]; quatre en arrière-corps prolongent cette façade, les autres doublent et

1. Le tympan du fronton d'abord exécuté par Coustou représentait primitivement une croix rayonnante au milieu de nuages et d'anges adorateurs. Le grand bas-relief dominant la porte centrale, sculpté par Bosset, représentait sainte Geneviève distribuant du pain aux pauvres durant le siège de Paris. Le bas-relief de l'arrière-corps à droite, ciselé par Julien,

Digitized by Google



SAINT-ÉTIENNE-DU-MONT

Digitized by Google



INCLYTIS J G SOUFFLOTI
REGII ARCHITECTI MANIBUS

HUNC ÆRE INCISUM DIVÆ GENOVEFÆ TEMPLI PROSPECTUM
CERTUM INVIDIÆ TORMENTUM
PERENNE AMORIS MONUMENTUM
GALLIS AD ÆMULATIONEM INCITAMENTUM

EXTERIS AD ADMIRATIONEM INVITAMENTUM
DICAT MŒRENS CONSECRATQUE
OLIM ADDICTUS
G P M DUMONT, ARCHITECTONICES PROFESSOR.

LA NOUVELLE ÉGLISE SAINTE-GENEVIÈVE AVANT LA RÉVOLUTION

Digitized by Google

triplent les premiers rangs, excepté pour les deux colonnes du milieu. Toutes reposent sur un perron de onze degrés. Derrière le portique, les bras de la croix présentent une espèce de massif presque sans ornement, haut de 25 mètres, surmonté d'un soubassement octogone, puis circulaire, de 33m,46 de diamètre sur 15m,50 de hauteur, servant de base à un temple circulaire, percé de seize fenêtres, et enveloppé de trente-deux colonnes corinthiennes de 11 mètres de proportion. Une terrasse avec balustrade couronne ce temple, dont la tour se prolonge, au-dessus, en un attique haut de 9 mètres, avec seize fenêtres en arcades, et sert de point de départ à un dôme ovoïde. Ce dôme termine l'édifice : il a 33m,77 de diamètre sur 14 de hauteur; une lanterne de six arcades, avec colonnes adossées et coiffée d'une petite coupole hémisphérique, lui sert d'amortissement. Au sommet est une croix de fer doré, dont le pied se trouve à 80 mètres du sol.

Trois magnifiques portes en bronze donnent entrée du portique dans le temple. Composées et placées par l'architecte Destouches, elles sont montées sur des armatures en fer. Celle du centre est haute de 8m 40 et large de 3m,96. A cause des perpétuelles vicissitudes du monument, l'architecte n'a donné d'autre ornement à ces portes que des feuilles d'acanthe, des moulures variées et des médaillons fleuris.

Le bras formant la nef centrale a 91m,60 de longueur, et le bras transversal 79m,90. La largeur des nefs est de 32m,48; elles se composent d'une colonnade corinthienne cannelée, de 13m,80 de proportion, formant des galeries latérales, sur lesquelles règne une tribune continue. Au point d'intersection de la croix s'élève, à 57m,80 de hauteur, une coupole de 20m,14 de diamètre. Elle repose sur une tour ornée de seize colonnes corinthiennes adossées, de 10m,75 de proportion, érigées sur un haut stylobate. Dans leurs entre-colonnements, seize fenêtres quadrangulaires éclairent cette partie centrale du temple. Au-dessus de cette coupole, il y en a une seconde, à 66m,45 du pavé, et au-dessus de celle-ci, une troisième qui est la voûte ovoïde du dôme.

montrait sainte Geneviève rendant la vue à sa mère; celui de l'arrière-corps faisait voir sainte Geneviève recevant une médaille des mains de saint Germain. Ces différentes œuvres furent remplacées par des sujets profanes, lors de la Révolution.

Digitized by Google

L'appareil architectonique de ces trois coupoles, posées dans un si parfait et si harmonieux équilibre, se prêtant l'une à l'autre une force réciproque, est un chef-d'œuvre de hardiesse. Mais si Soufflot a la gloire d'avoir conçu le plan de ce magnifique travail, Rondelet, son ami et son digne successeur, a celle de l'avoir exécuté avec une rare intelligence de ses dessins. On estime le poids entier de la coupole et du dôme à 10.865.954 kilogrammes, masse colossale qu'on n'oserait pas soupçonner, en contemplant la grande légèreté des murs et des colonnes qui la supportent.

Il y a sous l'église, à 5^{m} 85 en contre-bas de son pavé, une crypte, ornée de pilastres toscans, et dont plusieurs parties renferment quelques tombeaux.

Ce monument, qui tire de sa situation non moins que de sa masse colossale et de ses riches détails un caractère si frappant de grandeur, est le plus magnifique et le plus important des monuments modernes de Paris. Son élévation est plus imposante que celle du Panthéon de Rome; ses masses sont bien disposées et d'un effet saisissant, mais le style de l'architecture manque de pureté.

Digitized by Google

CHAPITRE XIV

TRANSFORMATION DU NOUVEAU TEMPLE EN PANTHÉON FRANÇAIS · PROFANATION DES RELIQUES DE SAINTE GENEVIÈVE

En voyant s'élever ce superbe édifice, alors que la foi dépérissait visiblement de jour en jour, un poète adressait à la piété, qu'il appelle tardive, des vers dont voici la traduction :

« Un temple grand et auguste s'élève dans la ville capitale; il est digne de la cité et de la vierge qu'elle a choisie pour Patronne. C'est trop tard, ô piété, que tu décernes de stériles honneurs; ces temps ne répondent point à la dignité de tes entreprises : car, avant que tu n'aies édifié ce temple, l'impiété aura chassé Dieu même des temples et de la cité[1]. »

Ces paroles prophétiques, prononcées sous les voûtes de la nouvelle basilique, ne furent pas entendues; mais pour nous qui les lisons après un siècle de révolution, elles résonnent à nos oreilles comme le cri douloureux des victimes d'un prochain naufrage, auxquelles vient de se révéler le péril terrible qui les menace.

Le dôme de Sainte-Geneviève s'était à peine élancé dans les airs, ses murailles étaient à peine blanches et fraîches de nouveauté, qu'il était déjà question d'en expulser Dieu et sainte Geneviève.

1. *Templum augustum, ingens, regina assurgit in Urbe*
Urbe et patrona virgine digna domus;
Tarda nimis, pietas, vanos moliris honores;
Non sunt hæc cœptis tempora digna tuis :
Ante Deo in summa quam templum erexeris Urbe,
Impietas templis tollet et Urbe Deum.

Digitized by Google



L'INTÉRIEUR DE SAINTE-GENEVIÈVE AVANT LA RÉVOLUTION

(Bibliothèque de M. Albert Lenoir).

Digitized by Google

La première idée de la transformation du monument en Panthéon naquit en 1791, le lendemain de la mort de Mirabeau. Tous les esprits se préoccupaient des honneurs à rendre à sa grande ombre, lorsque Pastoret, procureur syndic du département, se présenta à la barre de l'Assemblée nationale et lut la proposition suivante :

« Messieurs,

« Le Directoire du département propose à l'Assemblée nationale de décréter :

« 1° Que le nouvel édifice Sainte-Geneviève soit destiné à recevoir les cendres des grands hommes, à dater de l'époque de notre liberté; 2° que l'Assemblée nationale seule puisse juger à quels hommes cet honneur sera décerné; 3° que Honoré-Riqueti Mirabeau en est jugé digne; 4° que les exceptions qui pourront avoir lieu pour quelques grands hommes, morts avant la Révolution, tels que Descartes, Voltaire, Rousseau, ne puissent être faites que par l'Assemblée nationale; 5° que le Directoire du département de Paris soit chargé de faire mettre promptement l'édifice Sainte-Geneviève en état de remplir sa nouvelle destination, et fasse graver au-dessus du fronton ces mots : « Aux grands hommes la « Patrie reconnaissante. »

Cet étrange projet fut accueilli avec transport. Robespierre, Barnave se levèrent et l'appuyèrent comme intimement lié aux intérêts de la religion et de la patrie. L'Assemblée nationale décréta que Mirabeau méritait les honneurs dus aux grands hommes, puis renvoya à une commission spéciale l'examen de la proposition du Directoire et des mesures à prendre pour transformer l'église Sainte-Geneviève en Panthéon national.

On hésita d'abord sur la dénomination qu'on lui donnerait. On ne savait si on devait l'appeler Portique des grands hommes, Basilique nationale, Cénotaphe, Mausolée, Panthéon. Cette dernière appellation prévalut, et on plaça dans la face du milieu cette inscription :

PANTHÉON FRANÇAIS, l'an I^er^ de la Liberté.

Digitized by Google

L'inscription *D. O. M. Sub invocatione sanctæ Genovefæ,* fut remplacée par cette autre qu'avait fournie le marquis de Pastoret :

AUX GRANDS HOMMES
LA PATRIE RECONNAISSANTE.

Afin de lui retirer sa physionomie religieuse, on détruisit les sculptures à peine achevées du fronton, représentant une gloire en rayons environnée de petits anges, et les bas-reliefs du péristyle rappelant les principaux traits de la vie de sainte Geneviève. Des sujets profanes remplacèrent les emblèmes sacrés. Moitte sculpta dans le tympan du fronton un autel chargé de couronnes, devant lequel se tenait la Patrie en longue toge antique, escortée des génies de la Vertu et de la Raison. Sous le péristyle, Boichet sculpta dans le bas-relief du centre la scène dramatique de la déclaration des Droits de l'homme, où les déesses de la Nature, de la Liberté et de l'Égalité se donnaient la main, tandis qu'au-dessus d'elles un génie ailé proclamait le réveil de la France. Lesueur, Roland, Claudet, Fortin sculptèrent les quatre autres bas-reliefs du péristyle, représentant l'institution du jury, l'instruction publique, l'empire de la loi, le guerrier mourant pour la patrie sur le champ de bataille.

Les quatre nefs subirent aussi les profanations du génie révolutionnaire. La première fut consacrée à la philosophie, la seconde aux vertus patriotiques, les deux autres aux sciences, aux arts.

Cependant, Mirabeau, selon le décret de l'Assemblée nationale, avait été transporté au Panthéon, au milieu des acclamations populaires, des chants patriotiques, des salves de l'artillerie[1]. La Révolution accorda aussi les honneurs du Panthéon non seulement à ses autres grands acteurs, Marat, Lepelletier Saint-Fargeau, Dampierre, Châlier, Fabre, Bayle, Gasparin, mais encore aux écrivains philosophes qui avaient préparé son triomphe. Et tandis que ni Boileau, ni Racine, ni Bossuet, ni Fénelon, et tant d'autres qu'on pouvait considérer comme les grands hommes de la France, ne reçurent pas ces nouveaux honneurs, le 8 mai 1791 on pro-

1. Trois ans et demi après, on rejetait du temple des grands hommes, par une porte latérale, « les restes impurs du royaliste Mirabeau ». (*Moniteur* du 9 thermidor.)

Digitized by Google

posa de les décerner à Voltaire, et on l'y transporta en effet, le 12 juillet. Le cortège partit de la place de la Bastille. On éleva le cercueil aux regards de la foule, et on lui forma un piédestal avec des pierres arrachées aux fondements de la vieille forteresse. Sur l'une des pierres était gravée l'inscription suivante : Reçois en ce lieu où t'entraîna le despotisme les honneurs que te rend la Patrie. « Il n'y avait là, dit un témoin oculaire, ni croix, ni bannière, ni prêtres, ni eau bénite, ainsi qu'il convenait au patron de la fête; mais en revanche on y admirait des lustres, des statues, des bonnets de la liberté, des emblèmes de l'esclavage brisé, des chœurs de musique vêtus à la grecque et tenant en main les instruments de musique des anciens et des modernes[1]. » On voyait défiler des écoliers, des académiciens, des femmes, des gens de justice, des citoyens de différentes sections, des membres de l'Assemblée nationale, des comédiens de presque tous les théâtres, des clubistes, des poètes tragiques et comiques, de la garde nationale enfin à pied et à cheval. Quarante forts de la halle, vêtus d'aubes blanches, les bras nus, la tête couronnée de laurier, représentaient les poètes antiques et portaient sur un brancard une statue du demi-dieu en carton doré. Une cassette d'or, en forme d'arche, contenait les soixante-dix volumes de ses œuvres. Un char traîné par douze chevaux blancs, dont les rênes et les crinières étaient tressées de fleurs, portait le sarcophage surmonté d'un lit funèbre, sur lequel on voyait le philosophe étendu et la Renommée lui posant une couronne sur la tête. Des portefaix étaient costumés en prêtres d'Apollon, des courtisanes, en robes plus ou moins parées, figuraient les Muses, les Nymphes, et entouraient le char. Tous les acteurs et toutes les actrices de Paris le suivaient. C'était bien le paganisme renaissant après dix-huit siècles.

La sensiblerie philosophique ne manqua pas non plus à la fête. Le char s'arrêta à la porte de la maison de M. de Villette, où Voltaire était mort, et où l'on avait gardé son cœur[2]. Des guirlandes, des couronnes ornaient la façade où on lisait l'inscription : « Son esprit est partout et

1. Du Bois, *Apothéose de Voltaire.*

2. Cette maison porte aujourd'hui le n° 27, quai Voltaire. Le philosophe occupait l'entresol qui est au-dessus du marchand de vin.

Digitized by Google

son cœur est ici. » Belle et Bonne déposa une couronne sur la statue du grand homme, « et l'on voyait, dit la relation officielle, couler des yeux de cette aimable citoyenne des larmes qui lui étaient arrachées par les souvenirs que lui rappelait cette cérémonie[1]. » Elle fit plus, elle prit sa fille entre ses bras, l'offrit et la consacra en quelque sorte à la divinité qui remplissait son âme.

La grande fête philosophique, magnifique dans le commencement, s'acheva dans la boue, dit un témoin oculaire. Le temps, qui jusque-là avait été superbe, changea tout à coup, et l'on se précipita vers Sainte-Geneviève, où le cortège arriva à neuf heures et demie, au milieu de l'obscurité de la nuit, crotté, mouillé, harassé. Le cercueil fut enfin déposé dans le Panthéon, pour être placé auprès de ceux de Descartes et de Mirabeau, en attendant ceux de J.-J. Rousseau et de l'ignoble Marat.

Le corps de Rousseau, enlevé de l'île des Peupliers à Ermenonville, fut conduit à Paris avec la même pompe que celui de Voltaire, et descendit à ses côtés dans les caveaux du Panthéon, le 15 octobre 1794.

On forma sur un des bassins du jardin national une sorte d'île, et on y déposa l'urne de Rousseau, qui y reçut les hommages du peuple jusqu'à l'heure du départ pour le Panthéon. Le signal ayant été donné par des salves d'artillerie, le cortège se mit en marche, et des chœurs de vieillards, d'enfants, de mères de famille, de représentants, entonnèrent les strophes composées pour la fête par Marie-Joseph Chénier. Le président de la Convention nationale, Cambacérès, occupait la place principale dans le cortège; et, lorsque la statue et l'urne du philosophe eurent pénétré dans le Panthéon, il fit un éloge emphatique de celui qu'il appelait moraliste profond, apôtre de la liberté, précurseur de la délivrance de l'humanité.

Voilà donc Voltaire et Rousseau dans les caveaux du temple où devaient dormir tous les dieux de la Révolution. Napoléon Ier ne les troubla pas dans leurs tombes, mais, sous son gouvernement, ils ne reçurent aucun hommage bien éclatant; alors on prêtait plus l'oreille au bruit du canon qu'à la voix des histrions de la parole.

La Restauration n'imita pas le dédaigneux oubli du premier Empire

1. *Moniteur universel*, 13 juillet 1791.

Digitized by Google

à l'égard des deux philosophes. Une nuit du mois de mai 1814, les ossements de Voltaire et de Rousseau furent extraits du cercueil de plomb où ils avaient été renfermés; on les réunit dans un sac de toile, et on les porta dans un fiacre qui stationnait derrière l'église. Le fiacre s'ébranla lentement, accompagné de cinq ou six personnes, entre autres des deux frères de Puymaurin. On arriva vers deux heures du matin, par des rues désertes, à la barrière de la Gare, vis-à-vis Bercy. Il y avait là un vaste terrain, entouré d'une clôture en planches. Une ouverture profonde était préparée au milieu du terrain vague et abandonné. On vida le sac rempli d'ossements sur un lit de chaux vive, puis on rejeta la terre par dessus, de manière à combler la fosse, sur laquelle piétinèrent en silence les auteurs de cette dernière inhumation de Voltaire et de Rousseau.

Ce dernier détail que nous devons au bibliophile Jacob a été confirmé de tout point. Dans un article du 28 février 1864, M. Dupeuty fournit une pièce qui n'a pas été contredite. « Quand le cœur de Voltaire passa aux mains de Napoléon III, l'empereur ordonna de le placer à côté des autres restes de l'illustre mort. On s'adressa à l'archevêque de Paris qui répondit : « Avant tout, il faudrait vérifier le bruit qui a couru qu'il n'y « avait plus de Voltaire au Panthéon qu'un tombeau vide. » « Une de ces dernières nuits, continue M. Dupeuty, on est descendu dans les caveaux du Panthéon, on a soulevé la pierre qui, selon la croyance populaire, devait recouvrir les cendres de Voltaire; il ne s'y trouve, en effet, plus rien. Que sont-elles devenues? Une enquête sérieuse est ordonnée à ce sujet[1]. »

Tout près du nouveau temple ainsi profané, subsistait encore l'église commencée autrefois par Clovis, et dans laquelle reposaient les restes de la Sainte. Là, du moins, les fidèles trouvaient quelques consolations dans la présence de leur Patronne, mais ce dernier asile ne fut pas longtemps respecté.

Lorsque la Révolution supprima les ordres religieux et avec eux les Génovéfains, l'administration du département proposa de transférer la châsse de sainte Geneviève dans l'église de Saint-Étienne-du-Mont (1791).

1. *L'Intermédiaire des chercheurs et des curieux,* 1864, p. 25, etc.

Digitized by Google

Malgré les vives réclamations des religieux et d'un grand nombre d'habitants, ce projet fut exécuté le 14 août 1792 : une commission de la Ville remit au curé de Saint-Étienne la châsse avec deux cœurs en vermeil et un bouquet de diamants qui y adhéraient.

Bientôt après, plusieurs décrets furent rendus pour ordonner la destruction de tout ce qui servait au culte, et pour faire porter à la Monnaie tous les vases sacrés et objets d'or et d'argent appartenant aux églises. La châsse de sainte Geneviève et la vieille basilique devaient exciter la haine et la convoitise des impies. Le 6 novembre de l'année 1793, les membres de la Commune, escortés d'une troupe de bandits, se dirigèrent, vers dix heures, du côté de Sainte-Geneviève pour faire procéder en leur présence à l'enlèvement de la châsse, et veiller à ce qu'il n'en fût rien pris ou distrait. La bande fit irruption dans l'église, cherchant partout à assouvir sa rage iconoclaste : vitraux, boiseries, tableaux, statues, tout fut brisé impitoyablement. Puis, ils se rendirent dans la crypte, et se jetèrent sur les tombeaux de saint Prudence et de saint Céraune, espérant y trouver quelque objet de prix à voler, ou au moins quelques ossements à profaner. Leur cupidité fut déçue et leur rage impuissante : il n'y avait rien dans ces tombes, absolument rien, pas même une poignée de cendres. Ils les brisèrent à coups de marteau, pour laisser dans ces sanctuaires une trace de leur passage. La châsse fut portée à la Monnaie. « Ce transit de la Patronne des Parisiens, dit cyniquement le *Moniteur* du 19 brumaire an II (19 novembre 1793), s'est opéré avec beaucoup de tranquillité et *sans miracle,* par le comité révolutionnaire de la section *de cette Sainte docile.* »

A la Monnaie, on ouvrit la châsse, et on dressa un procès-verbal de dépouillement, qui fut lu au conseil de la Commune de Paris, le 1er frimaire, an II de la République (23 novembre 1793).

Nous donnons ici le texte de ce procès-verbal, autant pour faire connaître le contenu de la châsse et l'état des saintes reliques à cette époque, que pour flétrir d'une juste réprobation le crime de ces hommes, et faire ressortir l'insolence et le ridicule des termes dont ils se servaient en le constatant :

« ...Après nous être transportés dans un bâtiment situé à la Monnaie,

Digitized by Google

après avoir reconnu que les scellés, apposés sur la porte de la chambre où était enfermée la châsse de sainte Geneviève, étaient sains et entiers; examen fait de la dite châsse, les susnommés ont reconnu que l'opinion publique avait été grandement trompée sur le prix exagéré auquel on a porté la valeur de cette châsse, dont la majeure partie des pierres sont fausses. Les diamants et les perles fines et fausses ont été estimés, ainsi que les parties d'or et d'argent, vingt-trois mille huit cent trente livres. Nous avons trouvé dans cette châsse une caisse en forme de tombeau, couverte et collée en peau de mouton blanc, et garnie de bandes de fer dans toutes ses parties, de deux pieds neuf pouces de long, neuf pouces de largeur et quinze pouces de hauteur. La dite caisse était couverte avec du coton, sur lequel nous avons trouvé une petite bourse en soie cramoisie, ayant d'un côté un aigle à double tête, et de l'autre deux aigles avec une fleur de lis au milieu, brodés en or; dans la bourse, il y a un petit morceau de voile de soie, dans lequel est enveloppée une espèce de terre. Dans le cercueil, il s'est trouvé : deux petites lanières en peau jaune; à l'une des extrémités, un paquet de toile blanche, attaché avec un bout de fil; dans ce paquet, vingt-quatre autres petits paquets, les uns de toile, les autres de peau, et plusieurs bourses de peau de différentes couleurs; une fiole lacrymatoire, bouchée avec du chiffon et contenant un peu de liqueur brunâtre desséchée [1]; une bande de parchemin sur laquelle est écrit : *Una pars casubæ sancti Petri, principis apostolorum*[2], et plusieurs autres inscriptions sur parchemin que nous n'avons pu déchiffrer. Ces vingt-quatre paquets en contenaient beaucoup d'autres plus petits, renfermant de petites parties de terre, qu'il n'est pas possible de décrire. Un de ces paquets, en forme de bourse, contient une tête en émail noir, de la grandeur d'une petite noix, et d'une figure hideuse, dans laquelle est un papier contenant une partie d'ossements. Un autre paquet de toile blanche gommée contenait les ossements d'un cadavre et une tête sur laquelle il y avait plusieurs dépôts de sélénite ou plâtre cristallisé. Nous n'y avons point trouvé les os du bassin[3]. Nous avons aussi trouvé une

1. C'était du sang ou quelque parfum.
2. Précieuse relique donnée très anciennement à l'église Saint-Pierre et Saint-Paul.
3. Des portions d'ossements avaient été soustraites pour être distribuées à différentes églises.

Digitized by Google

bande de parchemin portant ces mots : *Hic jacet humatum corpus sanctæ Genovefæ;* plus un stylet de cuivre en forme de pelle d'un côté et pointu de l'autre[1]. Cet instrument servait aux anciens à tracer sur des tablettes enduites de cire.

« Cette châsse a été faite en 706 par le ci-devant soi-disant saint Éloi[2] orfèvre et évêque de Paris[3]. Elle a été réparée en 1614 par Nicole, orfèvre de Paris. Il paraît que c'est à cette époque que l'on a substitué des pierres fausses en place des fines qui y étaient[4]. Le corps de la châsse est de bois de chêne très épais. Entre autres choses fort ridicules et fort extraordinaires, nous avons remarqué, sur cette châsse, une agate gravée en creux, représentant Mutius Scævola brûlant sa main pour la punir d'avoir manqué le tyran Porsenna[5]. Au-dessus est gravé : *Constantia.* Sur une autre pierre, un vil Ganymède enlevé par l'aigle de Jupiter pour servir de Giton au maître des dieux, et sur d'autres pierres des Vénus, des Amours, et autres attributs de la Fable. Tous les ornements qui couvrent la châsse sont des placages d'argent doré très minces. »

Ce qui frappe tout d'abord dans ce procès-verbal, c'est que les diamants, perles et matières d'or ou d'argent n'offraient qu'une valeur de vingt-trois mille huit cent trente livres. Un membre du conseil de la Commune ne put s'empêcher d'observer que ce produit lui paraissait bien médiocre, attendu, disait-il, que l'on pouvait à peine supporter l'éclat du brillant de cette châsse. De graves soupçons pesèrent sur l'expert qui en avait fait l'estimation; mais comme il avait pour protecteur et probablement pour complice le procureur général de la Commune, il ne fut pas inquiété. Une autre remarque qu'il importe de faire, c'est qu'on ne trouva pas le corps saint en son entier. Ce n'est donc pas sans fondement que

1. Broche pour relever et assujettir les cheveux sur le derrière de la tête.

2. Cette châsse était, comme nous l'avons dit, l'œuvre de l'orfèvre Bonnard et non de saint Éloi.

3. Saint Éloi n'était pas évêque de Paris, mais de Noyon.

4. Il est probable que, faute de ressources suffisantes, on avait fait ajouter sciemment des pierres fausses aux pierreries véritables.

5. Parmi les pierres précieuses données pour l'ornement de la châsse, se trouvaient des intailles et peut-être des camées antiques. Car il n'existait aucun motif de faire graver des pierres pour en orner la châsse de sainte Geneviève, et on n'y aurait certes pas représenté des sujets profanes.

Digitized by Google

plusieurs églises se glorifiaient d'en posséder des portions considérables.

Dès que l'inventaire de la châsse eût été lu à la Commune[1], en présence des membres du conseil général, ils décrétèrent que les ossements de la protectrice de Paris *seraient brûlés sur-le-champ en place de Grève*. Cet arrêté, pris le 21 novembre 1793, fut exécuté le 3 décembre suivant. L'humble bergère que la France entière, depuis Clovis, avait honorée, priée, aimée, l'héroïque vierge qui avait guéri les malades, consolé les affligés, nourri les pauvres, sauvé la ville des horreurs de la famine et du pillage, la bonne Geneviève qu'Érasme avait bénie et chantée, que les écrivains les plus irréligieux du XVIII^e^ siècle avaient respectée, fut déclarée un objet de superstition et de fanatisme. Des forcenés, parodiant les cérémonies du culte catholique, traînèrent ignominieusement sa châsse dans ces mêmes rues qu'elle avait traversées autrefois avec tant d'honneur, et, après en avoir tiré ses restes vénérables, ils les brûlèrent sur un bûcher couvert de chapes, de chasubles et de divers ornements d'église, au lieu même où s'exécutaient les criminels. On vit alors ces vils suppôts des prétendues lumières et de la prétendue tolérance danser autour des flammes qui consumaient les ossements de leur bienfaitrice. Puis on jeta ses cendres dans la Seine.....[2].

Le cœur saigne au récit de toutes ces horreurs. Mais on ne saurait imputer à la cité entière un crime qui ne fut en réalité que l'œuvre de quelques scélérats, œuvre accomplie nuitamment de peur d'un soulèvement populaire.

1. N° 64 du *Moniteur* (4 frimaire).

2. Nous avons raconté cette scène sacrilège d'après un témoin oculaire, M. Georges Duval : *Souvenirs de la Terreur*.

Digitized by Google

CHAPITRE XV

LE TOMBEAU DE SAINTE GENEVIÈVE EST RETROUVÉ INTACT ON LE REND A LA VÉNÉRATION DES PEUPLES



Parce qu'ils avaient brûlé sur la place de Grève les reliques de sainte Geneviève, les hommes de la Commune s'imaginaient avoir anéanti à jamais le nom de la vierge de Nanterre. Mais Dieu, qui, pour l'éternité, garde la mémoire du juste, veille surtout avec un soin jaloux sur la gloire de ces grands Saints qu'il suscite aux principales époques de la vie des peuples.

En 1802, lorsque l'orage se fut calmé, et que les églises se rouvrirent, le Père Rousselet, dernier abbé de Sainte-Geneviève, s'entendit avec M. Amable de Voisins, curé de Saint-Étienne-du-Mont, pour rendre à la piété des fidèles quelques restes précieux de la Patronne de Paris. Ils pénétrèrent dans la chapelle souterraine de Sainte-Geneviève, et ils découvrirent d'abord, au milieu des décombres, quatre pilastres en pierre, ornés de moulures et, au-dessous, une voûte en arête. Entre ces quatre pilastres, s'élevait une estrade composée de deux marches s'étendant d'un pilastre à l'autre, et au milieu de l'estrade un tombeau, en forme de piédestal quadrangulaire, décoré d'une base et d'une corniche qui était brisée et confondue avec les décombres. Au-dessus de cette assise, on trouva une grande pierre dont une portion était brisée et gisait au bas du sépulcre. On en dégagea avec soin les côtés et la surface, et on reconnut alors que cette pierre, garnie jadis de rebords, ne pouvait être que le fond d'un tombeau, tel

Digitized by Google

qu'on les creusait pour les personnes d'un haut rang au Ve et au VIe siècle. Les bords usés de la pierre portaient des traces multipliées d'outils tranchants, qui indiquaient les tentatives faites par la piété des pèlerins pour en détacher quelques fragments.

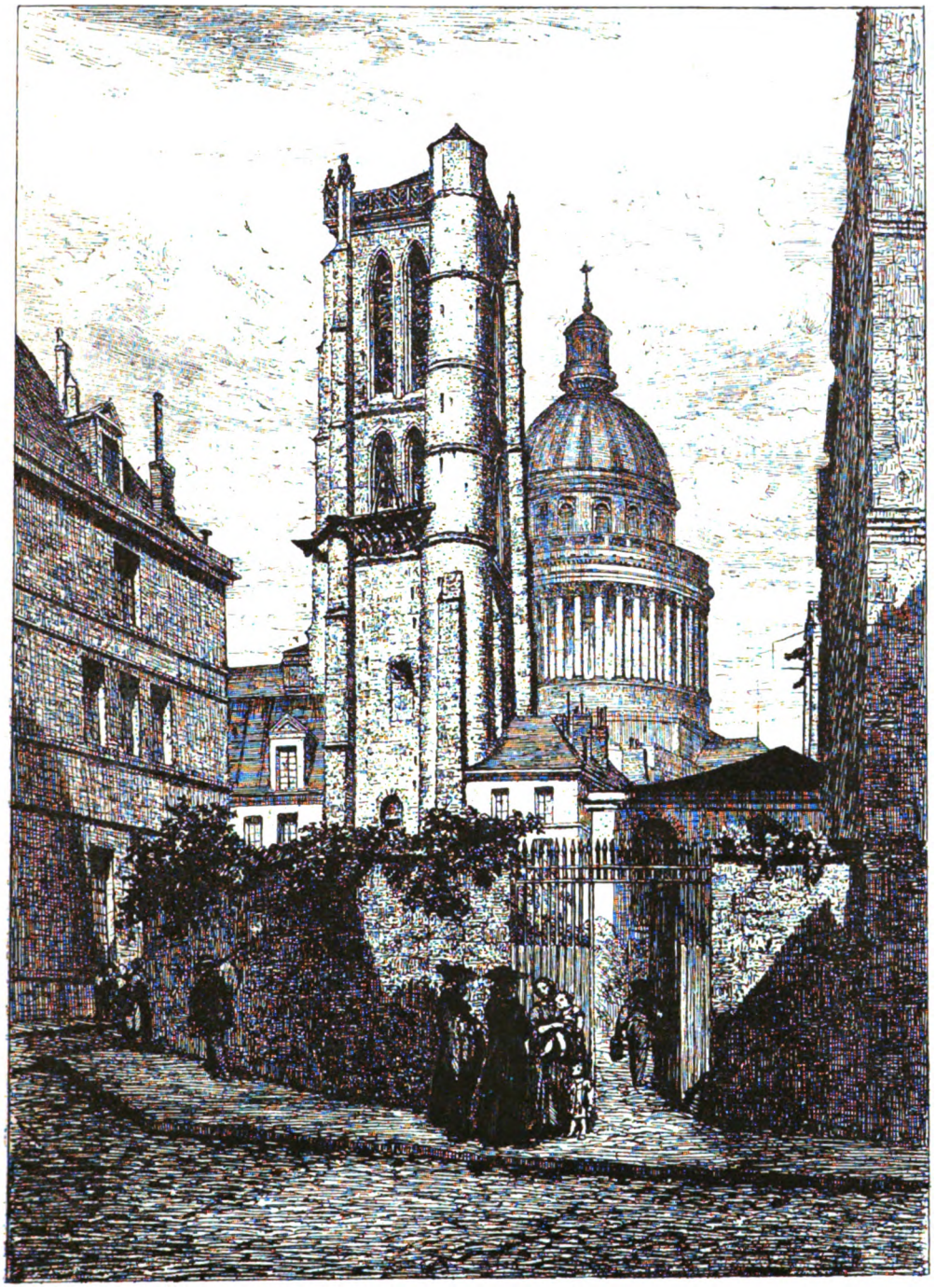
C'était la tombe miraculeuse qui avait contenu les reliques de la Sainte jusqu'au XIe siècle. M. de Malaret, vicaire général de Paris, vint, le 8 novembre 1803, en constater l'authenticité; il était accompagné du curé de Saint-Étienne et de plusieurs autres témoins. Le 15 décembre suivant, le P. Rousselet et sept autres anciens Génovéfains attestèrent unanimement que, de tout temps, cette pierre avait été vénérée parmi eux comme le véritable tombeau de sainte Geneviève. Ces découvertes et ces dépositions si importantes furent consignées dans un procès-verbal; puis, avec l'autorisation de Monseigneur de Belloy (20 décembre 1803), on transféra le saint tombeau à Saint-Étienne.

Il était temps. La vieille basilique s'écroulait par partie; en 1807, on la démolissait entièrement pour régulariser la place et les rues qui avoisinent le nouveau temple bâti sous Louis XV. Ses ruines servirent à la construction des bâtiments d'alentour, et, sans le zèle de M. de Voisins, le tombeau de sainte Geneviève eût été enlevé comme tout le reste; cette pierre vénérable aurait eu la même destination.

De l'ancien temple bâti par Clovis, il ne reste plus aujourd'hui que la tour qui est enclavée dans le lycée Henri IV [1].

1. On n'avait pas encore le respect des monuments anciens, et l'on renversait sans scrupule les édifices les plus précieux par leurs souvenirs, comme dans le XVIIIe siècle on avait jeté bas l'antique église de Sainte-Geneviève-des-Ardents. Ce temple vénérable, qui occupait la place de la maison sanctifiée par la présence habituelle de sainte Geneviève, cet édifice où elle avait tant prié pour le peuple qui y accourait en foule pour implorer son secours, et où les pontifes parisiens étaient venus pendant tant de siècles lui faire hommage, on l'avait détruit en 1747, pour construire l'hospice des Enfants Trouvés. Comme si le plus brutal vandalisme avait voulu continuer à se jouer des souvenirs les plus chers, on avait encore démoli, en 1748, pour agrandir le cloître Notre-Dame, l'antique église ou baptistère de Saint-Jean-Baptiste, ou Saint-Jean-le-Rond, dans lequel sainte Geneviève s'était retirée avec les femmes de Paris, pour prier avec elles, à l'approche d'Attila. Un peuple, qui se montre oublieux à ce point des plus grands souvenirs de la religion et de la patrie, est bien près lui-même de la ruine et de la destruction.

Digitized by Google



LA TOUR DE CLOVIS

Digitized by Google

CHAPITRE XVI

L'ÉGLISE DE SAINTE-GENEVIÈVE EST RENDUE AU CULTE
PAR NAPOLÉON Ier ET REMISE ENSUITE PAR LE ROI LOUIS XVIII
ENTRE LES MAINS DE Mgr DE QUÉLEN
ARCHEVÊQUE DE PARIS
QUI Y REPLACE LES RELIQUES DE LA SAINTE
DESTINATIONS DIVERSES DE CE MONUMENT SOUS LOUIS-PHILIPPE
NAPOLÉON III ET LA COMMUNE

QUINZE ans après la profanation du temple et des reliques de sainte Geneviève, Napoléon visitait le Panthéon ; il le contempla de cet œil profond qui n'appartenait qu'à lui, et, quelques jours après, parut le décret qui rendait au culte l'édifice, en lui laissant ses ornements philosophiques et son caractère de Panthéon, c'est-à-dire de nécropole des grands hommes. Mais l'empereur estima comme tels les grands dignitaires de sa cour, et il mit à côté de Lannes, de Bougainville, de Lagrange, des sénateurs et des chambellans sans notoriété.

Malgré les longues et dispendieuses guerres qui remplirent la durée du premier Empire et absorbèrent toutes les pensées et toutes les ressources, les travaux de restauration furent poursuivis avec ardeur. On y employa

Digitized by Google

des sommes considérables. Mais ce fut seulement sous la Restauration qu'on effaça du fronton de l'église l'inscription :

AUX GRANDS HOMMES LA PATRIE RECONNAISSANTE

pour la remplacer par celle-ci :

D.O.M.
SUB INVOC. S. GENOVEFÆ LUD. XV DICAVIT,
LUD. XVIII RESTITUIT

c'est-à-dire :

A DIEU TRÈS BON ET TRÈS GRAND, SOUS L'INVOCATION DE SAINTE GENEVIÈVE, CETTE ÉGLISE A ÉTÉ DÉDIÉE PAR LOUIS XV ET RENDUE AU CULTE PAR LOUIS XVIII.

On fit disparaître en même temps les bas-reliefs du fronton, du porche et des nefs. On a quelquefois mis en doute les sentiments religieux de Louis XVIII. Or, la lettre suivante, qu'il écrivit à M^gr^ de Quélen pour remettre entre ses mains le sanctuaire de Sainte-Geneviève, atteste hautement les pensées qui l'animaient et le guidaient dans ce projet :

« Monsieur l'archevêque de Paris,

« J'ai ordonné que la nouvelle église, fondée en l'honneur de sainte Geneviève par mon aïeul Louis XV, fût mise à votre disposition, pour que vous ayez à la consacrer à l'exercice du culte divin sous l'invocation de cette Sainte, voulant, à l'exemple de mes prédécesseurs, donner un témoignage public de ma dévotion envers la Patronne de ma bonne ville de Paris, et attirer, par l'intercession de cette puissante protectrice de ma capitale, les faveurs de Dieu sur ma famille et sur moi. Je vous fais cette lettre pour vous dire que, le 3 du mois de janvier prochain, vous fassiez faire à cette intention des prières et des supplications solennelles en cette église, et que vous ayez à y inviter la Cour royale, le corps muni-

Digitized by Google

cipal et les autres corps constitués. Sur ce, je prie Dieu, Monsieur l'archevêque, qu'il vous ait en sa sainte garde.

« *Signé :* LOUIS.

« Paris, le 26 décembre 1821. »

Mgr de Quélen s'empressa d'obtempérer aux vœux du monarque; il visita la basilique, y rétablit les objets du culte, et, le 30 décembre 1821, il publia un mandement sur la réouverture de l'église de Sainte-Geneviève, annonçant à la France et à la capitale cette heureuse transformation.

Le vénérable prélat, qui avait à cœur d'inaugurer cette restauration avec des reliques authentiques de la Sainte, fit rechercher quelques-unes de celles qui, données avant la Révolution à diverses paroisses de France, y avaient été constamment l'objet d'un culte spécial[1]. Mais telle était la dévotion des peuples, que les habitants du village de Diant, dans le diocèse de Meaux, où se trouvaient les plus célèbres et les plus authentiques, ne purent se résigner à s'en séparer. En vain, l'évêque de Meaux écrivit-il à M. le curé pour les obtenir; en vain, joignit-il à sa lettre celle de l'archevêque de Paris qui promettait en échange une partie de la tête de saint Louis : M. le curé répondit que les habitants ne souffriraient jamais cet échange, et que leur attachement pour la châsse était tel qu'ils ne pourraient consentir à s'en laisser dépouiller. Mgr de Quélen n'insista pas davantage, mais, s'étant adressé à d'autres paroisses, il fut assez heureux pour recueillir d'importantes reliques de la Sainte.

Le 3 janvier 1822, fête de sainte Geneviève, le prélat fit l'ouverture de l'église en présence de Monsieur, frère du roi, depuis Charles X, du duc et de la duchesse d'Angoulême. Le nonce du pape, un grand nombre d'évêques, les cours royales, les tribunaux, l'état-major de la ville assistaient à la cérémonie. Le pontife célébra la messe solennelle devant la châsse qui avait été déposée dans le chœur; puis, on porta les saintes reliques sur un autel, au milieu du dôme. Pendant neuf jours, le clergé des paroisses et les communautés religieuses vinrent, par ordre de l'archevêque, y faire une station.

1. Il est probable que ces précieuses reliques avaient été distraites du corps de la Sainte par le cardinal de la Rochefoucauld, lorsqu'il répara et embellit la châsse.

Digitized by Google

Le gouvernement de la Restauration se signala aussi par sa munificence envers l'église de Sainte-Geneviève; chaque année il dépensa des sommes importantes pour son embellissement.

Le 26 août 1830, le roi Louis-Philippe, cédant aux exigences d'un ministère responsable, rapportait le décret du 20 février 1806, ainsi que l'ordonnance du 12 décembre 1811, et remettait en vigueur les lois de l'Assemblée nationale, qui avaient affecté l'église Sainte-Geneviève à la sépulture des grands hommes. Quelques jours après, la Sainte quittait le splendide édifice élevé en son honneur, mais elle trouva cette fois un autre asile que la place de Grève. La vieille cathédrale, dont les voûtes avaient reçu si souvent sa visite triomphale, quand la dévotion des siècles passés l'y apportait en procession, lui offrit l'hospitalité de ses murs, et elle y reposa en attendant des jours meilleurs.

On s'empressa de détruire ou de supprimer les ornements sacrés de la basilique, et on y exécuta des travaux qui la mirent en harmonie avec sa destination profane de Panthéon français. Les plans et les dessins, choisis et arrêtés pour la peinture des quatre pendentifs de la coupole avant qu'éclatât la révolution de Juillet, ne pouvaient plus convenir à l'édifice. Le baron Gérard, qui avait été chargé de cette composition, la changea entièrement. Commencés en 1833, suspendus par la maladie en 1834, repris en 1835, ses travaux furent terminés par un de ses élèves, le 27 juillet 1837, six mois après sa mort. Mais la pensée du grand artiste vit tout entière dans la composition et l'agencement des quatre sujets : la Mort, la Patrie, la Justice, la Gloire. Ces quatre compositions, disposées d'une façon grandiose, pleines de goût et d'intelligence, n'offrent cependant au spectateur que des idées nuageuses et distraites, difficiles à saisir.

David d'Angers fut chargé des travaux du fronton. Ce tympan majestueux, qui a 84 pieds de largeur sur 19 de hauteur, est peut-être le champ le plus vaste que l'architecte ait jamais livré au ciseau de la sculpture. L'artiste a puisé le sujet de sa composition dans l'inscription elle-même. Au milieu du fronton et montée sur un autel, est une grande figure, le front couronné d'étoiles et distribuant des couronnes. A droite, sont les grands hommes de l'ordre civil; à gauche, toutes les gloires militaires.

Digitized by Google

D'un côté, apparaissent Malesherbes, Voltaire, Mirabeau, Fénelon, Laplace, Cuvier, Monge, David le peintre et autres; de l'autre, Napoléon et un groupe de soldats de toutes armes.

Nanteuil exécuta des bas-reliefs dans les cadres du péristyle : celui du centre, surmonté d'une croix d'honneur, accompagné de deux grosses guirlandes, représente un citoyen demi-nu, moitié gisant, qui fixe les yeux sur la Patrie dont la main lui présente une palme. La Renommée embouche la trompette pour publier la gloire du héros mourant pour son pays. Les quatre autres bas-reliefs, de dimensions égales, offrent des sujets divers. Dans le premier, c'est un magistrat qui regarde avec intrépidité un sicaire venu pour le frapper; dans le second, un guerrier refuse la couronne de la victoire et manifeste par son attitude qu'il n'a d'autre mobile que l'amour de la patrie; dans le troisième, les sciences et les arts s'efforcent d'illustrer la nation par leurs chefs-d'œuvre; dans le quatrième, l'instruction publique reçoit des enfants amenés par leurs mères.

Tel est l'ensemble des ornementations qui furent faites au Panthéon, sous la monarchie de Juillet; mais, malgré le génie des artistes, malgré la grandeur incontestable de leurs conceptions, leurs tableaux, leurs statues, leurs sculptures ne produisirent qu'un effet maigre, insignifiant; il manquait au monument la pensée primitive qui présida à son érection.

Depuis cette époque jusqu'en 1853, le Panthéon fut vide, nu, muet, attendant des grands hommes, sur lesquels on ne pouvait rien statuer; attendant un culte, des ornements, des cérémonies, triste et honteux témoignage de notre instabilité, de notre facilité à détruire, de notre impuissance à édifier. Quelques curieux parcouraient sans respect et sans dévotion cette montagne de pierres qui glaçait le corps et l'âme, qui était sans but comme sans signification; et l'on se contentait d'embellir ses abords, en attendant qu'on trouvât une destination à ce temple de tous les dieux qui n'avait plus de Dieu.

Après le 2 décembre, Napoléon III, marchant sur les traces de son oncle, décida, par un premier décret, que l'église de Sainte-Geneviève serait rendue au culte, et fixa par un second décret la destination spéciale du temple. Son aspect monumental, son histoire exceptionnelle inspi-

Digitized by Google

rèrent au prince la magnifique idée d'en faire l'église de la nation tout entière plutôt qu'une paroisse, en y formant une commnnauté de prêtres, une pépinière de prédicateurs venus de tous les points de la France.

Toutefois, la châsse de la Patronne de Paris ne fut apportée de Notre-Dame à la basilique génovéfaine qu'un mois après le rétablissement de l'Empire, le 3 janvier 1853, jour de la fête de sainte Geneviève. Nous avons assisté à cette cérémonie, et nous nous rappelons encore avec émotion l'allégresse de ce peuple immense, accouru comme autrefois au-devant de la châsse. Sur le trajet, le clergé des paroisses de Saint-Nicolas-du-Chardonnet et de Saint-Étienne-du-Mont était rangé devant le portail de ces deux églises, pour encenser les reliques, à leur passage. Dès que la châsse eut été replacée dans l'église Sainte-Geneviève, Mgr Sibour, bien que très souffrant, y célébra solennellement la messe pontificale en présence de deux ministres, des autorités publiques, et d'une grande multitude de fidèles émus et consolés. Ce même jour, s'ouvrit une neuvaine solennelle d'actions de grâces et de prières, pendant laquelle toutes les paroisses de Paris vinrent en pèlerinage général à Sainte-Geneviève.

Ce fut là une grande satisfaction donnée à la population chrétienne de Paris; mais Napoléon III, qui se montra toujours préoccupé de caresser en même temps des intérêts et des idées contradictoires, n'a pas rendu au monument son caractère religieux. Le Panthéon a gardé à l'extérieur son apparence païenne, et, si la croix ne dominait le fronton et le dôme, le voyageur, qui contemple du dehors l'imposante structure de l'église de Sainte-Geneviève, ne pourrait juger de sa vraie destination.

Si le second Empire n'avait pas osé consacrer définitivement l'idée d'un monument national, élevé par Paris et la France à leur sainte Patronne, les hommes du 18 mars étaient plus incapables encore de comprendre l'idée créatrice de ce magnifique édifice. Leur première pensée fut de s'emparer de l'église de Sainte-Geneviève, de scier la croix du fronton et de marquer, par cette fête qui dura trois jours, la prise de possession du monument. Mais les reliques de la Sainte ont échappé cette fois à la profanation.

Il est de nouveau question de faire du Panthéon la sépulture des

Digitized by Google

grands hommes. C'est là, aux yeux de quelques-uns, une idée nationale, mais il n'est pas besoin pour cela d'en chasser le culte catholique : la religion et la patrie peuvent avoir le même temple; d'ailleurs nos mœurs et nos habitudes ne comprennent pas des tombeaux sans la croix qui les couronne. N'y aurait-il pas quelque poésie à mettre les cendres des hommes de génie qui ont éclairé ou sauvé la France, sous la protection de l'humble bergère dont la douce figure nous apparaît au fond de nos annales, écartant les barbares de Paris naissant? Un temple à sainte Geneviève, qui couvrirait les restes de Richelieu, de Descartes, de Bossuet, serait vraiment le Panthéon de la France. N'oublions pas que son tranquille séjour dans cette auguste basilique, c'est la paix de la religion et de la patrie, et que son exil c'est la guerre partout.

Digitized by Google

CHAPITRE XVII

UNE VISITE AU BERCEAU DE SAINTE GENEVIÈVE
UNE VISITE A SON TOMBEAU

DEPUIS les temps reculés où fut fondée la patrie de Geneviève, tout a changé d'aspect. Les rives du fleuve ont perdu leurs arbres séculaires; la croix a couronné le sommet du mont Valérien; puis, un fort y a été construit, et des soldats attelés à des canons gravissaient naguère la montagne, en suivant les sentiers frayés par les pâtres et les pèlerins.

Paris aussi s'est transformé : il est devenu la grande ville, pleine de vie et d'action, de force et d'orgueil, qui compte dans son sein deux millions d'habitants, la cité féconde en grands hommes et en nobles exemples, courageuse dans le malheur, inépuisable en ressources, le Paris infatigable qui jamais ne s'endort, mélange incompréhensible de vertus sublimes et de vices horribles. Dans son immense capitale, cependant, le Parisien manque d'air et d'espace, il se sent à l'étroit, il est gêné; et puis surtout, ami du plaisir et des jouissances, il veut aux avantages de la ville joindre les agréments de la campagne. Aussi, se répandant au dehors, il a partout, sur les rives enchantées de la Seine et de la Marne, à l'ombre des bois, au pied des coteaux, élevé de charmantes

Digitized by Google

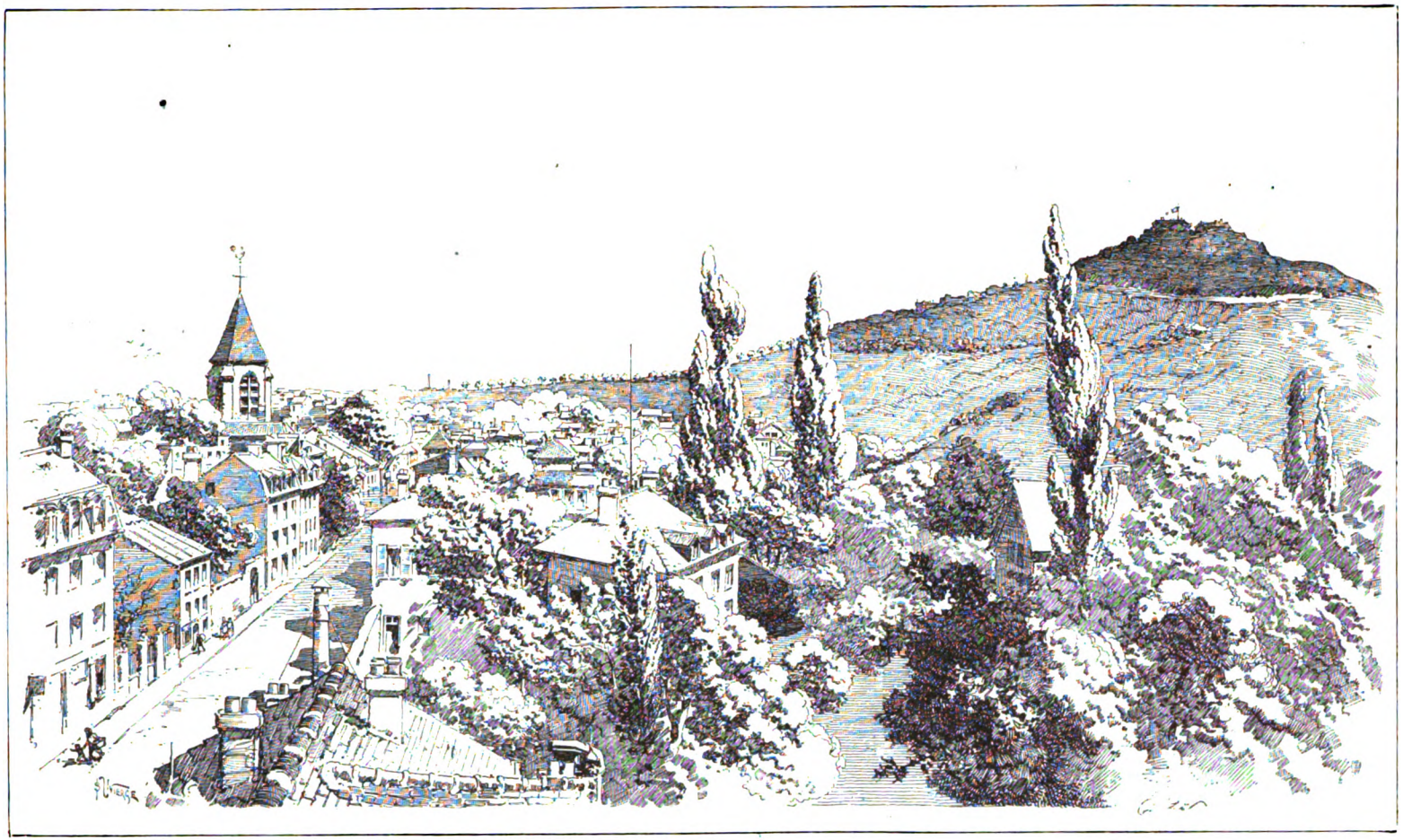
villas, peuplé les hameaux qu'il a transformés. Mais en étalant ainsi la richesse et le luxe au milieu des paisibles habitants de la campagne, il a introduit aussi la soif de l'or, l'amour effréné du plaisir, le dégoût des occupations champêtres. Et pour les classes peu éclairées, dont une éducation tout élémentaire ne saurait suffire à diriger ou à contenir les aspirations, pour faire équilibre à la force des passions mises en éveil, qu'est-ce que le plaisir? N'est-il pas vrai qu'il ne consiste que dans la grossière satisfaction des sens, qui mène au vice et aux désordres les plus honteux?

Nemetodurum s'appelle aujourd'hui Nanterre. Paris est venu jusque-là; il est allé plus loin, mais il n'est point entré dans le bourg de Geneviève. Sans doute, la Sainte étend toujours sur sa terre natale sa puissante protection, et défend ses compatriotes d'un contact qui leur serait nuisible; aussi, leurs habitudes et leurs mœurs diffèrent-elles essentiellement de celles des campagnes voisines. A Nanterre, on se croirait à cent lieues de Paris, et c'est en y conservant l'amour de la vie champêtre qu'elle aimait elle-même, que Geneviève y a maintenu la simplicité et les antiques vertus.

Autour de la vieille Lutèce, ont surgi des palais, des jardins, immense entassement de bronzes, de marbres et d'or, de richesses artistiques et de souvenirs fastueux. En face de ces monuments de la grandeur et de la vanité humaines, ouvrages de tant de siècles et de maîtres de l'art, le voyageur, frappé d'étonnement, admire en silence. A Nanterre, une autre merveille, plus extraordinaire, absorbe ses pensées et le plonge dans la rêverie... il se prosterne... il prie... où?... devant qui?...

Près de l'église, attenant au presbytère, est un modeste enclos; on n'y a dessiné ni parterres, ni allées, et, bien que souvent on entoure de fleurs ce que l'on vénère et ce que l'on aime, les autels des vierges surtout, ici, je ne sais pourquoi, il ne s'en trouve point. Quelques gazons jaunis, sans vigueur, couvrent seuls la terre, rocailleuse comme la colline, où la petite bergère menait paître son troupeau. Est-ce une image, un souvenir? Est-ce un emblème de la simplicité de celle qui ne porta toute sa vie d'autre ornement qu'une médaille?... Est-ce une leçon pour ceux qui ne veulent voir de beauté et de grandeur que dans ce qui brille aux

Digitized by Google



NANTERRE

(Vue prise du pont du chemin de fer).

Digitized by Google

yeux? A-t-on essayé de pénétrer dans l'âme, en s'emparant de l'imagination par l'absence totale de ce qui la frappe d'ordinaire? Peut-être. Un pèlerin me disait un jour : « La nudité et la tristesse de l'enclos ont été pour moi une déception; j'en ai été frappé plus que je ne l'aurais été par les chefs-d'œuvre les plus magnifiques et les plus inattendus. Deux jeunes chiens, qui, malgré la gardienne, s'étaient introduits en même temps que moi dans l'enclos, jouaient sur l'herbe, et leurs bonds joyeux, leur course folle contrastaient avec le silence glacé de ce lieu qu'on prendrait pour un cimetière abandonné. »

Un sentier, qu'ont seuls frayé les pas des pèlerins, conduit près du cellier où la Sainte se retirait pour prier avec plus de recueillement. L'entrée, de forme ogivale, est toute tapissée de lierre; on descend au fond du souterrain par un escalier étroit et obscur, unique d'abord, mais qui se divise ensuite et aboutit à un autel, au pied duquel la foule des pèlerins vient encore prier Dieu, là même où sainte Geneviève l'avait si souvent invoqué.

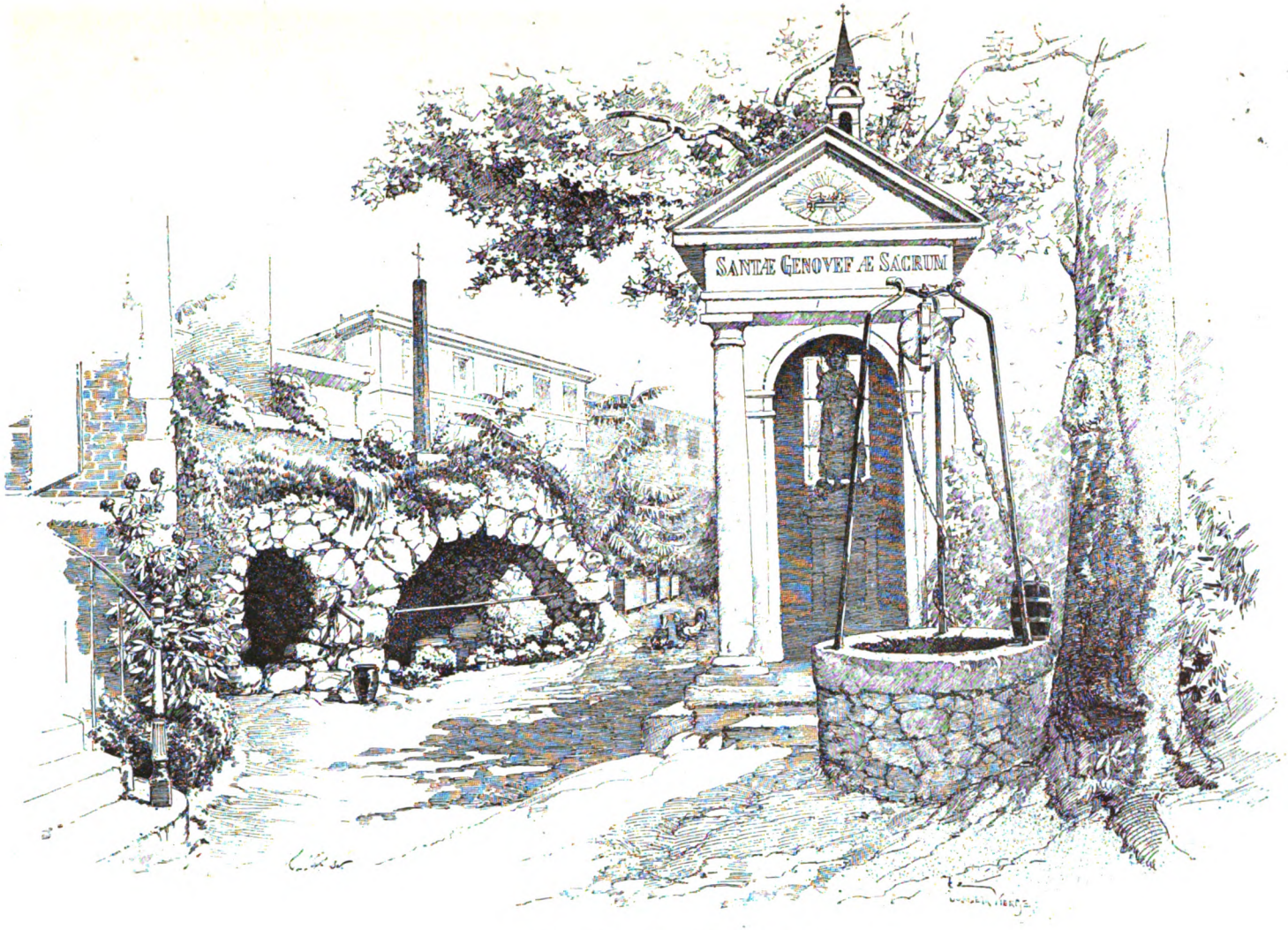
En sortant du cellier, le pieux visiteur se trouve en face d'un puits, que le double témoignage de la tradition et de l'histoire assure être celui dont il est parlé dans la vie de sainte Geneviève, et où elle puisa l'eau qui guérit sa mère aveugle. Ce puits est doublement consacré par les larmes que sainte Geneviève répandit sur sa margelle, et par le signe de la croix qu'elle fit sur ses eaux[1].

Et voilà ce que viennent contempler les heureux du monde! Voilà ce qui confond leur vanité, à eux si peu connus et si tôt oubliés! Tout meurt, tout disparaît : richesse, gloire, bonheur, souffrance, misères; rien ne subsiste que la vraie gloire, née de la vertu.

Quant au pâturage du mont Valérien, où sainte Geneviève aimait à conduire ses brebis, il n'existe plus. C'est à grand'peine si l'on retrouve la fontaine changée de place; elle ne fait plus de miracles, on ne lui en demande pas. Mais ce lieu, consacré par la présence et le souvenir de la

1. Nous devons la conservation du berceau de sainte Geneviève à deux anciens curés de Nanterre, à M. l'abbé Court, qui en fit l'acquisition, et à M. l'abbé Caron, aujourd'hui vicaire général, qui, à la mort de son prédécesseur, empêcha ce lieu vénérable de devenir la propriété d'un industriel.

Digitized by Google



BERCEAU DE SAINTE GENEVIÈVE

Digitized by Google

Sainte, reste encore une protection pour Paris, même en dehors des canons qu'on y a placés.

Au temps de la dernière guerre, il courut le bruit, qui se répandit jusqu'en Allemagne, que ce mont serait le salut de Paris, qu'une nouvelle Jeanne d'Arc y venait... C'était une pure imagination, mais nous avons raconté ailleurs par quel hasard providentiel, au début de la révolution communale de 1871, les insurgés furent mis en déroute sur les glacis, alors qu'ils s'attendaient à voir les portes s'ouvrir toutes grandes devant eux; comment les premiers coups de canon tirés contre l'émeute déterminèrent l'armée à entrer résolument en lutte, et empêchèrent la Commune d'occuper le point stratégique le plus important pour elle, ce qui la réduisit à l'impuissance finale[1]. Or, les officiers, qui ont pris part à cette affaire, ont affirmé qu'il était prodigieux que le fort Sainte-Geneviève n'eût pas été envahi, et ce sont les soldats occupés à balayer la ville de Versailles qui furent rassemblés le matin même et envoyés là subitement, malgré les résistances prolongées et inexplicables de M. Thiers.

De même que l'humble berceau de sainte Geneviève, la montagne, qui possède ses restes vénérables, est encore visitée par d'innombrables pèlerins.

On y trouve deux châsses de la Sainte. A Sainte-Geneviève, on vénère les reliques qui ont été réunies par les soins de M^gr^ de Quélen. Mais la disposition de la châsse où le prélat posa le reliquaire, la forme de ce reliquaire lui-même ne permettaient pas aux fidèles d'entrevoir les ossements sacrés qu'il renfermait. Ils désiraient depuis longtemps qu'on exposât à leurs regards ce qui reste de la sainte dépouille de la vierge de Nanterre, et, leurs vœux ayant été présentés par M. l'abbé Bonnefoy, doyen de Sainte-Geneviève, au premier pasteur du diocèse, Son Éminence le cardinal Guibert permit de changer le reliquaire[2].

Les pèlerins, qui viennent à Sainte-Geneviève, terminent toujours leur pieuse visite, en allant à Saint-Étienne vénérer les reliques de la Sainte

1. *Histoire de la Commune de Paris.* Dentu, 1876.
2. Voir aux *Analecta* le compte rendu de la séance où ce changement a été opéré.

Digitized by Google



LA NEUVAINE DE SAINTE GENEVIÈVE

(Tableau de Viger).

Digitized by Google

qu'on y conserve, et son antique tombeau, centre de la dévotion et du culte si populaire de la Patronne de Paris.

La châsse qui est à Saint-Étienne-du-Mont renferme trois reliques de sainte Geneviève : un fragment d'ossement et une mèche de cheveux de la Sainte, venant de l'abbaye de Chelles; un ossement donné par le



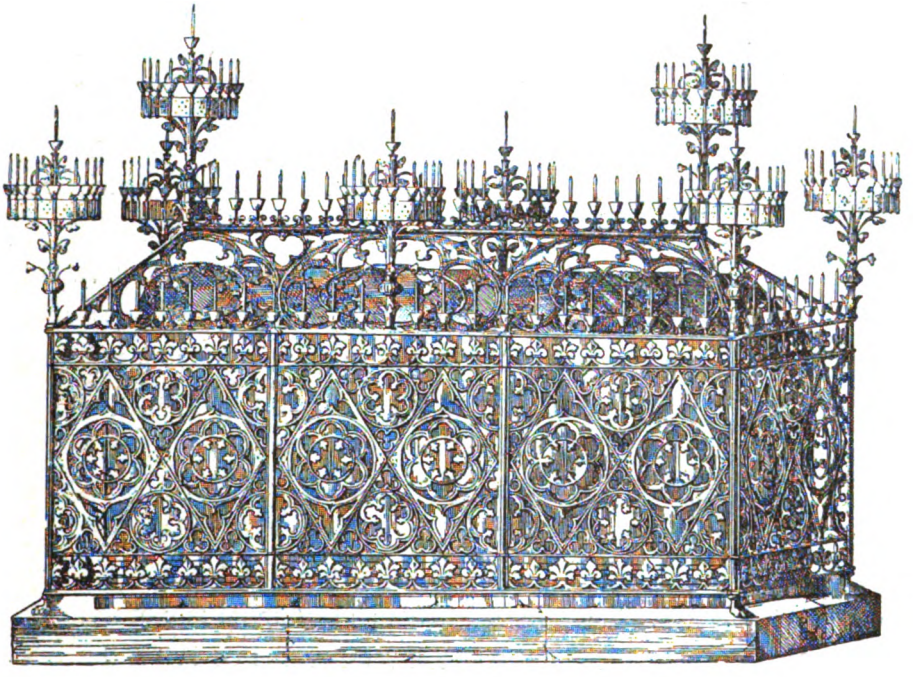
LES ABORDS DE SAINT-ÉTIENNE-DU-MONT
PENDANT LA NEUVAINE DE SAINTE GENEVIÈVE.

cardinal Caprara; une parcelle d'ossement enchâssée dans le piédestal d'une statuette d'argent et donnée par M. Mathieu, curé de la Madeleine à Paris, et plus tard cardinal. Cette châsse est placée dans la chapelle de Sainte-Geneviève de Saint-Étienne-du-Mont[1].

1. On conserve en divers lieux d'autres reliques de sainte Geneviève. Nous avons parlé de celle qui se trouve dans la paroisse de Diant, au diocèse de Meaux. On en possède une autre à la Ferté-sous-Jouarre. L'église de Bouvelu, au diocèse de Beauvais, en a obtenu une de Rome, en 1866.

Digitized by Google

C'est dans cette chapelle que M. de Voisins avait fait transporter, en 1803, le tombeau de la Sainte, mais il n'avait pas pu lui donner tout le lustre que demandait la présence d'un si vénérable cénotaphe. Cette œuvre était réservée à l'un de ses successeurs, M. de Borie, qui eut le bonheur de trouver pour le seconder un artiste d'une science consommée.



TOMBEAU DE SAINTE GENEVIÈVE

(Église Saint-Étienne-du-Mont, dessin du R. P. Martin, de la Compagnie de Jésus).

Le R. P. Martin, de la Compagnie de Jésus, a laissé à la chapelle de Sainte-Geneviève de Saint-Étienne les plus belles inspirations de son âme. Le tombeau est recouvert d'un manteau d'orfèvrerie, admirablement exécuté, et, par-dessus, d'un élégant ciborium où l'on voit, d'un côté : les vierges sages et folles de l'Évangile, et de l'autre : saint Siméon le Stylite, qui, du fond de la Thébaïde, se recommandait aux prières de notre Sainte. L'autel est du style du XIV^e^ siècle, comme tout le reste de la chapelle; on y voit les Saints, contemporains de sainte Geneviève, mêlés aux Patrons de la France. Des deux côtés du tabernacle, deux anges, peints par Imlé,

Digitized by Google

offrent à Notre-Seigneur Jésus-Christ la lampe de la virginité et l'encens de la prière. La statue de sainte Geneviève, au fond du rétable, a été copiée sur celle qu'on voit encore dans la sacristie du lycée Henri IV. A ses pieds, est une châsse d'un très fin travail, où sont renfermés trois reliquaires qui contiennent des reliques de la Sainte. Le pavé du sanctuaire, la grille qui le sépare du reste de la chapelle, tout révèle le grand artiste, sa science du moyen âge, l'achevé de son dessin, sa foi, son amour pour sainte Geneviève. Les vitraux racontent la vie de la Sainte. Dans la boiserie latérale, on voit un ange qui soutient l'écusson des Dames de l'institut de Sainte-Geneviève, et plus loin, dans deux vitrines, quelques-uns des plus précieux *ex-voto*, avec l'indication des actes principaux de la translation du tombeau[1].

On ne saurait exprimer le respect religieux, dont ce tombeau est l'objet de la part des pèlerins. On y brûle des cierges, on y apporte des *ex-voto* de tout genre, on y fait toucher du linge pour les malades, des chapelets, des médailles, toute sorte d'objets religieux. Les grâces, que sainte Geneviève obtient à ceux qui l'invoquent, entretiennent dans le peuple de Paris la foi en sa puissante intercession. Sainte Geneviève est demeurée la Patronne de Paris et de la France.

C'est surtout pendant la neuvaine qui suit la fête de sainte Geneviève (du 3 janvier, qui est l'ouverture, jusqu'au 11, jour de la clôture) que les foules affluent à Saint-Étienne-du-Mont. Cette fille de la vieille abbaye revêt alors ses habits de fête, les bannières au chiffre de la Sainte se marient aux merveilleuses et délicates dentelles de pierre, le tombeau disparaît sous les cierges ardents qui symbolisent la foi, et avec des nuages d'encens s'élève vers le ciel l'invocation sacrée : *Sancta Genovefa, ora pro nobis*. La châsse est exposée aux hommages du peuple, et, sous trois emblèmes divers, les statues de sainte Geneviève rappellent ses titres à notre amour et à notre confiance. Sainte Geneviève, la bergère, est portée en triomphe par les habitants, accourus des campagnes. La blanche statue qui s'élève au-dessus du maître-autel, un cierge allumé dans la main, dit la prière de Geneviève, incessante et toujours exaucée, tandis que, dans

1. *Guide du visiteur et du pèlerin à l'église de Saintt-Étienne-du-Mont*, pp. 23, 24, par M. l'abbé PERDRAU, curé de Saint-Étienne, l'ami de M. de Borie et son digne continuateur.

Digitized by Google

la chapelle même du Tombeau, la reproduction de la plus ancienne statue de la Sainte nous fait retrouver Geneviève gardienne de Paris, ferme appui de la Foi et notre chère espérance. Debout et calme, elle nous assure que dans la lutte entre le bien et le mal, figurée par l'ange et le démon, la victoire sera avec les Saints, avec les amis de Dieu.



Digitized by Google

Digitized by Google

ANALECTA HISTORICA

I

VIE DE SAINTE GENEVIÈVE
D'APRÈS LE TEXTE DES MANUSCRITS DE LA PREMIÈRE FAMILLE

Tertio nonas januarii.

Incipit vita sanctæ Genovefæ virginis

I. Beata Genovefa in Nemetodorense parrochia nata fuit, quæ septem fere millibus a Parisio urbe abest. Pater ejus Severus, mater vero Gerontia vocitata est. Sed primum ab ineunte ætate, ejus devotionem, tum demum gratiam Dei quæ in ipsa collata est, fidelibus censui innotescere.

II. Proficiscentibus itaque ad Britanniam sanctis ac venerabilibus viris Germano et Lupo Pontificibus, ad Pelagianam hæresim quæ in illis finibus imminebat, superandam (quæ hæresis, zizania super triticum seminans, asserebat natos ex duobus baptizatis sine baptismo posse salvari, cum omnino prædicatio divina tradat nullum posse habere vitam æternam, nisi renatus fuerit ex aqua et Spiritu Sancto) hanc hæresim et Scripturarum testimonio et virtutum miraculis triumphantes, ab eadem provincia pepulerunt.

III. Euntes, ut dixi, in Britanniam, ad prædictam parrochiam, manendi, vel maxime orandi gratia, se contulerunt. Quibus cum vulgi multitudo, haud procul ab Ecclesia benedictionem expetens, obviam venisset, et catervatim uterque sexus virorum ac mulierum et parvulorum occurreret, in medio occurrentium cœtu, eminus sanctus Germanus intuetur, in spiritu, sanctissimam fore Genovefam; quam illico ad se deduci præcepit. Cujus caput deosculans, sciscitatur a turba nomen puellæ, et cujus esset filia interrogat.

IV. Extimplo nomen Genovefæ a circumstante populo indicatum est, et pater vel mater acciti astiterunt. Ad quos ait sanctus Germanus : Hæc infans

Digitized by Google

vestra est filia? At illi : nostra, inquiunt. Quibus ait sanctus Germanus : Felices vos tam venerandæ sobolis genitores! In hujus nativitate magno gaudio et exultatione celebratum mysterium in cœlo noveritis ab angelis; erit enim hæc magna coram Domino, et multi, ejus vitam propositumque sanctum mirantes, declinabunt a malo, et, ab improba atque impudica vita conversi ad Dominum, remissionem peccatorum et præmia vitæ a Christo percepturi erunt.

V. Et paulo post ait Genovefæ : Filia mi Genovefa. At illa respondit : Audit famula tua, pater sancte; quæ jubes edicito. Cui sanctus Germanus dixit : Quæso ne vereris, mihi profiteri si vis in sanctimonio, consecrata Christo, immaculatum et intactum corpus quemadmodum sponsa ejus servare. Cui Genovefa respondit : Benedictus tu, mi pater, quia quæ desidero, dignatus es si velim sciscitari. Volo, inquit, sancte pater, et ora ut devotionem meam Dominus adimplere dignetur. Ait ei sanctus Germanus : Confide, filia, et viriliter age; et quod credis corde, et ore confiteris, operibus adimplere satage. Dabit enim Dominus virtutem et fortitudinem decori tuo.

VI. Pervenientes ergo ad Ecclesiam, cursum spiritalem, nonam atque duodecimam celebrantes, semper sanctus Germanus manum suam super caput ejus tenuit, et, cibo sumpto, ac hymno dicto, jussit Severum cum filia sua in suo se collocare receptaculo, eumque, primo diluculo, ante sui profectionem, ad se reverti præcepit.

VII. Quæ cum, lustrante jam solis lampade terras, ita, ut jusserat, a genitore suo fuisset adducta, nescio quid in ea deinceps cœleste sanctus Germanus conspicatus, ait ad eam : Ave, filia Genovefa, reminisceris quid de corporis tui integritate, hesterna die, mihi sis pollicita? Cui Genovefa respondit : Reminiscor quid tibi Deoque, pater sancte, promisi, quia castitatem mentis et corporis integerrimam, Deo me juvante, usque in finem servare desidero.

VIII. Cui sanctus Germanus nummum æreum, Dei nutu allatum, habentem signum crucis, a tellure colligens, pro magno munere dedit inquiens ad eam : Hunc transforatum pro memoria mei a collo suspensum semper habeto, nulliusque metalli, neque auri, neque argenti, seu quarumlibet margaritarum ornamento collum saltem digitosque tuos onerari patiaris. Nam si sæculi hujus vel exiguus decor tuam superaverit mentem, etiam æternis et cœlestibus ornamentis carebis. Et valedicens ei, atque obsecrans ut sui memor tantum crebro in Christo esset, et commendans eam genitori suo Severo, iter quod cœperant, auxiliante Domino perrexerunt.

IX. Factum est autem post dies aliquot, cum mater ejus die solemni ad ecclesiam pergeret, et Genovefam quam domi remanere præceperat, nequaquam posset abigere clamantem sibi cum lacrimis et dicentem : Ego fidem quam sancto Germano pollicita sum, sollicite servabo, et ecclesiæ limina frequentabo,

Digitized by Google

ut sponsa Christi esse merear, sicut ipse mihi beatissimus confessor repromisit; illico mater ejus felle commota, ut filiæ alapam dedit, statim oculorum percussa est cæcitate. Tribus namque mensibus minus a biennio, nutu divinæ majestatis, ad manifestandam gratiam Genovefæ, hanc perpessa est cæcitatem.

X. Tandem aliquando mater ejus recordata quale olim sanctus Germanus filiæ dederit testimonium, vocans eam ad se, ait ei : Obsecro te, filia mi, accipe hauritorium, et properans perge ad puteum, ut exhibeas mihi aquam. Cumque festinanter isset ad puteum, et super marginem putei fleret, eo quod mater ejus propter eam visu privata sit, impleto vasculo, aquam detulit matri. Mater vero ejus, elevans manus ad cœlum cum fide et veneratione, aquam a filia sua allatam, insuper, ipsa suspirante, ab ea crucis virtute signatam accepit. De qua fomentans sibi oculos, paululum videre cœpit. Cumque hoc bis terque fecisset, lumen amissum integre recepit.

XI. Contigit autem post hæc ut, cum duabus puellis multum se ætate præeuntibus, ad consecrandum Vilico episcopo traderetur. Quæ cum juxta ætatem annorum ad consecrandum offerrentur, ut comperit divinitus prædictus pontifex Genovefam virginibus, quæ illi præponebantur, meritis multum esse sublimiorem, ait : Illa quæ retro sequitur, anteponatur; quoniam hæc cœlitus jam est sanctificationem adepta. Sic itaque, benedictionem consecutæ, a præsentia episcopi recesserunt.

XII. Denique, parentibus beatæ Genovefæ defunctis, arcessita a sua matre spirituali, ad Parisium urbem commigravit. Et, ut virtus Domini in infirmitate etiam ipsius probaretur, et gratia Christi in ea collata plus luceret, tempore aliquo ita est corpus ejus obsessum paralysi, ut, laxatis artubus, nulla compago adhærere suo crederetur loco. De qua infirmitate nimium afflicta, triduo corpus ejus, velut exanime, solis paululum genis ejus rubentibus, custodiebatur. Quæ dum post modum sanitati pristinæ fuisset reddita, profitebatur ductam se esse in spiritu ab angelo in requiem justorum, et ibi se vidisse præparata diligentibus Deum præmia, quæ incredibilia apud infideles habebantur. Pluribus dehinc in sæculo viventibus secretas conscientias liquido declarabat.

XIII. Adveniente post hæc denuo sancto Germano Parisium, ac secunda vice in Britanniam proficiscente, universus populus egressus est a civitate obviam ei. At ille continuo sollicitus de Genovefa, quid ageret inquisivit. Sed vulgus, qui paratus est potius ad derogandum bonis quam ad imitandum, asserebat eam inferiorem quam opinabatur esse. Quorum iniquam vocem omnino despiciens sanctus pontifex, in civitatem ingressus, ad hospitium Genovefæ usque pervenit. Quam cum tanta humilitate salutavit, ut omnes mirarentur. Et, oratione facta, ostendit his, quibus despectui habebatur, in secreto cubiculi

Digitized by Google

ejus terram madidam, de suis lacrimis irrigatam. Et commendans eam populo, in viam quam cœperat, iter direxit.

XIV. Exeunte sono Attilam, Hunorum regem, Galliam sævissime vastaturum, terrore perculsi Parisiorum cives bona ac stipendia facultatum suarum in alias tutiores civitates deferre nitebantur. Quorum matronas convocans Genovefa, suadebat ut jejuniis et orationibus ac vigiliis insisterent; quatenus possent, sicut Judith et Hester, superventuram cladem evadere. Consentientes ergo Genovefæ, dies aliquot in baptisterio vigilias exercere, jejuniis et orationibus, sicut Genovefa suaserat, Deo vacaverunt. Viris quoque earum suadebat ne bona sua a Parisio auferrent; nam illas civitates quas tutiores esse credebant, gens irata vastaret, Parisium vero incontaminatam ab inimicis, Christo protegente, salvandam; qua de re insurrexerunt in eam cives Parisiorum, dicentes pseudo-prophetam suis temporibus apparuisse, eo quod prohiberentur ab ea, utpote a peritura Parisio civitate, in alias tutiores urbes bona sua transferre. Tractantibus ergo civibus ut Genovefam aut lapidibus obrutam, aut vasto gurgite mersam punirent, interea adveniente ab Autissiodorensi urbe archidiacono, qui olim audierat sanctum Germanum magnificum testimonium de Genovefa dedisse, invenit per loca cives conventicula facere, ac de interemptione Genovefæ concionari. Qui cum consilium eorum cognovisset, dixit ad eos : Nolite, o cives, tantum admittere facinus. Istam de cujus vos interitu tractatis, referente sancto Germano antistite nostro, audivimus ex utero matris suæ a Deo electam, et ecce eulogias a sancto Germano directas ei exhibeo.

XV. Comperientes ergo Parisiorum cives Genovefam, testimonio sancti Germani, Dei esse fidelissimam famulam, et videntes eulogias quas illi, deferente archidiacono, fuerant allatæ, metuentes Deum, et hæc quæ ab archidiacono dicebantur mirantes, dissipato pravo consilio, insidiandi finem fecerunt. Tunc impletum est dictum apostoli qui ait : « Non enim omnium est fides; fidelis autem Deus qui conservabit vos et custodiet a malo. » Summi antistites Martinus et Anianus, pro virtutum suarum admiratione, valde laudati sunt; eo quod unus eorum apud Vangionem civitatem, postera die inermis pugnæ offerendus, utriusque exercitus sævitia sedata, fœdus obtinuit; alter vero Aurelianorum urbem ab exercitu Hunorum circumseptam, juvantibus se Egetio patritio cum Gothis, meritis orationum suarum ne periret promeruit. Porro Genovefam nonne dignum est honorari, quæ itidem orationibus suis prædictum exercitum, ne Parisium circumdaret, procul abegit?

XVI. A quinto decimo namque usque ad quinquagesimum ætatis suæ annum, a die dominico usque ad quintam feriam, et a quinta feria usque ad diem dominicum, jejunium numquam dissolvit. Nam illis solummodo duobus sacris in hebdomada diebus, (id est : Dominica et quinta feria), aliquantulum

Digitized by Google

cibi sumens, reliquis totius hebdomadæ diebus in abstinentia perdurabat. Esca vero, si quando edebat, erat illi panis hordeaceus, et faba quam post duas aut tres hebdomadas in olla coctam recommiscens edebat. Vinum autem, vel quicquid inebriare potest, in omni vita sua non bibit. Post quinquagesimum autem annum ætatis suæ, suadentibus episcopis quibus contradicere sacrilegium fore suspicabatur, metuensque illud Domini dictum quo ait : Qui vos audit me audit, et qui vos spernit me spernit, piscem et lac cum pane hordeaceo edere cœpit.

XVII. Quotiens cœlum conspexit, totiens lacrimata est. Et cum esset mundo corde, Deum mente semper studebat aspicere, ut, post, eum palam cum angelis valeat semper videre; sicut ipse Dominus ait : Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt. Duodecim enim virgines spiritales, quas Hermas, qui et Pastor nuncupatus est, in libro suo descripsit, ei individuæ comites extitere, quæ ita nominantur : Fides, Abstinentia, Patientia, Magnanimitas, Simplicitas, Innocentia, Concordia, Caritas, Disciplina, Castitas, Veritas et Prudentia. Hæ fuere individuæ et indissociabiles Genovefæ comites.

XVIII. Quanta vero veneratione et amore dilexit Catholacensem vicum, in quo sanctus Dionysius cum sociis suis Rustico et Eleutherio passus est, nequaquam silendum esse arbitror.

XIX. Nam fervens devotio erat ipsi beatissimæ Genovefæ ut in honorem sancti Dionysii, episcopi et martyris, basilicam construeret; sed facultas deerat. Cui cum solito, quadam die, presbyteri civitatis occurrissent, ait ad eos: Venerabiles in Christo sancti patres et seniores, obsecro vos ut faciatis in unum collationem, et ædificetur in sancti Dionysii honorem basilica. Nam terribilem esse et metuendum locum ejus nemini ambigendum est.

XX. At illi responderunt : Forsitan deerunt parvitati nostræ vires ædificandi. Nam coquendæ calcis copia deest. Quibus Genovefa, Spiritu sancto repleta, claro vultu, mente præclariori vaticinans, manifestum dedit eloquium dixitque ad eos : Egrediatur, quæso, Sanctitas vestra, et deambulate per pontem civitatis, et quæ audieritis renuntiate mihi. Qui cum egressi essent, stabant præstolantes si quid congruum sacræ virginis voluntati audirent. Et ecce duo custodes porcorum, non longe ab eis stantes, cum inter se ad invicem sermocinarentur, ait unus ad alterum : Dum suis vestigium ob partum vagantis legerem, inveni furnum calcis miræ magnitudinis. Cui alter pastor e contrario respondit : Item et ego inveni in silva arborem radicitus a vento evulsam, et sub radicibus ejus similiter furnum calcis de quo necquicquam credo aliquando esse sublatum. Hæc audientes presbyteri, porrectis ad æthera vultibus, oculisque in cœlum præ gaudio fixis, Deum benedixerunt, qui tantam gratiam famulæ suæ Genovefæ dignatus est conferre. Comperientes ergo loca in quibus

Digitized by Google

siti erant furni calcis de quibus custodes porcorum concionabantur, regressi presbyteri quæ a pastoribus didicerant renuntiaverunt. At illa extemplo præ gaudio sinum lacrimis implevit; egressisque presbyteris de domo sua, poplitibus inclinatis, genibusque in terra fixis, noctem totam in oratione et lacrimis consummavit, obsecrans sibi a Domino auxilium conferri; quemadmodum posset in honorem summi antistitis ac martyris sancti Dionysii basilicam construere. Quæ luce prima, vigiliis confecta, ad Genesium presbyterum properans direxit, imploravitque eum quatenus basilicam in suprascripti martyris honore construerent; cui et de calcibus quas Deus providerat indicavit. Etenim Genesius presbyter, ubi de calcibus audivit, metu superatus, Genovefam pronus in terra adoravit; ac repromisit in dies noctesque se obnixe quæ jusserat impleturum. Universis denique civibus, Genovefa implorante, auxilium ferentibus, in honorem sæpedicti martyris Dionysii, ad fastigium usque basilica constructa est.

XXI. Operæ pretium etiam illud indicare æstimo quid miraculi tunc per eam Dominus fecit, cum, collectis carpentariis qui ad crebro dictum ædificium quæ de lignis opus erant in saltu alii inciderent ac dolarent, alii in plaustra conveherent, contigit ut potus deficeret, et Genovefæ erat incognitum quod potus deesset. Tunc cœpit Genesius presbyter suadere Genovefæ ut opifices cohortaretur, quousque ille ad civitatem pergeret, potumque velociter exhiberet. His auditis, Genovefa vas in quo potus ante delatus fuerat, deferri sibi jubet, quod cuppam nuncupant. Quo sibi allato, jubet a se omnes seorsum secedere; et illa, genibus in terra positis, lacrimas fundens, ubi sensit se obtinuisse quod precabatur, surgens, oratione completa, signum crucis super vas poculi fecit. Mirabile dictu! Statim cuppa usque ad summum poculo impleta est; et ex eo, qui ad operandum acciti fuerant, quam diu omne opus basilicæ consummatumest, uberrime potantes, maximas Deo gratias retulerunt.

XXII. Fuit illi devotio ut omnem noctem sabbati, quæ lucescit in prima sabbati, juxta traditionem Domini, quemadmodum servus præstolans dominum suum quando redeat de nuptiis, totam pervigilem duceret. Vice quadam, post intempestam noctem, jam proximum diem dominicum gallorum plausu vel cantu indicante, egreditur de receptaculo suo, ut ad basilicam sancti Dionysii pergeret. Et contigit ut cereus, qui ante eam deferebatur, extingueretur, turbatæque sunt virgines quæ cum ea erant, ab horrore tetræ noctis, et a nimio cœno, vel imbre qui nimius nubibus defluebat. Illico Genovefa cereum extinctum sibi dari jubet. Quem cum manu cepisset, statim reaccensus est. Cumque in manu gestans pervenit usque ad basilicam, et ibi ante eam lucens cereus ipse igne consumptus est. Similiter, eodem tempore, ingressa in ecclesiam, cum diutissime, solo recubans, oratione completa, a pavimento sur-

Digitized by Google

rexisset, cereus necdum ab igne contactus, divino nutu succensus, in manu ejus illuminatus est. Item in cellula sua aiunt cereum in manu ejus sine succensione ignis illuminatum; de quo etiam cereo plures infirmi, fide instigante, aliquid cum reverentia auferentes, pristinam receperunt sanitatem.

XXIII. Quædam femina furtim abstulit ejus calceamenta. Quæ ut ad domum suam pervenit, continuo oculorum lumen amisit. Ergo ut cognovit furuncula cœlitus in se ulcisci injuriam beatæ virginis, alterius ad eam ducatu, reportans calceamenta, ruensque ad pedes ejus, ignosci sibi pariter et lumen amissum reddi precabatur. Genovefa vero, ut erat benignissima, manu eam ab humo subridens levavit, et signans oculos ejus pristinum lumen restituit.

XXIV. In Lugdunensi oppido quid miraculi per eam Dominus fecit edicere series lectionis expostulat. Adveniente siquidem Genovefa, haud procul ab ipso oppido, maxima pars populi in occursum ejus venit, inter quos et parentes cujusdam puellæ, quæ novem annis ita erat paralysis ægritudine afflicta, ut nulla valeret se movere compage membrorum. Supplicantibus ergo parentibus puellæ, vel senioribus populi, ad domum puellæ pervenit. Oratione facta, contrectansque dissolutos artus, propriis manibus eam se vestire vel calceare præcepit. Et ita a lecto surgens, ad ecclesiam cum populo incolumis perrexit. Quod miraculum populi videntes benedixerunt Dominum Jesum Christum, qui tantam gratiam præstare dignatur diligentibus se. Et remeantem Genovefam ab ipso oppido psallentes et exultantes populi deduxerunt.

XXV. Cum esset insignis Childericus rex Francorum, venerationem qua eam dilexit effari nequeo. Adeo ut vice quadam, ne vinctos quos interimere idem rex cogitabat, Genovefa abriperet, ingrediens urbem Parisiorum, portam firmari præcepit. At ubi ad sanctam Genovefam, per fidos internuntios, regis deliberatio pervenit, confestim, ad liberandas animas, properans direxit. Non minimum populi admirantis fuit spectaculum, quemadmodum porta civitatis, inter manus ejus, sine clave reserata est. Sicque, regem consecuta, ne vinctorum capita amputarentur obtinuit.

XXVI. Fuit quidam sanctus, in partibus Orientis, valde contemptor sæculi, nomine Simeon, in Syria Ciliciæ, eminus ab Antiochia, manens in columna annis fere quadraginta; quem aiunt negotiatores illuc euntes et redeuntes sedule de Genovefa interrogasse; quam etiam veneratione profusa salutasse, et ut ejus, in orationibus suis, memor esset, obnixe poposcisse ferunt.

XXVII. Puella quædam, jam nubilis et jam desponsata, nomine Cilinia, ut comperit gratiam Christi Genovefæ collatam, petiit sibi ab ipsa vestem mutari. Quod cum adolescens, cui fuerat promissa, audisset, protinus, indignatione repletus, Meldis urbem, ubi Cilinia cum Genovefa morabatur, per-

Digitized by Google

venit. Mox Genovefa cum Cilinia, ubi advenisse adolescentem comperti, summa cum festinatione ad ecclesiam confugit. Magni miraculi res fuit quemadmodum, eis fugientibus ad ecclesiam, baptisterium, quod interius erat, sponte se reseravit. Sic itaque prædicta puella, ab hujus mundi contagionibus liberata, usque ad consummationem, in abstinentia et castitate perseveravit.

XXVIII. Per idem tempus eadem dicta Cilinia obtulit Genovefæ puellam de ministerio suo, cui biennio fere ægrotanti etiam pedum fuerat usus ablatus. Quam ut manibus Genovefa contrectavit, confestim sanitatem consecuta est.

XXIX. Factum est ut in Parisio, propria urbe, offerrentur ei, inter viros ac mulieres, duodecim animæ, quæ a dæmonibus gravissime vexabantur. Illico Genovefa, Christum sibi in auxilium invocans, ad orationem recurrit. Continuoque inergumini suspenduntur in aera, ita ut nec manus eorum cameram, nec pedes terram tangerent. Quæ, cum ab oratione surrexisset, jussit eos ad sancti Dionysii basilicam pergere. E contra inergumini clamabant nequaquam sibi gradiendi facultatem concedi, nisi ab ea dissolverentur. Et ita a Genovefa signati, vinctis post tergum manibus, ac silentes, ad basilicam prædicti martyris perrexerunt. Illaque, post duas fere horas, eos subsecuta, ad crebro dictam basilicam pervenit. Quæ cum orare, ut moris sibi erat, adhærens pavimento, cum fletu cœpisset, vociferabantur inergumini, cum ingenti clamore, prope jam esse eos quos advenire sibi in solatium Genovefa precabatur. Forsitan, ut opinor, angeli aut martyres, vel sancti quique, eidem in auxilium conveniebant, vel ipse Dominus Jesus, qui prope est omnibus invocantibus se in veritate, præsens aderat, quique voluntatem timentium se facit, et deprecationes justorum exaudit, ut salventur ab eo. Et exurgens Genovefa ab oratione, et signans unumquemque eorum singillatim, omnes continuo obsessi a spiritibus immundis curati sunt. Moxque omnium adstantium nares fetor gravissimus perculit, videlicet ut cuncti crederent animas a vexatione dæmonum emundatas; et magnificavit omnis cœtus Dominum in tali signo.

XXX. Adveniens quædam puella a Bituricense urbe Parisium, quæ post consecrationem suam corpus suum violaverat, sed ab hominibus immaculata credebatur, interrogatur a Genovefa utrum sanctimonialis an vidua esset. At illa respondit se, in sanctimonio consecratam, intacto corpore, dignum Christo præbere famulatum. E contrario Genovefa locum ac tempus, vel hominem eumdem qui corpus ejus violaverat, exposuit. At illa, quæ incassum se Christi sponsam profitebatur, conscientia convicta, protinus ad pedes Genovefæ corruit. Multa de hujus modi hominibus narrare possem, sed, propter longam narrationem, silentio prætermisi.

XXXI. Post non longi temporis spatium, erat mulier cum ea quæ ab ipsa fuerat a vexatione diaboli emundata, cui filius annorum fuerat quatuor, qui

Digitized by Google

casu cecidit in puteum, et post tres fere horas demersus jacuit. Exinde sublatus a matre sua, cum fletu et gemitu, ante pedes Genovefæ, vultu contrito, defunctus expositus est. Quem ut accepit Genovefa, et pallio suo cooperuit, prostrata in orationem, tunc flere cessavit, cum puerulum mortuum mors dimisit. Erant eodem tempore dies quadragesimæ, et infans ipse, jam catecumenus factus, fide imbuebatur catholica. Quinimo, in Paschæ vigilia baptizatus, Cellomeris nuncupatus est, eo quod in cella sæpe dictæ Genovefæ, vitam, quam amiserat, recepisset.

XXXII. In Meldorum urbe, occurrit ei homo cubito tenus cum brachio manum aridam habens, obsecrans sanitatem per eam sibi restitui. Apprehensam igitur manum illius aridam, ac compagem digitorum, brachiumque contractum vexillo crucis muniens, in semihora, manus ejus restituta est.

XXXIII. A die sancto Epiphaniæ, usque natalem calicis diem, qui est Domini cœnæ, erat mos beatæ Genovefæ ut sola in cella sua reclusa maneret, quatinus liberius soli Deo, orationibus et vigiliis, deserviret.

XXXIV. Quadam die advenit quædam femina, curiositate potius quam fide permota, quidnam ageret sancta virgo in sua cella, clam cognoscere volens. Quæ ut ad fores ejus pervenit, mox oculorum lumine caruit. Nescio quid procul dubio dolose cogitantem eam ultio divina damnavit. Cujus oculos, consummatione quadragesimæ, procedens Genovefa e cella sua, oratione et signo crucis illuminavit.

XXXV. Tempore igitur quo obsidionem Parisius quinos per annos, ut aiunt, perpessa est a Francis, pagus ejusdem urbis ita inedia afflictus est, ut non nulli fame periisse dicantur. Factum est autem ut Genovefa in Arciacense oppidum, navali evectione, ad comparandam annonam, proficisceretur. Quæ cum pervenisset ad locum, in amne Sequanæ, ubi erat arbor quæ naves mergebat, paululum Genovefa navigantes ad ripam appropinquare præcepit, et, oratione facta, arborem incidi jussit. Quam cum ictibus securium navales ejusdem socii cœpissent incidere, ultro, orante Genovefa, radicitus avulsa est. Protinus, ut ferunt, duo monstra, teterrimi coloris, de eodem loco egressa sunt; de quorum fetore, per duas fere horas, navigantes illi fetidissimo non modice flatu gravati sunt. Nullusque deinceps in eodem loco naufragium passus est.

XXXVI. Deinde cum Arciacum oppidum fuisset ingressa, occurrit ei quidam tribunus, nomine Pascivus; ac deprecabatur eam, ut uxorem suam, longo jam tempore paralysis languore depressam, sua visitatione salvaret. Obsecrante ergo tribuno, vel senioribus loci illius, in domum ejusdem ingressa, ad lectum ægrotantis feminæ accessit. Statimque, ut sibi semper moris erat, in orationem se dedit, completaque oratione, sanitati redditam mulierem signaculo

Digitized by Google

crucis de lectulo consurgere jussit. Confestimque mulier, quæ, ut asserebant, annis fere quatuor, nequaquam vehi propriis viribus aut gressibus quiverat, jubente beata Genovefa, illico de lecto surrexit incolumis. Pro cujus, in commune, miraculo, omnes mirabilem laudaverunt Deum in sanctis suis.

XXXVII. Cumque ad civitatem Trecassium pervenisset, occurrit ei multitudo populi offerentis infirmos. Quos illa signans et benedicens, incolumes reddebat.

XXXVIII. Tunc oblatus est ei, in eadem urbe, homo quem, dominico die operantem, ultio divina excæcaverat, necnon et puella, annorum fere duodecim, similiter cæca. Quorum illa oculos, facto signo crucis, invocata individua Trinitate, illuminavit.

XXXIX. Quidam subdiaconus, ut vidit tanta mirabilia per eam fieri, obtulit ei filium suum, quem bis quinis mensibus febrium frigora vehementer afflixerant. Mox Genovefa aquam sibi exhiberi jussit; quam ut accepit, invocato nomine Domini, et vexillo crucis signatam, infirmo potandam dedit. Tunc, propitiato Domino Jesu Christo, confestim sanus factus est.

XL. Plures, ea tempestate, fide repleti, auferentes fimbrias vestimenti ejus, a diversis infirmitatibus sunt sanati. Plerique obsessi dæmonibus, per eam mundati sunt.

XLI. Regrediens vero ab Arciaco, ubi dies aliquot commorata est, et inde rediens ad suam civitatem, uxor tribuni, quæ per eam fuerat sanitatem consecuta, quousque navim ascenderet, eam prosecuta est. Navali igitur vectione remeantibus, contigit ut naves eorum, vento flante, ita inter scopulos vel arbores periclitarentur, ut in latere versæ, etiam aqua implerentur.

XLII. Illico Genovefa, ad cœlum manibus expansis, auxilium a Christo postulavit; confestimque naves in suo cursu directæ sunt. Sicque per eam, Deus ac Dominus noster undecim naves oneriferas frugum salvavit. Hæc ut vidit Bessus presbyter, cujus præ timore calor ossa reliquerat, lætitia repletus, voce clara præcinebat dicens : *Adjutor et protector factus est nobis Dominus in salutem.* Pariterque omnes cum eo, in cœlum clamore sublato, canticum Exodi in modum celeumæ concinentes, magnificaverunt Deum per quem sunt, famula ejus Genovefa deprecante, salvati.

XLIII. Regressa itaque Parisium urbem, unicuique, prout potuit, annonam largita est. Nonnullis etiam, quibus virtus præ inopia deerat, panes integros prærogabat; adeo ut sæpe puellæ, quæ in ejus obsequio erant, recurrentes ad clibanum, partem de pane quem in eo posuerant non reperirent; pars enim maxima ab ea clam pauperibus fuerat erogata. Quod tunc demum, a quo esset panis de clibano sublatus, reperiebatur, cum panes calidos per civitatem post paululum cernerent egenos deferentes, et nomen Genovefæ benedicentes ac

Digitized by Google

magnificantes audirent. Erat namque illi spes non de his quæ videntur, sed quæ non videntur.

XLIV. Defensor quidam, ex Meldorum urbe, nomine Frunimius, annis quatuor clausos habens aurium meatus, Parisius Genovefam expetiit. Cujus cum aures manu contrectans signasset, continuo, auditu recepto, benedixit Domino Jesu Christo.

XLV. In Aurelianensi urbe, quid miraculi per eam gestum sit, ordo lectionis narrare exposcit[1]. *Cujus cum Fraternæ, matrifamilias, quæ super filiam suam Claudiam in transitu positam deflebat, adventus delatus fuisset, pro filia rogatura, continuo ad Genovefam properans direxit. Quam cum in basilica sancti Aniani antistitis orantem reperisset, cadens ad pedes ejus, ejulans, hoc tantum deprecata fertur : Redde mihi, domina Genovefa, filiam meam. Genovefa, ut vidit fidem ejus, respondisse dicitur : Desine ab injuria mea ac molestia. Filiæ tuæ redintegrata est incolumitas. Post hoc responsum, Fraterna lœta surrexit, una cum Genovefa, rediit ad tabernaculum suum. Mirabili Dei potentia, Claudiam ex faucibus inferi revocatam ita extemplo sanavit, ut sospes Genovefæ, in auditorio domus, occurreret. Et magnificavit universa turba Dominum pro repentina incolumitate, meritis Genovefæ, Claudiæ reddita.*

XLVI. Nam, cum in eadem urbe, quidam pro famulo culpabili supplicaret, et ille, superbia et pertinacia obduratus, nequaquam famulo ignosceret, his cum verbis alloquitur beata virgo : Si tu me supplicantem despectui habes, non me despicit Dominus Jesus Christus, qui clemens et pius est ad ignoscendum. At ubi in domum suam homo ille rediit, mox ita febre accensus est, ut tota nocte, æstuans et anhelans, requiescere nequiverit. Quin etiam, in crastino, primo diluculo, ad pedes Genovefæ provolutus, veniam quam famulo pridie non dedit, sibi dari precabatur. Sancta vero Genovefa signans eum, omnis amaritudo febris et ægritudo discessit. Et ita sanum mente ac corpore dominum et servum reddidit excusatum.

XLVII. Et inde navigio Turonis profecta, multa discrimina Ligeris fluvii perpessa est. Sunt vero ab Aurelianorum urbe usque Turonarum civitatem quasi stadia sexcenta.

XLVIII. Et cum ad portam Turonicæ urbis venisset, occurrit ei, de basilica sancti Martini, energumenorum multitudo clamantes, nequissimi spiritus, se a sancto Martino vel Genovefa flammis exuri. Quin et pericula quæ in Ligere

1. Le récit du fait dont il est ici question manque absolument dans les manuscrits de 1re et de 4e classe. Il y a évidemment une omission, provenant sans doute d'une erreur de copiste. Le commencement du paragraphe suivant en est une preuve. Les mots : *Nam cum in eadem urbe* supposent la narration d'un autre fait qui aurait eu lieu dans la ville d'Orléans. Nous le rapportons d'après les manuscrits de 2e classe.

Digitized by Google

fluvio perpessa fuerat, se immisisse fatebantur. Interea Genovefa, basilicam sancti Martini ingressa, plures ab obsessis dæmonibus, signo crucis et oratione, purgavit. Verum illi a quibus, divina virtute, nequam spiritus pellebantur, fatebantur, in hora exitus sui, quod digiti manuum beatæ Genovefæ singulatim, velut cerei, divinitus cœlesti igne flagrarent; et ab his se incendi debacchando clamabant.

XLIX. Tunc adierunt eam tres viri, quorum conjuges in domibus eorum clam a dæmonibus vexabantur, obsecrantes ut, visitatione sua, eas a nequissimis spiritibus emundaret. At illa, ut erat benignissima, secuta est eos; et ingressa uniuscujusque domum, matronas eorum oratione et benedicti olei unctione, a vexatione dæmonum, Christo favente, purgavit.

L. Post perendie, cum sancti Martini interesset vigiliis, in angulo basilicæ orans ac benedicens ac laudans Deum, et in media, incognita, staret caterva, unus ex psallentibus, arreptus a diabolo, et lanians proprios artus, quos, mente captus, a se alienos esse credebat, ab absida usque ad Genovefam properavit. Cumque Genovefa spiritum immundum juberet exire, et spiritus nequam per oculum se progredi minitaretur, imperante Genovefa, fœda relinquens vestigia fluxu ventris egestus est. Nec mora; dicto citius ejecto dæmone, persona mundata est.

LI. Per idem tempus, stans in aditu domus suæ, vidit quamdam puellam prætereuntem, ampullam in manu gestantem, quam cum ad se vocasset, interrogat quid ferret. At illa inquit : Ampullam ad liquamen, quod mihi nuper a negotiatoribus venumdatum est. Porro Genovefa, conspicata generis humani hostem in ampullæ ore residere, comminans insufflavit in eam. Statimque pars de ore ipsius ampullæ fracta cecidit. Tunc demum, signata ampulla, abire puellam jussit. Hæc videntes multi mirati sunt, quod nequaquam se eidem diabolus occultare valuerit.

LII. Puerulus quidam, nomine Maroveus, oblatus est Genovefæ a parentibus suis, cæcus, surdus, mutus et claudus. Quem oleo benedicto delibutum signaculo etiam crucis communivit. Sicque roboratis cruribus, gressum direxit incolumis, ac recepta visione, integre auditum et eloquium adeptus est.

LIII. Item in territorio Meldensium urbis congregatis messoribus, cum propriam messem meteret sæpe dicta jam virgo, valde turbati sunt messores, propter imbrem repentinum, qui cum turbine imminebat. Confestimque Genovefa ingressa tentorium, solito more, solo adhærens, cum fletu orare cœpit. Tunc admirabilem cunctis intuentibus Christus ostendit virtutem. Nam cum in circuitu, omnium segetes pluvia rigaret, nec messores, nec messem Genovefæ saltim ullus guttarum humor illapsus contigit.

Digitized by Google

LIV. Factum est deinceps, cum, per amnem Sequanæ, navali deveheretur itinere, ut solitum est fieri, insperate cœli mutata serenitate, hinc orta tempestate navicula ejus, vento collisa, pene fluctibus operiebatur. Protinus Genovefa, aspiciens in cœlum, manibus expansis, auxilium a Domino precabatur. Talis continuo facta est tranquillitas, ut sine dubio Christus affuisse, et ventis ac fluvio imperasse, crederetur.

LV. Ægros vero jugiter oleo sacro delibutos sospites reddebat. Factum est ut quemdam a dæmonio vexatum vellet oleo perungere. Cui cum, secundum preceptionem sui, ampulla, quæ oleum benedictum habuerat, sed jam vacua fuisset allata, vehementissime sancta Dei famula Genovefa turbata quidnam faceret hæsitabat; nam pontifex, qui oleum ei benediceret, aberat. Interea, solo recubans, auxilium sibi affore de cœlo, ad absolvendum infirmum, sacris precibus implorabat. Mox, ut ab oratione surrexit, ampulla in manibus ejus oleo repleta est. Et ita demum geminæ in una hora virtutes, Christo operante, per eam apparuerunt; ut et ampulla, quæ oleum non habebat, inter manus ejus vacua, repleretur, et ab ipso oleo inergumenus delibutus, a vexatione dæmonum incolumis redderetur. Post ter senos namque ob obitu ejus annos, quo ad describendam ejus vitam animum apposui, cum ipsa ampulla oleum, quod in oratione creverat, vidi.

LVI. Verumtamen de excessu vitæ ejus et honore funeris, brevitatem secutus, silere studui. Quæ transiit in senectute bona, plena virtutibus, ampliusque quam decies octonos annos manens in corpore, vixit in sæculo, peregrinata a Domino; humataque est in pace tertio nonas januarii.

LVII. Quidam puer, nomine Prudens, qualiter remedium ac medelam ad ejus sepulchrum adeptus sit, non absurdum fidelibus innotescere, pro reverentia loci ipsius existimo. Quem cum ab infirmitate calculi nimium afflictum parentes sui vivere desperarent, et ad tumulum sanctæ virginis Genovefæ, cum fletu et gemitu, medelam ejus ægritudinis implorassent, ipsa die, lapis ab eadem infirmitate generatus ab eodem egressus est. Ulteriusque eum prædicta infirmitas non vexavit.

LVIII. Cuidam Gotho die dominico operanti manus utræque contraxerant. Hic cum, ad sepulchrum Genovefæ, sanitatem sibi reddi, nocte tota, implorasset, in crastinum, recepta manuum sanitate, incolumis abscessit.

LIX. Nam et gloriosæ memoriæ Clodoveus rex, bellorum jure tremendus, crebro, pro dilectione sanctæ virginis, in ergastulum retrusis indulgentiam tribuit, et pro criminum animadversione, sæpe etiam culpabiles immunes a suppliciis, Genovefa supplicante, dimisit. Quinetiam, honoris ejus gratia, basilicam ædificare cœperat. Quæ post discessum ejus, studio præcellentissimæ Crothechildis reginæ, celsum extulit ædificata fastigium. Cui est porticus applicata

Digitized by Google

triplex : necnon et patriarcharum, et prophetarum, et martyrum, atque confessorum veram vetusti temporis fidem, quæ sunt tradita historiarum libris, pictura refert.

LX. Atque ideo universi qui Patrem et Filium et Spiritum sanctum, secundum substantiam Deitatis unum, et Unitatem in Trinitate confitemur, incessanter obsecremus fidelissimam Dei famulam Genovefam, ut supplicet propræteritis malis nostris veniam; quatinus reconciliati, magnificemus Dominum nostrum Jesum Christum, cui est cum Deo Patre et Spiritu Sancto, una et sempiterna Deitas, per infinita sæcula sæculorum. Amen.

Explicit Vita Sanctæ Genovefæ Virginis.

II

EXTRAITS DU POÈME SUR LA VIE DE SAINT GERMAIN D'AUXERRE PAR LE MOINE HÉRIC (IX^e^ SIÈCLE)

In Parisiacas itiner convertitur oras;
Metodorus fessis tribuit compendia noctis.
Turba loci complexa diem, testata probatos
Adventare viros; rapto fert agnime agressum,
Obviaque exceptis impertit debita Sanctis.
Funditur in cunctam præsens benedictio plebem;
Inde rudes animos monitis cœlestibus aptans,
Spargere nectareas arvis arentibus undas
Germanus sacer aggreditur, plenoque fluentem
Vultibus immotis attentant fonte sopniam.
Eminus in medio divam constare puellam
Porrecto præsul cernit super agmina vultu,
Ac velut æthereum quid commentatur in illa.
Comminus admotam præblando famine mulcet;
Sic cui venales fundit licitatio gemmas.
Dum cunctis inhiat, pretiosam conspicit unam,
Hanc rapit, hanc multis optat sibi stare talentis,
Semotisque aliis, gremio dat ferre tenaci.
Immensum stupuere viri. Caput ille paventis

Digitized by Google

Ore fovens sacro, quibus orta parentibus esset,
Quodve sibi nomen fatu perquirit amico.
Virginis in medium monstrantur adesse parentes,
Rite quod et patrio nomen Genovefa tulisset.
Mox sacer implevit divini pectora vatis
Spiritus, et rutilo sic intonat ore sacerdos :
O lepidum certe caput! o præcordia digna!
O semper meritos tali de prole parentes!
Cujus in exortu superos ingentia cives
Gaudia perflarunt; vero si credere curæ est,
Intima secretis hæc quondam admota supernis
Constabit perchara Deo, persplendida mundo,
Atque ipsis imitanda viris. Sic fatus, et ultro
Complectans pueram : Fare, o sanctissima, dixit,
Neu percunctanti malis subducere patri
An delecteris magni cognomine Sponsi,
Cujus in amplexu, nisi non fiet integra, transit.
Illa rapit verbum, plenoque audentior ore :
Hujus amore feror dudum quam fervida, dixit;
Amplector titulum cognatæ virginitatis,
Innuba sidereo possim quo nubere Sponso :
Id si dignaris, per te roborier opto,
Et manibus submitto caput : fer vota precanti.
Præsul ovat spolio, castisque amplexibus urgens,
Magnanimum præstare jubet. Mox limina lætus
Ecclesiæ penetrat, fixaque in vertice dextra,
Solemnes ex more preces et vota peregit,
Confectis rebus relevant mortalia victu.
Tum fido pignus deponens jure parenti,
Ad lucem remeare jubet. Sic denique factum.
Num memor hesterni persistis, filia, voti?
Præsul ait. Certe memorem se virgo fatetur;
Ejus at obtentu nimium foret indiga cujus
Conservaturam pactis sponsalia tædis.
Successit res mira loco : favisse videres
Amborum votis collato munere Christum :
Prona solo præsul mox pendula lumina fixit;
Æreus emicuit supremo in pulvere nummus,
Insculptus cruce. Sublatum tellure sacerdos

Digitized by Google

Munus adoptivæ collo devovit alumnæ;
Hoc, dicens, dotis nostræ gestatum habeto,
Hoc discedentem ante oculos persæpe vocato;
Cætera mundano pompam referentia cultu
A collo digitisque tuis arcere memento;
Extera carnalem subigant insignia sponsam;
Nupta Deo gemmis animum compone pudicis.
Nunc longum, pretiosa, vale. Genitoribus illam
Servandam post hæc fidis commisit. At ipse
Continuavit iter noto moderamine cœptum.

. . . . . .

Tuque iterum, celebris, priscum, Lutetia nomen
Carmine conde meo; mihi certe mentio constat,
Semper grata tui, quod te nunc ossibus ornat
Sponsa mei Domini, quondam celeberrima signis.
Huc tunc ingressus præsul Germanus, amore
Excipitur miro. Pronam benedictio plebem
Confovet : ingenti persultant omnia plausu.
Depositi memor ille sui, quinam Genovefam
Casus agat, studio mox percunctatur amico.
Cœlitus attigerant animum discrimina, credo,
Plurima, quæ tempus fuerat perpessa per illud,
Ut solet obloquiis pietas succombere duris.
Parque fuit nigræ virus deprehendere mentis
Cum concepta semel furialis semina flammæ,
Nec, sancto præsente viro, plebs livida pressit;
Cui tamen illa suo melius quam nota parenti est?
Exin Virgineæ secedit in abdita cellæ,
Conseptus populo; prodit mox obvia virgo,
Quam pater ingenti magnus pietate salutat,
Numinis ut templum veneratum jure putares.
Hinc spectans plebem, dextraque silentia mandans,
Virginis auspiciis repetit præconia primis,
Ut sacrum Christo felix infantia corpus
Aptarit, nullo temerandum in sæcula pacto;
Se quoque virginei semper mansisse pudoris
Abjuncto quamquam secretum corpore testem.
Utque, ait, indubias statuat sententia mentes,
Argumenta rei veris perdiscite signis.

Digitized by Google

Dixit, et infectam lacrymarum flumine terram,
Virgo orans recubos qua se flectebat in artus,
Ostentat digito. Rabies hinc pulsa furentes
Leniit; incepti cunctos pigrisse videres.
Consensu socio cunctis decernitur insons;
Insontem cuncti conserta laude fatentur;
Componit rabidos assertio vera tumultus,
Deque animis atri pellit contagia fellis.
Exin Parisias celebris Genovefa per oras
Obtinuit meritæ passim præconia palmæ.
Singula gestorum, clarissima virgo, tuorum
Committi calamis fuerat devotio nostris;
Grandia multivolam revocant sed cœpta poetam.
Ne tamen hos justo fundam sine fœnore versus,
Supplicis esto memor, precibusque tuere fidelem,
Quasque tuo nosti dotes accedere Sponso
Accessisse tibi, collata sorte, putato;
Jamque vale, conjuncta Deo, sæclique memento.

III

ÉPOQUES DES PROCESSIONS SOLENNELLES DE LA CHASSE[1]

Les reliques de sainte Geneviève furent portées en procession à l'église cathédrale de Paris :

En 1129, pour la cessation du mal des Ardents;

En 1206 et 1233, à cause d'une inondation;

En 1240 et 1242, pour la cessation des pluies continuelles;

En 1245, pour la guérison de Robert, comte d'Artois, frère de saint Louis;

En 1303, à cause d'une inondation;

En 1325, le 6 juillet, pour obtenir le beau temps;

En 1347, pour la délivrance de Calais, assiégée par les Anglais;

1. Nous donnons la liste chronologique des processions, d'après du Molinet, ms. H. 21, pages 178 et suivantes.

Digitized by Google

En 1366, pour obtenir la cessation des pluies qui empêchaient la récolte des biens de la terre;

En 1377;

En 1410, 14 décembre, au sujet des guerres civiles entre Bourguignons et Armagnacs;

En 1412, le 9 juillet, à cause des calamités publiques;

En 1417, le 22 août, pour le même motif;

En 1421, le 12 août, pour la paix;

En 1423, le 25 octobre, pour le beau temps;

En 1427, le 2 juillet, au sujet de la guerre contre les Anglais;

En 1436, au mois d'avril, pour la reddition de Paris au roi Charles VII;

En 1443, le 28 octobre, pour le beau temps;

En 1456, 31 août;

En 1466, au mois de septembre, pour faire cesser la mortalité causée par des chaleurs excessives;

En 1478, le 18 juin;

En 1481, le 12 juin;

En 1496, le 12 janvier, à cause de l'inondation;

En 1505, le 18 juillet, pour le même motif;

En 1509, le 25 mai, pour le même motif;

En 1512, le 1er juillet, pour le même motif;

En 1513, le 14 juillet, pour le succès des armes de la France contre les Anglais;

En 1517, le 6 juin;

En 1522, le 10 juin;

En 1523, le 7 août, pour le succès des armes du roi dans le Milanais;

En 1524, le 24 mai, pour obtenir la pluie;

En 1527, le 31 mai, pour le beau temps;

En 1528, le 7 juillet, au sujet de différentes calamités;

En 1529, le 7 juillet, pour la paix;

En 1530, le 19 janvier, au sujet d'une inondation;

En 1534, le 21 janvier, pour l'extinction de l'hérésie;

En 1535, le 13 juillet, pour la cessation des pluies;

En 1536, le 17 août, pour la délivrance de Péronne assiégée;

En 1541, le 24 juillet, pour obtenir le beau temps;

En 1542, le 17 juillet, pour le succès des armes du roi;

En 1543, le 16 juillet, pour le même motif;

En 1548, le 23 octobre, à cause de la grande sécheresse;

En 1549, le 4 juillet, au sujet de l'hérésie;

Digitized by Google

En 1551, le 13 juin, pour la conservation des biens de la terre;

En 1551, le 18 novembre, pour la conservation de la religion catholique;

En 1555, le 24 juillet, à cause du « dérèglement des saisons »;

En 1556, le 13 juillet;

En 1557, le 17 septembre, à cause des calamités publiques;

En 1559, le 9 juillet, pour la guérison du roi blessé dans un tournoi;

En 1560, le 30 juin, à cause des plũies;

En 1562, le 21 juin, à cause des guerres civiles;

En 1563, le 13 décembre, pour le succès de la cause catholique;

En 1564, le 22 juillet, pour obtenir la cessation des pluies;

En 1564, le 15 septembre, pour le même motif;

En 1566, le 7 juillet, pour le beau temps;

En 1567, le 22 juin, pour obtenir la pluie;

En 1568, le 29 septembre, pour le même motif et aussi pour obtenir la guérison du roi;

En 1570, le 10 septembre, pour la cause catholique et le beau temps;

En 1572, le 4 septembre;

En 1773, au mois de juin, à l'occasion du siège de La Rochelle;

En 1577, le 14 juillet, pour la succès de la cause catholique;

En 1582, le 9 décembre, pour la naissance d'un héritier du trône;

Fn 1584, le 13 juin, à cause de la sécheresse;

En 1587, le 9 juillet, pour la cessation des pluies;

En 1589, le 12 mai, à cause des calamités publiques;

En 1590, le 1er avril, pour la conservation de la religion;

En 1594, le 17 mars, pour la cessation des pluies;

En 1594, le 24 juillet, pour la cessation des pluies;

En 1595, le 22 novembre, pour remercier Dieu de la réconciliation de Henri IV avec l'Église;

En 1596, le 21 avril, à l'occasion du siège de Calais;

En 1597, le 13 juillet, pour la prospérité publique;

En 1599, le 5 août, pour obtenir de la pluie;

En 1603, le 1er juin, pour la santé du Dauphin;

En 1611, le 3 ou le 12 juin;

En 1615, le 21 juin, à cause de la grande sècheresse.

Ici s'arrête le manuscrit que nous suivons; d'autres processions eurent lieu :

En 1625, le 26 juillet, à cause de la sècheresse;

Digitized by Google

En 1652, le 11 juin, pour célébrer le retour du roi;
En 1675, le 19 juillet, pour la cessation des pluies;
En 1694, à cause des calamités publiques;
En 1709, le 16 mai, pour le même motif;
En 1725, le 5 juillet, pour le beau temps;
En 1765, le 16 décembre, pour la santé de la Dauphine.

IV

ARREST DE LA COUR DE PARLEMENT QUI ORDONNE QUE LA CHASSE DE SAINTE GENEVIÈVE SERA DESCENDUE ET PORTÉE EN PROCESSION SOLENNELLE

Extrait des registres du Parlement

Ce jour, les Grand'Chambre et Tournelle assemblées, les Gens du Roy sont entrez, et Maistre Pierre Gilbert de Voisins portant la parole, ils ont dit à la Cour, que les Eschevins et autres Officiers de la Ville estoient au Parquet des Huissiers, et demandoient à parler à la Cour, et ayant esté mandez, l'ancien des Eschevins portant la parole, ils ont dit, que les ordres qu'il a plu à la Cour de donner pour la découverte de la Châsse de Sainte Geneviève, ont été suivis de tout le zèle qu'on pouvait attendre de la dévotion des Peuples, et de l'ancienne confiance qu'ils ont en la protection de leur Grande Patrone; mais que leur piété semble n'estre encore satisfaite; qu'ils marquent tous unanimement qu'ils souhaitent avec ardeur l'honorer par une cérémonie plus auguste, et faire leurs vœux, comme disait le Roy Prophète, en présence de tout le Peuple au milieu de Jerusalem; Que persuadez que le Pere des miséricordes veut estre glorifié dans la personne de ses Saints, et fléchi par leur intercession, ils espèrent trouver, par le secours de cette Sainte, une ressource à tous leurs malheurs; Qu'ils croiraient manquer au plus essentiel de leurs devoirs, s'ils ne concouraient à ces sentiments, qu'il plaist à Dieu leur inspirer; Que c'est dans cette vûë qu'ils supplient très-humblement la Cour d'ordonner que la Procession sera faite en la manière accoûtumée : Sur quoy les Gens du Roy, Maistre Pierre Gilbert de Voisins portant la parole, ont dit :

Digitized by Google

Que de trop justes raisons excitent le désir des Citoyens de cette grande Ville pour qu'on puisse différer plus longtemps de les satisfaire; Que la Cour a déjà donné d'elle-même des marques de son attention pour l'avantage public, en ordonnant que la Châsse de Sainte Geneviève serait découverte, et qu'elle n'a fait en cela que se conformer aux intentions du Roy, dont la bonté paternelle s'intéresse pour ses peuples; Qu'il faut redoubler ses efforts et ses prières, pour déterminer la clemence de Dieu en notre faveur, et concevoir d'heureuses espérances du concours des vœux de l'Église et de ceux du Prince, des Magistrats et du Peuple réunis ensemble; Que la procession générale, pratiquée avec succès depuis tant de siècles, est un acte de Religion solennel, en quelque sorte reservé pour de semblables occasions; Qu'ainsi, ils croient devoir requérir, qu'il plaise à la Cour ordonner que la Châsse de Sainte Geneviève sera descendüe et portée en Procession, où la Cour assistera en Robbes rouges en la manière accoûtumée; Qu'il en sera donné avis à M. l'Archevêque de Paris, pour ensuite estre pris jour pour la Procession; Qu'il en sera pareillement donné avis aux Compagnies souveraines, et à l'Abbé de Sainte-Geneviève, le tout en la manière accoutumée; et que le Lieutenant Civil et leur Substitut au Châtelet seront mandez, pour leur enjoindre de veiller à la garde de la Châsse, et de s'en charger envers les Religieux de Sainte-Geneviève, ainsi qu'il se pratique en ces occasions: Eux retirez, ainsi que les Eschevins et autres Officiers de la Ville, la matière mise en délibération; La Cour a arresté et ordonné que la Châsse de Sainte Geneviève sera descendue et sera portée en Procession solennelle, où elle assistera en Robbes rouges; Que le Procureur Général du Roy en donnera avis à l'Archevêque de Paris, pour être ensuite pris jour pour la dite Procession, le plutôt que faire se pourra; et qu'il en avertisse pareillement les autres Compagnies souveraines, et l'Abbé de Sainte-Geneviève en la manière accoutumée; et que le Lieutenant Civil et les autres Officiers du Chastelet seront mandez, pour leur enjoindre de veiller à la garde de la Châsse, et s'en charger avec les Religieux de Sainte-Geneviève, en la manière ordinaire; et à l'instant les Gens du Roy et les Eschevins et autres Officiers de la Ville mandez, Monsieur le premier Président leur a fait entendre cet arresté, qui a esté porté aux Enquestes par Maistre Philippe-Charles Gaultier Dubois, Conseiller en la Cour, et aux Requestes du Palais par l'un des trois premiers et principaux Commis pour la Grand'Chambre.

Fait au Parlement, le vingt-sept Juin mil sept cent vingt-cinq.

Signé : ISABEAU.

Digitized by Google

V

ORDONNANCE DE POLICE POUR L'ORDRE ET LA MARCHE DE LA PROCESSION GÉNÉRALE DE LA CHASSE DE SAINTE GENEVIÈVE LES RUES PAR OU ELLE DOIT PASSER. ET CE QU'IL FAUT Y OBSERVER

Du jeudy 28 juin 1725.

Veu par Nous Nicolas-Jean-Baptiste Ravot, chevalier, seigneur d'Ombreval, et autres lieux, Conseiller du Roy en ses Conseils, Maistre des Requestes ordinaire de son Hostel, Conseiller d'Honneur en sa Cour des Aydes, Lieutenant Général de Police de la Ville, Prevosté et Vicomté de Paris; la remontrance à Nous faite par le Procureur du Roy au Chastelet de Paris, que la Procession Générale de la Châsse de Sainte Geneviève avait esté ordonnée par Arrest dù Parlement du vingt-sept juin mil sept cent vingt-cinq, et indiquée par Monsieur l'Archevêque, pour Jeudy prochain cinq juillet, il estoit à propos de donner les ordres nécessaires pour la décence d'une si sainte et auguste Cérémonie; A CES CAUSES, requérait ledit Procureur du Roy estre ordonné que les Bourgeois et Habitans des Ruë Notre-Dame, le Petit-Pont, ruë Gallande, Place Maubert, Montagne et Parvis de Sainte-Geneviève, ruë Saint-Étienne d'Égrès, et ruë Saint Jacques, seraient tenus de tendre de Tapisseries Jeudy prochain cinq Juillet, le devant de leurs maisons dès six heures du matin; Que deffenses seraient faites à tous Marchands, Artisans, tant de cette Ville, que des Fauxbourgs, d'ouvrir leurs Boutiques pendant ledit jour Jeudy prochain, et à tous Voituriers de mener et conduire dans les Ruës aucunes voitures ni charrettes; Que défenses seraient aussi faites d'élever aucuns Échafauts ou Balcons au-devant des Maisons, et à toutes personnes de s'arrester dans les Ruës et Carrefours avant et pendant la procession; comme aussi de tirer aucunes Boëttes et Armes à feu, soit dans les Ruës, Cours, Jardins et par les fenestres des maisons; et qu'il serait enjoint aux Huissiers ou Sergens à Verge du Chastelet, de se rendre auprès des commissaires des Quartiers, suivant le Département qui en sera fait, auxquels Commissaires et à tous autres Officiers de Police, il serait ordonné de tenir la main à l'exécution de notre Ordonnance, qui interviendrait sur ledit Requisitoire, laquelle

Digitized by Google

serait à la diligence dudit Procureur du Roy imprimée, luë, publiée et affichée dans tous les Lieux et Carrefours accoutumés de cette Ville et Fauxbourgs de Paris, à ce que personne n'en prétendît cause d'ignorance, ledit Requisitoire, signé, MOREAU; Et le tout considéré, NOUS, faisant droit sur le Requisitoire ci-dessus du Procureur du Roy au Chastelet de Paris, ORDONNONS, que les Bourgeois et Habitans des ruë Notre-Dame, le Petit-Pont, ruë Gallande, Place Maubert, Montagne et Parvis de Sainte-Geneviève, ruë Saint-Étienne d'Égrès, et ruë Saint-Jacques, seront tenus de tendre de Tapisseries, Jeudy prochain cinq Juillet mil sept cent vingt-cinq, le devant de leurs maisons, dès six heures du matin; Faisons deffenses à tous Marchands et Artisans, tant de cette Ville, que des Faubourgs, d'ouvrir leurs boutiques pendant ledit jour Jeudy prochain, et à tous Voituriers de mener et conduire dans les dites Ruës aucunes voitures ni charrettes; faisons aussi deffenses d'élever aucuns Échafauts ou Balcons au-devant des Maisons, et à toutes personnes de s'arrester dans lesdites Ruës et Carrefours avant et pendant la Procession; comme aussi de tirer aucunes Boëtes et Armes à feu dans les Ruës, Cours, Jardins, et par les fenestres des Maisons; Enjoignons aux Huissiers ou Sergens à Verge du Chastelet, de se rendre auprès des Commissaires des Quartiers, suivant le Departement qui en sera fait, auxquels Commissaires et à tous autres Officiers de Police, Ordonnons de tenir la main à l'exécution de la présente Ordonnance, laquelle sera à la diligence du Procureur du Roy, imprimée, luë, publiée et affichée dans tous les Lieux et Carrefours accoutumés, à ce que personne n'en prétende cause d'ignorance. FAIT et donné le Jeudy vingt-huit Juin mil sept cent vingt-cinq.

Signé : N. J. B. RAVOT D'OMBREVAL,
MOREAU.
CAILLET, *Greffier.*

L'Ordonnance cy-dessus a été luë, et publiée à haute et intelligible voix, à son de Trompe et Cry public, en tous les lieux ordinaires et accoutumez, par moy Jean le Moyne, Huissier à cheval au Châtelet de Paris, Juré-Crieur ordinaire du Roy, de la Ville, Prévôté et Vicomté de Paris, y demeurant rue de la Tixeranderie, accompagné de Louis Ambezar, Nicolas Ambezar, et Claude Craponne, Jurez-Trompettes, le 3 juillet 1725, à ce que personne n'en prétende cause d'ignorance, et affichée ledit jour èsdits lieux.

Signé: LE MOYNE.

Digitized by Google

VI

COMPTE RENDU DE LA SÉANCE OU FUT OPÉRÉE EN 1877 LA RECONNAISSANCE DES RELIQUES DE SAINTE GENEVIÈVE

Nous, Joseph-Hippolyte Guibert, par la miséricorde divine et la grâce du Saint-Siège apostolique, Cardinal-Prêtre de la Sainte Église Romaine, du titre de Saint-Jean devant la Porte-Latine, Archevêque de Paris.

Savoir faisons, que, le deuxième jour de janvier, l'an du Seigneur mil huit cent soixante dix-sept, sur la demande de M. l'abbé Bonnefoy, Doyen de l'église patronale de Sainte-Geneviève, Nous avons procédé à la reconnaissance des reliques de cette Sainte, conservées dans ladite église ; étant assisté de notre Coadjuteur, Mgr François-Marie-Benjamin Richard, Archevêque de Larisse, en présence de M. l'abbé Caron, notre Vicaire général, Archidiacre de Sainte-Geneviève, de M. l'abbé Pelgé, Vice-Chancelier de notre archevêché, dudit M. l'abbé Bonnefoy, Doyen, et de M. l'abbé Bernard, Vice-Doyen de Sainte-Geneviève.

Sur les dix heures du matin, M. l'abbé Bonnefoy, s'étant présenté en la salle du conseil archiépiscopal, nous a apporté les reliques de sainte Geneviève, avec le reliquaire dans lequel elles avaient été déposées par notre vénérable prédécesseur, Mgr Louis-Hyacinthe de Quélen, et nous a demandé qu'après en avoir constaté de nouveau l'authenticité, nous voulussions les placer dans un Reliquaire plus convenable, et où les saintes reliques de la Patronne de Paris pourraient être vénérées plus facilement par les fidèles.

Nous nous sommes fait, en même temps, représenter le procès-verbal rédigé, le 2 janvier 1822, par ledit Seigneur Archevêque, notre prédécesseur de pieuse mémoire, et, après en avoir entendu la lecture, nous avons constaté que le Reliquaire placé sous nos yeux était bien le Reliquaire décrit dans le susdit procès-verbal, savoir : un rectangle de cuivre doré, fermé sur les quatre faces latérales par des verres d'une seule pièce, et contenant une plaquette enveloppée d'un ruban de soie blanche, portant à la partie inférieure, en cinq endroits, le sceau de Mgr de Quélen parfaitement intact ; sur la partie supérieure étaient disposés et attachés avec des fils de soie les quatre ossements décrits dans le procès-verbal sus-relaté, du 2 janvier 1822, sous les nos 1, 2, 4 et 5, ainsi qu'il suit :

Digitized by Google

A. — Un ossement droit d'environ quatre pouces de longueur, échancré aux deux extrémités, extrait d'un reliquaire conservé en l'église de Sainte-Geneviève-des-Bois, anciennement du diocèse de Sens, aujourd'hui de celui d'Orléans, arrondissement de Montargis; où ladite relique était vénérée depuis longtemps, ainsi qu'il est constaté au procès-verbal dressé par M. l'abbé Tonnelier, archidiacre d'Orléans, curé de Châtillon-sur-Loing, commis à cet effet par Mgr l'évêque d'Orléans. Lequel a rempli cette commission avec autant d'exactitude que d'obligeance pour nous. Ledit procès-verbal coté nº 1.

B. — Un ossement courbe d'environ deux pouces et demi de long, enveloppé d'une gaze très fine, extrait d'un Reliquaire conservé dans l'église paroissiale de Saint-Roch, à Paris; lequel était scellé du sceau de Son Éminence Mgr le Cardinal Caprara, et avait été donné par Mgr Vadorini, secrétaire de ladite Éminence, à M. l'abbé Reinach, prêtre de la communauté de Saint-Roch, au décès duquel ladite relique est passée entre les mains de M. le Curé de cette paroisse, qui, sur notre demande, a bien voulu en faire le sacrifice en faveur de la nouvelle église de Sainte-Geneviève, en nous exprimant le désir d'avoir une part spéciale aux prières qui seraient faites pour les bienfaiteurs de cette église; ce que nous lui avons promis expressément. Ce reliquaire était exposé à la vénération des fidèles dans l'église de Saint-Roch, en vertu de l'autorisation donnée par l'Ordinaire. Les pièces et procès-verbaux cotés nº 2.

C. — Un ossement de onze lignes de long, extrait d'un reliquaire conservé à Verneuil, dans l'église dédiée à Sainte-Geneviève, diocèse d'Amiens, canton de Pont-Sainte-Maxence, arrondissement de Senlis; laquelle extraction a été exécutée par M. le curé de Creil, en vertu de l'injonction à lui faite par Mgr l'évêque d'Amiens, premier aumônier de Son Altesse royale Mme la duchesse de Berry, qui a bien voulu se donner les soins les plus empressés pour procurer à l'église de Sainte-Geneviève les reliques de la Sainte Patronne de Paris. Les pièces et procès-verbaux cotés nº 4.

D. — Un ossement d'environ vingt lignes de long, enveloppé aux extrémités d'une étoffe rouge garnie de paillettes; lequel a été enlevé de la châsse de Sainte-Geneviève de Paris, l'an mil sept cent quatre-vingt-douze, au moment de la spoliation de l'église de l'abbaye de Sainte-Geneviève, comme nous n'en pouvons douter, d'après les témoignages mis sous nos yeux. Les pièces y relatives cotées nº 5.

Ce sont, en effet, les quatre ossements qui avaient été renfermés par Mgr de Quélen dans le Reliquaire rectangulaire que nous avons sous les yeux, comme il conste par le procès-verbal sus-mentionné de 1822.

Nous nous sommes d'ailleurs assuré avec soin que ledit Reliquaire était

Digitized by Google

resté dûment clos et scellé, jusqu'au moment où nous avons décidé de transférer les saintes reliques dans un nouveau Reliquaire.

Le procès-verbal du 2 janvier 1822 mentionne, en outre, d'autres reliques, décrites sous les N^os^ 3, 6, 7 et 8, lesquelles n'avaient point été renfermées dans le Reliquaire rectangulaire, mais placées, celles des n^os^ 6 et 7 aux deux extrémités dudit Reliquaire et y suspendues extérieurement; celle du n^o^ 8, attachée sous le même Reliquaire, et celle du n^o^ 3, suspendue au-dessus, à l'intérieur de la châsse qui le renfermait. Nous n'avons plus retrouvé ces saintes Reliques, et les documents conservés, soit dans nos archives, soit dans celles du chapitre métropolitain de Notre-Dame, soit dans celles de l'église patronale de Sainte-Geneviève, ne nous ont fourni, jusqu'à ce jour, aucun renseignement sur l'époque où elles avaient été séparées des reliques principales, et sur la destination qu'elles avaient reçue.

Le Reliquaire rectangulaire, contenant les quatre reliques décrites ci-dessus, a été conservé dans l'église de Sainte-Geneviève jusqu'à la Révolution de 1830. Cette église ayant alors cessé d'être consacrée au culte divin, les reliques de sainte Geneviève furent déposées dans le trésor de l'église métropolitaine de Notre-Dame. L'église de Sainte-Geneviève ayant été rendue à sa destination primitive, en 1852, par notre vénérable prédécesseur, M^gr^ Marie-Dominique-Auguste Sibour, le Reliquaire rectangulaire, avec les saintes reliques y renfermées, fut transporté dans cette église, où il a été conservé jusqu'à ce jour, et exposé publiquement à la vénération des fidèles.

Ces constatations faites avec soin, M. l'abbé Bonnefoy nous a présenté le nouveau Reliquaire dans lequel il nous a prié de déposer les reliques de sainte Geneviève. Ce reliquaire est formé d'un tube cylindrique en cristal, supporté par deux anneaux ajourés en cuivre doré, qui reposent sur un socle également en cuivre doré et surmonté d'un ornement de même matière, au milieu duquel est placé le chiffre de sainte Geneviève (S. G.), sur un médaillon en émail de couleur bleue.

Nous avons alors attaché la plaquette portant les quatre reliques décrites ci-dessus, et scellées à la partie inférieure du sceau de M^gr^ de Quélen en cinq endroits, sur un coussin demi-cylindrique de velours bleu, avec des rubans de soie de même couleur reliés ensemble, et les avons scellés de notre sceau. Puis, nous avons déposé avec respect les saintes reliques dans le tube en cristal, que nous avons fermé à l'une des extrémités par des cordons de soie bleue reliés ensemble sur une rondelle de carton, et y avons pareillement apposé notre sceau. Le tube contenant les saintes reliques est fermé à l'une des extrémités par un couvercle fixe et solide en cuivre doré, et à l'autre extrémité par un couvercle de même matière, qui s'adapte au moyen d'une vis, et protège le

Digitized by Google

sceau avec lequel nous avons clos le tube en cristal, ainsi qu'il vient d'être expliqué.

Avant de renfermer les reliques de sainte Geneviève dans le Reliquaire susmentionné, nous avons permis qu'on détachât quelques parcelles des ossements décrits sous les nos 1 et 2 du procès-verbal du 2 janvier 1822, A et B du présent procès-verbal, afin de pouvoir satisfaire la piété des fidèles, qui désirent avoir des reliques de la Sainte Patronne de Paris, lesquelles parcelles nous avons soigneusement mises sous enveloppe et scellées de notre sceau.

Ces reconnaissances et déposition des reliques de sainte Geneviève dans le nouveau Reliquaire terminées, nous nous sommes mis à genoux pour les vénérer, avec notre Coadjuteur, et les prêtres qui nous ont assisté dans ces opérations, et nous avons récité ensemble l'antienne et l'oraison de la Sainte. De tout quoi nous avons fait dresser le présent procès-verbal en triple exemplaire, pour l'un être déposé dans le Reliquaire même, l'autre conservé dans les archives de l'archevêché, et le troisième dans les archives de l'église de Sainte-Geneviève; et nous l'avons scellé de notre sceau, et signé avec les ecclésiastiques présents, au palais de l'archevêché, les jours, mois et an que dessus.

J.-Hippolyte, card. Guibert, archev. de Paris.
François, archev. de Larisse.
H.-E. Caron, vice-gén., archidiacre de Sainte-Geneviève.
C. Bonnefoy, doyen de Sainte-Geneviève.
Pelgé, chanoine honoraire.
E. Bernard, vice-doyen de Sainte-Geneviève.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES GRAVURES

EAUX-FORTES

Pages.

SAINTE GENEVIÈVE, d'après une statue du XIIIe siècle. . . . . *Frontispice.*

SAINTE GENEVIÈVE EN PRIÈRE, d'après la peinture murale de M. Puvis de Chavannes, à Sainte-Geneviève. 16

SAINT GERMAIN D'AUXERRE RÉVÈLE A SAINTE GENEVIÈVE SES HAUTES DESTINÉES, d'après les peintures murales de M. Puvis de Chavannes, à Sainte-Geneviève. 20

MORT DE SAINTE GENEVIÈVE, d'après les peintures murales de M. J.-P. Laurens, à Sainte-Geneviève. 176

GLORIFICATION DE SAINTE GENEVIÈVE, d'après la peinture murale de M. J.-P. Laurens, à Sainte-Geneviève. 182

PROCESSION DE LA CHASSE DE SAINTE GENEVIÈVE EN 1496, d'après les peintures murales de M. Maillot, à Sainte-Geneviève. 257

GRAVURES SUR BOIS

ARÈNES GALLO-ROMAINES 55

FRAGMENTS DE L'AUTEL ÉLEVÉ A JUPITER PAR LES NAUTES PARISIENS. 57

LE PAPE SAINT LÉON ET ATTILA, d'après un dessin de Raphaël 89

ROI OU CHEF FRANK DU TEMPS DE L'INVASION 123

SAINTE GENEVIÈVE SAUVE LES PARISIENS DES HORREURS DE LA FAMINE, d'après un tableau de Timbal, à l'église Saint-Sulpice 131

BATAILLE DE TOLBIAC, d'après les peintures de M. J. Blanc à Sainte-Geneviève. 144

BAPTÊME DE CLOVIS, d'après le même 147

TOMBEAU DE SAINT MARTIN, au Ve siècle 159

RESTITUTION DU FRIGIDARIUM DE LA GRANDE SALLE DU PALAIS DES THERMES. 167

STATUE DE CLOVIS Ier. Portail de l'église Saint-Germain-des-Prés. 171

L'ÉGLISE SAINTE-GENEVIÈVE-DES-ARDENTS, EN 1740. 184

LE CALVAIRE DU MONT-VALÉRIEN, d'après une estampe gravée par Cochin. 185

LE MAL DES ARDENTS, d'après Doyen. 211

L'ABBAYE DE SAINTE-GENEVIÈVE, côté du midi, vue prise en 1790. . . . 235

Digitized by Google

Pages.

PLAN DE LA MONTAGNE SAINTE-GENEVIÈVE, en 1608, *fac-similé* du plan de Quesnel 241
LA CORPORATION DES ORFÈVRES PORTANT LA CHASSE DE SAINTE GENEVIÈVE 251
PROCESSION DE LA CHASSE DE SAINTE GENEVIÈVE, en 1652 261
TABLEAU COMMÉMORATIF DE LA PROCESSION DE 1694, d'après un ex-voto peint par Largillière et conservé à Saint-Étienne-du-Mont 265
COUPOLE DE SAINTE-GENEVIÈVE, d'après les peintures de Gros, à Sainte-Geneviève 305
SAINTE GENEVIÈVE ET JEANNE D'ARC PRIANT POUR LA FRANCE, d'après une mosaïque de M. Hébert, à Sainte-Geneviève 313
ÉGLISE DÉDIÉE A SAINTE GENEVIÈVE (Germigny, Loiret) 323
FAÇADE DE L'ANCIENNE ÉGLISE DE SAINTE-GENEVIÈVE, VERS 1516, d'après un dessin de Saint-Aulaire, publié par M. A. Lenoir 326
CHŒUR DE L'ANCIENNE ÉGLISE SAINTE-GENEVIÈVE 327
LA NEUVAINE DE SAINTE GENEVIÈVE, d'après un tableau de Viger exposé au Salon de 1875 367
LES ABORDS DE SAINT-ETIENNE-DU-MONT, pendant la neuvaine de sainte Geneviève 368

PHOTOGRAVURES

Encadrement de la couverture, représentant sainte Geneviève avec ses attributs, les apôtres Pierre et Paul, saint Denys, le roi Clovis et sainte Clotilde, d'après une miniature du *Collectarium precum ad usum Prioris Sanctæ Genovefæ* (1711) . . . . . .
SAINTE GENEVIÈVE, lettre ornée (M) d'après le manuscrit BB. L. 33 de la Bibliothèque Sainte-Geneviève 3
Autre lettre ornée (A) d'après le même manuscrit 9
PARC DE SAINTE GENEVIÈVE, d'après une peinture sur bois. (Église Saint-Merry; XVI^e siècle.) 12
SAINTE GENEVIÈVE RECEVANT LE SACREMENT DE CONFIRMATION. Lettre ornée (T), d'après le manuscrit BB. L. 33 de la B. S.-G. 16
SAINTE GENEVIÈVE RECEVANT UNE MÉDAILLE DE SAINT GERMAIN D'AUXERRE, d'après une gravure conservée à la Bibliothèque nationale, Collection des Saints 25
Lettre ornée (B), d'après le manuscrit BB. L. 33 de la Bibliothèque Sainte-Geneviève 30
SAINTE GENEVIÈVE EN MÉDITATION, d'après un dessin et une gravure de Mellan; XVII^e siècle 31
SAINTE GENEVIÈVE GARDANT SES MOUTONS. Lettre ornée (G), d'après le manuscrit BB. L. 2 de la Bibliothèque Sainte-Geneviève; XII^e ou XIII^e siècle. 36
Lettre ornée (L), d'après le manuscrit BB. L. 33 de la B. S.-G. 43
SAINTE GENEVIÈVE PRIANT POUR PARIS, d'après un tableau de Philippe de Champagne 51

Digitized by Google

Pages.

Lettre ornée (E), d'après le manuscrit BB. L. 33 de la B. S.-G. 54
Sainte Geneviève en extase, d'après un tableau du chevalier Horace de Ferrari; XVIIe siècle 61
Lettre ornée (U), d'après le manuscrit BB. L. 33 de la B. S.-G. 72
Sainte Geneviève sauve Paris de la fureur des Huns, d'après une estampe de la Bibliothèque nationale. 85
Sainte Geneviève et Attila, d'après le dessin de Maindron. 93
Lettre ornée (D), d'après le ms. BB. L. 33 de la B. S.-G. 96
Sainte Geneviève allant en pèlerinage a Saint-Denis, d'après une estampe de la Bibliothèque nationale 105
Lettre ornée (I), d'après le manuscrit BB. L. 33 de la Bibliothèque Sainte-Geneviève. 115
Saint Siméon le Stylite se recommande aux prières de sainte Geneviève, d'après une estampe de la Bibliothèque nationale. 117
Lettre ornée (C), d'après le manuscrit BB. L. 33 de la Bibliothèque Sainte-Geneviève. 152
Tombes de Clovis et de sa famille, d'après le dessin de M. Albert Lenoir (St. monumentale) 173
Lettre ornée (S), d'après le ms. BB. L. 33, de la Bibl. Sainte-Geneviève. . . . 175
Lettre ornée (P), d'après le même manuscrit. 194
Sainte Geneviève, patronne de Paris, d'après une estampe de la Bibliothèque nationale. 201
Ancien tombeau de sainte Geneviève. Stat. mon. de M. A. Lenoir. . 219
L'abbé Jos. Foulon, d'après une estampe de la Bibliothèque nationale . . . 225
Tombeau du cardinal de la Rochefoucauld, d'après une estampe de la Bibliothèque nationale. 227
L'Abbaye de Sainte-Geneviève au XVIIe siècle 231
Armoiries de l'Abbaye au XVe siècle. Stat. mon. de M. A. Lenoir. . . 237
Armoiries de l'Abbaye au XVIIIe siècle. Stat. mon. de M. A. Lenoir. 237
Lettre ornée (Q), d'après le manuscrit BB. L. 33, de la Bibl. Sainte-Geneviève. 240
Chasse primitive de sainte Geneviève, lettre ornée (N), d'après le même manuscrit. 245
Descente de la chasse de sainte Geneviève. Stat. mon. de M. A. Lenoir. 250
La chasse revenant a Sainte-Geneviève. 253
Procession de la chasse en 1603. Bibl. nat. Cabinet des estampes. . . . 259
La chasse de sainte Geneviève au XIIIe siècle 268
La chasse de sainte Geneviève au XVIIe siècle 269
Ensemble de la chasse. Stat. mon. de M. A. Lenoir. 271
Texte des privilèges accordés aux porteurs de la chasse 273
Érasme de Rotterdam, d'après une Eau-forte de Van Dyck 277
Statue de sainte Geneviève. Portail de Saint-Germain-l'Auxerrois . . . 293
Très ancienne image de sainte Geneviève. Bib. nat. Cabinet des estampes. 295
Sainte Geneviève, d'après un vitrail de la chapelle souterraine de l'ancienne église Sainte-Geneviève 297

Digitized by Google

Pages.

SAINTE GENEVIÈVE RECEVANT UNE MÉDAILLE DE SAINT GERMAIN D'AUXERRE, d'après un tableau de Louis Boullongne, conservé à l'église de l'Assomption. 299

TABLEAU COMMÉMORATIF DE LA PROCESSION DE 1725, d'après l'ex-voto peint par de Troy fils et conservé à Saint-Étienne-du-Mont. 301

TAPISSERIE DE LA CHAPELLE SAINTE-GENEVIÈVE, d'après un dessin de M. Lameire. 316

SAINTE GENEVIÈVE EN EXTASE, d'après la statue de M. Étex exposée au Salon de 1836. 317

CHAPITEAUX DE LA NEF DE L'ANCIENNE ÉGLISE SAINTE-GENEVIÈVE. Stat. mon. de M. A. Lenoir 330

TOMBEAU DE CLOVIS, trouvé en 1807 dans le chœur de l'ancienne église. Stat. mon. de M. Albert Lenoir. 331

SAINT-ÉTIENNE-DU-MONT. Topographie de France. 333

L'ÉGLISE SAINTE-GENEVIÈVE AVANT LA RÉVOLUTION. Topographie de France 336

L'INTÉRIEUR DE SAINTE-GENEVIÈVE AVANT LA RÉVOLUTION, d'après une gravure conservée dans la bibliothèque de M. A. Lenoir 337

CLOCHER DE L'ANCIENNE ÉGLISE SAINTE-GENEVIÈVE. Topographie de France 341

NANTERRE EN 1883. Vue prise du pont du chemin de fer. Dessin de S. U. Vierge. 353

BERCEAU DE SAINTE GENEVIÈVE, d'après un dessin de S. U. Vierge. . . . 363

TOMBEAU DE SAINTE GENEVIÈVE, d'après le dessin du R. P. Martin, de la Compagnie de Jésus 365

SAINTE GENEVIÈVE, d'après une hostie du XVe siècle. 369

371

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

DÉDICACE. IX
PRÉFACE. XI
INDICATION DES SOURCES. XV

PREMIÈRE PARTIE

ENFANCE ET JEUNESSE DE SAINTE GENEVIÈVE

CHAPITRE PREMIER

État politique et religieux de la Gaule au moment où naquit sainte Geneviève. 3
Physionomie générale de l'Église à cette époque. 6
Papes et souverains sous le règne desquels vécut sainte Geneviève. 8

CHAPITRE II

Patrie et famille de sainte Geneviève. Sa vie pastorale. 9
Sa sainteté précoce. 14

CHAPITRE III

Ce qu'étaient saint Germain et saint Loup, qui honorèrent sainte Geneviève de leur amitié. 16
Comment sainte Geneviève fit devant saint Germain la promesse de garder la virginité. 17
Mission des deux évêques en Angleterre. 21

CHAPITRE IV

Sainteté croissante de Geneviève. 30
Sa première épreuve. 33
Son premier miracle : elle rend la vue à sa mère. 35

Digitized by Google

CHAPITRE V

Pages.
Sainte Geneviève est solennellement consacrée à Dieu 37
Excellence de l'état de virginité. 39

CHAPITRE VI

Sainte Geneviève perd ses parents. 43
Elle quitte Nanterre et va demeurer à Paris. 44

DEUXIÈME PARTIE

VIE PUBLIQUE DE SAINTE GENEVIÈVE

CHAPITRE PREMIER

Coup d'œil sur la vie publique de sainte Geneviève. 50

CHAPITRE II

Paris en 438. 54
Vertus éminentes et austérités de sainte Geneviève. 59
Extase et révélations. 62
Elle reçoit de Dieu la faculté de lire dans les consciences et le don des larmes. . 64

CHAPITRE III

Sainte Geneviève est calomniée par ses ennemis.. 66
Saint Germain rend à ses vertus un témoignage éclatant. 70

CHAPITRE IV

Sainte Geneviève prend des vierges sous sa conduite : sainte Aude, sainte Céline. 72
Elle reçoit la visite d'une dame de Bourges.. 75
Elle fonde un monastère. 76

CHAPITRE V

Portrait d'Attila et des Huns.. 77
Attila envahit les Gaules et menace Paris. 82
Geneviève empêche les Parisiens d'abandonner leur ville et court de grands dangers. 84
L'archidiacre d'Auxerre prend sa défense. 86

Digitized by Google

Pages.
Paris est préservé du pillage et de la dévastation. 88
Comment est-il sauvé?. 91

CHAPITRE VI

Sainte Geneviève élève un temple à saint Denys.. 95
Où fut bâti ce temple?. 100
Pèlerinage de la Sainte au tombeau de saint Denys. Le flambeau miraculeusement rallumé. 106

CHAPITRE VII

Divers miracles accomplis par sainte Geneviève : elle guérit les malades et ressuscite un mort. 108
Elle délivre les possédés.. 112

CHAPITRE VIII

Saint Siméon le Stylite connaît la sainteté de Geneviève et se recommande à ses prières. 115

CHAPITRE IX

Paris est assiégé par les Franks. 121
Sainte Geneviève délivre le peuple de la famine. Son voyage à Arcis-sur-Aube et à Troyes. Ses miracles durant le voyage.. 125
Époque et durée de ce siège.. 133

CHAPITRE X

Relations de sainte Geneviève avec Childéric. Elle ouvre miraculeusement les portes de Paris. 135

CHAPITRE XI

Conversion de Clovis obtenue par les prières de sainte Geneviève. 139
Relations de la Sainte avec ce prince, la reine Clotilde et les autres membres de la famille royale.. 143

CHAPITRE XII

Rapports spirituels de sainte Geneviève et de saint Remi.. 152
Voyage de la Sainte à Laon. Guérison miraculeuse d'une paralytique.. 154

Digitized by Google

CHAPITRE XIII

Pages.

Pèlerinage de sainte Geneviève au tombeau de saint Martin; elle passe par Orléans. Miracles à Orléans et à Tours 155

CHAPITRE XIV

Autres miracles de sainte Geneviève 161
Réponse aux objections de M. Kohler 163

CHAPITRE XV

Sainte Geneviève inspire au roi la pensée d'élever un temple aux saints apôtres Pierre et Paul 166
Exécution de ce projet 169
Mort de Clovis 174

CHAPITRE XVI

Mort de sainte Geneviève 175
Son caractère 177
L'église où est déposé son corps devient la sépulture de la famille royale 178

TROISIÈME PARTIE

GLOIRE POSTHUME DE SAINTE GENEVIÈVE

CHAPITRE PREMIER

Gloire naissante du tombeau de sainte Geneviève 181
Oratoires élevés dans les divers lieux sanctifiés par la présence de sainte Geneviève 183

CHAPITRE II

Miracles accomplis par l'intercession de sainte Geneviève, depuis sa mort jusqu'à l'époque des invasions normandes 188
L'Église honore sa mémoire d'un culte célèbre 193

CHAPITRE III

Irruption des Normands. Les reliques de sainte Geneviève sont transférées à Dravet. Miracles 194

Digitized by Google

Pages.

Seconde irruption des Normands. Les reliques de sainte Geneviève sont transférées en divers lieux. Miracles. 198
Troisième irruption des Normands. Les reliques de sainte Geneviève sont portées à la pointe orientale de la Cité. 205

CHAPITRE IV

Autres miracles accomplis par l'intercession de sainte Geneviève depuis le XIIe siècle jusqu'à la fin du XVIIIe. Miracle des Ardents, etc. 209

CHAPITRE V

A qui fut confiée la garde du tombeau de sainte Geneviève?. 217
Règle des chanoines. 222
Leur costume. 224
Les plus illustres abbés. 225

CHAPITRE VI

Emplacement et description de l'abbaye de Sainte-Geneviève. 229
Sa bibliothèque. 232
Ses domaines et ses privilèges temporels. 233
Ses privilèges et ses droits spirituels. 234

CHAPITRE VII

Le tombeau de sainte Geneviève devient le berceau de l'Université. 240

CHAPITRE VIII

Origine des processions de la châsse de sainte Geneviève. 245
Conditions requises pour sortir la châsse. 247
Cérémonial. 248

CHAPITRE IX

Les plus célèbres processions de la châsse. 256

CHAPITRE X

Fêtes instituées en l'honneur de sainte Geneviève. 267
Châsse de sainte Geneviève. 268
Confrérie des porteurs de la châsse. Privilèges accordés à cette confrérie. . . . 272

Digitized by Google

Pages.
Institut des Dames de Sainte-Geneviève. 274
Œuvre de Sainte-Geneviève. 274

CHAPITRE XI

Hommages de la poésie à sainte Geneviève. 276

CHAPITRE XII

Hommages des arts à sainte Geneviève : durant le moyen âge, au XVIII^e siècle et au XIX^e siècle. 291

CHAPITRE XIII

Premières églises élevées en mémoire de sainte Geneviève. 320
Ancienne église de Sainte-Geneviève, à Paris 322
Saint-Étienne-du-Mont. 331
Temple bâti par Louis XV (Panthéon). 334

CHAPITRE XIV

Transformation du nouveau temple en Panthéon français. 341
Profanation des reliques de sainte Geneviève. 346

CHAPITRE XV

Le tombeau de sainte Geneviève est retrouvé intact; on le rend à la vénération des peuples. 351

CHAPITRE XVI

L'église de Sainte-Geneviève est rendue au culte par Napoléon I^er, et remise ensuite par le roi Louis XVIII entre les mains de M^gr de Quélen, archevêque de Paris, qui y replace les reliques de la Sainte. 354
Destinations diverses du monument sous Louis-Philippe, Napoléon III et la Commune.. 357

CHAPITRE XVII

Une visite au berceau de sainte Geneviève. 361
Une visite à son tombeau. 368

Digitized by Google

ANALECTA HISTORICA

Pages.

Vie latine de sainte Geneviève. 374
Extraits du poème sur la vie de saint Germain d'Auxerre par le moine Héric (IXe siècle). 386
Époques des processions solennelles. 389
Arrêt de la cour du Parlement qui ordonne que la châsse de sainte Geneviève sera descendue et portée en procession solennelle. 392
Ordonnance de police pour l'ordre et la marche de la procession générale de la châsse de sainte Geneviève. 394
Compte rendu de la séance où fut opérée, en 1877, la reconnaissance des reliques de sainte Geneviève. 396

PARIS. — TYPOGRAPHIE GEORGES CHAMEROT, 19, RUE DES SAINTS-PÈRES. — 14606

Digitized by Google

3558-9060B
54T

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSITY OF CHICAGO
34 921 001

BX4700 Vidieu
.G3V6 Saint Genevieve

1394643
THE UNIVERSITY OF CHICAGO LIBRARY

Digitized by Google

U of Chicago
34921001

Digitized by Google